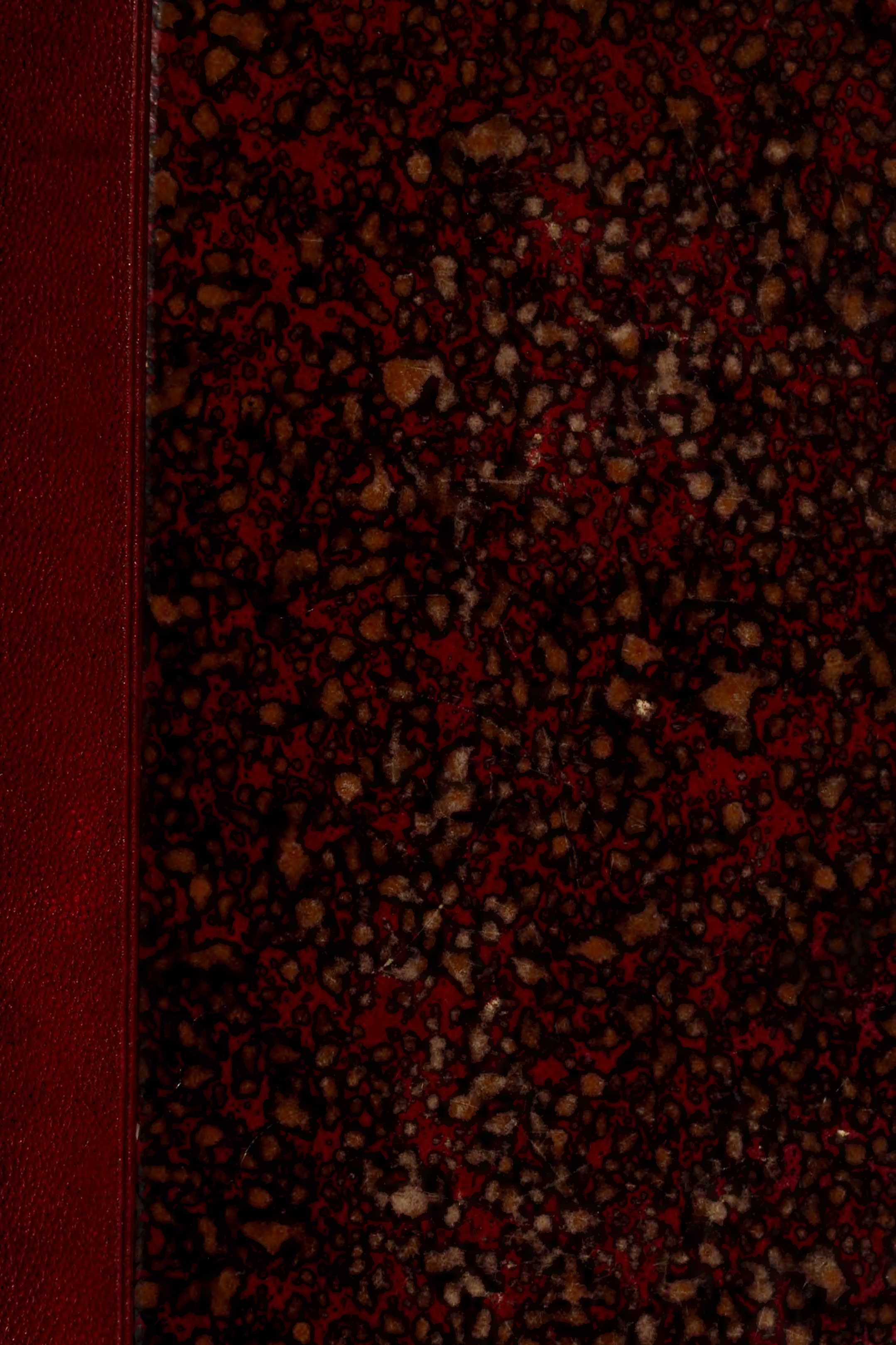
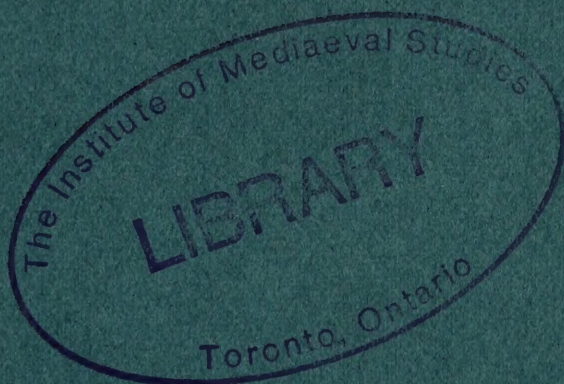


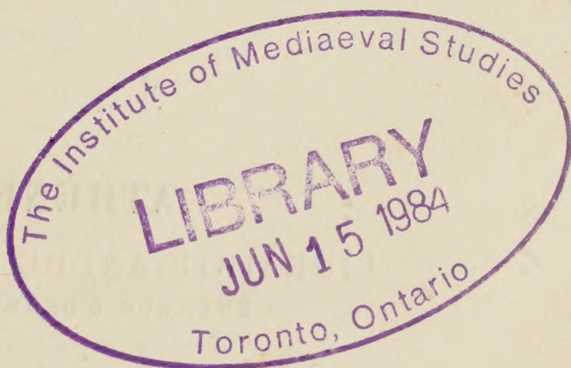


WPKer

LES EXPLOITS

DE

DIGÉNIS AKRITAS



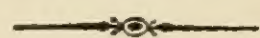
COLLECTION

DE

MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE.



N° 6.

NOUVELLE SÉRIE.



ATHÈNES

LIBRAIRIE ANDRÉ COROMILAS

291, RUE D'HERMÈS, 291



1875

LES EXPLOITS

DE

DIGÉNIS AKRITAS

ÉPOPÉE BYZANTINE DU DIXIÈME SIÈCLE

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS LE MANUSCRIT UNIQUE DE TRÉBIZONDE

PAR

C. SATHAS ET É. LEGRAND



PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

15, QUAI VOLTAIRE, 15

MDCCCLXXV

A

M. MÉNÉLAS J. NÉGRÉPONTIS

AFFECTUEUX HOMMAGE

DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE.

FAC-SIMILE

DE DEUX PAGES DU MANUSCRIT ORIGINAL.

FAC-SIMILE DU PREMIER FEUILLET, *recto.*

(Vers 1-19.)

FAC-SIMILE DU VINGT-TROISIÈME FEUILLET, *verso*.

(Vers 818-835.)

INTRODUCTION

Depuis dix ans, une très-sérieuse impulsion a été donnée au développement de la littérature nationale des Grecs modernes. Cet excellent symptôme est d'autant plus remarquable que, précédemment, la vie intellectuelle ne dépassait pas les limites étroites de la ville d'Athènes, tandis qu'elle s'étend aujourd'hui par tout l'Orient hellénique. Parmi les causes qui ont déterminé ce progrès, une des principales, sinon l'unique, est, sans contredit, la création du *Syllogue* (1) grec de Constantinople, société littéraire fondée il y a quelques années dans cette grande métropole, et comptant parmi ses membres les savants les plus distingués.

Ce développement paisible de l'hellénisme poursuit chaque jour sa pacifique conquête. Il part de deux centres, Athènes et Constantinople, cités qui représentent, l'une l'hellénisme antique, l'autre l'hellénisme du moyen âge. On peut surtout dire que la fondation de ces deux centres intel-

(1) Ce néologisme semble désormais passé dans notre langue, surtout depuis la publication de l'intéressant article de M. Albert Dumont sur *les Syllogues en Turquie* (Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France, année 1874, page 527). Le mot grec n'a du reste en français ni synonyme ni équivalent.

lectuels a rendu d'immenses services à l'hellénisme, parce que, au lieu de susciter des jalousies, elle a, au contraire, fait naître une noble rivalité entre Athènes et Constantinople. Le Grec libre et le Grec esclave luttent avec une égale ardeur dans cette glorieuse et patriotique arène.

Cette renaissance littéraire ne se borne pas seulement à ces deux villes ; on ne néglige rien pour répandre l'instruction par toutes les provinces. Dans la Grèce proprement dite, des syllogues et des journaux sont fondés presque quotidiennement ; dans les districts grecs de la Turquie de nombreuses écoles sont ouvertes et assidûment fréquentées par les malheureux habitants qui, depuis la chute de Byzance, n'avaient pas vu fonctionner régulièrement des établissements de cette sorte (1).

Les Grecs doivent se montrer reconnaissants envers le gouvernement turc de l'esprit de tolérance bienveillante dont il fait preuve en cette occurrence, car, s'il ne favorise pas ce mouvement intellectuel, du moins il n'y apporte plus d'obstacles comme autrefois. Que les Grecs poursuivent donc cette pacifique conquête ! Elle est mille fois plus précieuse et plus durable que celles qui ne se réalisent que par des troubles, l'effusion du sang et les sacrifices inutiles. Les Hellènes sont un peuple privilégié ; ils n'ont besoin ni de canons, ni de vaisseaux cuirassés pour l'accomplissement de la grande mission à laquelle Dieu semble les avoir prédestinés. Ils ont pour eux la garantie la plus sûre, une tradition unique au monde, c'est-à-dire leur histoire et

(1) Sur l'état actuel de l'instruction tant primaire que secondaire dans les provinces gréco-turques, on trouvera des renseignements du plus haut intérêt dans l'*Annuaire du Syllogue de Thrace* et dans l'*Annuaire du Syllogue Épirote,* publiés l'un et l'autre à Constantinople, en 1873.

surtout leur langue, cette langue admirable, qui, de toutes celles de l'antiquité, a seule survécu aux plus terribles catastrophes, et est, depuis trois mille ans, le plus parfait organe de l'intelligence humaine.

Puisque la nationalité grecque est parvenue à se conserver pendant quinze siècles au milieu de l'effroyable cataclysme des invasions barbares, dans lequel ont sombré tant d'autres grands peuples, les modernes Hellènes doivent concevoir pour leur avenir les plus brillantes espérances.

Aujourd'hui nous pouvons vraiment dire que la nouvelle littérature grecque pose ses premières bases. De sérieuses recherches philologiques et historiques, des recueils de coutumes et de chansons populaires, des collections de proverbes et d'énigmes, des études sur certains dialectes que les Grecs eux-mêmes ne connaissaient naguère que par ouï-dire, enfin une multitude de consciencieux travaux sur des matières analogues ont été publiés depuis quelques années, et ont, à juste titre, attiré l'attention et mérité les éloges du monde savant (1).

Mais de toutes ces publications, les plus intéressantes sont, à notre avis, les monographies des divers dialectes grecs. Les hellénistes sont heureux d'y retrouver les vestiges de la langue ancienne, et les Grecs corroborent, par ces études, la preuve indiscutable de leur descendance, vis-à-vis du scepticisme germanique, scepticisme qui, nous

(1) Parmi les plus sérieux, nous devons signaler le troisième volume des *Cypriaques* de M. Athanase Sakellarios, intitulé ἡ ἐν Κύπρῳ γλῶσσα (Athènes, 1868); la *Grammaire du dialecte Tzaconien,* par Théodore Œconomos (Athènes, 1870); les Νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα édités par la Société littéraire, le *Parnasse,* d'Athènes, et dont le second volume est en cours de publication; enfin, les Essais de M. Comparetti et ceux de M. Morosi sur les dialectes grecs de l'Italie méridionale.

nous plaisons à le constater, n'a guère trouvé d'écho au-delà du Rhin (1).

Il existe assurément dans l'Orient hellénique, comme partout ailleurs, une catégorie de prétendus savants qui, pour faire croire à une science qu'ils ne possèdent pas, compilent sans fatigue des livres absolument dépourvus de mérite, plutôt que de se livrer à de longues et pénibles recherches, dans lesquelles ils craindraient de compromettre leur organisme délicat. Mais ces écrits indigestes ne jouissent que d'une vogue éphémère, ils ne tardent pas à tomber dans un oubli profond, et souvent même leurs auteurs sont les premiers à en reconnaître l'insuffisance ou la médiocrité.

Mais à côté de ces savants futiles, il en est de sérieux qui travaillent à former les précieuses collections dont nous venons de parler. Ces hommes modestes amassent patiemment les matériaux avec lesquels le futur architecte élèvera l'édifice, au frontispice duquel leurs noms seront gravés par la reconnaissance nationale. Nous ne saurions donc trop vivement engager les Grecs à cultiver ces sortes d'études. Qu'ils imitent le louable exemple des autres peuples européens, qui publient avec tant de soin les monuments de leur langue et de leur histoire ! Qu'ils aient sans cesse présent à l'esprit ce qui se passe actuellement en Russie,

(1) L'opinion de Fallmerayer a même rencontré en Allemagne un adversaire déclaré dans la personne de Charles Hopf, professeur à l'Université de Kœnigsberg. Ce savant, prématurément enlevé, il y a deux ans, aux études byzantines, écrivit sur cette question une sérieuse étude qui se trouve dans son importante Histoire de la Grèce au moyen âge (*Separatausgabe aus der allgemeinen Encyclopædie* de Ersch et Gruber), et dont une traduction grecque a été publiée, en 1872, à Venise, sous ce titre : Καρόλου Χὸπφ οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, ἀνασκευὴ τῶν θεωριῶν Φαλλμεράϋρ, μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ γερμανικοῦ ὑπὸ Φραγκίσκου Ζαμβάλδη, καθηγητοῦ ἐν Βενετίᾳ. Ἐν Βενετίᾳ, ἐκ τοῦ τυπογραφείου *Il Tempo* (VI et 110 pages, in-8°).

en Serbie, en Bulgarie et dans les autres pays slaves, où des savants illustres travaillent, avec autant d'ardeur que de succès, à sauver de l'oubli les productions de la littérature nationale populaire. Ces monuments tendent chaque jour à disparaître, en Grèce surtout, et, si l'on n'y prend garde, il n'en restera bientôt plus qu'un souvenir vague et confus.

Depuis la publication des deux volumes de Fauriel (1) jusqu'à ces derniers temps, beaucoup de voyageurs et de savants ont réuni un nombre assez considérable de chansons nouvelles. Ces élucubrations de la muse populaire ont grossi le recueil de Passow (2), et n'ont pas peu contribué à faire connaître davantage l'histoire et la langue de la Grèce moderne. Malheureusement, on ne saurait se le dissimuler, Passow a traité la chronologie de la plus déplorable façon, et il a donné place dans son livre à des pièces ayant pour auteurs avérés les poëtes les plus célèbres (3). Ce double défaut est d'autant plus regrettable qu'il fait de cet ouvrage un vrai chaos, où les plus habiles ont peine à discerner le bon grain de l'ivraie. Quoique moins riche, la collection de Fauriel est sans contredit plus précieuse et plus méthodique.

Cette partie de la littérature hellénique s'est accrue dans

(1) Chants populaires de la Grèce moderne, recueillis et publiés, avec une traduction française, des éclaircissements et des notes, par C. Fauriel. Paris, 1824 et 1825. — Deux volumes in-8°.

(2) Popvlaria carmina Græciæ recentioris edidit Arnoldvs Passow. Lipsiæ, in ædibvs B.-G. Tevbneri. 1860. — Un volume in-8° de xi et 650 pages.

(3) Pour n'en citer qu'un exemple, il a inséré dans son Recueil (pages 285-286), sous le titre de Η ΚΟΡΗ ΚΑΙ ΤΟ ΑΡΝΙ, une charmante élégie de Solomos, qui se retrouve, avec un autre titre et quelques légères variantes, à la page 171 des *Œuvres complètes* (Τὰ εὑρισκόμενα) de ce poëte publiées à Corfou, en 1859.

de si notables proportions, grâce aux recueils publiés en Grèce, qu'un nouveau Fauriel est devenu nécessaire pour classer, coordonner et réunir en *corpus* toutes ces productions de la plus belle des poésies populaires.

Les curieuses collections de chansons pontiques et chypriotes nous présentent aujourd'hui la poésie populaire sous un point de vue qui diffère sensiblement de celui sous lequel Fauriel l'avait envisagée, il y a cinquante ans. A une époque de beaucoup antérieure aux guerres soutenues par les Armatoles contre les Turcs, par les Souliotes contre Ali-Pacha, nous retrouvons la lutte déchaînée, non entre les mêmes nationalités, mais entre les mêmes religions, le christianisme et l'islamisme, avec cette différence que, au lieu de fusils, les combattants se servent de lances et de massues; au lieu de porter la blanche fustanelle, ils sont vêtus de *chemises de bronze;* au lieu de s'appeler Turcs et Grecs, ils s'appellent Byzantins et Sarrasins; enfin, au lieu du Pinde, de l'Ossa, du Parnasse et de l'Olympe, leurs luttes ont pour théâtre les plaines de l'Asie-Mineure, les gorges sauvages du Taurus et les bords de l'Euphrate. Et, qu'on ne l'oublie point, nous ne sommes pas ici en présence d'une chanson unique célébrant quelque fait d'armes glorieux mais isolé, nous avons affaire à des cycles entiers. Une particularité digne de remarque, c'est que ces héros d'un autre âge ont des noms plus grecs que les pallikares des guerres de l'Indépendance, car, au lieu de s'appeler Nikotzaras, Zidros, Grivas, Karaïskakis, Andritzos, ils se nomment Digénis, Philopappos, Théophylacte, Léandre, Porphyre.

Indépendamment de l'espèce de culte superstitieux que rend à ces héros le peuple qui les chante encore, leurs ex-

ploits surhumains, relatés dans ces vieilles chansons, ont causé un tel étonnement aux savants qui se sont donné la laborieuse mission de les recueillir, que, dans l'impossibilité où ils étaient de démontrer l'existence historique de ces personnages, ils les ont tout simplement considérés comme des êtres fabuleux du moyen âge hellénique, ou bien encore comme des demi-dieux de la Grèce antique, dont les noms et les hauts faits auraient été altérés et défigurés par la tradition populaire (1).

En outre, un savant professeur de l'Université de Zurich, M. Max Büdinger, ayant examiné la chanson intitulée *le Fils d'Andronic* (2), et y reconnaissant facilement un héros byzantin, essaya, par d'ingénieuses conjectures, de démontrer qu'il n'était autre que le fils de l'empereur Andronic Comnène, dont les aventures romanesques et la mort misérable sont fameuses dans l'histoire de cette époque (3).

Mais voici que la découverte d'un long poëme, faite sur les lieux mêmes où s'est perpétué le plus vivace souvenir de Basile Digénis, va nous permettre de prouver que ce héros, loin de n'avoir existé que dans l'imagination populaire, fut au contraire un personnage vraiment historique.

(1) Ainsi M. G. Loukas, à la page 31 du premier volume de ses Φιλολογικαὶ ἐπισκέψεις τῶν ἐν τῷ βίῳ τῶν νεωτέρων Κυπρίων μνημείων ἀρχαίων (Athènes, 1874), prétend que Digénis n'est autre qu'Hercule.

(2) Le seul texte de cette chanson, qui soit conforme à la copie unique conservée par M. Brunet de Presle, a été publié par M. Legrand, dans son *Recueil de chansons populaires grecques* (Paris, 1874). Une notice précède cette pièce et donne les renseignements nécessaires sur son origine et sur les altérations que fit subir à l'original Zambélios, son premier éditeur. La traduction de cette chanson a été reproduite plus loin (pages xlvii-xlviii).

(3) Mittelgriechisches Volksepos. Ein Versuch von Max Büdinger, *Leipzig;* Teubner, 1866.

I.

LE MANUSCRIT.

Le manuscrit d'où est extrait le poëme que nous publions aujourd'hui pour la première fois appartient à la bibliothèque publique de l'École grecque de Trébizonde, et lui a été offert par M. Sabbas Ioannidis, professeur à ladite École.

Le recto du premier feuillet, que nous reproduisons plus haut par la photogravure, porte les annotations suivantes, écrites de la main même du donateur :

Δωροῦμαι τῇ δημ. βιβλιοθήκῃ Φροντιστηρίου Τραπεζοῦντος.
Σάββας Ἰωαννίδης.

Βιβλιοθήκη ἑλλην. Φροντιστηρίου Τραπεζουντίων. Ἀριθ. καταλ. 17. Ἀριθ. αὔξ. 50, σελ. 136.

Un autre professeur de l'École de Trébizonde, dont nous possédons deux ouvrages très-curieux et très-intéressants sur l'histoire de cette partie de l'Asie-Mineure (1), M. Triantaphyllidis, prématurément enlevé à des études pour lesquelles il semblait prédestiné, informa, en juin 1870, M. Constantin Sathas, alors à Constantinople, de l'existence du poëme et lui demanda des détails concernant le personnage dont les exploits y sont racontés. Mais les renseignements fournis à M. Sathas, tant sur le manuscrit que sur le héros, étaient si incomplets et si vagues qu'il lui fut impossible d'en tirer aucune conclusion historique.

(1) Les Fugitifs (οἱ Φυγάδες), drame en cinq parties, avec de longs prolégomènes sur le Pont-Euxin; *Athènes*, 1870. — Les prolégomènes seuls offrent un véritable intérêt, et dénotent, ainsi que les Pontiques (τὰ Ποντικά) du même auteur, une étude très-approfondie de l'histoire locale.

Il demanda à voir le manuscrit pour l'étudier, mais il ne put lui être envoyé. Quelque temps après, M. Sathas quitta Constantinople et se rendit à Venise. Là, il reçut la *Statistique de Trébizonde,* ouvrage important que venait de publier M. Sabbas Ioannidis, et dans lequel l'auteur donnait une analyse très-succincte du poëme et citait un passage du neuvième livre (1).

M. Sathas comprit alors ce dont il s'agissait et écrivit à M. Ioannidis pour lui demander une copie du manuscrit. L'excellent professeur en fit exécuter une par M. Pierre Michaïlidis, de Trébizonde.

Ce fut de cette copie, faite avec une exactitude poussée jusqu'au scrupule, que se servit M. Sathas pour écrire sur Basile Digénis une notice, où il démontra l'analogie frappante du poëme avec certaines chansons grecques (particulièrement celles de Chypre et des bords du Pont-Euxin), qu'il partagea dès lors en deux grands cycles, le cycle *akritique* et le cycle *apélatique* (2).

Dans le courant de l'année 1872, M. Sathas envoya le poëme à M. Émile Legrand, et il fut décidé que la publication s'en ferait en commun. Bien que la copie de M. Michaïlidis présentât toutes les garanties désirables en pareille matière, M. Legrand ne crut pas prudent de la publier, avant d'en avoir obtenu une autre qui lui servît de contrôle. Il écrivit donc à cet effet à M. Sabbas Ioan-

(1) Ἱστορία καὶ στατιστικὴ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ ταύτην χώρας, ὑπὸ Σάβ. Ἰωαννίδου, διδασκάλου τοῦ ἐν Τραπεζοῦντι φροντιστηρίου. Ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1870. — Un volume in-8° de VIII et 296 pages, plus XLVIII à la fin comprenant un Glossaire du dialecte de Trébizonde et le Catalogue des personnes ayant souscrit à l'ouvrage.

(2) Voir le second volume de la BIBLIOTHECA GRÆCA MEDII ÆVI de M. Sathas (*Venise,* 1873), pages 45-50 de la Préface.

nidis et le pria de lui procurer ou le calque ou la photographie du manuscrit ; mais on ne réussit pas à trouver à Trébizonde une personne capable d'exécuter convenablement une reproduction par l'un ou par l'autre de ces procédés.

En désespoir de cause, M. Ioannidis, que les devoirs du professorat retenaient alors à Kérasonde, prit le parti d'envoyer l'original à M. Legrand. Malgré l'hiver, qui sévissait alors dans ces contrées avec une rigueur extraordinaire, et malgré l'extrême difficulté des communications, il se mit résolûment en route, par un temps de neige et de tempête, et se rendit à Trébizonde, où se trouvait le manuscrit, qu'il expédia à Paris par la poste française.

Il est de notre devoir d'exprimer ici à M. Sabbas Ioannidis nos plus sincères remercîments pour le louable empressement et l'exquise urbanité dont il a fait preuve en cette affaire. Nous en conservons un affectueux et reconnaissant souvenir.

Description du manuscrit. — Le manuscrit de Basile Digénis Akritas est un mince volume de format in-12, en papier de fil, et revêtu d'une demi-reliure moderne en maroquin rouge, avec coins. Il se compose de quatre-vingt-dix feuillets, récemment chiffrés par M. Ioannidis. L'écriture n'en est pas belle, mais nette, claire et facile à lire ; elle paraît être du seizième siècle.

Ce manuscrit a malheureusement beaucoup souffert par suite de la négligence de ses possesseurs L'humidité en a détruit une partie et fort endommagé l'autre. Ce qui en reste est dans un état de décomposition fort avancé, et, au bout de quelques années, il deviendra illisible, si, comme cela est à craindre, on ne se hâte pas de le consolider.

Les lacunes du poëme sont de deux sortes. Les unes proviennent de la disparition d'un certain nombre de feuillets du manuscrit actuel ; les autres, signalées par le scribe lui-même, existaient déjà dans le manuscrit dont le nôtre est la copie.

Les premières sont les plus étendues et les plus regrettables ; elles comprennent le premier livre tout entier, le commencement du second, un feuillet du septième (voir la note de la page 170), et la fin du dixième et dernier. Les autres semblent moins considérables ; nous les avons soigneusement indiquées, toutes les fois qu'elles se sont présentées.

Le manuscrit offre une particularité calligraphique digne de remarque. Le scribe a tracé le titre et l'*explicit* de chaque livre au moyen de ligatures très-artistement enlacées ; ces ligatures sont tout-à-fait dans le goût du quinzième siècle et ressemblent, à s'y méprendre, aux signatures épiscopales dont Martin Crusius a donné plusieurs spécimens dans sa *Turcogræcia*. Il est permis de croire qu'elles sont la reproduction de celles du manuscrit que le copiste moderne avait sous les yeux.

II.

ANALYSE DU POÈME DE BASILE DIGÉNIS AKRITAS.

Avant de démontrer, par des preuves puisées aux sources historiques, l'existence de Basile Digénis, nous croyons nécessaire de donner l'analyse du poëme qui célèbre ses hauts faits.

Deuxième livre. — Un émir de Syrie, appelé Mousour,

attaque la forteresse appartenant à Andronic Ducas. Il tue toutes les femmes qu'il y trouve, sauf la fille d'Andronic, dont il tombe amoureux et qu'il sauve du massacre. Il l'emmène avec lui. Les cinq fils d'Andronic, ayant à leur tête l'aîné et le plus brave, nommé Constantin, recherchent parmi les cadavres des victimes le corps de leur sœur qu'ils croient morte. Mais, ne le trouvant pas, ils jurent de se venger et se rendent chez l'émir.

Introduits en sa présence, ils mettent l'épée à la main et le somment de leur rendre leur sœur, sinon ils le tueront. L'émir, effrayé, leur demande d'abord qui ils sont. Ils lui disent que leur père est Andronic Ducas, fils du célèbre Mousélom, et que leur mère descend de l'illustre race des Cinnames. Ils ajoutent que leur père a été exilé par l'empereur pour quelques folies, et qu'il se trouve actuellement aux frontières où il rassemble des hommes. « Nous étions absents, disent-ils, lors de ton incursion, car, si nous eussions été là, non-seulement tu n'aurais pas enlevé notre sœur, mais tu n'eusses pas même osé approcher de notre maison. » Enfin, ils réitèrent leur demande ; ils veulent leur sœur, sinon, ils vont réunir leurs troupes et tirer une éclatante vengeance de l'injure qui leur est faite.

L'émir répond qu'il est fils de Chrysocherpos (1) et de Spathia, que Caroès était son oncle et Ambron son grand-père. Après la mort de son père, ses oncles, qui étaient musulmans, l'ont élevé dans la religion de Mahomet. S'étant signalé par de brillants faits d'armes, les Arabes l'ont nommé prince de Syrie, et, à la tête de trois mille hommes, il a entièrement soumis ce pays. Il a bâti Kou-

(1) Ce mot étant dans le texte à un cas oblique, il peut se faire que le nominatif soit Χρυσοχέρπης et non Χρυσόχερπος.

fer, il a pillé Héraclée, Amorium et Iferium. Et, lui, à qui rien n'avait résisté, il a été vaincu par la beauté d'une femme. Cette femme, c'est leur sœur; il avoue qu'il l'a enlevée, et il les conjure de vouloir bien lui permettre de devenir leur beau-frère. Il est prêt, pour cela, à abjurer l'islamisme et à les suivre en Romanie.

L'émir invite les cinq frères à entrer dans sa tente. Ils y trouvent leur sœur. Cette rencontre inespérée est décrite par le poëte en termes très-émouvants. Ensuite, les Ducas acceptent la proposition de l'émir, ils consentent à son mariage avec leur sœur, et ils se préparent à retourner en Romanie. Partout on accueille avec des transports de joie la nouvelle que la beauté d'une jeune Grecque a subjugué le prince de Syrie.

Après que, de part et d'autre, on eut prêté serment, l'émir rassembla ses gens et partit pour la Romanie avec la jeune fille. Lorsqu'il eut pénétré sur le territoire chrétien, il mit en liberté tous ses prisonniers. Les Ducas, avant d'arriver à la maison paternelle, annoncent par courrier la joyeuse nouvelle à leur mère. Celle-ci rend grâces à Dieu, mais ne peut s'empêcher de craindre que l'émir ne soit un mari indigne de sa fille et qu'il ne la traite avec dureté. Enfin, on arrive, après un heureux voyage. La générale, accompagnée d'une grande multitude de peuple, se rend à la rencontre de ses enfants et les embrasse tendrement.

Troisième livre. — Cependant, la mère de l'émir, qui habitait à Édesse, instruite de ce qui s'était passé, écrit à son fils une longue lettre pleine de reproches. Elle lui rappelle la haine de ses aïeux pour les Grecs, et en particulier celle de son père et de son oncle, Mousour, de Tarse;

elle lui énumère toutes les conquêtes de ce dernier, et les propose à son imitation. « Les Arabes, lui dit-elle, ont appris ta fuite; ils savent que tu as apostasié, et, dans leur fureur, ils ne parlent de rien moins que de nous tuer, moi, tes femmes et tes filles. » Enfin, elle le conjure de revenir et de quitter les infidèles.

Des messagers arabes, guidés par un Grec, se rendent en Romanie et campent non loin de la forteresse habitée par Ducas, dans un endroit nommé Leucopétra. De là, ils envoient la missive à l'émir, et lui font dire qu'il faut profiter du clair de lune pour partir.

L'émir est profondément ému à la lecture de la lettre de sa mère et au souvenir de ses enfants menacés de mort; à la pensée qu'un autre va le remplacer dans le gouvernement de la Syrie, il est saisi d'un violent chagrin. Après de sérieuses réflexions, il entre dans la chambre où se trouvait sa charmante épouse; il lui fait le tableau de sa triste position, il la supplie de l'accompagner en Syrie, pour aller voir sa mère, et il lui promet qu'ils reviendront dans un bref délai. La jeune femme, apprenant cette fâcheuse nouvelle, se met à pleurer et à se lamenter, elle veut en faire part à ses frères, mais l'émir s'y oppose. Elle se décide enfin à l'accompagner, et il s'occupe de préparer la fuite.

Sur ces entrefaites, le plus jeune des cinq frères voit en songe des éperviers s'abattre sur Leucopétra, et un aigle aux ailes d'or, poursuivant une blanche colombe, entrer dans sa chambre. Il raconte ce qu'il a vu, et Constantin déclare que leur sœur est menacée de quelque péril, qu'il faut monter à cheval et aller faire un tour du côté de Leucopétra. Là, ils trouvent les Arabes et leur souhaitent ironiquement la bienvenue. Ils leur demandent pour-

quoi ils ne sont point venus jusqu'à la maison, et ceux-ci, effrayés, confessent la vérité.

Les Ducas enjoignent aux Arabes de les suivre et vont trouver l'émir qu'ils accablent d'injures et de reproches. Celui-ci, couvert de confusion, ne sait quoi répondre ; les mouvements les plus divers agitent et bouleversent son cœur, mais ce qu'il redoute le plus, c'est d'être séparé de la jeune fille. Il va trouver sa femme, et, persuadé que c'est elle qui a tout révélé à ses frères, il l'accuse d'avoir trahi la foi jurée. Il ne lui reste plus, dit-il, qu'à tirer son épée et à se tuer. La jouvencelle proteste énergiquement de son innocence, mais la colère de l'émir augmente à chaque instant ; il est à craindre que, arrivé au paroxysme de la fureur, il ne commette quelque acte regrettable. La jeune fille le quitte et va trouver ses frères. Elle leur déclare qu'ils ont tort, car l'émir est innocent. Si l'émir veut retourner en Syrie, c'est qu'il redoute la malédiction de sa mère. Il ne restera dans son pays que fort peu de temps, puis il reviendra en Romanie.

Les Ducas, profondément touchés des larmes de leur sœur, la consolent et lui promettent d'autoriser le départ de leur beau-frère. Ils vont trouver celui-ci et lui demandent pardon de ce qui a eu lieu. L'émir leur jure de ne jamais abandonner son épouse chérie et son enfant bien-aimé. Dix jours après, il quitte sa jeune femme et part, en lui promettant fidélité et prompt retour.

Dans sa route, il rencontre un lion. A la vue de cette bête féroce, ses pallikares, effrayés, cherchent un refuge dans les bois voisins ; mais, lui, il assomme l'animal d'un coup de massue. Il enjoint ensuite à ses gens d'arracher les dents du lion, ainsi que les ongles de sa patte droite,

afin de les donner comme jouets à son fils Basile, lors de son retour en Cappadoce.

Enfin, au bout de quelques jours de marche, on arrive à Édesse (Roha). L'émir dresse sa tente en dehors des murs de cette ville, et envoie deux hommes de son escorte annoncer son retour à sa mère. Celle-ci ne peut contenir sa joie. Elle se rend, avec ses parents et une foule de peuple, au-devant de son fils. Elle l'embrasse, elle le félicite, elle le complimente sur son retour. Un festin magnifique l'attend, et le son des instruments annonce à tous le plaisir que l'on éprouve de le voir revenu.

La mère de l'émir lui demande les motifs de sa longue absence ; elle s'informe de la jeune fille qui a captivé son cœur, et pour laquelle il a abandonné sa foi, son pays, sa mère, ses femmes et ses enfants. L'émir raconte à tous les convives que ses beaux-frères ont découvert, il ne sait comment, l'intention qu'il avait de fuir ; il décrit la scène de violence qui a eu lieu à cette occasion, etc.

Ensuite, s'adressant tout particulièrement à sa mère, il lui expose les principes de la religion chrétienne qu'il proclame supérieure à celle de Mahomet. Il lui récite le *Credo*, et l'engage fortement à embrasser cette religion et à le suivre en Romanie, pour y voir son épouse. Si elle persiste à rester en pays musulman, il la prie de lui donner sa bénédiction, car il est décidé à partir.

Par amour pour lui, sa mère confesse la foi chrétienne et se déclare prête à l'accompagner où il voudra. L'émir continuant à catéchiser sa mère, les personnes présentes s'écrient que, elles aussi, il leur plaît de se faire chrétiennes et qu'elles veulent recevoir le baptême. L'émir rend grâces à Dieu de ces conversions inespérées.

Avec sa mère, sa famille, et une escorte de pallikares, il se met en route et se rend à Bagdad, où il rassemble tous ses prisonniers. De cette ville, il envoie à son épouse deux cents chameaux et cent mulets chargés de nombreux et riches présents.

Arrivé aux frontières de la Cappadoce, et voulant être le premier à annoncer à sa femme la nouvelle de son retour, l'émir se coiffe d'un turban enrichi de diamants, se revêt d'une tunique brodée de perles fines, monte sur un magnifique cheval, et, accompagné seulement de trois pallikares, il vole vers sa bien-aimée. Arrivé près de sa demeure, il s'écrie plein de joie : « Sors, ma jolie blonde, pour voir ton cher époux et le consoler de sa longue absence ! »

Les servantes annoncent à leur maîtresse le retour de l'émir ; elle se montre incrédule et les envoie s'assurer de la vérité. Mais l'émir arrive, entre chez la jeune fille qui se jette à son cou et l'embrasse tendrement, en versant des larmes de joie. L'émir la serre doucement dans ses bras, et ils restent longtemps confondus et comme anéantis dans de voluptueuses étreintes. La mère de la jouvencelle les voyant en cet état, et craignant qu'il ne leur arrivât quelque chose de fâcheux, les asperge d'eau et les rappelle au sentiment de l'existence. Les servantes leur jettent de l'eau de roses et félicitent leur maîtresse de son bonheur. Quant à la jouvencelle, elle remercie Dieu du retour de son bien-aimé.

Cependant les Ducas, instruits du retour de leur beau-frère, entrèrent dans sa chambre pour le saluer, mais, le voyant prodiguer à leur sœur les plus tendres caresses et les plus doux baisers, ils eurent honte et se retirèrent.

Les servantes apportent ensuite à l'émir son fils Basile, né peut-être durant son absence ; il le serre dans ses bras et le couvre de baisers.

L'escorte de l'émir arrive à la forteresse. On décharge les bagages et on met les chevaux à l'écurie. L'émir congédie, en les chargeant de présents, les Perses et les Arabes qui l'avaient accompagné ; il retient seulement cent Arabes d'élite, avec leur mère et leurs frères.

Quatrième livre. — Ici commence l'histoire proprement dite de Basile Digénis Akritas.

Le fils de l'émir et de la fille d'Andronic Ducas fut appelé Digénis, parce qu'il descendait de deux races, arabe et grecque, et Akritas, parce qu'il était gardien des frontières (en grec ακραι). Le nom de Basile lui fut donné, lors de son baptême.

Pendant trois ans, Basile étudie les belles-lettres ; grâce à la vivacité de son esprit, il y fait de rapides progrès. Il apprend aussi à manier l'épée et la lance, et il devient un lutteur habile. La chasse est sa passion favorite. A l'âge de douze ans, il supplie son père de lui permettre d'aller à la chasse des bêtes fauves. L'émir essaie de l'en dissuader et l'engage à différer jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge viril. Chagrin de Basile. On finit par lui accorder sa demande.

Le lendemain, il part, en compagnie de son père et de son oncle Constantin, et il se rend dans les grandes montagnes. On ne tarde pas à se trouver en présence de deux ours, dont l'un se précipite sur Basile. Mais celui-ci saisit l'animal par la gueule, et le tue. Une biche, que le bruit a effrayée, bondit hors du bois. Basile s'élance à sa poursuite, la rejoint, la saisit par le pied et la fend en deux parties. Ceux qui étaient présents en croyaient à peine leurs

yeux, ils ne pouvaient comprendre qu'un enfant fût doué d'une force aussi prodigieuse, ils disaient que jamais on n'avait vu son pareil et que Dieu l'avait sans doute envoyé sur terre pour exterminer les apélates.

Mais ils allaient être témoins d'une action plus prodigieuse encore. Une lionne apparaît. Constantin Ducas dit à son neveu de l'attaquer pour donner une preuve de sa vigueur et de son courage. Basile s'élance ; son oncle l'engage à tirer son épée. L'enfant obéit ; il se précipite sur la lionne, la frappe au milieu du front et lui fend la tête jusqu'aux épaules. Son père et son oncle l'embrassent avec effusion et se félicitent eux-mêmes de le posséder.

Basile se rend auprès d'une source et y lave le sang dont il est souillé ; après quoi il se revêt d'un habit magifique pour retourner chez sa mère. — Ici le poëte donne une description de la merveilleuse beauté de Digénis : un visage blanc et rose, une chevelure blonde et bouclée, des sourcils noirs, de grands yeux, une poitrine pure comme un limpide cristal.

Après son bain, Basile met une tunique légère, et pardessus celle-ci il en met une autre de couleur rouge, brodée de perles, au col enrichi d'ambre musqué, et constellée de boutons d'or qui brillaient du plus vif éclat. Ses chaussures étaient rehaussées de dorures et ses éperons embellis de pierres d'aimant. Il montait une jument de haute taille, blanche comme une colombe, dont la crinière était entremêlée d'émeraudes, et qui agitait bruyamment des grelots d'or. La selle de cette cavale était recouverte d'une magnifique housse de soie verte et rose qui la préservait de la poussière, et sa bride était ornée d'or et de pierres précieuses.

En avant, marchaient les pallikares ; venaient ensuite l'émir et Constantin Ducas, enfin Basile Digénis s'avançait, brillant comme le soleil au milieu des étoiles. Il tenait à la main une lance de fabrication arabe, au bout de laquelle flottait une banderole verte.

L'éducation militaire de son fils une fois terminée, l'émir se retira dans son palais avec sa femme et ses autres enfants (ceux qu'il avait eu de ses épouses mahométanes). Il y vécut paisiblement, ne s'occupant que des choses de Dieu.

Quant à Basile, il prit le commandement des pallikares de sa maison, et commença à se signaler par des actions d'éclat.

Ayant entendu parler des apélates (1), ou brigands, qui occupaient alors les défilés et commettaient toutes sortes de méfaits, il voulut faire connaissance avec eux. Un jour donc, il monte à cheval, prend sa lance et sa massue, et se dirige vers l'endroit où il espère les rencontrer. Arrivé près d'un marécage, il y trouve un lion récemment tué par le fameux Joannikios, un des chefs de brigands. Plus loin, il lie conversation avec le porteur d'eau des apélates, et il lui demande où ils sont, car il désire les connaître et devenir un des leurs. Le porteur d'eau conduit Digénis au quartier général, près du vieux Philopappos, le chef de la bande. Digénis trouve le vieillard étendu sur un lit garni de peaux de bêtes fauves, il le salue avec déférence. — « Sois le bienvenu, lui dit Philopappos, si tu n'es pas un traître. » — « Je ne suis pas un traître, répond Basile, mais je veux me faire apélate. » — « Si telle est ton intention, reprend le vieillard, il faut que tu subisses les épreuves auxquelles

(1) Nous dirons plus loin quels étaient ces apélates, dont le nom se trouve si souvent dans les scoliastes des *Basiliques*.

on les soumet. Il faut que, n'ayant d'autre arme que ta massue, tu restes quinze jours en sentinelle, sans manger et sans dormir ; il faut qu'ensuite tu puisses tuer des lions, que tu me rapportes leurs dépouilles, et enfin que, lors du passage des princes dans les défilés, tu.... » (*Ici il existe une lacune assez considérable*).

Basile prend sa massue, se rend au milieu des apélates, frappe dessus à coups redoublés, les désarme tous jusqu'au dernier. Ensuite il va porter leurs massues à Philopappos et lui dit, en les lui remettant : « Si ce présent ne t'agrée pas, je te traiterai comme eux. »

Après ces diverses épreuves, Basile retourne à la maison paternelle, et, à dater de cette époque, il fut si redouté que son nom seul était l'effroi des méchants.

Cinquième livre. — Le général d'une province voisine, nommé Ducas, et parent de nos Ducas, possédait une fille d'une ravissante beauté, appelée Eudocie. Digénis, qui avait maintes fois entendu faire son éloge, monte un jour à cheval, et, accompagné de ses gens, se rend à la chasse. Quand il eut fini de chasser, il revint du côté où se trouvait le palais de Ducas. Ce palais était bâti tout en marbre et en mosaïques, les fenêtres étaient ornées de perles, et dans une des chambres habitait la charmante Eudocie. Arrivé devant ce somptueux édifice, Digénis entonna une chanson qui disait que « le jeune homme qui aime une jeune fille et ne peut contempler sa beauté, ne trouve en ce monde que tristesse et tourment ».

Les personnes présentes furent ravies de la voix mélodieuse de Digénis ; Eudocie elle-même sentit battre son cœur et tomba éperdûment amoureuse du jouvenceau. Ne pouvant toutefois se pencher par sa fenêtre, elle dit à sa

nourrice de regarder le jeune homme. Celle-ci obéit et s'écrie aussitôt : « Le monde n'en possède pas un plus beau, et vous seriez bien heureuse, si votre père voulait vous le donner pour époux ! » Eudocie ne peut résister au désir qu'elle a de voir Digénis, et elle le regarde par une fente, sans être vue de lui.

Cependant Basile interroge les personnes présentes, il leur demande si ce palais est bien réellement celui de Ducas, et si c'est là que réside cette fameuse jeune fille, pour laquelle ont péri tant de nobles et vaillants hommes.

Ducas, qui était présent, se donne comme un domestique du palais et dit à Basile : « Bien des audacieux ont essayé d'enlever cette jeune fille, mais son père leur a dressé des embûches, et les a tous pris et mis à mort. » Digénis, comprenant la ruse, répond qu'il n'est pas venu avec l'intention qu'on semble lui prêter, mais que pour ce qui est des embuscades, il n'en a pas peur. Ce qu'il désire, c'est d'épouser la jouvencelle avec le consentement de son père, et il prie le serviteur de vouloir bien négocier son mariage. Mais Ducas lui répond que plusieurs fois déjà il a tenté une pareille démarche et qu'il a été évincé. Cependant Basile, loin d'être troublé par une telle réponse, s'approche de la chambre où se trouve la jouvencelle et il lui dit par une ouverture : « Fais-moi savoir si tu m'aimes, ô jeune fille, ou si tu en aimes un autre, car je ne veux pas te contraindre. »

La jeune fille charge sa nourrice d'aller porter au jouvenceau la réponse que voici : « Je t'aime de tout mon cœur, mais je ne sais qui tu es. Si, cependant, tu es Basile Digénis, je m'en réjouis, car tu es d'une noble et riche famille et, par les Ducas, tu es notre parent. Sache toute-

fois que mon père est cruel, qu'il a entendu parler de tes actions d'éclat, et qu'il a placé des sentinelles chargées de te surveiller. Tiens-toi donc sur tes gardes. »

La nourrice répéta fidèlement à Digénis les paroles d'Eudocie. Alors Basile s'écrie : « Mets-toi à ta fenêtre, ô ma douce lumière, afin que je voie ta beauté, et que ton amour pénètre dans mon cœur. Car je ne suis qu'un jeune adolescent, comme tu le vois, et je ne sais pas encore ce que c'est que d'aimer. » (*Ici se trouve une lacune qu'il y a lieu de croire assez considérable.*)

La jeune fille partage l'amour de Digénis, ils sont parvenus à avoir un entretien. « Pars, lui dit Eudocie, et ne m'oublie pas ! » Et Digénis, au comble de la joie, lui répond : « Attends-moi cette nuit. »

Il revient ensuite chez son père, pensif et impatient. Il voudrait déjà que le soleil eût disparu derrière l'horizon, afin de pouvoir retourner auprès de sa bien-aimée. En rentrant, il donne l'ordre à son palefrenier de préparer son cheval moreau ; il lui recommande de mettre sur la selle sa massue et son épée.

Il avait sans cesse devant les yeux la rayonnante image de la jeune fille, et l'amour dont son cœur était rempli le rendait soucieux et avait altéré les traits de son beau visage. Sa mère, voyant un tel changement et remarquant qu'il ne prenait pas de nourriture, lui demande la cause de son chagrin, mais Basile se tait, et, pour couper court, se met à table. Son repas terminé, il entre dans sa chambre, prend sa lyre, qu'il arrange comme il désirait (car il connaissait parfaitement la musique), se rend ensuite à l'écurie et enfourche son moreau.

Bientôt il arrive près de la maison d'Eudocie ; il joue de

la lyre et chante d'une voix mélodieuse. (*Ici une lacune d'au moins deux cents vers, où étaient racontés l'enlèvement d'Eudocie, et la fuite de Digénis, poursuivi par les fils et les serviteurs de Ducas.*)

Basile, se voyant serré de près, s'écarte un peu de la route et fait asseoir la jouvencelle sur une grande pierre, puis, rebroussant chemin, il marche à la rencontre de ceux qui le poursuivent. Bientôt il est au milieu d'eux. D'un coup d'épée il pourfend un des serviteurs de Ducas et il disperse tous les autres. Voyant alors ses futurs beaux-frères s'approcher de l'endroit où était la jouvencelle, Digénis s'élance sur eux, les frappe d'un léger coup de massue et leur fait vider les étriers.

A la vue de ses gens en pleine déroute, le vieux Ducas se met en chemin et arrive, pleurant et gémissant, pour voir sa fille. Basile se prosterne humblement à ses pieds, lui demande pardon de ce qu'il a fait, et lui déclare qu'il lui serait impossible de trouver au monde un meilleur gendre.

Bon gré mal gré, Ducas accepte le fait accompli et rend grâces à Dieu. Il prie Basile de revenir avec lui à la maison, afin d'y célébrer les noces et de recevoir la dot. Il lui promet une grosse somme d'argent, des vêtements précieux, des domaines d'un apport considérable, des serviteurs et des servantes de toute espèce, des reliquaires que la jeune fille tient de sa mère, et enfin une couronne enrichie de pierreries. Si Ducas engage Digénis à revenir avec lui, c'est principalement pour que son épouse le voie et se réjouisse du bonheur de sa fille.

Basile lui répond que, s'il a enlevé Eudocie, ce n'est pas dans l'espoir d'une riche dot; la beauté de la jouvencelle lui suffit; quant à l'argent, il en fait cadeau à ses beaux-

frères. Il désire que Ducas et ses fils l'accompagnent pour célébrer les noces chez l'émir son père; après quoi il reviendra avec eux. S'ils ne veulent pas y consentir, il emmène la jeune fille avec lui. (*Lacune.*)

Ducas et ses fils partent ensemble. Eudocie, restée seule avec Basile, est confuse de son isolement; elle regrette que son bien-aimé n'ait pas écouté la prière du général, car, dans ce cas, ils auraient eu une nombreuse et brillante escorte. Basile la console et continue son chemin, emmenant avec lui six magnifiques chevaux, enlevés aux hommes de Ducas, dans le combat qu'il leur a livré.

L'émir vient au-devant de son fils et de sa bru; il les salue avec affection et remercie Dieu du bonheur qu'il daigne accorder à son enfant bien-aimé.

Ensuite il ceint le front de la jeune fille d'une couronne magnifique, et la fait asseoir sur un coursier superbement enharnaché. Il serait difficile de se faire une juste idée de la joie que tout le monde ressentit alors; la nature elle-même partagea l'allégresse universelle.

Lorsque le cortége fut à une petite distance de la maison de l'émir, la générale et la mère de Basile sortirent au-devant d'eux.

Mousour ne fut pas plutôt de retour qu'il envoya ses beaux-frères prier Ducas de venir à la noce. Le général promit de se rendre à cette invitation et s'occupa dès lors de préparer les cadeaux qu'il destinait à son gendre.

Il lui donna des chevaux de prix, des harnais magnifiques, douze faucons d'Abasgie, douze onces très-exercés à la chasse, douze nourrices, douze servantes, des vêtements précieux, une tente immense, deux tableaux qui représentaient les deux saints Théodore; dix lances arabes, la

célèbre épée du roi Chosroès, et un lion apprivoisé. La dot s'élevait à la somme de six cent mille livres.

Basile épousa Eudocie conformément aux prescriptions de la religion chrétienne. Les réjouissances qui eurent lieu à l'occasion de leur mariage ne durèrent pas moins de trois mois. Après ce laps de temps, Basile obtint le pardon et la bénédiction de Ducas, son beau-père. Celui-ci retourna ensuite chez lui, et Digénis, avec sa jeune et ravissante épouse, se rendit aux frontières, où il remplaça son père, et se hâta d'exterminer les irréguliers. Ce fut alors seulement qu'on lui donna le surnom d'*Akritas*, ou gardien des frontières.

Mais le désir de Basile était de se séparer de ses pallikares et d'errer seul, à l'aventure, pour accomplir des actions d'éclat. Ses tentes l'accompagnaient partout ; celle où il habitait avec Eudocie était merveilleusement belle.

Il devint alors si redoutable que sa vue seule inspirait la terreur. Son cuisinier s'étant un jour mis en colère, il lui donna un si violent soufflet que ce pauvre homme en resta estropié toute sa vie. Akritas défendait à qui que ce fût d'approcher de lui, hormis à sa jeune femme. Ils se nourrissaient d'oiseaux, de cerfs, de chèvres et de sangliers.

L'empereur de Constantinople, Romain Ier, qui dirigeait alors en Cappadoce une expédition contre les Arabes, conçut le désir de voir le célèbre protecteur des frontières de son empire. Il lui écrivit une lettre dans laquelle il l'invitait à se rendre auprès de lui.

Mais Basile lui répond qu'il ne peut se présenter devant une si nombreuse société, et il prie l'empereur de vouloir bien venir lui-même à sa rencontre sur les bords de l'Euphrate. Romain accède au désir d'Akritas. Accompagné

seulement de cent soldats, il va à l'endroit indiqué. Il salue avec affection le jeune héros, et il admire sa haute stature et son air martial. Il l'engage à demander tel présent qu'il lui plaira. Digénis répond que l'affection de l'empereur est tout ce qu'il ambitionne, et il donne au monarque d'utiles conseils pour le gouvernement de l'État. Romain, satisfait des réponses de Digénis, lui accorde la permission de parcourir en tous sens la Romanie, c'est-à-dire les provinces grecques de l'Asie-Mineure; en d'autres termes, il le nomma, comme on disait alors à Byzance, *Domesticus Scholarum* (1).

Sixième livre. — Dans ce livre, comme dans le suivant, c'est Digénis lui-même qui raconte ses aventures à ses amis intimes.

Lorsque le grand émir Haplorrabdis, dit-il, guerroyait contre l'empire et ravageait les provinces helléniques, il eut pour adversaire le fils d'Antiochus, général byzantin qui fut massacré par les Perses. L'émir le vainquit et le fit prisonnier. Pendant trois ans il le retint en captivité; mais sa fille en étant devenue amoureuse, elle le délivra de ses fers en l'absence de son père, et, non contente de lui avoir donné la liberté, elle le créa prince et lui fit jurer qu'il la prendrait pour femme. Cependant le fils d'Antiochus, redoutant le retour imprévu de l'émir, résolut de fuir secrètement avec son amante. Des chevaux furent préparés, et l'on se mit en route par une nuit obscure. Après un assez long trajet, accompli sans rencontre fâcheuse, ils firent halte auprès d'une source. Mais, au bout de quelques jours

(1) Δομέστικος τῶν σχολῶν, *domesticus Scholarum*, seu militiæ Palatinæ præfectus, cujus dignitas dicitur ἡ τῶν σχολῶν ἀρχή (Du Cange, *Gloss. med. et inf. græcitatis*, colonne 320).

consacrés au repos et à l'amour, le fils d'Antiochus, parjure à ses serments, s'enfuit furtivement, abandonnant la jeune fille dans le désert.

Ceci se passait, continue Basile, à l'époque où je me séparai de mes parents pour aller aux frontières, qui étaient alors infestées par un brigand fameux, nommé Mousour. Celui-ci, ayant vu passer le fils d'Antiochus, se mit à le poursuivre pour le frapper de son épée. Mais, m'étant trouvé là par hasard, je fondis sur Mousour et le tuai. Je remis ensuite le jeune homme à la garde de mes compagnons. Ensuite je continuai ma route; mais la soif me prit et je me dirigeai vers une oasis où j'espérais trouver une source. En approchant de cet endroit, j'entendis des gémissements, et j'aperçus, assise sous un palmier, la fille de l'émir. Cette jeune fille vint au-devant de moi, et je lui demandai pourquoi et comment elle se trouvait seule dans cette solitude. Elle me raconta en détail toutes ses aventures; elle me dit que son père s'appelait Haplorrabdis, sa mère Mélanthia, et qu'elle était originaire de Merféké (Martyropolis). Elle ajouta que, désespérée, dénuée de tout, n'osant plus retourner chez ses parents, elle avait résolu de se donner la mort. Je la consolai de mon mieux et je lui dis qui j'étais ; je lui promis même de la conduire auprès de son séducteur et d'obliger celui-ci à l'épouser, si elle consentait à abjurer l'islamisme et à se faire baptiser. Elle me dit qu'elle avait déjà embrassé la religion chrétienne par amour pour le fils d'Antiochus.

Alors, je la pris en croupe et nous nous dirigeâmes vers Chalcogourna. Pendant le trajet, le démon alluma dans mon cœur de criminels désirs. Aveuglé par la passion et séduit par la merveilleuse beauté de la jeune fille, je la

contraignis de se donner à moi, malgré ses supplications et sa vive résistance. Cette honteuse action m'inspira les plus cuisants remords.

Cependant, nous arrivâmes à Chalcogourna. J'y retrouvai le fils d'Antiochus avec mes compagnons. Je lui reprochai sa conduite et je l'engageai à réparer sa faute en épousant celle qu'il avait trompée. Je les mis ensuite en liberté tous deux et leur donnai l'argent que la jeune fille avait enlevé de chez ses parents.

Septième livre. — Le poëte commence par célébrer les charmes du mois de mai.

Digénis, désirant jouir des beautés de la nature, va dresser sa tente dans une prairie émaillée de fleurs. Énumération des agréments de toute espèce que présente ce lieu de délices.

Un jour, Basile faisait la sieste; Eudocie se rend à une source voisine pour y étancher sa soif ; séduite par la fraîcheur et la limpidité de l'eau, elle s'y baigne les pieds, lorsqu'un dragon, métamorphosé en beau jeune homme, se présente à elle et essaie de lui faire violence.

Eudocie, effrayée, pousse un cri aigu. Basile se réveille, il saisit son épée et vole au secours de sa bien-aimée. Le dragon reprend alors sa forme naturelle et dresse ses trois têtes. Le bruit qu'il fait en se remuant semble ébranler la terre. Il se dispose à fondre sur Basile, mais celui-ci le prévient, et, d'un coup d'épée, l'étend mort à ses pieds, puis il commande à ses gens de jeter au loin le cadavre.

La jouvencelle était à peine revenue de sa terreur qu'un lion sort du marécage et se précipite sur elle; mais Digénis le tue d'un coup de massue.

Ensuite il rentre avec Eudocie dans l'intérieur de sa tente. A la prière de sa femme, il prend sa lyre et en tire de suaves accords, tandis qu'elle l'accompagne en chantant mélodieusement.

Attirés par ce doux concert, trois cents apélates s'avancent, et, frappés de la beauté de la jeune femme, conçoivent le dessein de l'enlever. Ils déclarent à Digénis, qu'ils ne connaissaient pas, que, s'il tient à conserver sa vie, il doit s'éloigner et leur abandonner la jouvencelle. La jeune fille, épouvantée, se couvre le visage de son voile. Elle tremble à la pensée qu'elle pourrait être séparée de son bien-aimé. Akritas la console. Il prend sa massue et son bouclier, et, comme un aigle, il fond sur les apélates ; les uns sont tués, d'autres blessés, et ceux qui restent s'enfuient avec précipitation. En ayant pris un vivant, Digénis apprit de lui quels étaient ces insolents. Après cette action d'éclat, il retourna promptement auprès d'Eudocie. Celle-ci lava les mains sanglantes de son époux avec de l'eau parfumée et les lui couvrit de baisers passionnés.

Digénis en vient une seconde fois aux mains avec les apélates. (*Lacune.*)

Il y avait alors en Mésopotamie un chef d'apélates, nommé Ankylas, que sa force corporelle et ses actions d'éclat avaient rendu fameux. Un jour, ayant rencontré Basile Digénis, il fondit sur lui, lui enleva sa massue, et traça dessus, avec du sang, une inscription railleuse. Akritas reprit sa massue et s'en retourna, outré de colère. Pendant toute une année, il médita sa vengeance. Enfin, il monte à cheval, prend son bouclier, sa massue et sa lyre, et se rend non loin de l'endroit où habitait Ankylas. Là, il commence une chanson moqueuse. Aussitôt Ankylas ap-

paraît, mais Digénis lui assène un coup de massue et l'étend raide mort. (*Ici, il y a encore une lacune.*)

Combat d'Akritas avec trois célèbres chefs d'apélates, Philopappos, Cinnamos et Joannikios. D'abord notre héros se mesure avec le vieux Philopappos. Celui-ci descend de son cheval, et, l'épée à la main, s'avance contre Digénis. Il lui porte un coup, qui est paré par le bouclier. Akritas en évite encore un second, et frappe Philopappos d'un coup de massue à la tête. Le vieil apélate tombe à terre. Joannikios et Cinnamos, voyant la défaite de leur compagnon, se précipitent tous deux ensemble sur Akritas, qui les attend de pied ferme et les repousse avantageusement. Confus de leur échec, ils tentent une nouvelle attaque ; mais Joannikios a le bras fracassé et Cinnamos est terrassé avec sa monture.

Cependant Philopappos, témoin de l'infériorité de ses deux amis, prie Akritas de cesser le combat, et lui demande s'il veut prendre le commandement de tous les apélates. Akritas leur fait grâce de la vie, mais refuse la proposition du vieillard. (*Nouvelle lacune.*)

Mais Philopappos n'avait qu'une pensée, celle de prendre une éclatante revanche. Il tente, à l'aide de fanaux, de réunir tous les apélates dispersés dans les montagnes et les défilés. Ils exhortent leur chef à aller trouver une femme nommée Maximo, qui était réputée pour sa valeur guerrière, et à lui demander aide et assistance. La renommée la faisait descendre des antiques Amazones ; elle s'était rendue célèbre par son humeur belliqueuse et par ses actions d'éclat. Philopappos se rend auprès d'elle et lui expose le but de sa visite.

Il lui dit qu'il s'agit d'enlever une jeune fille dont Joan-

nikios désire faire sa femme. Elle est aux mains d'un guerrier vaillant qui se divertit avec elle en un lieu nommé Trôsis. Il faut la lui ravir à tout prix.

Maximo appelle aussitôt son premier pallikare, Mélémendzis. Elle lui ordonne de rassembler tous ses hommes et de choisir les cent plus braves, pour aller prêter main-forte à Philopappos. Bientôt on fut prêt à partir. La petite troupe, guidée par Philopappos, se met en route et ne tarde pas à arriver près de l'endroit où se trouvait Akritas. On se sépare en deux bandes, et on prend des mesures pour tomber à l'improviste sur Digénis. Mais le jeune héros avait prévu l'attaque et se tenait sur ses gardes. Il s'était posté en sentinelle sur un rocher d'où il suivait tous leurs mouvements.

Philopappos l'aperçut et le montra de la main à Mélémendzis. Il décida que, au lieu d'attaquer Basile, il serait plus prudent d'essayer l'enlèvement d'Eudocie. Mais le courageux Mélémendzis déclare que c'est là un procédé indigne d'un brave et se refuse à agir de la sorte.

Maximo arrive à son tour; Philopappos lui montre Digénis, et elle demande s'il ne sait pas qu'on va l'attaquer, puisqu'il n'a pas avec lui ses compagnons d'armes. Apprenant que, confiant dans sa force, Akritas erre seul avec sa jeune épouse, Maximo s'emporte, elle accable de reproches le vieux Philopappos; elle lui dit qu'il n'était pas besoin de venir avec une armée contre un seul homme, à qui elle se charge de trancher la tête.

Sans vouloir écouter une parole, l'Amazone s'élance pour traverser l'Euphrate et aller attaquer Digénis qui se tenait sur l'autre rive. Mais Basile l'arrête, il lui crie de

ne pas se donner la peine de passer l'eau, que c'est aux hommes à se déranger pour les femmes.

Il met son cheval à la nage et a bientôt atteint le bord, où l'attend Maximo. Celle-ci lui porte un coup de lance ; mais, comme l'armure d'Akritas était solide, la lance vola en éclats. L'héroïne essaie de tirer son épée, Digénis ne lui en laisse pas le temps ; il lève la sienne et d'un coup abat la tête de la jument que montait Maximo.

L'intrépide guerrière tombe à terre et supplie Digénis de lui faire grâce de la vie. Le fils de l'émir, touché de compassion, épargne sa belle et courageuse adversaire. Puis, se tournant contre les apélates, il tue les uns, terrasse les autres, et met le reste en fuite.

Les cinq chefs des apélates, Philopappos, Joannikios, Léandre, Cinnamos et Mélémendzis, essaient de résister. Espérant que Digénis, fatigué de combattre, ne pourrait leur tenir tête, ils font un retour offensif. Bientôt ils reconnaissent leur erreur. D'un coup de massue, Basile précipite Léandre dans l'Euphrate ; les quatre autres s'enfuient ; mais tout-à-coup Mélémendzis fait volte-face, il s'élance sur Akritas, et reçoit, entre les deux épaules, un formidable coup de massue, qui le renverse de son cheval. Ne pouvant atteindre les autres, Digénis retourne auprès de Maximo, et l'engage à ne pas se montrer si fanfaronne à l'avenir. L'Amazone avoue n'avoir jamais rencontré un aussi vaillant homme, et le supplie de vouloir bien lui permettre de revenir le lendemain matin, au même endroit, se mesurer avec lui dans un combat singulier. Akritas accepte la proposition.

Après une nuit de repos, les deux adversaires se rencontrent de nouveau. Maximo monte un cheval blanc

comme la neige, elle porte une brillante cuirasse, au dessous de laquelle flotte une robe magnifique, enrichie de perles et de pierres précieuses. D'une main, elle tient une lance arabe; de l'autre, un bouclier d'argent, cerclé d'or, au milieu duquel scintille un lion en pierreries. Après quelques passes sans résultat, ils abandonnent la lance, et, mettant l'épée à la main, ils fondent l'un sur l'autre. Maximo est blessée aux doigts, elle laisse échapper son épée, et se met à trembler. Digénis, voyant son effroi, et prenant en pitié une femme aussi belle, lui dit d'être sans crainte; mais, voulant toutefois donner une preuve de sa vigueur, fend en deux parts les reins du cheval de Maximo.

Après avoir imploré la clémence du vainqueur, Maximo lui déclare qu'elle a fait vœu de garder sa virginité, jusqu'au jour où elle pourrait la donner à un homme plus vaillant qu'elle. Digénis l'ayant vaincue, elle lui appartient. Basile lui dit qu'elle n'a rien à redouter de sa part, mais que, possédant une femme légitime, il ne peut accomplir le désir qu'elle lui exprime.

Néanmoins Digénis finit par se rendre aux pressantes sollicitations de Maximo. Ensuite ils se séparent. Elle paraît affligée de cette brusque séparation. Quant à Basile, il va retrouver sa bien-aimée.

Huitième livre. — Ce livre contient la description détaillée des immenses jardins et du magnifique palais que se fit faire Akritas sur les bords de l'Euphrate.

Le poëte nous apprend que, lorsque son héros se retira dans cette somptueuse demeure, il avait pacifié entièrement la Romanie. Tous les apélates le regardaient comme leur maître. Reconnu, ainsi que nous l'avons dit plus haut, gouverneur du *thème akritique* situé sur les bords de l'Eu-

phrate, et confirmé dans cette haute dignité par l'empereur Romain Ier, il faisait partout respecter l'autorité impériale ; il payait les impôts au trésor byzantin avec la plus grande régularité. L'empereur Nicéphore Phocas le confirma dans sa charge et lui fit, en récompense de sa fidélité et de son dévouement à l'empire, les plus riches présents. Tant que vécut Digénis, la paix ne fut pas un instant troublée dans ces régions.

Le poëte décrit très-minutieusement le genre de vie que menait Akritas. L'émir son père étant venu à mourir, il lui fit de magnifiques funérailles. Il reprit ensuite ses paisibles opérations, partageant ses journées entre sa mère et sa jeune épouse.

Neuvième livre. — Ce livre est consacré au récit de la mort de la mère d'Akritas. Le poëte raconte la douleur que le héros ressentit de cette perte cruelle. Curieux myriologue qu'il prononce sur le cadavre de sa mère. Il l'ensevelit dans le tombeau de l'émir. Dès lors Digénis concentre tout son amour sur le seul être qui lui reste, sa chère Eudocie, qu'il ne cessa d'aimer jusqu'à sa mort.

Dixième livre. — Ce livre est malheureusement tronqué d'une façon déplorable.

Cependant l'argument placé en tête nous apprend ce qui y était contenu. La lacune est d'autant plus à regretter qu'il est probable que le poëte se nommait dans les derniers vers et y donnait peut-être sur sa personne de curieux renseignements.

Dans ce qui reste du livre, nous voyons Basile Digénis Akritas atteint d'une très-grave maladie. Les médecins désespèrent de le sauver, et lui déclarent même que sa dernière heure est arrivée. Akritas les fait mettre à la

porte. Il mande auprès de son lit de mort sa bien-aimée Eudocie et s'entretient longuement avec elle.

L'argument nous fait savoir que la femme de Digénis ne lui survécut pas. Cette assertion du poëte est pleinement confirmée par une chanson populaire que nous donnerons plus loin, et où nous verrons de quelle mort mourut la ravissante créature.

III.

DIGÉNIS AKRITAS DANS LES CHANSONS POPULAIRES.

Maintenant que nous avons donné, aussi fidèlement que possible, l'analyse du poëme consacré à Basile Digénis, il nous faut, avant de démontrer l'existence historique de ce héros, insérer ici quelques-unes des chansons par lesquelles le peuple grec a perpétué le souvenir des principaux épisodes de sa vie. Il va sans dire que, depuis neuf siècles, plus d'une variation s'est glissée dans le texte de ces chansons. Ainsi, il en est qui font de la mère de Digénis, la femme, et non la fille, d'Andronic Ducas. Dans d'autres, Eudocie, épouse d'Akritas, et, par conséquent, nièce de Constantin Ducas, est mentionnée comme étant la sœur de ce dernier. Cette confusion s'explique d'autant plus aisément que, nous le savons par le poëme, le père d'Eudocie et le père de Constantin étaient l'un et l'autre des Ducas. Parfois encore, ce même Constantin, le seul des oncles de Basile dont nous sachions le nom, est représenté tantôt comme son père, tantôt comme son beau-frère. Du reste, il pourrait se faire que l'un des beaux-frères de Basile eût

porté le même nom que son oncle, le fils aîné d'Andronic Ducas.

Nous devons dire toutefois que, malgré ces confusions de nom et de personne, il nous a été très-facile, grâce au poëme que nous publions, grâce surtout aux données historiques, de restituer à chacun ce qui lui appartient en propre.

Voici d'abord une chanson relative à la naissance de Basile et à sa première jeunesse.

LE FILS D'ANDRONIC.

Les Sarrasins font des incursions, les Arabes font des incursions; ils font une incursion chez Andronic et lui enlèvent sa belle, enceinte de neuf mois, sur le point d'accoucher. En prison, elle donna le jour à un fils, dans les fers elle l'éleva. Sa mère le nourrissait de miettes et de lait; la femme de l'Émir le nourrissait de miettes et de miel. Sa mère lui disait : « Mon fils, fils d'Andronic ! » La femme de l'Émir lui disait : « Mon fils, fils de ton Émir ! »

A un an il saisit l'épée, à deux ans la lance, et, quand il marcha sur trois ans, on le tint pour pallikare. Il sort, il devient fameux; il ne craint personne, ni Pierre Phocas, ni Nicéphore, ni Pétrotrachilos, qui fait trembler la terre et le monde; et, si la guerre est juste, il ne redoute pas même Constantin.

On lui amène son moreau, il saute dessus et il chevauche; il lui donne un coup d'éperon, et il arrive sur une montagne; il y trouve les Sarrasins qui s'essayaient à sauter.

« Les sauts que vous faites, vous autres, des femmes même les font, non des femmes qui n'ont pas conçu, mais des femmes enceintes. Vous avez neuf chevaux, et le mien cela fait dix. Liez-moi les mains derrière le dos avec une chaîne trois fois redoublée; cousez mes paupières avec un fil trois fois redoublé; mettez sur mes épaules une masse de plomb de trois quintaux; attachez à mes pieds deux entraves de fer, et vous verrez comme sautent les pallikares Grecs. »

Ils le lient avec une chaîne trois fois redoublée, ils lui cousent les paupières avec un fil trois fois redoublé, ils lui mettent sur les épaules une masse de plomb de trois quintaux, et ils attachent à ses pieds deux en-

traves de fer. Cela fait, les Sarrasins lui disent : « Allons, jeune fou, jeune étourdi, reprends ta liberté. »

Il ouvre les yeux, le fil est rompu; il secoue ses mains, la chaîne se brise; il remue les épaules, le plomb tombe; il fait un bond et les entraves se détachent; et, par-dessus les neuf chevaux, il se trouve sur le sien; il lui donne un coup d'éperon et descend dans la plaine.

Sa mère lui crie de la fenêtre : « Mon fils, si tu vas chez ton père, arrête que je te parle. Toutes les tentes sont rouges, celle de ton père est noire. Et, si l'on ne t'en adjure pas trois fois, ne mets point pied à terre. »

Il fait comme lui a dit sa mère, comme elle lui a recommandé.

Toutes les tentes sont rouges, celle de son père est noire. Il en fait trois fois le tour, et ne trouve pas de porte. De dehors il donne un grand coup de pied et il pénètre dedans.

Andronic l'aperçoit, il sort et le salue; il le prie de mettre pied à terre, et lui adresse maintes et maintes questions. « Eh! jeune étourdi, jeune fou, quelle est la souche dont tu sors? Où as-tu reçu le jour? »

« Si tu ne m'en adjures pas trois fois, je ne mettrai point pied à terre. »

« Si je saisis mon épée, je t'en adjurerai bien. »

« Si tu saisis ton épée, moi aussi j'ai la mienne. »

« Si je saisis ma lance, je t'en adjurerai bien. »

« Si tu saisis ta lance, moi aussi j'ai la mienne. »

« Puisse l'épée que je ceins, et qui frappe en avant et en arrière, m'entrer dans le cœur, si je te fais aucun mal! »

Le jouvenceau fit volte-face et descendit de cheval. Alors on le questionne sur sa famille, sur la souche dont il sort, sur le lieu de sa naissance. Il raconte ce qui est dit plus haut : « Les Sarrasins font des incursions, etc. » (1).

Andronic le regarde et fond en larmes; il lève les mains au ciel et glorifie Dieu : « Je te glorifie, Dieu de douceur, deux fois et trois fois. J'étais l'épervier solitaire, et maintenant nous voici deux éperviers! »

Notre poëme nous apprend que la femme d'Andronic Ducas n'avait pas consenti sans quelque hésitation au mariage de sa fille avec son ravisseur, l'émir Mousour. Elle craignait que cet Arabe ne la traitât avec dureté et n'eût

(1) Le jeune homme répète depuis le commencement jusqu'aux mots : *Et, si l'on ne t'en adjure pas trois fois, ne mets point pied à terre.*

pas pour elle une tendre affection (vers 155 et 156). Ce fait si naturel et si simple a été complétement transformé par la muse populaire ; peint sous les plus sombres couleurs, il est devenu une ballade funèbre, que l'on s'accorde à considérer comme le plus beau joyau du riche écrin de la poésie populaire hellénique. Fauriel avait déjà donné une version très-incomplète de cette magnifique pièce (1), et il en existe deux autres versions plus incomplètes encore dans le recueil de Passow (2) ; mais la plus complète et la plus belle, quoique la moins connue, celle qui cadre le mieux avec notre poëme, a été publiée dans le recueil de Manousos (3). Nous la traduisons de préférence. On y remarquera une des confusions dont nous avons parlé précédemment : la sœur de Constantin (que la plupart des chansons appellent Arété), mère de Basile Digénis, confondue avec la femme de celui-ci, la belle Eudocie (4).

(1) Tome II, pages 405 et suivantes.

(2) *Carmina popularia Græciæ recentioris,* pages 394-398.

(3) Τραγούδια ἐθνικὰ συναγμένα καὶ διασαφηνισμένα ὑπὸ Ἀντωνίου Μανούσου. Εἰς Κέρκυραν, 1850 (*Seconde partie*, pages 73-76).

(4) Les recueils de poésies populaires serbes et albanaises contiennent des imitations de cette chanson (Chants populaires des Serviens, traduits par Élise Voïart, tome I, pages 202-206, et Appendice al saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese per Demetrio Camarda, pages 98-111), mais cela n'a rien qui doive nous surprendre, car plusieurs chronographes byzantins nous apprennent que les chansons populaires grecques de cette époque étaient très-répandues dans les pays slaves et se chantaient jusqu'en Sicile et en Calabre.

Passow a donné aux versions de cette chanson qu'il a publiées le titre de Βρουκόλακκας (ou Βουρκόλακκας). Nous n'avons pas cru devoir le conserver car il ne nous semble pas que Constantin réalise ici le *Brucolaque*, dont Léon Allatius a tracé une excellente définition (non au point de vue étymologique), que nous reproduisons ici, à titre de document :

Alii Bulcolaccam, alii Buthrolacam vocant, quo sane in genus humanum nihil potest excogitari immanius aut perniciosius. Nomen est inditum a fœdi-

LA CHEVAUCHÉE FUNÈBRE.

« O MÈRE, mère de neuf fils et d'une fille unique, d'une fille âgée de douze ans, et que le soleil n'avait point vue, d'une fille que tu baignais dans l'obscurité, que tu tressais au clair de lune, dont tu bouclais la chevelure à la clarté des astres et de l'étoile du matin, puisqu'on te demande sa main, puisqu'on la recherche en mariage, accorde-la, marie ton enfant bien loin en pays étranger ! »

Les huit frères ne le veulent pas, mais Constantin le veut.

« Marie ta fille, ô ma mère, marie ton Eudocie en pays étranger, à l'étranger où je voyage, à l'étranger où je vais, afin que je trouve une consolation sur le chemin que je parcours. »

« Tu es sensé, Constantin, et tu raisonnes follement. S'il me vient un danger de mort, mon fils, s'il me prend une maladie, mon enfant, si je suis dans la peine ou dans la joie, qui m'amènera ma fille ? »

Constantin donne à sa mère Dieu et les saints martyrs pour garants d'aller lui chercher sa fille, joie ou chagrin qu'elle ait.

« O ma mère, je t'amènerai Eudocie, pour que tu la voies, trois fois l'été, deux fois l'hiver. »

Et, quand on eut marié Eudocie en pays étranger, il vint une année malheureuse, un mois funeste ; une terrible épidémie, la peste, se déclara ; sur les neuf frères, elle en emporta huit, et Constantin fut tué. Il ne restait plus qu'Eudocie, bien loin en pays étranger. La mère se trouva seule comme un roseau dans la plaine, comme une église inter-

tate. Βοῦρκα *limus est, non quilibet, sed qui jam putrescenti aqua maceratus, pessimam exhalat mephitim, ut ita dicam.* Λάκκος *fossa, seu cavea, in qua similis limus fovetur. Est porro pessimi hominis et facinorosi, sæpeque etiam ab antistite suo excommunicati cadaver, quod, non ut reliqua demortuorum corpora defossa dissolvuntur atque in pulverem abeunt, sed quasi ex firmissima pelle constaret, per omnes sui partes intumescit atque distenditur ut vix flecti aliqua sui parte possit; sed cutis, tanquam tympanum extensa, eumdem, ac tympanum si pulsatur, sonum edit, quare et* τυμπανιαῖος *dicitur. Corpus, sic deformatum, dæmon ingreditur, et miseris mortalibus infortunium parit. Sæpe enim sub eo cadavere e sepulcro egressus et per urbem et alia loca habitata circumiens, et noctu potissimum, ad quam sibi libuerit ædem confertur, pulsatisque foribus, aliquem ex accolis ædis voce sonora compellat. Si responderit actum jam est de eo, altero enim die mortem obit; si non responderit, salvus est* (LEONIS ALLATII DE GRÆCORVM HODIE QVORVNDAM OPINATIONIBVS EPISTOLA ; page 142, édit. de Cologne, 1645).

dite, comme une ville ravagée. Son chagrin fut si grand qu'elle en faillit mourir, et, dans sa maladie, elle désira voir Eudocie. Sur tous les tombeaux elle pleurait, sur tous elle chantait une complainte funèbre; mais, sur la tombe de Constantin, elle s'arrachait les cheveux.

« Lève-toi, mon cher Constantin, je veux mon Eudocie. Tu m'as donné Dieu et les saints martyrs pour garants d'aller me la chercher, joie ou chagrin que j'aie, trois fois en été, et deux fois en hiver. »

La malédiction de sa mère fit sortir Constantin du tombeau, la pierre sépulcrale devint un cheval, la terre devint une selle, ses beaux cheveux blonds devinrent une bride, et le ver de terre devint Constantin. Il donne un coup d'éperon à son moreau, et il se rend chez Eudocie. Il alla, et la trouva engagée pour neuf danses. Les neuf danses furent dansées, et, après la neuvième, on cessa.

De loin il lui fait signe, de près il lui dit : « Viens, ma petite Eudocie, que nous allions chez notre mère! »

« Hélas! mon petit frère, quelle heure donc est-il? S'il y a de la joie dans notre maison, je mettrai mes habits d'or; mais, s'il y a de la tristesse, mon petit frère, j'irai telle que je suis maintenant. »

« Viens dans notre maison, Eudocie, viens-y comme tu es maintenant. »

Sur la route où ils allaient, sur le chemin qu'ils parcouraient, un petit oiseau commença à dire en chantant : « O Dieu tout-puissant, vous accomplissez de grands prodiges, [vous faites] que les vivants marchent avec les morts! »

« As-tu entendu, Constantin, ce que dit le petit oiseau? [Il dit] que les vivants marchent avec les morts. »

« C'est un fol oiselet, laisse-le chanter; c'est un fol oiseau, laisse-le dire; c'est un fol oiseau, qu'il se réjouisse avec ses chansons! »

Ils allèrent plus avant, et un autre oiseau leur dit : « Que vois-je, moi le pauvret, moi le pauvre petit oiseau? Les vivants marchent avec les morts! »

« As-tu entendu, Constantin, ce que dit le petit oiseau? »

« Ce sont des oiseaux, laisse-les chanter; ce sont des oiseaux, laisse-les dire! »

« J'ai peur de toi, mon frère, tu sens l'encens. »

« Nous sommes allés hier soir à l'église Saint-Jean, et le papas nous a encensés avec force encens. »

Ils allèrent plus loin encore, et un autre oiseau leur dit : « O Dieu tout-puissant, vous accomplissez de grands prodiges! [Vous faites] qu'une ravissante jeune fille conduise un mort! »

Derechef Eudocie l'entendit, et son cœur se brisa.

« As-tu entendu, Constantin, ce que dit le petit oiseau ? Où sont donc tes blonds cheveux ? Où est ton épaisse moustache ? »

« J'ai eu une grande maladie et j'ai été près de mourir ; mes blonds cheveux sont tombés et aussi mon épaisse moustache.

« Va maintenant, Eudocie, va chez nous, ma sœur. Moi, je vais dormir ; il y a longtemps que je veille, et je suis fatigué de ce long voyage. »

« Viens, Constantin, allons ensemble à la maison. »

« Je sens l'encens, et je ne puis y aller. »

Elle partit et se rendit seule à la maison. Elle trouve la maison fermée et les clefs enlevées, elle trouve les fenêtres hermétiquement closes. Elle se penche, elle embrasse la serrure, et la baigne de larmes ; elle prend à terre un caillou et le lance sur les tuiles.

Quand sa mère l'entendit, elle poussa un cri et elle gémit : « Va-t'en de ma porte, spectre, va-t'en loin d'ici, fantôme ! car tu as desséché le plus intime de mon cœur ; tu as enlevé mes fils, tu as fait la solitude dans ma maison. Il ne me reste plus que mon Eudocie, qui est bien loin en pays étranger. Maudit sois-tu, Constantin, et dix mille fois maudit, toi qui as marié mon Eudocie à l'étranger ! »

« Ouvre-moi, ma mère, ouvre-moi ! Je suis ton Eudocie ! »

« Si tu es Charon, passe ton chemin ; si tu es Charon, éloigne-toi ! Ma pauvre petite Eudocie est absente, loin d'ici sur la terre étrangère. »

« Ouvre-moi, ma mère, ouvre-moi ; tu verras, je suis ton Eudocie !

« Sois la bien retrouvée, ma mère ! »

« Sois la bienvenue, mon Eudocie ! Et qui viens-tu voir ici ? Voir tes neuf frères ? Huit d'entre eux sont morts, et Constantin a été tué ! »

« Mais, ma mère ! Constantin m'a tout à l'heure amenée à la maison. »

La mère et la fille s'embrassèrent étroitement et tombèrent mortes toutes deux ensemble. On alla les ensevelir dans la terre où l'araignée tisse ses toiles.

Notre poëme nous apprend que Basile Digénis avait à plusieurs reprises sollicité la main d'Eudocie, fille du général Ducas. La vieille coutume grecque qui veut que les demandes en mariage se fassent par l'entremise d'une tierce personne avait été religieusement observée en cette circonstance ; le poëme le donne à entendre et une chanson

chypriote en fait foi. Cette chanson nous révèle même le nom d'un des négociateurs envoyés à cet effet par Digénis. C'était un personnage du nom de Chiliopappos, vraisemblablement le même que Philopappos, le chef d'apélates, dont il est si souvent question dans notre poëme. Ce *proxénète* ayant été éconduit comme ceux qui l'avaient précédé, ce fut alors que Digénis résolut d'enlever Eudocie. La plus grande partie du récit de ce rapt est malheureusement perdue dans le poëme, mais ce qui en reste concorde assez exactement avec les détails de la chanson que nous allons donner.

Faisons un ou deux rapprochements. Dans le poëme, Digénis agence sa lyre avant son départ; dans la chanson, il fait lui-même un violon, et il tire de cet instrument les plus suaves accords pour éveiller l'attention de la jouvencelle. Dans le poëme comme dans la chanson, les gens du général poursuivent l'audacieux ravisseur, celui-ci soutient vaillamment leur attaque et les repousse avec avantage; mais le peuple, exagérant comme toujours, affirme que Digénis trancha la tête de la mère d'Eudocie, tandis que le poëme mentionne seulement la mort d'un des hommes de Ducas, pourfendu par notre héros. La pierre énorme (PIZIMIA) qui se trouvait au bord du chemin et sur laquelle Basile fit asseoir Eudocie, n'a pas même été oubliée par le rhapsode populaire.

Voici maintenant la traduction de cette très-curieuse chanson. Elle vient heureusement combler une des plus regrettables lacunes du poëme (1).

(1) Le texte grec (dialecte de Chypre) a été publié par M. Sakellarios, au tome III de ses Κυπριακά, pages 11 et suivantes.

ENLÈVEMENT D'EUDOCIE PAR DIGÉNIS.

Trois seigneurs étaient assis pour manger et boire. N'ayant pas de sujet de conversation, ils commencent à faire un récit. L'un parle d'épée, un autre de lance, et le troisième, le plus beau, parle des palais.

« J'ai fait le tour de beaucoup de palais; ils sont nombreux, les palais que j'ai vus, mais un palais comme celui d'Aliandre, je n'en ai vu aucun. Les portes sont en marqueterie, les murs revêtus de bois ouvré, et du cintre des fenêtres descend un précieux pendentif, et, au-dessus de cet ornement, se tient une jeune fille aux yeux noircis de Khol. On l'a prise et donnée à Jean pour fiancée. Ce n'est pas Jean qui lui convient, mais c'est Digénis qu'il lui faut. »

Digénis, qui était dehors, entend cela ; il donne un coup de pied à la porte, et de dehors où il se tenait il se trouve dedans. A sa vue, les seigneurs se levèrent.

« Sois le bienvenu, Digénis; mange et bois avec nous. »

« Digénis n'est pas venu boire et manger avec vous. Vous étiez assis trois seigneurs pour manger et boire, et, n'ayant pas de sujet de conversation, vous avez commencé un récit. »

« N'ayant pas de conversation, nous avons commencé un récit. L'un parle d'épée, l'autre de lance, et le troisième, le plus beau, parle des palais. — J'ai fait le tour de beaucoup de palais, ils sont nombreux, les palais que j'ai vus, mais un palais comme celui d'Aliandre, je n'en ai vu aucun. Les portes sont en marqueterie, les murs revêtus de bois ouvré, et du cintre des fenêtres descend un précieux pendentif, et, au-dessus de cet ornement, se tient une jeune fille aux yeux noircis de Khol. On l'a prise et donnée à Jean pour fiancée. Ce n'est pas Jean qui convient à cette jouvencelle, mais ta Seigneurie. »

Digénis éperonne son moreau et va trouver Chiliopappos. Lorsque celui-ci l'aperçut, il se leva. « Sois le bienvenu, Digénis, mange et bois avec nous. »

« Digénis n'est pas venu pour boire et manger avec vous ; mais Digénis vient pour que tu ailles négocier son mariage. »

« Mes vêtements sont sales, mes armes sont rouillées, et mon moreau boite, je ne puis aller négocier ton mariage. »

Et Digénis répond à Chiliopappos et lui dit : « Si tes vêtements sont sales, je te donne les miens; si tes armes sont rouillées, je te donne mes armes ; si ton moreau boite, je te donne mon moreau, et, encore une fois, Chiliopappos, va négocier mon mariage. »

Chiliopappos se déshabille, il prend les vêtements de Digénis, il ceint ses armes, et s'élance à cheval sur le dos de son magnifique moreau. Il éperonne son noir coursier et va trouver Aliandre. Lorsque les seigneurs l'aperçurent, ils se levèrent.

« Sois le bienvenu, Chiliopappos, mange et bois avec nous. Mange les meilleurs morceaux du lièvre, mange de la perdrix rôtie, mange des oignons sauvages, ce mets des braves ; bois du vin, de doux vin, à la santé du couple. »

« Chiliopappos n'est point venu boire et manger avec vous ; manger les meilleurs morceaux du lièvre, manger de la perdrix rôtie, manger des oignons sauvages, ce mets des braves ; boire du vin, de doux vin, à la santé du couple. C'est Digénis qui m'envoie négocier son mariage. »

Et la mère de la jouvencelle lui fait cette réponse : « La mère de Digénis est Sarrasine, son père est Juif, et, lui, c'est un aventurier, je ne le veux pas pour mon gendre. »

Et le père de la jouvencelle lui fait cette réponse : « La mère qui a donné le jour à ma fille en mettra d'autres au monde ; le père qui l'a engendrée en engendrera d'autres ; moi, je veux bien Digénis pour mon gendre. »

Chiliopappos éperonne son moreau et se rend auprès de Digénis. Et, quand Digénis le vit, il fut inondé de joie : « Sois le bienvenu, Chiliopappos, toi et tes bonnes nouvelles. »

« Que Chiliopappos soit le bienvenu, mais mauvaises sont ses nouvelles. Quand les seigneurs m'ont aperçu, ils se sont levés : — Sois le bienvenu, Chiliopappos, mange et bois avec nous. Mange ce qu'il y a de plus délicat dans le lièvre ; mange de la perdrix rôtie, mange des oignons sauvages, ce mets des braves ; bois du vin, de doux vin, à la santé du couple. — Chiliopappos n'est pas venu boire et manger avec vous ; manger les meilleurs morceaux du lièvre, manger de la perdrix rôtie, manger des oignons sauvages, ce mets des braves ; boire du vin, de doux vin, à la santé du couple. C'est Digénis qui m'envoie négocier son mariage. — Et la mère de la jouvencelle a fait cette réponse : La mère de Digénis est Sarrasine, son père est Juif, et, lui, c'est un aventurier, je ne le veux pas pour mon gendre. — Et le père de la jouvencelle a ainsi répondu : La mère qui a donné le jour à ma fille en mettra d'autres au monde ; le père qui l'a engendrée en engendrera d'autres ; moi, je veux bien Digénis pour mon gendre. »

Et Digénis fut très-irrité, et, plein de colère, il s'écria : « Descends de cheval, Chiliopappos. C'est mes vêtements que tu as salis, mes armes

que tu as rouillées, et mon moreau que tu as fait boiter. Et maintenant, que vais-je faire? » Il se déshabille, reprend ses vêtements, ceint ses armes, saute à cheval sur son magnifique moreau.

« Attends, Digénis, attends que je te donne un conseil. Prends cette route, prends ce sentier; le sentier te conduira au sommet de la colline. Là, il y a de magnifiques sapins, coupe un de ces arbres, assieds-toi, taille dedans un beau violon, joues-en doucement et doucement chante, et tous les oiseaux du ciel t'accompagneront. Et la jeune fille sera dupe de ce stratagème et se mettra à sa fenêtre, et, si tu es brave et audacieux, tu l'enlèves et tu fuis. »

Digénis fit comme on le lui avait dit, comme on le lui avait recommandé; il prend la route, il suit le sentier, et le sentier le conduit au sommet d'une colline. Il y avait là de magnifiques sapins, il coupe un de ces arbres, s'assied, taille dedans un beau violon; il en joue doucement et doucement chante, et tous les oiseaux du ciel l'accompagnent. La jeune fille, dupe de ce stratagème, se met à sa fenêtre, et Digénis, qui était brave, l'enlève et s'enfuit. Les uns saisirent leurs coutelas, et les autres leurs épées, [pour le poursuivre].

Digénis trouve [sur son chemin] des rochers profondément enracinés. Il s'arrête auprès et met pied à terre. Il se tient debout et se dit en lui-même : « Je ne dois pas conquérir la jouvencelle avec mon épée, ce serait pour moi un déshonneur. » Il se tient debout et se dit que sous le rocher il pourrait y avoir un dragon qui en sortirait pour dévorer la jeune fille. Il donne un coup de poing sur le rocher, et il en sort un dragon. Il donne au monstre un soufflet qui lui déforme la mâchoire. « Veille, dit-il, veille, dragon, veille sur ta maîtresse! »

Il éperonne son moreau pour se rendre chez Aliandre. Il fait pirouetter son cheval; il rencontre sa belle-mère, [qui lui dit] : « Attends, mon cher gendre, pour prendre la dot de ma fille! »

« Sans dot je la voulais, sans dot je la prends. — La mère de Digénis est Sarrasine, son père est Juif, et, lui, il est un aventurier, je ne le veux pas pour mon gendre! » Et Digénis lui donne un coup d'épée et lui tranche la tête. Il fait pirouetter son cheval, et il rencontre son beau-père, [qui lui dit] : « Attends, mon cher gendre, pour prendre la dot de ma fille! »

« Sans dot je la voulais, sans dot je la prends. — La mère qui a donné le jour à ma fille en mettra d'autres au monde, le père qui l'a engendrée en engendrera d'autres; moi, je veux bien Digénis pour mon gendre! » (*La fin manque.*)

Il est dit dans le poëme que Digénis avait toujours victorieusement repoussé les diverses tentatives faites par les apélates pour lui ravir sa femme (vers 1469-1471), mais cette assertion est en désaccord avec la tradition populaire, car voici une chanson où il est raconté que, mettant à profit l'absence d'Akritas, occupé aux travaux des champs, d'audacieux ennemis étaient parvenus à enlever la belle Eudocie. Peut-être ne faut-il voir en cela qu'un pur effet de l'imagination du peuple, toujours porté à exagérer les faits qui frappent son esprit.

ENLÈVEMENT D'EUDOCIE PAR LES APELATES.

Akritas labourait sur le bord du fleuve; il allait et venait, il poussait la charrue, et il traça cinq sillons. Il allait et venait, et il sema neuf mesures de grain. Un oiseau vint se poser sur le bout de sa charrue, puis il se leva et alla se poser sur le milieu de la charrue.

« Arrière, oiseau; arrière, oiseau, ne mange pas mon aiguillon ! »

Et l'oiseau chanta avec une voix humaine : « Akritas, pourquoi restes-tu ici? Que te tiens-tu à attendre? On a ruiné ta maison et l'on a pris ta belle. On a sellé et monté ton plus beau cheval, et les autres, ceux d'une moindre valeur, sont là-bas qui hennissent. »

Akritas fixe son aiguillon, il arrête ses bœufs. Il fait peur aux oiseaux et aux bêtes des montagnes; il fait peur aux loups, pour qu'ils ne mangent pas ses bœufs; il fait peur aux larrons, pour qu'ils ne volent point ce qu'il laissait là; il fait peur aux oiseaux, pour qu'ils ne picorent pas le grain.

Akritas quitte alors cet endroit; le valeureux Akritas se met en chemin. Il trouve les portes ouvertes, les fenêtres sans clefs; il se rend [à l'écurie] et trouve ses chevaux qui hennissent.

« Au nom de Dieu, mes chevaux, lequel de vous marche, marche avec agilité? »

Pas un, pas un ne parla, aucun d'eux ne répondit. Mais un vieux cheval parle et répond : « Qu'on me donne une nourriture recherchée, et j'irai, j'irai avec agilité. »

Akritas s'élance sur son dos, il part, et le voilà qui chemine. Il cra-

vache son moreau, afin qu'il arrive, qu'il arrive promptement. Mais avant qu'Akritas fût arrivé, la jouvencelle était venue et repartie.

Dans le carrefour, il rencontra des Ouzes. « Au nom de Dieu, vous autres Ouzes, par où la noce est-elle passée? »

« A chaque heure il passe une noce, chaque jour il passe un mariage ; mais, une noce comme celle qui est passée par ici, il n'en était jamais passé ; à chaque branche il y a des cheveux, à chaque pierre il y a du sang. »

Il cravache son cheval pour l'atteindre, l'atteindre promptement; mais Akritas ne rejoignit pas sa jeune épouse, et elle alla et passa.

Il alla et s'arrêta au pont de Déva. Là se tenaient des Hellènes, qui lui font des menaces.

« Laissez-moi passer, Hellènes, laissez-moi franchir le pont de Déva. Mon moreau est un jeune poulain, il ne peut rester sans nourriture; ma belle est une jeune fille, elle ne peut rester sans moi. »

Il ne songe pas à la mort, il ne pense qu'à sa belle!

« Si je frappe et que je vous tue, on m'appellera assassin. Si je frappe et que je ne vous tue pas, vous direz que j'ai eu peur. Il vaut mieux que je ne vous tue pas et qu'on dise que j'ai eu peur! »

Il fait volte-face et il entraîne son cheval dans le profond marécage; il cravache son cheval, afin d'arriver, d'arriver promptement.

Akritas n'atteignit pas sa belle, elle était déjà entrée.

Il alla et s'arrêta à la porte de la ville. Son cheval hennit, et la ville fut ébranlée. La jeune fille le reconnut, elle dit : « Akritas est venu ! »

« Ouvrez-moi, portiers, ouvrez-moi que j'entre. Mon moreau est un jeune poulain, il ne peut rester sans manger ; ma belle est une jeune fille, sans moi elle ne peut rester. »

Les portiers ouvrirent, et Akritas entra. Les uns lui donnent des siéges, les autres lui tendent des verres. Il s'assied sur un siége et il prend un verre.

« Silence, Akritas, silence, ne parle pas trop, il y a ici une grande armée pour te donner la chasse. »

Il tira son épée de son fourreau d'or; il en tua mille devant lui, dix mille en arrière, et trois cents Varangues au pont de Déva. Il prit sa belle, et s'enfuit pendant neuf jours et neuf nuits. Il alla camper sur le bord du fleuve ; il tira de son sein toutes sortes de mets. « Allons manger, jeune fille; mange, jouvencelle, et veille sur les chemins. »

Akritas s'appuya et fit un somme.

Lorsque la jouvencelle vit au loin s'avancer une armée, elle craignit de

lui dire : « Voilà une armée qui s'avance ! » mais ses larmes tombèrent sur la poitrine d'Akritas.

Akritas sortit de son doux sommeil.

« Jouvencelle, parmi ceux qui viennent, ne connais-tu point quelqu'un ? »

« Le cavalier qui marche en avant ressemble à mon père. Ces cavaliers noirs ressemblent à mes frères, et cette femme vêtue de deuil ressemble à ma mère (1). »

Le souvenir du palais de Digénis et des magnifiques jardins qu'il possédait sur les bords de l'Euphrate subsiste encore aujourd'hui. Voici le début d'une chanson qui nous en fournit la preuve :

Akritas bâtissait une forteresse, Akritas faisait un jardin dans une plaine, dans une prairie, dans un lieu favorable. Là il apporte toutes les herbes du monde et les y sème ; là il apporte toutes les vignes du monde et les y plante ; là il apporte toutes les eaux du monde et leur y trace un lit ; là il apporte tous les oiseaux du monde et ils y font leur nid, *etc.* (2).

La regrettable lacune de la fin du dixième livre de notre poëme est cause que nous ne savons absolument rien sur les derniers moments de Digénis ; mais la poésie populaire répare en quelque sorte cette perte fâcheuse ; elle s'est emparée de ce fait et, selon sa coutume, elle l'a dramatisé. Suivant elle, Charon, le génie de la Mort, est obligé de livrer au héros un combat terrible, et ce n'est que grâce à un stratagème qu'il parvient à lui « arracher l'âme ». Quel-

(1) Le texte original de cette chanson (dialecte de Trébizonde) se trouve dans les *Prolégomènes* du drame LES FUGITIFS de Triantaphyllidis aux pages 412-413.

(2) Le texte original de cette chanson (dialecte de Trébizonde) se trouve dans les *Prolégomènes* des FUGITIFS de Triantaphyllidis (pages 49-50) et dans le *Recueil de chansons populaires grecques* de M. Legrand (page 194).

ques chansons vont même jusqu'à donner le dessous à Charon dans ce formidable duel. Voici la traduction d'une des plus curieuses.

LE DUEL DE CHARON ET DE DIGÉNIS.

Charon s'est habillé de noir, et sur un cheval noir est monté ; il ceint une épée d'or et se rend à la fête pour y trouver sa mère, afin qu'elle lui donne des conseils.

« Mon fils, ne prends pas les jolies filles, ne prends pas les vieilles femmes, ne prends pas les petits enfants, que pleurent leurs mères. »

Et Charon lui répondit et lui dit ces paroles : « Si je ne prends pas les jolies filles, si je ne prends pas les vieilles femmes, si je ne prends pas les petits enfants, pourquoi m'appeler Charon? »

Il donne un coup d'éperon à son moreau et il monte sur la cime d'une montagne. Il regarde de ci, il regarde de là, il aperçoit un grand nombre de seigneurs assis à table dans un jardin.

Les seigneurs lui parlent, ils se tiennent debout et lui disent : « Sois le bienvenu, Charon ; mange et bois avec nous. Mange les meilleurs morceaux du lièvre, mange de la perdrix rôtie, mange des oignons sauvages, dont se repaissent les preux ; bois du vin, ce doux breuvage dont boivent les gens illustres, dont boivent les malades et ils se trouvent guéris. »

Et Charon leur répond, il se tient debout et leur dit : « Moi, Charon, je ne suis pas venu pour boire et manger avec vous ; moi, Charon, je suis venu pour prendre le plus vaillant d'entre vous. »

Et les seigneurs lui répondent, ils se tiennent debout et lui disent : « Dis-nous donc, Charon, dis-nous quel est le plus vaillant d'entre nous. »

Et Charon leur répondit et dit : « C'est celui qui a de longs doigts et est édenté. »

Quand Digénis entendit cela, il entra dans une violente colère. Il donne un coup de pied aux tables, un coup de pied aux chaises, et il lance en l'air les bouteilles et les verres. Ensuite il fait à Charon cette réplique : « Si je suis vaincu, Charon, prends mon âme ; mais, si je suis vainqueur, Charon, accorde-moi la vie. » Et ils se prennent par la main et descendent dans la lice.

Et Charon s'adressa à Digénis et lui dit : « Saisis-moi doucement, Digénis, je te saisirai doucement aussi. »

Et Digénis le saisit doucement, mais Charon l'empoigna avec force. Là où Charon le prit, le sang jaillit; mais, là où Digénis le saisit, il lui broya les os. Ils luttèrent et combattirent trois jours et trois nuits ; et, au bout de ces trois jours et trois nuits, Digénis vainquit Charon. Et Digénis ouvrit les bras et glorifia Dieu.

« Je te glorifie, Dieu de bonté, toi qui es là-haut, toi qui connais les choses cachées et celles qui ne le sont pas. Celui que tu as envoyé vers moi s'est conduit en brave; c'est une créature de Dieu et des archanges! »

« Je ne t'ai pas envoyé, Charon, pour livrer des combats, mais je t'ai envoyé, Charon, pour prendre des âmes. »

Et Charon devint un aigle doré ; il se plaça sur la tête de Digénis, et il la lui creusa avec ses ongles pour lui arracher l'âme.

Et Digénis agonise dans un palais de fer, sur un lit de fer, sous des couvertures de fer. Il y a trois cents pallikares qui entourent sa demeure. Ils voudraient entrer pour le voir, mais ils le redoutent encore. Et un petit, un tout petit homme, avec de longues braies, son chapeau sous le bras, entre et le salue.

« Bonne santé, Digénis ; bonne santé à toi qui aimais les morceaux délicats, à toi qui te plaisais à errer à la sombre clarté de la lune. Il y a dehors trois cents pallikares qui entourent ta maison ; ils veulent entrer pour te voir, mais ils te redoutent encore. »

Et Digénis lui répondit et lui dit : « Dis-leur d'entrer pour me voir, et qu'ils ne redoutent rien! »

Ils entrent chez lui et le saluent. Et Digénis leur fait donner du pain. Ils lui répondent et lui disent : « Nous ne sommes pas venus ici pour manger et boire, nous sommes venus te questionner sur les anciens combats.»

Digénis leur répondit et dit : « Mangez du pain, vous autres, et, moi, je ferai mon récit.

« Là-bas où se terminent les plaines, là où croissent des roseaux, je remplis jadis neuf fossés de nez et de langues, de nez de dragons et de langues de lions. Tout ce poison nous altéra, mon moreau et moi. Je m'arrête et réfléchis où abreuver mon cheval. Je cours au fleuve Euphrate pour l'y faire boire. Et, au fleuve Euphrate, il y a un Sarrasin en sentinelle. Je m'arrête et je réfléchis comment le saluer ; si je l'appelle rosier, le rosier a des épines ; si je l'appelle branche de musc, la branche de musc a des nœuds ; si je l'appelle souple rameau, je crains qu'il ne plie ; saluons-le comme il faut, comme il mérite.

« Bonjour, Sarrasin, lumière des braves! »

Digénis lui adressait un bon salut, et le Sarrasin le frappe à coups de massue. Et Digénis lui répondit et lui dit : « Ah! mécréant de Sarrasin, moi aussi je vais te frapper! » Et il lui assène un coup de massue sur la tête; mais ce n'était pas une pierre pour se fendre, un pont pour s'effondrer, une vieille forteresse pour s'écrouler. [Dans ses narines des cavales étaient logées, sous ses aisselles des perdrix chantaient, sur son dos on labourait, et la semelle de son pied couvrait un champ de neuf arpents (1).]

Non loin de là, il y avait une ville d'où l'on entendit le coup de massue de Digénis.

« Quelque part il éclaire, quelque part il tonne, quelque part il tombe de la grêle, quelque part Dieu a voulu submerger une ville! »

Mais il se trouvait là un vieux brave, un homme des anciens jours : « Nulle part il n'éclaire, nulle part il ne tonne, nulle part il ne grêle, et nulle part Dieu n'a voulu submerger une ville, mais c'est un coup de la massue de Digénis, joie je souhaite à qui l'a gobé! »

L'heure n'était pas passée, l'heure dont je parle, que le Sarrasin apparaît en pleine campagne. Il entra dans la ville, et il salua doucement les habitants : « Seigneurs, venez tous voir ma blessure. Un chien, un méchant chien, est venu et m'a tué. »

Les seigneurs se réunirent pour voir sa blessure. Digénis lui avait coupé neuf côtes et trois vertèbres ; ils lui levèrent le bras pour voir sa blessure, et le Sarrasin tomba à terre comme un peloton de laine (c'est-à-dire raide mort) (2).

A en juger par l'argument du dixième livre, il semble que la femme de Digénis n'ait pas survécu à ce héros. De son côté, la tradition populaire affirme que Basile, près de mourir, attira vers lui sa chère Eudocie, comme pour lui dire son dernier adieu, et l'étouffa entre ses bras, afin qu'elle ne tombât point vivante entre les mains de ses ennemis (3).

(1) Ce que nous mettons entre crochets appartient à une autre chanson. Voyez LES FUGITIFS de Triantaphyllidis, page 170 des *Prolégomènes*.

(2) Extrait des CYPRIAQUES de Sakellarios, III, 46. Il manque malheureusement quelques vers à la fin de cette chanson.

(3) Καὶ ᾄσματα καὶ παραδόσεις ἐξυμνοῦσιν ἀτρόμητόν τινα ἥρωα, ΑΚΡΙΤΑΝ ὀνο-

Voici une chanson, malheureusement très-mutilée, qui concorde de tout point avec la tradition enregistrée par M. Triantaphyllidis. Cette pièce a été publiée pour la première fois par M. Émile Legrand dans son *Recueil de chansons populaires grecques;* elle lui avait été communiquée par M. Antoine Phatséas, mort il y a environ deux ans à Argos, et qui fut longtemps professeur de physique et de mathématiques au gymnase de Nauplie.

MORT D'EUDOCIE.

Sur un lit de fer Digénis est à l'agonie; les médecins l'entourent, leurs livres à la main. Il lève la tête et appelle sa belle.

« Assieds-toi près de moi, jeune fille; assieds-toi près de moi, jouvencelle. J'ai vécu en ce monde trente-trois ans, et maintenant l'ange [de la Mort] est venu pour prendre mon âme... »

Il presse les deux mains [de sa femme], il lui donne mille baisers, et l'étouffe dans un étroit embrassement.

Nous bornerons ici nos citations. Elles suffiront largement, croyons-nous, pour donner une idée de l'intérêt que présentera le cycle complet des chansons akritiques. Toutes ces chansons formeront plus tard un volume, texte et traduction, et seront accompagnées des commentaires et notes indispensables à leur parfaite intelligence. Nous y ajouterons alors toutes les traditions que nous aurons pu réunir relativement à notre héros.

μαζόμενον, τεραστίαν ἀναπτύξαντα ἀνδρείαν. Κατὰ τὰ ᾄσματα ταῦτα ὁ Ἀκρίτας, ἀνεγείρας πύργον καὶ ἁρπάσας εὐειδῆ νέαν, ἐκλείσθη ἐν αὐτῷ καὶ διέτρεχε τὴν ὕπαιθρον, τρόμον ἐμποιῶν πανταχοῦ, ἀπέθανε δὲ ὑπὸ λοιμικῆς νόσου· καὶ ἵνα μὴ περιέλθῃ ἡ ἐρωμένη αὐτοῦ εἰς χεῖρας τῶν ἐχθρῶν, προσποιούμενος ὅτι θέλει περιπτύξῃ καὶ ἀποδώσει τὸν ἔσχατον ἀσπασμόν, ἔπνιξεν αὐτήν, περιβαλὼν εἰς τὰς ἀγκάλας του (Les Fugitifs, par Triantaphyllidis, page 49 des *Prolégomènes*).

IV.

BASILE DIGÉNIS AKRITAS ET SES ANCÊTRES D'APRÈS LES CHRONOGRAPHES BYZANTINS.

Les détails que l'histoire nous fournit sur Basile Digénis Akritas et sur ses ancêtres sont du plus haut et du plus saisissant intérêt. Ils rendent plus romanesques encore les circonstances de la naissance et de la vie de ce héros.

Ce n'est pas seulement un vainqueur des Arabes, comme il y en a tant dans les annales de Byzance, que la poésie populaire grecque a immortalisé ; c'est aussi et surtout le dernier et illustre rejeton de deux familles puissantes et glorieuses, de deux familles qui brillèrent pendant des siècles entiers dans le monde byzantin, et qui seules représentèrent, à son agonie, cette grande réforme religieuse connue dans les chroniques ecclésiastiques sous le nom d'*iconoclasie*.

Les aïeux de Digénis, Chrysochéris, le Chrysocherpe de notre poëme, et Andronic Ducas personnifient véritablement la grande lutte entre l'iconoclasie et l'orthodoxie byzantine, et l'on peut dire que ce schisme suivit dans tous ses caprices la fortune de ces deux familles.

Au neuvième siècle, Chrysochéris combat, au nom de l'orthodoxie, les Ducas iconoclastes, et le Ducas du siècle suivant se distingue par son fanatisme orthodoxe contre les derniers partisans de l'iconoclasie, qui s'étaient rangés sous le drapeau des descendants de Chrysochéris.

Ensuite, par un concours de circonstances extraordinaires, les deux familles prennent les armes contre la mai-

son de Macédoine, et lui disputent avec acharnement la couronne et l'empire. Successivement écrasées dans une effroyable lutte qui eut pour conséquence leur destruction totale, elles finissent par s'unir dans la personne de l'émir Mousour et de la fille d'Andronic Ducas, dont l'unique mais digne rejeton fut Basile Digénis.

Nous allons d'abord exposer succinctement l'histoire des ancêtres de notre héros.

La famille des Ducas, originaire de la Cappadoce, est une des plus anciennes et des plus illustres de l'empire byzantin. Son nom lui venait, ainsi que nous l'apprennent Zonaras et Bryenne, d'un de ses membres qui aurait été revêtu, sous Constantin le Grand, de la dignité qu'il désigne (1). Elle portait en outre les deux surnoms de Cinname et de Mousélom (voyez les vers 55 et 56 du poëme). Le premier ne se rencontre guère avant le douzième siècle, époque où il fut porté par Jean Cinname, l'historien bien connu des Comnènes. Le second tient une large place dans les chroniques byzantines; il est étroitement lié à l'histoire de la Cappadoce, et l'attachement inébranlable que cette province lui avait voué fut pour elle la source de nombreux malheurs.

De tous les *thèmes* du vaste empire grec, celui de Cappadoce, que raille si cruellement Constantin Porphyrogénète, pour des raisons qui seront exposées plus loin, fut peut-être la personnification la plus sincère et la plus vraie de l'hellénisme au moyen âge. Qui ne connaît, en effet, les noms de tous les Cappadociens qui illustrèrent alors les lettres grecques?

(1) On trouve indifféremment ὁ Δούξ, ὁ τοῦ Δουκός, ὁ Δούκας.

Mais, malgré son profond amour de l'orthodoxie, la Cappadoce soutint avec enthousiasme les empereurs iconoclastes dans leurs tentatives de réforme religieuse, et elle ne contribua pas peu à leur triomphe momentané.

Sous le règne de ces empereurs, il ne se produisit en Cappadoce aucun mouvement hostile à la réforme, et Constantin V n'eut pas besoin d'y envoyer un général spécialement chargé de la lui faire embrasser, comme cela fut nécessaire pour les autres thèmes de l'Asie grecque.

Mais, lorsque l'Athénienne Irène voulut détruire cette réforme, pour le triomphe de laquelle tant de sang avait été répandu, les paisibles Cappadociens commencèrent à s'agiter et à se révolter. Pour cette femme orgueilleuse, l'orthodoxie n'était qu'un prétexte spécieux destiné à servir de masque à ses ambitieux desseins.

Peu de jours après qu'elle eut pris possession du pouvoir en qualité de tutrice de son fils mineur Constantin VI (18 octobre 780), les principaux chefs de l'armée, Grégoire Mousalacius (1), logothète du Drome (2), Bardas, général des Cappadociens, et Théophylacte Rhangabé,

(1) Les chronographes écrivent très-diversement ce nom. On trouve aussi Mousélès, Mousélem, et enfin Mousélom, au vers 56 de notre poëme. *Mousélom* ne serait-il pas une altération populaire d'*Abessalom,* nom que portait un membre de la famille des Crénitis?

(2) Du Cange (*Glossarium med. et inf. græcitatis,* colonne 822) donne sur ce haut dignitaire byzantin les renseignements suivants : « Logotheta cursus publici, nostris *le contrôleur général des Postes*..... Logothetæ cursus publici longe alia ac illustrior deinde fuit functio apud Imperatores. Eorum enim edicta subscribebant, cæterasque bullas aureas, eoque nomine vas, non atramentarium, sed purpurarium, seu cinnabaricum, servabat, cum cinnabari bullas suas subscriberent Augusti; quod quidem vas, cum *caniculus* appellaretur, inde Logotheta Dromi ὁ ἐπὶ κανικλείου dictus. Cum igitur eodem, quo apud Latinos cancellarius munere fungeretur, inde Nicetas (VII, 1) cancellarium cum Græcorum logotheta confert. »

amiral des Cyclades, qui connaissaient ses intentions relativement à la réforme, proclamèrent empereur un autre fils de Constantin Copronyme, le césar Nicéphore.

Mais Irène parvint promptement à comprimer la révolte. Les conjurés furent battus et bannis; Nicéphore fut rasé et contraint d'embrasser l'état ecclésiastique (1).

L'année suivante (781), Elpidius et Nicéphore Ducas, accusés par les orthodoxes d'être partisans du césar Nicéphore, durent quitter précipitamment la Sicile, où ils se trouvaient alors. Ils réussirent, non sans peine, à passer en Afrique, où ils furent reconnus comme prétendants au trône impérial (2).

Cependant Irène voulait, à tout prix, vaincre l'opposition que ne cessait de lui faire la Cappadoce. Pour atteindre ce but, elle résolut de s'unir à cette province par les liens du sang. Elle obligea donc son malheureux fils à rompre ses fiançailles avec la fille de Charlemagne, Rottrud (3), et à épouser la Cappadocienne Marie, qu'il détestait (4).

Mais ce mariage n'obtint pas les résultats qu'on en avait espérés; il n'eut qu'une seule conséquence, ce fut d'attacher les Cappadociens à Constantin, qu'ils considéraient comme le continuateur de l'œuvre de ses ancêtres. Quant à la haine dont ils poursuivaient la régente, elle ne faisait que s'accroître chaque jour davantage.

Lorsque, voulant régner seule, Irène obligea son trop faible fils à abdiquer, les Cappadociens furent les premiers

(1) Théophane, *Chronique,* année 6273. — Nous suivons Théophane préférablement aux autres chroniqueurs, qui ne font que le copier.

(2) Théophane, année 6274.

(3) Les écrivains byzantins ont traduit ce nom par Érythrô, *la Rousse*.

(4) Théophane, année 6281.

à lui refuser le serment d'obéissance. Ils se révoltèrent et contraignirent leur chef, Alexis Mousélès, à se mettre à leur tête. Les autres thèmes de l'Asie-Mineure ne tardèrent pas à suivre l'exemple de la Cappadoce.

Alors Irène, désespérant de vaincre une si formidable insurrection, restitua le pouvoir à son fils et l'envoya aux armées révoltées, qui l'acclamèrent comme seul empereur (1). A peine Constantin VI eut-il repris en mains les rênes du gouvernement que, pour acquitter une dette de reconnaissance, il nomma Alexis Mousélès général de la Cappadoce (790).

Malheureusement, cet empereur sans énergie se montrait trop docile aux sanguinaires caprices de sa mère. Obligé de l'envoyer en exil, il la rappelle presque aussitôt, et, comme s'il eût voulu lui faire oublier la mesure sévère dont elle avait été l'objet, il l'associe à l'empire. Cependant cela ne suffisait pas encore à l'ambition de cette femme avide. Elle voulait se débarrasser de son fils ; mais, avant de mettre à exécution ce monstrueux projet, il était indispensable de réduire les Cappadociens à l'impuissance. Elle commence par exiger de Constantin que Mousélès soit rappelé à Byzance et nommé patrice. Alors les Cappadociens lèvent une seconde fois l'étendard de la révolte et offrent le commandement à Mousélès; mais cet infortuné général est pris par Constantin et enfermé dans un monastère, où il est obligé de se faire moine. Dès lors la haine des Cappadociens se tourne contre l'empereur. Leurs armées demandent avec instance que le césar Nicéphore soit rendu à la liberté et proclamé empereur. En réponse à ces

(1) Théophane, années 6282-6283.

revendications, si parfaitement motivées d'ailleurs, Constantin, poussé par sa mère, fait couper la langue à ses quatre frères et crever les yeux à Nicéphore et à Mouselès.

A la nouvelle de ces impériales atrocités, les Cappadociens jettent en prison le général que Constantin leur avait envoyé, et l'y tiennent sous bonne garde.

Des peuples de l'Asie-Mineure, deux surtout opposèrent une résistance opiniâtre aux progrès de la réforme : ce furent les Arméniens et les habitants du thème dit des Buccellariens (Galatie). Pour venir à bout de ces derniers, Constantin V se vit forcé de leur envoyer le général Manès, avec mission d'imposer la réforme de vive force (1).

On connaît la résistance acharnée des Arméniens ; ils occupèrent momentanément la capitale et proclamèrent empereur un de leurs compatriotes nommé Artabasde. On connaît aussi la guerre que soutint ce barbare contre Constantin V, avec l'alliance des autres thèmes de l'Asie hellénique (2).

A la haine que devaient nécessairement avoir pour les Arméniens orthodoxes les Cappadociens, partisans de la réforme, venaient encore s'ajouter d'autres griefs. Enfants gâtés de l'empire grec, les premiers avaient envahi la Cappadoce, y avaient fondé des colonies militaires, et, pour humilier l'élément national, avaient imposé leur nom à toute la province (3).

Avant que la nouvelle révolte des Cappadociens eût gagné du terrain, Irène crut prudent de l'étouffer. Elle rassembla à cet effet une armée qu'elle confia à deux géné-

(1) Théophane, année 6258.

(2) Théophane, année 6232-6235.

(3) Θέμα τῶν Ἀρμενιακῶν.

raux orthodoxes et dévoués : l'Arménien Artaschir et le chef des Buccellariens, Chrysochéris (1).

Les Cappadociens marchent à leur rencontre, et, après un combat opiniâtre, mettent en fuite les troupes byzantines. Artaschir et Chrysochéris tombent entre les mains des vainqueurs et ont les yeux crevés.

Aussitôt l'empereur se met à la tête de toutes les armées fournies par les autres thèmes orientaux, et s'avance contre les rebelles. Grâce à la trahison des Arméniens, qui étaient nombreux en Cappadoce, il parvient à les soumettre et fait mettre à mort leurs deux chefs Andronic et Théophile, ainsi que l'évêque de Sinope, qui combattait avec eux. Quant aux autres rebelles, il les châtie de diverses manières. Mille d'entre eux furent conduits, chargés de chaînes, à Constantinople, où on leur fit marquer sur le front les mots : *Cappadocien parjure* (2), puis on les dispersa en Sicile et dans les autres îles (3).

Mais ce châtiment barbare ne suffisait pas pour assouvir la haine d'Irène contre les Cappadociens. Elle oblige son fils à répudier Marie, la Cappadocienne, et à épouser à sa place une de ses femmes de chambre, nommée Théodote.

Cependant, pour arriver au but où elle aspirait, il restait à Irène un dernier crime à commettre. Cette mère féroce fit crever les yeux à son propre fils Constantin (4),

(1) Peut-être le grand-père de ce Chrysochéris, aïeul de notre Digénis, dont nous parlerons ci-après.

(2) Ἀρμενιακὸς ἐπίβουλος. — Il faut bien distinguer entre *Arméniaque*, qui signifie *Cappadocien* (voyez Constantin Porphyrogénète, *de Thematibus*, 2) et *Arménien*, qui désigne l'habitant de l'Arménie ou les Arméniens colonisés en Asie.

(3) Théophane, année 6286.

(4) Les chroniqueurs orthodoxes, qui ne tarissent pas en éloges sur le

cinq ans après que ce misérable empereur avait lui-même condamné à un pareil supplice le césar Nicéphore et Alexis Mousélès. Elle fit ensuite exiler les quatre princes ses beaux-frères à Athènes, dans l'espoir que, surveillés par ses parents et par les habitants de cette ville, tous dévoués à sa cause, ils ne pourraient plus rien tenter contre l'ordre de choses alors existant.

En même temps, éclate en Cappadoce une nouvelle révolte (800), sur laquelle les chronographes ne nous donnent aucun renseignement.

Une fois maîtresse absolue de l'empire d'Orient, Irène ambitionne encore de ceindre la couronne d'Occident. Elle n'aspira à rien moins qu'à épouser Charlemagne, et elle entrait dans ce but en pourparlers avec les envoyés de l'illustre empereur, lorsque les généraux Nicéphore, Léon Sarantapéchis et Grégoire Mousalacius, envahissent le palais, arrêtent cette ambitieuse femme et l'envoient en exil expier ses forfaits (1).

Nicéphore lui succède, mais la réforme, commencée un siècle auparavant, avait, en traversant de si terribles épreuves, perdu son prestige des premiers jours.

Les successeurs de la maison Isaurienne furent des créatures du clergé orthodoxe ou des armées, qui restaient fidèles à la tradition, bien qu'elles eussent cessé de croire au triomphe de la grande idée.

Cependant, quoique Nicéphore eût renversé Irène, au

compte de cette « sainte femme », vont jusqu'à faire l'apologie de cet acte abominable, qu'ils qualifient de « très-juste ». Voyez Cédrénus, I, 895. Léon V, l'iconoclaste, appelait Irène παρδὼ καὶ θυάδα, *tigresse et bacchante*. Voyez Génésius, I, page 14 de l'édition de Paris.

(1) Théophane, années 6292-6295.

nom de la réforme, il se borna, pendant les neuf années que dura son règne, à exécuter ses vengeances personnelles, et ne pensa guère à combattre l'orthodoxie. A la vue de l'indifférence de Nicéphore, l'armée, jadis si profondément dévouée aux empereurs, paraissait indécise ; elle se demandait si, au lieu de verser son sang pour un tel souverain, elle ne ferait pas mieux de lui reprendre la couronne qu'elle lui avait offerte. Elle était plongée dans cette irrésolution, lorsque Nicéphore l'entraîna au-devant des Bulgares, commandés par Croum, qui menaçaient Constantinople ; mais il fut abandonné au milieu de la bataille, et, quelques semaines plus tard, son crâne monté en argent servait de coupe à son vainqueur.

Pendant un règne de deux mois, son fils et successeur, Stauracius, inspira de vives inquiétudes aux orthodoxes ; aussi fut-il bientôt détrôné et sa couronne donnée à son parent, Michel Rhangabé. Celui-ci promit par écrit au patriarche de rester fidèle à l'orthodoxie et de respecter les moines. Il ne put faire autrement que de tenir sa promesse, car cet indolent monarque se laissa toujours mener aveuglément par le haut clergé constantinopolitain.

Cependant le parti des Iconoclastes ne restait pas inactif. Après s'être efforcé de faire proclamer empereur le fils de la Cappadocienne Marie, sans pouvoir y réussir, il obligea Michel à transmettre la couronne à Léon V (813). Mais la réforme, trahie par ceux-là même qui s'étaient emparés du pouvoir en son nom, tombait chaque jour en discrédit. Le peuple, sans cesse obligé de changer de croyance, ne savait plus auquel entendre. Les provinces, qui avaient versé le plus pur de leur sang pour le triomphe de la bonne

cause, étaient devenues tout à fait indifférentes aux luttes qui les passionnaient naguère.

Léon, quoique surnommé l'*Iconoclaste*, nous semble avoir ménagé les deux partis. Il voulait que les savants, partisans de la réforme, parcourussent les livres, afin d'y trouver des arguments favorables à leur opinion. Il adorait certaines images et faisait brûler les autres. Constantin V avait chargé Mélissène et plusieurs autres généraux d'imposer la réforme de vive force aux provinces de l'Asie-Mineure ; et le faible Léon oblige le petit-fils de Mélissène à quitter la carrière des armes et à se faire patriarche pour soutenir d'une nouvelle façon l'œuvre de ses pères.

Son successeur, Michel le Bègue, fanatique orthodoxe et jadis condamné comme tel à être brûlé vif, se voit subitement transporté du cachot sur le trône. Il commence à gouverner avec les chaînes aux mains, parce qu'on ne trouve pas la clef pour les ouvrir. Les chronographes orthodoxes, sans motifs apparents d'une telle colère, accablent d'injures le nouvel empereur ; ils l'appellent Manichéen, Juif, Tzigane, etc. Quant à lui, il montre la même indécision que ses prédécesseurs, et, tandis qu'il protége un parti, il n'ose toutefois se montrer ouvertement hostile à l'autre.

Un général de Sicile, ayant enlevé une religieuse, se voit forcé, pour ce crime, de demander asile aux Arabes. Ceux-ci, introduits par lui dans l'île qu'il gouvernait, en font facilement la conquête.

Un vieux domestique slave, boiteux et misérable, nommé Thomas, se pose comme prétendant à l'empire. Il se dit le descendant légitime des empereurs iconoclastes, et le peuple d'Asie fait cause commune avec lui, sauf les Cappado-

ciens, qui demeurent fidèles à Michel II, jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé de ce redoutable adversaire.

Théophile, son fils et son successeur, donne un nouvel essor à la réforme; mais, à sa mort (842), son œuvre est renversée par les mains mêmes qui avaient contribué à l'édifier. Un Arménien aussi brave que turbulent, Manuel le Magistre, qui fut d'abord iconoclaste, puis musulman, ensuite de nouveau iconoclaste, et finalement orthodoxe, et que Théophile avait désigné comme tuteur de son fils, Michel III, porta le dernier coup à la réforme déjà agonisante, en obligeant son pupille et sa mère Théodora à célébrer la grande fête de l'orthodoxie, le *relèvement des images* (1).

Durant cette période d'indécision, la famille des Ducas joue le même rôle que le reste du monde byzantin, et principalement les Cappadociens, ses compatriotes. Ceux-ci, il faut bien le dire, ne ressemblent plus que de très-loin aux premiers défenseurs de l'iconoclasie, qui avaient abaissé l'orgueil de l'Athénienne orthodoxe. Jusqu'à Michel I[er], ils continuent à aimer la réforme d'un amour platonique; mais, de leurs antiques traditions, une seule demeure complétement inébranlable, leur foi dans la légitimité.

Lors de la grande révolte de Thomas le Slavon, le thème de la Cappadoce et celui d'*Obsequium* furent les deux seuls champions de l'empereur, qui ne régnait plus qu'entre les murs de Byzance; ils exterminèrent entièrement les rebelles.

En récompense de ce signalé service, Michel I[er] abolit chez eux l'impôt appelé *kapnikion,* et épousa l'infortunée

(1) Ἡ ἀναστήλωσις τῶν εἰκόνων.

fille de Constantin VI et de Marie la Cappadocienne (1). Son fils Théophile, voulant s'unir plus étroitement encore avec la Cappadoce, fait marier sa fille Marie avec Alexis Mousélès (2), petit-fils de l'adversaire d'Irène; il le combla d'honneurs, il le nomma césar, magistre et duc de Sicile; il eut même l'intention de lui transmettre la couronne. Mais quelques intrigues de palais le firent momentanément tomber en disgrâce. Dégoûté de la vie politique, Mousélès prit le froc et se retira dans le monastère d'Anthémius, où il finit paisiblement ses jours. Son frère Théodose, qui avait aussi été patrice, imita son exemple et mourut dans le même couvent (3).

Selon toute probabilité, Andronic Ducas, grand-père maternel de Basíle Digénis, était le fils de cet Alexis Mousélès Crénitis. L'histoire du temps ne mentionne pas un autre « célèbre Mousélom », pour parler comme le poëme, dont l'existence puisse infirmer notre conjecture. Mais, avant d'exposer toutes les aventures du brave et infortuné grand-père d'Akritas, il est indispensable de dire quelques mots de ses ancêtres paternels, qui occupent une place si importante dans l'histoire de cette époque.

Nous avons vu que le coup porté par Irène à la réforme avait été mortel. L'agonie de cette réforme ne dura pas

(1) Cédrénus, I, 895, — Continuateur de Théophane, II, 11.

(2) Le Continuateur de Théophane (III, 18, *Théophile*) dit que ce Mousélès descendait de la famille des Crénites. Mais, comme il ajoute plus loin qu'ils habitaient la maison dite de la Crénitisse (femme de Crénitis), on peut conjecturer que ce surnom lui venait de sa mère, qui, probablement fille et héritière de cette Crénitisse, avait uni, suivant une coutume byzantine, le nom de son père à celui de sa mère.

(3) Le couvent d'Anthémius avait été fondé par Alexis Mousélès. On y conservait son portrait.

moins d'un demi-siècle et engendra une foule d'hérésies qui furent pour l'orthodoxie une plaie véritable, et qui compromirent alors très-sérieusement l'existence politique de Byzance.

Telles furent les hérésies des Pauliciens, des Tétradites, des Tziganes et des Zélikiens, hérésies que formèrent les derniers iconoclastes, persécutés par l'orthodoxie triomphante. Il s'y introduisit peu à peu des éléments étrangers qui les firent dévier de leur but primitif.

Ce continuel changement de croyance et ces révoltes successives, accomplies en vue de conquérir la couronne, détruisirent les deux plus puissants ressorts du gouvernement byzantin, c'est-à-dire la religion et la légitimité. Chacun se crut capable de fonder une religion nouvelle ou de monter sur le trône de Constantin le Grand.

Un scribe appelé Zélik fut le chef de l'hérésie qui a pris son nom. Un vieux Slavon, boiteux et ridicule, Thomas Gazouron, fils de Mosmar, se donna comme prétendant à l'empire, et le peuple, entraîné par son éloquence, lui prêta son appui dans sa longue et désastreuse guerre contre Michel II (822-823). On ne saurait dire à quel titre ce vieillard appela le peuple à se ranger sous sa bannière. Il se faisait passer pour descendant légitime des empereurs iconoclastes, et cela pour faire la guerre à un empereur qui, de l'aveu de tous les chronographes, fut le persécuteur acharné de l'orthodoxie

Pour donner une idée du chaos des opinions, qu'il nous suffise de dire que, parmi les partisans de Gazouron, il y avait des Sarrasins, des Indiens, des Égyptiens, des Perses, des Assyriens, des Mèdes, des Chaldéens, des Arméniens, des Abasges, des Tzèches, des Ibériens, des Cabires,

des Slaves, des Huns, des Vandales, des Gètes, des Lazes, des Alains, etc., etc.

Mais toutes ces hérésies n'eurent qu'une durée éphémère. Une d'elles cependant persista plus longtemps que les autres, et jeta l'empire dans un très-sérieux embarras ; ce fut celle des Pauliciens. Les empereurs orthodoxes mirent, comme on sait, un tel zèle à détruire les écrits des iconoclastes, qu'aucun d'eux ne nous est parvenu. Aussi en sommes-nous réduits à juger la réforme d'après les pamphlets de ses adversaires.

D'après les historiens de la secte des Pauliciens, Pierre de Sicile, Photius et d'autres plus modernes, cette hérésie n'était que l'ancien manichéisme transformé par Paul de Samosate d'abord, et plus tard par Constantin Sylvain (654). Mais Théophane, mieux à même de connaître l'histoire de son temps, nous affirme que cette hérésie n'était autre chose que l'iconoclasie, parce que ses partisans « blasphémaient contre les saintes images, disaient du mal des moines, et vénéraient la mémoire de l'abominable Constantin Copronyme (1) ».

Mais, outre ce témoignage, nous avons ceux des historiens de cette secte, lesquels nous permettent de conjecturer que ces hérétiques n'étaient sectateurs ni de Manès, ni de Paul de Samosate (2). On se demande même s'ils s'appelaient vraiment Manichéens ou Pauliciens, car par le

(1) Κατὰ τῶν θείων καὶ σεμνῶν εἰκόνων καὶ τοῦ μοναδικοῦ σχήματος ἐκίνουν τὰς γλώσσας, μακαρίζοντες Κωνσταντῖνον τὸν θεοβδέλυκτον καὶ τρισάθλιον... Κωνσταντῖνον τὸν ἰουδαιόφρονα μακαρίζοντες, ὡς προφήτην καὶ νικητήν, καὶ τὴν κακοδοξίαν αὐτοῦ ἐπ' ἀνατροπῇ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἀσπαζόμενοι (Théophane, année 6304).

(2) Georges Cédrénus, I, 758.

premier nom les Byzantins désignaient indifféremment toutes sortes d'hérétiques. A leurs yeux, les Tziganes et les dix-huit peuples alliés à Thomas le Slavon étaient tous Manichéens.

Suivant les historiens, les sectateurs de Paul de Samosate appelaient dédaigneusement les Byzantins « Romains », et réservaient pour eux-mêmes le titre de « Chrétiens (1) ». Une de leurs fractions portait le nom d'*Astates*, selon le témoignage de Pierre de Sicile. Leurs chefs avaient aussi des noms grecs, tels que Carbas, Chrysochéris (2), Aoratos, Tychicos, ce qui est très-rare dans l'onomatologie byzantine. Nous savons même qu'ils remplaçaient leurs noms chrétiens par des noms helléniques; ainsi Joseph, surnommé Épaphrodite, Serge, surnommé Tychicos (3).

Tous ces faits nous autorisent à croire que la réforme religieuse avait pour unique but de rompre les traditions romaines soigneusement conservées par Byzance, et de régénérer l'empire par l'hellénisme.

Ce fut assurément pour enrayer ces tendances que l'impératrice Irène essaya, après le triomphe de l'orthodoxie, d'introduire dans le gouvernement l'élément occidental, en demandant la main de la fille de Charlemagne pour son fils, et, après la mort de celui-ci, la main du même empereur pour elle-même, La légende grecque de sa monnaie ne peut prouver le contraire, bien que nous ne connaissions pas dans quelles circonstances se produisit ce fait.

Constantin Porphyrogénète, dont la famille se posait en

(1) Καλοῦσι δὲ ἑαυτοὺς μὲν χριστιανούς, ἡμᾶς δὲ Ῥωμαίους. *Id., ibid.*

(2) Ces noms, ainsi que celui de Kanakaris, un de leurs chefs, se rencontrent encore de nos jours en Grèce.

(3) Georges Cédrénus, I, 757.

protectrice de l'orthodoxie, ne trouve pas assez de paroles pour faire l'éloge des Romains, tandis qu'il traite avec la plus grande dureté ces pauvres Hellènes dont il parlait la langue (1). Il s'étonne que les légions de l'Asie parlent l'idiome hellénique et aient oublié le latin qui est leur langue maternelle (2). Il décoche contre Nicétas Helladicus un mauvais calembour (ὄψις ἐσθλαϐωμένη), pour démontrer la basse naissance des Grecs ses compatriotes. Il rassemble avec soin toutes les mauvaises épigrammes contre les Cappadociens ; il ne peut comprendre qu'un pareil peuple ait produit tant de saints et de Pères de l'Église, et il parle avec enthousiasme de leurs mortels ennemis, les Arméniens. Nous reviendrons là-dessus en détail.

Cependant, faute d'autres documents sur l'histoire des Pauliciens, nous suivrons fidèlement le récit que nous ont laissé leurs adversaires.

Le successeur d'Irène, Nicéphore, protégea ces hérétiques ; il leur donna un territoire particulier pour y professer librement leur croyance ; mais cette faveur irrita tellement le clergé contre lui qu'un moine essaya de l'assassiner. On reconnut que ce fanatique était atteint d'aliénation mentale, et on le fit enfermer dans une maison de fous (3).

(1) « Le livre de Fallmerayer n'est, en somme, qu'un commentaire adouci de l'affirmation si radicale de Constantin VII : πᾶσα ἐσθλαϐώθη. » Alfred Rambaud, *Constantin Porphyrogénète,* page 221.

(2) Καὶ τὰ τῶν στρατιωτῶν τάγματα μάλιστα ἑλληνίζοντες καὶ τὴν πάτριον καὶ ῥωμαϊκὴν γλῶσσαν ἀποϐαλόντες· λογγίνους γὰρ ἔλεγον (les Romains) τοὺς χιλιάρχους, καὶ κεντουρίωνας τοὺς ἑκατοντάρχους, καὶ κόμητας τοὺς νῦν στρατηγούς. Αὐτὸ γὰρ τὸ ὄνομα τοῦ θέματος ἑλληνικόν ἐστι καὶ οὐ ῥωμαϊκόν (*de Thematibus,* I, 1).

(3) Théophane, année 6303.

Le patriarche Nicéphore conseilla à l'empereur Michel Ier (812) d'ordonner l'extermination de ces hérétiques. L'exécution du mandat impérial fut confiée à Thomas, évêque de Césarée, et aux magistrats de cette ville. La plus grande partie des malheureux Pauliciens furent tués (1).

Cependant les Astates (2) résistèrent aux envoyés de l'empereur et les massacrèrent; ensuite ils allèrent, sous la conduite de Serge Tychicos, demander asile à l'émir de Mélitène. Celui-ci les reçut avec joie et leur fit don de la forteresse d'Argaoun pour y habiter. Ils y formèrent une sorte de république égalitaire (ἰσοπολιτεία). De là, ils faisaient de fréquentes incursions sur les terres byzantines et les ravageaient (3). Mais ce fut seulement après le triomphe complet de l'orthodoxie que la guerre contre les Pauliciens prit un caractère plus sérieux.

En 855, l'impératrice Théodora envoya en Asie trois généraux, Léon Argyros, *Andronic Ducas* (4) et Soudalis, avec ordre de détruire les derniers débris de l'iconoclasie. Ils tombèrent sur ces malheureux avec une rage féroce. Les uns furent égorgés, les autres pendus, les autres pré-

(1) Théophane, année 6304. — Il paraît qu'une notable portion des habitants n'approuvaient pas cette mesure. Le chroniqueur orthodoxe essaie cependant de démontrer que cette horrible extermination fut un acte « très-chrétien ».

(2) Ils s'appelaient aussi Sergiotes, du nom de leur chef.

(3) *Petri Siculi historia Manichæorum;* Paris, 1604, ch. 42.

(4) Nous croyons nécessaire de relever ici une erreur dans laquelle sont tombés les premiers traducteurs et éditeurs du *Continuateur de Théophane*. Le texte grec de cet historien est ainsi conçu : ὁ τοῦ Ἀργυροῦ καὶ ὁ τοῦ Δουκὸς καὶ ὁ Σουδάλης οἱ ἀποσταλέντες ἐλέγοντο. Les traducteurs, ayant écrit δουκός (sans initiale majuscule), ont ainsi rendu ce passage : *Erant illi Argyri ducisque filii et Sudales.* Et dans l'index : *Andronicus dux*, *Eustathii Argyri filius.* Cédrénus est plus clair que le Continuateur : ὁ τοῦ Ἀργυροῦ, dit-il, ἦν Λέων καὶ ὁ τοῦ Δούκα Ἀνδρόνικος καὶ ὁ Σούδαλις (I, 954).

cipités au fond de la mer. Plus de cent mille victimes périrent et leurs biens furent confisqués au profit de la couronne (1). Cet abus de la force eut des conséquences vraiment épouvantables, et les Byzantins le payèrent plus cher qu'ils n'avaient pensé.

Un de ces Pauliciens nommé Carbéas (2), qui était alors au service du général d'Orient, Théodore Mélissène, avec le titre de *Prôtomandator,* ayant appris, en même temps que le massacre de ses coreligionnaires, que son père avait été attaché au gibet, jura de les venger. Comme un autre Spartacus, il rassembla vingt mille Pauliciens et se réfugia avec eux chez l'émir de Mélitène, qui le reçut avec joie. Mais la forteresse d'Argaoun, ayant déjà été donnée aux Astates, ne suffisait pas à contenir les nouveaux transfuges. Carbéas se vit donc contraint de bâtir trois villes, dont la principale et la plus fameuse reçut le nom de *Téfrique* (3); ensuite il commença ses terribles expéditions contre les provinces byzantines (4).

L'histoire des Pauliciens se trouvant étroitement liée à celle de l'émir de Mélitène, ancètre de Basile Digénis, il nous faut dire quelques mots de ce personnage.

La ville de Mélitène, en Cappadoce, appelée par les Arabes *Méledni* et *Molouténi,* et *Malatia* par les Occidentaux,

(1) Τοὺς μὲν ξύλῳ ἀνήρτων, τοὺς δὲ ξίφει παρεδίδουν, τοὺς δὲ τῷ τῆς θαλάσσης βυθῷ· ὡσεὶ δέκα μυριάδες ὁ οὕτως ἀπολλύμενος ἠριθμεῖτο λαός, καὶ ἡ ὕπαρξις αὐτῶν τῷ βασιλικῷ ταμιείῳ ἤγετο καὶ εἰσεκομίζετο (Continuateur de Théophane, IV, 16). Voir aussi Zonaras, XVI, 2.

(2) Notre poëme l'appelle *Caroès.* Les écrivains arabes écrivent son nom de plusieurs façons; on trouve *Karbias, Karibas, Farschas, Farnias* (voir Weil, *Geschichte der Chalifen,* II, pages 362 et 363).

(3) Cette ville, aujourd'hui disparue, était située entre Sébaste et Trébizonde.

(4) Continuateur de Théophane, IV, 16; Photius, *Contre les Manichéens,* I.

était située sur l'Euphrate. Grâce à son excellente position stratégique, elle servit de rempart aux Byzantins dans leurs guerres contre les Perses et les Arabes. Conquise par ces derniers, elle échut en partage à un émir, qui se signala, de 835 à 837, par des luttes continuelles contre l'empereur Théophile (1). Cet émir, que les historiens arabes appellent *Omar Ibn Abd Allah Alakta* (2), n'est autre que le bisaïeul de Digénis, Amer ou Ambron, plusieurs fois mentionné, sous ce dernier nom, dans notre poëme. Les chroniques byzantines de cette époque ne le désignent jamais autrement (3).

Carbéas, après avoir contracté alliance avec cet Ambron et un émir de Tarse nommé Ali, attaqua immédiatement l'empire byzantin (4). Mais, Ali ayant été nommé par le Calife gouverneur d'une province d'Arménie et y étant mort, cette union ne tarda pas à se relâcher. En outre, Ambron, s'étant brouillé avec le Grec Scliros qu'il avait pris pour son associé au gouvernement, aima mieux vider ses querelles particulières et affermir son autorité que de combattre l'ennemi commun au profit d'intérêts souvent étrangers aux siens (5). Bientôt il eut terrassé Scliros, et il

(1) Voir Muralt, *Chronographie byzantine,* 432, 726, 729.

(2) Weil, *Geschichte der Chalifen,* II, 362.

(3) Ὅ τε τῆς Μελιτηνῆς Αμερ, ὃν οὕτω πως συμφθείροντες τὰ στοιχεῖα *ΑΜΒΡΟΝ* ἐκάλεσαν οἱ πολλοί (Continuateur de Théophane, IV, 16). Les Pauliciens traduisirent par Μονοχεράρης le surnom arabe d'Ambron, *Alakta,* qui signifie *manchot.* Voir *Pierre de Sicile,* 14; et Photius, *Contre les Manichéens,* I.

(4) Le patriarche Photius caractérise ainsi Carbéas, dans son livre contre les Manichéens : ὁ τρισαλιτήριος Καρβέας, ἀνὴρ δεινὸς μὲν ὑπελθεῖν ὄχλον, στεγανὸς κρύπτειν τὸ ἀνέκφορον καὶ τοῖς χείλεσιν ἄλλα προφέρειν παρὰ τὴν ἐν τῇ καρδίᾳ μελέτην πιθανώτατος, καὶ πίστιν μὲν οὐδ' ἡντιναοῦν στέργων, ἐπεὶ καὶ τὰ τῶν Ἀράβων θειάζειν ἐσχηματίσατο.

(5) Nous ignorons quel était ce Scliros; nous savons seulement que sa

s'allia de nouveau avec Carbéas pour combattre les Byzantins. Le général Pétronas, frère de l'impératrice Théodora, réussissait à peine à enrayer les sauvages incursions d'Ambron, que, par suite d'une coupable négligence de Bardas, on laissait tranquilles ces audacieux envahisseurs.

Cependant Bardas, étant enfin parvenu à renverser les obstacles qui s'opposaient à ses projets, prit entre les mains les rênes du pouvoir, comme tuteur de son neveu Michel III, et résolut de faire une expédition contre les Pauliciens.

Ils se mirent, lui et son pupille, à la tête des armées et s'avancèrent jusqu'à Samosate (858) ; mais Ambron et Carbéas tombèrent sur eux à l'improviste, les mirent en pleine déroute et firent prisonniers cent des principaux officiers, qui furent jetés en prison. Ils rachetèrent leur liberté moyennant des rançons considérables.

Enflés par un tel succès, les vainqueurs continuent leurs incursions, ils mettent tout à feu et à sang et parviennent jusqu'à Sinope (1).

Deux ans après, Ambron, à la tête de quarante mille hommes, parcourt les provinces byzantines, ravageant et pillant; il ne s'arrête qu'à la mer, qu'il fait battre de verges, comme un autre Xerxès, parce qu'elle mettait obstacle à sa marche victorieuse.

Effrayé, l'empereur ordonne à son oncle Pétronas, alors gouverneur du thème d'Ionie, de rassembler ses troupes

lutte contre Ambron fut si acharnée que, des cinquante mille hommes dont se composaient leurs deux armées, dix mille à peine survécurent (*Continuateur de Théophane,* IV, 16).

(1) Continuateur de Théophane, IV, 23-36. Voir aussi tous les autres chronographes de cette époque.

en toute hâte et de marcher contre Ambron. Le brave général s'avance contre le terrible rebelle, il le cerne dans une position appelée Lalakéon, et le force à accepter la bataille. Le rusé Arabe voit le danger et essaie de l'éviter ; mais toutes les issues sont fermées, il se décide à combattre. Trois fois il se rue contre l'aile de l'armée commandée par Pétronas, sans pouvoir réussir à l'entamer, et est enfin entouré par les Grecs. Alors, désespéré, il réunit ses forces et s'élance sur le front de bataille, où il trouve une mort glorieuse (860). Sa nombreuse armée fut impitoyablement égorgée par les vainqueurs.

Le fils d'Ambron réussit à échapper au massacre et s'enfuit vers Mélitène ; mais, poursuivi par Machæras, gardien des défilés de la province de Charsiane, il fut pris et livré à Pétronas (1).

Quelque temps après, Carbéas mourut de maladie, laissant le commandement des Pauliciens à son neveu et gendre Chrysochéris (2). Celui-ci recommença la guerre contre les Byzantins avec la plus grande furie. Mais, avant d'esquisser l'histoire de ce terrible adversaire de Byzance, il est nécessaire de toucher une autre question.

Il existe douze lettres du patriarche Photius adressées à un certain Chrysochéris (3). Ce Chrysochéris avait reçu une éducation hellénique et était au service des empereurs ; il fut revêtu des dignités de *prôtospathaire* et de *prôtonotaire du Drome*. Photius avait conçu beaucoup de doutes

(1) Continuateur de Théophane, IV, 25 ; Génésius, IV. 97 ; Georges Cédrénus, 962-965.

(2) Χρυσοχέρης et quelquefois Χρυσόχειρ.

(3) Tantôt il le nomme Jean Chrysochéris, tantôt Jean le *Spathaire* ou le *Prôtospathaire*. Dans une de ses lettres, Photius lui donne même le titre de *général du Péloponnèse*.

sur sa croyance; il essaie de l'affermir dans l'orthodoxie, car il le soupçonne de professer en secret les dogmes des Pauliciens, comme, du reste, le bruit en courait.

Finalement, le fourbe Chrysochéris, n'ayant plus de ménagements à garder, jette le masque, à la grande douleur de Photius, qui écrit ceci à l'adresse du rebelle :

Οὐκ ἐλύπησας, ὅτι ἠπάτησας, καὶ συχνὸς ὁ χρόνος ἐξ οὗ τὸν ὄφιν ὑπ' ἀνθρώπου μορφῇ κατεῖχες κρυπτόμενον· ἀλλ' ὅτι κακὸς ἐφάνης, καὶ φίλων ἐχθρός, καιροῖς δουλεύων, καὶ ἀπάτῃ ἐπερειδόμενος (1).

Il n'y a rien d'extraordinaire à supposer que ce Jean Chrysochéris et le parent de Carbéas dont nous venons de parler sont un seul et même personnage. On peut croire qu'il servait dans l'armée byzantine comme simple espion de son beau-père, et qu'il abandonna, après la mort de ce dernier, le service de Byzance, pour prendre le commandement de ses coreligionnaires.

Les Byzantins essayèrent par tous les moyens de s'attacher ce dangereux ennemi, et Chrysochéris lui-même, soit qu'il désirât s'entendre avec eux, soit qu'il voulût simplement exercer ses troupes, différa pendant un certain laps de temps la reprise des hostilités.

Il y avait alors à Constantinople un savant homme nommé Pierre de Sicile, qui avait été chassé de sa patrie par les Arabes. Il était honoré pour sa vaste érudition et son expérience consommée. Ce fut lui que l'empereur Basile le Macédonien envoya à Téfrique, capitale des Pauliciens, pour y négocier un échange de prisonniers, mais

(1) Lettres de Photius, édition de Valettas. *Londres,* 1864 (Lettre 217). Les lettres adressées à Jean Chrysochéris portent dans cette édition les numéros 52 à 60, et 132, 214, 217.

vraisemblablement aussi pour arrêter les termes d'une alliance amicale avec Chrysochéris.

Pierre composa une longue réfutation de l'hérésie des Pauliciens, sur la base de laquelle Photius écrivit à son tour un traité contre les Manichéens. Tous deux blâment énergiquement la cruauté de Carbéas, tandis qu'ils s'abstiennent de la plus petite injure envers Chrysochéris.

Mais les négociations de Pierre de Sicile n'aboutirent à rien, et, l'année suivante (872), Chrysochéris, à la tête des Pauliciens, fit sa première incursion dans les provinces helléniques. Il pilla Nicée et Nicomédie, ravagea le thème d'Ionie, et s'avança jusqu'à Éphèse, où, en dérision de la religion chrétienne, ses soldats firent entrer leurs chevaux dans l'église de l'apôtre saint Jean.

L'empereur Basile, épouvanté de tant d'audace, écrivit à Chrysochéris pour lui demander la paix. Il le priait de se borner aux ravages qu'il avait faits, de prendre autant d'argent et d'étoffes qu'il voudrait, et de cesser toutes hostilités contre les chrétiens.

Mais l'indomptable Paulicien lui répondit : « Si tu veux la paix, laisse-nous l'Orient et contente-toi des provinces occidentales ; à cette condition seule nous serons amis, autrement j'irai à Constantinople t'enlever la couronne (1). »

Peu de temps après, Chrysochéris fit une nouvelle incursion ; il poussa une pointe jusqu'à Ancyre, et revint à Téfrique chargé d'un riche butin, sans que le généralissime d'Orient osât même l'inquiéter.

L'empereur Basile se décida alors à faire une expédition contre ces terribles ennemis. Il ravagea les provinces des

(1) Génésius, IV, 122-123 ; Muralt, page 453. — Voir aussi ce que dit de Chrysochéris son épouse Spathia, vers 187-195 de notre poëme.

alentours de Téfrique appartenant aux Pauliciens; il s'empara de trois forteresses, mais il ne put prendre la capitale. Toutefois les Sarrasins et les Arméniens, alliés de Chrysochéris, firent leur soumission.

Basile campa sur les bords du fleuve Tsarnouth, et il souleva les populations contre les Sarrasins de Samosate. Leurs possessions furent ravagées et un grand nombre de prisonniers chrétiens furent mis en liberté. Après ce glorieux fait d'armes, l'empereur marcha avec toutes ses forces contre Mélitène et l'assiégea. Ne pouvant s'en rendre maître, il prit diverses forteresses et revint une seconde fois dans le territoire soumis à Chrysochéris. Il y mit tout à feu et à sang et retourna à Constantinople, où il entra triomphalement et fut couronné par le patriarche pour ses victoires sur les Pauliciens.

L'année suivante, 873, il envoie contre Chrysochéris son gendre Christophe. Celui-ci réunit les troupes des thèmes cappadociens et attaque les Pauliciens. La bataille se livra à Bathyryaxe. Après une lutte acharnée de part et d'autre, Chrysochéris fut enfin mis en déroute. Poursuivi par Pouladis (1), il fut frappé d'un coup de lance et jeté à bas de son cheval. Son fidèle lieutenant Diaconitzis mit pied à terre et prit sur ses genoux son chef blessé; mais les vainqueurs se frayèrent un passage jusqu'à lui, tuèrent Chrysochéris et envoyèrent sa tête à Constantinople (2).

Après la mort de Chrysochéris, les Pauliciens se disper-

(1) Pouladis avait été prisonnier de Chrysochéris. Ce dernier, se voyant poursuivi par son ancien captif, lui rappelle les bons traitements dont il l'a entouré; mais Pouladis lui répond ironiquement que, s'il cherche à l'atteindre, c'est qu'il veut lui rendre grâce du passé.

(2) Continuateur de Théophane, V, 37-43; Génésius, IV, 126; Georges Cédrénus, I, 1012.

sèrent (1); les uns passèrent au service de Byzance et se signalèrent par leur courage et leur fidélité dans les guerres contre les Arabes en Italie et en Syrie (2); leurs forteresses furent, pour la plupart, prises par les Byzantins, quelques-unes pourtant tombèrent aux mains des fils d'Ambron.

D'après notre poëme, le fils de Chrysochéris, Mousour, fut élevé par ses oncles dans la religion de Mahomet. Il se distingua, lui aussi, par sa vaillance, et ses nombreux et éclatants exploits lui valurent d'être nommé émir et gouverneur de la Syrie.

Selon le témoignage de Pierre de Sicile, qui l'avait connu particulièrement, Chrysochéris était neveu et gendre de Carbéas. Suivant notre poëme, il était, au contraire, gendre de l'émir de Mélitène, Ambron; et sa femme, toujours d'après notre poëme, s'appelait Spathia, nom qui n'est certainement pas arabe. Mais cette contradiction n'est qu'apparente et elle peut aisément s'expliquer.

Malgré leur fanatisme, les Pauliciens savaient merveilleusement feindre, lorsque les circonstances l'exigeaient. Dès les premiers temps du schisme, ils fréquentaient les églises orthodoxes, participaient aux sacrements, faisaient baptiser leurs enfants par des prêtres grecs, et adoraient publiquement la croix, qu'ils brûlaient en secret.

Ce n'était pas quelques légères divergences dogmatiques qui les séparaient de l'orthodoxie, mais une haine implacable. Aussi, lorsque, comme nous l'avons dit, Chrysochéris s'empara d'Éphèse, ses sectateurs firent-ils entrer

(1) Πεσόντος οὖν τοῦ Χρυσόχειρος, ἀπεμαράνθη πᾶσα ἡ ἀνθοῦσα τῆς Τεφρικῆς εὐανδρία (Cédrénus, I, 1012).

(2) A la tête des Pauliciens au service de Byzance, nous retrouvons le lieutenant de Chrysochéris, Diaconitzis. Il avait alors ajouté à son nom celui de Chrysochéris, probablement en souvenir de son chef.

leurs chevaux dans l'église de Saint-Jean, en dérision des pratiques du christianisme. Vis-à-vis de leurs nouveaux alliés, les Arabes, l'hypocrisie des Pauliciens ne connut plus de bornes ; ils simulaient une profonde vénération pour Mahomet, mais, au fond du cœur, ils ne détestaient pas moins les Musulmans que les Byzantins (1).

En présence de pareils faits, il est permis de supposer que, pour s'unir plus étroitement avec Ambron, Chrysochéris épousa sa fille en secondes noces, et que cette fille n'est autre que la Spathia du poëme (2).

Indépendamment de cela, nous avons une preuve à peu près sûre que l'épouse de Chrysochéris s'appelait bien Spathia. Presque toutes les forteresses bâties sur l'Euphrate par les Sarrasins et les Pauliciens portaient le nom de leur fondateur; ainsi, il y avait *Amer* (de Amer ou Ambron), *Carba* (de Carbéas), *Abdala* (d'Abdallah, fils d'Ambron). Une de celles bâties par Chrysochéris s'appelait *Spatha*, très-certainement en l'honneur de sa femme, Spathia (3).

La longue et sanglante guerre entre les Grecs et les Arabes de Syrie continuait avec un redoublement de fanatisme et de rage. « Chose singulière, dit M. Rambaud, dans cette lutte acharnée il n'y a pas d'interruption; on trouve seulement moyen de négocier des échanges de prisonniers (4). »

(1) Ἐσέβοντο μὲν τὰ αὐτῶν, ἐσέβοντο δὲ καὶ τὰ ἐκείνων (des Arabes), ἀλλὰ τὰ μὲν ἐκείνων θεατρίζοντες, τὰ δὲ οἰκεῖα μυστηριαζόμενοι (Photius, *Contre les Manichéens,* I).

(2) Des mariages mixtes de cette nature n'étaient pas rares alors entre chrétiens et musulmans. Ainsi notre poëme (vers 1665) nomme Mélanthia la femme de l'émir de Merféké. Ce nom indique une Grecque qui avait sans doute abjuré sa croyance pour s'unir avec Haplorrabdis.

(3) Continuateur de Théophane et Georges Cédrénus, *loc. cit.*

(4) *L'Empire grec au dixième siècle,* page 425.

Dans cette terrible guerre, l'émir Mousour, père de Basile Digénis, se signala en combattant avec ses oncles, Abdallah, émir d'Anazarbe, et Abouchafs, émir de Mélitène, le premier fils, et le second petit-fils d'Ambron. Par malheur, cette partie de l'histoire byzantine nous manque entièrement. Les chroniqueurs de l'époque, ayant sous les yeux les récits spéciaux de cette guerre, se sont contentés d'y renvoyer le lecteur, en se bornant à donner quelques détails très-succincts. Ainsi il n'est fait aucune mention particulière de Mousour, et ses oncles, les émirs d'Anazarbe et de Mélitène, sont simplement cités comme ayant fait leur soumission aux Byzantins.

Selon notre poëme, Mousour, remarqué d'abord par ses oncles, et nommé ensuite émir et gouverneur de Syrie, prit le commandement de trois mille hommes d'élite et continua les incursions traditionnelles sur les terres byzantines. Dans une de ses expéditions, il fit prisonnière la fille du général grec Andronic Ducas. C'est sur ce fait qu'est basé notre poëme, ainsi que tout le cycle de chansons populaires dont nous avons parlé précédemment.

Mais, avant d'aller plus loin, il nous faut reprendre l'histoire de la famille à laquelle appartenait la jeune Grecque qui fut femme de Mousour et mère de Basile Digénis Akritas.

Nous avons dit que le général Andronic Ducas avait été l'un des exécuteurs du sanglant mandat de l'impératrice Théodora contre les Pauliciens (855).

Quel profond changement ! Environ cinquante ans auparavant, l'aïeul d'Andronic, Alexis Mousélès, à la tête des Cappadociens, soutient l'iconoclasie, tandis que Chryso-

chéris, grand-père de notre Chrysochéris, combat, au nom de l'orthodoxe Irène, les iconoclastes révoltés, est vaincu, pris et aveuglé. Mais les croyances religieuses professées par les grands-pères ne l'étaient plus par leurs petits-fils.

Par la suite, Andronic Ducas se signala dans les combats continuels contre les Arabes de Syrie, et spécialement en 890, ayant alors pour compagnon d'armes l'illustre Eustathe Argyros (1). Ses malheurs l'ont toutefois rendu plus célèbre que ce dernier.

Les trois braves généraux qui sauvèrent l'empire byzantin de l'invasion arabe, Nicéphore Phocas, Eustathe Argyros et Andronic Ducas, ne trouvèrent, du reste, auprès de l'empereur Léon le Sage, que la plus noire ingratitude. Nicéphore Phocas perdit son commandement par les intrigues du favori Zaoutzas (891); Argyros, exilé injustement, s'empoisonna de douleur (906). Mais les infortunes d'Andronic Ducas nous intéressent bien davantage encore.

L'empereur philosophe caractérise très-bien, dans sa Tactique, l'esprit fourbe et inconstant des Arabes, mais cela n'empèche pas que ses actes ne soient en contradiction avec ses écrits. Il vivait entouré de renégats, qui abusaient de l'affection qu'il avait pour eux, et qui ne cessaient d'entraver par leurs criminelles intrigues tout ce qui pouvait contrarier leurs ambitieux projets. Le sage monarque écoutait leurs conseils intéressés et se conformait à tous leurs désirs ; il ne faisait aucune difficulté de punir les plus braves généraux, dont l'unique crime consistait à se

(1) Continuateur de Théophane, VI, 22.

montrer dévoués à un tel maître et à opposer une barrière aux invasions des Arabes de Syrie.

Malheureusement, la sympathie des empereurs pour ces misérables renégats était une plaie invétérée. En méprisant les forces nationales de l'empire et en se laissant mener par les caprices de favoris corrompus et d'infidèles salariés, Léon se conformait tout simplement à une vieille coutume.

Ce fut en vain que, de Synésius à Michel Psellus, d'énergiques protestations s'élevèrent contre ce déplorable abus, rien ne fut changé; les Byzantins aimaient mieux voir à la tête de l'administration « des Spartacus déshonorés que des Thémistocles et des Aristides (1) ».

Ce fut à l'école des Byzantins que les Arabes et les Turcs apprirent comment on devenait renégat, car, bien avant l'apparition des Ottomans sur la scène historique, les janissaires existaient à Constantinople. On est réellement étonné, en parcourant l'histoire byzantine, de voir cette innombrable multitude de renégats, dont les actions d'éclat ne sont rien, pour peu qu'on les compare aux maux qu'ils ont causés. Ces renégats interrompirent brusquement la succession des grandes et illustres familles impériales, et l'idée de s'emparer du trône acquit chez eux une telle force, que l'on vit de simples domestiques, ou même des bouffons, tuer des empereurs et prendre en main les rênes de l'État.

L'empereur Léon le Sage avait à sa cour un Arabe renégat, de Tarse, nommé Samonas, qui, après avoir lâchement abusé de la confiance du souverain, réunit des

(1) Michel Psellus, *Histoire byzantine,* page 168, éd. Sathas.

sommes considérables, puis s'enfuit en Syrie chez ses anciens coreligionnaires (905).

Les généraux de l'Asie-Mineure étaient alors Argyros, Andronic Ducas et son valeureux fils Constantin Ducas. Ce dernier, ayant appris la fuite de Samonas, le poursuivit, le prit et le ramena à Constantinople. La fuite de ce misérable avait soulevé la colère des habitants de Byzance, et l'empereur en ressentait un chagrin violent, car il craignait que le peuple indigné ne châtiàt lui-même son favori. Voulant donc le mettre à l'abri de toute punition, Léon le Sage mande près de lui Constantin Ducas et veut le contraindre à déclarer faussement devant le sénat que Samonas ne s'était pas enfui en Syrie, mais était allé dans un monastère pour y accomplir un vœu.

Constantin Ducas se présenta devant le sénat, et l'empereur lui adressa cette question : « Dis-moi, au nom de Dieu et de mon chef impérial, si Samonas s'est enfui en Syrie, ou non. »

Constantin répondit imperturbablement : « Oui, Samonas s'est enfui en Syrie. » Cette courageuse réponse mit l'empereur dans une rage impossible à décrire ; il éloigna de lui le jeune et vaillant général, et, pour satisfaire aux exigences de l'opinion publique, il se résigna à interdire pour quelque temps l'entrée du palais à son favori.

Cependant Ducas allait payer de sa tête son héroïque conduite ; et, comme si sa mort n'eût pas suffi, sa famille tout entière devait être sacrifiée aux rancunes impériales. Bientôt Samonas revint à la cour, et l'aveugle attachement que Léon avait pour lui ne connut plus de bornes. Il fut nommé patrice et il tint sur les fonts baptismaux le fils de Léon, Constantin le Porphyrogénète. Samonas gou-

verne au lieu de Léon, il exile les patriarches, il persécute les généraux grecs qui se signalent dans les guerres contre ses coreligionnaires ; mais sa haine s'exerce surtout contre la famille d'Andronic Ducas.

En 908, le général Himérius reçoit l'ordre de préparer une flotte contre les Sarrasins et de s'adjoindre Andronic Ducas. Mais Samonas fait écrire par un de ses familiers une lettre à Andronic, dans laquelle il lui conseillait amicalement de ne pas s'embarquer, « parce que, disait-il, Himérius avait reçu de l'empereur l'ordre de le saisir et de lui crever les yeux (1) ».

Le malheureux Andronic, qui avait des motifs de se défier de l'empereur, croit à la sincérité de cet avertissement et refuse de suivre Himérius dans son expédition. Celui-ci part sans lui, attaque les ennemis et remporte une éclatante victoire. A cette nouvelle, Andronic, comprenant la ruse dont il a été victime, est pris d'un accès de désespoir, il rassemble toute sa famille et ses serviteurs, va s'enfermer dans la forteresse de Kabala, en Syrie, et y attend la décision de l'empereur à son égard (908).

Samonas, voyant triompher ses intrigues, dit à Léon : « Vous le voyez, je vous l'avais bien dit, voilà Ducas en rébellion et ennemi déclaré de votre empire ! »

L'empereur envoie contre lui une armée commandée par le général Grégoras Ibiritzis, beau-père de Constantin Ducas. Andronic, informé de la déchéance du patriarche Nicolas, sur l'intervention amicale duquel il espérait pour se

(1) Ὁ Σαμωνᾶς ἀδιάλλακτος ἐχθρὸς ὢν τοῦ Ἀνδρονίκου βόθρον αὐτῷ ὑπώρυττεν καὶ τοῖς ποσὶ παγίδας ὑπετίθη, δυσμενῶς ἔχων αὐτῷ διὰ τὴν ὑπέρθεσιν τῆς φυγῆς (Continuateur de Théophane, VI, 26). Cf. Georges Cédrénus et Siméon le Logothète.

réconcilier avec l'empereur, prit enfin la résolution d'aller demander asile et protection au calife de Bagdad, Mouktaz. On le reçut à bras ouverts (1).

A la nouvelle que le Calife avait fait une brillante et affectueuse réception à Andronic Ducas, l'empereur Léon fut grandement effrayé, et il chercha les moyens de conjurer le péril.

Il adressa à Ducas une bulle d'or et chargea un des renégats de sa cour d'aller la lui porter. Samonas, en ayant été informé, fit venir le messager et lui dit : « Sais-tu ce que tu tiens entre tes mains? C'est la perte de la Syrie! » Il lui donna une grosse somme d'argent et lui recommanda vivement de remettre la lettre impériale à Uzir, général du Calife. Quand ceux de Bagdad eurent lu le message de Léon, ils se saisirent immédiatement d'Andronic, et le jetèrent en prison avec toute sa famille. Ensuite on les contraignit à embrasser la religion de Mahomet.

Son malheureux fils Constantin refusa d'abjurer et réussit à s'échapper de Bagdad. Il revint à Constantinople et se présenta devant l'empereur, qui l'accueillit avec joie.

Léon le Sage était, comme on sait, fort ami de la divination; il nous a laissé un recueil d'oracles qui nous

(1) Les historiens arabes nous fournissent sur ce fait de curieux détails, qui manquent complétement dans les chroniques byzantines. Ils disent que Andronic Ducas, gouverneur des forteresses de la frontière, ayant demandé la protection du Calife, sortit de sa forteresse avec deux cents musulmans qu'il avait fait prisonniers, et que, poursuivi par les Byzantins, il arma ses Arabes, en vint aux mains avec les troupes impériales, et tua le général qui les commandait. Grâce à l'appui de ses nouveaux alliés, il pénétra dans la province d'Iconium, où les troupes byzantines qui le poursuivaient n'osèrent s'aventurer. Plus tard il revint dans sa forteresse, que les musulmans avaient occupée, il y retrouva sa famille et se rendit avec elle à Bagdad (Weil, *Geschichte der Chalifen,* II, 534).

montrent que ce Calchas couronné croyait à la chute prochaine de Byzance.

Le peuple, qui n'aimait guère l'empereur, commença à tourner les yeux du côté de ce valeureux Constantin Ducas, le seul capable, à son avis, de sauver l'Asie menacée par les Arabes. Léon n'ignorait pas la sympathie dont Constantin était l'objet; effrayé en outre des oracles qui promettaient l'empire à un Constantin, il crut prudent d'adresser un conseil à Ducas, à son retour de Bagdad. Il lui dit donc devant l'image de Jésus-Christ : « Ne te berce pas de l'espoir de monter un jour sur le trône. Les oracles disent, il est vrai, que l'empire appartiendra à un Constantin. Mais tu n'es pas ce Constantin, c'est à mon fils chéri que Dieu destine le sceptre de ses aïeux. Tout ce qu'il y a d'hommes sages et saints sont d'accord avec moi là-dessus. Cependant, si jamais tu oses penser à l'empire, je t'avertis que ta tête, séparée du tronc, entrera par cette porte (1). » Après cette admonestation, l'empereur envoya Constantin Ducas en Orient, avec le grade de général.

Mais, avant de passer à l'histoire de Basile Digénis, on nous saura peut-être gré de terminer celle de son oncle Constantin, que le poëme nous représente veillant avec tant de soin sur la jeunesse de notre héros.

Après la mort de Léon et celle de son frère et successeur Alexandre (913), le peuple de Constantinople, les grands personnages de la ville et surtout le patriarche se soulevèrent, réclamant Constantin Ducas comme le seul homme

(1) Continuateur de Théophane, 372-374. — En effet, ajoute le même chroniqueur, cette prophétie s'accomplit quelque temps après, et la tête de Constantin Ducas, souillée de sang et de boue, entra par la porte que l'oraculiste avait indiquée.

capable de tenir les rênes du gouvernement dans les circonstances extraordinaires que traversait l'empire. Les conjurés lui écrivirent de revenir en toute hâte, ou pour prendre la tutelle de Constantin Porphyrogénète, alors âgé de sept ans, ou pour ceindre la couronne, si tel était son désir (1). Mais Ducas refuse, déclarant qu'un pareil fardeau est trop lourd pour ses épaules. On lui écrit de nouveau, on redouble d'instances, on lui dit que son nom est dans toutes les bouches, que tout le monde l'appelle.

Il cède enfin et se met en route pour la capitale. Il y entre et est salué empereur. C'est alors que ses infidèles amis jettent le masque; ils lui ferment les portes du palais et lui déclarent la guerre. Le malheureux Constantin, s'étant rendu à l'hippodrome, découvre la fourberie dont il est victime. A la tête de ses nombreux partisans, il se dirige vers le palais, et leur défend énergiquement de faire usage de leurs armes. Mais il y arrivait à peine qu'il voit les gardes disposés à le combattre. Il est blessé, et il s'en retourne avec quelques compagnons. Il errait à l'aventure dans les rues de Byzance, lorsque son cheval le jette à terre. Des soldats, sortis du palais, le trouvent dans cette position, ils lui tranchent la tête ainsi qu'à son fils Grégoras, et les portent toutes deux au patriarche Nicolas, principal machinateur de cette infernale trahison.

La tête de Constantin fut plantée sur une pique et portée

(1) Ducas, dit un contemporain, fit vraiment preuve d'habileté et de vaillance dans ses guerres contre les ennemis de l'empire. Lorsqu'on demandait aux Sarrasins pourquoi un seul homme les mettait en fuite, ils répondaient avec confusion : Quand Ducas vient nous combattre, il nous semble que c'est la foudre qui fond sur nous, et le hennissement de son cheval nous brûle et nous jette à terre (*Vie de saint Basile le Jeune,* chap. VI. Migne, *Patrologie grecque,* vol. 109).

par la ville, afin d'effrayer et de désespérer ses partisans, puis elle fut jetée, avec son corps, dans les flots de la mer.

Le massacre de ceux que l'on considérait comme partisans de Constantin fut épouvantable ; plus de trois mille personnes périrent, les unes par le glaive, les autres par le gibet, les autres de différentes façons. Les cadavres de ces infortunés furent chargés sur des voitures, promenés à travers la ville et enfin précipités dans le Bosphore (1)

La femme de l'émir Mousour, mère de Basile Digénis, était fille d'Andronic Ducas et sœur de Constantin. Nous avons vu comment elle était devenue l'épouse de cet Arabe; mais ce que nous ne savons pas d'une façon positive, c'est l'époque à laquelle eut lieu son enlèvement. Selon toutes probabilités, ce fut lors de la rébellion d'Andronic (908). Cette supposition concorde parfaitement avec les détails que nous fournissent les chroniqueurs arabes cités par Weil. Ils nous disent, en effet, que, lors de la fuite d'Andronic à Bagdad, sa maison fut prise et pillée par les Musulmans (2). Si nous ajoutons foi à notre poëme, il faudrait remonter plus haut, parce que (au vers 898) Constantin est mentionné comme étant encore vivant et allant à la chasse avec son neveu Basile, alors âgé de douze ans.

Comme nous l'avons dit, le malheureux Constantin fut

(1) Voyez la Biographie de saint Basile le Jeune par son disciple Grégoire, *Acta Sanctorum* (mois de mars) et la *Patrologie grecque* de Migne (volume 109, colonnes 653-664). Cf. le Continuateur de Théophane et les autres chronographes.

(2) Weil, *Geschichte der Chalifen,* II, 534. — La forteresse d'Andronic, située à Leucopétra, est probablement celle que mentionne en ces termes Anne Comnène (*Alexiade,* page 411, édition du Louvre) : τὸ Δοὺξ μετὰ τῆς διακρατήσεως αὐτοῦ πάσης σὺν τῷ τοῦ Καυκᾶ τότε τοῦ Λουλοῦ λεγόμενον. Ce *Loulo* était une place forte au pouvoir de Jean Chrysochéris; elle fut prise plus tard (878) par Basile le Macédonien.

tué en 913. Nous inclinons cependant davantage à croire que l'enlèvement de la fille d'Andronic Ducas eut lieu lors de la fuite de celui-ci à Bagdad.

D'après notre poëme (vers 665-669), l'émir Mousour, ayant résolu d'embrasser la religion chrétienne et d'épouser la fille d'Andronic, se rendit à Bagdad. Ce voyage avait peut-être pour but de s'entendre avec son beau-père, qui s'y trouvait alors. Il mit en liberté les prisonniers chrétiens qu'il avait faits (1), puis il revint trouver sa femme.

Notre poëte nous fournit là-dessus très-peu de détails circonstanciés ; s'il avait eu de plus amples informations, il est permis de supposer qu'il nous aurait longuement parlé des malheurs de Constantin Ducas.

Nous allons maintenant aborder une des questions capitales de cette étude, celle de savoir si le héros de notre poëme et de tant de chansons populaires, Basile Digénis Akritas, a été mentionné par les écrivains de la période byzantine. A cela nous répondons affirmativement.

Un des plus célèbres poëtes du douzième siècle, Théodore Prodrome, chantant les louanges de l'illustre et héroïque empereur Manuel Comnène, n'hésite pas à appeler ce monarque *le nouvel Akritas*. Voici le passage tel que l'a publié Coray, dans le premier volume de ses *Atakta* :

Εἰ δὲ πολλάκις συμβουλὴν τῶν μοναχῶν οἱ πλείους
ποιήσωσι καὶ δράμωσι πρὸς σὲ τὸν βασιλέα,
πρὸς σὲ τὸν χριστομίμητον, τὸν ἀληθῶς φωστῆρα,
τὸν πολεμάρχον τὸν στερρόν, ΤΟΝ ΝΕΟΝ ΤΟΝ ἈΚΡΙΤΗΝ (2),

(1) Si toutefois l'on doit entendre de cette façon le vers 668. Voyez à la fin du volume la note sur ce passage.

(2) Ce vers et le précédent se trouvent seulement dans la seconde rédac-

τὸν Μανουὴλ τὸν Κομνηνόν, τὸν τῆς πορφύρας γόνον,
τὸν πύργον τῆς Ἀνατολῆς, τῆς Δύσεως τὸ δόρυ,
τῶν ὀρφανῶν καὶ τῶν χηρῶν πατέρα καὶ προστάτην.

Dans un autre passage de ce poëme, dirigé, comme on sait, contre les higoumènes du monastère où il se trouvait, Théodore Prodrome parle encore d'Akritas. Il voudrait que ce héros apparût, armé de sa terrible massue, pour écraser les mets abondants et délicats que se font servir les higoumènes, au détriment des pauvres moines, qu'ils laissent presque mourir de faim et de misère. Voici le texte de ce second passage :

Καὶ τίς Ἀκρίτης ἕτερος ἐκεῖ νὰ βρέθη τότε,
καὶ τὰς ποδεάς του νάμπηξεν, νὰ πῆρεν τὸ ῥαβδίν του,
καὶ μέσον νὰ κατέβηκεν εὐθύς, ὡς ἀγουρίτζης,
καὶ νὰ τοὺς ἐσυνέτριψεν τοὺς παλαμναίους μίσους (1) !

Outre ce témoignage qui prouve que, deux siècles après la mort d'Akritas, son souvenir était encore vivant parmi les lettrés et les hautes classes de la société byzantine, nous en possédons d'autres plus anciens et non moins significatifs. Des écrivains ayant plus d'autorité historique que Prodrome mentionnent notre héros, *sous son véritable nom,* et rapportent des faits pleinement confirmés par le poëme que nous publions ici.

Ce poëme et les chansons populaires nomment Digénis

tion du poëme de Prodrome *Contre les Higoumènes.* Voyez à la page 311 du premier volume des *Atakta.* Les autres se lisent à la page 33 du même volume.

(1) *Atakta,* page 21 du premier volume. — Dans l'autre version du même poëme, au lieu de τοὺς παλαμναίους μίσους, on lit ὡς παλαμναῖος γίγας (Voyez *Atakta,* tome Ier, page 256).

Akritas le fils de Mousour, le petit-fils d'Andronic Ducas. Mais ce ne sont là que des surnoms donnés par le peuple à un héros dont les exploits avaient frappé son imagination.

Michel Psellus, qui connaissait à fond l'histoire de son temps et avait vécu dans l'intimité des soi-disant descendants de Constantin Ducas, les empereurs Constantin X et Michel VII, a écrit ceci :

Τὸ μὲν ἄνω γένος ὅσον εἰς προπάππους ἁδρόν τε καὶ εὔδαιμον καὶ ὁποῖον αἱ συγγραφαὶ ᾄδουσι· διὰ στόματος γοῦν καὶ μέχρι τοῦ νῦν ἅπασιν ὁ Ἀνδρόνικος ἐκεῖνος καὶ ὁ Κωνσταντῖνος καὶ ὁ ΠΑΝΘΗΡΙΟΣ, οἱ μὲν ἐξ ἄρρενος γένους, οἱ δὲ ἐκ τῆς θήλεως τούτῳ προσήκοντες (1).

[L'empereur Constantin Ducas] était issu d'une famille riche et opulente, dont l'histoire célèbre les hauts faits. Tout le monde parle encore aujourd'hui de ce fameux Andronic, de Constantin, et de PANTHÉRIUS, *qui furent, les uns par les hommes et les autres par les femmes, parents de l'empereur.*

Quel est ce Panthérius, de la race des Ducas, dont les actions d'éclat ont mérité d'être mises sur la même ligne que celles d'Andronic et de Constantin? Ce ne saurait être que notre héros, et voici une preuve que Panthérius et Digénis ne sont qu'un seul et même personnage.

Parmi les nombreuses chansons populaires concernant Akritas et qui, tout en différant par quelques légers détails, ont tant de ressemblanee au fond, il en est une, en dialecte de Trébizonde, que nous publions plus bas, dans laquelle Digénis est chanté sous le nom de *Porphyrius,* corruption évidente de *Panthérius* (2).

(1) MICHEL PSELLUS, *Histoire byzantine,* page 260 (édition Sathas).

(2) Une telle corruption n'a rien de bien extraordinaire, car, ainsi que

Plusieurs vers de cette chanson sont presque identiques à plusieurs autres vers de celle que nous avons donnée plus haut sous le titre *le Fils d'Andronic.* Signalons toutefois cette petite différence que dans l'une il est parlé de Pierre Phocas, tandis que dans l'autre c'est de Bardas Phocas (1) qu'il est question.

En raison de son importance exceptionnelle, nous donnons le texte et la traduction de cette chanson (2).

Ο ΠΟΡΦΥΡΙΟΣ.

« Νὰ σὰν τὴ μάνναν ποῦ γεννᾷ τὰ τράντα χρόνια μίαν,
καὶ φτάει υἱὸν τραντέλλενον καὶ νύφεν γαλαφόρον! »
« Κανεὶς υἱὸν 'κὶ γέννεσεν, κανεὶς υἱὸν 'κ ἐποῖκεν. »
« Καλόγρῃα υἱὸν ἐγέννεσεν ἀπάνου 'ς τὸ Πορφύριν. »
« 'Ατόναν πῶς θὰ λέγουμε, ἀτὸν πῶς θὰ καλοῦμε; »
« 'Ατὸν Πορφύριν 'πέτε ἀτόν, ἀτὸν Πορφὺρ καλέστεν. »
Μονοήμερος ἔτονε κ' ἔφαγεν παξιμάτιν,
διήμερος ἐγέντουνε, ἔφαγ' ἕναν φουντάριν,
πεντεήμερος ἐγέντουνε, ἔφαγεν τὴν φουρνέαν,
τρανταήμερος ἐγέντουνε ἐξέβεν καὶ 'καυκέθεν·
« ἐγὼ κόρην ἐγάπησα, καὶ ἔν' τοῦ βασιλέα. »
« Ναὶ Πόρφυρα, ναὶ Πόρφυρα, βαρέα μὴ καυκᾶσαι·
ὁ βασιλιᾶς γεράκια 'χει, στείλει καὶ κυνηγᾷ σε! »
« Οὐδὲ τὸν Βάρναν φόβουμαι, οὐδὲ τὸν Νικεφόρον,

nous le verrons plus loin, les chroniqueurs russes et persans appellent Panthérius, les premiers *Pamphile*, et les seconds *Farfourious.*

(1) Le peuple a même changé le nom de Bardas en celui de Bar*n*as.

(2) Le texte est tiré de la *Statistique de Trébizonde,* de M. Sabbas Ioannidis, pages 288-290. Le recueil de Passow en contient une curieuse variante sous le numéro CCCCLXXXVI.

οὐδὲ τὸν Βαρυτράχηλον, ντὸ τὸ σπαθὶν κόφτ' ἔμπρου καὶ
Μαθάν' ἀτὸ ὁ βασιλεᾶς, ὁ πολυχρονεμένον· [ὀπίσω (1). »
« ἀπ' ὅθεν ἔν' ὁ Πόρφυρας, ἐμὲν ποῦ 'κὶ φοβᾶται;
ἔχω ἀπάν' ἀτ' πόλεμον, ἔχ' ἀπάν' ἀτ' στρατίαν. »
Ἐρμάτωσεν τοὺς στρατηγοὺς καὶ ὅλον τὸ φουσσάτον.
Ἀχπάσκεται ὁ στρατηγὸν καὶ πάγει 'ς τὸ σεφέριν·
'ς σὴ μέσην ἔν' ὁ σερασκέρς, 'ς ἄκρας ἔν' τὸ ἀσκέριν·
σείτ' ἔπαιγνεν, σείτ' ἔκλαιγεν, σείτ' χαμελὰ 'τραγῴδιεν·
« Θέ μ', νὰ πᾶμε νὰ βρίσκουμε τὸν Πόρφυραν σὸν ὕπνον,
νᾶν' τὸ σπαθὶν ἀτ' 'ς σὸ θεκάρ, τ' ἄλογον ἀτ' σὸν κάμπον,
νὰ δένω νὰ 'ξεδέν' ἀτόν, νὰ διπλοσιδεριάζω,
νὰ δένω καὶ τ' ὀμμάτια του μ' ἐννεὰ λοϊῶν μετάξιν·
καὶ ἀρ' αἰπ' ἐκεῖ νὰ ἐγνεφίζ' ἀς σὸ γλυκὺν τὸν ὕπνον! »
Ἄρ' παῖξεν ἀτὸν ὁ διάβολον καὶ βρίεται σὸν ὕπνον·
δέν' ἀτὸν καὶ 'ξεδέν' ἀτόν, καὶ διπλοσιδεράζνε,
καὶ 'δένε καὶ τ' ὀμμάτια του μ' ἐννεὰ λοϊῶν μετάξιν.
Ἐγνέφιξεν ὁ Πόρφυρας ἀς τὸ γλυκὺν τὸν ὕπνον·
« παρακαλῶ σε, σερασκέρ, θεοῦ παρακαλίας,
'ς οὗλα τὰ κάστρα φέρε με δεμένον καὶ φλυγμένον,
καὶ σὴν Κωνσταντινούπολιν λυτὸν καὶ χαρεμένον·
ἐκεῖ κόρασον ἀγαπῶ, ἐλέπ' καὶ περγελᾷ με. »
'Σ ὅλα τὰ κάστρα φέρν' ἀτόν· τὰ δάκρυα τ' 'κ ἐκατεῖβαν,
καὶ 'ς σὴν Κωνσταντινούπολιν τὰ δάκρυα τ' ἐκατεῖβαν,
τὰ δάκρυα τ' ντ' ἐκατείβανε ἐσέψαν τὸ μετάξιν.
Βασιλοποῦλα λάλεσεν ἀπὸ 'ψηλὸν παλάτιν·
« οὐκ εἶπά σε, κὺρ Πόρφυρα, βαρέα μὴ καυκᾶσαι,
ὁ βασιλιᾶς γεράκια 'χει, στείλει καὶ κυνηγᾷ σε;
καὶ σ' ἔπαιξες τὸν βασιλεὰν καὶ αὐτὸν τὸν σερασκέρην.

(1) Ce vers est hypermètre. Il faudrait supprimer trois syllabes dans le second hémistiche, que nous proposerions de lire ainsi : ντὸ κόφτ' ἔμπρου καὶ ὀπίσω.

Εἰὰ σεῖξον τὰ ποδάρια σου, ἂς σείγουν τὰ λωρία·
εἰὰ σεῖξον καὶ τ' ὠμία σου, ἂς σείγουν τὰ ῥασία·
εἰὰ λάϊξον τὰ χέρια σου, ἂς κόφκουν τ' ἀλυσίδια. »
Ἔσειξεν τὰ ποδάρια του, ἐσεῖγαν τὰ λωρία·
ἔσειξεν τὰ ὠμία του, ἐσεῖγαν τὰ ῥασία·
ἐλάϊξεν τὰ χέρια του, ἐκόφταν τ' ἀλυσίδια,
ἀς τ' ἀλυσιδοκόμματα ἕναν σὸ χέρ' ἐπαῖρεν·
χίλιους ἀπ' ἔμπρου σκότωσεν καὶ μύριους ἀποὺ 'πίσω·
ἐννεὰ κοφίνια φόρτωσεν ὠτία καὶ μυτία,
καὶ ἄλλα ἔννεα φόρτωσεν καὶ χέρια καὶ κεφάλια,
καὶ στείλει ἀτὰ τὸν βασιλιὰν μεγάλον ἀρμαγάδιν.
« Ὑείας καὶ χαιρετίγματα 'πέτε τὸν βασιλέαν!
ἐρμάτωσεν καὶ ἔστειλεν 'ς ἐμὲν ἀπάν' φουσσάτον·
θίχα σπαθίν, θίχα κοντάρ, ἐγ' ἀτουνοὺς ἐντῶκα·
ἀτώρα 'ζῶστα τὸ σπαθίν, σὸν πόλεμον ἐξέϐα.
Ἂν ἔχῃς ἀσκέρ, ἀρμάτωσον, σὸν πόλεμον καὶ στεῖλον. »
Ἔσυρεν τὸ σπαθίτζιν ἀτ', 'ς τὸν πόλεμον ἐξέϐεν·
ἐπαῖρεν καὶ τὸ κόρασον. . . . .

PORPHYRE.

« A-T-ON *jamais vu une mère enfanter une fois en trente ans et donner le jour à un fils qui soit un héros et à une fille qui ait du lait?* »

« *Personne n'a engendré, personne n'a fait un pareil enfant.* »

« *Une nonne a mis au monde un tel fils dans le village de Porphyre* (1). »

« *Comment l'appellerons-nous? comment le nommerons-nous?* »

(1) Χωρίον ὑπὸ τὴν Λιϐέραν, dit M. Ioannidis (*loc. cit.*, en note).

« Appelez-le Porphyre, nommez-le Porphyre. »

Lorsque cet enfant eut un jour, il mangea un biscuit; lorsqu'il eut deux jours, il mangea un pain; lorsqu'il eut cinq jours, il en mangea une fournée. Lorsqu'il eut trente jours, il sortit et dit avec fierté : « Je suis amoureux d'une jeune fille, et c'est la fille de l'empereur! »

« O Porphyre, Porphyre, ne sois pas si fanfaron; l'empereur a des éperviers, il les enverra te donner la chasse! »

« Je ne crains ni Bardas, ni Nicéphore, ni Barytrachilos, dont l'épée taille en avant et en arrière! »

L'empereur, que nombreux soient ses jours! l'empereur apprit cela. « Où est, dit-il, ce Porphyre qui ne me craint pas? Je lui ferai la guerre, et j'enverrai mes troupes contre lui. »

Il arma ses généraux et toute son armée. Le général se lève et part en expédition. Au milieu marche le généralissime et son armée l'environne de toutes parts.

Tandis qu'il allait, il versait des larmes, et chantait tout doucement : « Mon Dieu, puissions-nous trouver Porphyre endormi, son épée au fourreau, son cheval aux champs! Puissé-je le lier et le délier, le charger de doubles chaînes, lui coudre les yeux avec neuf fils de soie, et qu'il sorte alors de son doux sommeil! »

Le diable se joua de lui, et on le trouva plongé dans le sommeil. On le lie et on le délie, on lui met doubles chaînes, on lui coud les yeux avec neuf fils de soie.

Porphyre sort de son doux sommeil : « Généralissime, dit-il, je te prie comme je prierais Dieu, conduis-moi par toutes les villes captif et enchaîné, et à Constantinople libre et joyeux; là j'aime une jeune fille, elle me verrait et se rirait de moi. »

Par toutes les villes on le conduisit, et il ne versa pas une larme; on le conduisit à Constantinople, et ses pleurs coulè-

rent; ses pleurs pourrirent la soie. Et la fille de l'empereur lui parla ainsi du haut de son palais :

« *Ne t'avais-je pas dit, seigneur Porphyre : Ne sois pas si fanfaron! L'empereur a des éperviers qu'il enverra te donner la chasse? Mais, toi, tu t'es ri de l'empereur et de son généralissime lui-même. Allons, secoue tes pieds, pour que les courroies se rompent; secoue tes épaules, pour que tes habits se déchirent; ouvre tes mains, pour que tes chaînes se brisent!* »

Il secoua ses pieds, et les courroies se rompirent; il secoua les épaules, et ses habits se déchirèrent; il ouvrit les mains, et ses chaînes furent brisées. Et il prit dans sa main un fragment de chaîne, et il tua mille hommes en avant et dix mille en arrière; il remplit neuf corbeilles d'oreilles et de nez, il en remplit neuf autres de mains et de têtes, et il envoya ce riche présent à l'empereur.

« *Saluez l'empereur et présentez-lui mes souhaits de bonne santé. Il a équipé une armée et l'a envoyée contre moi; mais j'avais mon épée, j'avais ma lance, j'en ai frappé ses soldats. Maintenant j'ai ceint mon glaive et je suis allé combattre; si tu as une autre armée, équipe-la et envoie-la au combat.* » — *Il tira son épée, et il partit pour combattre. Il prit aussi la jeune fille...* (La fin manque.)

C'est, en somme, notre poëme qui nous fournit le plus de détails sur Digénis, car la chronographie byzantine de cette époque est pleine de lacunes, surtout en ce qui concerne les guerres contre les Arabes. Comme nous l'avons déjà dit, les historiens qui ont eu occasion d'en parler, l'ont fait d'une manière très-succincte ou se sont simplement bornés à renvoyer le lecteur à la chronique spéciale que le

prôtospathaire Manuel avait écrite, en huit livres, sur les exploits du célèbre généralissime d'Orient Jean Courcouas (920-942 ?). Cette chronique est malheureusement perdue ; nul doute que, si elle venait un jour à être retrouvée, elle ne nous révélât de curieux détails sur notre héros.

Les chronographes byzantins, après avoir parlé avec enthousiasme des exploits de Jean Courcouas, ajoutent sèchement que Romain Lécapène, ayant conçu des soupçons sur sa fidélité et son attachement à l'empire, le priva de son grade et lui donna pour successeur Panthérius (1).

Une mention si laconique et si peu flatteuse d'un généralissime d'Orient, du seul héros byzantin dont le peuple ait gardé mémoire, pourrait sembler incompréhensible, si l'on ne connaissait pas les motifs qui obligèrent les chroniqueurs à tenir un langage tellement réservé.

Donnons quelques explications nécessaires. Nous avons vu comment furent anéantis les derniers débris de l'iconoclasie, et comment les anciens défenseurs de cette réforme religieuse devinrent les champions de l'orthodoxie. Le *relèvement* officiel des images par Théodora et Michel III mit un terme aux querelles religieuses, et tout le monde, hormis les Pauliciens, consentit, bon gré, mal gré, à reconnaître ce fait capital.

(1) Δομέστικος ἀντ' αὐτοῦ προχειρίζεται Πανθήριος, συγγενὴς τοῦ βασιλέως (Continuateur de Théophane, VI, 43). Voir aussi Léon le Grammairien, page 507 ; Cédrénus, II, 318 ; Georges Hamartolus, 844. Nous ne savons quels liens de parenté unissaient Akritas et Romain Lécapène. Notre poëme est muet à ce sujet. Disons toutefois qu'un petit-fils de cet empereur s'appelait *Mousélès* (Cédrénus, II, 343). Rien n'empêche d'admettre que Romain avait épousé une sœur d'Andronic Ducas, par conséquent une grand'-tante de Digénis ; ou, plus vraisemblablement, que la femme de Constantin, fils de Romain, Hélène la Cappadocienne, fille du patrice Adrien, était de la famille des Mousélès-Ducas.

Michel III n'avait pas d'enfants; il menait une vie désordonnée, que chacun de ses courtisans s'étudiait à favoriser, dans l'espoir de devenir son successeur. Tout ce que le palais renfermait d'ambiteux s'entre-déchirait pour plaire au monarque et rester maître du terrain, au détriment de son rival.

Le chef du parti le plus influent à la cour, parti que l'on pourrait qualifier de national, était le fameux Bardas, oncle de l'empereur, ancien régent, et conservant encore quelque influence sur son neveu. C'était un homme brave, généreux et grand ami des lettres; avec lui travaillaient le patriarche Photius et le prôtovestiaire Rendakius, descendant d'une illustre famille originaire de Grèce, famille qui occupe une place importante dans les annales de l'empire depuis le commencement du huitième siècle. A la tête de l'autre parti, que l'on pourrait appeler le parti des mercenaires, figurait le palefrenier Basile, homme d'une force herculéenne, sans nom, sans patrie, entouré d'Arméniens, de Persans, et d'autres étrangers, qui encombraient le palais.

Basile, peu délicat sur le choix des moyens, pourvu qu'il arrivât à son but, eut bientôt conquis la faveur du monarque, en se faisant le pourvoyeur éhonté des débauches impériales. Une fois parvenu au faîte des honneurs, ce misérable assassina Bardas. Ensuite, grâce aux artifices de sa femme Eudocie, qui était en même temps la maîtresse de l'empereur, il réussit à persuader à celui-ci qu'il devait le nommer son successeur.

Mais le parti national ne cessait pas de veiller. Il excita une révolte en Asie pour venger la mort de Bardas; ensuite il entoura plus étroitement Michel, et parvint, non

sans beaucoup de peine, à lui faire désigner pour son successeur un Grec de Nicomédie nommé Basiliscien Capnogénis, rejeton d'une ancienne et illustre famille. C'est alors que Basile, qui craignait de voir sa proie lui échapper, résolut de tenter un dernier coup; avec l'aide de ses partisans, il assassina l'empereur, ceignit la couronne, et devint, par ce crime, le chef de la maison macédonienne.

Ce forfait eut pour conséquence naturelle de réduire au silence les adversaires du nouveau chef de l'État. Ils se retirèrent complétement de la scène politique.

Basile ne dissimulait point son aversion pour les anciennes maisons militaires. Il préféra s'entourer de mercenaires de toutes nationalités. Pendant toute la durée de son règne, de 867 à 886, nous voyons quelques vieux noms figurer à la tête des armées : ce sont l'amiral Nicétas Ooryphas (1), les généraux Mousoulice, Œniatès et Procope Crénitis. Et encore ces trois derniers, qui stationnaient, en 881, à Céphalonie, en Illyrie et dans le Péloponnèse, furent-ils, à la suite de quelques soupçons mal fondés, cruellement mutilés et persécutés.

Nous voyons aussi que Basile confia, vers la fin de son règne, une expédition contre la Sicile au général cappadocien Étienne Maxence et à Nicéphore Phocas.

Quant à la dignité de généralissime d'Orient, elle semble supprimée jusqu'en 884, époque où elle fut donnée à André le Scythe, qui servit avec dévouement Basile et son fils.

Lorsqu'on lit l'histoire du fils et successeur de Basile,

(1) Nicétas Ooryphas avait d'abord juré de venger le meurtre de Michel III, mais il ne tarda pas à se laisser gagner par les magnifiques promesses de Basile (*Syméon le Magistre,* page 687).

Léon le Sage, on se croit transporté dans le sérail de quelque monarque asiatique, tant le changement des mœurs est complet. L'empereur philosophe se laissa successivement gouverner par les renégats Gouniatzitzès et Zaoutzas, et enfin par le Sarrasin Samonas. Le premier, gendre du second, fut empoisonné par son beau-père, puis celui-ci offrit la main de sa fille, Zoé, veuve de Gouniatzitzès, à Léon, qui, pour le récompenser, le nomma Basiléopator et premier ministre. Mais ces hautes dignités ne suffisaient pas encore à l'ambition de Zaoutzas ; de concert avec Taoutzis, son fils, il essaya de tuer Léon, dans l'espoir de le remplacer sur le trône. Cette tentative criminelle échoua. Léon, à peine échappé au péril, se contenta d'éloigner momentanément le Basiléopator ; mais, bientôt après, une intervention amicale fit rentrer le favori dans les bonnes grâces de celui qu'il avait voulu assassiner.

Au bout de quelque temps, le lien qui unissait l'empereur à Zaoutzas fut rompu par la mort de Zoé. Elle n'eut pas plutôt rendu le dernier soupir que le Basiléopator fut chassé du palais. Cette fois, c'était sans retour. Le misérable en mourut de chagrin.

Son successeur, Samonas, moins ambitieux que lui, se contenta de travailler au profit des Arabes, ses compatriotes, en destituant les généraux qui les vainquaient. Quant au Philosophe, il ne songeait qu'à trouver une quatrième femme, et laissait les Arabes s'emparer tranquillement de Lemnos, de Démétriade et de Thessalonique, en égorger les habitants ou les emmener prisonniers en Afrique.

Le parti national, éloigné du palais, se groupa autour d'Alexandre, second fils de Basile ; il trama plusieurs complots dans le but de s'emparer du trône, mais il ne put y

réussir : il ne parvint au pouvoir qu'après la mort de Léon. Toutes les créatures de celui-ci furent alors destituées (1), et remplacées par des Grecs, tels que Gabriélopoulos, Jean Lasanis, Basilitzès (2). Alexandre ne régna malheureusement que treize mois et mourut, laissant comme tuteurs de son neveu Constantin Porphyrogénète, outre les trois personnages que nous venons de citer, le patriarche Nicolas, le magistre Jean Éladas, et deux autres.

Ces sept tuteurs, qui représentaient les deux partis, commencèrent par essayer de se renverser les uns les autres. Gabriélopoulos et Basilitzès comptaient beaucoup, pour réussir, sur les Grecs d'Asie, et tout spécialement sur Constantin Ducas. Ce fut pour s'opposer au succès de cette entreprise que leurs adversaires, parmi lesquels le patriarche Nicolas, complotèrent la ruine de Constantin Ducas, comme nous l'avons raconté plus haut. Nous avons également parlé de l'horrible hécatombe qui la suivit; parmi les victimes les Grecs sont en grande majorité : Constantin Helladicus, Léon Chœrosphactès, Léon Catacalytzis, Arotras, Constantin Eulampius, Ægidis, etc., etc.

Après ce massacre, les tuteurs de Constantin appelèrent à la régence sa mère Zoé; celle-ci crut prudent de se tenir dans un juste milieu. Elle renvoya, il est vrai, Gabriélopoulos et Basilitzès, mais, en revanche, elle pria le patriarche de ne plus s'occuper que de sa religion. En même temps, elle s'adjoignit deux nouveaux conseillers, les frères

(1) Constantin Porphyrogénète se montre fort mécontent de cette mesure (*De administrando Imperio,* A, 137).

(2) Le Continuateur appelle Basilitzès *Sclavésien,* nom de mépris par lequel Constantin Porphyrogénète aimait à désigner les Grecs.

Constantin et Anastase Gongylius, et commença à gouverner avec autant de sagesse que de modération. Elle poussa même la clémence jusqu'à amnistier deux partisans des Ducas, Nicétas Helladicus et Constantin Lips, qui avaient eu le bonheur d'échapper au poignard des assassins.

L'antagonisme des deux partis trouva des imitateurs en province. Les Athéniens tuèrent leur gouverneur Chasé Joubé, tandis que le gouverneur d'Andrinople, l'Arménien Pancratomas, voyant son parti vaincu, livra, pour se venger, la ville aux Bulgares (1).

Bientôt, cependant, la cour redevient le centre des rivalités de deux partis, l'un qui travaille pour le général Nicéphore Phocas, l'autre pour le Cappadocien Romain Abastactos, surnommé Lécapène, du nom de sa patrie. Ce dernier, qui était *droungaire* (amiral), avait été accusé par ses adversaires d'avoir contribué à une défaite de Phocas, et il s'était à grand'peine dérobé à la mort. Sur ces entrefaites, le patriarche Nicolas fait sa rentrée au palais et recommence ses misérables intrigues. Mais les partisans de Romain avaient déjà préparé l'avénement de leur candidat, et, tandis que celui-ci se présente avec sa flotte devant Constantinople, son parent Nicétas Helladicus pénètre dans le palais et en chasse honteusement le patriarche, le 25 mars 919. Romain Lécapène commence dès lors à régner conjointement avec Constantin, et il lui donne sa fille en mariage.

Jusqu'à l'époque de l'iconoclasie, la chronographie byzantine n'avait revêtu aucun caractère officiel; elle ne s'é-

(1) Elle leur fut rachetée par Nicétas Helladicus, envoyé par Zoé à cet effet.

tait jamais fait l'organe d'aucun parti; elle se bornait à narrer les faits avec netteté et précision. Mais, à partir de la réforme, elle oublie de tout point ses antiques traditions d'impartialité; elle se transforme en juge sévère et très-souvent injuste de ses adversaires. Elle chante les louanges de ses partisans et calomnie effrontément ceux qui ont le malheur de ne point penser comme elle.

Théophane surtout représente très-fidèlement cette révolution chronographique. Mais une pareille conduite de la part d'une victime de la persécution iconoclastique, d'un homme sanctifié pour cette raison par l'orthodoxie, n'a rien de bien surprenant. Ce dont il est permis de se montrer étonné, c'est de l'intolérance de ceux qui détruisirent jusqu'au dernier lambeau des écrits de leurs adversaires.

Si la *Continuation* de Théophane ne fut pas écrite par le Porphyrogénète lui-même, du moins fut-elle inspirée par lui et rédigée sous ses yeux par un de ses secrétaires. Le Continuateur ne trouve ni assez d'éloges ni assez de fleurs de rhétorique pour en couvrir la sainte et vénérée mémoire de Basile et de Léon, le premier grand-père et le second père de l'empereur, mais il prodigue les plus grossières insultes aux noms de Michel III, d'Alexandre, son oncle, de Romain Lécapène, son beau-père et tuteur.

Afin de justifier le crime auquel Basile le Macédonien devait le trône, il représente Michel III comme un monarque imbécile, ivrogne, débauché, sans foi ni loi, athée, lâche (1), bien digne enfin de sa mort tragique.

(1) Michel avait assurément de grands vices, et il commit bien des sottises, mais on ne saurait l'accuser de lâcheté et d'athéisme. Ses nombreuses victoires contre les Slaves, son zèle à répandre le christianisme parmi les Bulgares, les Moraves et autres populations païennes, son fana-

On s'explique très-bien les sympathies du Porphyrogénète pour son père Léon le Sage, on excuse même le sentiment de piété filiale qui lui fait jeter un voile sur le règne abominable de ce saint empereur; mais ce que l'on a peine à comprendre, c'est sa haine effrénée contre son oncle Alexandre, dont l'unique crime consistait à préférer les Grecs aux barbares et aux renégats, que Léon avait pris plaisir à multiplier dans son palais (1).

Le Porphyrogénète se déchaîne avec la même aigreur et contre son beau-père Romain Lécapène et contre sa famille.

tisme orthodoxe, sa haine profonde de l'iconoclasie, démontrent surabondamment la fausseté des allégations du Continuateur. L'Église grecque, en souvenir du triomphe de l'orthodoxie, rend encore aujourd'hui à la mémoire de Michel un juste tribut de reconnaissance, tandis que la plume envenimée du Continuateur essaie de nous représenter comme seul vainqueur de l'iconoclasie l'Arménien Manuel, homme dont la foi religieuse fut toujours aussi équivoque que sa fidélité à l'empire. Ce *brave* général abandonna, du reste, l'empereur Théophile et s'enfuit auprès du calife de Bagdad, pour le compte duquel il combattit longtemps.

(1) Voici le résumé de ce que Constantin Porphyrogénète fait écrire de son oncle par la plume d'un chroniqueur stipendié. — Léon, en mourant, désigna pour lui succéder son frère Alexandre, et lui prophétisa un malheureux règne de treize mois. Alexandre était un homme sensuel, adonné à la mollesse et aux plaisirs, sans le moindre sentiment de dignité personnelle. Il prit pour conseiller le prêtre Jean Lasanis, qui creva misérablement (κακῶς τὸ ζῆν ἀπέρρηξεν), Gabriélopoulos et le Sclavésien (Grec) Basilitzès, qui s'enrichirent l'un et l'autre aux dépens du trésor impérial. Peu s'en fallut qu'il ne nommât Basilitzès son successeur; mais des amis, et surtout l'apparition d'une comète flamboyante, l'empêchèrent de mettre son idée à exécution. Il aimait à s'entourer de gens sans aveu et de charlatans, et à se moquer, en leur compagnie, des plus saintes pratiques de la religion. Il adora même les idoles. Les Bulgares lui ayant envoyé une ambassade chargée de lui demander des présents, et, dans le cas d'un refus, de lui déclarer la guerre, il renvoya les ambassadeurs tels qu'ils étaient venus, en les accablant de menaces. Enfin, un jour, ayant trop bu et trop mangé, il mourut comme frappé du glaive de Dieu. (*Continuateur de Théophane,* VI, Vie de l'empereur Alexandre.)

Il se moque, par son chroniqueur à gages, de la simplicité de l'ambitieux Cappadocien ; mais c'est surtout dans les conseils qu'il adresse à son propre fils, Romain II, que ce vertueux empereur verse toute l'amertume de son fiel. Il lui dit que son aïeul Lécapène « était un rustre, un illettré, un parvenu, un homme absolument dépourvu de noblesse et de majesté, un tyran audacieux et égoïste, enfin que sa mémoire est maudite de tout le monde, du sénat, du clergé et du peuple (1) ».

Ce n'est nullement notre intention de nous faire les apologistes de cet empereur ; nous reconnaissons que, s'il eut de grandes qualités, il eut aussi les grands défauts de son siècle (2).

(1) *De administrando Imperio*, I, 13. — Les ancêtres de Romain Lécapène n'étaient pas si obscurs que veut bien le dire Constantin Porphyrogénète. Le père de Romain, Théophylacte Abastactos, avait sauvé des Arabes Basile le Macédonien (872), qui, en récompense, lui fit présent de terres appartenant à la couronne. Constantin et le Continuateur ne manquent pas de passer sous silence ce trait historique, que nous ont transmis plusieurs chroniqueurs byzantins, entre autres Léon le Grammairien (p. 471) et Zonaras (XVI, 8). La poésie populaire nous a même conservé le souvenir de cet épisode, en confondant toutefois (mais peut-être à dessein) l'empereur Basile avec son fils Alexandre (voir Sakellarios, ᾆσμα Θεοφυλάκτου, t. III, p. 8-11). Luitprand, dont on connaît les relations amicales avec le Porphyrogénète, se fait le complaisant écho des calomnies impériales. Il se moque impitoyablement de ce « pauvre diable qui s'appelait Romain Ier » ; il affirme qu'il devait son poste d'amiral à un caprice de l'empereur Léon, qui, l'ayant vu un jour tuer un lion dans un marécage, l'avait pris à son service (*Antapodosis*, III, 25).

(2) Entre autres choses, le Continuateur reproche durement à Romain Lécapène d'avoir nommé son fils, l'eunuque Théophylacte, syncelle à treize ans et patriarche à dix-sept ; mais il oublie sans doute que le premier qui viola la règle en pareille matière fut le grand-père du Porphyrogénète, Basile le Macédonien ; celui-ci nomma, en effet, son quatrième fils, l'eunuque Étienne, à peine âgé de six ans, successeur du patriarche Ignace (878), sous la tutelle de Photius, et, en 886, seul patriarche, après avoir destitué

Constantin VII avait plus d'une raison de ne pas se montrer enthousiaste du gouvernement de son beau-père. L'homme n'était pas de son goût; il n'accepta que malgré lui la tutelle de Romain, et, malgré lui aussi, il épousa sa fille. En vain pendant vingt ans essaya-t-il souvent de se débarrasser de son puissant collègue, le rusé Cappadocien déjoua toujours tous les complots et se tint toujours sur ses gardes. Constantin voyait son patrimoine devenu la proie des Lécapènes, il n'était en réalité que le cinquième empereur (1), on ne le consultait jamais, et il vivait retiré, se livrant à l'étude ou bien ourdissant des intrigues. En outre, s'il comparait la splendeur de l'empire sous le règne du « grossier Cappadocien » avec celle de son gouvernement si sévèrement critiqué par Michel Glycas (2), il avait peine à se reconnaître pour un vrai et digne successeur de Basile.

Le règne de Romain, si impitoyablement dénigré par ses adversaires, fut un des plus glorieux de l'histoire byzantine. Chaque jour il lui fallait étouffer une conspiration ou une révolte. Les chronographes n'en mentionnent pas moins de douze (3), et Dieu sait combien ils en ont passé sous silence. Grâce à sa valeur, il écrasa et subjugua les Russes, les Bulgares et surtout les Arabes d'Asie et de Sicile; il réduisit les Arméniens et les Hongrois, et, d'en-

Photius. D'après le Ménologe dit de Basile II, cet Étienne jouissait de la réputation d'un saint (Migne, *Patrologie grecque,* vol. CXVII, col. 124).

(1) Romain avait, en effet, associé à l'empire ses trois fils, Christophe, Étienne et Constantin.

(2) Glycas appelle le Porphyrogénète « imbécile et fainéant ». Voyez Rambaud, pages 2 et 45.

(3) Celles de Léon Phocas, de Constantin Ctématère, de l'impératrice Zoé, de Théodore Protocarabus, du magistre Étienne et des Manglavites, d'Anastase le Sacellaire, de Tatzatis, de Jean Mysticus, de Nicétas Helladicus, de Basile le Macédonien, et enfin celle de ses fils.

nemis qu'ils étaient, ces peuples devinrent ses plus fidèles alliés.

Mais ce qui rendit surtout sa mémoire chère aux Grecs, ce fut ses sympathies pour la Grèce, cette pauvre et lointaine province oubliée de Byzance. Le Péloponnèse était en butte aux révolutions continuelles des Slavons, cantonnés dans les étroits défilés de l'Arcadie et de la Laconie. La Grèce continentale était devenue la « vraie proie des Mysiens », sur les incursions desquels la Vie de saint Luc Stiriote et la *Chronique de Galaxidi* nous fournissent des détails pleins d'intérêt.

Romain, qui était uni par les liens du sang à la grande famille péloponnésienne des Rendakius, confia le gouvernement des deux thèmes dont se composait la Grèce à deux braves généraux, Pothos Argyros et Crénitis, ses parents (1).

Crénitis ouvrit une longue campagne contre les Slavons, en 922 ; il ravagea les terres qu'ils occupaient et les soumit à un tribut annuel si lourd, que l'empereur lui-même crut utile de le diminuer d'un tiers. Nous ne savons quelles intrigues amenèrent la révocation de ce pacificateur du Péloponnèse.

Mais que pouvait faire la valeur des plus grands généraux, des Pothos et des Moroléon, lorsque, sans le patriotisme et le dévouement de Romain, Constantinople elle-même allait tomber entre les mains des ennemis ?

M. Alfred Rambaud a consacré à cette navrante période de l'histoire byzantine une page éloquente qu'on nous saura gré de reproduire.

(1) Nous avons dit précédemment qu'une branche des Ducas-Mousélès portait le nom de Crénitis.

« Quand Lécapène, dit-il, vint partager le trône de Constantin, il ne restait plus à l'empire en Europe que l'espace de terrain que renfermaient les remparts de Constantinople : Andrinople, pour la troisième fois, était aux mains de Siméon; la Thrace en proie à l'ennemi jusqu'aux faubourgs de la capitale, et Byzance, isolée de l'Europe, resserrée entre les conquêtes bulgares et la mer, n'avait plus de communication qu'avec l'Asie. C'était presque, cinq cents ans à l'avance, la situation de 1453.

« ... Enfin, en 924, les Bulgares parurent sous les murs de la ville. Il y avait onze ans qu'ils ravageaient la Thrace, d'Andrinople au Bosphore; il ne restait pas aux Grecs une seule place forte pour couvrir Constantinople. Il y avait onze ans que l'on combattait. Il n'y avait pas une légion qui ne se fût mesurée, et sans succès, contre les Bulgares. Rien ne pouvait plus sauver Byzance que Byzance elle-même et ses prodigieuses murailles.

« Chose étrange ! Siméon, au lieu de donner l'assaut, négocie. Il s'avance jusqu'aux Blachernes et demande à voir le patriarche Nicolas et quelques-uns des grands de l'État pour traiter de la paix avec eux. On lui envoie des députés; par une nouvelle bizarrerie, il refuse de les recevoir : c'est à l'empereur qu'il veut parler. Romain, qui ne désirait que la fin des hostilités, se rend à cette demande.

« ... Le jour de l'entrevue arrivé, on vit bien le caractère différent des deux princes. Tous deux se trouvaient acculés à une impossibilité : Siméon ne pouvait prendre Constantinople, Romain ne pouvait chasser les Bulgares de la Thrace.»

Mais, tandis que le premier s'abandonnait à toute la violenca de ses passions et se vengeait sur les hommes et les

monuments de la ruine de ses espérances, « Romain, au lieu d'être abattu, se laissait aller à une sorte de résignation mystique. Il lui semblait beau de se courber devant un barbare, au nom d'un maître commun, et pour arrêter l'effusion du sang chrétien. Contre l'humiliation, il cherchait un refuge dans une humilité volontaire. La paix, qui lui était nécessaire, il la demandait au nom de Dieu et de la fraternité chrétienne.

« Tandis que Siméon paradait sous les yeux des Byzantins dans une sorte d'apothéose impériale et qu'il s'enivrait des acclamations de ses barbares, l'empereur était prosterné, les mains jointes, auprès du tombeau de la Vierge, arrosant le pavé de ses larmes et suppliant la Théotokos d'amollir le dur cœur de ce barbare. Il prit dans le tombeau de la Vierge le *maphorium* miraculeux et le plaça sur sa poitrine « comme une cuirasse qu'aucun trait ne pouvait percer; sa foi en la Vierge immaculée lui servait de casque ».

« Sur le lieu de l'entrevue, l'insolence du barbare se manifesta de nouveau. D'abord, il se donna le plaisir de faire attendre l'empereur; puis des Bulgares vinrent examiner les barrières avec un soin outrageant; enfin il descendit de cheval et s'avança vers Romain.

« ... Lui qui, tout à l'heure, s'était cru si près de se substituer aux Césars, qui maintenant s'en trouvait si éloigné, il comprenait quelle grande chose c'était que l'empire byzantin. Celui qui lui parlait en ce moment, ce vieillard qu'il avait pris plaisir à insulter et à braver, ce prince qui, avec une faible escorte, un cilice sur le corps, était venu sans frayeur le trouver au milieu de sa puissance et de son triomphe, qui, les yeux humides des larmes versées au

pied des autels, lui parlait de piété et d'humanité, ce n'était point un prince ordinaire. C'était l'Empereur par excellence, le monarque-type, l'héritier de la plus vieille royauté de l'univers, un prêtre-roi et le vrai patriarche du christianisme d'Orient. Son âme hautaine et insolente « éprouva de la pudeur devant l'humilité de celui qui parlait », sa fougue tomba devant la révélation d'une puissance morale si considérable qu'elle pouvait s'abaisser sans déchoir. « De retour auprès des siens, il leur parlait de la sagesse et de l'humilité de Romain », tout étonné sans doute que ce fussent là les vertus impériales. « Il exaltait sa majesté, sa grandeur d'âme, son courage inébranlable. » Il s'éloigna de Constantinople comme Attila s'était éloigné de Rome, troublé, confus, étonné de céder... En ce jour il fut décidé que jamais Constantinople ne serait la capitale d'un empire bulgare; et c'est de ce moment qu'il faut dater la rapide décadence de la Bulgarie (1). »

Les Bulgares une fois partis et le péril conjuré, Romain ne cessa pas pour cela de surveiller Siméon; il travailla d'abord à l'isoler de toute alliance avec les ennemis de l'empire, qu'il tâchait de gagner à sa cause. Ce fut probablement lui qui souleva contre Siméon les Hongrois et autres populations, qui finirent par le débarrasser de ce formidable adversaire (927).

Après la mort de Siméon, Romain entra en relations très-amicales avec ses fils Pierre et Jean; il donna même comme femme au premier sa petite-fille Marie, et au second une de ses parentes de Cappadoce (2). Grâce à cette

(1) *Constantin Porphyrogénète,* l'Empire grec au dixième siècle, par Alfred Rambaud, pages 333-336.

(2) Continuateur de Théophane, IX, 28.

sage politique, l'empire ne cessa de jouir d'une paix profonde, pendant toute la durée de son règne. Le Continuateur lui-même ne peut s'empêcher de reconnaître la sagesse dont Romain donna tant de preuves dans ses démêlés avec les Bulgares. Mais, comme nous l'avons dit, le Porphyrogénète a pris sa revanche ailleurs. Ce n'est, du reste, pas uniquement contre Romain que Constantin dirige le pamphlet dont nous avons cité un fragment, c'est aussi contre un Grec de vieille race, le Péloponnésien Rendakius.

C'est au patrice et général Sisinius Rendakius que le premier empereur iconoclaste, Léon III, d'abord simple conducteur de caravanes, devait sa carrière militaire. Mais nous n'avons à parler ici que du Rendakius qui fut le protovestiaire de Michel III. Adversaire déclaré de Basile le Macédonien et ami de Photius, il fut, après l'assassinat de son maître, disgracié et puni par le meurtrier. Basile légua sa haine pour Rendakius à Léon le Sage, et celui-ci à Constantin Porphyrogénète; mais elle s'accrut encore en passant dans le cœur de ce dernier.

Nicétas Rendakius avait été un des principaux partisans de Constantin Ducas. Échappé au massacre, il fut amnistié par Zoé, et, après la reprise d'Andrinople, il recommença à travailler contre Constantin en faveur de Lécapène, son parent (1). Ce fut Rendakius qui assura le triomphe de Lécapène.

La petite-fille de Nicétas, Marie, épousa Pierre, fils et successeur du roi des Bulgares, Siméon. L'union de cette demi-Péloponnésienne avec ce prince inspira au Porphy-

(1) A cette époque, le fils de Lécapène, Christophe, avait déjà épousé la fille de Nicétas Rendakius, nommée Sophie.

rogénète les plus sombres pensées et les plus vives inquiétudes (1). Le jour même du mariage, les Bulgares demandèrent que leur princesse eût la préséance sur Constantin, qui devint ainsi troisième empereur et subalterne de Christophe.

C'est après la mort de Rendakius que Constantin Porphyrogénète se venge du passé en calomniant sa famille et sa patrie. S'il se déchaîne avec tant de violence contre la Grèce, ce n'est pas que cette pauvre province lui porte quelque ombrage, c'est uniquement parce qu'elle était la patrie de son ennemi personnel, et parce que ce dernier se vantait souvent de ses illustres ancêtres (2). Il l'avoue même avec cynisme (3). Il conseille à son fils, Romain II, de regarder comme une simple parvenue la petite-fille de Nicétas Rendakius. Il ne recule pas même devant un men-

(1) Le Continuateur explique très-bien les craintes du Porphyrogénète. Il raconte que, après l'entrevue de Romain avec Siméon, deux aigles parurent, dont l'un se dirigea vers Byzance et l'autre vers la Bulgarie.

(2) Tandis que le Porphyrogénète nous donne une description très-détaillée des autres thèmes de l'empire byzantin, il se borne à copier, pour ce qui est de la Grèce, les notes confuses rédigées par Hiéroclès, du temps de Justinien. Il ne dit rien de l'état dans lequel se trouvaient alors les provinces helléniques, mais il ajoute complaisamment que, « conquises par les Romains, elles étaient devenues esclaves ».

(3) Voici le fameux passage sur lequel Fallmerayer a basé son absurde théorie de la *slavisation* de la Grèce : Πᾶσα ἡ Ἑλλάς τε καὶ ἡ Πελοπόννησος ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων σαγήνην ἐγένετο, ὥστε δούλους ἀντ' ἐλευθέρων γενέσθαι· ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος, ὅτε ὁ λοιμικὸς θάνατος πᾶσαν ἐβόσκετο τὴν οἰκουμένην· ὁπηνίκα Κωνσταντῖνος, ὁ τῆς κοπρίας ἐπώνυμος, τὰ σκῆπτρα τῆς τῶν Ῥωμαίων διεῖπεν ἀρχῆς· ὥστε τινὰ τῶν ἐκ Πελοποννήσου μέγα φρονοῦντα ἐπὶ τῇ αὐτοῦ εὐγενείᾳ, ἵνα μὴ λέγω δυσγενείᾳ, Εὐφήμιον, ἐκεῖνον τὸν περιβόητον γραμματικόν, ἀποσκῶψαι εἰς αὐτὸν τουτοῒ τὸ θρυλλούμενον ἰαμβεῖον·

Γαρασδοειδὴς ὄψις ἐσθλαβωμένη.

Ἦν δὲ οὗτος Νικήτας, ὁ κηδεύσας ἐπὶ θυγατρὶ Σοφίᾳ Χριστοφόρον τὸν υἱὸν τοῦ καλοῦ Ῥωμανοῦ καὶ ἀγαθοῦ βασιλέως (*De Thematibus*, II, 6).

songe, car il dit que Christophe, père de cette princesse, était son inférieur, son subalterne, son serviteur (1).

Nous pourrions citer ici une foule de faits des plus graves pour prouver que Constantin Porphyrogénète a fait sciemment et de parti pris falsifier l'histoire à son profit personnel et dans l'intérêt de sa famille; nous pourrions multiplier les contradictions et les inexactitudes du Continuateur, il nous serait facile de le prendre en flagrant délit d'ignorance, mais cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Nous avons simplement voulu, par cette digression, indiquer les raisons pour lesquelles le Continuateur, historien vendu au Porphyrogénète, passa sous silence les exploits contre les Arabes d'un homme qui fut pendant trois ans généralissime d'Orient. Il ne dit rien non plus de l'oncle de Panthérius, Constantin Ducas, qui, lui aussi, fut pendant deux ans revêtu de la même dignité que son neveu (910-912). Le Porphyrogénète a préféré taire ces noms glorieux plutôt que d'être obligé d'en dire du bien (2).

Sa haine se traduit de toutes les façons; il va même jusqu'à dire qu'il eût voulu ne jamais régner sur les Cappadociens et les Paphlagoniens, qui sont « la honte et l'opprobre du genre humain », et auxquels il doit son grossier beau-père, ce Lécapène dont les guerres ne lui ont pas permis de jouir en paix de sa couronne et d'étudier ses livres (3).

(1) *De administrando Imperio*, cap. 13.

(2) M. Rambaud fait une remarque pleine de justesse, et à laquelle nous souscrivons très-volontiers : « Il faut, dit-il, qu'il ait existé, à cette époque, une histoire écrite dans un esprit fort différent de celui du Continuateur, une histoire dont les princes macédoniens n'ont pas cherché à multiplier les exemplaires, et qui est perdue pour nous. » (*L'Empire grec*, page 2.)

(3) Πομπή εἰσι καὶ ὄνειδος καὶ ἐξουθένημα τοῦ ἀνθρωπείου γένους (*de Thematibus*, I, 7). Nous croyons que sa haine contre les Paphlagoniens venait de

Mais si le Porphyrogénète a essayé, sans y parvenir toutefois complétement, d'altérer l'histoire, une tradition des plus respectables est venue jusqu'à nous comme une protestation contre les mensonges et la haine du fils de Léon le Sage.

Le nom de Romain Lécapène est gravé sur les murs de la moderne Byzance (1), et les moines de Stiri, en Phocide, continuent de prier Dieu chaque jour pour l'âme de celui qui sauva la Grèce des invasions bulgares, et y construisit un des chefs-d'œuvre de l'art byzantin.

Nous avons dit que, après avoir raconté les héroïques exploits de Jean Courcouas contre les Arabes, le Continuateur ajoute sèchement que ce vétéran fut destitué par Romain I[er] et remplacé par Panthérius.

Nous ne saurions mettre en doute l'héroïsme du brave Courcouas, mais il nous semble pourtant que les éloges décernés à ce général arménien sont empreints de quelque exagération (2).

l'affection, dont les frères Gongylius, ses tuteurs, tous deux Paphlagoniens, entouraient Romain Lécapène.

(1) Bœckh, *Corpus inscriptionum*, n° 8791.

(2) On connaît les rivalités qui existaient entre les Cappadociens et les Arméniens, aussi bien que les sympathies de la maison macédonienne pour ces derniers, sympathies fondées sur cette vaine prétention que l'ancien palefrenier de Michel III descendait des Arsacides. Les empereurs Héraclides favorisèrent une colonisation d'Arméniens en Cappadoce, et ces étrangers y parvinrent à un tel degré de prospérité que toute la province prit le nom de « thème des Arméniaques ». Constantin songeait même à partager toute l'Asie hellénique en deux grands thèmes, dont l'un aurait porté le nom des Arméniens (voir Rambaud, page 181) ; mais cette idée fut abandonnée, car nous trouvons mentionnés dans le même livre « les thèmes anatoliques et les thèmes de Cappadoce » (*De Cerimoniis*, II, 23). Constantin exalte sans cesse dans ses écrits la bravoure des Arméniens, et nous donne force renseignements sur les plus humbles d'entre eux, tandis qu'il tait les

Le Continuateur nous dit que Courcouas conquit sur les Arabes plus de mille villes et forteresses, et qu'il fit régner une paix profonde sur les bords de l'Euphrate. Nous ne demandons pas mieux que de l'en croire sur parole, mais nous trouvons au moins étrange que les historiens arabes ne disent pas un mot d'un homme qui leur infligea tant de sanglantes défaites ; nous ne nous expliquons pas non plus pourquoi les chroniqueurs arméniens, ses compatriotes, ne mentionnent point les hauts faits de celui que le Continuateur appelle, dans son enthousiasme, un nouveau Trajan et un autre Bélisaire.

Mais des faits plus graves, faussement allégués par le Continuateur, nous donnent le droit de suspecter sa véracité d'historien.

1° Il affirme que Romain avait l'intention de s'unir avec Courcouas par les liens du sang, en donnant la fille de celui-ci pour femme à son petit-fils, nommé comme lui Romain, mais que, cette alliance ayant été empêchée par des intrigues, Courcouas fut pour cette raison destitué, et sa place donnée à Panthérius. Cela serait arrivé en 942, après la déroute des Russes, venus contre Byzance.

Or le même chronographe nous a dit auparavant que Constantin, fils de Romain, épousa, en janvier 941, Hélène la Cappadocienne, et que celle-ci mourut un mois après son mariage. Constantin épousa alors en secondes noces Théophano (1), dont naquit Romain, surnommé Mousélès,

noms et les exploits des généraux grecs qui versèrent leur sang pour lui et pour ses ancêtres.

(1) Probablement proche parente, peut-être même fille de Constantin Ducas. C'est pour cette raison, sans doute, que Romain prit le surnom de *Mousélès*, qui appartenait à la famille de Ducas. Par cette Théophano, Digénis était parent des Lécapènes.

et, suivant Muralt (1), ce nouveau mariage eut lieu après le mois de février 941. On a peine à comprendre comment, en quelques mois, ce Romain vint au monde, arriva à l'âge viril, et put, au commencement de l'année 942, épouser la fille de Courcouas, Euphrosyne.

2° Le même Continuateur raconte que, après la déroute des Russes, Jean Courcouas, *étant encore généralissime d'Orient,* fondit tout à coup sur ceux d'entre eux qui s'étaient réfugiés en Asie et les massacra jusqu'au dernier. Or le chronographe russe Nestor, dont la véracité en ce qui touche l'histoire de ses compatriotes ne saurait être suspectée, raconte ce désastre avec des détails beaucoup plus précis que le Continuateur, détails tirés d'un document contemporain, et, chose curieuse, il ne cite pas même le nom de Courcouas, mais mentionne, au contraire, notre Panthérius. Voici le passage : « Mais arrivent les troupes d'Orient : *le général Panthir* est à la tête de quatorze mille hommes; il est suivi du patricien Phocas qui conduit les Macédoniens, du stratilat Théodore, que suivent les Thraces, et d'une foule d'autres illustres boyards (2). »

En 944, les armées d'Orient dévastent Amide (Diarbékir), pénètrent jusqu'à Nisibis et mettent le siége devant Édesse. Dans cette ville se trouvait le saint Suaire, ou *Image d'Édesse,* envoyé, selon la tradition, par Jésus lui-même à Abgare. Ce prince avait appliqué cette précieuse

(1) *Chronographie byzantine*, page 512.

(2) *Chronique de Nestor,* traduite par Louis Paris, I, page 54. — Cette traduction a été faite sur l'édition du fameux texte de Kœnigsberg. D'autres manuscrits nomment Panthérius *Pamphile.* (Voyez Muralt, page 513, où Panthérius est appelé *Domesticus Pamphir*, et conduit quarante mille hommes au lieu de quatorze mille. Comparez aussi Rambaud, *l'Empire grec au dixième siècle,* page 377.)

relique en manière de fresque, au-dessus d'une des portes d'Édesse, et l'avait ainsi exposée à la vénération de tous ceux qui entraient et sortaient. « On l'avait ensuite murée dans sa niche, avec une lampe devant elle, pour la soustraire à l'impiété du petit-fils d'Abgare ; et, des siècles après, instruits par une apparition, les gens d'Édesse avaient retrouvé leur palladium, avec la lampe toujours allumée. Elle avait suffi pour obliger Chosroès à lever le siége d'Édesse et pour exterminer son armée ; elle avait ensuite guéri la fille du roi, possédée du démon.

« Il n'était bruit dans l'Orient que de ses miracles. Quand les Pères du synode oriental voulurent prouver à Théophile la légitimité du culte des images, en lui racontant les miracles opérés par elles, ils lui citaient en première ligne le portrait de Marie par saint Luc, l'image de sainte Marie à Diospolis, mais surtout l'image d'Édesse (1). »

Les Byzantins, désireux de posséder un pareil trésor, avaient essayé à plusieurs reprises de l'arracher aux mains des infidèles. Romain Lécapène avait même proposé à l'émir d'Édesse d'échanger l'image miraculeuse contre deux cents prisonniers du plus haut rang et une très-grosse somme d'argent ; mais l'émir, craignant sans doute une révolte de ses sujets et de son clergé chrétiens, avait refusé les propositions de l'empereur. Ce fut seulement lorsque les armées grecques reparurent sous les murs d'Édesse que l'émir consentit à livrer la précieuse image, qui fut aussitôt transportée à Constantinople.

(1) Alfred Rambaud, *loc. cit.*, page 107. Nous conseillons de lire en entier le très-curieux chapitre que M. Alfred Rambaud a consacré à l'*Image d'Édesse*.

C'est à peine si les chronographes byzantins mentionnent cette conquête, qui fut cependant considérée comme l'un des plus glorieux faits militaires de l'époque. Silence complet sur Panthérius, alors généralissime d'Orient. Est-il permis de conjecturer que cette tentative contre Édesse fut due à l'initiative de Panthérius, et au désir qu'il nourrissait peut-être de reconquérir la ville qui avait été le berceau de son père et où se trouvaient assurément beaucoup de ses parents et une grande partie de ses biens?

A peine débarrassé de la tutelle gênante de son beau-père, le Porphyrogénète, désormais seul maître, s'empressa de signer la destitution de Panthérius. Ce fut le premier acte de son gouvernement personnel. Il remplaça le valeureux petit-fils d'Andronic Ducas par le général Bardas Phocas (décembre 944).

L'histoire ne nous dit pas de quelle façon Panthérius reçut la nouvelle de sa destitution. Notre poëme est également muet à cet égard ; il n'y est pas même question de Constantin Porphyrogénète, tandis que les noms de Romain et de Nicéphore y sont mentionnés l'un et l'autre.

Cependant la chanson en dialecte de Trébizonde, que nous avons publiée ci-dessus, nous montre Panthérius révolté contre l'empereur. Il y prononce des paroles dédaigneuses contre son successeur Bardas Phocas et contre son fils Nicéphore Phocas. Dans la chanson intitulée *le Fils d'Andronic* (voyez plus haut, page XLVII), il se vante même de ne pas craindre l'empereur Constantin. Enfin il lève l'étendard de la révolte, et Phocas reçoit l'ordre de marcher contre lui. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que le nouveau généralissime part pour combattre le terrible gardien des frontières. Le hasard veut qu'il surprenne

Panthérius pendant son sommeil, il le charge de chaînes et il le conduit à Constantinople. Mais le héros, ayant entendu la voix de sa bien-aimée qui lui reproche de s'être laissé prendre, brise ses fers, tue ceux qui le gardaient, et regagne ses montagnes, où il continue de vivre indépendant.

Le Porphyrogénète nous fournit une curieuse indication, de laquelle nous pouvons conjecturer avec quelque certitude que Digénis, reconnu comme indépendant, gouvernait paisiblement sa petite province des bords de l'Euphrate, avec l'aide des pallikares de son choix, surnommés, comme leur illustre chef, *akrites,* ou gardiens des frontières.

Constantin rédigeant pour son fils, Romain II, le cérémonial d'un voyage impérial en Asie, donne des détails très-circonstanciés sur tout ce que les thèmes anatoliques étaient tenus de fournir au monarque et à sa suite ; il parle principalement des troupes qui devaient composer l'escorte impériale. « Lorsque, dit-il, l'empereur pénètre dans les déserts de Syrie (1), il abandonne toute sa cour et y entre accompagné de cinq cents *akrites* armés, qui forment son avant-garde (2). » Pourquoi ce cérémonial particulier?

(1) Au lieu de désigner par son nom le thème d'Akritas, Constantin Porphyrogénète préfère se servir de la formule employée par Héraclius, lorsqu'il institua la garde des *défilés du désert* (στόμια τῆς ἐρήμου) et la confia aux mercenaires arabes (Théophane, année 6123.)

(2) Le savant annotateur du Porphyrogénète, ne sachant comment expliquer le mot ΑΚΡΙΤΑΙ, écrit ceci : *Verti « delecti viri », nescio quo errore, tanquam si* ἔκκριτοι *scriptum invenissem ; sed vulgata lectio sana est et notat* τοὺς ἐν ἄκροις τεταγμένους, *aciem quæ exercitus* τὰ ἄκρα *obtinet, extrema, frontem, alias prodromi,* l'avant-garde.

Voici, du reste, en entier, le passage du Porphyrogénète : Ὅτε δὲ ἀποβάλῃ ὁ βασιλεὺς εἰς τὰς ἐρήμους, οὔτε ἡ κόρτη προλαμβάνει, οὔτε τὰ βασιλικὰ

Pourquoi cet éloignement de toute la suite impériale? Ne semble-t-il pas que le monarque, lorsqu'il pénètre dans les terres akritiques, craigne de froisser quelques susceptibilités, en se faisant escorter comme sur les terres complétement dépendantes de l'empire? Il se dépouille, pour ainsi dire, de la majesté impériale, il vient plutôt en ami qu'en maître, et il donne à son puissant vassal une preuve de sa haute confiance en se composant à lui-même une garde d'élite avec les soldats de la frontière.

Constantin VII, ayant ressaisi sa couronne grâce au concours de ses beaux-frères Étienne et Constantin Lécapène, crut prudent de se débarrasser de ces deux dangereux auxiliaires. Sous prétexte de conspiration, ils furent enlevés du palais et envoyés en exil, où ils moururent de mort violente ; leurs fils furent faits eunuques et moines. Cependant un fils naturel de Lécapène, nommé Basile Pétinus, homme plein d'énergie et d'audace, conserva la faveur du Porphyrogénète, qui le nomma son premier ministre et lui confia le soin du gouvernement. Il est probable que ce Basile réconcilia Constantin et Panthérius, car nous voyons par la suite l'ex-généralissime d'Orient complétement d'accord sur les choses politiques avec son parent de Constantinople.

Après la mort de Constantin VII, Pétinus fut arrêté, fait moine, puis envoyé en exil. Devenu partisan de Nicé-

πράγματα, οὔτε ἄλλου τινὸς οἱονδήποτε πρᾶγμα, πλὴν οὓς ἔχει ὁρίσειν ὁ δρουγγάριος τῆς βίγλης ἀπὸ προστάξεως τοῦ βασιλέως ἐκ τῶν θεμάτων, προφυλάττουσι καὶ περιπατοῦσιν ἔμπροσθεν τοῦ βασιλέως, ὡς ἀπὸ μιλλίων δύο ἀκρῖται φ', ἄνδρες ἐξωφλισμένοι, καὶ ἕτερον θέμα οἷον ὁρίσει, ἵνα ὦσι πλαγιοφύλακες, ὡς ἀπὸ διαστήματος τοῦ βασιλέως μιλλίων δύο, καὶ ἕτερα δύο θέματα, οἷα ὁρίσει ὁ δρουγγάριος τῆς βίγλης ἐκ προστάξεως τοῦ βασιλέως, ἵνα ὦσιν ὀπισθοφύλακες, καὶ ὑπαλλάσσει τοὺς ἀμφοτέρους ἑκάστῃ ἡμέρᾳ. (*De Cerimoniis*, I, appendix, p. 281.)

phore Phocas, il contribua beaucoup à faire proclamer empereur cet illustre général (963). Ce fut lui qui, à la tête de trois mille hommes, souleva le peuple contre Joseph Bringas, ministre de Théophano et adversaire acharné de Phocas ; il l'obligea à chercher un refuge dans une église et ouvrit les portes au nouvel empereur (1).

Notre poëme nous apprend que Digénis Akritas finit paisiblement ses jours dans le palais qu'il s'était bâti sur les bords de l'Euphrate. Nicéphore n'avait cessé de lui témoigner son estime et sa gratitude, pour la bravoure dont il avait donné tant de preuves en combattant les ennemis de l'empire grec, comme aussi de la sagesse avec laquelle il gouvernait *les grands thèmes akritiques*.

Nous ignorons la date précise de la mort d'Akritas ; nous savons seulement par notre poëme (voyez le vers 767) et par une chanson populaire (voyez plus haut, page LXIII), qu'il mourut à l'âge de trente-trois ans, très-probablement sous le règne de Nicéphore Phocas, c'est-à-dire avant le 10 décembre 969.

V.

TRADITIONS GRECQUES ET ÉTRANGÈRES CONCERNANT DIGÉNIS AKRITAS. IMITATIONS DU POÈME.

Nous avons vu quelle grandiose idée avaient de Digénis Akritas les écrivains byzantins ; nous avons vu également que l'un d'eux, Théodore Prodrome, ne croyait pouvoir

(1) *Léon Diacre,* pages 47, 49 ; *de Cerimoniis,* I, 96. — Ce fut pour en récompenser Basile que Nicéphore institua la dignité de *proèdre* (président du sénat). Disgracié vers la fin du règne de Phocas, Pétinus s'unit à Jean Tzimiscès, qui le combla de faveurs et le nomma ministre.

faire un plus magnifique éloge de Manuel Comnène que d'appeler cet illustre empereur *le nouvel Akritas*. Le peuple des bords du Pont-Euxin chante ce héros depuis neuf siècles, et espère le voir un jour sortir du tombeau et exterminer les infidèles avec sa terrible massue. Un grand nombre de forteresses passent pour avoir été bâties par Akritas; un village de la Chaldée s'appelle Akritanté; en outre, Akritidis et Akritopoulos sont des noms patronymiques des plus répandus dans le pays. Non loin de Trébizonde, à Télikli-Tasi, on montre le tombeau d'Akritas, et les mères ont coutume d'y porter leurs enfants nouveau-nés pour les préserver du mauvais œil (1).

Les Chypriotes, chez lesquels le souvenir d'Akritas s'est perpétué d'une façon extraordinaire pour des raisons que M. Sathas a exposées longuement dans la préface du second volume de sa *Bibliotheca græca medii ævi*, considè-

(1) Εἰς τὸν βίον τοῦ Ἀκρίτου ἀναφέρονται ἐπίσης ὀνόματα καὶ ἄλλων ἡρώων τῆς χώρας, οἷον τοῦ Φιλοπάππου καὶ τοῦ Ἰωαννικίου, μεθ' ὧν μονομαχήσας ἐνίκησεν αὐτούς. Ὡς δὲ τοῦ Ἀκρίτου οὕτω καὶ τοῦ Ἰωαννικίου ὑπάρχουσι πολλὰ τραγῴδια σωζόμενα εἰς τὴν χώραν ταύτην. Ἐκτὸς δὲ ὅτι σώζονται πολλὰ τοιαῦτα καὶ ἐκτενῆ ᾄσματα τοῦ Ἀκρίτου, καὶ πολλὰ φρούρια ἀναφέρονται κτίρια αὐτοῦ, καὶ χωρίον τι τῆς Χαλδίας μέχρι τοῦ νῦν Ἀκριτάντε καλεῖται καὶ πολλὰ οἰκογενειακὰ ἐπίθετα ἀπαντῶνται Ἀκριτίδαι καὶ Ἀκριτόπουλοι. Αἱ περὶ αὐτοῦ παραδόσεις ἐπεκράτησαν πολὺ μάλιστα περὶ τὴν Τραπεζοῦντα, ἂν καὶ οὗτος οὐδόλως ἀναφέρεται περὶ τὰ παράλια, καὶ ὁ τάφος αὐτοῦ δείκνυται πλησίον τῆς Τραπεζοῦντος, περὶ τὸ Τελικλῆ-τασι (τετρυπημένη πέτρα), ὅπου συνήθως φέρουσι τὰ νεογνὰ διὰ νὰ μὴ βασκαίνωνται, καὶ τὰ ᾄσματα τοῦ Ἀκρίτου ἐνταῦθα ὡς ἐθνικὰ καὶ ἡρωϊκὰ προέχουν εἰς τοὺς χοροὺς καὶ τὰς διασκεδάσεις. (Sabbas Ioannidis, *Statistique de Trébizonde,* page 39.)

Nous pouvons ajouter ici, sans toutefois en tirer aucune conclusion, le passage suivant, que nous lisons à la page 114 des Καππαδοκικὰ de M. Rizos : Εἰς τὸ Κλισεχισὰρ (τὰ Τύανα) ὑπάρχουσιν ἄμπελοι καλοί, ἐκ τῶν ὁποίων ἐξάγεται σταφὶς ὁμοία τῆς Κορινθιακῆς· ἐξάγεται δὲ καὶ νίτρον ἐξ οὗ κατασκευάζουσι πυρῖτιν. Εἰς τὸ χωρίον τοῦτο εὑρέθη εἷς πίθος μέγας ἔξωθεν τοῦ ὁποίου ἦτο γεγραμμένον Διγενῆ, κατασκευασθεὶς κατὰ μίμησιν, φαίνεται, τοῦ εὐτελοῦς θαλάμου τοῦ Κυνικοῦ φιλοσόφου (??).

rent le héros cappadocien comme l'idéal de la force surhumaine. M. G. Loukas a donné, dans le numéro 1432 du journal grec *Néologos* de Constantinople, la description d'une statue gigantesque trouvée parmi les ruines de l'antique Amathonte, et qui, suivant le dire du peuple, représentait les traits de Digénis. Le gouvernement ottoman a fait transporter cette statue à Constantinople (1).

Dans un village de l'île de Chypre il existe deux grandes colonnes que l'on appelle communément *les massues de Digénis* (2). M. Athanase Sakellarios appelle Digénis l'*Hercule chypriot, à qui l'on attribue toutes les actions surhumaines* (3).

Les chroniqueurs arabes de l'époque d'Akritas étant encore inédits, nous ne savons si l'on trouverait dans leurs écrits quelques renseignements sur notre héros. Quant aux Persans, ils ont sur Digénis les mêmes idées que le peuple grec. Tout le monde connaît l'immense épopée historique (*Shahnameh*), dans laquelle Firdousi raconte les annales de la Perse (4). Par un orgueilleux sentiment de vanité nationale poussée jusqu'au ridicule, le chantre de la gloire iranienne ne daigne pas même nommer les empereurs et les généraux de Byzance, qui disputèrent aux Sassanides les provinces de l'Euphrate ; les Grecs sont toujours vaincus, emmenés en captivité ; pas la moindre mention de Justinien, pas un seul mot de Bélisaire.

(1) Voyez G. Loukas, Φιλολογικαὶ ἐπισκέψεις, page 31.

(2) *Id., ibid.*, page 32, en note.

(3) A. Sakellarios, *Cypriaques*, III, page 273.

(4) A une époque reculée, il existait en Perse un grand cycle de poésies populaires sur les exploits des héros persans. Kesra Nouschirvan (sixième siècle) fit réunir ces poésies et les déposa dans sa bibliothèque. Deux siècles après, le dernier des rois Sassanides ordonna de les reviser et de les compléter. Enfin le poëte Aboul Kasim Firdousi, utilisant ces riches matériaux,

Firdousi n'a fait d'exception qu'en faveur d'un « farouche pehlewan (1) », qui eut l'insigne honneur de se mesurer avec Kesra Nouschirvan (2), et ce personnage privilégié n'est autre que notre héros. Voici en quels termes Firdousi raconte cet épisode :

« De là il marcha (le roi de Perse) avec son armée, laissant derrière lui Araïschi Roum. Quelqu'un vint lui dire que le kaisar (l'empereur de Byzance) envoyait une armée et qu'on la voyait sur la route. Lorsque le roi eut appris qu'il arrivait une masse de troupes portant des lances et des cuirasses, il dit à son armée ce qu'il avait entendu, pour qu'elle se préparât, et elle se mit en marche comme une montagne de fer, et les trompettes d'airain résonnèrent.

« Un messager des espions arriva en courant auprès du roi du monde et lui dit que le kaisar envoyait une armée composée de ses plus illustres guerriers, tous avides de combats, comme des loups, commandés par un farouche pehlewan, dont le nom roumi (grec) était FARFOURIOUS (Porphyre) (3), un cavalier portant haut la tête et précédé de clairons et de timbales.

composa son *Livre des Rois*, publié avec une traduction française par M. Jules Mohl.

(1) *Pehlewan* est le synonyme d'*Akritas*, gardien des frontières.

(2) Les anachronismes de cette sorte sont des plus fréquents chez Firdousi. Il confond sans cesse les Persans modernes avec les anciens Perses, et les auteurs byzantins les confondent avec les Arabes. Michel Psellus (page 8) et Cédrénus (page 433, 6), racontant la fuite de Bardas Sclérus (976) près du calife de Bagdad, Azodeddaula, appellent ce dernier (qui était contemporain d'Akritas) Chosroès, nom du roi de Perse, contre lequel Firdousi fait marcher notre héros.

(3) C'est ainsi que M. Mohl lui-même rétablit le nom défiguré de Farfourious. On sait que le philosophe Porphyre n'est jamais appelé autrement que Farfour par les Arabes et les Persans.

« Le roi amena de la salive à ses lèvres (se mit à parler) et ordonna de former les rangs ; les deux armées se rapprochèrent, et la poussière ne laissa plus passer le vent. Il y avait là rassemblée une glorieuse armée perse de héros pleins de fierté frappant de l'épée, leurs glaives teints de sang et déchirant les nuages, tous ayant les reins ceints pour le combat, des hommes puissants, de grands personnages et de Keianides. Cette armée ne tardait pas plus que ne tarde un léopard, qui bondit d'en haut sur sa proie ; de tous côtés il y eut des monceaux de Roumis tués ou des blessés mis hors de combat. Farfourious fut blessé et s'éloigna de la mêlée ; son drapeau était déchiré, ses timbales étaient jetées par terre. Les cavaliers iraniens, semblables à des léopards auxquels il tombe sur la plaine un argali dans les griffes, s'élancèrent à la poursuite des Roumis et en débarrassèrent les vallées et la plaine (1). »

Quand les Turcs s'emparèrent des provinces grecques de l'Asie, et particulièrement de la Cappadoce, ils y trouvèrent sans nul doute en très-grande vogue, parmi leurs nouveaux sujets chrétiens, le cycle de chansons relatif aux victoires d'Akritas sur leurs coreligionnaires, les Arabes. Il est permis de penser que ce fut pour contre-balancer, aux yeux de leurs sujets musulmans, le héros grec, qu'ils inventèrent les exploits du fabuleux Sajjid Batthâl. Ils personnifièrent en lui la lutte de l'islam contre le christianisme. Cet Akritas musulman est même plus ancien que celui dont il est la contrefaçon, il est contemporain d'Hé-

(1) Le Livre des Rois, par Aboul Kasim Firdousi, publié, traduit et commenté par Jules Mohl (vol. VI, pages 211-213). Le même Firdousi ajoute (page 219) que Farfourious, ainsi vaincu, conseilla à l'empereur de demander la paix.

raclius et des successeurs de cet empereur *Asator, Takfur* et *Kanâthus,* trois noms que l'on chercherait vainement dans les annales byzantines. Le théâtre de ses prodigieux exploits est Mélitène, Césarée, Amorium et même Constantinople.

Sajjid Batthâl vainc les empereurs, massacre une multitude de généraux, viole force princesses, et enfin se mesure en champ clos avec notre Akritas (Akratès), général d'Héraclius. Les ancêtres de Sajjid vivaient du temps d'Omar, émir de Mélitène (notre Ambron), comme Jean Chrysochéris, le grand-père paternel du héros byzantin.

Un savant orientaliste allemand, M. Fleischer, a démontré tout ce qu'il y a de fabuleux dans cette invention, postérieure même aux Seldjoucides d'Iconium. Il croit que ce roman fut rédigé vers la fin du quatorzième siècle, ou dans les premières années du quinzième. Nous pensons que ce ne furent pas les Seldjoucides, mais les descendants d'Ertogrul, les ancêtres de la race ottomane, qui inventèrent cet Akritas musulman, lorsque Allaeddin leur donna le petit thème akritique qui devint peu après le grand empire turc.

Un professeur de l'université de Munich, M. Hermann Éthé, a publié, en deux petits volumes, une traduction de ce curieux monument de la vieille langue turque (1). Pour donner au lecteur une idée de ce roman, il suffira d'insérer ici le jugement qu'en a porté M. Jules Mohl, dans le *Journal asiatique*.

« Le héros du roman, Batthâl, est représenté comme

(1) Die Fahrten des Sajjid Batthal; ein alttürkischer Volks-und Sittenroman, zum erste Male vollständig übersetzt von Dr. Hermann Ethé. *Leipzig,* 1872 (librairie Brockhaus).

un descendant de la famille de Mohammed, qui serait né à Malatia, vers la fin du second siècle de l'hégire, et aurait passé sa vie à combattre les empereurs grecs. M. Fleischer a très-bien montré qu'il n'y a rien d'historique dans le personnage et qu'il n'y a pas même un noyau, si petit qu'il soit, de faits et de traditions arabes dans ce roman, qui n'est historique à aucun autre degré que comme une grossière et fabuleuse représentation de la lutte très-réelle entre l'empire grec et les musulmans. Mais c'est une représentation d'origine turque et non pas arabe, et, par conséquent, très-postérieure au temps dans lequel l'auteur ou les auteurs inconnus du roman placent Batthâl.

« Il n'y a rien dans les actions ou les manières des personnages, non-seulement rien de la générosité des anciens Arabes, dont Antar et Hatim Taï sont les représentants, mais rien de l'élégance des Khalifes, ni des sentiments chevaleresques des Arabes d'Espagne ; c'est le tableau d'une soldatesque brutale et fanatisée : la seule vertu d'un musulman est de tuer le plus de chrétiens possible ; le seul mérite possible d'un chrétien est d'adopter l'islam. Le fond du livre est une série de batailles, dans lesquelles Batthâl met en fuite infailliblement les armées grecques, et ces récits de massacres sont variés de temps en temps par des incidents d'intrigues, d'empoisonnements, d'enlèvements et de conversions de princesses grecques, et, vers la fin, d'histoires de fées et de magiciens. Le tout produit l'impression de contes faits par des gens très-ignorants pour une populace très-ignorante encore et avide de ces récits merveilleux, qui pouvaient charmer les oisifs des cafés turcs et les soldats aux bivouacs, et entretenir le fanatisme nécessaire pour l'éternelle guerre sainte. De pareils livres

n'ont pas d'auteurs connus ; ils se forment par une agglomération de fables, qui finissent par être réunies en volume pour les conteurs publics, et se perpétuent ainsi.

« Naturellement le texte des livres de ce genre ne se conserve pas bien religieusement, et les conteurs et les copistes y changent et y ajoutent bien souvent. C'est ainsi qu'on rencontre dans Batthâl l'emploi du mousquet (I, 155) et le nom de Stamboul (I, 195) ; ce sont certainement des additions postérieures des copistes.

« ... Si l'œuvre ne mérite pas beaucoup d'intérêt par son contenu, ni par l'art avec lequel elle est rédigée, elle a l'importance que tous les livres réellement populaires possèdent en nous faisant connaître l'état de la grande masse d'une nation dans une époque donnée ; car, dis-moi ce qui t'amuse et je te dirai ce que tu es, et Batthâl nous indique sans doute l'état des esprits chez les Turcs de la basse classe sous les sultans d'Iconium et probablement plus tard. C'est précisément le sujet sur lequel les ouvrages d'histoire et de littérature nous instruisent généralement le moins (1). »

Luitprand rapporte un fait qui démontre avec quelle rapidité les chansons populaires byzantines se répandaient par le monde. Il nous dit que, lors de son voyage à Constantinople, en 958, les chansons faites contre les fils de Romain Lécapène (945) « se chantaient non-seulement en Europe, mais en Asie et en Afrique (2) ».

Mais, si des chansons éphémères par cela seul qu'elles étaient satiriques, se propageaient avec une si étonnante promptitude, nous ne devons pas trouver surprenant que

(1) *Journal asiatique*, janvier 1874, pages 70-72.
(2) *Antapodosis*, V, 21-22.

le grand cycle akritique ait étendu ses immenses rayons sur toute la Grèce et ait survécu à tant de tempêtes et de bouleversements

Nous ne pouvons pas dire toutefois que le poëme qui célèbre les hauts faits de Basile Digénis ait exercé quelque influence sur les littératures étrangères. On trouve bien çà et là dans les chansons françaises relatives à Guillaume au Court-Nez maints passages qui ne sont pas sans analogie avec certains épisodes de la vie d'Akritas, mais ce n'est peut-être là qu'un effet du hasard, et nous ne pouvons en faire la comparaison détaillée, le cycle français étant encore inédit. Contentons-nous d'extraire quelques faits de l'analyse que M. Paris a donnée d'une branche satirique de ce grand poëme.

Quand Guillaume, après la bataille d'Aleschans, vint en France demander le secours du roi contre les Sarrasins, il avait remarqué dans les cuisines royales un marmiton de grande beauté, de taille gigantesque et de force miraculeuse. On l'avait acheté en Sicile sous le nom de Rainouart. On sut ensuite qu'il était fils de Desramé, émir de Cordoue, et, par conséquent, frère de la belle Orable, mariée, sous le nom de Guibour, à Guillaume au Court-Nez. Renoart, Renouart ou Rainouart était doué d'un bon naturel. Les fées avaient, à sa naissance, décidé qu'il serait grand et beau, invincible à la guerre, mais simple d'esprit, ivrogne et glouton (1). Il suffisait d'un repas pour lui faire oublier ses promesses, ses affections, ses haines et ses colères. Il souffrait assez les injures et les railleries, mais parfois le lion, en se réveillant, assommait et broyait les insolents et

(1) Comparez la chanson trébizondienne, traduite plus haut, où il est question de la voracité de Porphyre.

les railleurs. Ce personnage, mélange d'héroïsme et de brutalité grotesque, inspire la surprise, l'épouvante et le dégoût. Auprès de lui Guillaume Fierabras ne semble plus qu'un guerrier ordinaire.

Pour toute arme, n'étant encore ni adoubé chevalier, ni même baptisé, il a choisi une énorme massue qu'il appelle *tinnel.*

Toutes les fois que Rainouart n'assomme pas, et qu'il ne dort ni ne mange, il joue avec son tinnel, le lance en l'air, le rattrape et le balance de mille façons, si bien qu'à sa taille et à ses évolutions on reconnaîtrait volontiers en lui le modèle des tambours-majors de nos régiments.

Il met à mort les géants Borel, Aprapart, Ansebier, Crucados, Malegrape et Baldus ; il extermine les Sarrasins. Il épouse la belle Aelis, fille du roi Louis, reçoit en dot les villes de Tortelouse et de Porpaillart.

La première partie de cette chanson comprend six mille vers. Dans la seconde, le poëte parle des combats et duels de Rainouart contre les Sarrasins géants et surtout le terrible Loquifer, géant sicilien, plus grand, plus vigoureux que Rainouart. Enfin Rainouart devint moine, c'est la troisième partie de ce cycle, le *Moniage Rainouart* (1).

Il y a dans ce long poëme plusieurs épisodes que l'on peut croire avoir été inspirés par le poëme de Digénis. Dans le *Moniage,* Guillaume se vante de connaître la langue grecque,

> Grizois parole, bien en fus doctrinés....

au grand étonnement de M. Paris, qui écrit : « Nous n'en

(1) Histoire littéraire de la France, tome XXII, pages 503-550.

conclurons pas qu'au neuvième siècle ou au dixième la langue grecque ait encore été de quelque usage dans le territoire de ces anciennes colonies phocéennes. »

Le dernier descendant de Rainouart, Foulque de Candie, se dit d'origine crétoise.

Comme Digénis Akritas, Guillaume se retire dans une espèce de solitude ; il y fait planter des vignes et faire des jardins où abondent toutes sortes d'arbres fruitiers ; il meurt dans son domaine après avoir vu mourir son père et sa femme.

Une comparaison minutieuse du cycle akritique avec les chansons de geste relatives à Guillaume au Court-Nez démontrerait sans doute d'une façon plus évidente l'analogie qui existe entre ces deux productions. Nous laissons à d'autres le soin d'étudier cette question, qui ne saurait manquer d'être intéressante.

Mais il est une production des derniers temps de la littérature byzantine qui a surtout beaucoup emprunté au poëme de Digénis. Nous voulons parler du curieux poëme allégorique de Méliténiote publié par M. Miller dans le tome XIX (seconde partie) des *Notices et extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*. M. Miller, après avoir passé en revue tous les membres connus de la célèbre famille des Méliténiotes, ajoute ceci : « Reste donc Manuel Méliténiote, sur lequel nous ne savons absolument rien, si ce n'est qu'il vivait au commencement du quatorzième siècle. Que ceux qui se contentent d'une simple conformité de nom admettent que ce Manuel est l'auteur de notre poëme, je n'ai rien à objecter contre une semblable hypothèse ; mais je ne vois rien non plus qui puisse lui donner du poids et de la consistance. Quoi qu'il en soit,

l'auteur se nomme Méliténiote, et il paraît avoir écrit à peu près vers la même époque, c'est-à-dire à la fin du treizième siècle ou au commencement du quatorzième (1). »

Le fond de ce poëme, purement allégorique, n'a rien de commun avec celui qui célèbre les exploits de Basile Digénis ; mais Méliténiote s'est certainement servi du poëme vulgaire comme d'un canevas sur lequel il a brodé plusieurs morceaux, qui ne sont qu'une pompeuse amplification de mauvais goût, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre. Parfois même il copie, sans se donner la peine de déguiser son plagiat. D'autres fois il ramène ἐπὶ τὸ ἑλληνικώτερον, comme on dirait aujourd'hui, le langage simple et populaire du chantre de Digénis. Il arrange les mots d'une façon plus savante et plus conforme aux exigences de la syntaxe du grec littéral. Il polit le vers politique, un peu libre dans ses allures, dont fait usage la poésie vulgaire ; il transpose les termes, afin que son vers ait bien tous les accents nécessités par la prosodie savante et plus raffinée, dont les lettrés sont les inventeurs.

Comparons, d'abord, cette description du mois de mai avec celle qui se trouve au début du septième livre de Digénis Akritas :

Ἐν τῷ καιρῷ τοῦ ἔαρος, τῇ πρώτῃ τοῦ μαΐου,
(οὗτος δὲ κρείττων τῶν μηνῶν τῶν δώδεκα τυγχάνει,
ὡς ὅτι κόσμος πέφυκε πᾶσι τοῖς ὑφ' ἡλίου
καὶ τῶν φυτῶν καὶ τῶν ἀνθῶν ἀγλάϊσμα καὶ κάλλος·
ἐρώτων γὰρ ἀνάμεστος οὗτός ἐστι καὶ πόθων,
καὶ τῆς μυθώδους πρόξενος θεᾶς τῆς Ἀφροδίτης,

(1) *Notices et extraits des manuscrits,* tome XIX, page 9.

τὴν γῆν μιμεῖσθαι οὐρανὸν λαμπρῶς παρασκευάζει,
ἄνθεσι ταύτην ψηλαφῶν πολλοῖς ποικιλοχρόοις)·
ἐν ταύταις γοῦν, ὡς εἴρηται, ταῖς τοῦ μηνὸς ἡμέραις,
ὅταν ἡ γῆ λαμπρύνεται ταῖς χλοεραῖς βοτάναις, etc.

L'imitation est flagrante; le vers 1867 du poëme d'Akritas est reproduit ici même avec une très-légère modification.

Dans notre poëme, les vers 1641 et 1642 sont ainsi conçus :

Ἐγὼ δὲ προσεδόκησα αὐτὴν φάντασμα εἶναι,
ὅλος ἔντρομος γέγονα, τριχῶν μου ὀξυθέντων.

Et, dans le poëme de Méliténiote, on trouve ces deux vers (140-141) :

Ἐγὼ δὲ ταύτην φάντασμα τυγχάνειν προσδοκήσας,
ἔντρομος ὅλος γέγονα, καὶ πρὸς φυγὴν ἐτράπην.

Nous pourrions multiplier les rapprochements, ils seraient tous aussi concluants que les deux que nous venons de faire, mais cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Contentons-nous de signaler à l'attention des personnes qui seraient désireuses d'entreprendre un tel travail, la description des jardins, celle du palais, et surtout celle des peintures représentant des épisodes empruntés à la Bible ou aux récits des mythographes antiques.

La parenté entre ces différents morceaux et les morceaux correspondants de notre poëme est telle qu'ils peuvent servir souvent à s'éclaircir les uns les autres. Plus d'une fois une leçon douteuse du poëme d'Akritas a été confirmée par le poëme de Méliténiote, et réciproquement.

Nous ne saurions terminer ce paragraphe sans faire remarquer que, lorsqu'on parcourt l'immense épopée de Firdousi, on est frappé d'y trouver en maints endroits le même esprit de combats, de duels et d'aventures qui anime le poëme byzantin. Nous ne pouvons cependant pas prétendre y retrouver des traces d'une imitation quelconque ; ce ne sont ni les mêmes descriptions, ni le même style ; le fond seul possède un certain air de parenté.

Les akrites (pehlewans) persans, Zahl et Rustem, sont des géants qui n'ont à peu près rien d'humain, tandis que, dans les exploits du héros byzantin, bien que grossis par l'imagination du peuple, nous ne voyons absolument rien qui sorte des bornes du possible (1).

(1) L'épisode qui nous a le plus frappé est celui d'Isfendiar. Selon le récit de Firdousi, le prince Guschtasp se rendit incognito à la cour de l'empereur de Constantinople (Roum Kaisar) et y épousa sa fille, nommée Kitaboun, contre la volonté du monarque. Pour cette raison, elle fut chassée du palais sans dot. De cette union d'un Persan et d'une Grecque naquit Isfendiar, « le héros au corps d'airain ». Il vainquit tous les preux et même le fameux Rustem, le héros de l'épopée iranienne. Ce dernier, honteux de sa défaite, veut mourir, et dit à ses amis qui l'entourent : « J'ai traversé le monde entier, j'ai appris ce qui est connu et ce qui est secret, j'ai saisi le Div (démon) blanc par la ceinture et l'ai jeté par terre comme une branche de tremble, et je céderais devant Isfendiar et sa force, et cette fortune de combat ! Mes flèches ont traversé des enclumes ; quand elles ont rencontré un bouclier, elles l'ont trouvé faible ; mais j'ai eu beau les lancer contre la cuirasse d'Isfendiar, c'était comme si l'on frappait un rocher avec des épines. Autrefois, quand je saisissais une pierre, ma main l'écrasait comme un concombre ; maintenant j'ai fait saisir la ceinture d'Isfendiar, mais ma main qui le serrait n'a fait aucune impression sur lui. Quand un crocodile voyait mon épée, il se cachait sous les pierres ; mais cette épée ne perce pas la cuirasse sur la poitrine d'Isfendiar, ni même l'étoffe de soie qni lui couvre la tête. Je rends grâce à Dieu de ce que la nuit était sombre, et de ce que, dans cette obscurité, son œil était troublé. J'ai échappé à la griffe de ce dragon, mais je ne sais si cette délivrance me sauvera. Quand je réfléchis, je ne vois d'autre moyen que de monter demain sur Raksch (son coursier), et de m'en aller

Il serait difficile de dire ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'épisode de l'Amazone Maximo ; mais on ne saurait s'empêcher de remarquer que la fin présente une ressemblance très-frappante avec ce que l'histoire raconte de l'Amazone Thalestris et de ses relations avec Alexandre le Grand (1).

VI.

CAUSES QUI ONT PERPÉTUÉ LE SOUVENIR D'AKRITAS. LES AKRITES ET LES APÉLATES.

Si le souvenir de Digénis Akritas s'est perpétué jusqu'à nous d'une si admirable façon, ce curieux phénomène historique, dont on trouverait bien peu d'exemples dans les annales de l'humanité, est dû à deux causes principales : la première, c'est que Digénis se rendit fameux par sa valeur personnelle ; la seconde, qu'il fut le dernier représentant de l'hellénisme sur les bords de l'Euphrate.

Peu de temps après sa mort, les provinces grecques de l'Asie furent conquises par les Seldjoucides, les Mongols et les Ottomans, et à jamais séparées de l'empire byzantin. Une langue barbare et une religion plus barbare encore leur furent imposées par le cimeterre. *La force prime le droit* est un axiome vieux comme le monde. Mais, au milieu de tant de désastres, d'égorgements et de ruines, et sur-

dans un lieu où Isfendiar ne saurait trouver ma trace (*le Livre des Rois,* IV, pages 663-665). » Grâce à des sortiléges, Rustem réussit enfin à tuer son terrible adversaire.

On peut trouver aussi dans l'épisode de la victoire de Rustem sur le Div blanc quelque analogie avec le duel entre Digénis et Charon.

(1) Quinte-Curce, VI, 6.

tout en l'absence de tout espoir de délivrance, ces pauvres populations trouvaient une joie amère à se rappeler les glorieux souvenirs du passé. En chantant les exploits du terrible vainqueur des musulmans, en vénérant sa mémoire, elles oubliaient pour un instant les lourdes chaînes de l'esclavage et sentaient passer sur elles comme un souffle de liberté.

A ces raisons, qui expliquent dans une certaine mesure la vénération traditionnelle dont Digénis est l'objet de la part du peuple grec, il vient s'en joindre d'autres, d'une moindre importance, il est vrai, mais dignes toutefois d'être mentionnées.

Digénis fut l'inventeur de la tactique militaire appelée de son nom *akritique*. Cette tactique, appliquée pour la première fois par Nicéphore et Léon Phocas contre les Arabes, fut couronnée du plus éclatant succès. L'empereur Jean Tzimiscès eut aussi à se féliciter de l'avoir employée contre les Russes, et il la reconnut officiellement comme tactique de l'empire.

Ce fut aux akrites que l'empire grec, chassé de Constantinople à Nicée par les croisés, dut sa conservation. Au contraire, la suppression de cette tactique par Michel Paléologue amena presque aussitôt les triomphes d'Otman, qui n'était, lui, qu'un akrite du sultan d'Iconium.

N'oublions pas non plus que Basile Digénis fut le dernier rejeton *authentique* de la famille des Ducas, l'une des plus populaires de l'empire byzantin.

Les Comnènes aimaient à se dire les descendants des Ducas, et c'est sans doute pour flatter cette prétention orgueilleuse que Théodore Prodrome appelait Manuel *le nouvel Akritas*. On alla même jusqu'à prétendre que

le premier des Ducas était cousin de Constantin le Grand (1).

On sait que la mort de Constantin Ducas, en 913, fut suivie de l'extermination de tous les membres mâles de sa famille. Il ne resta qu'un fils de Constantin, qui fut fait eunuque et envoyé en Paphlagonie avec sa mère. Notre poëme nous apprend, en outre, que Digénis mourut sans laisser d'enfants.

Cependant, environ quatre-vingts ans après la mort d'Akritas, nous trouvons une famille de Ducas occupant successivement le trône de Byzance pendant dix-sept ans, de 1059 à 1077. Ils prétendent descendre en droite ligne d'Andronic et de Panthérius. Michel Psellus, leur historien et leur ami, ne contredit pas cette prétention. Mais, en revanche, Zonaras déclare que l'empereur Constantin Ducas ne pouvait descendre de l'ancienne famille que par les femmes, et n'était pas, par conséquent, *un Ducas pur, mais de sang mêlé* (2).

(1) Εἰ γάρ τις ἀνάρρουν ὥσπερ ἀναδραμεῖν βούλοιτο, εὑρήσει τὸ τῶν Δουκῶν γένος ὥσπερ ἐκ πρώτης ἀναβλύσαν τῆς τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου φυλῆς, καθότι καὶ ὁ πρῶτος Δούκας ἐκεῖνος, εἷς ὢν τῶν μετὰ τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης ἀπαναστάντων καὶ πρὸς τὴν νεωτέραν μετοικησάντων, καθ' αἷμα τῷ μεγάλῳ Κωνσταντίνῳ καὶ γνησιώτατα προσῳκείωτο. Ἐκείνου τε γὰρ ἐξάδελφος ἦν καὶ τὴν τοῦ δουκὸς Κωνσταντινουπόλεως ἀξίαν παρ' αὐτοῦ ἐγκεχείριστο. Κἀντεῦθεν καὶ πάντες ἐξ αὐτοῦ μετωνομάσθησαν οἱ Δουκώνυμοι (Nicéphore Bryenne, *préface*, page 13). — L'auteur anonyme du dialogue intitulé *Timarion* dit aussi, en parlant de la famille des Ducas : Ἡρωϊκὸν τὸ γένος τοῦτο καὶ ὡς ἐξ Ἰταλίας καὶ τῶν Αἰνειαδῶν μεταβὰν πρὸς τὴν Κωνσταντίνου πολλοῖς ὑποψιθυρίζεται (*Notices et extraits des Manuscrits,* tome IX, seconde partie, page 178).

(2) Οὗτος ὁ βασιλεὺς (Constantin Ducas) ηὔχει μὲν ὡς ἐπὶ προγόνοις τοῖς πάλαι τῇ τῶν κεκλημένοις ἐπωνυμίᾳ, τῷ Ἀνδρονίκῳ δηλαδὴ καὶ τῷ Πανθηρίῳ, καὶ ἐπὶ τούτοις τῷ Κωνσταντίνῳ. Ἀλλὰ τοῦ γένους ἐκείνων πάλαι πανοικὶ ἐξολοθρευθέντος, ἐκ θηλείας τινός, ὡς λόγος, οἱ τούτου κατήγοντο πρόγονοι, ὅθεν οὐδὲ

Si nous en croyons notre poëme, Andronic Ducas avait cinq fils. On peut donc supposer que c'était d'une fille de l'un d'eux, mariée en Asie-Mineure, que descendait la famille impériale des Ducas. Un passage de Matthieu d'Édesse relatif à l'avénement de Constantin Ducas vient même confirmer cette conjecture. L'historien arménien raconte qu'Isaac Comnène « envoya dans le pays des musulmans à Édesse, et manda le gouverneur de cette ville, nommé Ducas (Doughidz), qui appartenait à l'une des plus illustres familles de l'empire.

« Ayant pris, ajoute-t-il, la couronne entre ses mains, il la lui posa sur la tête, se prosterna devant lui et le fit asseoir sur le trône (1). »

Sous le règne de Romain Lécapène, un aventurier macédonien nommé Basile se donna comme le fils de Constantin Ducas ; reconnu pour tel par les thèmes anatoliques, il leva l'étendard de la révolte. Il fut arrêté et condamné à avoir la main coupée ; mais, étant parvenu à recouvrer la liberté, il se fit faire une main de bronze et recommença la lutte contre l'empire. Arrêté une seconde fois, il fut con-

Δούκας λελόγιστο καθαρός, ἀλλ' ἐπίμικτος καὶ κεκιβδηλευμένην ἔχων τὴν πρὸς τοὺς Δούκας συγγένειαν (ZONARAS, Annales, II, pages 272-273, édition de Paris).

(1) *Chronique de Matthieu d'Édesse,* traduite par Dulaurier, page 106. — Il faut noter que cette nouvelle branche des Ducas fait son apparition vers l'époque où l'on peut placer la mort de Digénis. Andronic Ducas, surnommé le Lydien, patrice et général de Basile II, et ses deux fils, Christophe Épictès et Bardas Mongus, firent cause commune avec le rebelle Bardas Scliros (977). Trois ans plus tard, en 980, ils abandonnèrent Scliros, qui passa chez les Arabes, et ils se soumirent à l'empereur. Christophe est probablement ce Ducas, *domesticus* d'Orient, qui fut tué au siége d'Apamée, en 997, et dont les fils furent faits prisonniers par les Arabes d'Égypte. Bardas Mongus soumit les Khazars (1016), et fut le père de l'empereur Constantin Ducas.

duit à Constantinople, puis brûlé vif à Amastriana, en 931 (1).

Les Paléologues prennent aussi le nom de Ducas, au moment de leur entrée sur la scène historique. Georges Paléologue avait épousé Anne, fille du protovestiaire Andronic Ducas. Ses fils ne portent pas le nom de leur père, mais celui de leur mère ; l'épitaphe de l'un d'eux était ainsi conçue : Ἀνδρόνικος ἐκ Δουκῶν γένους (2).

L'auteur anonyme du *Timarion* mentionne encore un autre fils de Georges Paléologue, et il lui donne le nom de Michel Ducas (3). En citant ces quelques faits, nous avons voulu démontrer combien fut grande et durable la popularité des Ducas. Ajoutons que, à notre avis, cette popularité n'a pas dû peu contribuer à conserver au nom de Digénis Akritas le prestige qui l'entoure encore aujourd'hui.

— Il nous faut maintenant dire quelques mots relativement à la dignité d'*akrite*. Ce n'est pas, comme on pourrait être tenté de le croire, Akritas qui en fut revêtu le premier. Cette institution existait déjà du temps des Romains, mais sous un autre nom ; les gardiens de la frontière s'appelaient alors *milites limitanei*.

Digénis ne fut cependant pas un simple *miles limitaneus*, mais plutôt une sorte de seigneur à demi indépendant, comme l'était en France le *marquis*, en Allemagne le *markgraf*, en Géorgie l'*arnaour*, en Perse le *pehlewan*, en Arménie le *marzban*, et chez les Tartares le *pacha*, titres dont l'équivalent grec est Akritas, ou Gardien des frontières (4).

(1) Continuateur de Théophane, IX, 33.

(2) Bandini, *Catalogue de la bibliothèque Laurentienne de Florence*, tome II (mss. grecs), pages 193-194.

(3) Notices et extraits des Manuscrits, IX (2e partie), pages 153-154.

(4) M. Sathas préparant une étude spéciale sur les *akrites* et les *apélates*, nous n'en dirons ici que quelques mots.

Les Byzantins donnaient aussi aux soldats chargés de veiller à la sûreté des frontières le nom hybride de προτήκτορες τῶν μεθορίων. On trouve encore les dénominations latines de *milites armati* et *milites claustrini* (1).

Justinien porta un coup mortel à l'institution des *gardiens des frontières,* lorsqu'il retira à cette milice d'élite les fiefs et les priviléges que lui avaient accordés, en récompense de sa fidélité et de sa vaillance, les empereurs Alexandre Sévère, Dioclétien et Théodose II.

La plupart de ces vétérans furent appelés à Byzance et formèrent la garde impériale des *scholæ.* Parmi eux se distinguaient les *armati,* accompagnés de leurs pallikares (*puer*).

Durant la guerre contre les Arabes, l'empereur Héraclius réorganisa le corps des *akrites,* mais il s'y glissa malheureusement beaucoup de renégats mercenaires. Ses successeurs, et principalement les empereurs de la maison macédonienne, confièrent la garde des frontières aux Arméniens, qui furent loin de répondre à la confiance qu'ils avaient inspirée. Ces mercenaires entretenaient contre Byzance de vieilles rancunes mal éteintes qui se rallumaient souvent d'une façon inquiétante, et plus d'une fois on les vit faire cause commune avec l'ennemi, auquel ils auraient dû opposer une barrière infranchissable.

Digénis fut le régénérateur de cette institution nationale. Grâce à sa bravoure personnelle, il soumit les *apélates,* qui régnaient en maîtres au-delà de l'Euphrate (2).

(1) Cette dernière expression s'applique plus spécialement aux *gardiens des défilés,* appelés par les Byzantins κλεισουράρχαι, et *dervénagas* par les Arabes et les Turcs.

(2) Les *apélates* (ἀπελάται) ne peuvent être mieux comparés qu'aux *clephtes*

Nous avons déjà dit et nous répétons ici que la suppression de la tactique des *akrites* fut une des principales causes qui amenèrent la ruine de l'empire byzantin ; ce fut, au contraire, en la conservant religieusement que le fameux Otman put conquérir l'Asie et préparer ainsi à ses successeurs la conquête de Constantinople, où ils règnent encore aujourd'hui.

Les premiers sultans avaient confirmé dans leur charge les *akrites* et les *clisourarques* de la Grèce proprement dite, mais Soliman II les déposséda, et confia aux Turcs et aux Albanais la garde des défilés ou *dervens* (ΝΤΕΡΒΈΝΙΑ). A partir de cette époque, une guerre terrible, acharnée, implacable, fut déclarée par les Grecs à leurs envahisseurs, et les pallikares marchèrent au combat, en chantant la fameuse protestation de Stergios :

Κὴ ἂν τὰ ντερβένια τούρκεψαν, τὰ πῆραν Ἀρβανίταις,
ὁσό 'ν' ὁ Στέργιος ζωντανός, πασᾶ δὲν προσκυνάει,
πασᾶ 'χει ὁ Στέργιος τὸ σπαθί, σουλτάνο τὸ ντουφέκι·
ὅσο χιονίζουν τὰ βουνὰ κὴ ἀνθοβολοῦν οἱ κάμποι,
κ' ἔχουν ἡ ῥάχες κρυὰ νερά, Τούρκους μὴ προσκυνοῦμε.
Πᾶμε νὰ λημεριάσωμεν ὅπου φωλιάζουν λύκοι,
σὲ κορφοβούνια, σὲ σπηλῃαῖς, σὲ ῥάχες καὶ ῥαχούλαις.
Σκλάβοι 'ς ταῖς χώραις κατοικοῦν καὶ Τούρκους προσκυνοῦνε,

de la guerre de l'Indépendance hellénique ou aux *haïdouks* slaves. C'était, comme leur nom l'indique, les *chassés*, les *bannis*, les *out-law*. Parfois au service de Byzance, ils étaient employés par quelques localités à la garde des champs et s'appelaient alors ἀγροφύλακες. Une fois congédiés, ils se faisaient voleurs de grand chemin, ils vivaient de rapines et de brigandage. Ils emmenaient dans leurs repaires les voyageurs dont ils parvenaient à s'emparer, et ils ne les relâchaient que moyennant une rançon considérable. Leur arme principale était une massue de fer, appelée de leur nom ἀπελατίκιον, ἀπελατίκιν, πελατίκιν, *etc.*

κ' ἐμεῖς γιὰ χώραν ἔχομε ῥημιαῖς κὴ ἄγρια λαγκάδια·
παρὰ μὲ Τούρκους, μὲ θεριὰ καλλίτερα νὰ ζοῦμε.

Qu'importe si les défilés sont aux Turcs, si les Albanais les occupent? tant que Stergios est vivant, il ne se soumet point au pacha. Pour pacha, Stergios a son épée; pour sultan, son fusil. Tant qu'il neigera sur les montagnes, tant que les champs s'émailleront de fleurs et que des ondes fraîches jailliront des rochers, ne nous soumettons point aux Turcs! Allons nous cantonner là où les loups ont leur repaire, sur la crête des montagnes, dans les cavernes, à l'abri des rocs sourcilleux. Dans les villes habitent des esclaves qui sont soumis aux Turcs. Nous autres, pour ville nous avons les solitudes et les vallées sauvages. Plutôt qu'avec les Turcs, mieux vaut vivre avec les bêtes fauves.

Paris, le 31 mai 1875.

BASILE DIGÉNIS AKRITAS.

ΒΑΣΊΛΕΙΟΣ ΔΙΓΕΝῊΣ ἈΚΡΊΤΗΣ.

Καὶ ταύτας θεασάμενοι, ἔκπληξις τούτους εἶχεν,
καὶ τὰς χεῖρας ἁπλώσαντες τὰς κεφαλὰς κρατοῦσιν,
καὶ βλέπουσι τὰ πρόσωπα διὰ νὰ ἐγνωρίσουν
τὴν ἀδελφὴν τὴν θαυμαστὴν αὐτὴν ἣν ἀνηρεύνων·
καί, ὡς οὐδὲν εὗρον αὐτήν, χοῦν ἔλαβον εὐθέως,
ἐπέχεον τὰς κεφαλάς, καὶ ἤρξαντο τοῦ κλαίειν,
ὀδυρμοὺς δὲ ἐκίνησαν καὶ θρήνους ἐκ καρδίας·
ἐμαρτύρουν τὸν ἥλιον, λέγοντες πρὸς ἐκεῖνον·
« ἥλιε ὦ λαμπρότατε, φωστὴρ παντὸς τοῦ κόσμου,
δεῖξον ἡμῖν τὴν ἀδελφήν, ὁποία ἦν ἐκ τούτων,
καὶ κλαύσωμεν καὶ θάψωμεν αὐτὴν μετὰ τῶν ἄλλων·
ποίαν κάραν ἐπάρομεν, ποίαν χεῖρα κρατῶμεν,
καὶ ποῖον λόγον δώσομεν πρὸς τὴν καλὴν μητέρα;
καὶ πῶς αὐτὴ θρηνήσεται καὶ τὰς χαίτας ἐκτίλλει;
ἥλιε, τί ἐποίησας ἡμῖν τὸ κακὸν τοῦτο;
ἀπὸ τοῦ νῦν οὐ πρέπει μας νὰ ἤμεσθα εἰς κόσμον·
μόνον οὐδὲν ἠθέλησαν ἐκβαλεῖν τὴν ψυχήν της,
ἀλλ' ἔκοψαν τὰ κάλλη της, ἀγνώριστος ὑπάρχει·
ἰδοὺ σώματα βλέπομεν, αὐτὴν οὐ θεωροῦμεν·

Titre. Le premier livre, le commencement du second, et le titre ci-dessus, manquent dans le manuscrit. — 14. χεῖρας ἐκτεῖλει.

BASILE DIGÉNIS AKRITAS.

Frappés de stupeur à cette vue, ils étendent les mains, saisissent les têtes des cadavres et regardent les visages, afin de reconnaître leur sœur, cette admirable jouvencelle qu'ils recherchaient. Mais, ne la trouvant pas, ils ramassèrent aussitôt de la terre et la répandirent sur les têtes; puis ils se mirent à pleurer, à pousser des gémissements et à exhaler des plaintes profondes. Ils prenaient le soleil à témoin et ils lui disaient : « O soleil très-resplendissant, flambeau de l'univers entier, montre-nous quel est parmi ces cadavres celui de notre sœur, afin que nous la pleurions et que nous l'ensevelissions avec les autres victimes. Quelle tête prendre? Quelle main saisir? Quelles raisons donner à notre bonne mère? Et comme elle se lamentera et s'arrachera les cheveux! O soleil, pourquoi nous as-tu causé cette affliction? Il ne nous sied plus dorénavant de vivre en ce monde. Ce n'est pas seulement la vie qu'ils ont voulu ravir à notre sœur, mais ils ont détruit sa beauté; elle est devenue méconnaissable. Nous voyons bien des cadavres, mais nous n'apercevons pas le sien. O sœur ten-

ἀλλ', ὢ ἀδελφὴ παμπόθητε, πῶς ἐκαταδικάσθης;
οὐαὶ ἡμῖν τοῖς ταπεινοῖς, ἀπῆλθες ἐκ τοῦ κόσμου,
καὶ ἐξελθοῦσα ἡ ψυχή, ἐχάθη καὶ τὸ κάλλος.
Πῶς δὲ παρ' ὥραν ἔδυνας καὶ ἔσϐεσας τὸ φῶς μας,
καὶ κατεκόπης μεληδὸν ὑπὸ βαρϐάρων χεῖρας;
πῶς οὐκ ἐνάρκησεν ἡ χεὶρ ἀνηλεοῦς ἐκείνου,
τοῦ μὴ κατελεήσαντος νεότητος τερπνῆς σου!
Ὄντως, εὐγενικὴ ψυχή, παρὰ ἀτίμως ζῆσαι,
ἠρετίσω τὸν θάνατον καὶ σφαγὴν ὀλεθρίαν·
ἀλλ', ἀδελφὴ παγκάλλιστε, ψυχή τε καὶ καρδία,
πῶς σε διαχωρίσομεν ἐκ τῶν πολλῶν σωμάτων,
καὶ πῶς ἐκ τούτου ἕξομεν μικρὰν παραμυθίαν;
Λοιπὸν ὁ κύων σ' ἔσφαξε, πρὸς ᾅδην ἔστειλέ σε;
ὢ πονηρᾶς ὠμότητος, βίᾳ τῶν ἀλλοφύλων
πῶς ἔπαθες, μακρόθυμε, ταύτην τὴν ἀνομίαν;
Δέξου καὶ θρήνους τοὺς πολλούς, κόρη, τῶν ἀδελφῶν σου·
μίαν μόνην σὲ εἴχαμεν κοσμοπαραμυθίαν,
καὶ θαρροῦμεν ἀπέθανες παρθένος ἕως τέλους.»
Ἀφοῦ δὲ κλαύσαντες αὐτὴν ἔθαψαν ἅμα πάσας.

Περὶ τοῦ πῶς πάλιν ἐλθόντες οἱ ἀδελφοὶ τῆς κόρης εἰς τὸν ἀμηρᾶν (Fol. 2.) ἐζήτουν τὴν ἀδελφήν.

Αὐτοὶ δὲ ὑποστρέψαντες 'ς τὸν ἀμηρᾶν ἀπῆλθον,
καὶ παρευθὺς ἐξέλκυσαν καὶ οἱ πέντε τὰς σπάθας,
καὶ κατὰ πρόσωπον αὐτοῦ οὕτως τὸν συντυχαίνουν·
« ὦ ἀμηρᾶ, πρῶτ' ἀμηρᾶ, καὶ κύων τῆς Συρίας,
τὴν ἀδελφὴν ἣν ἥρπασες μηδὲν μᾶς τὴν στερήσῃς,

26. κατάλεήσαντάστος. — 29. παγκάλιστε. — 30. διαχωρίσωμεν. — 31. ἕξωμεν. — 32. σέ. — 35. θρήνους τοῦ πολ. — 37. θαροῦμεν. — 41. συντυχένουν.

drement chérie, comment as-tu été condamnée? Malheur à nous, infortunés! Tu as quitté ce monde, et, quand ton âme s'est envolée, ta beauté s'est évanouie! Comment, [ô étoile], t'es-tu couchée avant l'heure et as-tu éteint notre lumière? Comment des mains barbares t'ont-elles coupée en morceaux? Comment ne s'est-il pas engourdi, le bras de ce cruel bourreau qui n'a pas eu pitié de ta ravissante jeunesse? Oui, âme généreuse, tu as mieux aimé mourir pernicieusement immolée que de vivre dans le déshonneur. Mais, ô sœur toute charmante, notre cœur et notre âme, comment, parmi tant de cadavres, retrouverons-nous le tien? Comment nous procurer cette légère consolation? Il t'a donc égorgée, le chien? Il t'a donc envoyée dans la tombe? ô cruauté scélérate! Comment, fille magnanime, les étrangers t'ont-ils réduite par la violence à subir cette iniquité? Reçois les nombreux gémissements de tes frères, jeune fille. Tu étais en ce monde notre seule consolation, et, nous en sommes convaincus, tu es morte sans cesser d'être vierge. » Après avoir ainsi pleuré leur sœur, ils ensevelirent ensemble toutes les victimes.

Comment les frères de la jouvencelle vont trouver l'émir
et lui réclament leur sœur.

Les cinq frères rebroussèrent chemin, se rendirent chez l'émir, tirèrent leurs épées et lui parlèrent ainsi en face : « O émir, premier émir, chien de la Syrie, ne nous prive pas davantage de la sœur que tu nous as ravie. Si tu com-

εἰ δὲ καὶ πράξεις ἄθεσμα, πάντως ἐθανατώθης·
οὐδεὶς ἡμῶν χωρὶς αὐτῆς ἀποστραφῆναι θέλει,
ἀλλὰ σφαγῶμεν ἅπαντες διὰ τὴν ἀδελφήν μας. »
Θερμὰ κινοῦντες δάκρυα ἐκ μέσου τῆς καρδίας.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς λέγει τοῖς γυναικαδέλφοις αὐτοῦ ἐκ ποίου γένους ἐστίν.

Ἀκούσας ταῦτα ὁ ἀμηρᾶς μεγάλως ἐπτοήθη,
ἤρξατο τούτους ἐρωτᾶν· « τίνες καὶ πόθεν ἦτε;
ποίου γένους ὑπάρχετε ἀπὸ τῆς Ῥωμανίας; »
Καὶ τότ' ὁ πρῶτος ἀδελφὸς οὕτως ἀνταπεκρίθη·
«' ἡμεῖς, ἀμηρᾶ, λέγοντες τυγχάνομεν ἀρχῆθεν
ἐκ χώρας ἀνατολικῆς, ἐξ εὐγενῶν γονέων·
ὁ πατὴρ ἡμῶν Ἀαρών, ἐκ τῶν Δουκῶν τὸ γένος
κατάγεται τῶν θαυμαστῶν ἀπὸ τῶν Κινναμάδων·
καὶ Μουσελὼμ ὁ ἐξακουστὸς πατὴρ ὁ τοῦ πατρός μας·
ἡ δὲ μήτηρ ἡμῶν αὐτὴ ἀπὸ τῶν Κυρμαγάστρων
τὸ γένος ἐκκατάγεται τῶν πλουσίων ἐκείνων.
Δώδεκα θείους εἴχαμεν καὶ ἐξαδέλφους ἔξη.
Ὁ πατὴρ ἡμῶν, ἐξορισθεὶς διὰ τινὰς μωρίας,
ἀπῆλθεν εἰς τὰς ἄκρας γε λαὸν τοῦ συναθροῖσαι·
ἐκεῖνοι ἂν σὲ εὕρισκον, κόσμον οὐκ ἐθεώρεις.
Οὐδεὶς ἡμῶν ἐτύγχανεν ἐν τῇ ἀποδημίᾳ,
καί, εἰ ἐκεῖ ἐτύχομεν, οὐ μὴ συνέβη τοῦτο,
οὐδὲ ἡ ἀδελφὴ ἡμῶν ἐκ χειρῶν σου ἡρπάγη,
ἀλλ' οὐδὲ εἰς τὸν οἶκόν μας εἴχετε προσεγγίσαι.
Πέντε ἀδελφοὺς ἐγέννησεν ἡ μήτηρ μας, οὓς βλέπεις·
μίαν εἴχαμεν ἀδελφήν, τὸ γέννημα ἡλίου,
καὶ μετ' αὐτῆς ἐχαίρομεν ἐν τῷ παρόντι κόσμῳ·

44. πράξης. — 51. οὕτος. — 55. κιναμάδων. — 59. ἔξι.

mets quelque acte déloyal, tu es un homme mort. Aucun de nous ne veut repartir sans notre sœur, mais nous nous ferons plutôt tuer tous pour elle. » [Et, en prononçant ces mots,] ils versent du fond du cœur des larmes brûlantes.

Comment l'émir dit à ses beaux-frères de quelle race il est.

En entendant cette déclaration, l'émir fut vivement effrayé et se mit à les questionner : « Qui et d'où êtes-vous ? De quelle famille de la Romanie êtes-vous membres ? » L'aîné des frères lui fit alors cette réponse : « Émir, nous sommes originaires d'une contrée de l'Orient et issus de nobles parents. Aaron, notre père, est de la race des Ducas et descend des fameux Cinnames. Le père de notre père était le célèbre Mousélom, et notre mère appartient par sa naissance à la riche famille des Kyrmagastres. Nous avions douze oncles et six cousins. Notre père, exilé pour quelques folies, se rendit aux frontières pour former des bandes ; si ces gens-là te rencontraient, tu ne verrais plus ce monde. [Lors de l'enlèvement] nous étions tous à l'étranger ; si nous eussions été présents, ce malheur ne fût point arrivé, notre sœur n'eût point été ravie par tes mains, et vous n'auriez pas même approché de notre maison. Notre mère a donné naissance aux cinq frères que tu vois ; nous avions aussi une sœur, un rayon de soleil, et nous vivions heureux avec

καὶ τανῦν σὺ ἀπόδος μας τὴν ἀδελφὴν ἐκείνην·
οὐκ οἶδας ὅτι στέλλομεν ἀνθρώπους ἐδικούς μας,
νὰ φέρουν τὰ φουσσάτα μας ἀπὸ τοῦ ταξειδίου,
φέρουν καὶ τὸν πατέρα μας ἀπὸ τῆς ἐξορίας,
νὰ σὲ καταγυρεύσωμεν ὅπου καὶ ἂν τυγχάνῃς· (F. 3.)
οὐ γὰρ ἀνεκδιήγητον ἐάσομεν τὸ πρᾶγμα
τὸ εἰς ἡμᾶς γενόμενον, πάντες σοὶ μαρτυροῦμεν. »
« Ἐγώ, καλοὶ νεώτεροι, ὁ ἀμηρᾶς ἀντέφη,
τοῦ Χρυσοχέρπου ὁ υἱὸς εἰμὶ καὶ τῆς Σπαθίας·
τέθνηκε γάρ μοῦ ὁ πατήρ, νήπιον καταλείψας,
ἐκδίδομαι παρὰ μητρὸς εἰς Ἀραβίτας θείους,
οἳ μὲ καὶ ἀναθρέψαντες εἰς Μωαμὲτ τοῦ πόθου·
Ἀμβρῶν ἦτον ὁ πάππος μου, θεῖός μου ὁ Καρώης.
Καὶ εὑρόντες εὐτυχοῦντά με εἰς πάντας τοὺς πολέμους,
ἐξουσιαστὴν μὲ ἐποίησαν εἰς ὅλην τὴν Συρίαν,
διαλεκτοὺς μὲ ἔδωκαν ἀγούρους τρισχιλίους·
Συριὰν ὅλην ὑπέταξα, ἐποίησα καὶ τὸ Κοῦφερ,
τοῦ Ἡρακλέος ἐκούρσευσα, τὸ Ἀμόριν καὶ τὸ Ἰφέριν·
ἐμὲ ποτὲ οὐκ ἐπτόησαν φουσσάτα ἢ θηρία,
μία γυνὴ μὲ ἐνίκησεν, ἣν ἀδελφὴν καλεῖτε·
διὰ τοῦτο ὑμᾶς ἐπείραζα ἵνα τὸ βέβαιον μάθω.
Ταύτης τὰ κάλλη φλέγουν με, τὰ δάκρυα δαπανοῦν με·
τοῖς δάκρυσιν οὐ παύεται περὶ ὑμῶν θρηνοῦσα·
ἀπάρτι ἐξαγορεύομαι καὶ τὴν ἀλήθειαν λέγω,
ἐὰν μὲ καταξιόνητε νὰ μ' ἔχετε γαμπρόν σας,
ὡς διὰ τὰ κάλλη τὰ πολλὰ τὰ ἔχει ἡ εὐγενίδα,
ν' ἀρνήσωμαι τὴν πίστιν μου, νὰ ἔλθω εἰς Ῥωμανίαν·

72. φουσάτα. ταξιδίου. — 74. τυγχάνεις. — 75. ἐάσωμεν. — 80. Le ms. donne πατρός au lieu de μητρός. — 81. ἀμετμέ au lieu de Μωαμέτ. — 87. ἡρακλέος. — 88. φουσάτα. — 89. καλεῖται. — 94. ἔχεται. — 96. νὰ ἀρνίσωμαι. πίστην.

elle en ce monde; et maintenant, toi, rends-nous notre sœur. Ne sais-tu pas que nous enverrons nos gens chercher nos troupes qui sont en expédition et ramener d'exil notre père, pour que nous te trouvions n'importe où tu sois? Car, nous te l'affirmons tous, nous ne laisserons pas impunie l'insulte qui nous est faite. »

L'émir répondit : « Excellents jeunes gens, moi, je suis fils de Chrysocherpos et de Spathia. Mon père mourut, me laissant enfant; je fus remis par ma mère à mes oncles, des Arabes qui m'élevèrent dans l'amour de Mahomet. Ambron était mon aïeul, Caroès mon oncle. Me voyant réussir dans toutes les guerres, ils me créèrent chef suprême de toute la Syrie et me donnèrent trois mille pallikares d'élite. J'ai entièrement subjugué la Syrie, j'ai fait Koufer, j'ai pillé Héraclée, Amorium et Iferium. Et, moi que n'effrayèrent jamais ni armées ni bêtes féroces, j'ai été vaincu par cette femme que vous nommez votre sœur. Je ne vous mettais à l'épreuve que pour acquérir la certitude. Ses charmes m'enflamment, ses larmes me consument; elle ne cesse de pleurer et de gémir sur vous. Maintenant je fais des aveux et je dis la vérité : si vous daignez m'agréer pour votre beau-frère, alors, à cause de toutes les beautés que possède la noble fille, je renierai ma foi et j'irai en Romanie. Ayez l'assurance de ceci, soyez

μάθετε καὶ τὸ βέβαιον καὶ τὴν ἀλήθειαν ταύτην,
οὐ φίλημα μοὶ δέδωκε, μὰ τὸν λαμπρὸν Προφήτην·
μόνον στενάζει δι' ὑμᾶς, ἡμέρας τε καὶ νύκτας.
Εἰσέλθετε εἰς τὴν τέντα μου, κ' ἐκεῖ νὰ τὴν εὑρῆτε. »

Περὶ τοῦ πῶς οἱ ἀδελφοὶ τῆς κόρης εὑρόντες αὐτὴν ἐν χρυσῇ κλίνῃ κατησπάζοντο.

Ἐκεῖνοι δὲ ὡς ἤκουσαν, μετὰ περιχαρείας
τὴν τένταν ἀνεσήκωσαν καὶ ἔνδοθεν εἰσῆλθον,
καὶ εὗρον κλίνην πάντερπνον, γύρωθεν χρυσωμένην,
κειμένην οὖσαν εἰς τὴν γῆν, ἔσωθεν δὲ τὴν κόρην
ταύτην· τὴν γῆν κατέβρεξαν ἐκ τῶν πολλῶν δακρύων,
ἀπὸ καρδίας βρύγματος τῆς ἀπληρώτου λύπης.
Ὡς οὖν εἶδεν τοὺς ἀδελφοὺς ἄφνω ἐλθόντας οὕτως,
καὶ ὡς λειποθυμήσαντας ἐκ τῆς ἀμέτρου λύπης,
ἀνέστη αὖθις ἐξ αὐτῆς καὶ πρὸς ἐκείνους ἦλθε,
καὶ τούτους μετ' ἐκπλήξεως ἕκαστον κατεφίλει.
Ἡ ἀπροσδόκητος χαρά, ἐλθοῦσα παρ' ἐλπίδα, (F. 4.)
ὁμοίως φέρει δάκρυα θλίψεών τε καὶ πόνων.
Ὡς γὰρ αὐτοὺς ἠσπάζετο μετὰ περιχαρείας,
δάκρυα περιεβάλλοντο, θρῆνον ποιοῦντες μέγα·
ἔλεγον λόγους πενθικοὺς οἱ νέοι πρὸς τὴν κόρην·
« ζῇς, αἰχμάλωτε ἀδελφή, ψυχὴ ἡμῶν φιλτάτη·
ἡμεῖς θανοῦσάν σε εἴχομεν καὶ σπαθοκοπημένην,
μιὰν σὲ ὑπολαμβάνοντες εἶναί σε τῶν θανόντων·
ἀλλὰ τὰ κάλλη ζῶσάν σε ἐτήρησαν ἀδελφήν [μας],
οἶδα γὰρ κάλλος ἄπειρον τὴν λύπην νὰ πραΰνῃ,
καὶ φείδονται πολέμιοι νεότητος καὶ κάλλους. »

97. μάθεται. — 100. εὑρεῖται. — 103. χρυσομένην. — 108. λυποθυμήσαντας. — 115. πενθηκούς. — 119 ἀδελφίν (sans μας). — 120. ἄπηρον.

persuadés de cette vérité : elle ne m'a pas donné un baiser, je le jure par le glorieux Prophète ; mais, nuit et jour, elle soupire après vous. Entrez dans ma tente et vous l'y trouverez. »

Comment les frères de la jeune fille la trouvèrent couchée sur un lit doré, et l'embrassèrent.

En entendant ces paroles, ils soulevèrent la tente avec joie et y entrèrent. Ils trouvèrent un magnifique lit doré tout autour. Dans ce lit, posé à terre, était couchée la jeune fille. Ses frères arrosèrent la terre d'abondantes larmes, tant était immense la tristesse qui leur rongeait le cœur. Quand la jeune fille les vit ainsi entrer subitement et comme succomber sous le poids de leur affliction, elle se leva aussitôt, s'avança vers eux et les embrassa tous avec saisissement. Ainsi que la douleur et le chagrin, une joie imprévue et inespérée fait couler les pleurs. Tandis donc que la jouvencelle embrassait ses frères avec allégresse, ceux-ci fondaient en larmes, poussaient de grands gémissements, et lui adressaient des paroles de deuil : « Tu es donc vivante, sœur captive, âme chérie? Nous t'avions crue morte, moissonnée par le glaive, et nous supposions que tu te trouvais parmi les morts. Mais, ô sœur, tu dois la vie à ta beauté, car la grande beauté adoucit les chagrins, et les ennemis épargnent la jeunesse et la grâce. »

Περὶ τοῦ πῶς ἐβεβαίωσαν τὸν ἀμηρᾶν οἱ ἀδελφοὶ τῆς κόρης
μεθ' ὅρκου λαβεῖν αὐτὸν γαμβρόν.

Εἶθ' οὕτως βεβαιώσαντες τὸν ἀμηρᾶν μεθ' ὅρκου
γαμβρὸν νὰ τὸν ἐπάρωσιν, νὰ ἔλθῃ εἰς Ῥωμανίαν,
ἐδώκασιν τὰς σάλπιγγας, ὑπέστρεψαν εὐθέως·
ἅπαντες ἐξεπλήττοντο, ἔλεγον πρὸς ἀλλήλους·
« ὢ θαύματα τὰ βλέπομεν, δύναμιν τῶν ἐρώτων,
πῶς αἰχμαλώτους ῥύεται, φουσσάτα παραλύει,
πίστιν ἀρνεῖσθαι πείθουσαν, θάνατον μὴ πτοεῖσθαι! »
Καὶ ἀκουστὸν ἐγένετο εἰς ἅπαντα τὸν κόσμον,
ὅτι κοράσιον εὔμορφον, μὲ τὰ τερπνά της κάλλη,
φουσσάτα ἐκατέλυσεν περίφημα Συρίας.
Ἐπεὶ δὲ ὅρκους ἔδωκαν γαμβρὸν νὰ τὸν ἐπάρουν,
ἀπῆρε τοὺς ἀγούρους του ὁ ἀμηρᾶς εὐθέως·
εἰς Ῥωμανιὰν ὑπέστρεψεν ἅμα μετὰ τῆς κόρης·
καί, ὅτε ἐκατέλαβον τὰ μέρη Ῥωμανίας,
ἐλευθεροῖ ὁ ἀμηρᾶς πάντας τοὺς αἰχμαλώτους,
ἑκάστῳ δοὺς ἐφόδια πρὸς τὴν ὁδὸν ἀρκοῦντα.
Οἱ δὲ τῆς κόρης ἀδελφοὶ πρὸς τὴν μητέρα γράφουν
τῆς ἀδελφῆς τὴν ἔλευσιν, τοῦ ἀμηρᾶ τὸν πόθον,
δι' οὗ πίστιν ἠρνήσατο καὶ συγγενεῖς καὶ φίλους.
« μήτηρ ἡμῶν, μηδέ τινα θλίψιν μηδ' ὅλως ἔχῃς·
ἔχεις γαμβρὸν ὃν θέλομεν πάγκαλον καὶ ὡραῖον·
τὰς χρείας οὖν ἑτοίμασον ἁπάσας τὰς τοῦ γάμου. »
Ἡ δὲ τοῦτο ἀκούσασα Χριστῷ προσηυχαρίστει·
« δόξα, Χριστέ μου, λέγουσα, τῇ σῇ φιλανθρωπίᾳ,

127. φουσάτα, et ainsi toutes les fois que ce mot se rencontre. — 132. ἐπί. — 135. μέρει. — 136. ἐλευθερεῖ. — 141. ἔχεις. — 144. προσηυχαρίστη.

Comment les frères de la jeune fille firent serment de prendre l'émir pour beau-frère.

Ensuite ils affirmèrent avec serment à l'émir qu'ils le prendraient pour beau-frère, s'il venait en Romanie. Ils sonnèrent de la trompette et repartirent aussitôt. Tout le monde était ravi d'admiration, et l'on se disait l'un à l'autre : « De quels prodiges sommes-nous témoins? Quelle est la puissance de l'amour qui délivre les captifs, arrête des armées en marche, et décide quelqu'un à renier sa croyance et à braver la mort? » Et la renommée publia par le monde entier qu'une charmante jouvencelle avait, grâce à sa ravissante beauté, mis en déroute les fameuses armées de la Syrie.

Lorsqu'ils eurent fait serment à l'émir de le prendre pour beau-frère, il réunit aussitôt ses pallikares et partit pour la Romanie avec la jeune fille. Et, quand ils atteignirent le territoire de la Romanie, l'émir mit en liberté tous les prisonniers et donna à chacun d'eux des provisions suffisantes pour la route.

Et les frères de la jeune fille firent connaître par lettre à leur mère l'arrivée de leur sœur, l'amour de l'émir, amour pour lequel il avait renoncé à sa foi, à ses parents et à ses amis : « Notre mère, bannis tout chagrin. Tu as le gendre que nous voulions, un gendre d'une beauté ravissante. Prépare donc tout ce qui est nécessaire pour les noces. »

Celle-ci, à cette nouvelle, remercia le Christ en disant : « O Christ, gloire à ton amour pour les hommes, gloire à

δόξα τῇ δυναστείᾳ σου, ἐλπὶς τῶν ἀνελπίστων· (F. 5.)
ὅσα γὰρ θέλεις δύνασαι, οὐδὲν ἀδυνατεῖ σοι.
Αὐτὸς γὰρ τὸν πολέμιον ἥμερον ἀπειργάσω
καὶ θυγατέραν τὴν ἐμὴν αἰχμαλωσίας ῥύσας.
Ὦ θύγατερ παμπόθητε, φῶς τῶν ἐμῶν ὀμμάτων,
πότε σὲ ζῶσαν ὄψομαι, φωνῆς σου δ' αὖ ἀκούσω;
Ἰδοὺ τὰς χρείας γάμου σου καλλίστως εὐτρεπίζω,
ἣν ὁ νυμφίος ἔστω σοι παρόμοιος τοῦ κάλλους,
ἣν ἔχῃ ἕξιν γνωμικὴν τῶν εὐγενῶν Ῥωμαίων!
φοβοῦμαι, τέκνον μου καλόν, μὴ ἄστερνος ὑπάρχῃ,
καὶ θυμωθῇ ὡς ἐθνικὸς καὶ ζῆν.σὲ οὐ προκρίνῃ! »
Καὶ ταῦτα ἡ στρατήγισσα χαίρουσα ἐμελῴδει.

* * * * * *

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς μετὰ τῶν σὺν αὐτῷ διήρχοντο τῆς ὁδοῦ, τῆς στρατηγίσσης συναπαντησάσης αὐτοῖς.

Ὁ δ' ἀμηρᾶς, οἱ σὺν αὐτῷ, καὶ οἱ ἀδελφοὶ τῆς κόρης,
χαίροντες ἅμα τῆς ὁδοῦ ἤρχοντο μετὰ μόχθου·
ἡνίκα δὲ ἐπλησίασαν ἐγγὺς τὸν οἶκον τούτων,
λαὸς πολὺς καὶ συγγενεῖς ἦλθον προσυπαντῆσαι,
ὡσαύτως ἡ στρατήγισσα μετὰ μεγάλης δόξης·
τὴν δὲ χαρὰν τὴν ἄπειρον τὴν τότε γινομένην
τίς λόγος φράσαι δυνηθῇ ἢ ὅλως ἐξεικάσαι;
Τὰ τέκνα γὰρ ἠσπάζοντο μητέρα μετὰ πόθου,
ἡ μήτηρ δὲ εὐφραίνετο αὖθις μετὰ τῶν τέκνων,
ὡς πληρωθῆναι τοῦ Δαβὶδ τὸ λόγιον ἐκεῖνο,

154. ἔχει. — 155. ὑπάρχει. — 156. προχρίνει. — 157. στράτήγησα. Après ce vers le ms. ne présente pas de lacune. — Titre. στρατηγήσης. — 162. στρατήγησα, et toujours ainsi par la suite.

ta puissance, espoir des désespérés ; tu peux tout ce que tu veux, rien ne t'est impossible. Tu as rendu doux notre ennemi et délivré ma fille de l'esclavage. O fille bien-aimée, lumière de mes yeux, quand te verrai-je vivante? Quand entendrai-je de nouveau ta voix? Je vais faire pour ton mariage les plus magnifiques préparatifs, si ton époux est ton égal en beauté et possède les facultés intellectuelles des nobles Grecs. Mais je crains, ma chère enfant, qu'il ne soit sans affection, qu'il ne se courrouce comme un païen, et ne fasse aucun cas de ta vie. » Et puis, dans sa joie, la générale chantait ceci : ...

Lacune.

Comment l'émir fit route avec ses compagnons et comment la générale alla à leur rencontre.

L'émir, ses compagnons et les frères de la jeune fille cheminaient ensemble, avec joie, mais non sans fatigue. Quand on fut arrivé près de la maison de ceux-ci, leurs parents et une foule de peuple vinrent à leur rencontre, ainsi que la générale, avec un grand déploiement de majesté. Quel discours pourrait exprimer ou dépeindre complétement la joie qui éclata alors? Les fils embrassaient affectueusement leur mère, et la mère se réjouissait avec ses enfants. C'était comme l'accomplissement de ces paroles de

τὸ « συνευφραινομένην γε μητέρα ἐπὶ τέκνοις ».
Ἰδοῦσα δὲ καὶ τὸν γαμβρὸν περικαλλῆ τῷ εἴδει,
χάριν θεῷ προσέπεμπεν ἐξ ὅλης τῆς καρδίας·
« Χριστὲ θεέ μου, λέγουσα, φῶς, ὁ εἰς σὲ πιστεύων
οὐ καταισχύνεταί ποτε τῶν ἐπιθυμουμένων. »

168. Emprunté au verset huitième du psaume cxii. — 169. περικαλεῖ.

David : *Une mère joyeuse d'avoir des fils.* A la vue de la belle et élégante prestance de son gendre, elle remercia Dieu de tout son cœur en disant : « Christ, mon Dieu, ma lumière, ceux qui croient en toi ne seront jamais confondus dans leurs désirs. »

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΤΡΙΤΟΣ.

Ἡ μήτηρ δὲ τοῦ ἀμηρᾶ, ἡ τοῦ Ἀκρίτου μάμμη,
ὡς εἰς ἀλήθειαν ἔμαθε τὰ κατ' αὐτῆς υἱοῦ τε,
ἀπὸ Συρίαν ἔστειλεν γραφὴν αὐτὸν τοιαύτην
θρήνων μεστὴν ὑπάρχουσαν, ὀνειδισμῶν καὶ πόνων,
τῆς δὲ τοιαύτης τε γραφῆς ἦσαν οἱ στίχοι οὗτοι·
« ὦ τέκνον μου παμπόθητον, μητρὸς παρηγορία,
πῶς ἐχωρίσθης ἀπ' ἐμοῦ, ὡς οὐκ ἤλπιζον, τέκνον;
ἐτύφλωσας τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ ἔσβεσας τὸ φῶς μου·
πῶς ἀπηρνήσω συγγενεῖς, πίστιν καὶ τὴν πατρίδα,
καὶ ἐγενόμην ὄνειδος εἰς ὅλην τὴν Συρίαν·
γεγόναμεν καὶ βδελυκτοὶ παρ' ὅλων τῶν ἀνθρώπων, (F. 6.)
ὡς ἀρνηταὶ τῆς πίστεως καὶ παραβάται νόμου,
ὡς μὴ φυλάξαντες καλῶς τοὺς νόμους τοῦ Προφήτου.
Τί τὸ συμβάν σοι, τέκνον μου, καὶ πῶς μὲ ἐπελάθου;
καὶ πῶς οὐκ ἐμνημόνευσας τὰς πράξεις τοῦ πατρός σου,
πόσους Ῥωμαιοὺς κατέσφαξεν καὶ πόσους δούλους εἶχεν;
οὐ φυλακὰς ἐγέμισε τοπάρχας ἀνδρειωμένους,
οὐ θέματα ἐκούρσευσε πολλὰ τῆς Ῥωμανίας,
μὴ ἐπλανήθη ὥσπερ σὺ γενέσθαι παραβάτης,

Titre. διογένους. — 181. πίστην.

TROISIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

La mère de l'émir, l'aïeule d'Akritas, ayant appris ce qui la concernait, elle et son fils, lui envoya une lettre pleine de gémissements, de reproches et de tristesse. Cette missive était ainsi conçue : « O mon fils bien-aimé, consolation de ta mère, comment, contrairement à mon attente, t'es-tu séparé de moi, mon enfant ? Tu as aveuglé mes yeux, tu as éteint ma lumière ! Comment as-tu renoncé à tes parents, à ta foi et à ta patrie ? Je suis devenue un objet d'opprobre dans toute la Syrie, tout le monde nous exècre pour avoir renié notre croyance, transgressé la loi, mal observé les décrets du Prophète. Que t'est-il arrivé, mon enfant, et comment m'as-tu oubliée ? Comment ne t'es-tu pas rappelé les actions de ton père ? Combien de Grecs a-t-il égorgés ? Combien en avait-il pour esclaves ? N'a-t-il pas rempli les prisons de vaillants gouverneurs et ravagé de nombreux *thèmes* de la Romanie ? Est-ce que lui comme toi, on n'essaya pas de le faire apostasier ?

ὅταν δ' ἐκύκλωσαν αὐτὸν φουσσάτα τῶν Ῥωμαίων,
οἱ στρατηγοὶ τὸν ὤμνυον φρικωδεστάτους ὅρκους·
« πατρίκιος νὰ τιμηθῇς παρὰ τοῦ βασιλέως,
νὰ γένῃς δὲ καὶ στρατηγός, ἂν ῥίψῃς τὸ σπαθίν σου ! »
Ἀλλὰ φυλάσσων πρόσταγμα κἀκεῖνος τοῦ Προφήτου,
δόξης ἐκατεφρόνησε, τοῦ πλούτου ὑπερεῖδε,
καὶ μεληδὸν ἐκόπτετο μὴ ῥίπτων τὸ σπαθίον.
Αὐτὸς δ' ἀνάγκην μὴ ἰδών, τὸν νόμον ὑπερεῖδες
τῆς πίστεως, τῶν συγγενῶν, ἐμῆς γε τῆς μητρός σου·
ὁ δὲ Μουσοὺρ ὁ θεῖός σου, ἐκεῖνος ὁ Ταρσίτης,
τὴν Σμύρνην ἐταξείδευσεν τὴν παραθαλασσίαν,
τὴν Ἄγκυραν ἐκούρσευσεν, τὴν Ἀκινὰν τὴν πόλιν,
τὴν Ἀφρικήν, τὴν Τερεντήν, καὶ τὴν Ἑπτακωμίαν,
καὶ ταῦτα τροπωσάμενος ἐστράφη εἰς Συρίαν.
Καὶ σύ, ὦ δυστυχέστατε, ἐποίησας ταξεῖδιν,
καί, ὅταν γενέσθαι βασιλεὺς ἔμελλες τῆς Συρίας,
διὰ πόθον χαριντζίρισσας, καὶ γοητείας μάγης,
τὸν ἑαυτόν σου ἀπώλεσας ἀχρειωθεὶς τελείως,
γέγονες δὲ κατάρατος εἰς ἅπαντα τὸν κόσμον·
πλὴν εἰ μὴ παραγίνεσαι τάχιον εἰς Συρίαν,
οἱ Ἀραβῖται βούλονται ἐμὲ τοῦ θανατῶσαι,
νὰ σφάξωσι τὰ τέκνα σου πατρὸς ὡς ἀπιστοῦντος,
σοῦ τὰ τερπνὰ κοράσια ἄλλοις παραδοθῆναι,
ἃ διὰ σὲ στενάζουσιν ἡμέρας τε καὶ νύκτας·
ναί, τέκνον μου γλυκύτατον, οἴκτειρον σὴν μητέρα,
μὴ καταγάγῃς γῆράς μου εἰς ᾅδην μετὰ λύπης·
μὴ βουληθῇς τὰ τέκνα σου ἀδίκως τοῦ σφαγῆναι,
μηδὲ τὰ σὰ κοράσια ἄλλοις παραδοθῆναι·

192. φρικοδεστάτους. — 195. ἐάν. — 198. ῥίπτον. — 202. ἐταξίδευσεν. — 204. ἑπτακομίαν. — 206. δυστηχέστατε. — 207. ἔμελες. — 208. χαριντζήρισας.

Est-ce que, quand les légions grecques l'environnèrent, les généraux ne lui faisaient pas les plus effroyables serments? — « L'empereur t'honorera du titre de patrice ; tu deviendras général, si tu jettes ton épée! » Et lui, fidèle aux préceptes du Prophète, plein de mépris pour les honneurs et de dédain pour les richesses, il fut haché en morceaux, mais il ne jeta pas son épée. Et toi, tu as, sans y être contraint, méprisé ta foi, tes parents et ta mère elle-même. Ton oncle, le fameux Mouzour, le Tarsiote, fit une expédition contre Smyrne, la maritime, ravagea Ancyre, la ville d'Akinas, l'Afrique, la Térente, la Heptakomie, et, ces contrées soumises, il revint en Syrie. Et toi, infortuné, au moment de devenir roi de Syrie, tu as fait une expédition, et tu t'es laissé charmer par l'amour d'une étrangère, par les sortiléges d'une enchanteresse; tu t'es perdu toi-même, tu t'es entièrement avili, tu es devenu pour tout le monde un être maudit. Mais, si tu ne te hâtes pas de revenir en Syrie, les Arabes veulent me tuer ; ils égorgeront tes enfants, comme fils d'un père infidèle, et livreront à d'autres tes charmantes filles, qui soupirent nuit et jour après toi. Oui, mon très-doux enfant, aie pitié de ta mère, ne précipite pas avec les chagrins ma vieillesse dans la tombe ; tu ne voudras pas que tes fils soient injustement mis à mort et que tes filles passent entre des mains étrangères. Et

καὶ ὁ θεὸς χαώσει σε ζῶντα ἀπὸ τοῦ κόσμου· (F. 7.)
ἔστειλα δέ σοι, ὡς ὁρᾷς, ἐπίλεκτα φαρία,
τὸ βάδιον καβαλλίκευε καὶ τὸ δαγάλλιν σύρε·
τὸν μαῦρον μετὰ προσοχῆς ἐὰν καβαλλικεύσῃς,
ὡς ἀετὸς ἀνίπταται, τίς ποτὲ οὐ μὴ σὲ φθάσῃ·
ἔπαρον καὶ τὴν κόρην σου, διὰ νὰ μὴ λυπῆσαι,
εἰ δὲ καὶ μείνῃς ἀπειθής, ἦσαι κατηραμένος! »
 Λαβόντες δὲ τὰ γράμματα οἱ ἐκλεκτοὶ Ἀραβῖται,
πρόβοδον ἔχοντες καλὸν Ῥωμαῖον παιδευμένον,
εἰς Ῥωμανίαν ἔφθασαν συντόμως μετὰ πόθου·
ἦν δὲ τοῦ οἴκου πόρρωθεν τόπος ἡ Λευκοπέτρα,
κἀκεῖθεν ἀπληκεύσασιν, νὰ μὴ φανερωθῶσιν.

Περὶ τοῦ πῶς οἱ Ἀραβῖται ἔφερον τῷ ἀμηρᾷ τὴν γραφὴν τῆς μητρὸς αὐτοῦ.

 Ἔστειλαν δὲ τὸν ἀμηρᾶν γραφήν τε κατ' ἰδίαν,
καὶ οὕτως αὐτὸν ἐδήλωσαν διὰ τοῦ πιττακοφόρου·
« τὸ φέγγος φέγγει ὁλονυκτὶ καί, ἂν βούλει, πορευθῶμεν! »
Καί, ὡς ἤκουσε τὰ γράμματα, ἐθλίβη ἡ ψυχή του
καὶ ἡ καρδία του τιτρώσκεται, ἠλέησε τὴν μητέρα,
καὶ τέκνα κατηλέησε καὶ τὰς αὐτῶν μητέρας,
ζῆλος ἀνῆψεν εἰς αὐτὸν διάπυρος καὶ μέγας
πῶς μέλλουσι παραλαβεῖν ἄλλοι τὰ τέκνα τούτου,
καὶ πόλεις καὶ τὰς χώρας του ἔδακνεν ἡ ψυχή του.
Οὐ γὰρ ποτὲ λανθάνεται ἀρχαιότερος πόθος,
τοῦτον δὲ κατημαύρωσεν τῆς κόρης ἡ ἀγάπη,

222. καβαλίκευε, et ainsi par la suite. — 225. λυπεῖσαι. — 230. πόρρθεν (sic). — 231. ἀπληκεύσασιν. — Titre. ἀρραβῖται. — 233. πιτακοφόρου. — 240. ἔδανκεν (sic).

alors Dieu ne te précipitera pas tout vivant de ce monde dans l'abîme.

« Je t'ai, comme tu le vois, envoyé des chevaux de choix ; monte le bai et conduis l'alezan ; si tu chevauches sur le noir avec prudence, il vole comme un aigle, et nul ne pourra jamais te rejoindre. Pour éviter la tristesse, prends avec toi la jeune fille ; mais, si tu persistes à me désobéir, sois maudit. »

Des Arabes d'élite, porteurs de cette dépêche et guidés par un Grec instruit, se rendirent promptement et avec joie en Romanie. Loin de la maison de la jeune fille, il y avait un endroit nommé Leucopétra ; ce fut là qu'ils campèrent, afin de ne point être vus.

Comment les Arabes portèrent à l'émir la lettre de sa mère.

Les Arabes envoyèrent secrètement porter à l'émir la lettre de sa mère et lui firent dire par le messager : « La lune brille toute la nuit, et, si tu le veux, mettons-nous en route. » Quand l'émir eut pris connaissance de la missive, son âme fut attristée et son cœur blessé ; il eut compassion de sa mère et pitié de ses enfants et de leurs mères. A la pensée que d'autres allaient s'emparer de ses enfants, de ses provinces, de ses villes, une grande et ardente jalousie s'alluma en lui, et son âme fut bourrelée de remords. Un premier amour ne s'oublie pas, mais son affection pour la jouvencelle l'avait affaibli, de même qu'une

πόνος γὰρ ὁ σφοδρότερος ἀμαυροῖ τὸν ἐλάσσω.
Καὶ ἵστατο κατανοῶν τί ἄρα διαπράξει.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς ἐμβὰς εἰς τὸ κουβοῦκλιν ὁμιλεῖ μετὰ τῆς κόρης.

Καὶ ὡς λέων ὠρυόμενος ἐμβαίνει εἰς τὸ κουβοῦκλιν,
τὴν κόρην συμβουλεύεται, οὕτως τὴν συντυχαίνει·
« κόρη μου, μυστικόν τινα λόγον θέλω εἰπεῖν σοι·
θλίψιν ἔχω ἀφόρητον ἔνδοθεν τῆς καρδίας,
ἀλλὰ φοβοῦμαι, πάντερπνε, οὐκ ἀρεστὸν φανῇ σοι·
ἰδοὺ καιρὸς ἐφέστηκεν τὸ βέβαιον μαθεῖν με,
εἴπερ ἀγάπην καθαρὰν κέκτησαι πρὸς μὲ, κόρη,
ἰδοὺ γὰρ εἰς περίστασιν φιλίας δοκιμάζω. »
Ἡ δὲ ταῦτα ἀκούσασα ἐτρώθη τῇ καρδίᾳ,
καὶ μεγάλως στενάξασα πρὸς αὐτὸν οὕτως ἔφη·
« ὦ ἄνερ μου γλυκύτατε, φῶς τῶν ἐμῶν ὀμμάτων,
πότε σου λόγον ἤκουσα οὐκ ἀρεστὸν μοὶ εἶναι ;
ποία δέ γε περίστασις χωρίσει μὲ σοῦ πόθου ; (F. 8.)
ἐὰν δέῃ μ' ἀποθανεῖν, οὐκ ἀπαρνήσομαί σοι. »
« Οὐ πρὸς θάνατον, φίλτατε, ὁ ἀμηρᾶς ἀντέφη,
οὐκ ἔστιν ὡς ὑπέλαβες, μὴ γένοιτο, ψυχή μου.
Ἀλλὰ ἡ μήτηρ μου γραφὴν ἔστειλ' ἀπὸ Συρίας,
ὅτι κίνδυνον ἔχουσιν, καὶ ἀπελθεῖν ἐθέλω·
καὶ ἀγούρους ἀπέστειλεν μὲ ἵππων ἐπιλέκτων,
διὰ νὰ μὲ ἐπάρωσιν νὰ ἔλθω πρὸς ἐκείνην.
Εἰ βούλει σύ, κυρία μου, σὺν ἐμοὶ πορευθῆναι
πρὸς τὴν Συρίαν τὴν τερπνήν, ἴδωμεν τὴν μητέρα,

Titre. ὡμιλεῖ. — 246. συντυχένει. — 249. φανεῖ. — 250. Après βέβαιον et dans l'interligne on lit νά. Le scribe avait sans doute voulu écrire : τὸ βέβαιον νὰ μάθω. — 265. βούλει καὶ σύ.

douleur plus vive efface une moindre douleur. Et il se tenait debout, réfléchissant à ce qu'il ferait.

Comment l'émir entra dans la chambre de la jeune fille, et s'entretint avec elle.

Et, rugissant comme un lion, il entre dans la chambre de la jouvencelle, la consulte et lui parle ainsi : « Jeune fille, je veux te confier un secret. J'ai dans le cœur une insupportable tristesse, mais je crains, ma toute charmante, de te paraître désagréable. Je puis maintenant apprendre sûrement, jouvencelle, si tu as pour moi un pur amour ; voici l'occasion d'éprouver ton amitié. » Ces paroles blessèrent le cœur de la jeune fille ; elle poussa un profond soupir et prononça ces mots : « O mon très-doux époux, lumière de mes yeux, quand t'ai-je entendu me dire des choses désagréables ? Quelle circonstance me pourrait séparer de ton amour ? S'il me faut mourir pour toi, je ne m'y refuserai pas. »

« Il ne s'agit pas de la mort, ma bien-aimée, répondit l'émir. Il n'est pas question de ce que tu as pensé, à Dieu ne plaise, ô mon âme. Mais ma mère m'a expédié une lettre de Syrie ; ils sont en danger, et je veux partir. Elle m'a envoyé de jeunes guerriers avec des chevaux de choix pour me prendre et aller la retrouver. Si tu veux bien, ô ma maîtresse, venir avec moi dans le charmant pays de Syrie, nous verrons ma mère et puis nous reviendrons ici

καὶ πάλιν νὰ ὑποστρέψωμεν μετὰ χαρᾶς ἐνταῦθα·
οὐ χωρισθῆναι θέλω σου οὐδὲ κἂν μίαν ὥραν. »
Ταῦτα ἡ κόρη ὡς ἤκουσεν βαρέα ἀναστενάζει,
καὶ δάκρυα ἐστάλαξεν, ὁ νοῦς της ἐχαώθη·
καὶ παρευθὺς ἠθέλησεν λέξαι τοῖς ἀδελφοῖς της
τὴν βούλησιν τοῦ ἀμηρᾶ, πῶς ἀπελθεῖν ἐθέλει.
Καὶ πάλιν περικόπτεται, διὰ ταραχὰς καὶ μάχας,
μὴ φανερώσῃ τὰ κρυπτὰ μυστήρια καλοῦ της·
μᾶλλον καὶ ὑπεσχέθηκεν ἀπελθεῖν μετ' ἐκείνου,
καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτόν· « μετὰ χαρᾶς, αὐθέντα,
ὅπου κελεύεις ἔρχομαι, ὅπου θέλεις ὑπάγω. »
Αὐτὸς δ' ὅλως οὐκ ἤθελεν προσκαρτερεῖν ἐκεῖσε,
ἀλλὰ ταχὺ ἐβούλετο ἐλθεῖν πρὸς τὴν μητέρα,
ἰδεῖν τέκνα τὰ ἴδια, ἰδεῖν καὶ τὰς μητέρας
αὐτῶν τὰς λίαν ποθητὰς, ἰδεῖν καὶ τοὺς οἰκείους
φίλους ὁμοῦ καὶ συγγενεῖς, οἰκείους καὶ πατρίδα·
καί, μετὰ τὸ ἰδεῖν αὐτοὺς καὶ ὁμιλῆσαι τούτοις,
πάλιν ἐβούλετο ἐλθεῖν, μετὰ καὶ τῶν οἰκείων,
πρὸς τὴν ἰδίαν σύζυγον, τὴν βασιλέως κόρην,
τὴν ἄγαν χαριτόβρυτον ἐκείνην τὴν ὡραίαν.
Τοιαύτας οὖν ὁ ἀμηρᾶς βουλὰς προσεπενόει
ἐν τῷ ἰδίῳ λογισμῷ, καὶ φανερῶς οὐδόλως
ἐπεγνωρίσαι ἠθέλησεν τὴν γραφὴν τῆς μητρός του,
καὶ τὴν ἐξέλευσιν αὐτοῦ πῶς ἀπελθεῖν ἐθέλει.
Θεὸς δὲ, τὸ παράδοξον θαυματουργῶν ὡς κτίστης,
καὶ τὰ κρύφια βουλεύματα κατ' ὄναρ διαλύει.

283. ὠμιλῆσαι.

avec joie. Je ne veux point me séparer de toi, pas même une heure. »

A ces mots, la jeune fille soupire profondément, ses larmes coulent, son esprit se bouleverse, et elle veut aussitôt dire à ses frères que l'émir a l'intention de partir. Mais, redoutant des altercations et des querelles, elle évite de révéler les secrets desseins de son bien-aimé. Bien plus, elle lui promet de partir avec lui et lui parle ainsi : « O mon maître, c'est avec joie que j'irai où tu l'ordonnes, que j'irai où tu désires. » L'émir ne voulait pas attendre, mais aller promptement trouver sa mère, revoir ses enfants et leurs mères chéries, ses parents, ses amis, ses proches et son pays ; et, après les avoir vus, après leur avoir parlé, il se proposait de revenir avec sa famille vers son épouse, la royale jouvencelle, cette jeune fille ravissante et pétrie de grâces. Tels étaient les projets que l'émir formait dans sa pensée, mais il n'eût voulu pour rien au monde que l'on connût clairement la lettre de sa mère et l'intention qu'il avait de partir. Mais Dieu est, comme créateur, un artisan de merveilles, et il dissipe en songe les desseins cachés.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ μικρὸς ἀδελφὸς τῆς κόρης κοιμώμενος εἶδεν ἐν ὀνείρῳ τὰ συμβάντα αὐτοῖς.

Καὶ γὰρ ὁ μικρὸς ἀδελφὸς κατ' ὄναρ εἶδε ταῦτα ·
μετὰ σκοτιᾶς ἐγείρεται, λέγει τοῖς ἀδελφοῖς του · (F. 9.)
« ὅραμα εἶδον, ἀδελφοί, ἐν ταύτῃ τῇ ἑσπέρᾳ ·
ἱερακές μοι ἐφάνησαν ἐπὶ Λευκῆς τῆς Πέτρας,
καὶ ἀετὸς χρυσόπτερος, περιστερὰν διώκων
ἄσπρην καθάπερ χίονα, κ' ἐσέβη 'ς τὸ κουβοῦκλιν
ἐν ᾧ κοιμᾶται ὁ γαμβρὸς μετὰ τῆς ἀδελφῆς μας ·
κἀγὼ δὲ ἐξεπήδησα συντόμως νὰ τὸν λάβω,
καὶ ἀπλώσας τὰς χεῖράς μου λαμβάνω καὶ τοὺς δύο ·
καὶ ἐκ σπουδῆς μου τῆς πολλῆς ἔξυπνος ἐγενόμην. »
Καὶ τότ' ὁ πρῶτος ἀδελφός, αὐτὸς ὁ Κωνσταντῖνος,
οὕτως ἀνταπεκρίθηκε, τὸν ὄνειρον δηλόνων ·
« ἱέρακες οὓς ἔβλεπες εἰσὶν ἅρπαγες ἄνδρες,
καὶ ἀετὸν ὃν ἔβλεπες δοκεῖ ὁ γαμβρός μας ἔνι,
καὶ περιστερὰν ἣν ἔβλεπες ἐστὶν ἡ ἀδελφή μας ·
καὶ θεωρεῖτε, βέλτιστοι, μὴ τὴν κακοποιήσῃ ·
ἀλλ' ἂς καβαλλικεύσωμεν, καὶ ἂς περιγυρισθῶμεν
ἔνθα εἶδες τὸν ὄνειρον μετὰ τῶν ἱεράκων. »
Οἱ πέντε καβαλλίκευσαν, 'ς τὴν Λευκοπέτραν ἦλθον,
τοὺς Ἀραβίτας εὕρησαν, ἔκβασιν τῶν ὀνείρων,
ὅμως τοιάδε πρὸς αὐτοὺς γελῶντες τοὺς ἐλάλουν ·
« καλῶς ἤλθετε, ἄρχοντες, ἱέρακες γαμβροῦ μας ·
τί ὧδε ἐπεζεύσατε, οὐκ ἤλθετε εἰς οἶκον ; »
Ἐκεῖνοι δέ, μὴ ἔχοντες τί ἀνταποκριθῆναι,

294. σκοτείας. — 298. χιόνα, paroxyton dans le ms. Nous reculons l'accent à cause du rhythme. καὶ σέβη. — 304. δηλώνων. — 312. ἀρραβῖτας εὕρωσαν.

Comment pendant son sommeil le petit frère de la jeune fille vit en songe ce qui se passait.

Le plus jeune frère de la jouvencelle vit donc toute cette affaire en songe. Il se lève dans l'obscurité et dit à ses frères : « J'ai eu une vision cette nuit. Des éperviers me sont apparus sur Leucopétra ; j'ai vu aussi un aigle aux ailes d'or poursuivre une colombe blanche comme la neige et entrer dans la chambre où dort notre beau-frère avec notre sœur. Et moi, je me suis aussitôt élancé pour le prendre ; j'ai étendu mes mains, je les ai saisis tous deux, et, dans ma grande précipitation, je me suis réveillé. » Alors Constantin, l'aîné des frères, expliqua le songe de cette façon : « Les éperviers que tu as vus sont des hommes ravisseurs ; l'aigle que tu as vu est, ce me semble, notre beau-frère, et la colombe que tu as vue est notre sœur. Veillez, mes bons amis, à ce qu'il ne la maltraite pas. Montons à cheval et allons faire un tour là où tu as vu en songe les éperviers. »

Ils montèrent tous cinq à cheval et se rendirent à Leucopétra. Conformément au songe, ils y trouvèrent les Arabes et leur dirent en raillant : « Soyez les bienvenus, seigneurs, éperviers de notre beau-frère. Pourquoi êtes-vous descendus ici au lieu de venir à la maison ? » Ceux-ci, ne sachant quoi répondre, leur avouent bon gré mal gré la

ἄκοντες, μὴ βουλόμενοι, τὴν ἀλήθειαν λέγουν·
(φόβος γὰρ ἀπροσδόκητος ἀλήθειαν ἐκφαίνει,
ὁ δὲ γὲ προσδοκώμενος γεννᾷ ἀπολογίαν.)
« ἐχθὲς παρεβραδύναμεν καὶ ἐμείναμεν ὧδε. »
Οὓς παρευθὺς λαβόμενοι εἰς τὸν ἀμηρᾶν ἦλθον,
κατονειδίζοντες αὐτόν, ὡς τὸ δίκαιον εἶχεν,
εἰρωνικὰ ἐφθέγξαντο τοιάδε πρὸς ἐκεῖνον.

Περὶ τοῦ πῶς οἱ ἀδελφοὶ τῆς κόρης κατονειδίζουσι τὸν γαμβρὸν αὐτῶν περὶ τῶν μυστηρίων αὐτοῦ.

« Ὦ ἀμηρᾶ, τοιαύτας σὺ τὰς γνώμας ὑπεσχέθης,
βουλόμενος ἐσύστερον ἡμᾶς χωρίσαι ταύτης
τῆς ἀδελφῆς τῆς ποθητῆς, τῆς πανωραιοτάτης;
Ἰδοὺ φαρία σοὶ ἔστειλαν ἐπίλεκτα, δρομαῖα,
ἀγένεια παλληκάρια ἀπὸ τῶν Ἀραβίτων·
καὶ εἰ τοιαῦτα βούλοιο καὶ μελετᾷς ποιῆσαι
ὥστε κρυφίως φεύξασθαι ἀπὸ τῆς Ῥωμανίας,
τὴν ἀδελφήν μας ἄφησον, τὸν παῖδά σου κατάθου·
ἡμεῖς αὐτὸν ἐκθρέψομεν, θεὸς ἔκδικος ἔστω! (F. 10.)
Σὺ δὲ, φίλε ἡμῶν γαμβρέ, καὶ πρῶτε τῆς Συρίας,
κεῖνα λαβὼν ἃ ἔφερες, πορεύου ἔνθα βούλει. »
Ταῦτα δ' ἀκούσας ἀμηρᾶς, ὁρῶν καὶ τοὺς ἐλέγχους,
φωνῆσαι μὴ δυνάμενος ἢ ἀντειπεῖν ἰσχύσας,
αἰσχύνης, φόβου, θλίψεως ἀνάπλεως τυγχάνει,
αἰσχύνης προσδοκώμενος, ὡς ξένος τε τυγχάνων,
καὶ δεδοικὼς ἐξίστατο ἄφωνος παρὰ πάντας,
ἔχων τε λύπην ἄπειρον τὸν χωρισμὸν τῆς κόρης.

319. γενᾶ. — 323. ἡρωνικά. — 328. ἀγένια παλικάρια. — 331. τὴν παῖδα. — 332. αὐτὴν ἐκθρέψωμεν. — 334. ἐκεῖνα. — 336. ἀντιπεῖν.

vérité. Une frayeur soudaine produit la franchise, tandis qu'une crainte prévue enfante les excuses.

« Hier, dirent-ils, nous nous sommes attardés, et nous avons fait halte ici. »

Les cinq frères les prirent avec eux et allèrent trouver l'émir ; ils l'injurièrent, comme c'était leur droit, et lui adressèrent ces propos ironiques.

Comment les frères de la jouvencelle insultèrent leur beau-frère, à cause de ses mystérieux desseins.

« O émir, sont-ce là les promesses que tu nous as faites? Tu veux donc nous séparer à l'avenir de notre ravissante et bien-aimée sœur? On t'a envoyé des chevaux de choix, de rapides coursiers et de jeunes guerriers arabes. Si tu te proposes de quitter secrètement la Romanie, si telle est ta résolution, délaisse notre sœur, abandonne ton enfant, nous l'élèverons, et que Dieu soit notre vengeur ! Quant à toi, cher beau-frère, le premier de la Syrie, reprends ce que tu as apporté et va-t'en où tu voudras. »

L'émir, entendant ces paroles accusatrices, n'eut pas le courage de prononcer un mot, d'articuler une réponse ; mais, couvert de confusion, en proie à la crainte et à la tristesse, dévoré d'inquiétude, comme un étranger, muet, terrifié, il se tenait debout, considérant comme le plus grand des malheurs d'être séparé de la jeune fille.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς ὁμιλεῖ μετὰ τῆς κόρης τὸν ὀνειδισμὸν αὐτοῦ.

Λαϐὼν δὲ τὴν ὁμόζυγον ἐμϐαίνει εἰς τὸ κουϐοῦκλιν,
ὑπέλαϐε δὲ δι' αὐτῆς ἡ πρᾶξις γνωρισθῆναι·
οὐ γὰρ ἐγίνωσκε λοιπὸν ὅτι θεὸς κατ' ὄναρ
ἐδήλωσε τοῖς ἀδελφοῖς τὴν κρυπτομένην πρᾶξιν·
καὶ λέγει· « πῶς ἐποίησας τοῦτο ; » μετὰ δακρύων,
« τοιαῦτα πράττουσιν οὐκοῦν οἱ εὐγενεῖς, φιλτάτη ;
οὐ πᾶσαν γάρ μου τὴν βουλὴν σοὶ ἀνεθέμην μόνῃ ;
οὐχ ὑπεσχέθης μοι ἐλθεῖν μετὰ περιχαρείας ;
μὴ σὲ ἠνάγκασα ἐγώ, μὴ σὲ ἐϐιασάμην ;
μᾶλλον δὲ παρεκάλεσα ἔχειν σε συνοδίαν,
καὶ μετὰ σοῦ συγχαίρεσθαι, καὶ πάλιν ὑποστρέψαι ;
Σὺ δέ, μὴ ἔχουσα θεοῦ φόϐον πρὸ ὀφθαλμῶν σου,
τοὺς ἀδελφούς σου ἀνήγγειλας, βούλονται μὲ φονεῦσαι
οὐ μνημονεύεις ἐξ ἀρχῆς τί μετὰ σοῦ ἐγεγόνει,
ὅμως εἰς λήθην ἔρριψας ὅσα εὐεργετήθης·
αἰχμάλωτον σὲ ἐκράτησα, καὶ αὐθέντρια ἐγεγόνεις·
δούλην ἀπῆρά σε ἐκ τῶν σῶν καὶ ὡς δοῦλός σου ἐγενόμην,
ἃ ἤθελες ἐγένοντο, καὶ ὁ πόθος σου ἐπληροῦτο·
δέσμιον μὲ ἐκράτησας, ὡς σὺ τοῦτο γινώσκεις·
διὰ τὴν ἀγάπην γὰρ τὴν σὴν ἦλθον εἰς Ῥωμανίαν,
γονεῖς τε καὶ τὴν πίστιν μου ὡς διὰ σὲ ἠρνίστην,
σὺ δὲ θανάτῳ ἀντ' αὐτῶν ἐπροεξένησάς μοι.
Βλέπε καλῶς μὴ παραϐῇς τοὺς ἐν τῷ μέσῳ ὅρκους,
τὸν ἔρωτα μὴ ἀρνισθῇς ὃν ἔχομεν οἱ δύο·

Titre. ὡμιλεῖ. — 348. περιχαρίας. — 353. ἀνήγκειλας. φονεῦσε. — 356. ἐγεγόνης. — 361. πίστην. — 362. ἐπροέξνισάς (sic). — 364. οἷ au lieu de ὅν.

Comment l'émir s'entretint avec la jouvencelle de l'insulte qu'il avait reçue.

L'émir prend son épouse et entre dans sa chambre, convaincu que c'était elle qui avait tout révélé, car il ignorait que Dieu avait dévoilé en songe à ses frères cette mystérieuse affaire. Il lui dit avec larmes : « Comment as-tu fait cela ? Est-ce donc ainsi, ma bien-aimée, qu'agissent les gens bien nés ? Ne t'ai-je pas confié tout mon projet, à toi seule ? Ne m'as-tu pas promis de m'accompagner avec joie ? T'y ai-je contrainte ? Ai-je usé de violence ? Ne t'ai-je pas au contraire suppliée de me suivre, afin de te faire partager mes joies et de revenir ensuite avec toi ? Mais toi, n'ayant pas la crainte de Dieu devant les yeux, tu as tout appris à tes frères, et ils veulent me tuer. Ne te rappelles-tu pas ce qui s'est passé dans le principe entre nous ? As-tu oublié tous mes bienfaits ? Je t'ai tenue captive et tu es devenue ma maîtresse. Je t'ai prise esclave à ta famille et je suis devenu en quelque sorte ton esclave. Ta volonté a été faite, tes désirs accomplis ; j'ai, tu le sais, été ton prisonnier. Pour ton amour, je suis venu en Romanie, pour toi j'ai renoncé à mes parents et à ma croyance, et pour tout cela, toi, tu as causé ma mort. Prends bien garde de ne pas violer nos serments, de ne pas renier l'amour que nous avons l'un pour l'autre ; si tu m'exaspères, si tu affliges

εἰ δὲ παραπικράνεις με καὶ τὴν ψυχήν μου θλίψεις,
πάντως νὰ σύρω τὸ σπαθὶν νὰ σφαγῶ, ἢ νὰ σφάξω !
(ἄνδρας γὰρ κτείνει ὁ πόλεμος, τοὺς δὲ δειλοὺς ἡ νόσος),
καὶ σὲ τὰ εὐγενικόπουλα πάντοτε λοιδοροῦσιν,
ὡς μὴ φυλάξασαν ἀνδρὸς μυστήρια, φιλτάτη·
ὃν εἶχες γὰρ ἀνασασμὸν καὶ παρηγόρημά σου,
ἀδίκως θανατώσουσιν οἱ ἀδελφοί σου, κόρη.
Ὡς τὸν Σαμψὼν ἡ Δαλιδὰ παρέδωκε σφαγῆναι, (F. 11.)
οὕτω καὶ σὺ τὸν φίλτατον καὶ περιπόθητόν σου ! »
Ταῦτα εἰπὼν ὁ ἀμηρᾶς τῇ κόρῃ μετὰ πόνου,
αὐτὴν γὰρ ὑπελάμβανεν βουλὴν αὐτοῦ εἰπεῖν τε·
ὁ ἔρως γὰρ ἀτιμασθεὶς κακολογίας φέρει.
Ἡ κόρη ταῦτα ὡς ἤκουσεν, ἄφωνος ἱσταμένη
καὶ ἡσυχάζουσα λαμπρῶς ἐπὶ πολλὰς τὰς ὥρας.
Πᾶς γὰρ ὁ πταίων ἕτοιμον ἀπολογίαν ἔχει,
ὁ δὲ μὴ πταίων τὴν σιγὴν ἔχει τοῦ μὴ λαλῆσαι.

Περὶ τοῦ πῶς ἡ κόρη παρακαλοῦσα μεσιτεύει τοῖς ἀδελφοῖς διὰ τὸν ἄνδρα αὐτῆς.

Μόλις δὲ τὸ κοράσιον εἰς ἑαυτὴν ἐλθοῦσα
ἔφησε ταῦτα πρὸς αὐτὸν μετὰ πολλῶν δακρύων·
« οὐκ ἔστι τοῦτο, αὐθέντα μου, βουλήν σου φανερῶσαι·
εἰ γὰρ αὐτὸ πεποίηκα πυρίκαυστος γενοίμην,
παράδειγμα ἐν τοῖς λοιποῖς πᾶσι τοῖς ἐν τῷ κόσμῳ,
ὡς τοῦ ἀνδρὸς μυστήρια κατάδηλα ποιοῦσα. »
Βλέπουσα γὰρ τὸν ἀμηρᾶν αὐξάνοντα τὴν λύπην,
παράφρονα γενόμενον ἐκ τῶν πολλῶν δακρύων,

365. ἡ. παραπικράνης. θλίψις. — 366. πάντος. — 370. ἀνασπασμόν. — 384. ἡ. — 388. καὶ παράφρονα.

mon âme, je tirerai mon épée pour me donner la mort ou pour la donner ! Car la guerre tue les hommes de cœur, et la maladie, les lâches. Quant à toi, ô ma bien-aimée, les gens de bien t'insulteront éternellement pour n'avoir pas gardé les secrets de ton époux. Celui qui était ton souffle, ta consolation, jeune fille, tes frères vont le faire mourir injustement. Comme Dalila livra Samson à ses bourreaux, ainsi tu livres ton chéri, ton bien-aimé. »

L'émir parla ainsi avec tristesse à la jeune fille, dans la pensée qu'elle avait révélé ses projets, car l'amour outragé engendre les paroles injurieuses. La jouvencelle, entendant ces reproches, resta muette, debout, et merveilleusement calme pendant de longues heures ; car le coupable a toujours une excuse toute prête, et l'innocent ne sait que garder le silence.

Comment la jeune fille intervient par ses prières entre ses frères et son époux.

A peine revenue à elle, la jouvencelle lui répondit, en versant d'abondantes larmes : « Je n'ai pas, ô mon maître, révélé tes desseins. Si je l'ai fait, puissé-je être brûlée et servir ainsi d'exemple à tout le reste du monde, pour avoir divulgué les secrets de mon mari ! »

Voyant croître la douleur de l'émir, le voyant affolé

(τὸ γὰρ πολὺ τῆς θλίψεως γεννᾷ παραφροσύνην),
ἐντεῦθεν καὶ παράλογα τινὰ κατατολμᾶται,
μήπως καὶ γὰρ τὴν ἑαυτὴν τῷ ξίφει ἀναλώσῃ,
ἐξῆλθε πρὸς τοὺς ἀδελφοὺς βοῶσα, τρυχωμένη·
« ὦ ἀδελφοὶ γλυκύτατοι, τί μάτην ἐνοχλεῖτε
τὸν μήπω ἀδικήσαντα; ἰδοὺ γὰρ ἀποθνήσκει!
καὶ ἀναιρεῖ τὸν ἑαυτὸν ἀπὸ παραπληξίας.
Διὰ τὸν θεόν, καλοὶ ἀδελφοί, μὴ ἀποθάνῃ ἀδίκως
ὃς δι' ἐμὲ ἠρνήσατο γένος καὶ τὴν πατρίδα,
οὐ γὰρ ποτὲ οὖν κατ' ἐμοῦ κακόν τι ἐβουλήθη·
ἀρτίως δὲ φοβούμενος μητρὸς αὐτοῦ κατάραν
εἰς τὴν Συριὰν ἀπέρχεται συντόμως ἐπιστρέψαι·
ἐξεῖπε γάρ με τὴν βουλήν, ἔδειξε καὶ τὸ γράμμα.
Καὶ πῶς ὑμεῖς πτοούμενοι τὴν μητρικὴν κατάραν,
μόνοι κατετολμήσατε ἐλθεῖν εἰς μυριάδας,
καὶ πόλεμον συνάψαντες μέγιστον εἰς κλεισούρας,
μὴ φοβηθέντες θάνατον παρὰ μητρὸς κατάραν;
Ταύτην καὶ αὐτὸς οὖν δεδοικὼς βούλεται πορευθῆναι. »
Καὶ ταῦτα μὲν πρὸς ἀδελφοὺς αὐτίκα προφωνοῦσα,
θερμὰ κινοῦσα δάκρυα, τίλλουσα καὶ τὰς χαίτας· (F. 12.)
οἱ δέ, μὴ φέροντες ὁρᾶν θρηνοῦσαν τὴν φιλτάτην,
τοιούςδε λέγουσιν αὐτῇ λόγους παραμυθίας·
« σὲ πάντες ἔχομεν ψυχὴν καὶ θυμηδίαν μόνην,
καὶ τοῦτο ἀκρίβειαν ἔχομεν ἵνα κακὸν μὴ πάθῃς·
ἐπεὶ δὲ βούλει καὶ αὐτὴ ὁδεύειν σὺν ἐκείνῳ,
θεὸν ἂς δώσῃ μάρτυρα νὰ ὑποστρέψῃ πάλιν,
ἡμεῖς νὰ ὑπερευχώμεθα καλῶς κατευοδεῖσθαι. »

389. γενά. — 391. ἀναλώσει. — 393. ἐνοχλεῖται. — 395. ἀνερεῖ. — 397. ὡς. ἠρνίσατο. — 400. συρείαν. — 404. κλησούρας. — 408. τείλουσα. — 412. ἔχωμεν. — 413. ἐπί. — 414. δόσει. ὑποστρέψει. — 415. ὑπερευχόμεθα.

par les pleurs (car un chagrin excessif produit la démence), et craignant que, dans un accès de délire, il ne la tuât avec son épée, la jouvencelle, jetant des cris, épuisée, alla trouver ses frères, [et leur dit] :

« O mes très-doux frères, pourquoi tourmenter inutilement celui qui n'est pas coupable ? Car sa mort est certaine ; il va se tuer dans une attaque de folie. Au nom de Dieu, mes bons frères, qu'il ne meure pas injustement, celui qui a renoncé pour moi à sa famille et à sa patrie, car il ne m'a jamais voulu de mal. Mais maintenant, redoutant la malédiction de sa mère, il se rend en Syrie et il reviendra dans un bref délai ; il m'a fait connaître ses projets et m'a aussi montré la lettre. Et, vous autres, ne craignez-vous pas comme lui la malédiction maternelle ? Vous avez osé affronter seuls des myriades d'ennemis, engager dans les défilés une guerre acharnée, et vous n'avez pas eu peur de la mort, mais des anathèmes de notre mère. Et, lui aussi, c'est par crainte de pareils anathèmes qu'il veut partir. »

Et, en parlant ainsi à ses frères, la jouvencelle versait des larmes brûlantes et s'arrachait les cheveux. Mais eux, ne pouvant supporter de voir leur sœur chérie se lamenter, ils lui adressent ces paroles de consolation : « Toi seule, tu es notre vie et notre joie à tous, et notre plus cher désir est d'écarter de toi toute chose fâcheuse. Puisque tu veux partir avec lui, qu'il jure devant Dieu de revenir et nous prierons ardemment pour que votre voyage soit heureux. »

Καὶ παρευθὺς ἀμφότεροι εἰς τὸν γαμβρὸν ἀπῆλθον,
αἰτούμενοι συγχώρησιν τῶν πρώην λαληθέντων.
« Καὶ μὴ μνησθῇς ἡμῶν, γαμβρέ, ὅσα ἐξείπομέν σοι,
οὐ γὰρ ἡμῶν τὸ αἴτιον, πάντως σόν ἐστι πταῖσμα
τοῦ μὴ γινώσκεσθαι ἡμᾶς ἅπερ ἠβούλει πρᾶξαι. »
Καὶ εὐθὺς συνεχώρησεν, ἅπαντας κατεφίλει,
καί, στὰς ἐπὶ ἀνατολάς, χεῖρας εἰς ὕψος αἴρει·
« Χριστὲ θεέ μου, ἐξεφώνησεν, υἱὲ θεοῦ καὶ λόγε,
ὁ πρὸς τὸ φῶς ἑλκύσας με τῆς σῆς θεογνωσίας,
καὶ σκότους λυτρωσάμενος καὶ τῆς ματαίας πλάνης,
εἰ ἐπιλάθομαι ποτὲ φιλτάτης γυναικός μου,
εἰ τοῦ τερπνοῦ ἀνθήματος υἱοῦ τοῦ ποθουμένου,
καὶ οὐχ ὑποστρέψω τάχιον εἰς τὴν ἡμῶν οἰκίαν,
βρῶμα θηρίων γένωμαι καὶ πετεινῶν εἰς ὄρη,
καὶ οὐ λογισθῶ εἰς χριστιανῶν τὴν ἐκλεκτὴν μερίδα ! »
Καὶ τότε ἤρξατο λοιπὸν τὰ τῆς ὁδοῦ φροντίζειν,
καὶ ἐκπληρώσας ἅπαντα δι' ἡμερῶν τῶν δέκα,
γνωστὴ πᾶσιν ἐγένετο ἐξέλευσις ἡ τούτου,
καὶ πᾶν τὸ πλῆθος ἔτρεχεν τῶν συγγενῶν καὶ φίλων.
Καὶ ἦν ἰδεῖν τοὺς ἔρωτας φλογίζοντας καρδίας,
κρατήσας γὰρ ὁ ἀμηρᾶς ἐκ τῆς χειρὸς τὴν κόρην
μόνος εἰσῆλθε μετ' αὐτῆς ἔνδον εἰς τὸ κουβοῦκλιν,
καὶ δάκρυα ἐκίνησεν ἐκ βάθους τῆς καρδίας
καὶ οἱ στεναγμοὶ ἀνέπεμπον ἤχους παρηλλαγμένους·
« δός μοι λόγον, γλυκύτατε, καὶ δός μοι δακτυλίδιν,
καλλίγνωμε, νὰ τὸ φορῶ ὥστε νὰ ὑποστρέψω ! »
Στενάξας δὲ ἡ πανεύμορφος ἔλεγε πρὸς ἐκεῖνον·
« βλέπε, αὐθέντα μου χρυσέ, μὴ ὅρκους καταλύσῃς,

418. ἐξείπωμεν. — 428. οἰκεῖαν. — 435. φλογίζον τάς (leçon qui pourrait se défendre). — 439. παρηλαγμένους. — 441. καλήγνωμε.

Ils allèrent aussitôt tous deux trouver l'émir et lui demandèrent pardon de ce qui avait été dit précédemment. « Oublie, beau-frère, tout ce que nous t'avons dit; nous n'en sommes pas la cause, mais le seul coupable c'est toi, qui ne nous as pas laissé connaître ce que tu voulais faire. »

Et l'émir leur pardonna sur-le-champ et les embrassa tous. Puis, debout, tourné vers l'orient, les mains levées au ciel, il dit : « Christ mon Dieu, Verbe fils de Dieu, toi qui m'as conduit à la lumière de la vraie religion, toi qui m'as délivré des ténèbres et des vaines erreurs, si j'oublie jamais mon épouse chérie, mon fils bien-aimé, cette fleur charmante, et si je ne reviens pas promptement dans notre maison, puissé-je devenir la pâture des bêtes féroces et des oiseaux dans les montagnes, puissé-je n'être pas au nombre des chrétiens élus ! »

Il commença alors à s'occuper des préparatifs du voyage; et, tout se trouvant terminé au bout de dix jours et son départ étant connu de tout le monde, il accourut une foule énorme de parents et d'amis. On put voir alors de quel amour leurs cœurs étaient embrasés, car l'émir, tenant la jeune fille par la main, entra seul avec elle dans sa chambre et versa des larmes du fond du cœur, et leurs bruyants soupirs se succédaient tour à tour.

« Donne-moi ta parole, ma très-douce amie, et donne-moi un anneau pour que je le porte, femme au noble cœur, jusqu'à mon retour. » Et avec un soupir la toute belle jeune fille lui disait : « Garde-toi bien, seigneur, mon trésor, de violer tes serments et d'encourir la punition du

καὶ ἀποδώσῃ σε Χριστὸς ὁ κρίνων δικαίως πάντας·
δίκαιος γὰρ κριτής ἐστιν, ἀποδιδοὺς ἑκάστῳ,
ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῇ φρικτῇ, δικαίως κατ' ἀξίαν. » (F. 13.)
« Εἰ τοῦτο πράξω, φίλτατη, ὁ ἀμηρᾶς ἀντέφη,
καὶ ἀθετήσω ἔρωτα ὃν εἴχομεν οἱ δύο,
ἢ θλίψω τὴν καρδίαν σου, ὦ πανωραιοτάτη,
ἀνταποδώσῃ μοι Χριστός, ὁ κρίνων δικαιοσύνην!
γραφὴν γὰρ προσδεξάμενος μητρὸς ἀπὸ Συρίαν,
ἐτύπωσα τοῦ ἀπελθεῖν, φοβούμενος κατάραν,
πᾶσι γὰρ δίκαιον ἐστὶ γονεῖς μὴ παρακούειν. »
Ἐγένετο δὲ συμβουλὴ καὶ ἐν τῷ μέσῳ ὅρκος,
πάντες προέπεμψαν αὐτὸν μετὰ χαρᾶς μεγάλης·
καὶ τραγῳδεῖν ἀπήρξατο, φθεγγόμενος τοιάδε.

* * * * * *

ὡς πάντα μὲν καταφρονεῖν αὐτῷ δὲ προσηνέχθαι.
Καὶ βλέποντες τὸ ἀντάλλαγμα τοῦ ἀμηρᾶ οἱ δοῦλοι
εὐθὺς ἀνταποκρίνονται πρὸς αὐτὸν τὰ τοιαῦτα·
« ὅπου θέλεις γενέσθωσαν τὰ ἀπλίκια, αὐθέντα,
οὐ γὰρ εὑρήσεις ἀφ' ἡμῶν ἀφορμὴν ῥαθυμίας. »
Τρεῖς γὰρ διῆλθον τὰς μονὰς καθ' ἑκάστην ἡμέραν.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς ἐν τῇ ὁδῷ ἀπέκτεινε τὸν λέοντα.

Καί, ὅτε ἐκατέλαβον εἰς τὰς δεινὰς κλεισούρας,
εὗρον λέοντα φοβερὸν τὴν ἔλαφον κρατοῦντα·
ὡς δὲ τοῦτον ἐσκέψαντο τοῦ ἀμηρᾶ οἱ ἀγοῦροι,
ἅπαντες ἐπτοήθησαν κρυβέντες εἰς τὰ δάση·

444. ἀποδώσει. — 450. ἀνταποδώσει. — 455. προσέπεμψαν. — 456. Il n'y a pas de lacune indiquée ici dans le ms. — 458. ἀντάλαγμα. — 460. ἀπλοίκια.

Christ, qui juge tout avec justice; car il est un juge équitable, et, au jour terrible, il traitera chacun justement et selon ses mérites. »

« Si je fais cela, ma bien-aimée, répondit l'émir, et si je méconnais notre mutuel amour et si j'attriste ton cœur, ô ma toute belle, que le Christ qui juge la justice me châtie! J'ai reçu de Syrie une lettre de ma mère et je me suis décidé à partir par crainte de sa malédiction, car il est juste que tous obéissent à leurs parents. » On tint donc conseil, des serments furent prêtés, et tous firent leurs adieux à l'émir avec une grande joie. Et il commença à chanter et dit ceci : ...

Lacune.

[Elle jure] de mépriser tout et de n'appartenir qu'à lui. Témoins de l'échange, les esclaves de l'émir lui tiennent ce langage : « Maître, dressons les tentes où tu désires. Tu ne nous verras pas céder à la paresse. » Ils parcoururent chaque jour trois étapes.

Comment l'émir tua un lion sur sa route.

Lorsqu'ils atteignirent les terribles défilés, ils trouvèrent un lion redoutable qui tenait une biche. A cette vue, les gens de l'émir furent tous saisis de frayeur et se cachèrent

καὶ λυπηθεὶς ὁ ἀμηρᾶς πρὸς τὸν λέοντα εἶπεν·
« πῶς σύ γε κατετόλμησας, δεινότατον θηρίον,
καὶ παρεμπόδισας ὁδὸν ἐρωτικῆς φιλίας;
ἐγὼ δὲ τὴν ἀνταμοιβὴν ἀξίαν σοὶ παρέξω. »
Καὶ ῥαβδέαν τὸν ἔκρουσεν ἄνω εἰς τὸ μετῶπιν,
νεκρὸς εὐθὺς ἐπέμεινεν εἰς γῆν ἐξηπλωμένος.
Καὶ παρευθὺς προσέειπε τοὺς ἑαυτοῦ ἀγούρους·
« ὀδόντας ἀνασπάσατε ἅπαντας τοῦ θηρίου,
ὁμοίως καὶ τοὺς ὄνυχας τοῦ δεξιοῦ ποδός του,
ἵνα φορέσωμεν αὐτοὺς τὸν ποθητὸν υἱόν μου,
τὸν Διγενῆ Καππάδοκα Βασίλειον τὸν Ἀκρίτην,
ὅταν, θεοῦ θελήματι, εἰς Ῥωμανιὰν ἔλθωμεν. »
Καὶ πάλιν ἐπορεύοντο μετὰ σπουδῆς τὸν δρόμον, (F. 14.)
ἀλλήλοις προτρεπόμενοι τοῦ βαδίζειν προθύμως·
οὐδεὶς ἦν τούτων ῥάθυμος, οὐδεὶς μετέσχεν ὕπνου,
ἔρως ὑπῆρχεν εἰς αὐτοὺς οἷον οὐκ εἶδεν ἄλλος.
Ὅτε δὲ ἐπλησίασαν εἰς τοῦ Ῥουχᾶ τὸ κάστρον,
ὁ ἀμηρᾶς προσέταξεν σκηνὰς ἔξωθεν στῆναι,
καὶ δύο ἐκ τῶν ἀγούρων του ἔπεμψεν εἰς τὸ κάστρον,
ὅπως εἴπωσι τῇ μητρὶ τὴν ἐπάνοδον τούτου·
καὶ πορευθέντες τάχιστα ἐποίησαν ὡς εἶπεν.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς ἔφθασεν εἰς τοῦ Ῥουχᾶ τὸ κάστρον, συναπαντησάσης τῆς μητρὸς αὐτοῦ μετὰ τῶν σὺν αὐτῇ.

Ἡ μήτηρ δέ, ὡς ἔμαθεν τὴν ἔλευσιν ἐκείνου,
τοῦ υἱοῦ της τοῦ ἀμηρᾶ, τοῦ θαυμαστοῦ τοῦ ξένου,
οὐκ ἔστιν ὅστις ἐξειπῇ ἧς χαρμονῆς ἐπλήσθη,
μικροῦ γὰρ καὶ ὠρχήσατο ἀπὸ περιχαρείας,

471. ῥαυδαίαν. μετόπιν. — 480. βαδίζει προθύμος. — 483. ῥαχά. — 491. ὀρχήσατο.

dans les bois. L'émir, vivement irrité, dit au lion : « Comment, bête très-féroce, as-tu osé barrer le chemin à l'amoureuse affection ? Je vais t'en récompenser comme tu le mérites. » Et, lui assénant un coup de massue sur le front, il l'étendit raide mort à terre. Et l'émir dit à ses gens : « Arrachez à l'animal toutes ses dents et les ongles de sa patte droite, afin que nous les portions à mon fils chéri, le Cappadocien Basile Digénis Akritas, quand, avec la volonté de Dieu, nous retournerons en Romanie. » Et ils s'empressèrent de se remettre en route, s'exhortant entre eux à marcher résolûment. Personne n'était paresseux, personne ne prenait de sommeil. Il y avait en eux une affection telle que jamais on n'en vit de semblable. Quand ils furent près du château d'Édesse, l'émir donna ordre de dresser les tentes hors des murs et envoya dans la forteresse deux de ses gens annoncer son retour à sa mère. Ils s'y rendirent en toute hâte et exécutèrent les ordres de l'émir.

Comment l'émir arriva au château d'Édesse, et comment sa mère et ses gens allèrent à sa rencontre.

A la nouvelle de l'arrivée de l'émir son fils, le célèbre étranger, sa mère éprouva une allégresse inexprimable ; peu s'en fallut qu'elle ne dansât de joie. Tous les pa-

ὡσαύτως καὶ οἱ συγγενεῖς καὶ οἱ γνήσιοι πάντες
ἐξῆλθοσαν μετὰ χαρᾶς εἰς ἀπάντησιν τούτου·
εὐθέως γὰρ ἐπέζευσαν καὶ τὸν ἐπροσεκύνουν,
φέροντες δάκρυα καὶ χαρὰν ὅθεν οὐ προσεδόκουν·
καὶ πρὸς βραχὺ θρηνήσαντες χαρὰν εἶχον μεγάλην,
καὶ κατησπάζοντο αὐτὸν ἐκ πόθου ὥσπερ ξένον·
εἰς μέρος μὲν οἱ συγγενεῖς, εἰς ἄλλο δὲ ἡ μήτηρ,
περιπλεκόμενοι αὐτόν, συγχαίροντες ἀλλήλοις,
καὶ χωρισμὸν ὃν ἔλιπεν οὐδόλως μνημονεύουν·
ὅμως δὲ πάντες μετ' αὐτοῦ ἦλθον εἰς τὰ οἰκεῖα,
καὶ τίς δύναται ἐξειπεῖν καὶ σαφηνίσαι πάντα
ἐκεῖνα τὰ γινόμενα ἐν ἐκείνῳ τῷ οἴκῳ;
οὐδ' εἰ καρδίαν ἔχοιτο σιδηρέαν ἐκεῖνος,
οὐδ' εἴπερ δέκα στόματα καὶ δέκα γλώσσας ἔχει,
καὶ τὴν φωνήν του στερεάν, καὶ χάλκεον τὸ ἦτορ,
τὰ φαητά, τοὺς πότους τε καὶ τοὺς χοροὺς ἐκείνους,
κιθάρας τε καὶ φόρμιγγας, σύριγγας καὶ τυμπάνους;
ἀφοῦ δὲ πάντες ἔφαγον καὶ ἔπιον χαρέντες,
καὶ πάντων ἐκορέσθησαν τῶν ἡδέων ἐκείνων,
ἤρξατο τότε ἐρωτᾶν τὸν ἀμηρᾶν ἡ μήτηρ·
« υἱέ μου ὦ παμφίλτατε, φῶς τῶν ἐμῶν ὀμμάτων,
καὶ παραμύθιον ψυχῆς τῆς ἐμῆς ἐν τῷ γήρει, (F. 15.)
τὸ ἀγαλλίαμα ἐμόν, ἡ ἐμὴ θυμηδία,
τί τοσοῦτον ἐβράδυνας, τέκνον, εἰς Ῥωμανίαν;
Ἐγὼ γάρ, μὴ ὁρῶσά σε, φῶς οὐκ εἶχον καθόλου,
οὔτε βλέπειν τὸν ἥλιον, οὔτε ζῆν εἰς τὸν κόσμον.
Πάλιν, υἱέ μου, λέγω σοι, πῶς ἔχεις μετὰ κόρης
ἐκείνης τῆς φιλτάτης σου, ἐκείνης τῆς ὡραίας,

492. ὡσαύτος. — 494. ἐπαίζευσαν. προσεκείνουν. — 504. σιδηραίαν. — 507. φαετά.

rents et les proches de l'émir, au comble de la joie, vinrent également au-devant de lui ; ils mirent pied à terre et le saluèrent en versant des larmes de joie, contrairement à leurs prévisions. Leurs gémissements de quelques jours firent place à une immense allégresse, et ils l'embrassèrent affectueusement comme un étranger. D'un côté ses parents, de l'autre sa mère l'enlaçaient de leurs étreintes, se félicitaient mutuellement, et ne se souvenaient plus du temps qu'il était resté absent et séparé d'eux. Cependant tous l'accompagnèrent dans son palais. Et quel serait l'homme capable de dire et d'exposer tout ce qui se passa dans cette demeure? Eût-il un cœur de fer, eût-il dix bouches, eût-il dix langues, une voix puissante, une poitrine de bronze, il ne pourrait énumérer tous les mets et sorbets, et les danses au son des cithares, des lyres, des flûtes et des tambours. Quand tous se furent livrés au plaisir du boire et du manger, quand ils furent repus de ces choses savoureuses, la mère de l'émir se mit à le questionner : « Mon fils bien-aimé, lumière de mes yeux, consolation de mon âme dans ma vieillesse, ô mon allégresse et ma joie, pourquoi, mon enfant, es-tu si longtemps resté en Romanie ? Privée de te voir, je n'avais plus de lumière, il m'était impossible de regarder le soleil et de vivre en ce monde. En quels termes es-tu, je te prie, mon fils, avec cette jeune fille que tu aimes, cette ravissante jouvencelle, pour laquelle tu as

δι' ἧς τὴν πίστιν ἄφηκες, δι' ἧς καὶ τὴν πατρίδα,
δι' ἧς καὶ τὰς γυναῖκάς σου, δι' ἧς καὶ τὰ σὰ τέκνα;
τοὺς συγγενεῖς καὶ φίλους σου ἅπαντας καταλείψας,
καὶ ἐπιλήσμων γέγονας ἁπάντων τῶν πραγμάτων,
καὶ ἀρχῆς κατεφρόνησας, καὶ πλούτου ὑπερεῖδες;
Πάντες δὲ σὲ ἐψήφιζον γενέσθαι βασιλέα,
Συρία δὲ σὲ ἅπασα ἀνδρειωμένον εἶχεν,
καὶ σὺ τῆς τύχης σου, υἱέ, ἐμποδιστὴς ἐγένου,
διὰ Ῥωμαίας γὰρ μιᾶς ἀπώλεσας τὰ πάντα.
Καὶ τί τοῦτο πεποίηκας, τέκνον; οὐκ ἐφοβήθης
ἵνα μὴ σοῦ οἱ Ἄραβες στερήσουσιν ἐκ πάντων;

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς διαλέγεται τῇ μητρὶ αὐτοῦ τὰ συμβάντα αὐτῷ.

Ἐγώ, γλυκέα μῆτέρ μου, ὁ ἀμηρᾶς ἀντέφη,
τῆς γραφῆς σου ὡς ἤκουσα καὶ φοβηθεὶς κατάραν,
παρευθὺς βουλὴν ἔλαβον, βουλὴν μετὰ τῆς κόρης,
εἴπερ θελήσει νὰ ἔλθωμεν ἐνθάδε μετ' ἐκείνης.
Ἐκεῖνοι δέ, οὐκ οἶδα πῶς, οἱ γυναικάδελφοί μου
πῶς τὴν βουλὴν ἐμάθασιν, οὐκ οἶδα τίς τὴν εἶπεν,
ἴσως εἰ ὁ θεὸς αὐτοῖς ἐπέδειξε κατ' ὄναρ,
διότι, ἐγὼ ἠξεύρω το, ἡ κόρη δὲν τὸ εἶπεν,
ἀλλὰ πάντα μας τὰ κρυπτὰ ἔνδον της τὰ φυλάττει·
αὐτίκα τε μετὰ θυμοῦ καὶ μετ' ὀργῆς μεγάλης,
ἀπειλικῶς μ' ἠλέγξαντες, ἀγριωδῶς ἰδόντες,
καὶ εἴπασί μοι τὴν βουλήν, ἣν ἐγὼ κρυφῶς εἶχον·
καί, εἴπερ λόγον ἔλεγον ἐγὼ ἐκείνοις τότε,
σπαθία ἢ κοντάρια ἦλθον ἂν πρὸς μ' ἐδόκουν·

526. ἀνδρειομένον. — 528. ἀπόλεσας. — 530. ἄρραβες. — 541. ἀπειληκῶς.

renié ta foi, abandonné ta patrie, tes femmes, tes enfants, tous tes parents et tous tes amis, celle pour laquelle tu as tout oublié, méprisé le pouvoir et dédaigné les richesses ? Tous te donnaient leurs suffrages pour être roi, toute la Syrie te tenait pour un brave, et c'est toi-même, mon fils, qui as mis des entraves à ta prospérité, car, à cause d'une Grecque, tu as tout perdu. Pourquoi as-tu agi de la sorte, mon enfant ? Ne crains-tu pas que les Arabes ne te dépouillent de tout ? »

Comment l'émir raconte ses aventures à sa mère.

« Ma douce mère, répondit l'émir, après avoir pris connaissance de ta lettre, et redoutant ta malédiction, je résolus aussitôt, de concert avec la jeune fille, de venir ici avec elle, si elle y consentait. Mais ses frères apprirent, je ne sais comment, ma résolution ; j'ignore qui la leur révéla, peut-être est-ce Dieu qui la leur fit connaître en songe, mais ce n'est pas, je le sais, la jeune fille qui les en informa, car elle garde au fond de son cœur tous nos secrets. Aussitôt, pleins de courroux et outrés de colère, ils m'accablèrent de reproches et de menaces ; puis, me lançant des regards farouches, ils me parlèrent de la résolution que je tenais cachée. Et si je leur eusse alors répondu

μόνον αἰσχύνης ἔμπλεως γενόμενος καὶ φόβου,
βλέπων καὶ τοὺς ἐλέγχους μου ἱστάμην μὴ φωνήσας.
Ἡ κόρη δ' ὡς τὸ ἤκουσε 'ς τοὺς ἀδελφοὺς ἐξῆλθε,
καὶ λέγει ταῦτα πρὸς αὐτούς· « ὦ ἀδελφοί μου φίλοι, (F. 16.)
τὸν μήπω βλάψαντα ὑμᾶς μὴ μάτην ἐνοχλεῖτε·
ἰδοὺ γὰρ πάντες βλέπουσι ὡς δι' ἐμὲ τὰ πάντα,
πίστιν, πατρίδ', ἠρνήσατο καὶ συγγενεῖς καὶ φίλους·
νῦν δὲ φοβούμενος μητρὸς τῆς ἑαυτοῦ κατάραν,
εἰς τὴν Συρίαν ἄπεισι ταχέως ἐπιστρέψαι. »
Ταῦτα δ' ἡ κόρη λέγουσα καὶ δάκρυα ἐκίνει·
οἱ δ' ἀδελφοί, μὴ φέροντες ὁρᾶν θρηνοῦσαν ταύτην,
ἅπαντες πρὸς μὲ ἦλθοσαν ὁμοῦ μετὰ τῆς κόρης,
συγχώρησίν τ' ἐλάβομεν τῶν πρώην λαληθέντων.
Καὶ τότ' ἐγὼ συγχωρηθείς, καὶ τῆς χειρὸς κρατήσας
τὴν κόρην τὴν εὐγενικήν, ἠσπάσθημεν ἀλλήλοις,
καὶ μετ' αὐτὴν τοὺς ἀδελφούς, καὶ τῆς ὁδοῦ ἠρξάμην. »
Τούτους τοὺς λόγους ἀμηρᾶς πρὸς πάντας ἐξηγεῖτο
ἐκείνους τοὺς καθεύδοντας ἐν τῇ λαμπρᾷ τραπέζῃ·
ὅτε δ' ἐχάρη ἅπαντας τοὺς συγγενεῖς καὶ φίλους,
εἶπε πρὸς τὴν μητέρα του τούςδε τοὺς λόγους πάλιν·
« ἐγώ, γλυκέα μῆτέρ μου, εἰς πολλὰς χώρας ἦλθον,
καὶ πολλὰ κάστρ' ἐπέρασα, καὶ γραφὰς οὐκ ὀλίγας
εἶδόν τε καὶ ἐπέρασα ἐν τῷ παρόντι βίῳ·
καὶ ἅπαντα ψευδά εἰσι καὶ ἄξιά γελώτων,
μόνον δὲ τὰ τῶν χριστιανῶν ἀγαπῶ ἐκ ψυχῆς μου,
καὶ ὁ παράδεισος αὐτὸς εἰς Ῥωμανίαν ἔνι·
τὴν πίστιν τὴν ἀληθινὴν οἱ χριστιανοὶ ἔχουν,
καὶ εἴ τις θέλει ἔρχεσθαι εἰς τὴν ὁδὸν τὴν ἴσην,

546. βλέπον. — 549. ἐνοχλεῖται. — 554. ἐκείνει. — 568. γελότων. — 571. πίστην.

une seule parole, ils m'auraient, je crois, transpercé de leurs épées ou de leurs lances. Mais moi, accablé de honte et saisi de crainte, en présence de leurs accusations, je me tenais debout, silencieux. Quand la jouvencelle eut appris ces faits, elle alla trouver ses frères et leur dit ceci : « O mes frères chéris, ne tracassez pas inutilement un homme qui ne vous a pas causé la moindre peine, car, chacun le sait, il a pour moi tout abandonné : foi, patrie, parents, amis. Et si, redoutant la malédiction de sa mère, il part pour la Syrie, il reviendra bientôt. » En parlant ainsi, la jeune fille répandait des larmes, et ses frères, ne pouvant supporter de la voir se désoler, vinrent tous vers moi avec la jouvencelle, et l'on se pardonna ce qui avait été dit précédemment. Ainsi absous, et tenant par la main la noble fille, nous nous embrassâmes mutuellement; après elle, j'embrassai ses frères, et puis je me mis en route. »

Telles sont les explications que donna l'émir à tous les convives de ce splendide festin. Quand il eut régalé tous ses parents et ses amis, il parla de nouveau à sa mère en ces termes : « Ma douce mère, je suis allé dans beaucoup de pays, je suis passé par beaucoup de villes, j'ai vu et lu de nombreux écrits en cette présente vie, et tout est ridicule et mensonger, mais j'aime de toute mon âme les pratiques religieuses des chrétiens, et ce paradis est en Romanie. Les chrétiens possèdent la véritable croyance ; et, si quelqu'un veut marcher dans la voie droite, qu'il me suive et allons

ἀκολουθείτω σὺν ἐμοὶ νὰ ἔλθωμεν εἰς ταύτην !
εἴ τις δὲ οὐ θελήσειεν ἰδεῖν ἐκείνην πάντως,
μενέτω σὺν τοῖς ἅπασι ἐνθάδε εἰς τὸ σκότος·
σέβας γὰρ τῶν Σαρακηνῶν ἐν ἀκριβείᾳ γινώσκω,
τοῦτο τοῦ σκότους ἄξιον καὶ πάσης ἀπωλείας·
ἡνίκα δὲ ηὐδόκησεν υἱὸς ὁ τοῦ ὑψίστου
ἑκουσίως γε δι' ἐμὲ πτωχείαν ὑπομεῖναι,
ἠθέλησεν, ἐφόρησεν ἀσθένειαν ἀνθρώπων,
κἀμὲ τοῦ ψεύδους ἥρπασε δεινῆς τε τῆς ἀπάτης,
καὶ τοῦ λουτροῦ ἠξίωσε τῆς παλιγγενεσίας·
διὰ τοῦτο κατήργησα τοὺς λήρους καὶ τοὺς μύθους,
οἳ πρόξενοι ἐγένοντο πυρὸς τοῦ αἰωνίου·
οἱ γὰρ τοιαῦτα σέβοντες εἰς κόλασιν τυγχάνουν, (F. 17.)
καὶ εἰς ἀεὶ καὶ πάντοτε μεγάλως τιμωροῦνται.
« Ἐγω δὲ πιστεύω εἰς θεόν, πατέρα τῶν ἁπάντων,
ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ πάντων τῶν κτισμάτων·
καὶ εἰς τὸν ἕνα κύριον, υἱὸν θεοῦ ὑψίστου,
τὸν γεννηθέντα ἐκ πατρὸς πρὸ πάντων τῶν αἰώνων,
φῶς ἐκ φωτὸς ὑπάρχοντα, ἀληθῶς θεὸν μέγαν,
δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο δι' ἡμᾶς τοὺς ἀνθρώπους·
καὶ γεννηθέντα ἐκ μητρὸς Μαρίας τῆς παρθένου,
τὸν ὑπομείναντα σταυρὸν δι' ἄκραν εὐσπλαγχνίαν·
τὸν ταφέντα ἐν μνήματι, καὶ πάλιν ἀναστάντα,
τὸν ἀνελθόντα ἐν σαρκὶ σὺν δόξῃ τοῦ πατρός του,
καὶ νῦν συνδοξαζόμενον ἐν δεξιᾷ ὑψίστου,
καὶ πάντας κρῖναι μέλλοντα ἡμέρᾳ τῇ ἐσχάτῃ·
καὶ τῆς βασιλείας αὐτοῦ οὐδόλως ἔσται τέλος.
Καὶ εἰς Πνεῦμα τὸ ἅγιον, τὸ ζωοποιοῦν πάντα.
« Ὁμολογῶ ἓν βάπτισμα, λουτρὸν ἁμαρτημάτων,

599. οὐδ' ὅλλως. — 601. λουτροῦ.

dans ce pays; mais, s'il en est qui n'aient pas le moindre désir de le voir, qu'ils restent ici dans les ténèbres avec tous ceux qui s'y trouvent. Je connais parfaitement la religion des Sarrasins, elle est digne de ces ténèbres et de toute perdition. Puisqu'il a plu au fils du Très-Haut de supporter volontairement pour moi la pauvreté, puisqu'il a bien voulu endurer les infirmités humaines et m'arracher aux mensonges, aux dangereuses erreurs, et me juger digne du bain de la régénération, c'est pour ce motif que j'abandonne les niaiseries et les contes qui ont fait de moi une future victime du feu éternel ; car ceux qui professent cette croyance sont en enfer, et toujours et toujours ils endureront les plus cruels tourments.

« Et moi, je crois en un Dieu, père de toutes choses, créateur du ciel et de la terre et de toutes les créatures. Je crois en un Seigneur, fils du Dieu très-haut, engendré de son père avant tous les siècles, lumière de lumière, Dieu vraiment grand, par lequel tout a été fait pour nous autres hommes; qui est né de sa mère la vierge Marie; qui, dans son excessive miséricorde, a souffert le crucifiement, a été enseveli dans un tombeau, est ressuscité, est monté corporellement au ciel, avec la gloire de son père, et est maintenant glorifié à la droite du Très-Haut; qui doit, au dernier jour, juger tous les hommes, et dont le règne n'aura pas de fin. Je crois au Saint-Esprit, le vivificateur de toutes choses.

« Je confesse un baptême, qui nous lave des péchés ;

καὶ προσδοκῶ ἀνάστασιν πάντων τῶν τεθνεώτων,
(ἑκάστῳ οὖν ἀποδιδοὺς τὰ ἄξια τῶν ἔργων),
καὶ ἀτελεύτητον ζωὴν τοῦ μέλλοντος αἰῶνος.
Πᾶς πιστεύσας καὶ βαπτισθεὶς εἰς τὸ ὄνομα τούτου,
οὐκ ἀποτύχῃ πώποτε ζωῆς τῆς αἰωνίου·
ὁ δὲ μὴ ταῦτα ἐγνωκώς, ὦ γλυκέα μου μῆτερ,
ἐν τῇ γεέννῃ τοῦ πυρὸς πάντοτε τιμωρεῖται,
ἔνθα κλαυθμὸς καὶ ὀδυρμὸς καὶ βρυγμὸς τῶν ὀδόντων,
ὁ ἰοβόλος σκώληξ τε, τάρταρος καὶ τὸ σκότος.
Σὺ δέ, φιλτάτη μῆτέρ μου, ἔμπροσθέν μου ἐλεύσῃ,
εἰς Ῥωμανίαν νὰ ἔλθωμεν, νὰ ἰδῇς τὴν καλήν μου·
εἰ δὲ οὐκ ἔρχῃ μετ' ἐμοῦ, εὔχου μ', ὅτι ὑπάγω. »
Ταῦτα εἰπὼν ὁ ἀμηρᾶς τὴν ὁδὸν ὑπανοίξας
τῆς ἀμωμήτου πίστεως· ἡ μήτηρ δὲ πρὸς τοῦτον
ἔφησε ταῦτα σύντομα, μετὰ πολλοῦ τοῦ πόθου·
« κἀγώ, τέκνον, πιστεύω νῦν τῷ βαπτίσματι τούτου,
καὶ διὰ σπλάγχνον σου ἔρχομαι, ὅπου θέλεις ὑπάγω,
καὶ αὐτὴν τὴν πίστιν προσκυνῶ Χριστοῦ τοῦ φιλανθρώπου,
ἀρνοῦμαι καὶ τὸ γένος μου διὰ τὴν σὴν ἀγάπην,
ἀρνοῦμαι καὶ τὸν Μαχουμέτ, τὸν μέγαν τὸν προφήτην. »
Καὶ εὐθὺς πάλιν ὁ ἀμηρᾶς ἀντέφη πρὸς ἐκείνην· (F. 18.)
πίστευσον τοίνυν εἰς Χριστόν, ὦ γλυκέα μου μῆτερ,
καὶ μὴ κολάσῃς τὴν ψυχὴν ἐν σκότει ἐξωτέρῳ·
οὐκ ἔστι σοι ἀντάξιον ψυχῆς ὁ κόσμος ὅλος,
ἂν γὰρ κερδήσῃς ἅπαντα, ψυχὴν δὲ ἀπολέσῃς,
ὄφελος σοὶ οὐδέν ἐστιν ἐν ἡμέρᾳ ἐκείνῃ,
ὅταν θεὸς ἐξ οὐρανοῦ κρινεῖν τὸν κόσμον ἔλθῃ,
καὶ στῶσιν ἔμπροσθεν αὐτοῦ ἀγγέλων μυριάδες,

606. ἀποτύχει. — 611. ἐλεύσει. — 612. εἰδῇς. — 613. εὔχομ'. — 617. σπλάγχνων. — 626. ἀπωλέσῃς.

et, attribuant à chacun la juste récompense de ses œuvres, j'attends la résurrection de tous les morts et la vie sans fin du siècle à venir.

« Quiconque croit et a été baptisé en son nom possédera la vie éternelle, mais celui qui ne connaît pas ces dogmes, ô ma douce mère, sera éternellement puni dans la géhenne de feu, là où il y a des pleurs, des lamentations, des grincements de dents, un ver venimeux, le Tartare et les ténèbres. Mais toi, mère bien-aimée, tu iras devant moi en Romanie ; je veux que nous y allions, afin que tu voies ma belle. Et, si tu ne viens pas avec moi, donne-moi ta bénédiction, parce que je pars. »

Après que l'émir eut ainsi parlé et entr'ouvert à sa mère la route de la parfaite croyance, elle lui fit aussitôt cette affectueuse réponse : « Et moi aussi, mon enfant, je crois maintenant au baptême, et, par tendresse pour toi, je pars et je vais où tu désires, et j'embrasse la religion du Christ, ami des hommes. Pour ton amour, je renonce à ma famille, je renonce même à Mahomet, le grand prophète. »

Et l'émir lui répondit : « Crois maintenant au Christ, ô ma douce mère, et ne damne pas ton âme dans les ténèbres extérieures ; le monde entier ne vaut pas ton âme, car si tu gagnes toutes choses et que tu perdes ton âme, cela ne te sera d'aucune utilité le jour où Dieu viendra du ciel juger le monde, lorsque devant lui se tiendront des myriades

καὶ οἱ μὲν φωνῆς ἀκούσουσι « πορεύεσθε » λεγούσης,
« εἰς τὸ πῦρ τὸ ἐξώτερον καὶ τὸ κατηραμένον,
εἰς ἰοβόλον σκώληκα μετὰ τῶν κατακρίτων,
ὡς προσταγμάτων τοῦ Χριστοῦ φανέντες παραβάται. »
Οἱ δὲ πιστεύοντες Χριστόν, τὸν μόνον ζωοδότην,
καὶ ἐντολὰς φυλάξαντες αὐτοῦ τοῦ φιλανθρώπου,
ὡς ἥλιος ἐκλάμψουσι εἰς τὴν αὐτὴν ἡμέραν,
καὶ τῆς φωνῆς ἀκούσουσιν ἐκείνης τοῦ δεσπότου ·
« δεῦτε, κληρονομήσατε, πατρὸς εὐλογημένοι,
τὴν βασιλείαν οὐρανῶν εἰς χρόνους ἀπεράντους. »
Καὶ οὕτω γὰρ πορεύσονται εἰς χαρὰν αἰωνίαν ·
ἐκεῖ οὐδεὶς ὁ βοηθῶν, οὐδείς ἐστιν ὁ σώζων,
ὁ θεὸς γὰρ κριτής ἐστι πάντας δικαίως κρίνων.
Καὶ εἴπερ βούλει, μῆτέρ μου, ζωῆς ἀξιωθῆναι,
πλάνην κατάργησον ψευδῆ καὶ φλυαροὺς τοὺς μύθους ·
θεὸν δὲ σέβου, μῆτέρ μου, τὸν ἐν τρισὶ προσώποις,
καὶ εἰς αὐτοῦ τὸ ὄνομα θέλησον βαπτισθῆναι
[καὶ] τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ Πνεύματος ἁγίου ·
κἀγὼ τοίνυν σὲ δέξομαι ἐν τῇ ἀναγεννήσει. »
Ὅμως δέ, τῆς μητρὸς αὐτοῦ ταῦτα διδασκομένης,
οὐ παρῃτήσατο παιδὸς τῆς συμβουλίας ταύτης ·
ἀλλ', ὥσπερ γῆ καλὴ εὐθὺς τὸν σπόρον δεξαμένη,
οὕτως αὐτὴ ἐδέξατο τοὺς λόγους τοῦ υἱοῦ της ·
« πιστεύω, τέκνον, λέγουσα, θεὸν τὸν ἐν τριάδι,
καὶ μετὰ σοῦ πορεύομαι, υἱέ, εἰς Ῥωμανίαν,
καὶ βαπτισθῶ εἰς ἄφεσιν πολλῶν ἁμαρτημάτων,
καὶ χάριν σοῦ ὁμολογῶ, διὰ σοῦ ἐβαπτίσθην. »
Ὡσαύτως καὶ οἱ συγγενεῖς οἱ ἐκεῖσε τυχόντες
ὁμοφρόνως ἐκραύγαζον μεγάλως ἐκβοῶντες ·

630. πορεύεσθαι. — 631. ἐξότερον. — 658. ὁμοφρώνος.

d'anges et que les uns entendront une voix leur dire : « Allez dans le feu extérieur et maudit, là où est le ver venimeux, avec les damnés, vous qui avez transgressé les commandements du Christ. » Mais ceux qui ont cru au Christ, le seul vivificateur, et ont observé les préceptes de sa charité, brilleront en ce jour comme le soleil, et ils entendront le Seigneur leur dire ceci : « Venez, les bénis de mon père, hériter du royaume des cieux pour des années sans fin. » Et ils iront ainsi dans la joie éternelle. Là, personne ne protége, personne ne sauve, car Dieu est un juge qui rend la justice équitablement à tous. Et, si tu veux, ma mère, être jugée digne de la vie, abandonne les erreurs, les mensonges, les fables frivoles, adore un Dieu en trois personnes, ô ma mère, et fais-toi baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; c'est moi qui serai ton parrain à la régénération baptismale. »

Ainsi catéchisée, la mère de l'émir ne rejeta pas les conseils de son enfant ; mais, semblable à une bonne terre qui reçoit aussitôt le grain, elle accueillit les paroles de son fils. Elle lui dit : « Je crois, mon enfant, en un Dieu en trois personnes, et je vais en Romanie avec toi, mon fils, et je veux être baptisée en rémission de mes nombreux péchés ; et je te remercie, c'est grâce à toi que j'aurai reçu le baptême. »

Tous les parents de l'émir, qui se trouvaient là par hasard, s'écrièrent aussi d'une voix forte et unanime : « Nous

« μετὰ σοῦ συνερχόμεθα πάντες εἰς Ῥωμανίαν, (F. 19.)
καὶ βαπτισθέντες τύχοιμεν ζωῆς τῆς αἰωνίου. »
Ἐθαύμασε δ' ὁ ἀμηρᾶς πάντων τὴν προθυμίαν
καὶ δοξαν ἔφερε θεῷ τῷ μόνῳ φιλανθρώπῳ,
τῷ προσδεχομένῳ ἀεὶ πάντας μετανοοῦντας.
Καὶ παρευθὺς ἐκεῖνός γε πηδᾷ, καϐαλλικεύει,
ἔλαϐε τοὺς ἀγούρους του μετὰ καὶ τῆς μητρός του,
καί τινας ἄλλους συγγενεῖς, τοὺς ἀδελφούς του λέγω,
καὶ εἰς τὸ Παγδάτιν ἦλθοσαν καὶ ἐπέζευσαν πάντες,
καὶ ἐκεῖσ' ἀπεσύναξαν πᾶσαν αἰχμαλωσίαν,
καὶ τὴν ποθητὴν ἔστειλε δούλους τε καὶ δουλίδας,
ἔστειλε καὶ καμήλια διακόσια φορτωμένα
καὶ ἑκατὸν μουλάρια ἄργυρον καὶ χρυσίον,
καὶ βλαττία πολύτιμα ἀπέστειλε τὴν κόρην,
φαρία διακόσια σελλοχαλινωμένα·
καὶ μετὰ ταῦτ' ἐκίνησαν ἐλθεῖν εἰς Ῥωμανίαν·
ἔμπροσθέν του ἀπήρχοντο χίλιοι Ἀραϐῖται,
ὁλόλουροι καὶ θαυμαστοί, χρυσοκλιϐανισμένοι·
καὶ μετ' αὐτὸν διήρχοντο ἄλλαι δύο χιλιάδες,
αἱ φάραι ἐχλημίτριζον καὶ τὰ συρτὰ ὁμοίως,
οἱ ἄγουροί του ἔπαιζον καὶ μέγα ἐτραγῴδουν,
ὁ δὲ νέος ὑπέχαιρε μετὰ καὶ τῆς μητρός του.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς μετὰ τῆς μητρὸς καὶ τῶν συγγενῶν ἤρχοντο πρὸς τὴν Καππαδοκίαν.

Καί, ὅτε ἐκατέλαϐον ἄκραν Καππαδοκίας,
ὁ ἀμηρᾶς ἐλάλησεν οὕτως πρὸς τὴν μητέρα,

662. φιλανθρώπο. — 667. παγδάην. ἐπαίζευσαν. — 672. βλατία. — 673. σελοχαλινομένα. — 674. τ' αὖ (sic). — 675. ἀρραβίται. — 676. χρυσοκληϐανισμένοι. — 677. αὐτῶν. — 678. ἐχλημήτριζον.

allons tous avec toi en Romanie, afin d'être baptisés et d'acquérir la vie éternelle. » L'émir, ravi de ce zèle général, glorifia Dieu, le seul ami des hommes, Dieu qui accueille toujours tous les cœurs repentants.

Et aussitôt il sauta à cheval, prit avec lui ses pallikares, sa mère et quelques autres parents, c'est-à-dire ses frères ; ils se rendirent à Bagdad et mirent tous pied à terre ; là, tous les prisonniers furent partagés, et l'émir envoya à sa bien-aimée des serviteurs et des servantes ; il lui envoya aussi deux cents chameaux et cent mulets chargés d'or et d'argent ; il envoya encore à la jeune fille des soieries précieuses, ainsi que deux cents chevaux sellés et bridés. Ensuite ils se mirent en chemin pour la Romanie ; devant l'émir marchaient mille Arabes, tout équipés, admirables, revêtus de cuirasses dorées, et, à sa suite, il en venait deux autres milliers. Cavales et destriers hennissaient, les pallikares jouaient des instruments et chantaient d'une voix forte. Et le jeune homme et sa mère se réjouissaient intérieurement.

Comment l'émir, sa mère et ses parents allèrent en Cappadoce.

Quand ils eurent atteint les frontières de la Cappadoce, l'émir parla à sa mère et à ses amis et leur dit ceci : « Mes

καὶ πρὸς τοὺς φίλους τοὺς αὐτοῦ ἐκλέγων τὰ τοιαῦτα·
« ἐγὼ ταχέως, φίλοι μου, ἔμπροσθεν ὑπαγαίνω,
νὰ εὕρω συγχαρίκια ἀπὸ τῆς ποθητῆς μου,
μὴ μὲ προλάβῃ ἄλλος τις καὶ λάβῃ τα ἐκεῖνος,
καὶ ὀκνηρὸς καὶ ῥαθυμὸς φανῶ εἰς τὴν φιλίαν. »
Αὐτοὶ δὲ ἀπεκρίθησαν αὐτόν· « καλῶς ὁρίζεις,
ἄξιον καὶ ἐρωτικὸν καὶ πλήρωμα ἀγάπης
ὑπάρχει ὅπερ ὥρισας, καὶ πλήρωσον ταχέως. »
Ἐκεῖνος οὖν, ὡς ἤκουσεν, τὸ ἔργον ἐκπληρόνει·
καὶ παρευθὺς ὁ νέος γε ἐφόρεσε φακιόλιν
ὁλόχρυσον, ἐπαινετόν, ἐκ καθαρῶν γαστρίων,
καὶ μέγα ἐπιλούρικον, καστόριν φαρατζίκιν,
καὶ θαυμαστόν, πολύτιμον, εὐγενέστατον πάνυ,
εἶχε δὲ ῥίζας χυμευτὰς μετὰ λιθομαργάρων·
ἵππον ἐκαβαλλίκευεν δαγάλλον, ἀστεράτον, (F. 20.)
καὶ ὡς γεράκιν ἄχρωμον ἔφθασεν εἰς τὸ κάστρον,
καὶ τρεῖς ἔχων μετ' ἑαυτοῦ ἐκ τῶν πολλῶν ἀγούρων.
Εἰς τὸν οἶκον τῆς ποθητῆς εὑρέθησαν αὐτίκα,
φωνὴν εὐθὺς ἐφώνησεν χαρᾶς πεπληρωμένος·
« ἔξελθε, ξανθὴ εὐγενική, ἰδεῖν τὸν ποθητόν σου,
καὶ παραμύθησον αὐτὸν ὡς ἀπὸ ξενιτείας. »
Αἱ βάϊαι δέ, ὡς ἤκουσαν, παρέκυψαν εὐθέως,
καὶ ἰδοῦσαι τὸν ἀμηρᾶν πρὸς τὴν κυρίαν εἶπον·
« συγχαίρωμεν, αὐθέντρια, ἦλθεν ὁ ποθητός σου. »
Ἐκείνη δὲ ὡς ἄπιστον ἐλογίσατο ῥῆμα·
ὁ γὰρ ἐξαίφνης τι ἰδὼν τῶν ἐπιθυμουμένων,
ὄναρ δοκεῖ φαντάζεσθαι ἀπὸ περιχαρείας·
πρὸς τὰς βαΐας ἔλεγεν· « μὴ φάντασμα ὁρᾶτε; »
Καὶ πάλιν ἦλθοσαν λαλεῖν καὶ ὁ ἀμηρᾶς ἦλθεν.

684. ὑπαγένω. — 690. ὅρισας. — 691. ἐκπληρώνει. — 703. ξενητείας. — 704. βράιαι. — 706. συγχαίρομεν. — 709. περιχαρίας. — 710. ὁρᾶται.

amis, je me hâte d'aller en avant recevoir les félicitations de ma bien-aimée, de peur qu'un autre ne me devance et ne les reçoive, et que je ne passe pour manquer d'empressement et de zèle en amour. » Et ceux-ci lui répondirent : « Tu as raison. Ce que tu as résolu de faire est un devoir d'amour, un acte de dignité et d'affection, exécute-le promptement. »

A ces mots, le jeune homme se met à l'œuvre; il se coiffe d'un turban ruisselant d'or et enrichi de purs diamants; il met par-dessus sa cuirasse une grande pelisse de castor, admirable, précieuse, superbement belle, avec des franges agrémentées de perles. Il monte sur un cheval alezan, au front étoilé, et, comme un rapide épervier, il arrive à la forteresse, suivi seulement par trois hommes de sa nombreuse escorte. Bientôt ils furent à la maison de la bien-aimée de l'émir, et alors celui-ci, transporté de joie, poussa un cri et dit : « Sors, blonde dame, sors pour voir ton bien-aimé et le consoler à son retour de l'étranger. » Les nourrices, entendant ces paroles, se penchèrent aussitôt [par les fenêtres], et, à la vue de l'émir, dirent à la jeune fille : « Réjouissons-nous ensemble, notre maîtresse; ton bien-aimé est de retour. » Mais la jouvencelle n'ajouta pas foi au dire de ses servantes (car quiconque voit subitement réalisé l'objet de ses vœux, s'imagine dans son allégresse être le jouet d'un songe), et elle leur répondit : « N'est-ce pas un fantôme que vous voyez? » Et elles vinrent de nouveau lui affirmer que l'émir était revenu.

Περὶ τοῦ πῶς ἐλθὼν ὁ ἀμηρᾶς εἰς τὸ κουβοῦκλιν ἠσπάζετο τὴν κόρην.

Καὶ εἰς τὸ κουβοῦκλιν παρευθὺς ἐσέβηκε τῆς κόρης,
καὶ ὡς εἶδε τὸν ποθητὸν ἐξαίφνης ἀνελθόντα,
ταῖς χερσὶ περιπλέξασα τὸν τράχηλον ἐκείνου,
ἐπεκρεμάσθη ἐμφανῶς δακρύουσα ἡ κόρη·
ὡσαύτως καὶ ὁ θαυμαστὸς ἀμηρᾶς πρὸς ἐκείνην,
τὴν κόρην γὰρ περιλαβὼν αὐτῆς φιλεῖ τὸ στῆθος,
καὶ πεπλεγμένοι εἱστήκεισαν ἐπὶ πολλὰς τὰς ὥρας.
Ὁρῶσα δὲ ἡ στρατήγισσα ἔρρανεν αὐτοῖς ὕδωρ·
ἀγάπη γὰρ ὑπέρμετρος γεννᾷ πολλὰ τοιαῦτα,
πολλάκις καὶ πρὸς θάνατον συνέρχεται ἡ ἀγάπη·
ὡς καὶ αὐτοὶ παρὰ μικρὸν ἔμελλον ὑποστῆναι,
καὶ μόλις αὐτῶν ἔφερον τὸν νοῦν εἰς αἴσθησίν των.
Τὴν δὲ χαρὰν τὴν ἄπειρον, ἣν εἶχον οἱ οἰκεῖοι,
τίς λόγος φράσαι δυνηθῇ ἢ πάντα καταλέξαι;
Ἵσταντο βάϊαι ἔμπροσθεν, βάϊαι ἐξοπίσω,
ῥοδόσταμαν τοὺς ἔρραναν, ἔλεγον πρὸς τὴν κόρην·
« χαίροις, αὐθέντρια καλή, σὺν τῷ ἡμῶν δεσπότῃ,
τίποτε μηδὲν θλίβεσαι, τίποτε μὴν λυπῆσαι! »
Καὶ τότε τὸ κοράσιον ἐκ βάθους τῆς καρδίας
ἐστέναξεν, ἐδάκρυσεν, τοιοῦτον λόγον εἶπεν·
« δόξα σοι, δέσποτα Χριστέ, ὅτ' ἐπληροφορήθην
ἐγώ, ἡ παναθλία σου, καὶ εἶδον τὸν καλόν μου! »
Καὶ περιλαβοῦσα αὐτὸν ἡδέως κατεφίλει· (F. 21.)
ἐφίλει δὲ καὶ ὁ ἀμηρᾶς τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐκείνης.

713. οἶδε. — 717. εἰστήκεισαν. — 719. ἔρανεν. — 720. γενᾶ. — 721. πολλάκοις. — 723. μόλιν αὐτόν. ἔσθησιν. — 724. ἄπηρον. 727. ἔραναν. — 728. χαίροι. — 732. ἐπληρωφορήθην.

Comment l'émir entra dans la chambre de la jeune fille et l'embrassa.

Et il entra aussitôt dans la chambre de la jeune fille; celle-ci, voyant le retour inattendu de son bien-aimé, lui entoura le cou avec ses bras et s'y suspendit devant tout le monde, en pleurant. Le merveilleux émir agit de même envers elle; il serra la jeune fille entre ses bras, lui baisa la poitrine, et ils restèrent enlacés pendant de longues heures.

Les voyant en cet état, la générale les aspergea d'eau; beaucoup d'accidents de ce genre sont la conséquence d'un amour poussé à l'excès, et souvent cette passion a la mort pour dénouement. Peu s'en fallut que pareil malheur ne leur arrivât, et l'on eut grand'peine à rappeler leurs esprits au sentiment de l'existence. Et la joie immense que ressentit la famille, quel discours pourrait en faire une description fidèle?

Des servantes se tenaient en avant, d'autres en arrière, et, tout en répandant sur eux de l'eau de roses, elles disaient à la jouvencelle : « Bonne maîtresse, réjouis-toi avec notre maître, bannis toute tristesse, chasse tout souci. » Et alors la jeune fille soupira du fond de son cœur, elle fondit en larmes et prononça ces mots : « Gloire à toi, seigneur Christ, d'avoir accordé à ta pauvre créature la satisfaction de revoir son bien-aimé! » Et, l'enlaçant de ses bras, elle l'embrassait tendrement, et, de son côté, l'émir lui baisait les yeux.

Οἱ δὲ τῆς κόρης ἀδελφοὶ ἐκεῖνοι παρευθέως
ἀκούσαντες ὅτ' ἀμηρᾶς εἰσῆλθεν ὁ γαμβρός των,
ἐξαίφνης ἦλθον ἅπαντες ἔνδον εἰς τὸ κουβοῦκλιν·
καί, τὸν γαμβρὸν ὡς εἴδασι μετὰ τῆς αὐταδέλφης
ὅτ' ἦσαν ἀγκαλιαστοὶ καὶ γλυκοεφιλοῦντο,
ἐντράπησαν τ' ἀδέλφια καὶ 'στάθησαν ἀπέξω
κ' εἶχον ἐξαίρετον χαρὰν ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ.
Ἔφερον καὶ τὸν Διγενῆ αἱ βάϊαί τε ἔσω·
καί, ὡς τὸν εἶδεν ἀμηρᾶς ἐκεῖνος ὁ πατήρ του,
ἠγκαλιάσατο αὐτὸν καὶ ἐφίλει ἀπλήστως,
καὶ ἔχαιρε σὺν ἅπασι, μετὰ τῆς ποθητῆς του,
καὶ σὺν τοῖς γυναικάδελφοις καὶ μετὰ τῆς μητρός του.
Καὶ ὁ λαὸς τοῦ ἀμηρᾶ ἔφθασαν εἰς τὸ κάστρον,
ἔφερον τὰ καμήλια μετὰ τῶν μουλαρίων,
καὶ ἔβαλον τὰ πράγματα ἔνδοθεν εἰς τὰς θήκας,
καὶ τὰ φαρία ἔθεντο εἰς τοὺς μεγάλους σταύλους.
Τοὺς δὲ ἀγούρους τοὺς καλούς, Πέρσας καὶ Ἀραβίτας,
πάντας ἐφιλοτίμησε χαρίσμασιν μεγάλοις,
καὶ πάλιν ἐξαπέστειλεν αὐτοὺς εἰς τὴν Συρίαν·
ἐκράτησε δὲ ἐξ αὐτῶν ἑκατὸν Ἀραβίτας,
καὶ τὴν μητέρα μετ' αὐτῶν, μετὰ τῶν ἀδελφῶν των
καὶ τόπον ἐδωρήσατο αὐτοῖς εἰς κατοικίαν.
Αὐτὸς δὲ συνεχαίρετο τὴν ῥοδεύμνοστον κόρην,
καὶ φήμη ἦν περὶ αὐτοῦ εἰς ἅπαντα τὸν κόσμον.

738. κουβούκλνι (sic). — 739. ἴδασι. — 740. γλυκοέφυλοῦντο. — 743. ται. — 744. ἴδεν. — 745. ἀπλείστως. — 747. γυναικάδελφοι. — 752. ἀρραβίτας. — 755. ἀρραβίτας. — 758. ῥοδεύμνωστον.

Quant aux frères de la jeune fille, ils n'eurent pas plutôt appris l'arrivée de l'émir, leur beau-frère, que tous se rendirent immédiatement dans sa chambre pour le voir; mais, à la vue de leur beau-frère et de leur sœur étroitement embrassés et se prodiguant les plus doux baisers, ils eurent honte et restèrent dehors; et grande fut la joie qu'ils ressentirent à cette heure.

Et les servantes apportèrent Digénis dans la chambre. Quand l'émir son père le vit, il le serra dans ses bras et le couvrit de baisers, et fit partager sa joie à sa bien-aimée, à ses beaux-frères, à sa mère et à tous les autres.

Cependant les gens de l'émir arrivèrent à la forteresse, amenant les chameaux et les mulets; ils placèrent les objets dans des armoires et mirent les chevaux dans les grandes écuries. L'émir combla de présents tous ses braves pallikares, Persans et Arabes, et les renvoya en Syrie. Il ne retint que cent Arabes, et avec eux leur mère et leurs frères, et leur donna une province à habiter. Quant à lui, il jouissait de la ravissante jouvencelle, et sa renommée était répandue par tout l'univers.

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΤΕΤΑΡΤΟΣ.

Ἀρχὴν λαβών, ὦ φίλτατε, πλείστων κατορθωμάτων
λέγειν τρόπαια κάλλιστα, ἀνδραγαθιῶν πλήθη,
φέρω λοιπὸν εἰς μέριμναν τὸν Διγενὴν Ἀκρίτην,
τὸν φίλτατον Ἀκρίτην γάρ, τὸν πανθαύμαστον πάντων,
τὸν κατορθώσαντα ἐν γῇ πλείστας ἀνδραγαθίας,
νίκας λαμπράς, ἐξακουστάς, δόξαν γενναιοτάτην·
οὗτος τοίνυν ἀνδρειωθεὶς αὔξησιν ἡλικίας,
καὶ ἔτος γὰρ τριακοστὸν καὶ τρίτον αὖθις πέλων, (F. 22.)
τέλος δὲ τοῦδε τοῦ βίου δὲ δέδωκεν ἐν εἰρήνῃ,
καλῶς πολιτευσάμενος καὶ λαμπρῶς ἀριστεύσας.
Καὶ αὖθις περὶ ἔρωτος ἀναμιμνήσκω πάλιν,
ῥίζα γὰρ οὗτος πέφυκεν ἐκείνης τῆς ἀγάπης,
ἐξ ἧς φυλῆς τοῦ ἔρωτος γίνεται καὶ ὁ πόθος,
ὃς αὐξυνθεὶς κατὰ μικρὸν φέρει καρποὺς τοιούτους,
καὶ ὅστις τοῦτον κέκτηται ἐν τῷ παρόντι βίῳ
μέριμνάς τε διηνεκεῖς ἐκφέρει καὶ φροντίδας,
ὡς ἀκίνδυνον πλῆθός τε ἀντ' οὐδενὸς ἡγεῖται
νεότητι αὐξάνων τις ἀνδρείᾳ τε ὡσαύτως

773. Après ce vers viennent, biffés à l'encre, les deux vers qui se trouvent plus loin sous les n[os] 811-812 ; mais celui qui est le 811[e] débute ici par καὶ ὃς πλῆθος.

QUATRIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

Je commence, mon bien cher lecteur, une sérieuse étude des très-nombreuses prouesses, des magnifiques trophées, des innombrables exploits de Digénis Akritas. Ce bien-aimé Akritas fut un guerrier admirable entre tous; il accomplit sur terre beaucoup d'actions héroïques, remporta d'éclatantes et célèbres victoires, et acquit la plus glorieuse renommée. Arrivé à l'âge viril, parvenu à sa trente-troisième année, il mourut en paix, après avoir mené une vie honorable et s'être distingué par de brillants faits d'armes.

Je ferai encore mention de l'amour, cette passion qui fait naître les plus tendres désirs. L'amour se développe peu à peu et cause, en cette présente vie, tant de tourments à celui qui en est possédé, qu'il devient l'éternelle proie de l'inquiétude et des soucis. Un homme jeune et courageux considère comme rien une dangereuse multi-

ὡς ἤδη οὖν κατατολμᾷ τοῦ ἀποχωρισθῆναι
γονέων τε καὶ συγγενῶν καὶ φίλων τῶν οἰκείων,
θαλάσσης μὲν μὴ φείδεσθαι, πυρὸς δὲ μὴ πτοεῖσθαι·
δράκοντας οὖν καὶ λέοντας καὶ τὰ λοιπὰ θηρία,
οὐδόλως ἐδεδοίκεται στερεωθεὶς ἐκ πόθου,
καὶ τοὺς ἀνδρείους καὶ λῃστὰς οὐδόλως χρείαν ἔχει,
νύκτας, ἡμέρας προσδοκῶν, καὶ τὰς κλεισούρας, κάμπους
εὐθείας λογιζόμενος, καὶ ἄλλων δεινῶν κινδύνων,
ἀγρυπνίας ἀνάπαυσιν οὐ δίδωσι βλεφάροις.
Πολλοὶ καὶ πλεῖστοι τὰ αὐτῶν ἠρνήσθησαν διὰ πόθον·
καὶ τοῦτο γὰρ μὴ ἄπιστον ἐξ ὑμῶν λογισθείη,
μάρτυρα γὰρ ἐπαινετὸν ὑμῖν γε παραστήσω
τὸν ἀμηρᾶν τὸν εὐγενῆ, καὶ πρῶτον τῆς Συρίας,
ὃς εἶχεν ἰδίωμα τερπνὸν καὶ τόλμην θηριώδη,
καὶ μέγεθος πανθαύμαστον, ἀνδρείαν ἐπαινουμένην.
Καὶ γὰρ ὡς δεύτερος Σαμψὼν οὗτος ἐπενοεῖτο,
ἐκεῖνος γὰρ ἀπέκτεινε λέοντα τὸν φρικώδη,
οὗτος δὲ πλῆθος ἄπειρον ἀπέκτεινε λεόντων.
Παῦσαι, μὴ λέγε, ἄνθρωπε, τοὺς μύθους Ἀχιλλέως,
ὡσαύτως καὶ τοῦ Ἕκτορος, οἵπερ εἰσὶ ψευδώδεις.
Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν δυνατὸς ἐν φρονήσει,
θεὸν γὰρ ἔχων συνεργὸν γέγονε κοσμοκράτωρ,
ἐκέκτητο δὲ φυσικὴν τόλμην τε καὶ ἀνδρείαν. (F. 23.)
Γέροντα δὲ Φιλόπαππον καὶ Κίνναμον ὡσαύτως,
καὶ Ἰωαννίκιον θαυμαστόν, ἐκείνους τοὺς ἀνδρείους,
οὐδόλως ἐστὶν ἄξιον συγκρῖναι μετ' ἐκείνου·
αὐτοὶ μὲν ἐκαυχήσαντο καυχήματα ψευδώδη,
ὁ δ' ἀμηρᾶς ἀληθινὰ καὶ μεμαρτυρημένα,
πάντα γὰρ αὐτὸς ἔπραξε, καὶ μηδεὶς ἀπιστείτω!

796. ἀχιλέως. — 797. εἵπερ. — 799. κοσμοκράτορ. — 801. κίναμον. — 806. ἀπιστήτω.

tude, n'hésite pas à se séparer de ses parents, de ses proches, de ses plus chers amis ; il affronte la mer, ne craint pas le feu, ne redoute ni dragons, ni lions, ni autres bêtes féroces, tant l'amour lui inspire d'audace. Il n'a nul souci des vaillants hommes et des brigands ; pour lui les nuits sont comme les jours, les défilés comme la rase campagne, nul péril ne l'effraye, et il ne laisse pas ses paupières se reposer de leurs veilles. Un nombre considérable de personnes ont renoncé par amour à tout ce qu'elles possédaient, et que cela ne vous semble pas incroyable, car je vous en produirai un glorieux témoin, le noble émir, le premier de la Syrie, ce prince au gracieux maintien, si recommandable par son audace féroce, sa grandeur admirable et sa bravoure digne d'éloges. On le considérait comme un second Samson; mais ce dernier ne tua qu'un lion terrible, tandis que l'émir en occit une multitude infinie.

Cesse de chanter, ô homme, les fables menteuses d'Achille et d'Hector. C'est grâce à son puissant génie et au concours d'un Dieu qu'Alexandre le Macédonien se rendit maître du monde, car il ne possédait qu'une audace et une bravoure naturelles. Le vieux Philopappos, Cinnamos et Joannikios, ces valeureux héros, ne sont non plus dignes d'être comparés à l'émir; ils se sont vantés d'exploits imaginaires, mais tous les siens sont véritables et attestés; il les a lui-même accomplis. Que personne ne refuse d'y croire !

Ἀμβρὼν ἦτον ὁ πάππους του, θεῖός του ὁ Καρώης,
καὶ τοῦτον ἀνεθρέψαντο Ἄραβες μετὰ πόθου,
ἐκλεκτοὺς αὐτῷ δέδωκαν τρισχιλίους ἀγούρους,
Συρίαν ὅλην ὑπέταξεν, ἐποίησε καὶ τὸ Κοῦφερ·
καὶ πάλιν πλῆθος ἐκλεκτὸν στρατεῦσαν μαγουλίων
μετ' αὐτοῦ ἐν τοῖς μέρεσι τῆς Ῥωμανίας ἦλθεν,
ἐκεῖσε γοῦν ἐκούρσευσε χώρας πολλὰς καὶ πόλεις
τοῦ Ἡρακλέος λέγω δὴ καὶ ἑτέραις συνάμα,
Χαρσιανὴν ὁμοίως τε μέχρι Καππαδοκίας·
καὶ κόρην ᾐχμαλώτευσε Ῥωμαίου θυγατέρα,
ἐκ γενεᾶς ὑπάρχουσαν τῶν Δουκάδων ἐκείνων,
καί, διὰ τοῦ κάλλους αὐτῆς τοῦ θαυμαστοῦ καὶ γένους,
τὰ πάντα ἀρνησάμενος, πίστιν ὁμοῦ καὶ δόξαν,
Χριστιανὸς ὀρθόδοξος γέγονε διὰ ταύτης.
Ὅτε γὰρ ἔμελλε λαβεῖν πολέμους τῶν Ῥωμαίων,
δοῦλον ἑαυτὸν ἐποίησεν διὰ ὡραίας πόθον,
ἥτις καὶ παῖδα ἄρρενα περιφανῆ τῷ ὄντι
ἀπέτεκε, τὸν Διγενῆ ἐκεῖνον τὸν ἀνδρεῖον,
ὅστις τὴν κλῆσιν ἔλαβεν ταύτην ἐκ τῶν γονέων·
ἐθνικὸς ἦν ἀπὸ πατρὸς ἐκ τῆς φυλῆς τῆς Ἄγαρ,
Ῥωμαῖος δὲ ἀπὸ μητρὸς ἐκ γένους τῶν Δουκάδων,
διὰ τοῦτ' ἐπεκλήθηκε Διγενὴς ὁ υἱός των·
καί, βαπτισθεὶς ἐν ὕδατι ἁγίας κολυμβήθρας,
Βασίλειος ὠνόμαστο ἑξαετὴς ὑπάρχων.
Καὶ ὡς ἔπρεπ' ἀνεθρέφετο εἰς ἅπασαν ἡμέραν,
καὶ φοβερὸς γενόμενος δι' ὀλίγου τῇ γνώσει,
Ἀκρίτης ὠνομάσθη γάρ, ὡς τὰς ἄκρας φυλάσσων.
Πάππος δ' αὐτοῦ Ἀνδρόνικος ἀπὸ τῶν Κινναμάδων,

807. ἀμβρόν. — 808. ἄρραβες. — 813. πόλις. — 814. ἡρακλέως. — 834. κιναμάδων.

Ambron était son aïeul, Karoès son oncle ; les Arabes l'élevèrent avec affection et lui donnèrent trois mille pallikares d'élite. Il conquit toute la Syrie et fit Koufer. A la tête d'une multitude de guerriers choisis, il se rendit dans le pays de Romanie, et y ravagea beaucoup de provinces et de villes, celle d'Héraclée et d'autres encore, ainsi que la Charsiane, jusqu'à la Cappadoce.

Il fit prisonnière la fille d'un Grec, issue de la famille des Ducas, et, séduit par sa merveilleuse beauté et la noblesse de sa naissance, il renonça pour elle à sa croyance et à sa gloire et devint chrétien orthodoxe. Et, au moment où il se préparait à la guerre contre les Grecs, il se fit lui-même esclave par amour de la belle.

Celle-ci donna le jour à un fils vraiment fameux, au vaillant Digénis, que ses parents appelèrent ainsi parce qu'il était païen par son père, de la race d'Agar, et Grec par sa mère, de la race des Ducas. Voilà pourquoi il reçut le nom de Digénis. Quand on le baptisa dans l'eau de la sainte piscine, à l'âge de six ans, on le nomma Basile. On lui donnait chaque jour une éducation convenable, et, en peu de temps, ses connaissances le rendirent redoutable

Il fut appelé Akritas, parce qu'il était gardien des frontières. Son aïeul était Andronic, de la famille des Cin-

ὃς τέθνηκεν ἐξόριστος βασιλικῇ προστάξει
Ῥωμανοῦ τοῦ πανευτυχοῦς διά τινας προσλήψεις· (F. 24.)
πολὺς γὰρ κλῆρος ἦν αὐτῷ καὶ πλῆθος πολὺ πλούτου,
καὶ μέγας ἐφημίζετο παρὰ πάντας ἀνθρώπους.
Μάμμην εἶχε στρατήγισσαν ἐκ γένους τῶν Δουκάδων,
θείους τε εἶχε θαυμαστούς, ἀδελφοὺς τῆς μητρός του,
οἳ καὶ μονομαχήσαντες διὰ τὴν ἀδελφήν των,
τὸν ἀμηρᾶν ἐνίκησαν τὸν ἑαυτοῦ πατέρα.
Ὄντως βλαστὸς ἀνέφυεν ἐξ εὐγενῶν τῆς ῥίζης,
πλέον γὰρ οὗτος ἔλαμψεν ἐκείνου τοῦ πατρός του,
γέγονε καὶ περίβλεπτος εἰς τὰς ἀνδραγαθίας.
Καὶ νῦν ἰδοὺ ἀρχόμεθα τὰ περὶ τούτου λέγειν·
ἀλλὰ μηδείς, παρακαλῶ, ψευδῆ εἶναι νομίσῃ
ταύτην ἣν διηγήσασθαι τοῦ λόγου εὐφημίαν,
ἐπὶ θεοῦ τὸ θέλημα τοῦ μόνου δυναμένου,
ὅπου γὰρ βούλεται θεός, οὐδεὶς ὁ ἐμποδίζων.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος ἐσχόλαζεν τοῖς γράμμασιν εἰς τὸν καθηγητήν.

Οὗτος τοίνυν ὁ θαυμαστὸς Βασίλειος ὁ Ἀκρίτης
παιδόθεν εἰς καθηγητὴν παρὰ πατρὸς ἐδόθη,
καί, τρεῖς ὅλους ἐνιαυτοὺς μαθήμασι σχολάζων,
τῇ τοῦ νοὸς ὀξύτητι πεῖραν ἔσχε γραμμάτων.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος παλαιστρίτης γίνεται.

Εἶθ' οὕτως τοῦτον ἔδοξε κυνήγια ποθῆσαι,
μετὰ πατρὸς ἐξήρχετο ἐν τούτοις καθ' ἑκάστην,

835. βασιλεικῆ. — 845. ἀνδραγαθείας. — 847. νομήσει.

names, qui mourut exilé par ordre impérial du bienheureux Romain, pour quelques soupçons. Possesseur de domaines considérables et d'immenses richesses, cet Andronic surpassait tous les hommes en célébrité.

Akritas avait pour grand'mère la générale, de la famille des Ducas, et pour oncles les illustres frères de sa mère, qui, combattant pour leur sœur, vainquirent l'émir son père. Il était vraiment un rejeton sorti d'une noble souche ; sa gloire fut supérieure à celle de son père, et ses exploits lui valurent une grande renommée.

Commençons maintenant à parler de lui. Je prie chacun de ne pas croire que c'est une fausse histoire dont je vais faire le récit, selon la volonté de Dieu, le seul tout-puissant ; ce que Dieu veut, personne ne saurait l'empêcher.

Comment un professeur enseigna les belles-lettres à Basile.

Cet illustre Basile Akritas fut, dès sa première enfance, confié par son père à un professeur. Il consacra trois années entières à l'étude et acquit, grâce à son esprit pénétrant, une connaissance approfondie des belles-lettres.

Comment Basile devient lutteur.

Akritas conçut ensuite le désir de se livrer à la chasse. Il sortait chaque jour avec son père et s'exerçait à manier

τὸ δόρυ διδασκόμενος καὶ τὸ σπαθὶν ὁμοίως,
καὶ παλαιστρίτης γίνεται δοκιμώτατος λίαν·
καὶ τὴν αὐτοῦ ἐξίσταντο πάντες ἀνδρείαν πάνυ,
τοῦ δρόμου γὰρ τὸ ἄπειρον ἐδείκνυε τὴν πρᾶξιν.
Ὅτε δὲ δώδεκα ἐτῶν γενόμενος ἐκεῖνος,
ὡς ἥλιος ἀπέλαμπεν ἐν πᾶσι τοῖς παιδίοις,
ἔβαινε καὶ εἰς δύναμιν ὥσπερ ἀνδρειωμένος.
Καὶ ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν πρὸς τὸν πατέρα εἶπεν,
τοιαῦτα λέγων πρὸς αὐτὸν ὁ Διγενὴς Ἀκρίτης·
« πόθος ἀνῆψεν εἰς ἐμέ, αὐθέντα καὶ πατήρ μου,
τοῦ δοκιμάσαι ἐμαυτὸν εἰς θηριομαχίαν·
καί, εἴπερ ὅλως ἀγαπᾷς τὸν σὸν υἱὸν Ἀκρίτην,
ἐπιδίδου μοι θέλημα θηρία κυνηγῆσαι,
[καὶ] πάρδους τε καὶ λέοντας, ἄρκους μετὰ δρακόντων,
νὰ δοξασθῇς, αὐθέντα μου, ἐν ταῖς ἀνδραγαθιαῖς μου. (F. 25.)
Δεῦτε, καβαλλικεύσωμεν, πάγωμεν εἰς κυνῆγιν,
καὶ εἰς τόπον ἀπέλθωμεν ἔνθα εἰσὶ θηρία,
καὶ πάντας σβέσω λογισμοὺς τοὺς ἐμὲ ἐνοχλοῦντας. »
Τούτους τοὺς λόγους ὁ πατὴρ ἀκούσας τοῦ φιλτάτου,
ἠγάλλετο τῷ πνεύματι, ἔχαιρε τῇ καρδίᾳ
καὶ μετὰ πολλῆς τέρψεως αὐτὸν ἐκατεφίλει,
καὶ ἔλεγε πρὸς τοῦτον γὰρ τὸν Διγενὴν Ἀκρίτην·
« θαυμαστὴ γὰρ ἡ γνώμη σου καὶ γλυκεῖοι οἱ λόγοι,
πλὴν δὲ οὐ πάρεστι καιρός, δεινότερος ὑπάρχει·
καὶ σὺ γάρ, περιπόθητε, δωδεκαετὴς ὑπάρχων,
οὐ δύνασαι, γλυκύτατε, θηρία πολεμῆσαι·
ὦ τέκνον μου γλυκύτατον, μὴ τοῦτο νῦν ποιήσῃς,
μὴ ἄνθος σῆς νεότητος πρὸ καιροῦ ἀπολέσῃς,
ἂν γάρ, θεοῦ θελήματι, ἀνδρὸς εἰς μῆκος φθάσῃς,

863. ἀνδριομένος. — 872. ὑπάγωμεν.

la lance et l'épée; il devint ainsi un très-habile lutteur, et tout le monde admirait sa grande bravoure; il se montrait, en outre, d'une incroyable agilité.

Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, il brillait comme un soleil entre tous les enfants, et il possédait les forces d'un vaillant homme.

Un jour, Digénis Akritas parla ainsi à son père : « Mon seigneur et mon père, j'ai un ardent désir de m'essayer à combattre les bêtes féroces, et, si tu as de l'amour pour ton fils Akritas, accorde-moi la permission de chasser les fauves, léopards et lions, ours et dragons, afin que tu sois glorifié dans mes exploits, ô mon maître. Allons, montons à cheval, partons pour la chasse, et rendons-nous dans un endroit où il y a des bêtes sauvages, et je dissiperai toutes les pensées qui m'obsèdent. »

Ayant entendu les paroles de son fils chéri, le père se gaudissait dans son esprit et se réjouissait dans son cœur. Il embrassa Digénis Akritas avec une grande satisfaction et lui dit : « Admirable est ta pensée et douces sont tes paroles; mais l'occasion n'est pas favorable, le péril est trop grand. Tu n'as que douze ans, mon bien-aimé, et tu ne peux, mon très-doux fils, combattre des bêtes féroces. Ne fais pas cela, mon très-doux enfant, ne détruis pas prématurément la fleur de ta jeunesse. Si Dieu veut que tu de-

τότε, παμφίλτατε υἱέ, θηρία πολεμήσεις. »
'Ακρίτης δέ, ὡς ἤκουσεν τοὺς λόγους τοὺς τοιούτους,
ἐθλίβηκε κατὰ πολύ, ἐπόνεσε καρδίαν,
κατὰ πολὺ δακρύσας δέ, λέγει πρὸς τὸν πατέρα·
« μετὰ γοῦν τὴν τελείωσιν ἀνδραγαθήσω, πάτερ,
τί μοι τότε ὁ ἔπαινος γενήσεται ἐκεῖνος ;
πότε κἀγὼ νὰ δοξασθῶ καὶ τὸ γένος λαμπρύνω,
πληροφορήσω δὲ καὶ σὲ τὸν ἐμὸν εὐεργέτην,
ὅτι ἔχεις με ἀπὸ τοῦ νῦν δοῦλον καὶ συνεργόν σου ; »
'Εκνεύσας τοίνυν ὁ πατὴρ τὸ πρόθυμον θαυμάζει,
φύσεως γὰρ τὸ εὐγενὲς ἡ καρδία γνωρίζει.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς μετὰ τοῦ Διγενοῦς καὶ Κωνσταντίνου ἀπήρχετο εἰς θήραν.

Καὶ τῇ ἐπαύριον λαβὼν τὸν γυναικάδελφόν του,
χρυσοῦν τὸν Κωνσταντῖνόν τε, καὶ τὸν υἱόν του 'Ακρίτην,
καί τινας ἐκ τῶν ἀγούρων του, ἐξῆλθε κυνηγῆσαι·
γεράκια ἐβάσταζον λευκά, ἐκ τῶν μουτάτων·
καί, ὅτε ἀπεσώσασιν εἰς τὰ ὄρη τὰ μεγάλα,
ἀπὸ μακρόθεν βλέπουσιν ἄρκους φρικωδεστάτους,
οἵτινες ἀπεπήδησαν ἐντὸς ἀπὸ τοῦ δάσους·
ἄρσην καὶ θήλεια ἔφθασαν ταχέως εἰς τὸ δάσος·
καὶ ὁ ἄρκος ἐπιστραφεὶς καὶ στόμα μέγα χάνας,
ὥρμησε γὰρ τὴν κεφαλὴν συντρίψαι τοῦ παιδίου. (F. 26.)

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος ἀπεσφονδύλησεν τὸν ἄρσενα ἄρκον.

'Ο δὲ ἁρπάσας παρευθὺς ἐκ στόματος τὸν ἄρκον,
ἀπεσφονδύλησεν αὐτόν, κ' ἐξέψυξεν ὁ ἄρκος.

886. πολεμήσης. — 891. γεννήσεται. — 896. χωρίζει. — 904. θήλεια ἄρκον ἔφθασεν. — Titre. ἀπεσφονδήλησεν. — 908. ἀπεσφονδήλησεν.

viennes un homme, alors, mon fils bien chéri, tu combattras les fauves. »

Quand Akritas entendit de pareilles paroles, il fut vivement affligé et se sentit blessé au cœur, et, fondant en larmes, il parla ainsi à son père : « Si, devenu homme, ô mon père, j'accomplis des actions d'éclat, quel honneur y aura-t-il alors à cela pour moi? Quand donc pourrai-je me couvrir de gloire et rendre illustre ma famille? Quand me sera-t-il donné de te prouver, à toi mon bienfaiteur, que je suis désormais ton collaborateur et ton esclave? »

Le père d'Akritas, ravi du zèle de son fils, lui octroya sa demande, car le cœur connaît la noblesse du naturel.

Comment l'émir se rendit à la chasse avec Digénis et Constantin.

Le lendemain, l'émir, accompagné de son cher beau-frère Constantin, de son fils Akritas et de quelques pallikares, partit pour la chasse. Ils portaient des faucons blancs, ayant passé par la mue. A leur arrivée dans les grandes montagnes, ils virent de loin des ours redoutables bondir dans la forêt. Aussitôt un ours et une ourse vinrent dans le bois, et l'ours, s'étant retourné sur l'enfant, s'élança, gueule béante, pour lui broyer la tête.

Comment Basile assomma l'ours

Mais celui-ci saisit aussitôt l'ours par la gueule, lui asséna un coup de poing, et l'animal expira. Effarouchée

Καὶ ἀπὸ τῶν ἄρκων τὸν βρυγμὸν καὶ τῶν ποδῶν τὸν κτύπον,
ἔλαφος ἐξεπήδησεν ἀπὸ τῆς παγαναίας ·
καὶ ὁ ἀμηρᾶς ἔφησε ταῦτα πρὸς τὸν Ἀκρίτην ·
« ἔμπροσθέν σου, ὦ φίλτατε, βλέπε θηρίον πάλιν. »
Τὸ δὲ παιδίον τὰς φωνὰς ὡς ἤκουσεν, εὐθέως
ὡς λέων ἐμϐριμήξατο, ὡς πάρδος συνεσφίχθη,
καὶ εἰς ὀλίγον πήδημα τὴν ἐλαφίνα φθάνει.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος ἔσχισε τὴν ἔλαφον εἰς δύο μέρη.

Καὶ τοῦ ποδὸς δραξάμενος παρευθὺς τῆς ἐλάφου,
ἀποτινάξας ἔσχισεν αὐτὴν εἰς δύο μέρη.
Τίς οὐ θαυμάσει μέγεθος θεοῦ τῶν χαρισμάτων,
καὶ τὴν φοϐερὰν δύναμιν ἐκείνου τὴν μεγάλην;
ἅπας γὰρ νοῦς ἀνθρώπινος ἐκπλήττει τὸ τοσοῦτον,
πῶς τὴν ἐλαφίνα ἔφθασεν παιδίον χωρὶς ἵππου,
πῶς τοὺς ἄρκους ἀπέκτεινεν ἐν χερσὶ χωρὶς ῥάϐδου ·
πάντα θεοῦ θελήματι τοῦ δώσαντος δυνάμεις,
παιδίον γὰρ μικρότατον πτερύγων ὁμοιοῦται.
Ἰδόντες γὰρ οἱ ἅπαντες παράδοξον τοιοῦτον,
τὸν κύριον ἀνύμνησαν σὺν τῇ αὐτὸν τεκούσῃ,
τὸν δόντα τοσαύτην ἰσχὺν καὶ τέρατα τοιαῦτα ·
« κυρία, μῆτερ τοῦ θεοῦ, καὶ θεὲ πανοικτίρμον,
πράγματα βλέπομεν φρικτὰ 'ς τὸν νεώτερον τοῦτον. »
Σὺν τούτοις δὲ καὶ ἔλεγον καθ' ἑαυτοῖς τοιαῦτα ·
« οὗτος οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ἀπὸ τοῦ κόσμου τούτου,
τοῦτον ὁ θεὸς ἔστειλεν διὰ τοὺς ἀπελάτας,
καὶ τρέμει θέλουσιν αὐτὸν εἰς χρόνους τῆς ζωῆς του. »

909. τῶν κτύπων. — 914. ἐμϐρημήξατο. συνεσφήχθη. — Titre. ἔσχησε. μέρει. — 912. θυρίον. — 916. παιδός. — 917. ἔσχυσεν. — 922. ῥαύδου. — 927. τοσαύτην τήν.

par les hurlements des ours et le bruit des pas, une biche s'élança hors du fourré, et l'émir dit à Akritas : « Mon bien-aimé, voici devant toi une autre bête. » L'enfant n'eut pas sitôt entendu bramer la biche, qu'il rugit comme un lion, se replia sur lui-même comme un léopard, et l'atteignit en quelques bonds.

Comment Basile fendit la biche en deux parts.

Puis, prenant la biche par la patte, il la secoua et la fendit en deux parties. Qui n'admirera la grandeur des dons de Dieu et son immense et terrible puissance? Toute âme humaine reste stupéfaite à la vue de cet enfant qui, sans cheval, atteint une biche et, sans massue, tue les ours de ses mains. Tout cela s'accomplit par la volonté de Dieu, qui est le dispensateur de la force. Un tout petit enfant semble voler avec des ailes. Témoins d'un tel prodige, tous chantèrent un hymne au Seigneur et à sa mère, au Seigneur qui donne de pareilles forces et opère de telles merveilles : « Notre-Dame, mère de Dieu, et Dieu tout miséricordieux, ce jeune enfant nous fait voir des choses terribles. » Ils se disaient encore en eux-mêmes : « Ce n'est pas là un homme de ce monde-ci ; Dieu l'a envoyé pour châtier les apélates, dont il sera la terreur tout le temps de sa vie. »

Καὶ ταῦτα πάντα λέγοντες, δεινὴν λέαιναν εἶδον,
εἰς τὸ καλάμιν ἔνδοθεν μαινομένην, καὶ σκύμνον,
καὶ ὑπεστράφησαν εὐθὺς ἰδεῖν τὸν ἀγουρίτζην.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενὴς Βασίλειος διερχόμενος ἔσυρε τὰ θηρία.

Ὁ παῖς δὲ διερχόμενος ἔσυρε τὰ θηρία,
ἐν μὲν τῇ δεξιᾷ χειρὶ εἶχε τοὺς δύο ἄρκους,
τῇ ἄλλῃ δὲ πάλιν χειρὶ τὴν ἔλαφον ἐκράτει·
καὶ τοῦτον ὁ θεῖος αὐτοῦ ἐφώνησεν εὐθέως·
« ἐλθὲ ἐνθάδε, τέκνον μου, παμφίλτατε Ἀκρίτα,
καὶ τὰ νεκρὰ κατάλιπε, ἔχομεν ἄλλα ζῶντα, (F. 27.)
ἐν τούτοις δοκιμάζονται τῶν εὐγενῶν οἱ παῖδες. »
Ὁ δὲ παῖς ἀπεκρίνατο λέγων αὐτῷ τοιάδε·
« τοῦτο γάρ ἐστι θέλημα θεοῦ παντοδυνάμου,
ἵνα θεάσῃ καὶ αὐτὸν νεκρὸν ὡς καὶ τοὺς ἄρκους. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενὴς ἀπέκτεινε τὴν λέαιναν, ὁρῶντος τοῦ θείου αὐτοῦ.

Καὶ ταῦτα εἰπὼν ὥρμησε πρὸς τὴν λέαιναν οὗτος,
ὁ δὲ θεῖος πάλιν αὐτοῦ ἐφώνησε πρὸς τοῦτον·
« ἔπαρον τὸ σπαθίτζιν σου, ὦ ποθητόν μου τέκνον,
αὐτὸς οὐκ ἔστιν ἔλαφος ἵνα τὸν σχίσῃς μέσον,
ἀλλὰ δεινὸν θηρίον εἶν', βλέπε μὴ σ' ἀδικήσῃ. »
Καὶ ὁ νέος ἀπεκρίθηκε, πρὸς αὐτὸν τάδε λέγει·
« εἶπον καὶ πάλιν λέγω σοι, αὐθέντα μου καὶ θεῖε,
ὅτι οὐδὲν ἀδύνατον παρὰ θεῷ ὑπάρχει. »
Εὐθὺς τὴν σπάθην ἤρατο καὶ πρὸς τὸν θῆρα τρέχει,

935. καλάμην. μαιομένην. — Titre. λαίεναν. — 947. λαίεναν. — 949. ποθειτόν. — 951. ἦν.

Et, en disant tout cela, ils aperçurent, dans un lieu planté de roseaux, une lionne terrible, furieuse, accompagnée de son lionceau, et ils se hâtèrent de retourner près du jeune Akritas.

Comment Basile Digénis s'en allait en emportant les bêtes fauves.

L'enfant s'en allait, emportant les bètes fauves ; dans sa main droite, il tenait les deux ours, et, dans l'autre, il tenait la biche. Et son oncle lui parla en ces termes : « Viens ici, mon enfant, mon Akritas bien-aimé ; laisse ces bêtes mortes, nous en avons d'autres vivantes, et c'est contre elles que s'essayent les enfants des nobles. » Et l'enfant lui fit cette réponse : « C'est la volonté du Dieu tout-puissant que tu voies la lionne morte comme les ours. »

Comment, sous les yeux de son oncle, Digénis tua la lionne.

A ces mots, Digénis s'élança vers la lionne, et son oncle lui parla de nouveau ainsi : « Prends ton épée, mon enfant chéri ; une si terrible bète ne se fend pas en deux comme une biche. Veille à ce qu'elle ne te fasse aucun mal. » Et le jeune homme lui répondit en ces termes : « Je t'ai dit et je te répète, mon maître et mon oncle, que rien n'est impossible à Dieu. » Et, mettant l'épée à la main, il courut sus à la bête.

καὶ ὅτε αὐτῷ ἤγγισεν, ἐπήδησεν ὁ λέων,
καὶ ἐπιπλώσας τὴν οὐρὰν αὐτοῦ εἰς τὰς πλευράς του.
καὶ μέγα βρυχησάμενος πρὸς τὸν νέον ἐπῆλθεν·
ὁ δὲ νέος τὴν σπάθην του εἰς ὕψος ἀνατείνας,
κρούει αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν εἰς μέσον τοῦ μετώπου,
καὶ ἐσχίσθη ἡ κεφαλὴ αὐτοῦ μέχρι τῶν ὤμων.
Ὁ δὲ νεώτερος εὐθὺς πρὸς τὸν θεῖόν του λέγει·
« βλέπεις, αὐθέντα θεῖέ μου, θεοῦ τὰ μεγαλεῖα ;
οὐκ ἐδιχάσθη καὶ αὐτὸς ὥσπερ τὴν ἐλαφίναν ; »
Καὶ κατεφίλησεν αὐτὸν θεῖος καὶ ὁ πατήρ του,
καὶ χαίροντες ἀμφότεροι λέγουσι πρὸς ἐκεῖνον·
« πᾶς ὁ βλέπων τὸ κάλλος σου καὶ τὴν σὴν ἡλικίαν,
πανεύγενε νεώτερε, πῶς μὴ θαυμάσῃ τοῦτο ;
ἀλλὰ βεβαίως δέξηται τὰς σὰς ἀνδραγαθίας,
τέκνον μου ποθεινότατον, καύχημα τῶν γονέων. »
Εἶχε γὰρ ὁ νεώτερος πανθαύμαστος ἐκεῖνος
κόμην ξανθήν, ὑπόσγουρον, καὶ ὄμματα μεγάλα,
πρόσωπον ἄσπρον, ῥοδινόν, κατάμαυρα ὀφρύδια,
στῆθος ὡς κρύσταλλον κρυοῦ ὀργυῖαν ἔχον μῆκος.
Τοῦτον ὁρῶν ἠγάλλετο πάμπολλα ὁ πατήρ του,
καὶ χαίρων ἔλεγεν αὐτῷ μεθ' ἡδονῆς μεγάλης·
« τὰ μὲν θηρία κρύπτονται, εἰσῆλθον εἰς τὰς κοίτας,
δεῦτε τοίνυν, ἀπέλθωμεν εἰς τὸ ψυχρὸν τὸ ὕδωρ,
καὶ νίψον σου τὸ πρόσωπον ἐκ τῶν πολλῶν ἱδρώτων,
ἄλλαξον δὲ καὶ τὰς στολὰς ἐξ αἱμάτων χρανθέντας (F. 28.)
καὶ ἐξ ἀφρῶν γε τῶν θηρῶν καὶ ἐξ ὀσμῆς τῶν ἄρκων.
Πλύνω δὲ καὶ τοὺς πόδας σου ἐγὼ μετὰ χειρῶν μου,
καὶ τρὶς μακάριος εἰμὶ ἔχων τοιοῦτον παῖδα·
ἀπάρτι πᾶσαν μέριμναν ἐκ τῆς ψυχῆς μου ῥίπτω,

959. σπάθιν. — 968. θαυμάσει. — 970. ποθηνότατον. — 973. ὀφρίδια. — 974. ἔχων. — 975. πάμπολα. — 976. χαίρον. — 983. τρεῖς.

Quand le jouvenceau fut près de la lionne, elle bondit et, la queue étendue sur les flancs, rugissant fortement, elle s'avança contre lui. Le jeune homme leva son épée en haut, frappa la lionne au milieu du front et lui fendit la tête jusqu'aux épaules. Puis il dit aussitôt à son oncle : « Tu vois les grandeurs de Dieu, mon maître et mon oncle, n'ai-je pas aussi fendu la lionne comme la biche ? » Et son oncle et son père le couvrirent de baisers, et, ravis de joie, ils lui dirent tous les deux : « Noble adolescent, comment tous ceux qui voient ta beauté et ta taille ne t'admireraient-ils pas? On ne peut que publier tes hauts faits, mon enfant bien-aimé, orgueil de tes parents. »

Cet admirable jouvenceau avait une chevelure blonde et bouclée, de grands yeux, un visage blanc et rose, des sourcils très-noirs, une poitrine pareille à un frais cristal épais d'une brasse. Son père le contemplait, ivre de bonheur, et, avec joie et allégresse, il lui disait : « Les bêtes fauves se cachent, elles sont rentrées dans leurs repaires. Viens maintenant, et allons là où il y a de l'eau fraîche ; lave la sueur qui inonde ton visage, change tes vêtements souillés de sang, salis par l'écume des fauves et imprégnés de l'odeur des ours. Je te laverai les pieds moi-même, et je suis trois fois heureux de posséder un enfant tel que toi. Je bannis désormais tout souci de mon âme, et me voilà tran-

καὶ ἀφρόντιστος γέγονα πάσας μου τὰς ἡμέρας·
οὐδὲν γὰρ ἔχω μέριμναν ἔνθα σὲ ἀποστείλω,
εἴς τε τὰ κούρση τῶν ἐθνῶν, μάχας τε πολεμίων. »
Καὶ παρευθὺς ἀμφότεροι εἰς τὴν πηγὴν ἀπῆλθον,
ἦν γὰρ τὸ ὕδωρ δροσερὸν ὡσεὶ χιὼν ψυχρώδης,
καὶ κύκλωθεν ἐκάθησαν τοῦ πηγαδίου πάντες.

Περὶ τοῦ πῶς ἔνιψαν τοὺς πόδας τοῦ Βασιλείου Διγενοῦς οἱ παρόντες.

Καὶ οἱ παρόντες, λέγω δή, τὸν νέον προσεκύνουν,
οἱ μὲν τοὺς πόδας ἔνιπτον, οἱ δὲ τὸ πρόσωπόν του,
ὁμοίως καὶ τὰς χεῖράς του ἐκ τῶν πολλῶν αἱμάτων.
Ἤλλαξε δὲ καὶ τὸ παιδὶν τὴν ἑαυτοῦ ἐσθῆτα,
βάλλει χλαμύδιν ἐλαφρὸν διὰ τὸ καταψυχίτζιν,
καὶ ἄνω τούτου κόκκινον μετὰ χρυσῶν λουρίων,
εἶχε δὲ ῥίζας χυμευτὰς μὲ τὸ μαργαριτάριν·
ἡ τραχηλέα δὲ αὐτοῦ ἔγεμεν ἄμπαρ μόσχου,
τρανοὶ μάργαροι ἐν αὐτῇ ἦσαν ἐμπεπηγμένοι,
καὶ τὰ κομπία ἔστραπτον ἐκ καθαροῦ χρυσίου·
τὰ ὑποδήματα αὐτοῦ χρυσοῦ ὡραϊσμένα,
τὰ δέ γε πτερνιστήρια μετὰ λιθομαργάρων,
ἀντὶ δὲ ἔργου τοῦ χρυσοῦ εἶχε μαγνήτας λίθους.
Καὶ πάντοτε ἐσπούδαζεν τὸ εὐγενὲς παιδίον
πρὸς τὴν μητέρα ἀπελθεῖν τοῦ μὴ αὐτὴν λυπῆσαι,
πάντας δὲ κατηνάγκαζεν εἰς τὸ καβαλλικεῦσαι.
Εἰς φάραν ἔβη μέγιστον, λευκὴν ὡς περιστέριν,
ἦτον ἡ χαίτη του πλεκτὴ μετὰ βενέτων λίθων,
καὶ κώδωνας εἶχε χρυσοῦς μετὰ τῶν λιθαρίων·

986. σαι. — 991. προσεκίνουν. — 994. ἤλαξε. — 995. καταψυχίτζην. — 996. κόκινον. — 998. τραχιλέα. — 1000. ἐκκαθαροῦ. — 1002. πτερνηστήρια. — 1003. μαγνῖτας.

quille pour tous les jours de ma vie. Ce sera sans inquiétude que je t'enverrai partout faire des incursions chez les peuples [voisins] et combattre nos ennemis. » Et ils se rendirent incontinent tous les deux à la source. L'eau était fraîche et froide comme la neige, et chacun s'assit autour du puits.

Comment les personnes présentes lavent les pieds de Basile Digénis.

Les personnes présentes saluèrent respectueusement le jouvenceau. Les uns lui lavèrent les pieds ; les autres, le visage et ses mains teintes de sang. L'adolescent changea aussi de vêtement ; il mit pour se tenir frais une tunique légère, et par-dessus celle-ci une autre tunique rouge avec attaches d'or et passementeries agrémentées de perles ; sur le col garni d'ambre musqué étaient enchâssées de grosses perles, ses boutons d'or pur étincelaient, ses brodequins étaient rehaussés de dorures et ses éperons de pierreries ; les ouvrages d'or y étaient remplacés par des pierres d'aimant. Le noble enfant s'empressa de retourner chez sa mère, afin qu'elle ne fût pas affligée de son absence, et il fit monter tout le monde à cheval. Quant à lui, il monta sur une cavale de haute taille, blanche comme une colombe, dont la crinière était entremêlée de turquoises. Elle

οἱ κώδωνες ἦσαν πολλοὶ ποιοῦντες ἦχον μέγαν,
ἐνήδονον καὶ θαυμαστόν, ἐκπλήττοντα τοὺς πάντας·
πρασινορρόδινον βλαττὶν εἶχεν εἰς τὸ καποῦλιν,
τὴν δὲ σέλλαν ἐσκέπαζεν μήπως κορνιακτοῦται·
τὸ σελλοχάλινον αὐτοῦ πλεκτὸν διὰ χρυσίου,
ἔργον ποικίλον, χυμευτὸν μὲ τὸ μαργαριτάριν.
Ἦν δὲ ὁ ἵππος του θρασὺς εἰς τὸ παίζειν ἡδέως, (F. 29.)
καὶ ὁ Ἀκρίτης ἕτοιμος εἰς τὸ καβαλλικεῦσαι·
καὶ ὁ ἵππος κατέπαιζεν εἰς ὄρεξιν τοῦ νέου,
ὁ δὲ νέος ἐκάθητο ὡς ῥόδον πεπλησμένον.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενὴς ἀπήρχετο εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ ἔφιππος μετὰ τῶν σὺν αὐτῷ.

Εἶθ' οὕτως δὲ κινήσαντες ἤρχοντο εἰς τὸν οἶκον,
καὶ ἦσαν ἔμπροσθεν αὐτοῦ οἱ ἄγουροί του πάντες,
σὺν τούτοις δὲ καὶ ὁ πατὴρ καὶ ὁ τοῦ νέου θεῖος
μέσον τούτων ὁ ἄγουρος ὡς ἥλιος ἀστράπτων,
τὸ δόρυ ἐδοκίμαζεν τῇ δεξιᾷ χειρί του
πράσινον, ἀραβιτικόν, μετὰ χρυσῶν γραμμάτων
ὡραῖος ἦν εἰς ὅρασιν, γλυκὺς εἰς συντυχίαν,
τερπνὸς εἰς τὸ ἀνάσταλμα, ὅλως μεμετρημένος.
Καὶ ὅτε ἔφθασαν ὁμοῦ καὶ εἰς τὸν οἶκον ἦλθον,
κ' ἔφαγόν τε καὶ ἔπιον κ' ἔχαιρον καθ' ἑκάστην.
Ὁ δὲ πατήρ του ἀμηρᾶς, ἐξ ἐκείνων τῶν χρόνων
τῶν κύκλωθεν τοῦ οὐρανοῦ τρεχόντων δι' ἡλίου,
διῆγε μελετώμενος τὰς ὁδοὺς τοῦ κυρίου,
καὶ καθ' ἑκάστην ἔχαιρε μετὰ καὶ τῆς συζύγου,
καὶ μετὰ τῶν υἱῶν αὐτοῦ καὶ μετὰ φίλων πάντων,

1011. ἐκπλήττουσα. — 1012. παρασινορόδινον βλατίν. — 1013. σέλαν. — 1014. σελοχάλινον.

portait des grelots d'or avec pierreries ; ces grelots étaient nombreux et rendaient un son bruyant, charmant, merveilleux, dont tout le monde était ravi. La jument avait sur la croupe une housse de soie verte et rose qui recouvrait la selle et la préservait de la poussière ; la selle et la bride étaient ornées d'une broderie semée de perles. L'animal était courageux et fringant ; Akritas, habile écuyer, faisait caracoler à son gré sa monture, et se tenait en selle comme une rose touffue [se tient sur sa tige].

Comment Digénis et ses compagnons retournèrent à cheval à la maison.

Ils se mirent ensuite en route pour retourner à la maison. Devant le jeune homme cheminaient ses pallikares, ainsi que son père et son oncle. L'adolescent brillait au milieu d'eux comme le soleil ; il brandissait dans sa main droite une lance verte, de fabrication arabe, et couverte de lettres d'or. Il était charmant de visage, sa parole était douce, et toute sa personne bien proportionnée. Quand ils furent de retour à la maison, ils passaient toutes leurs journées à boire, à manger et à se divertir. L'émir, père d'Akritas, lui ayant abandonné les actions d'éclat, consacra sa vie à l'étude des voies du Seigneur, et tandis que les années accomplissaient par le soleil leur révolution céleste, il vécut heureux

ἕως εἰς πύλας ἔφθασεν τοῦ γήραος ἐκεῖνος,
ἐγκαταλείψας τῷ υἱῷ πάσας ἀνδραγαθίας.
Ὅτε δὲ ὁ εὐγενικὸς Διγενὴς ὁ ὡραῖος
αὐτὸς εἰς μέτρον ἔφθασεν τῆς αὐτοῦ ἡλικίας,
καὶ εἰς τοὺς ἄνδρας εὔθειος ἀνὴρ προσεγεγόνει,
τότ' ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν πηδᾷ, καβαλλικεύει,
ἀπῆρε τὸ κοντάριον καὶ τὴν ῥάβδον ἣν εἶχεν,
καὶ συναθροίσας τε λαὸν ἔλαβεν ἴδιόν του,
καὶ ὡς ἐκεῖ διήρχοντο τὴν στράταν μετὰ μόχθου,
δι' ἀπελάτων ἤκουσεν ἄγαν ἀνδρειωμένων,
ὅτι κρατοῦσι τὰ στενά, ποιοῦν ἀνδραγαθίας,
καὶ ζῆλος ἦλθεν εἰς αὐτὸν τοῦ εἰδέναι ἐκείνους.
Καὶ μόνος ἀπερχόμενος νεροκάλαμον εὗρε
κ' εἶχε λέοντα φοβερὸν ἔνδον ἀποδαρμένον
Ἰωαννικίου ἐκ τῶν χειρῶν τοῦ θαυμαστοῦ ἐκείνου·
καί, ὡς εἶδε τὸν λέοντα ὁ Διγενὴς Ἀκρίτης,
ἐκ βάθους ἀναστέναξε ψυχῆς, καὶ εἶπεν οὕτως·
« πότε ἰδῆτε, ὀφθαλμοί, τοὺς ἀνδρείους ἐκείνους; » (F. 30.)

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενὴς εὗρε τὸν ὑδροχόον τῶν ἀπελάτων.

Τὸν ὑδροφόρον εὕρηκε τῶν ἀπελάτων τότε,
καὶ ἀνηρώτησεν αὐτὸν διὰ τοὺς ἀπελάτας·
ὁ ὑδροφόρος παρευθὺς τὸν Διγενὴν ἐλάλει·
« τί τοὺς θέλεις, νεώτερε καλέ, τοὺς ἀπελάτας; »
Ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκε πάλιν τὸν ὑδροφόρον·
« ζητῶ κ' ἐγὼ νὰ γένωμαι ὡς εἷς τῶν ἀπελάτων. »
Καὶ τότ' ἐκεῖνος ἔλαβε τὸν Διγενῆ, καὶ ἦλθον
'ς τὸ λησταρχεῖον ἔνδοθεν τὸ φοβερὸν καὶ ξένον.

1036. ἀνδραγαθείας. — 1038. ἔφθανσε. — 1044. ἀνδρειομένων. — 1052. ἰδεῖτε. — 1057. ἀπεκρίθικε.

avec son épouse, ses fils et tous ses amis, jusqu'à ce qu'il atteignît les portes de la vieillesse.

Une fois parvenu à la virilité et arrivé à l'âge d'homme, le noble et beau Digénis monta un jour à cheval, saisit sa lance et sa massue, rassembla ses gens et les prit avec lui. Tandis qu'ils cheminaient harassés de fatigue, il apprit que de très-vaillants apélates occupaient les défilés et faisaient des actions d'éclat. Il conçut alors un vif désir de les connaître. Parti tout seul, il trouva, dans un marécage couvert de roseaux, un lion terrible que le fameux Joannikios avait écorché de ses mains. Et quand Digénis Akritas vit le lion, il poussa un profond soupir et dit : « O mes yeux, quand verrez-vous ces héros ? »

Comment Digénis trouva le porteur d'eau des apélates.

Alors il rencontra le porteur d'eau des apélates et le questionna à leur sujet. Et le porteur d'eau répondit à Digénis : « Que leur veux-tu aux apélates, bon jeune homme ? » Et celui-ci répondit au porteur d'eau : « Je cherche, moi aussi, les moyens de devenir apélate. » Et alors cet homme prit avec lui Digénis, et ils se rendirent près du chef dans son étrange et redoutable quartier.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενὴς ἦλθε πρὸς τὸν Φιλόπαππον καὶ ὡμίλουν ἀλλήλοις.

Καὶ εὗρε τὸν Φιλόπαππον ὅτ᾽ ἔκειτο εἰς κλίνην,
πολλῶν θηρίων δέρματα εἶχεν ἀπάνω κάτω·
καὶ κύψας ὁ νεώτερος Βασίλειος Ἀκρίτης
προσεκυνήσατο αὐτὸν καὶ ἐχαιρέτησέ τον.
Καὶ ὁ γέρων Φιλόπαππος οὕτως τὸν ἀπεκρίθη·
« καλῶς ἦλθες, νεώτερε, ἂν οὐκ ἔσῃ προδότης. »
Καὶ τότε ὁ Βασίλειος οὕτως ἀνταπεκρίθη·
« προδότης ἐγὼ δέν εἶμαι, ἀλλὰ ζητῶ γενέσθαι
ἄρτι ἐν τῇδε τῇ μονῇ μεθ᾽ ὑμῶν ἀπελάτης. »
Ὁ γέρων δὲ ὡς ἤκουσεν, οὕτως ἀπηλογήθη·
« ἂν καυχᾶσαι, νεώτερε, ἔσεσθαι ἀπελάτης,
τὴν ῥάϐδον ταύτην ἔπαρον καὶ κάτελθε εἰς βίγλαν·
καὶ ἂν νηστεῦσαι δύνασαι ἡμέρας δεκαπέντε,
μηδ᾽ ὕπνον εἰς τὰ βλέφαρα λάϐῃς τῶν ὀφθαλμῶν σου,
καὶ μετὰ ταῦτα ἀπελθὼν τοὺς λέοντας ἂν κτείνῃς,
καὶ πάντων τὰ δερμάτια ἂν φέρῃς ὧδε πάντα,
καὶ πάλιν ἐὰν δύνασαι εἰς βίγλαν καταϐῆναι,
ὅταν περνοῦν οἱ ἄρχοντες μετὰ πολλοῦ τοῦ πλήθους... »

* * * * * *

1065. φιλόπαππούς. — 1076. φέρεις. — 1078. Après πλήθους, le ms. ajoute λοίπη (λείπει). Il y a en effet ici une lacune considérable.

Comment Digénis se rendit près de Philopappos. Leur conversation.

Et il trouva Philopappos étendu sur un lit ; il y avait dessus et dessous ce lit beaucoup de peaux de bêtes fauves, et le jeune Basile Akritas, s'étant incliné, lui fit un profond salut et lui souhaita le bonjour. Et le vieux Philopappos lui parla ainsi : « Sois le bienvenu, jeune homme, si tu n'es pas un traître. » Et alors Basile lui répondit ainsi : « Je ne suis pas un traître, mais je désire devenir sur l'heure apélate avec vous dans cette solitude. » Quand le vieillard l'eut entendu, il lui répondit : « Jeune homme, si tu as l'ambition de devenir apélate, prends cette massue et descends à faire la garde ; si, pendant quinze jours, tu peux rester à jeun et bannir le sommeil des paupières de tes yeux, et aller ensuite tuer des lions, apporter ici toutes leurs dépouilles, et si tu peux retourner en sentinelle, et, quand passent les princes avec une grande multitude… »

Lacune.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενὴς ἐνίκησεν μετὰ ῥάβδου τοὺς περὶ τὸν Φιλόπαππον.

Καὶ τότε ὁ Βασίλειος ὁ Διγενὴς ἐκεῖνος
ἐπῆρε τὸ ῥαβδίον του καὶ εἰς τὸ μέσον ἦλθεν,
τοὺς μὲν ῥαβδέας ἔκρουε, τοὺς δ' ἄλλους σφονδυλέας,
καὶ πάντων ὑπελύθησαν αἱ χεῖρες τῶν ἀνδρείων·
καὶ ἐπάρας ὁ Διγενὴς ἐκείνων τὰ ῥαβδία,
ἔφθασε πρὸς τὸν γέροντα λέγων αὐτῷ τοιαῦτα·
« δέξαι ῥαβδιά, Φιλόπαππε, πάντων τῶν ἀπελάτων (F. 31.)
καὶ ἂν οὐδὲν ἀρέσῃ σοι καὶ σοὶ τὸ θέλω ποίσειν! »
Ταῦτα οὖν ὁ θαυμάσιος Ἀκρίτης ἐκτελέσας,
ὑπέστρεψε πρὸς τὴν ὁδὸν ἔνθα ἦν ὁ λαός του,
καὶ μετὰ ταῦτα ἤλθοσαν πάντες εἰς τὰ οἰκεῖα.
Ἔχαιρε δὲ ὁ Διγενὴς ἐν πάσαις ταῖς ἡμέραις
ὁ θαυμαστὸς Βασίλειος, ἡ δόξα τῶν ἀνδρείων,
καὶ πάντες ἔφριττον αὐτὸν ἐκ τῶν αὐτοῦ πολέμων.

1079. διγενεῖς. — 1081. ῥαβδαίας. σφονδηλαίας. — 1085. ῥαβδαίαν φιλόπαππου. — 1086. ἀρέσει. — 1090. πάσαι.

ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ ΤΕΤΑΡΤΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

Comment Digénis vainquit avec sa massue les compagnons de Philopappos.

Alors Basile Digénis saisit sa massue et se rendit au milieu des apélates. Aux uns il asséna des coups de massue, aux autres des coups de poing, et il fit ployer les bras de tous ces vaillants hommes. Et Digénis leur prit leurs massues, alla trouver le vieillard et lui tint ce langage : « Reçois, Philopappos, les massues de tous les apélates ; et, si cela n'est pas de ton goût, je te traiterai aussi de la même facon. »

Après avoir exécuté ces choses, le merveilleux Akritas revint à la route où étaient ses gens, et tous s'en retournèrent chez eux. Le fameux Basile Digénis, la gloire des braves, coulait ses jours dans la joie, et ses combats inspiraient une crainte générale.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

ΥΠΟΘΕΣΙΣ ΤΟΥ ΠΕΜΠΤΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

[Ὁ] πέμπτος λόγος ὁ παρὼν ὑπάρχει τοῦ Ἀκρίτου,
καὶ ἔχει μὲν τὴν ἁρπαγὴν τοῦ στρατηγοῦ τῆς κόρης,
ἣν ὁ Ἀκρίτης ἔλαβε, εἰς τὰ οἰκεῖα ἦλθεν·
ἔχει δὲ καὶ τὴν ἔλευσιν Δουκὸς πρὸς τὸν γαμβρόν του·
τοὺς γάμους τε ποιήσαντες ἔχαιρον ἀκορέστως·
καὶ βασιλέα τὸν λαμπρὸν Ῥωμανὸν ὁ Ἀκρίτης
ἐτίμησεν ὁ Διγενὴς ἐλθόντα πρὸς ἐκεῖνον.

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΠΕΜΠΤΟΣ.

Λοιπὸν πάλιν, ὦ φίλτατε, προσλέξω σοι καὶ ταῦτα,
ὅτ' ἐν ἐκείνῳ τῷ καιρῷ ὁ Δούκας ὁ ὡραῖος,
ὁ στρατηγὸς ὁ θαυμαστὸς μέρους τῆς Ῥωμανίας,
εἶχε κόρην πανεύμορφον κλημένην Εὐδοκίαν,
ἧς πάντοτε τὸ ὄνομα ἤκουεν ὁ Ἀκρίτης,
εἶχε γὰρ κάλλος ἄπειρον, παράδοξον τὸ γένος.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενής, ἀπερχόμενος εἰς κυνῆγιν μετὰ κυνός, ἦλθε πρὸς τὴν θυγατέρα τοῦ Δουκός.

Καὶ ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν πηδᾷ, καβαλλικεύει,
ὑπῆρε τοὺς ἀγούρους του, ὑπάγει εἰς κυνῆγιν.

SUJET DU CINQUIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

Voici le cinquième livre d'Akritas. Il renferme l'enlèvement de la fille du général opéré par Akritas, et le retour de ce dernier chez lui. On y raconte encore l'arrivée de Ducas près de son gendre, la célébration des noces, les grandes réjouissances données à cette occasion ; enfin les honneurs rendus par Akritas à l'illustre empereur Romain, qui était venu le visiter.

CINQUIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

Donc, ô mon très-cher lecteur, je te dirai encore ceci, à savoir que le beau Ducas, général illustre d'une province de Romanie, avait une fille ravissante appelée Eudoxie, dont Akritas entendait sans cesse le nom ; elle était infiniment belle et issue d'une famille célèbre.

Comment Digénis alla chasser avec un chien et se rendit près de la fille de Ducas.

Un jour Akritas s'élance sur son cheval, il prend ses gens et va à la chasse. Après avoir chassé, on reprit le che-

Ἀφοῦ δὲ ἐκυνήγησαν, ἤρχοντο εἰς τὸν οἶκον·
ὑπῆρχε τοίνυν καθ' ὁδὸν τοῦ κυνηγίου Ἀκρίτου
ὁ οἶκος ὁ πανθαύμαστος στρατηγοῦ τοῦ μεγάλου,
καί, ὅτε ἐπλησίασαν, ἀναφωνεῖ μεγάλως·
« νεώτερος, ὅταν ποθῇ κόρην ὡραιοτάτην,
κἀκεῖσε διερχόμενος τὰ κάλλη της οὐ βλέπει,
οὐ χαίρει ἡ καρδία του διὰ νὰ ζῇ εἰς τὸν κόσμον. »
Τῆς δὲ φωνῆς ἀκούσαντες τοῦ μέλους οἱ παρόντες,
ἐξέστησαν θαυμάζοντες τοὺς λόγους τοῦ Ἀκρίτου,
ὥσπερ μέλη σειρήνια ἦσαν οἱ λόγοι τούτου. (F. 32.)
Τὸν οἶκον δὲ τοῦ στρατηγοῦ καὶ ἅπαντα τὸν πλοῦτον
ἀπαριθμῆσαι δυνατὸς οὐδεὶς τῶν ἐν τῷ κόσμῳ·
ἅπας γὰρ ἐκ μαρμάρων ἦν καὶ μεμουσιωμένος,
αἱ δὲ θυρίδες χυμευταὶ μετὰ λιθομαργάρων·
μόνον δὲ τὸ κουβούκλιον ἐν ᾧπερ ἦν ἡ κόρη
ἔσωθεν δὲ καὶ ἔξωθεν ὅλον μουσιωμένον,
ὅπερ κατωνομάζετο τῆς κόρης τὸ κουβοῦκλιν.
Αὕτη τοίνυν ἡ πάμπλουτος ὡραιοτάτη κόρη,
ὡς εἶδε τὸν νεώτερον τοιαῦτα μελουργοῦντα,
ἔρως ἀνῆψεν εἰς αὐτὴν ὡς ἐφικτὸν τοῦ πόθου,
τὸ γὰρ κάλλος ἐξώτερον καὶ τὸ μέλος τιτρώσκει,
καὶ δι' αὐτῶν τῶν ὀφθαλμῶν εἰς ψυχὴν καταρρέει,
καὶ ἤθελε τοὺς ὀφθαλμοὺς εἰς τὸν νέον διέχειν,
οὐ γὰρ ἐβούλετο αὐτὴ χωρισθῆναι τοῦ κάλλους,
καὶ πρὸς τὴν βάϊαν γαληνῶς εἰς τὸ οὖς της ἐλάλει·
« βαΐτζα μου, παράκυψε καὶ ἴδε ἡδὺν νέον. »
Ἡ δὲ κάλλος πανθαύμαστον ἰδοῦσα ἡ βαΐτζα,
ἀνταπεκρίθη λέγουσα ταῦτα πρὸς τὴν κυράν της·
« ἂν ἤθελεν αὐθέντης μου, κυρά μου, ὁ πατήρ σου

1108. ἐκινήγισαν.— 1113. κἀκεῖσαι. κάλη. — 1117. συρήνια. — 1119. δυνατόν. — 1124. κατὸνομάζετο. — 1126. ἴδε.

min de la maison. Or, sur la route suivie par Akritas pour aller à la chasse, se trouvait le palais magnifique du grand général ; lorsqu'ils furent auprès, Akritas s'écria d'une voix forte : « Le jouvenceau désireux de posséder une jeune fille très-belle et qui passe par ici sans voir ses charmes, son cœur ne trouve pas de joie en ce monde. » Tout en admirant la chanson d'Akritas, ceux qui étaient présents furent vivement surpris de ce qu'il disait. Ses paroles étaient douces comme les chants mélodieux des sirènes.

Mais personne au monde ne pourrait énumérer toutes les richesses de la maison du général. Elle était tout en marbre et en mosaïques ; les fenêtres étaient ornées de perles ; la chambre occupée par la jeune fille était, au dedans comme au dehors, toute en marqueterie ; elle portait le nom de *Chambre de la jouvencelle*. Lorsque cette très-riche et ravissante fille entendit ce que chantait le jouvenceau, il s'alluma en elle un amour aussi grand que peut le comporter cette passion ; car la beauté extérieure et le chant blessent l'âme et y pénètrent par les yeux mêmes. Elle eût voulu tenir ses regards attachés sur le jeune homme et ne pas cesser de contempler sa beauté. Et, avec une douce tranquillité, elle disait à l'oreille de sa nourrice : « Penche-toi, ma nourrice, et regarde ce charmant jouvenceau. »

A la vue de la merveilleuse beauté d'Akritas, la nourrice fit cette réponse à sa maîtresse : « Madame, plût au ciel que votre père mon maître le voulût prendre pour gen-

εἰς τὸ λαβεῖν αὐτὸν γαμβρὸν ὃν οὐκ ἔχει ὁ κόσμος! »
Ἐπιμένουσα δὲ αὐτῇ ἡ κόρη εἰς τὸ κουβοῦκλιν
πάντοτε περιέβλεπεν ἐκ τῆς ὀπῆς τὸν νέον.
Αὐτὸς δὲ ἤρετο τινάς, ὡς δῆθεν μὴ γινώσκων·
« μὴ οὗτος ἔνι ὁ κάλλιστος τοῦ στρατηγοῦ ὁ οἶκος
καὶ ἡ κόρη ἡ παντεύφημος ἐνταῦθα καταμένει,
δι' ἧς πολλοὶ ἀπώλοντο εὐγενεῖς στρατιῶται; »
Ὁ δὲ τῆς κόρης γε πατὴρ παρῆν τῇ ὥρᾳ ταύτῃ,
καί, ὡς οἰκέτης, ἔλεγε τῷ Διγενῇ Ἀκρίτῃ·
« πολλοί, τέκνον μου, ὥρμησαν τὴν κόρην ἀφαρπάσαι,
διὰ τὸ κάλλος τὸ τερπνὸν ὅπερ αὐτὴ διέχει·
καὶ ταῦτα γνοὺς ὁ θαυμαστὸς πατὴρ ὁ τῆς ὡραίας
ἐγκρύμματα ἐποίησε, διακρατεῖ τοὺς πάντας,
οὓς μὲν ἀπεκεφάλισεν, οὓς δὲ τυφλόνει πάλιν. »
Γνοὺς δὲ τοίνυν ὁ Διγενὴς ἀπὸ τῶν λόγων τούτου·
ὅτ' ὁ πατὴρ αὐτῆς ἐστιν ὁ λαλῶν μετ' ἐκείνου,
εὐθέως ἀπεκρίνατο λέγων αὐτῷ τοιάδε·
« μὴ δόξῃ σε, ὦ πάτερ μου, ταύτην ἁρπάσαι ἦλθον,
καὶ γὰρ ἐγκρύμματα ἐμὲ ποτὲ οὐ θορυβοῦσι. »
Καὶ ταῦτα γὰρ ὁ Διγενὴς ὡς ξένος προσελάλει (F. 33.)
τοῦτο λέγων· « αὐθέντα μου, εἴπερ ἀποδεκτόν σοι
ὅπως εἴπῃς τῷ στρατηγῷ διὰ συμπεθερίαν,
καὶ εἴπερ ἀρεστόν ἐστι γαμβρὸν ἐμὲ λαβέσθαι,
καὶ ἔχω ὡς πατέρα μου, καθὼς υἱοῖς ὀφείλει,
ὁμοίως καὶ αὐτὸς ἐμὲ καθάπερ ὡς υἱόν του. »
Ταῦτα ἀκούσας ὁ πατὴρ πρὸς αὐτὸν τάδε λέγει·
« σὺ μὲν αὐτῷ ἐμήνυσας πολλάκις περὶ τούτου,
καὶ οὐδόλως κατένευσεν ἵνα τοῦτο ποιήσῃ. »
Ἀκούσας ταῦθ' ὁ Διγενὴς ποσῶς οὐκ ἐθροήθη,

1143. στρατειῶται. — 1149. ἐγκρίματα. — 1150. ἀπεκεφάλησεν. τυφλώνει. — 1155. ἐγκρίματα. — 1160. ὀφίλει. — 1163. ἐμύνησας.

dre, car il n'en est pas un pareil au monde. » Restée dans sa chambre, la jouvencelle ne cessait de regarder le jeune homme par un trou. Quant à lui, feignant de ne rien savoir, il abordait quelques personnes : « N'est-ce pas ici, [leur disait-il,] le magnifique palais du général; n'est-ce pas ici que demeure cette si célèbre jeune fille, pour laquelle ont péri tant de nobles guerriers? »

En ce moment apparut le père de la jeune fille, et, comme un simple valet, il dit à Digénis Akritas : « Mon fils, beaucoup de jeunes gens, séduits par la ravissante beauté que possède la jouvencelle, sont venus pour l'enlever. Mais son illustre père, instruit de leurs desseins, leur a tendu des embuscades et les a tous saisis ; aux uns il a fait trancher la tête, et aux autres crever les yeux. »

Digénis reconnut à ces mots que c'était avec le père de la jouvencelle qu'il parlait, et il lui fit aussitôt cette réplique : « O mon père, ne t'imagine pas que je suis venu pour enlever cette jouvencelle, mais, moi, jamais embuscades ne m'ont troublé. » Digénis parla de la sorte comme un étranger et dit : « Vous est-il agréable, seigneur, de parler au général d'une alliance de famille? Lui plairait-il de m'accepter pour gendre? Ainsi que le doit un fils, je le considère comme mon père ; qu'il me regarde, lui aussi, comme son enfant. » Lorsque le père eut entendu cette déclaration, il lui dit : « Tu lui as déjà toi-même communiqué tes intentions et il n'a nullement promis de s'y conformer. »

En entendant cela, Digénis n'eut pas la moindre crainte,

τὸν ἵππον δ' ἱππηλάλησεν, τῆς κόρης πλησιάζει·
ἐκ τῆς ὀπῆς ἐσκέψατο τὴν κόρην 'ς τὸ κουβοῦκλιν,
καὶ πρὸς ἐκείνην γαληνὰ τοιοῦτον λόγον ἔφη·
« γνώρισόν μοι, κοράσιον, εἰ ἔχεις με 'ς τὸν νοῦν σου,
καὶ εἰ ποθεῖς κατὰ πολὺ γυναῖκα σὲ λαβεῖν με,
καλὸν ἤδη καὶ εὐτυχὲς καὶ ἀρεστὸν τυγχάνει,
εἰ δὲ καὶ ἀλλαχοῦ ποθεῖς, οὐ μὴ σὲ ἀναγκάσω. »

Περὶ τοῦ πῶς ἡ κόρη τοῦ Δουκὸς ἔστειλε τὴν βαΐτζαν της καὶ ὡμίλησεν τῷ Ἀκρίτῃ.

Καὶ εὐθὺς παρεκάλεσεν ἡ κόρη τὴν βαΐτζαν·
« κατάβηθι, βαΐτζα μου, εἰπὲ τῷ ἀγουρίτζῃ·
θεὸς πληροφορήσει σε, εἰς τὴν καρδιάν μου σ' ἔχω,
ἀλλ' οὐ γινώσκω, ἄγουρε, ποίου γένους ὑπάρχεις·
εἰ μέντοι ἧς ὁ Διγενὴς Βασίλειος ὁ Ἀκρίτης,
ὑπάρχεις ἐκ τῶν εὐγενῶν καὶ τῶν πλουσιωτάτων,
καὶ συγγενὴς ἡμέτερος ὡς ἀπὸ τῶν Δουκῶν γε.
Ἀλλ' ὁ πατήρ μου ὁ στρατηγὸς διὰ σὲ βίγλας ἔχει,
ἤκουσε δὲ παρὰ πολλῶν τὰς σὰς ἀνδραγαθίας·
καὶ φύλαττε, νεώτερε, δι' ἐμὲ μὴ κινδυνεύσῃς,
οὐδόλως δὲ σοῦ φείσεται ὁ ἄσπλαγχνος πατήρ μου. »
Παρευθὺς ἡ βαΐτζα της ταῦτα εἶπεν τῷ Ἀκρίτῃ,
εὐθὺς καὶ ὁ νεώτερος τὴν κόρην οὕτως ἔφη·
« παράκυψον, φῶς μου γλυκύ, ἰδεῖν με σοῦ τὰ κάλλη,
ἵνα εἰς τὴν καρδίαν μου ἡ ἀγάπη σου ἔλθῃ·
εἰμὶ γὰρ νέος, ὡς ὁρᾷς, οὐκ οἶδα τί ἔνι ὁ πόθος,
καί, ἂν ὁ πόθος μου, ξανθή, εἰσέλθῃ εἰς τὴν ψυχήν σου, (F. 34.)

1166. ἱπηλάλησεν. — 1174. ἀγουρίτζη. — 1176. μέντι. — 1181. ἀνδραγαθείας.

mais il excita son cheval, s'approcha de la jeune fille, l'examina dans sa chambre par le trou, et lui adressa doucement ces paroles : « Fais-moi savoir, jouvencelle, si je suis cher à ton cœur, et si tu désires vivement devenir mon épouse ; dans ce cas, c'est pour moi une chose excellente, agréable et heureuse ; mais, si tes désirs sont ailleurs, je ne veux point te violenter. »

Comment la fille de Ducas envoya sa nourrice parler à Akritas.

Aussitôt la jouvencelle appela sa nourrice : « Descends, ma nourrice, et va dire ceci au jeune homme : — Dieu te fera connaître que je te porte dans mon cœur. Mais je ne sais, jouvenceau, de quelle famille tu es issu. Si cependant tu es Basile Digénis Akritas, tu sors d'une très-riche et noble race, et, par les Ducas, tu es notre parent. Le général mon père a des vedettes chargées de te surveiller. Beaucoup de personnes lui ont appris tes hauts faits ; mais garde-toi bien, jeune homme, de t'exposer pour moi à quelque danger, car mon père est cruel, il ne t'épargnerait pas. »

La nourrice répéta incontinent ces paroles à Akritas, et le jouvenceau répondit aussitôt à la jeune fille : « Penche-toi, ma douce lumière, afin que je voie ta beauté et que ton amour pénètre dans mon cœur, car je suis jeune, comme tu vois, et je ne sais ce que c'est que d'aimer. Et, si ton amour m'entre dans l'âme, blonde jouvencelle,

ὁ πατήρ σου ὁ στρατηγὸς καὶ ὅλον σου τὸ γένος,
βέλη ἐὰν γενήσωνται καὶ ξίφη τε ὁμοίως.....

* * * * * *

« ἄπελθε χαίρων, ἄγουρε, καὶ μοῦ, λέγ', μὴ ἐπιλάθου. »
'Ο δὲ τοῦτο δεξάμενος μετὰ χαρᾶς μεγάλης,
εὐθὺς ἀνταπεκρίνατο· « ἐκδέχου με τὴν νύκτα. »
Καὶ εἰς τὸν οἶκον τὸν αὐτοῦ ὑπέστρεψεν εὐθέως,
ἔχων φροντίδας τε πολλάς, μέριμνάς τε μεγάλας,
καὶ τὸν θεὸν ἱκέτευεν ἐκ βάθους τῆς καρδίας·
« δέσποτα, ἔλεγε, θεέ, ἐπάκουσον εὐχῆς μου,
καὶ δύνον μοι τὸν ἥλιον, ἀνάτειλον τὸ φέγγος,
τοῦ ἔχειν τοῦτο συνεργὸν εἰς τὴν ὁδόν μου ταύτην,
ἐπειδὴ περιμένει με ἡ εὐγενικωτάτη. »
Καὶ κατ' ἰδίαν ἔλεγε τῷ στράτορί του οὕτως·
« ἀπόστρωσον τὴν βρόχαν μου καὶ στρῶσόν μου τὸν μαῦρον,
δύο γήγκλας σφῖγξον αὐτὸν καὶ δύο ἐμπροσθελίνας,
καὶ θὲς αὐτῷ τὴν σέλλαν μου καὶ τὸ σπαθορραβδίτζιν,
ἐπίθες καὶ τὰ ῥέτενα ἵνα καλῶς γυρίζῃ. »
Καὶ ὁ μὲν στράτωρ του εὐθὺς ὡς προσταχθεὶς ἐποίει,
ὁ δὲ 'ς τὸν ἄριστον κληθεὶς βρώσεως οὐ μετέσχεν,
τὴν κόρην εἶχε κατὰ νοῦν, τὸ κάλλος εἰκονίζων·
ἀπὸ γάρ τε τοῦ ἔρωτος καὶ ἐκ τῆς ἀτροφίας
ἡ ὄψις του ἠλλοίωται, τὸ κάλλος ἐμαράνθη.

1191. γενήσονται. ξίφει. Quoique après ce vers il n'y ait pas de lacune indiquée dans le ms., il est évident qu'il en existe ici une considérable. — 1194. ἐκδέχουμαι. — 1201. περιμένη. — 1204. σφίξον. — 1205. σέλαν. σπαθοραβδίτζιν. — 1206. γυρίζει.



ton père et toute ta famille deviendraient des flèches et des épées [qu'on ne m'empêcherait pas de te posséder]. »

Lacune.

« Retire-toi et sois dans la joie, jouvenceau, et ne m'oublie pas. »

Akritas accueillit ces souhaits avec une grande allégresse et répondit : « Attends-moi cette nuit. » Et il reprit aussitôt le chemin de sa maison, dévoré de soucis, rongé d'inquiétudes. Et, du fond de son cœur, il suppliait Dieu : « Seigneur Dieu, disait-il, exauce ma prière ; fais que le soleil se couche et que la lune se lève, afin que sa lumière me soit propice dans ma route, car la noble jouvencelle m'attend. » Et il dit en particulier à son palefrenier : « Desselle ma jument et selle mon cheval moreau ; serre-le avec deux sangles et mets-lui deux pectoraux ; place-lui sur le dos ma selle, mon épée et ma massue, et n'oublie pas les rênes, afin que je puisse le bien guider. »

Le palefrenier exécuta aussitôt les ordres de son maître. Quant au jeune homme, appelé au dîner, il négligeait de prendre sa nourriture et avait l'esprit complétement absorbé par la jouvencelle, dont il se représentait la beauté. L'amour joint au manque de nourriture changea le visage d'Akritas et altéra sa beauté.

Περὶ τοῦ πῶς ἡ μήτηρ τοῦ Ἀκρίτου ὡμίλει τῷ υἱῷ αὐτῆς.

Τοῦτον ἡ μήτηρ βλέπουσα δαπανισμένον οὕτως,
πρὸς αὐτὸν εὐθὺς ἔλεγεν ἐκ βάθους τῆς καρδίας·
« τί σοὶ συνέβη, τέκνον μου, καὶ θλίβεσαι τοιούτως;
μὴ θηρίον σὲ ἔκρουσε καὶ ἐσπάραξε φόβος,
ἢ τίς κακὸς σ' ἐβάσκανε βλέπων σου τὴν ἀνδρείαν;
ἀπάγγειλόν μου τάχιον, μὴ μ' ἀποκρύψῃς τοῦτο,
ὥσπερ καὶ Ὅμηρος φησὶν ἐν τῇ ἐκείνου βίβλῳ,
ἐκ στόματος τῆς Θέτιδος πρὸς υἱὸν Ἀχιλλέα,
ἐξαύδα, μὴ κεῦθε τῷ νῷ, ἵνα εἴδομεν ἄμφω·
ὁ γὰρ κρύπτων τὴν μέριμναν ὑπ' αὐτῆς δαπανᾶται,
καὶ ὥς τις λέξας τῶν σοφῶν ἀπόφθεγμα τοιοῦτον·
νοῦς γάρ, φησιν, ἐμμέριμνος, σὴς βιβρώσκων ὀστέα,
καὶ πάλιν ἕτερον φησὶν ἀπόφθεγμα ὡσαύτως·
θάλλει δὲ σῶμα βρότειον φροντίδας παρατρέχον. »
« Οὐ θηρίον μὲ ἔκρουσεν, ὁ νέος ἀπεκρίθη, (F. 35.)
ἀλλ' οὔτε τίς τε θόρυβος ἐτάραξε ψυχήν μου,
οὔτε δὲ τίς μ' ἐβάσκανέν, μὴ μάτην καταρᾶσαι
τὸν μήπω ἀδικήσαντα, ἐγὼ γὰρ ὑγιαίνω. »
Ἡ δὲ μήτηρ ὡς ἤκουσεν, ηὔξατο δι' ἐκεῖνον·
« δέσποινά μου πανύμνητε, ἐλπίς μου, Θεοτόκε,
δοξάζω, μεγαλύνω σε καὶ υἱὸν τὸν θεόν σου,
ὅτ' ἔδωκές μοι νεώτερον ὃν ὁ κόσμος οὐκ ἔχει,
καὶ χάρισαί μου τον νὰ ζῇ εἰς χρόνους ἀπεράντους,
νὰ χαίρω τοῦτον βλέπουσα εἰς ἔτη τῆς ζωῆς μου,

1216. βλέπον. — 1218. ὄσπερ. — 1219. στόματος τιθέτιδος. ἀχιλέα. — 1222. ὅς. — 1224. σῦς. — 1225. παρατρέχων. — 1235. ἔτει.

Comment la mère d'Akritas parla à son fils.

Sa mère, le voyant ainsi dépérir, lui adressa ces paroles du fond du cœur : « Mon enfant, que t'est-il donc arrivé que ta tristesse est si grande ? Une bête féroce t'a-t-elle blessé ? Est-ce la crainte qui te déchire, ou quelque esprit malin, jaloux de ta vaillance, t'a-t-il ensorcelé ? Dis-moi vite ce qu'il en est, et ne me cache rien. Et, pour me servir des paroles qu'Homère dans son livre fait adresser par Thétis à son fils Achille : *Parle, ne cache rien dans ton esprit, afin que nous le sachions tous deux.* Car celui qui dissimule ses soucis est dévoré par eux ; et, comme le dit cette maxime d'un sage : *Un esprit inquiet est un ver qui ronge les os ;* ou bien cette autre sentence d'un autre sage : *Il est florissant, le corps du mortel qui bannit les soucis.* »

« Aucune bête féroce ne m'a blessé, répondit le jouvenceau, aucun trouble n'agite mon âme, et personne ne m'a jeté un sort ; ne maudis donc pas inutilement un innocent, car je suis en bonne santé. »

Et quand sa mère l'eut entendu, elle fit pour lui cette prière : « Reine digne de tous nos chants, mon espérance, mère de Dieu, je te glorifie et je t'honore, toi et Dieu ton fils, de m'avoir donné un enfant qui n'a pas son pareil en ce monde. Fais-moi la grâce qu'il vive des années sans fin, pour que je me réjouisse de le voir, tout le temps de

νὰ περπατῇ ἀφρόντιστος, νὰ χαίρῃ εἰς τὸν κόσμον,
νὰ τὸν φοβοῦνται πάντοτε ἔθνη τῆς οἰκουμένης ! »
Καὶ τότε ὁ νεώτερος γοργὸν ἐξυπολύθη,
τὰ καλίτζα [του] ἔϐγαλεν, ἐκάθισεν εἰς δεῖπνον·
ἀφοῦ δὲ ἀπεδείπνησεν, βαίνει εἰς τὸ κουϐοῦκλιν,
καὶ βαλὼν ὑποδήματα, λαμϐάνει τὴν κιθάραν,
καὶ ἀπεκατέστησεν αὐτὴν ὡς ἤθελεν ἐκεῖνος,
κάλλιστα γὰρ πεπαίδευτο ἐκ μουσικῆς ὀργάνου,
οἵων κλώσας ἔντερα ἐποίησε τὰς κόρδας·
καὶ πάλιν ἡρματώθηκε, 'ς τὸ σταῦλον ἐπορεύθη,
πηδᾷ, ἐκαϐαλλίκευσεν τὸν θαυμαστὸν τὸν μαῦρον,
εἰς ὃν ἐθάρρει πάντοτε νικᾶν ὅπου ἀπέλθῃ·
ἔλαϐε τὸ σπαθίον του, ἐπῆρε τὴν θαμποῦραν,
ἔκρουε τὴν θαμποῦράν του, ἀηδονικὰ ἐτραγῴδει.

* * * * * *

« ἔλαϐόν σε καὶ ἔφυγον ἀπὸ τῆς σῆς πατρίδος·
ἔτι δὲ βλέψον τὴν φρικτὴν ἐμὴν ἀνδραγαθίαν,
καὶ πλέον μὲ ἀγάπησον τὸν σὲ πολλὰ ποθοῦντα. »
Καὶ δὴ μικρὸν παραδραμὼν Ἀκρίτης ὁ γενναῖος,
εὐθὺς τὴν κόρην ἔλαϐεν ἐκ τῆς χειρὸς ἐκεῖνος,
καὶ ἀνεκάθισεν αὐτὴν εἰς πέτραν ῥιζιμαίαν·
καὶ ταύτην ἐπαρήγγειλεν λέγων τοιοῦτον λόγον·
« αὐτοῦ κάθου, φῶς μου γλυκύ, καὶ βλέπε τίνα ἔχεις. »
Καὶ πάλιν ἡ εὐγενικὴ πρὸς τὸν ἄγουρον λέγει·
« τοὺς ἀδελφούς μου πρόσεχε μηδὲν τοὺς ἀδικήσῃς. »

1236. περπατεῖ. χαίρει. — 1238. ἐξυπολήθη. — 1239. εὔγαλεν. ἐκάθησεν. — 1241. βαλλών. — 1247. ἐθάρει. — 1249. ἐτραγώδη. Après ce vers on lit : λοίπη ἡ ἀρχὴ του λούγου (*sic*). — 1251. ἀνδραγαθείαν. — 1255. ἀνεκάθησεν. — 1260. ῥιζημαίαν. — 1256. ἐπαρήγκειλεν.

sa vie, exempt de soucis, heureux en ce monde, et toujours redouté par les peuples de l'univers ! »

Et alors le jeune homme se déchausse promptement, il ôte ses bottes et s'assied pour souper. Son repas terminé, il va dans sa chambre, met des brodequins, prend sa lyre qu'il agence à son gré, car il était fort habile à jouer des instruments de musique, et, avec des boyaux de brebis tordus, il fit des cordes. Ensuite il s'équipa de nouveau et se rendit à l'écurie. Il s'élança sur son merveilleux moreau, celui avec lequel il était certain de vaincre, n'importe où il allât. Il prit son épée, il prit aussi sa lyre ; il frappait sur cet instrument (1), et chantait comme un rossignol...

Lacune.

« Je t'ai prise et me suis enfui de ton pays. Considère quelle terrible et éclatante action j'ai accomplie, et aime-moi davantage, moi qui te chéris tant. »

Et le vaillant Akritas s'écarta un peu de la route, prit la jouvencelle par la main, la fit asseoir sur une pierre énorme, et lui tint ce langage : « Assieds-toi ici, ma douce lumière, et regarde quel époux tu possèdes. » Et la jeune fille lui dit : « Aie soin de ne pas faire de mal à mes frères. »

(1) Nous verrons plus loin, vers 2004, qu'il se servait pour cela d'une plume d'oiseau, en guise d'archet.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος πολεμῶν διεσκόρπισε τοῦ στρατηγοῦ τοὺς ἄνδρας. (Fol. 36.)

Εὐθὺς οὖν ἱππηλάλησε καὶ πρὸς αὐτοὺς ἐκτρέχει·
ἕνα προφθάσας ἐξ αὐτῶν δέδωκέ τον σπαθέα,
καὶ μέσον τὸν ἐχώρισεν σὺν τῷ ἰδίῳ ἵππῳ·
τοὺς δ' ἄλλους κατεπάτησεν, ἀπράκτους ἀπεργάσας.
Καὶ ὁ νέος ὡμοίαζεν ὥσπερ καλὸν γεράκιν,
ὅταν τὴν πέρδικα ἰδῇ, κύπτει καὶ τὴν λαμβάνει·
οὕτως ἐσκόρπιζεν αὐτοὺς ἐκεῖνος πολεμίζων·
τρεῖς ἐξ αὐτῶν ἐγνώρισεν κ' ἦσαν οἱ ἀδελφοί της,
οἵτινες καὶ προσώρμησαν μόνοι ἀνδραγαθῆσαι,
τοὺς ἵππους ἐπηλάλησαν, ἤρχοντο πρὸς τὴν κόρην,
τότ' ὁ Ἀκρίτης φοβηθεὶς μήπως αὐτὴν ἁρπάσουν,
καὶ πλησιάσας πρὸς αὐτοὺς ὠπισθαπόδισέν τους.
Καὶ πάλιν ἐβουλήθησαν ὥστε αὐτὴν ἐπάρειν·
γοργὸν ἐπῆρε τὸ ῥαβδὶν καὶ προσυπήντησέν τους,
ῥαβδέαν αὐτοῖς δέδωκεν μετὰ μικρᾶς ἰσχύος,
καὶ τούτους κατεκρήμνισε, μηδὲν αὐτοὺς πληγώσας.
Τότε ὁ πατὴρ ὁ στρατηγὸς ἔφθασε μετὰ μόχθου,
κλαίων καὶ ὀδυρόμενος θεάσασθαι τὴν παῖδα.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος δήσας τὰς χεῖρας προσεκύνει τὸν στρατηγόν.

Καὶ ὡς εἶδεν ὁ Διγενὴς τὸν πενθερόν του Δοῦκα
ἀπὸ μακρὰ ἐρχόμενον, ἐπροσυπήντησέν τον,

1260. ἠπηλάλησε. — 1262. ἐχώρησεν. — 1264. ὁμοίαζεν. — 1265. εἰδῇ. — 1267. ἐχώρησεν κεῖσαν. — 1271. ὀπισθαπόδισεν. — 1272. ἐπάριν. — 1274. ῥαβδαίαν. — 1275. κατεκρήμνησε. — Titre. στατηγόν. — 1278. ἴδεν. — 1279. ἐπροσηπήντησεν.

Comment Basile combattit et défit les hommes du général.

Il excite aussitôt son cheval et court sur eux ; il en atteint un, lui donne un coup d'épée, et le fend en deux, lui et son cheval ; il foule les autres aux pieds et les réduit à l'inaction. Comme un bon épervier qui, quand il aperçoit une perdrix, fond sur elle et la saisit, ainsi le jeune guerrier dispersait ses ennemis. Il reconnut que trois d'entre eux étaient les frères de la jeune fille, venus seuls pour faire des prouesses ; ils avaient excité leurs chevaux et s'étaient avancés jusqu'auprès de leur sœur. Akritas, craignant qu'ils ne la lui enlevassent, marcha vers eux et les fit battre en retraite. Mais comme ils essayaient de nouveau de s'emparer de la jouvencelle, Akritas saisit sa massue, s'élança sur eux, leur en asséna un coup avec peu de force et les désarçonna, sans toutefois les blesser. Alors le général leur père, pleurant et se lamentant, arriva, non sans peine, pour voir sa fille.

Comment Basile, les mains jointes, présenta ses hommages au général.

Lorsque Digénis vit venir de loin Ducas son beau-père, il alla au-devant de lui, et, joignant les mains, s'em-

καὶ τὰς χεῖρας δήσας ταχὺ ἐπροσεκύνησέ τον,
καὶ ταῦτα λέγει σύντομα μετὰ πολλῆς ἀγάπης·
« εὔχου με, κύρι στρατηγέ, μετὰ τῆς θυγατρός σου,
συγχώρησον, αὐθέντα μου, μηδὲν μὲ καταμέμφῃ·
οἱ ἄγουροί σου χωρικοὶ τοῦ κρούειν καὶ λαμβάνειν,
μικρὸν αὐτοὺς ἐπαίδευσα, τοῦ μὴ λαθεῖν ἐκείνους.
Καὶ πλέον μηδὲν λυπηθῇς, καλὸν γαμβρὸν ἐπῆρες,
εἰς κόσμον ἂν ἐγύρευες, κάλλιον οὐκ εὑρίσκεις·
οὐ γάρ εἰμὶ ἐξ ἀγενῶν, οὐδ' ἀπὸ τῶν ἀνάνδρων,
καί, ἂν ποτὲ προστάξῃς με εἴς τινάς σου δουλείας,
τότε βεβαιωθείῃς ἂν οἷον γαμβρὸν ἐπῆρες. »
Καὶ παρευθὺς ὁ στρατηγός, χεῖρας εἰς ὕψος ἄρας
καὶ ὄμματα πρὸς ἀνατολάς, τῷ θεῷ ηὐχαρίστει·
« δόξα σοι, λέγων, ὁ θεός, ὁ τὸ συμφέρον πάντων
οἰκονομῶν τὸ καθ' ἡμᾶς σοφίᾳ τῇ ἀρίστῃ,
εὐχαριστῶ σε, κύριε καὶ ποιητὰ τῶν ὅλων,
εἰς τὴν φιλανθρωπίαν σου τὴν πρὸς ἐμὲ δειχθεῖσαν, (F. 37.)
ὡς γὰρ αὐτὸς ἠθέλησας τοιοῦτον ἐγεγόνει,
καὶ ἐδωρήσω μοι γαμβρόν, ἀνδρειωμένον νέον. »
Κ', ἐπιστραφεὶς πρὸς τὸν γαμβρόν, λέγει αὐτῷ τοιάδε·
« ἆρον, παγκάλλιστε γαμβρέ, ἣν ἔλαβες ἐκ πόθου,
εἰ γὰρ μὴ πόθον ἄπειρον εἰς αὐτὴν ἐπεκτήσω,
οὐκ ἂν μόνος ἐτόλμησας τοιοῦτον διαπράξαι·
καὶ δεῦρο ὑποστρέψωμεν εἰς τὸν ἐμὸν γὰρ οἶκον,
καὶ μὴ λογίζου πονηρὸν τί παρ' ἐμοῦ γενέσθαι,
ἀλλ' ἵνα συμφωνήσωμεν, ποιήσωμεν τοὺς γάμους,
λάβῃς δὲ καὶ τὴν προῖκά σου ἐκ ταύτης τῆς ἡμέρας·
κιντηνάρια εἴκοσι νομίσματα παλαῖα,
βεστιάρια τιμητὰ πεντακοσίας λίτρας,

1283. καταμέμφη. — 1286. λυπηθείς. — 1289. προστάξεις. δουλίας. — 1300. παγκάλιστε. — 1306. πρίκα.

pressa de le saluer, puis il lui adressa ces paroles pleines d'affection :

« Général, mon seigneur et mon maître, bénis-nous, ta fille et moi; pardonne-moi et ne me fais pas de reproches. Tes gens ne savent pas ce que c'est que de combattre, je leur ai donné une petite leçon qu'ils n'oublieront pas. Console-toi, tu as pris un bon gendre, tu en chercherais un meilleur dans l'univers que tu ne le trouverais pas. Je ne suis pas un homme de naissance vulgaire, je ne suis pas non plus un lâche, et, si jamais tu avais à me charger de quelques affaires, tu t'assurerais alors quel homme est le gendre que tu possèdes. »

Et le général, levant les mains en haut et dirigeant ses regards vers l'orient, rendit grâces à Dieu en ces termes : « Gloire à toi, mon Dieu, à toi qui gouvernes avec une souveraine sagesse les intérêts de chacun de nous. Je te remercie, Seigneur, créateur de toutes choses, de nous avoir donné une preuve de ta miséricorde, car tout s'est accompli conformément à ta volonté, et j'ai pour présent un jeune et valeureux gendre. » Puis, se tournant vers ce dernier, il lui dit ceci : « Mon charmant gendre, emmène celle que tu as prise par amour, car, si tu n'avais pas pour elle une affection sans bornes, tu n'aurais pas osé accomplir seul une action pareille. Retournons dans ma demeure, et ne crains rien de mal de ma part, mais faisons nos conventions et célébrons les noces. Dès ce jour, tu recevras comme dot vingt quintaux de pièces anciennes, des vêtements d'une valeur de cinq cents livres, des domaines, qui

καὶ κτήματα πολυείσοδα 'ς τὴν ἐμὴν θυγατέρα,
μετὰ πάντων τῶν ὑπ' αὐτῶν εὑρισκομένων ζώων,
πρωτεῖα τετρακόσια, στράτορας ὀγδοῆντα,
μαγείρους δεκατέσσαρας, ὁμοίως καὶ μαγκίπους.
καὶ ἕτερα ψυχάρια ἑκατὸν καὶ πενῆντα,
καὶ ἑβδομήκοντα αὐτῆς παγκαλίτζας βαΐτζας,
ἐγκόλπια πολύτιμα ἃ ἔχει τῆς μητρός της,
καὶ στέφανον ὁλόχρυσον μετὰ τιμίων λίθων.
Καὶ ταῦτα μὲν ἐπέλαχον τῇ θυγατρί μου μόνῃ,
δώσομεν καὶ προτίμησιν τῶν ἄλλων μου παιδίων,
Πείσθητί μοι, καλὲ γαμβρέ, καὶ ἐλθὲ πορευθῶμεν
ταχέως πρὸς τὸν οἶκόν μου παραμυθίας χάριν,
ἴδῃ σε κ' ἡ στρατήγισσα μετὰ μεγάλου πόθου,
εὐχαριστήσει καὶ θεόν, καὶ χαίρει εἰς τὸν κόσμον,
καὶ μὴ λέξωσιν ἅπαντες οἱ συνομήλικοί σου,
καὶ κόρην γὰρ ἀφήρπασας καὶ προῖκα οὐ λαμβάνεις,
καὶ θαυμαστὸν οὐδέν ἐστιν, ἀλλὰ αἰσχύνην ἔχεις. »
Εἶτα καὶ ὁ νεώτερος τῷ στρατηγῷ ἀντέφη·
« ἐγώ, αὐθέντη πενθερέ, ἐπιθυμίαν εἶχον
τὴν θυγατέρα σου λαβεῖν διὰ τὸ ταύτης κάλλος,
οὐχὶ δὲ πλούτου ἕνεκεν, οὔτε τινῶν χρημάτων,
καὶ ταῦτα μὲν χαρίζομαι τοῖς γυναικάδελφοίς μου
ἧς τὰ κάλλη ἀρκοῦσί με ἀντὶ πολλῶν προικίων· (F 38.)
θεὸς γὰρ πλούτου πάροχος καὶ πενίας ὡσαύτως,
ταπεινοῖ γὰρ καὶ ἀνυψοῖ, κατάγει καὶ ἀνάγει·
μόνον ἂν θέλῃς, πενθερέ, ποιήσωμεν τοὺς γάμους,
ἔλθετε εἰς τὸν οἶκόν μου μετὰ τῶν συγγενῶν σου,
ἵνα μᾶς εὐλογήσητε, καὶ πάλιν νὰ στραφοῦμεν

1309. κτίματα. — 1310. πρωτία. — 1312. μαγκήπους. — 1318. δόσωμεν. — 1321. εἴδη. — 1323. συνομιλοικί. — 1324. πρίκα. — 1331. κάλλει. πρικίων. — 1334. θέλεις.

seront pour ma fille d'un rapport immense, avec tous les animaux qui s'y trouvent, et quatre cents primautés; je te donnerai encore quatre-vingts palefreniers, quatorze cuisiniers, autant de boulangers, cent cinquante autres serviteurs, et soixante-dix jolies servantes; des reliquaires d'un grand prix, qui lui viennent de sa mère, et une couronne d'or massif enrichie de pierres précieuses. Tout cela est échu en partage à ma fille seule, et je lui accorderai encore une faveur de plus qu'à mes autres enfants. Obéis-moi, mon bon gendre ; viens, allons promptement dans ma maison, pour nous divertir. Mon épouse sera bien aise de te voir, elle rendra grâces à Dieu et sera heureuse en ce monde. Je ne veux pas que tous tes camarades disent que tu as enlevé une fille, mais que tu ne reçois rien en dot ; ce ne serait pas une gloire pour toi, mais bien plutôt un déshonneur. »

Le jeune homme dit ensuite au général : « Seigneur beau-père, j'avais le désir de prendre ta fille pour sa beauté, et non à cause de sa fortune et de quelque argent. Je fais cadeau de tout cela à mes beaux-frères. La beauté de leur sœur me tient lieu de beaucoup de dots. Dieu est le dispensateur de la fortune et de la pauvreté ; il élève et abaisse, il exalte et humilie ; mais, si telle est ta volonté, beau-père, faisons les noces. Viens avec tes parents dans ma maison pour nous bénir, et puis nous re-

εἰς τὸν οἶκόν σου ὄπισθεν μετὰ τῆς θυγατρός σου,
νὰ μᾶς ἰδῇ στρατήγισσα, νὰ χαίρῃ ἕως τέλους·
εἰ δὲ οὐ θέλεις ἔρχεσθαι, ἰδοὺ ἐγὼ λαμβάνω
τὴν καλὴν θυγατέρα σου, καὶ συντόμως ὑπάγω
εἰς τὸν ἴδιον οἶκόν μου καὶ εἰς τὰ ἴδιά μου. »

* * * * * *

« Καὶ δι' ἡμᾶς ἐπέρχονται, ἵνα ἀπαντηθῶμεν. »
Καὶ πάλιν ἡ πανεύγενος, ὡς ἤκουσεν, ἐχάρη,
καὶ τὸν ἄγουρον βλέπουσα τοιούτως παρεκάλει·
« αἰσχύνομαι, αὐθέντα μου, ὅτι μόνη τυγχάνω,
πῶς τοῦ πατρός μ' οὐκ ἤκουσας στραφῆναι εἰς τὸν οἶκον
καὶ ὁ πατήρ μου ἄρτι ἦν μετὰ τῶν ἀδελφῶν μου,
καὶ πάσῃ μου τῇ γενεᾷ καὶ λαῷ τῷ ἀπείρῳ·
εἶχον καὶ τὰς βαΐτζας μου καὶ τὴν ἐξόπλισίν μου,
καὶ οὕτως νὰ ἐρχώμεθα μετὰ μεγάλης φήμης. »
Καὶ πάλιν ὁ νεώτερος ἀνταπεκρίθη λέγων·
« μὴ λυπῆσαι, ὡραία μου, διὰ τὴν μοναξίαν,
καὶ γὰρ πάντες γινώσκουσιν, εἰ καὶ μόνη τυγχάνεις,
καὶ τούτου ἕνεκεν οὐδεὶς ἔχει τι μέμψασθαί σε. »
Ἔξη συρτὰ παρέσυρναν ἀπὸ τῆς ἁρπαγῆς της,
ἦσαν ἐκεῖνα πάντερπνα τὰ σελλοχάλινά των,
ἅτινα ἔλαβεν αὐτὸς ὁ Διγενὴς Ἀκρίτης,
ὁπότε ἐπολέμησε τοὺς ἄνδρας τοῦ πατρός της.

1338. εἰδῆ. χαίρει. — 1341. Après ce vers vient le mot λοίπη. — 1349. ἐξόπλησιν. — 1350. ἐρχόμεθα. — 1352. λυπεῖσαι. — 1355. ἔξι. — 1356. σελοχάλινα.

tournerons dans ton palais avec ta fille, afin que ton épouse nous voie et ne cesse de se réjouir. Si tu ne veux pas venir, je vais prendre ta ravissante fille, et me rendre immédiatement dans ma maison et dans mes domaines. »

Lacune.

« Ils sont en route pour venir à notre rencontre. » Et quand la noble fille entendit cela, elle en fut très-satisfaite, et, regardant le jeune homme, elle lui dit : « J'ai honte, mon maître, de me trouver seule ; j'aurais dû écouter mon père et retourner à la maison, et mon père serait maintenant ici avec mes frères, toute ma famille et une foule immense de peuple ; j'aurais aussi mes servantes et tout mon attirail, et nous arriverions ainsi en grande pompe. »

Le jeune homme lui fit cette réponse : « Ne t'attriste pas, ma belle, de ton isolement ; chacun sait que, bien que tu sois seule, il n'y a pas lieu de t'en blâmer. »

Ils conduisaient six destriers magnifiquement caparaçonnés et que Digénis Akritas avait enlevés lui-même aux hommes du père de la jouvencelle, dans son combat avec eux.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς ἠσπάζετο τοὺς νέους.

Καὶ ὅτ' ἡνώθησαν, εὐθὺς ἠσπάσθησαν ἀλλήλους,
κ' ἐπέζευσεν ὁ Διγενὴς μετὰ τῆς ποθητῆς του,
ἐπέζευσε καὶ ὁ ἀμηρᾶς, κ' ἠσπάσατο τοὺς δύο,
καὶ εὐχὰς ἐκ βάθους ψυχῆς πρὸς αὐτοὺς οὕτως ἔφη·
« θεὸς ὁ πάντων ποιητὴς ὑμᾶς εὐλογησάτω,
ὁ κτίσας γῆν καὶ οὐρανόν, καὶ θάλασσαν ποιήσας,
ὑμᾶς εἴθ' ἀξιώσειεν χαρῆναι εἰς τὸν κόσμον,
αὐξήσῃ καὶ τὰ ἔτη σας ἐν εἰρήνῃ καὶ πλούτῳ,
καὶ βασιλείας τῆς αὐτοῦ κληρονόμους ποιήσῃ! »
Καὶ τὴν κόρην ἐκάθισεν ἐπὶ ὡραίου ἵππου, (F. 39.)
ἔχοντος σέλλαν χυμευτήν, λαμπρῶς εὐτρεπισμένην,
στέφανον πολυτίμητον αὐτὴν περιβαλόντες·
καὶ ὁ λαὸς ἐπήρχετο μετὰ πολυχρονίων,
καὶ μετὰ πάσης ταραχῆς καὶ μετὰ ὀψικίου·
ἐδώκασι τὰς σάλπιγγας, ὑπέστρεψαν εὐθέως.
Χαρὰν δὲ τὴν ὑπέρλαμπρον, τὴν τότε γενομένην,
τίς ἐξισχύσει ἐξειπεῖν καὶ ταύτην διηγῆσαι;
ὥστε κ' ἡ γῆ μὲν ἔχαιρε καὶ ἔθαλλε τῇ τέρψει,
τὰ ὄρη δὲ ἐσκίρτησαν, αἱ πέτραι ἀηδουνοῦσαν,
οἱ ποταμ' ἀνεχαίτιζον ὑπὸ χαρᾶς ἐκείνης·
ὅτε δὲ ἐπλησίασαν ἐγγὺς ἐπὶ τὸν οἶκον,
ἐξῆλθε κ' ἡ στρατήγισσα εἰς ἀπαντὴν τῶν νέων,
καὶ μετ' αὐτῆς ἡ πάντερπνος μήτηρ ἡ τοῦ Ἀκρίτου,
μετὰ πλήθους λαοῦ πολλοῦ, καὶ δόξης τῆς μεγάλης,
καὶ κατησπάζοντο αὐτοὺς ἅπαντες μετὰ πόθου·

1360. ἐπαίζευσεν. — 1361. ἐπαίζευσε. — 1369. σέλαν. — 1375. ἐξυσχύσῃ. διηγεῖσαι. — 1376. ἔθαλε. — 1378. ἀναιχέτιζον.

Comment l'émir salua les jeunes gens.

Quand ils se rencontrèrent, ils échangèrent aussitôt un salut. Digénis et sa bien-aimée mirent pied à terre, l'émir mit aussi pied à terre et les embrassa tous deux. Et, du fond de son âme, il prononça ces bénédictions : « Que le Dieu créateur de toutes choses vous bénisse, que celui qui a créé la terre et le ciel et fait la mer daigne vous rendre heureux en ce monde, qu'il multiplie vos années dans la paix et la richesse, et qu'il vous fasse les héritiers de son royaume ! »

Et il fit asseoir la jeune fille sur un beau cheval, dont la selle de bronze était superbement disposée, et on lui ceignit le front d'une couronne précieuse. Le peuple et les vieillards leur firent un immense et bruyant cortége, les trompettes sonnèrent, et aussitôt on se remit en chemin. Qui pourrait dire, qui pourrait raconter les brillantes réjouissances qui furent alors célébrées ? La terre elle-même tressaillit d'allégresse et fleurit de joie ; de joie aussi les montagnes bondirent, les rochers chantèrent mélodieusement, et les fleuves ralentirent leur cours.

Lorsqu'on approcha de la maison, la générale sortit au-devant des jeunes gens, et avec elle la ravissante mère d'Akritas, en grande pompe, suivie d'une immense multitude de peuple, et tous les saluèrent avec affection.

ὁ ἔρως δὲ ἐπλήρωσε τῶν νέων τὰς ἐλπίδας,
καὶ πάντα τὰ θελήματα καὶ τὰ ἀρεσκιά των.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ ἀμηρᾶς ἔστειλε τοὺς γυναικαδέλφους αὐτοῦ εἰς τὸν στρατηγόν.

Εἰς δὲ τὸν οἶκον φθάσαντες, ὁ ἀμηρᾶς ἐκπέμπει·
τοὺς γυναικάδελφους αὐτοῦ καὶ τοὺς αὐτοῦ ἀγούρους,
ἵν' εἴπωσι τῷ στρατηγῷ καὶ ἐλθεῖν εἰς τὸν γάμον.

Περὶ τοῦ πῶς ἦλθε καὶ ὁ στρατηγός, ὁ πατὴρ τῆς κόρης.

Καὶ παρευθὺς ὡς ἤκουσεν ὁ στρατηγὸς ἐκεῖνος,
τὰς προῖκας ᾠκονόμησε κ' ἔπεμψε πρὸς τὴν κόρην,
καὶ δέδωκε χαρίσματα τῷ θαυμαστῷ Ἀκρίτῃ,
ἵππους ἀρίστους δώδεκα καὶ παμμεγέθεις μαύρους
μετὰ βλαττίων ἐκλεκτῶν ἐπάνω σκεπασμένους·
χυμευτὰ σελλοχάλινα μετὰ χρυσῶν σμυρίδων,
ἱέρακας κἂν δώδεκα μουτάτους, Ἀβασγίκους·
δώδεκα πάρδους διαλεκτούς, δοκιμασμένους πάνυ,
ὡς καὶ βαΐτζας δώδεκα, καὶ δώδεκα τζουπάδας,
καὶ χυμευτὰ ἱμάτια, πολύτιμα τὰ ἔργα·
λευκοτριβλάττα δώδεκα καΐστορα ὁμοίως,
καὶ χρυσοκόκκινον σκηνήν, ὡραίαν, παμμεγέθη,
σχοινία ὁλομέταξα καὶ ἀργυροῖ οἱ πάλοι·
δύο εἰκόνας χυμευτὰς ἁγίων Θεοδώρων,
εἶχον λιθάρι' ἀτίμητα, λυχνίας, ὑακίνθους· (F. 40.)
κοντάρια ἀράβικα παγκάλλιστα ὡς δέκα,

1388. εἰ, au lieu de εἰς. — 1393. βλατίων. — 1394. σελοχάλινα. — 1399. λευκοτριβλάτα. — 1400. χρυσοκόκινον. — 1401. σχυνία. — 1404. παγκάλιστα.

L'amour réalisa les espérances des jeunes gens, et combla tous leurs désirs et tous leurs vœux.

Comment l'émir envoya ses beaux-frères trouver le général.

Une fois arrivé à la maison, l'émir envoie ses beaux-frères et ses hommes dire au général de venir à la noce.

Comment arriva le général, père de la jouvencelle.

Et, aussitôt que le général les eut entendus, il prépara les cadeaux de noce et les envoya à la jeune fille. Il fit aussi des présents à l'illustre Akritas ; il lui donna douze chevaux excellents et des moreaux de grande taille, couverts de magnifiques housses de soie pourpre ; il lui donna des selles et des brides niellées d'émeri doré, douze faucons Abasgiens ayant passé par la mue, douze onces de choix très-exercés [à la chasse], douze nourrices et douze chambrières, des vêtements brochés d'or et d'un travail précieux, douze pelisses d'un triple tissu de soie blanche et pourpre ; une tente rouge et or, belle et vaste, avec des cordes de soie et des pieux d'argent; deux images de bronze représentant les saints Théodore et enrichies de pierres précieuses, telles que rubis et améthystes ; dix lances arabes de toute beauté et la fameuse épée de

καὶ τοῦ Χοσρόου τὸ σπαθὶν τὸ περιφημισμένον·
καὶ λέοντα τὸν ἔφερεν, θηριὸν ἡμερωμένον,
(ἡ κόρη αὐτοῦ ἔχαιρεν καὶ αὐτὸς ὁ Ἀκρίτης)
καὶ κτήματα ἀρίθμητα ἐπέδωκεν νὰ ἔχουν,
λογάριόν τε περισσόν, καὶ δούλους καὶ δουλίδας,
καὶ διαφόρους στολισμοὺς καὶ τὴν λοιπὴν οὐσίαν
ἡ προῖξ αὐτοῦ ἀνέβαινεν ἑξῆντα μυριάδες.
Καὶ ταῦτα μὲν ὁ στρατηγὸς χαρίσματα παρέσχε
Βασιλείῳ τῷ ἑαυτοῦ γαμβρῷ καὶ τῇ φιλτάτῃ·
ὡσαύτως καὶ ὁ ἀμηρᾶς θεώρετρα παρέσχε
τῇ νύμφῃ τῇ εὐγενικῇ ἐκείνῃ τῇ ὡραίᾳ·
ὁμοίως κ' ἡ στρατήγισσα, καὶ ἡ μήτηρ τοῦ Ἀκρίτου,
κ' οἱ πέντε αὐτῆς ἀδελφοὶ καὶ οἱ συγγενεῖς πάντες.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος ηὐλογήθη τὴν κόρην.

Ὁ δὲ καλὸς Βασίλειος Ἀκρίτης ὁ γενναῖος
τὴν κόρην εὐλογήθηκεν, ὡς ὁ νόμος κελεύει
χριστιανῶν τῶν εὐσεβῶν, καὶ γαμετὴν ἐποῖκεν·
καὶ τριμηναῖον γὰρ καιρὸν ἐκτελοῦσι τὸν γάμον,
καὶ ὁ πατήρ του ἀμηρᾶς καὶ δέσποινα ἡ μήτηρ
τοῦ Διγενοῦς τοῦ θαυμαστοῦ, καὶ οἱ ἀδελφοὶ ταύτης,
μετὰ ἀπείρου πλήθους τε καὶ μετὰ τῶν ἀρχόντων,
καὶ ὁ ἐκείνου πενθερός, σὺν τῇ γενεᾷ πάσῃ,
πάντες ὁμοῦ συνέχαιρον τὰ πλεῖστα εὐωχοῦντες
παίζοντες σὺν ὀργάνοις τε ἅμα καὶ τοῖς τυμπάνοις·
μετὰ οὖν τὴν συμπλήρωσιν τῶν τριμηνῶν τοῦ γάμου,
ὁ Διγενὴς ἐτίμησεν τὸν πενθερὸν ἀξίως,
κ' ἔτυχε συγχωρήσεως καὶ τῆς εὐχῆς του τότε·

1405. σχοδρόου. — 1412. ταῦ (sic). — 1420. ἐπῆκεν.

Chosroès, et, présent qui remplit de joie sa fille et Akritas lui-même, il leur amena aussi un lion apprivoisé. A ces dons il ajouta de nombreux domaines, de fortes sommes d'argent, des serviteurs et des servantes, un assortiment de parures, enfin tout ce qui constitue une fortune. La dot s'élevait à six cent mille livres. Tels sont les présents que le général fit à son gendre Basile et à sa bien-aimée ; l'émir, lui aussi, fit des cadeaux à la noble et belle épousée, ainsi que la générale, la mère d'Akritas, ses cinq frères et tous les parents.

Comment Basile épousa la jeune fille.

Le brave et beau Basile Akritas épousa la jouvencelle, conformément aux prescriptions de la loi des pieux chrétiens, et il en fit sa femme. Les noces durèrent trois mois. L'émir, père de l'illustre Digénis, la princesse sa mère, les frères de celle-ci, le beau-frère d'Akritas, les princes et une infinie multitude de peuple se divertissaient au milieu des banquets, au son des instruments de musique et au bruit des tambours. Quand les trois mois de noces furent écoulés, Digénis rendit à son beau-père des honneurs dignes de lui, et obtint alors son pardon et sa béné-

ἔπειτα δὲ ὁ στρατηγὸς ὁ θαυμαστὸς ἐκεῖνος,
χαίρων καὶ ἀγαλλόμενος, ὑπέστρεψεν εἰς οἶκον
τὸν ἑαυτοῦ, μετὰ πολλῶν στρατιωτῶν ἀνδρείων·
ὁ δὲ καλὸς νεώτερος καὶ Διγενὴς Ἀκρίτης
διῆγε σὺν τῇ γαμετῇ τερπόμενος, καὶ χαίρων
τὰ κάλλη τὰ παμφίλτατα τῆς ὡραίας τρυγόνος·
μετὰ δὲ ταῦτα καὶ αὐτὸς ἐπῆρε τὴν καλήν του
καὶ τοὺς καλοὺς ἀγούρους του, κ' ἐξῆλθεν εἰς τὰς ἄκρας,
καὶ τοὺς τόπους κατέλαβεν ἐκείνους τοῦ πατρός του·
κ' ἔσπευδε τοὺς ὁλοσχερῶς ἀτάκτους ἀφανίσαι, (F. 41.)
κ' εἰς τὰς κλεισούρας ἔτρεχεν καὶ εἰς αὐτὰς τὰς ἄκρας·
διὰ τοῦτ' ἐπωνόμαστο Ἀκρίτης τὸ ἐπίκλην·
πολλοὺς μὲν αὐτῶν ἔτρωσεν πολλοὺς δ' ἐπέμψ' εἰς ᾅδην.
Καὶ τότε τὰ ῥωμαϊκὰ μέρη τῶν ὀρθοδόξων
ἐν εἰρήνῃ ἐτύγχανον, ἔχοντα ὡς προστάτην
καὶ φύλακα καὶ βοηθὸν καὶ πρόμαχον ἐκεῖνον
ἐκ πάντων πολεμίων τε καὶ φόνων τῶν ἀπείρων.
Πόθον δὲ εἶχεν ἄπειρον τοῦ μόνος διοδεύειν
καὶ μόνος τοῦ ἀνδραγαθεῖν χωρὶς τινὸς συμμάχου·
ὅπου γὰρ ἐπορεύετο σκηνὰς ἰδίας εἶχεν·
σκηνὴν γὰρ εἶχεν ἴδιον περικαλλῆ τῷ ὄντι,
εἰς ἣν ἡ κόρη καὶ αὐτὸς ἀνεπαύοντο μόνοι·
σκηνὴν εἶχον αἱ βαΐαις της, καὶ σκηνὴν οἱ ἀγοῦροι·
ἐκ διαστήματος πολλοῦ ἀπέχουσαι αἱ τένται·
ὁπόταν δὲ μετοίκησιν ἐβούλετο ποιῆσαι,
ὅσους ἀγούρους ἤθελε, τόσους φανοὺς ἀνῆπτε,
οὐδεὶς ἐτόλμησε ποτὲ παραστῆναι πλησίον,
γέγονε δὲ κατὰ πολὺ φοβερὸς ὁ Ἀκρίτης,
ὥστε ἡ θεωρία του ἐποίει τὴν δειλίαν.

1434. καλῶς. — 1438. καί. — 1442. ἐπίκλιν. — 1444. μέρει. — 1446. ἐκεῖνα. — 1448. διωδεύειν. — 1451. περὶ καλῆ. — 1456. ἀνῆπται.

diction. Ensuite cet illustre général retourna dans sa maison, transporté de joie et d'allégresse, avec une nombreuse escorte de braves soldats. Quant au jeune et beau Digénis Akritas, il vécut avec sa femme, heureux, et jouissant des beautés de sa charmante et bien-aimée tourterelle.

Plus tard, Akritas prit avec lui sa belle et ses braves, puis il se rendit aux frontières ; il occupa les lieux où commandait son père, et se hâta d'exterminer totalement les irréguliers. Il faisait des courses dans les défilés et sur les frontières, et c'est pour cela qu'on lui donna le surnom d'Akritas. Il blessa un grand nombre de rebelles et en précipita aussi beaucoup en enfer; et alors les provinces habitées par les Grecs orthodoxes purent jouir de la paix avec Akritas pour défenseur, gardien, protecteur et champion contre tous les ennemis et les meurtres nombreux.

Or, Akritas conçut un vif désir d'errer seul à l'aventure et de faire, seul et sans compagnon d'armes, des actions d'éclat.

Partout où il allait, il avait ses tentes. Il en possédait une merveilleusement belle, où il prenait son repos, seul avec sa jeune épouse. Les servantes de celle-ci avaient leur tente respective, et ses hommes, à lui, avaient aussi la leur. Ces tentes étaient dressées à une grande distance l'une de l'autre. Quand Akritas désirait changer de campement, autant il voulait de gens, autant de fanaux il allumait. Personne n'eût jamais osé se tenir près de lui. Akritas était devenu tellement redoutable que sa vue seule inspirait la terreur.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Βασίλειος ἔδωκε ῥάπισμα τῷ μαγείρῳ αὐτοῦ
καὶ ἐτυφλώθη.

Μιᾷ γὰρ ἐκ τῶν ἡμερῶν, μάγειρος τίς χολιάζει,
καὶ ῥάπισμα τὸν ἔδωκε τὸν ἄθλιον ἐκεῖνον,
καὶ παρευθὺς οἱ ὀφθαλμοὶ ἐξῆλθον τοῦ ἀθλίου·
ἔμεινε δὲ μέχρι θανῆς ὡς ἀπολελυμένος.
Ἔκτοτε δὲ παρήγγειλε μή τις αὐτῷ ἐγγῖσαι,
ἐκτὸς τῆς κόρης τῆς αὐτοῦ τῆς εὐγενικωτάτης,
μεθ' ἧς καὶ μόνος ἔχαιρεν ἐφ' ὅλης τῆς ζωῆς του.
Τροφαὶ δ' αὐτοῖς ἐτύγχανον ἔλαφοι καὶ πουλία,
αἶγες καὶ χοῖροι ἄγριοι καὶ πᾶν κυνῆγιν ἄλλον.
Ζῆλος δ' ἀνῆψεν εἰς πολλοὺς ὥστε αὐτοὺς χωρίσειν·
ὁ λόγος οὖν κατὰ μικρὸν παραδηλώσει τούτους,
καὶ ἔχετε μαθεῖν παντὰς πῶς ὑποτάσσει μόνος,
καὶ πῶς ἐκατεφόβησεν ὅλην Βαβυλωνίαν,
καὶ ἀκουστὸς ἐγένετο εἰς ἅπαντα τὸν κόσμον,
ὁ θαυμαστὸς ἀνδροβορὸς Ἀκρίτης ὁ γενναῖος,
ὃν ἐφοβήθησαν πολλὰ αἱ ἄκραι τῆς Συρίας. (F. 42.)
Ὡσαύτως καὶ ὁ βασιλεὺς ὁ μέγας τῶν Ῥωμαίων,
Ῥωμανὸς ὁ πανευτυχὴς κ' ἄριστος τροπαιοῦχος,
ἀκούων τὰ τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου Βασιλείου,
πόθον ἔσχεν ἀφόρητον καὶ μεγίστην ἀγάπην
τοῦ ἰδεῖν τὸν νεώτερον καὶ τιμῆς ἀξιῶσαι·
τότε γὰρ καὶ διέτριβεν μέρει Καππαδοκίας,
ἐκστρατεύσας κατὰ ἐχθρῶν τῶν ἐκ τῶν μαγουλίων.
Βασίλειος δ' ὁ θαυμαστὸς ἔτυχεν εἰς τὰς ἄκρας,

1460. Διᾶ (sic). — 1468. χεῖροι. — 1471. πάντας dans le ms., mais le rhythme exige que le mot soit oxyton; peut-être faudrait-il lire κ' ἔχετε μαθεῖν ἅπαντας. — 1474. γεναῖος.

Comment Basile donna à son cuisinier un soufflet qui le rendit aveugle.

Son cuisinier s'étant un jour mis en colère, Akritas lui donna un soufflet si violent que les yeux de ce pauvre infortuné sortirent de leur orbite et qu'il demeura comme perclus jusqu'à sa mort.

Dès lors, Akritas défendit que qui que ce fût approchât de lui, hormis sa jeune épouse, la très-noble jouvencelle, avec laquelle il se réjouit seul durant toute sa vie.

Leur nourriture consistait en cerfs, oiseaux, chèvres, cochons sauvages et tout autre gibier.

Beaucoup de gens, jaloux de leur bonheur, conçurent le dessein de les séparer. Leurs tentatives seront successivement exposées dans ce récit, et vous apprendrez comment, à lui seul, Akritas les vainquit tous, comment il fit trembler toute la Babylonie et devint fameux dans le monde entier, ce vaillant et admirable guerrier, ce mangeur d'hommes, que redoutaient tant les frontières de la Syrie.

Le grand empereur des Grecs, le bienheureux Romain, le valeureux triomphateur, instruit des exploits de Basile Digénis Akritas, conçut le désir irrésistible et la plus grande envie de voir ce jeune héros et de le combler d'honneurs. Le monarque était alors en Cappadoce, dirigeant une expédition contre les Arabes ses ennemis, et l'illustre Basile se trouvait aux frontières, y faisant une

ταύτας φυλάσσων ἀκριϐῶς, ὡς μηδενὸς τολμῶντος
ἄνευ προστάξεως αὐτοῦ διαπεράσ' ἐκεῖθεν.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων Ῥωμανὸς ἀπέστειλεν πρὸς τὸν Ἀκρίτην ἐπιστολήν.

Γράφει δ' αὐτῷ ὁ βασιλεὺς ἐπιστολὴν τοιαύτην·
« μὴ κατοκνήσῃς, βέλτιστε, πρὸς ἡμᾶς πορευθῆναι·
ἤκουσε γὰρ παρὰ πολλῶν ἡ ἐμὴ βασιλεία
περὶ τῶν κατορθώσεων καὶ ἀνδραγαθιῶν σου,
καὶ πόθον ἔσχηκα ἰδεῖν τὴν σὴν ὡραίαν ὄψιν,
ὅπως τῷ πλάστῃ καὶ θεῷ ἀναπέμψω τὴν χάριν,
τῷ δόντι σοι τὴν δύναμιν, ἰσχύν τε καὶ ἀνδρείαν
τοσαύτην ὑπεράνθρωπον ἐν τῇ γενέσει ταύτῃ·
λήψῃ δέ μοι τὴν ἀμοιϐὴν ἐκ χειρὸς τοῦ κυρίου,
ἐλθὲ δὲ χαίρων, ἄγουρε. ἡμῶν μὴ ἐπιλάθῃς. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Διγενὴς ἀντιγράφει τῷ βασιλεῖ.

Ὁ δὲ ταῦτα δεξάμενος ἀντιγραφὴν ἐκπέμπει·
« ἐγὼ γάρ, λέγει, δέσποτα, σὸς δοῦλος νῦν τυγχάνω,
καὶ εἰ ποθεῖς, ὡς ἔγραψας, ἰδεῖν ἄχρηστον ἄνδρα,
λάϐε ὀλίγους μετὰ σοῦ καὶ ἐλθὲ 'ς τὸν Εὐφράτην,
κἀκεῖ μὲ ὄψει, δέσποτα, τὸν σὸν ἀχρεῖον δοῦλον·
καὶ γὰρ πτοοῦμαι, βασιλεῦ, πολλοῦ τοῦ στρατοπέδου,
μήπως ἀπάρξωνταί τινες ἐκ τούτων μὲ τοῦ ψέγειν,
καὶ λυπηθεὶς χαρίσωμαι ῥώγαν ἐκ τῶν χειρῶν μου·
ἡ γὰρ νεότης, δέσποτα, ἔχει πολλὰς μωρίας. »

1494. λήψει. — 1497. τυγχάνων. — 1498. ἄχριστον. — 1502. ἀπάρξονται. — 1503. χαρήσομαι.

garde si vigilante que, sans son ordre, personne n'osait les franchir.

Comment Romain, empereur des Grecs, envoya une lettre à Akritas.

L'empereur écrivit à Digénis une lettre ainsi conçue : « Hâte-toi, mon cher, de te rendre près de nous. Notre majesté a appris de beaucoup de personnes tes prouesses et tes exploits, et j'ai éprouvé le désir de contempler ton beau visage, afin de rendre grâces au Dieu créateur, qui t'a donné puissance, force et bravoure, une bravoure si supérieure à celle des autres hommes ! Tu recevras par moi la récompense de la main du Seigneur. Viens donc avec joie, jouvenceau, et ne nous oublie pas. »

Comment Digénis répond à l'empereur.

Digénis, ayant reçu le message impérial, y répondit par celui-ci : « Seigneur, dit-il, je suis ton esclave ; et si, comme tu l'as écrit, tu désires voir un homme inutile, prends avec toi quelques personnes et viens sur le bord de l'Euphrate. Là, tu verras, seigneur, ton inutile serviteur ; car, sire, je redoute un camp nombreux, je crains que les gens de ton armée ne commencent à me critiquer et que, dans ma mauvaise humeur, je ne les gratifie d'un salaire de mes mains ; car la jeunesse, sire, commet beaucoup de folies. »

Ἔχαιρε δὲ ὁ βασιλεὺς ἀκούσας τῆς γραφῆς του·
καὶ ἔλεγε τοῖς ἄρχουσι μετὰ χαρᾶς μεγάλης
ὅτι εὑρέθη ἄνθρωπος καλὸς τῇ βασιλείᾳ
οἷος οὐκ ὤφθη πώποτε τοιοῦτος ἐν τῷ κόσμῳ.
Ἀπῆλθε δέ, ὡς εἴρηται, τοῦ ἰδεῖν τὸν Ἀκρίτην, (F. 43.)
ἐπιλαβὼν μεθ' ἑαυτοῦ ἑκατὸν στρατιώτας·
σὺν τούτοις παραγέγονεν εἰς ποταμὸν Εὐφράτην.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων ἠσπάζετο τὸν Ἀκρίτην.

Ἐκεῖσε τοῦτον διελθὼν μετ' ὀλίγων ἀγούρων
περιχαρῶς ἐφίλησε, τὸ μέγεθος θαυμάσας
τῆς καλῆς τε καὶ θαυμαστῆς τοῦ νέου ἡλικίας·
« οὐ χρήζεις, λέγων, τέκνον μου, ἐπαίνου ἀλλοτρίου,
σχολάζει οὖν ὁ ἔπαινος, ἀληθείας φανούσης·
λοιπόν, τέκνον μου, λέγε μοι πεπαρρησιασμένως,
καὶ εἴ τι χρήζεις δώσω σοι ἐξ ἐμῆς βασιλείας. »
Ὁ δὲ Ἀκρίτης πρὸς αὐτὸν δουλικῶς ἀπεκρίθη·
« καλῶς ἔχοιο, δέσποτα, μετὰ καὶ τοῦ στρατοῦ σου,
ἐμοὶ γὰρ ἱκανή ἐστιν ἡ συμπάθεια μόνη,
τὰς δωρεὰς καὶ τὰς τιμάς, ἅσπερ μοὶ βούλει δοῦναι,
παράσχου ταύτας, δέσποτα, πένησι στρατιώταις,
ἔχει γὰρ ἡ βασιλεία σου ἐξόδους ἀναρίθμους,
ἀξία δὲ ἡ ἀμοιβὴ τῆς δόξης τοῦ σοῦ κράτους
ἀγαπᾶν προσηλύτους τε καὶ ἐλεεῖν πεινῶντας,
ἐξ ἀδικούντων ῥύεσθαι τοὺς καταπονουμένους,
τὰ κατὰ γνώμην πταίσματα συγχώρησιν παράσχειν,
καὶ μὴ ὀργίζεσθαι τινὰ πρὸ τοῦτον ἐρευνῆσαι·
ταῦτα γάρ εἰσι, κράτιστε, ἔργα δικαιοσύνης,

1516. ἀληθίας. — 1528. πταίματα.

La lecture de cette lettre causa un vif plaisir à l'empereur, et, avec une grande joie, il dit aux princes qu'il se trouvait un homme bon pour l'empire et dont le pareil ne s'était jamais vu dans le monde. Il prit donc, comme il a été dit, cent soldats avec lui et partit pour aller voir Akritas. Avec cette escorte, il arriva au fleuve Euphrate.

Comment l'empereur des Grecs salua Akritas.

Là, l'empereur aperçut le jouvenceau avec quelques pallikares ; il l'embrassa avec effusion et admira la grandeur de sa belle et merveilleuse stature.

« Tu n'as pas besoin d'éloges étrangers, lui dit-il ; quand la vérité brille, la louange est inutile. Parle donc avec assurance, mon enfant ; si tu as besoin de quelque chose, l'empereur lui-même te l'accordera. »

Akritas lui répondit humblement : « Sois en bonne santé, sire, toi et ton armée. Ta sympathie seule me suffit ; quant aux honneurs et aux présents dont tu veux me combler, donne-les, seigneur, aux soldats pauvres, car les dépenses de ton empire sont innombrables. L'offrande digne d'un monarque puissant et glorieux consiste à aimer les étrangers, à avoir pitié des affamés, à délivrer ceux que l'on persécute injustement, à accorder le pardon des péchés de pensée, et à ne pas s'irriter contre quelqu'un avant d'avoir fait une enquête. Voilà, tout-puissant monarque, des œuvres de justice, cette vertu à l'aide de

μεθ' ἧς καὶ πάντας τοὺς ἐχθροὺς ἔχεις καθυποτάξαι·
οὐ γὰρ δυνάμεως ἐστὶ κρατεῖν καὶ κυριεύειν,
ἀλλὰ θεοῦ τὸ δώρημα ἐκ δεξιᾶς ὑψίστου,
δι' οὗ τῆς χάριτος ἐγὼ τὰς ἀπείρους ἐξόδους,
ἅσπερ εἶχες κατὰ καιρὸν εἰς φύλαξιν τῶν ἄκρων,
ὡς δῶρον εὐτελέστατον ἄχρι τῆς τελευτῆς μου
σοί, βασιλεῦ, χαρίσομαι, ὡς εὐγνώμων οἰκέτης·
καὶ μὴ ἀπάρτι ἔστωσαν φροντίδες περὶ τούτων,
ἐγὼ ποιήσω τοὺς ἐχθροὺς δούλους εἶναι τοῦ κράτους. »
'Ακούσας οὖν ὁ βασιλεὺς τοὺς λόγους τοῦ 'Ακρίτου,
« ἔχε, φησίν, ὦ τέκνον μου, ὅλην τὴν Ῥωμανίαν,
ἀπὸ βορρᾶν οὖν δίελθε μέχρι μερῶν τῶν πάντων,
καὶ ἔσο νῦν τιμώμενος μετὰ καὶ τοῦ λαοῦ σου,
καὶ χαρίσω πάντα διπλὰ μετὰ χρυσιοβούλλου
τὰ κρατηθέντα πρὸ καιροῦ κτήματα τοῦ σοῦ πάππου,
ἔχε ταῦτα ἀφαίρετα ὑπὸ τῆς ἐξουσίας. » (F. 44.)

* * * * * *

. . . . ἐκ Περσίδος γράφειν·
καὶ τῶν 'Αράβων τῆς τροπῆς ἐν τῷ ἕκτῳ μὲν λόγῳ·
εἶθ' οὕτως ἐν ἑβδόμῳ δὲ τροπὴν τῶν ἀπελάτων
γράψω σοι, ὦ παμφίλτατε, καὶ τὴν τοῦ Φιλοπάππου,
καὶ τῆς ἀνδρείας Μαξιμοῦς καὶ τῶν αὐτῆς ἀγούρων.

ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ ΠΕΜΠΤΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

[Ὁ] ἕκτος λόγος, λέγω δή, καὶ ὁ ἕβδομος αὐτίκα
πεφύκασι τοῦ ποιητοῦ ἐκ στόματος λεχθέντες
Βασιλείου τοῦ Διγενοῦς τοῦ θαυμαστοῦ 'Ακρίτου.

1542. βοράν.— 1543. ἔσω.— 1544. χρυσιοβούλου. — 1546. Après ce vers vient le mot λοίπη, pour λείπει, comme nous l'avons déjà vu et le reverrons plus d'une fois encore. — 1548. ἀρράβων.

laquelle tu soumettras tous tes ennemis, car la force ne suffit pas pour gouverner et conquérir, mais c'est un don de la droite du Dieu très-haut, pour la grâce duquel, sire, moi ton reconnaissant serviteur, je t'offrirai, comme un très-humble présent, et ce jusqu'à ma mort, la remise des immenses dépenses que tu fais annuellement pour la garde des frontières. Bannis donc désormais toute inquiétude à cet égard; je ferai de tes ennemis les esclaves de ton empire. »

L'empereur, ayant entendu les paroles d'Akritas, lui dit : « Mon enfant, la Romanie tout entière est à toi; parcours-la au nord et dans toutes ses provinces, et sois maintenant honoré avec ton peuple. Je te donnerai, avec bulle d'or, le double de tous les biens confisqués à ton aïeul. Je veux qu'ils soient ta propriété et que nul ne puisse jamais t'en dépouiller. »

Lacune.

..... écrire de la Perse. Dans le sixième livre, je raconterai la déroute des Arabes; ensuite, très-cher lecteur, je décrirai dans le septième la défaite des apélates, ainsi que celle de Philopappos, de la vaillante Maximo et de ses gens.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

Le poëte tient les détails des sixième et septième livres de la bouche même de l'illustre Basile Digénis Akritas.

ΥΠΟΘΕΣΙΣ ΤΟΥ ΕΚΤΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

[Ὁ] ἕκτος λόγος πέφυκεν Ἀκρίτου τοῦ γενναίου,
ἐν ᾧπερ διηγήσατο τοῖς φίλοις τοῖς οἰκείοις
πῶς εὗρέ τε τοῦ ἀμηρᾶ κόρην τοῦ Ἀπλορράβδου
φυγοῦσαν μετὰ τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς ἐν τῇ ἐρήμῳ,
καὶ πῶς ταύτην ἀφήρπασεν ἀπὸ τῶν Ἀραβίτων,
καὶ τῷ ἀνδρὶ ἐκδέδωκε τῷ ἰδίῳ ἐκείνης.

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΕΚΤΟΣ.

Ἡδονῆς χρῆμα πέφυκεν ἀκμάζουσα νεότης,
καὶ ἐπιτέρπεται ἀεὶ εἰς πόθον τῆς φιλίας.
Δόξαν ταύτην λογίζεται ὑπὲρ τῆς βασιλείας
καὶ ὑπὲρ πλούτου τοῦ λαμπροῦ καὶ ὑπὲρ τιμῆς πάσης·
διὰ τοῦτο ῥαδίως γὰρ πᾶς νέος ὀλισθαίνει,
εἰ καὶ νομίμῳ γυναικὶ καλλίστῳ ἁρμοσθείῃ·
ἔνθα γὰρ λάμπει ὁ ἥλιος, ἐκεῖ προστρέχουν πάντες.
Ὡσαύτως καὶ ὁ θαυμαστὸς ἐκεῖνος ὁ Ἀκρίτης,
ὁ τὰ θεοῦ χαρίσματα ἅπαντα δεδειγμένος,
ἀνδρείαν τε καὶ φρόνησιν, κάλλος καὶ ἡλικίαν,

1555. γεναίου. — 1557. ἀπλοράβδου. — 1559. ἀρραβίτων.

SUJET DU SIXIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

Voici le sixième livre du vaillant Akritas. Ce héros y raconte à ses amis intimes comment il trouva la fille de l'émir Haplorrabdis fuyant dans le désert avec son époux, comment il la ravit aux Arabes et la redonna à son mari.

SIXIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

La jeunesse florissante est l'âge de la volupté, et elle se complaît sans cesse dans les plaisirs de l'amour. C'est une gloire qu'elle place au-dessus de la royauté, au-dessus de l'éclat des richesses et au-dessus de tout honneur. Voilà pourquoi un jeune homme glisse facilement, si même, je crois, il est uni légitimement à la plus belle des femmes, car là où brille le soleil, tous y courent.

Ainsi, cet illustre Akritas, ce héros favorisé de tous les dons de Dieu, valeur, intelligence, beauté, taille avanta-

καλλιφωνιὰν ἐνήδονον, δίχα παιδοποιΐας,
ὑπὲρ ἧς ἄγαν ἐθλίβετο ζωῆς αὐτοῦ τὰ ἔτη,
διηγήσατο πρός τινας περιπεσεῖν εἰς τοῦτον.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης διηγεῖται τοῖς φίλοις αὐτοῦ περὶ τῶν κατορθωμάτων αὐτοῦ.

Ἐν μιᾷ γὰρ τῶν ἡμερῶν, καθίσας σὺν ἐκείνοις,
τοῖς φίλοις του τοῖς ποθητοῖς, τοῖς φίλοις τοῖς οἰκείοις,
ἤρξατο λέγειν πρὸς αὐτοὺς τὸν πόθον τῆς φιλίας·
καὶ μετ' ἐκεῖνον ἔπειτα ἀνδραγαθιῶν πλήθη,
ἅτινα ἐποιήσατο ἐν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ· (F. 45.)
τοιαῦτα λέγων πρὸς αὐτοὺς τοιαῦτα προσεφώνει.

Διήγησις τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου.

Ὅτι ὁ μέγας ἀμηρᾶς πάντων ὁ Ἁπλορράβδης
τῆς Ῥωμανίας εἴωθε τὰς πόλεις καὶ τὰς χώρας
ἐκπέρθειν καὶ λεηλατεῖν μετὰ φουσσάτων πλείστων·
ἔτυχε δὲ καὶ ὁ υἱὸς ἐκείνου τ' Ἀντιόχου,
τοῦ στρατηγοῦ τοῦ θαυμαστοῦ, ἀντιστρατεύειν τούτῳ·
ὃν καὶ πιάσας ἀμηρᾶς πάντως ἐκνικηθέντα,
τρεῖς χρόνους εἶχε δέσμιον ἐν φρουρᾷ κατακλείσας,
καὶ τότε ἡ θυγάτηρ του, τοῦ ἀμηρᾶ ἀπόντος,
τὸν δέσμιον ἠγάπησεν ἐπὶ κακῷ ἰδίῳ,
καὶ σύντομα τὸν ἔλυσεν, ἄνδρα νὰ τὸν ἐπάρῃ·
καὶ δὴ μετὰ βουλῆς μητρὸς ἄρχοντ' αὐτὸν ἐποῖκε·
ἐφαίνετο δὲ πρὸς αὐτὴν πολλὴν ἔχων ἀγάπην,
καὶ ἐπιτήδειον καιρὸν εὑρὼν ἐκεῖνος τότε,

1571. καληφωνίαν. — 1577. ἀνδραγαθειῶν. — 1580. ἀπλοράβδης. — 1582. φουσάτων. — 1590. ἐπῆκε. — 1592. ἐπιτήδιον.

geuse, voix agréable et charmante, mais privé d'enfants (ce qui fut le chagrin de toute sa vie), raconta à quelques personnes qu'il fut victime de cette passion.

Comment Akritas raconte ses exploits à ses amis.

Un jour, Akritas, assis avec ses amis chéris, ses amis intimes, commença à les entretenir de la passion d'amour et ensuite des innombrables exploits qu'il accomplit en ce temps-là. Il leur fit donc le récit suivant :

Récit de Digénis Akritas.

Haplorrabdis, le plus grand des émirs, avait coutume de saccager les villes et de dévaster les provinces de la Romanie, à la tête de nombreuses armées.

Il advint que le fils de l'illustre général Antiochus dirigea une expédition contre cet émir ; mais, complétement défait et pris par ce dernier, il fut enfermé dans une forteresse et retenu trois ans captif. Mais la fille de l'émir (et ce fut pour son malheur) aima le prisonnier, en l'absence de son père. Elle s'empressa de le mettre en liberté, afin de le prendre pour époux, et, avec l'assentiment de sa mère, elle le fit prince. Il semblait avoir beaucoup d'amour pour elle. Ayant alors trouvé une occasion favo-

καὶ βουλευσάμενος φυγῆς ἐλθεῖν εἰς Ῥωμανίαν,
εἶπε τήνδε καὶ τὴν βουλήν, ἐξεῖπε καὶ τὸν φόϐον
τοῦ πατρὸς αὐτῆς ἀμηρᾶ, μήπως τὸν ἐξανοίξῃ
εὐθὺς ταύτην ἠνάγκαζεν ἔρχεσθαι σὺν ἐκείνῳ
ὁρκομωτήσας τε αὐτὴν πάντως μὴ ἀρνησθῆναι
ἀλλ' ἔχειν ταύτην σύζυγον ἄχρι τοῦ ζῆν εἰς κόσμον·
οἷς ἐκείνη πιστεύσασα εἶπεν ἀκολουθῆσαι·
ἄδειαν εἶτα ἔλαϐον τῆς μητρὸς ἀρρωστούσης.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ υἱὸς τοῦ Ἀντιόχου, λαϐὼν τὴν κόρην τοῦ Ἁπλορράϐδου, ἀφῆκεν αὐτὴν ἐν τῇ ἐρήμῳ.

Καὶ ἄμφω ἵπποις ἔϐησαν ἡτοιμασμένοις οὖσοις,
καὶ τῆς ὁδοῦ ἀρξάμενοι μετὰ τῆς ταχυτῆτος,
λοιπὸν ὡδεύσασι καλῶς ἕως ἦλθον εἰς βρύσιν·
ταύτην ἐκεῖσ' ἀφέμενος διήρχετο τοῦ δρόμου,
αὐτὴ δὲ μόνη μείνασα ἐν τῇ πηγῇ ἐκείνῃ,
ἐκαρτέρει τὸν ἄγουρον μήπως καὶ ὑποστρέψῃ.
Ἐγὼ δὲ τότε, ὡς εἴρηται, γονέων ἐχωρίσθην,
καὶ εἰς τὰς ἄκρας ᾤκησα μετὰ τῆς ποθητῆς μου,
εἰς τὴν Συριὰν ἠθέλησα μόνος μου ταξιδεῦσαι,
χρόνων ὑπάρχων δεκαοκτώ, ὡς ἀκριϐῶς γινώσκω.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης καϐαλλικεύσας εἰς τὴν Συρίαν ἀναπήει.

Φαρὶν ἐκαϐαλλίκευσα, ἀραϐιτικὸν μαῦρον,
σπαθίν, σκουτάριν εἰληφὼς καὶ βένετον κοντάριν,
εἰς κάμπους ἐκατέλαϐον ἀνδρῶν τῶν Ἀραϐίτων· (F. 46.)

1597. ὁρκωμωτήσας. ἀρνισθῆναι. — 1600. ἀρωσθούσης. — Titre. ἀπλοράϐδου. — 1603. ὁδεύσασι. — Titre. καϐαλικεύσας. — 1611. ἐκαϐαλίκευσα.

rable de fuir en Romanie, il communiqua son dessein à la jouvencelle et lui déclara qu'il craignait que l'émir son père ne le découvrît. Il l'obligea donc à partir avec lui, lui jurant de ne jamais l'abandonner, mais de l'avoir pour épouse tant qu'il vivrait en ce monde.

La jeune fille crut à ses serments et lui promit de le suivre. Ils obtinrent ensuite le consentement de sa mère, alors malade.

Comment le fils d'Antiochus emmena avec lui la fille d'Haplorrabdis et l'abandonna dans le désert.

Ils montèrent tous deux sur des chevaux préparés d'avance et se mirent promptement en route. Le voyage se passa bien jusqu'à leur arrivée à la source, où il délaissa la jouvencelle, et continua son chemin. Restée seule auprès de cette source, la jeune fille attendait le retour du jouvenceau.

Quant à moi, je vivais alors, comme je l'ai dit, séparé de mes parents, et j'habitais aux frontières avec ma bien-aimée. Je voulus faire seul une expédition en Syrie ; j'avais alors dix-huit ans, comme je le sais exactement.

Comment Akritas monta à cheval et alla en Syrie.

Je montai sur mon cheval, un noir coursier arabe, après avoir pris une épée, un bouclier et une lance bleue, et j'atteignis le territoire des Arabes. L'illustre fils du glorieux

τότε καὶ ὁ θαυμαστὸς υἱὸς τοῦ στρατηγοῦ ἐκείνου,
τοῦ Ἀντιόχου τοῦ κλεινοῦ, ἐξέφυγε τῆς κόρης
θυγάτηρ οὔσης ἀμηρᾶ, ὡς προείπομεν πάλαι.
Καὶ ὁ Μουσούρ, ὡς ἀνδρικὸς καὶ ὡς ληστὴς ὁδοστάτης,
τὰς ἄκρας περιέτρεχε, πρὸ ἐμοῦ ἐκκρατήσας,
καί, ὡς εἶδε τὸν νεώτερον ὀχούμενον εἰς φάραν,
ἐνστασιάσας παρευθὺς δραμὼν τοῦ ἐπιδοῦναι
σπαθέαν καταβατικὴν αὐτὸν ἐπὶ τοὺς ὤμους.
Τέθνηκεν ἂν ἐκεῖνος γοῦν, εἰ μὴ ἐγὼ εὑρέθην.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης εὑρὼν τὸν υἱὸν τοῦ Ἀντιόχου ἀπέκτεινε τὸν Μουσοὺρ ἐναντιούμενον αὐτῷ.

Καί, ἀποκτείνας τὸν Μουσούρ, ἐπεκράτησα τότε·
τὸν δὲ νέον ἀράμενος ἐκ τῆς χειρὸς αὐτίκα,
δέδωκα τοῦτον τοῖς ἐμοῖς φίλοις ὥστε φυλάττειν.
Ἐγὼ δὲ πάλιν ἐξ αὐτῶν ἠρξάμην διοδεύειν,
καὶ ἐξ ὁδοῦ διάστημα πλεῖστον διαπεράσας,
ἔφθασα καὶ τότ' ἔν τινι κάμπῳ λιβαδιαίῳ,
ἐδίψουν δὲ κατὰ πολὺ καὶ πηγὴν ἐπεζήτουν,
δένδρον ὁρῶ ἀπὸ μακρὰν εἰς τὴν δασεῖαν βάτον,
καὶ ἐπορεύθην εἰς αὐτό, ὕδωρ εὑρεῖν ἐλπίζων·
φοῖνιξ ὑπῆρχε τὸ δενδρὸν καὶ ἦν πηγὴ ἐν τούτῳ.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἔφιππος εὗρε τὴν κόρην τοῦ Ἀπλορράβδου ἐν τῇ ἐρήμῳ.

Πλησίον δὲ γενόμενος, φωνὴν τινὸς ἀκούω,
ὀλολυγμὸν καὶ στεναγμὸν μετὰ πολλῶν δακρύων,

1619. ἴδε. — 1622. εἰμί. — 1632. τοῦτο. — Titre. ἀπλοράβδου.

général Antiochus venait alors d'abandonner la jouvencelle, fille de l'émir, comme nous l'avons dit naguère.

Mousour, audacieux voleur de grand chemin, rôdait aux frontières, dont il était maître avant moi. Quand il aperçut le jouvenceau monté sur une jument, il se mit à le poursuivre avec acharnement pour lui donner sur les épaules un coup d'épée et le désarçonner. C'était un homme mort, si je ne me fusse trouvé là.

Comment Akritas trouva le fils d'Antiochus et tua Mousour, son adversaire.

Mais je tuai Mousour, et alors c'est moi qui fus maître. Ensuite, prenant aussitôt le jeune homme par la main, je le confiai à la garde de mes amis. Quant à moi, je les quittai et je repris ma route. Après avoir franchi une longue distance, j'arrivai dans une prairie ; j'avais grand' soif et je cherchais une source. J'aperçois de loin un arbre dans un épais fourré et je me dirige de ce côté, espérant y trouver de l'eau. Cet arbre était un palmier, et au-dessous il y avait une source.

Comment Akritas, à cheval, trouva dans le désert la fille d'Haplorrabdis.

M'étant approché, j'entends une voix, des sanglots, des gémissements et des pleurs, et j'aperçois la fille de l'émir,

καὶ θεωρήσας τὸ λοιπὸν τοῦ ἀμηρᾶ τὴν κόρην,
ἐκείνην ἣν ἐπάφηκεν υἱὸς τοῦ Ἀντιόχου,
πῶς μόνη ἐκαθέζετο κάτωθεν εἰς τὸ δένδρον,
τοῦ ὕδατος ἐκπίνουσα τοῦ ἐν τῇ βρύσει ὄντος·
ἐκείνη δὲ ὡς εἶδέ με χαρμονῆς ἐπεπλήσθη,
καὶ εὐθὺς ἐκπηδήσασα ἦλθε πρὸς ὑπαντήν μου·
ἐγὼ δὲ προσεδόκησα αὐτὴν φάντασμα εἶναι,
ὅλος ἔντρομος γέγονα, τριχῶν μου ὀξυνθέντων,
κἀκείνη πάλιν ἤρξατο ἀφόβως πρὸς μὲ λέγειν·
« τίς καλεῖσαι, νεώτερε, καὶ ποῦ μόνος πορεύῃ;
μὴ διὰ πόθον καὶ αὐτὸς ἀπέρχῃ εἰς Συρίαν;
ἀλλ', ἐπειδὴ κατήντησας εἰς τοὺς ἀνύδρους τόπους,
κατάβηθι, αὐθέντα μου, πρὸς ὥραν εἰς τὸ ὕδωρ·
πόνους γὰρ ἡ καρδία μου ἔχει, καλέ, μεγάλους,
καί, ὡς δοκεῖ μοι, ἄγουρε, θέλω εἰπεῖν σοι τούτους,
ὡσὰν ἀπὸ τῆς θλίψεως παραμυθίαν λάβω,
ψυχῆς γὰρ τὸ λυπούμενον σὺν τῷ λέγειν ἐξήει,
καὶ τὴν ὀδύνην τὴν πολλὴν καταπαύει μετρίως. » (F. 47.)
Ταῦτα ἐγὼ ἀκηκοὼς καὶ ἐκβαλὼν τὴν φόβον,
καί, χαρᾶς ὅλως ἐμπλησθείς, ἐπέζευσα εὐθέως,
καὶ τὸν μὲν ἵππον ἔδησα εἰς τοῦ δένδρου τὸν κλῶνον,
τὸ δὲ κοντάριν ἔπηξα εἰς τὴν αὐτοῦ τε ῥίζαν,
καί, ὕδατος μεταλαβών, ἔφην αὐτὴν τοιάδε.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης πεζεύσας ὡμίλει μετὰ τῆς κόρης ἐν τῇ πηγῇ.

« Λέγε μοι, κόρη, πρότερον ἐνθάδε πῶς διάγεις,
καὶ τίνος χάριν ᾤκησας ἐν τῇ ἐρήμῳ ταύτῃ,

1638. ὄντως. — 1639. ἴδε. — 1651. ἐξίει. — 1655. κλόνον. — Titre. παιζεύσας ὁμίλει.

abandonnée par le fils d'Antiochus. Elle était assise sous l'arbre, seule, et buvant de l'eau à la source. Quand elle me vit, elle fut remplie de joie, et aussitôt elle s'élança à ma rencontre. Je crus que c'était un fantôme, et je fus tellement effrayé que mes cheveux s'en hérissèrent. La jouvencelle, au contraire, se mit sans crainte à me dire : « Comment t'appelles-tu, jeune homme ; et où vas-tu tout seul ? Ne serait-ce point aussi l'amour qui te conduit en Syrie ? Mais, seigneur, puisque tu te trouves en des lieux dépourvus d'eau, descends un instant près de la source ; car, bon jouvenceau, mon cœur a de grands chagrins, et il me plaît de te les dire, afin de trouver quelque consolation à ma peine ; parce que la tristesse de l'âme se dissipe quand on la raconte, et l'excessive douleur en éprouve du soulagement. »

Après avoir entendu ces paroles et banni ma terreur, je mis aussitôt pied à terre, tout rempli de joie, et j'attachai mon cheval à une des branches de l'arbre ; je plantai ma lance à sa racine, et, après avoir bu de l'eau, je parlai ainsi à la jouvencelle.

Comment Akritas mit pied à terre près de la source et parla avec la jouvencelle.

« Dis-moi d'abord, jeune fille, la vie que tu mènes ici

εἶθ' οὕτως γνώσῃ καὶ αὐτὴ ποῖος ἐγὼ τυγχάνω. »
Εἶτα καθίσαντες ὁμοῦ μετὰ χαμαιζηλίας,
τάδε φωνεῖν ἀπήρξατο στενάζουσα ἐκ βάθους·
« ἐμοὶ πατρίς, νεώτερε, τὸ Μερφεκὲ τυγχάνει·
τὸν Ἁπλορράβδην ἤκουσας τὸν ἀμηρᾶν τῶν πάντων,
οὗτος ἐστὶ πατὴρ ἐμός, μήτηρ ἡ Μελανθία.
Ῥωμογενὴν ἠγάπησα ἐπὶ κακῷ ἰδίῳ,
ὅντινα εἶχε δέσμιον τρεῖς χρόνους ὁ πατήρ μου·
καὶ γὰρ ἐνδόξου στρατηγοῦ υἱὸς ἔλεγεν εἶναι,
ὃν ἐλευθέρωσα δεσμῶν καὶ φυλακῆς κακίστης,
φαρία του τὸν δέδωκα, πρωτεῖα τοῦ πατρός μου,
ἅρματα πολυτίμητα καὶ ἄπειρον τὸ πλοῦτος·
ἄρχοντα τοῦτον ἔδειξα περιφανῆ Συρίας,
μετὰ βουλῆς καὶ τῆς μητρός, καὶ τοῦ πατρὸς ἀπόντος,
ἐν τοῖς πολέμοις γὰρ ἀεὶ εἴωθεν ἀσχολεῖσθαι,
καὶ πάντοτ' ἔλεγον αὐτῷ· « καλέ μου, μὴ μ' ἀφήσῃς. »
Ὁ δὲ μεθ' ὅρκου ἔλεγεν· « οὐκ ἀπαρνήσομαί σοι,
ἀλλὰ φυλάξω καθαρὰν ἀεὶ σου τὴν ἀγάπην. »
Καὶ ἐφαίνετο εἰς ἐμὲ πολλὴν ἔχων ἀγάπην,
καὶ θνήσκειν εἰ συμβέβηκεν ἰδεῖν με μὴ πρὸς ὥραν·
ὑπῆρχε δὲ ἐπίπλαστος, ὡς ἔδειξε τὸ τέλος.
Ἐν μιᾷ γὰρ τῶν ἡμερῶν, δρασμὸν ἐπινοήσας,
βουλόμενος τοῦ ἐξελθεῖν ἐπὶ τὴν Ῥωμανίαν·
τὴν δὲ βουλὴν ἐξεῖπέ μοι, καὶ ὅνπερ εἶχε φόβον
διὰ πατέρα τὸν ἐμὸν μήποτε ἐπανήξῃ·
ἐμὲ δὲ κατηνάγκαζεν ὁδεύειν σὺν ἐκείνῳ,
ὅρκοις ἐπαγγειλάμενος λίαν φρικωδεστάτοις
μὴ ἀρνισθῆναι πώποτε ἐμὲ εἰς τοὺς αἰῶνας,
ἀλλ' ἔχειν σύμβιον αὐτοῦ μέχρι τοῦ ζῆν ἐν κόσμῳ·

1664. ἀπλοράβδιν. — 1670. Peut-être τοῦτον. πρωτία. — 1675. ἀφίσῃς. — 1686. φρικωδεστάτου. — 1687. ἀρνισθῆναι. — 1688. ἔχει.

et pourquoi tu habites dans ce désert, puis tu apprendras toi-même qui je suis. »

Nous nous assîmes ensuite tous deux par terre, et la jouvencelle, ayant poussé un profond soupir, commença à parler ainsi : « Jeune homme, ma patrie est Merféké. Tu as entendu parler d'Haplorrabdis, le premier des émirs ; il est mon père ; ma mère est Mélanthia. Pour mon malheur, j'aimai un Grec que mon père retenait prisonnier depuis trois années. Il se disait fils d'un illustre général ; je le délivrai de ses chaînes et des horreurs de la captivité ; je lui donnai des chevaux, des primautés de mon père, des armes précieuses et d'immenses richesses. Je fis de lui un glorieux prince de Syrie, avec le consentement de ma mère, et durant l'absence de mon père, occupé, selon son habitude, de guerres continuelles. Je ne cessais de lui répéter : « Mon bien-aimé, ne me délaisse pas ! » Et, lui, il me disait avec serment : « Je ne t'abandonnerai pas, mais je conserverai toujours pour toi un pur amour. » Et il semblait me porter une grande affection et être prêt à mourir pour me voir ne fût-ce qu'un instant. Mais il était fourbe, comme le résultat l'a démontré. Un jour, ayant projeté de fuir et voulant se rendre en Romanie, il me communiqua son dessein et la crainte qu'il avait du retour de mon père. Il m'obligea ensuite à me mettre en route avec lui et me fit les plus effroyables serments de ne jamais m'abandonner de sa vie, mais de m'avoir pour épouse, tant qu'il existerait en ce monde. J'ajou-

οἷσπερ κἀγὼ πιστεύσασα, ἐθέμην συνοδεύειν
μετὰ αὐτοῦ ὡς βούλεται καὶ θέλει ἀνεξετάστως·
ἄδειαν εἶτα ἐφευρεῖν ἄμφω διεσκοποῦμεν (F. 48.)
τὸν πλοῦτον ὅπως τῶν ἐμῶν ἄρωμεν γεννητόρων.
Καὶ δὴ κατά τινα πικρὰν καὶ δαιμονίαν τύχην,
νόσος ἐπῆλθε τῇ μητρὶ θανάτῳ γειτνιώσῃ,
καὶ οἱ μὲν ἄλλοι ἅπαντες πρὸς θρῆνον ἦσαν οἴκῳ,
ἐγὼ δέ, ἡ παντάλαινα, ἄδειαν ἐντυχοῦσα,
πλοῦτον πολὺν διάρασα, τῷ πλάνῳ συνεσχέθην,
ὑπουργησάσης τῆς νυκτὸς εὐκαίρως πρὸς τὸ ἔργον,
ἀσέληνος γὰρ ἔτυχε καὶ ἀφώτιστος παράπαν.
Ἐφ' ἵπποις δὲ ἀμφότεροι τοῖς προητοιμασμένοις
ταχέως ἐποχούμενοι ὁδεύομεν σπουδαίως·
φόβον γὰρ εἴχομεν πολὺν μέχρι τοῦ τριμιλλίου,
ὡς δὲ παρήλθομεν αὐτοῦ ὑπ' οὐδενὸς γνωσθέντες,
λοιπὸν ὁδεύομεν καλῶς μετὰ τῆς ταχυτῆτος,
τροφῆς μεταλαμβάνοντες, ὅτε καιρὸς ἐκάλει.
Καὶ μετ' ὀλίγον γαμετὴν ἔλεγε τὴν φιλτάτην
ἡδίστως τε καταφιλῶν, κρατῶν ἐν ταῖς ἀγκάλαις·
οὕτως συμπάσῃ τῇ ὁδῷ συγχαίροντες ἀλλήλοις,
ἐν ταύτῃ κατελάβομεν τῇ ὁρωμένῃ βρύσει,
καὶ τρεῖς ἀναπαυσάμενοι ἡμέρας τε καὶ νύκτας,
ἐρωτικὰς μεταβολὰς τελοῦντες ἀκορέστως.
Γνώμην αὐτοῦ τὴν ἔνδοθεν δολίως κεκρυμμένην
ἀνακαλύπτειν ἄρχεται δεινὸς ὁ παραβάτης.
Καὶ γὰρ ὁμοῦ καθεύδοντες ἐν τῇ νυκτὶ τῇ τρίτῃ,
λάθρα τῆς κοίτης ἀναστάς, ἐπέστρωσε τοὺς ἵππους,
καὶ τὸν χρυσὸν ἀφείλατο, τὰ κρείττονά τε σκεύη·
ὡς γοῦν ἐπέγνων ἑαυτὴν τοῦ ὕπνου ἀναστᾶσα,

1698. ὑπουργουσάσης. — 1702. τριμιλίου. — 1708. συμπᾶσι. — 1709. βρύση.

tai foi à ses promesses et je résolus de l'accompagner, conformément à ses désirs ; puis, nous nous efforçâmes tous deux de trouver l'occasion d'enlever les richesses de mes parents.

« Par un cruel et diabolique hasard, ma mère fut atteinte d'une maladie dont elle faillit mourir. Tandis que tous les autres faisaient retentir la maison de leurs gémissements, moi, la malheureuse, je profitai de cette circonstance pour prendre une forte somme d'argent et suivre mon séducteur. La nuit fut on ne peut plus propice au succès de cette affaire, car elle était sans lune et sans la moindre clarté. Montés tous deux sur des chevaux préparés d'avance, nous eûmes promptement franchi une longue distance. Notre crainte fut grande jusqu'au troisième mille, mais, quand nous l'eûmes dépassé sans avoir été reconnus, nous cheminâmes avec rapidité, prenant de la nourriture lorsque le besoin nous y invitait ; peu après, il m'appelait son épouse bien-aimée, et me prodiguait les plus doux baisers, en me pressant dans ses bras. Confondus, durant tout le trajet, dans les transports d'une joie mutuelle, nous parvînmes à la source que voici, et nous nous y reposâmes trois jours et trois nuits, qui furent consacrés à nous donner réciproquement les preuves d'un amour inassouvi.

« Ce fut alors que le cruel traître commença à dévoiler la résolution qu'il tenait cachée. La troisième nuit, tandis que nous étions couchés ensemble, il se leva furtivement du lit, sella les chevaux, et enleva l'or et les meilleurs effets. Lorsque je revins à moi, à mon réveil, je me levai, je

τὴν ἐμαυτὴν ηὐτρέπιζα, ὥσπερ κατὰ τὸ ἔθος,
ὡς νεανίδα τὴν στολὴν πρέπουσαν καὶ τὸ εἶδος,
τοιούτῳ γὰρ τῷ σχήματι ἐξῆλθον τῆς πατρίδος.
Ἐφ' ἵππον τοίνυν ἐπιβὰς τὸν ἴδιον ἐκείνου,
εἷλκε χρυσοῦ τὸν ἕτερον καὶ ᾤχετο τοῦ δρόμου·
καὶ τούτου τὸ παράλογον ὡς εἶδον ἀνελπίστως
πεζὴ ὡς εἶχον ἔτρεχον κατόπισθεν βοῶσα·
« ἀπέρχῃ βέβαιον, κἀμὲ ποῦ μόνην ἐπαφίεις;
διέλαθες τῶν ἀγαθῶν ὧν σοὶ ἐνεδειξάμην;
οὐ μνημονεύεις ἐξ ἀρχῆς τοὺς ἐξαιρέτους ὅρκους; »
Ὡς δὲ οὐχ ὑπεστρέφετο, ἔτι λοιπὸν ἐφώνουν·
« φοβήθητι, ὦ ἄνθρωπε, θεὸν τὸν ἐν ὑψίστοις,
ἐλέησον, οἰκτείρησον, σῶσόν με τὴν ἀθλίαν·
μὴ ἐνθάδε ἐάσῃς με ὑπὸ θηρῶν βρωθῆναι. »
Ταῦτα καὶ ἄλλα πλείονα ἐβόων θρηνῳδοῦσα, (F. 49.)
ὁ δ' ἀφανής μοι γέγονε φθεγξάμενος μηδόλως,
τῶν ποδιῶν μου δ' ὡς ὁρᾷς πλήρης ὑποκαμόντων
ἐν τοῖς πολλοῖς προσκρούσμασιν πάντοθεν αἱμαχθέντων,
ἐκεῖσέ που κατέπεσον ὡς νεκρικῶς ὑπτία·
καὶ μεθ' ἡμέρας ἑαυτὴν μόλις ἀναλαβοῦσα,
ἐν τῇ πηγῇ ὑπέστρεψα ἀνάγκῃ βαδιοῦσα.
Εἰμὶ γὰρ πάντων ἔρημος μὴ ἔχουσα ἐλπίδα·
οὐ γὰρ τολμῶ εἰς τοὺς ἐμοὺς γονεῖς τοῦ ὑποστρέψαι,
αἰσχύνομαι τοὺς γείτονας, τὰς συνομήλικάς μου·
τὸν δὲ πλανήσαντα εὑρεῖν ποῦ παντελῶς οὐκ οἶδα·
καὶ δέομαί σου μάχαιραν τοῦ δοῦναί μοι εἰς χεῖρας,
καὶ κατασφάξω ἑαυτὴν ὡς πράξασαν ἀθέσμως·
οὐ γὰρ συμφέρει μοι τοῦ ζῆν, πάντων ἀποτυχούσης,
ὢ τῶν ἐμῶν ἀνομιῶν, ὢ συμφορῶν μεγίστων!

1725. ἐπαφίης. — 1727. τοίς. — 1730. οἰκτήρησον. — 1735. πολλοῖ. — 1739. εἰμή. — 1741. συνομίλικας.

m'arrangeai comme de coutume, je me donnai la tenue d'une jeune fille et j'en pris les vêtements, car c'est ainsi que j'avais quitté mon pays.

« Mais le jouvenceau était monté sur un cheval, avait chargé l'autre d'or et s'était mis en route. Désespérée à la vue d'une pareille trahison, à pied comme j'étais, je m'élançai à sa poursuite en criant : « Il est donc vrai que tu fuis ? Et moi où me laisses-tu seule ? As-tu oublié les bienfaits dont je t'ai comblé ? As-tu perdu le souvenir des serments extraordinaires que tu me faisais naguère ? » Et, comme il ne se retournait pas, je lui criais encore : « Crains, ô homme, le Dieu très-haut ! Pitié, miséricorde ! Sauve une infortunée, ne me laisse pas dévorer ici par les bêtes féroces ! » Je me lamentais, criant ces choses et beaucoup d'autres encore, mais lui, il disparut sans prononcer même une parole.

« Quant à moi, harassée de fatigue et, tu le vois, les pieds ensanglantés par de nombreux achoppements, je tombai à la renverse comme une morte. Puis, au jour, ayant non sans peine repris mes sens, je revins, en marchant difficilement, jusqu'à la source. Je suis dénuée de tout, et il ne me reste plus d'espérance, car, par honte des voisins et de mes compagnes, je n'ose retourner chez mes parents ; et j'ignore complétement où retrouver celui qui m'a séduite. Donne-moi, je te prie, entre les mains un glaive, afin que je me tue moi-même en expiation de ma faute ; car, privée de toutes choses, il ne m'importe plus de vivre. Oh ! que mon crime est grand et que mon infortune est immense ! J'ai quitté mes proches, je me suis sé-

ἠλλοτριώθην συγγενῶν, γονέων ἐχωρίσθην,
πρὸς τὸ κερδῆσαι φίλτατον, ὃν καὶ ἀπεστερήθην. »
Ὡς ταῦτα δὲ ἐφθέγξατο ἡ κόρη θρηνῳδοῦσα,
τοὺς βόστρυχας συντέμνουσα, τύπτουσα καὶ τὸ στῆθος·
ταύτην κἀγώ, ὡς δυνατόν, ἀνέστειλα τοῦ θρήνους,
τὰς χεῖρας ἐκ τῶν πλοκαμῶν ἀπέσπων μετὰ βίας,
ἔχειν παραμυθούμενος ἐλπίδας χρηστοτέρας.
Καὶ ἐπερώτησα μαθεῖν πόσαι εἰσὶν ἡμέραι
ἀφ' ἧς ὁ πλάνος μόνην σε ἀφῆκε τῶν ἐνθάδε.
Ἡ δὲ αὖθις στενάξασα· « ἡμέρας, ἔφη, δέκα
μέχρι τοῦ νῦν πληρώσασα ἐν ταύτῃ τῇ ἐρήμῳ,
μὴ κατιδοῦσα κἂν ποσῶς ἕτερον χαρακτῆρα
εἰ μὴ τὸν σόν, αὐθέντα μου, ἐγὼ ἡ παναθλία,
καί τινος ἄλλου γηραιοῦ, κατὰ τὴν χθὲς ἡμέραν,
ὃς ἔλεγέ μοι τὸν υἱὸν εἶναι εἰς Ἀραβίαν·
οὗτος ἐδιηγήσατο, τὰ κατ' ἐμὲ ἀκούσας,
ὅτι, πρὸ πέντε ἡμερῶν, εἰς τὸ Βλαττολιβάδιν,
παῖδα ξανθόν, ἀρτιγενῆ, μακρὸν τῇ ἡλικίᾳ,
εἰς φάραν ἐποχούμενον, φέρων συρτὸν καὶ ἄλλον,
ἐνστασιάσας ὁ Μουσοὺρ σπαθέαν ἐπιδοῦναι·
καί, εἰ μὴ ὁ νεώτερος ηὑρέθη ὁ Ἀκρίτης,
ἐφόνευε τὸν ἄγουρον ἐν τῇ ὥρᾳ ἐκείνῃ.
Λέγω δὲ τοῦτον ἐκ παντὸς τὸν παραβάτην εἶναι,
ταῦτα γὰρ τὰ γνωρίσματα ἐκεῖνον βεβαιοῦσι. (F. 50.)
Οἴμοι λοιπὸν πανταλαινα καὶ παναθλία τύχη,
ἡ ἀδοκήτως ἀγαθοῦ τοιούτου χωρισθῆναι,
ἢ τὸ γλυκὺ πρὸ τοῦ τυχεῖν ὀλέσασα τοῦ κάλλους,
ὡς δένδρον νεοφύτευτον ἀκαίρως ξηρανθεῖσα. »

* * * * * *

1750. βότρυχας. — 1759. εἰμί. — 1774. Après ce vers se trouve cette mention : ἡ ἀρχὴ τοῦ λόγου λοίπη.

parée de mes parents pour posséder un être bien-aimé dont me voilà privée ! »

Quand la jouvencelle eut ainsi parlé en gémissant et en s'arrachant ses boucles de cheveux, et en se frappant la poitrine, je fis mon possible pour mettre un terme à ses lamentations ; je lui arrachai, non sans difficulté, les mains de ses tresses, et je la consolai en l'engageant à concevoir de meilleures espérances. Je l'interrogeai ensuite pour savoir depuis combien de jours le séducteur l'avait laissée seule en cet endroit.

« Voilà maintenant dix jours, me dit-elle en soupirant de nouveau, que je suis dans ce désert, sans avoir vu, malheureuse que je suis, d'autre visage que le tien et, hier, celui d'un vieillard qui me dit que son fils était en Arabie. Il avait appris mes aventures, et il me raconta que, cinq jours auparavant, à Vlattolivadi, un blond jouvenceau, un adolescent à la taille élancée, monté sur une jument, et conduisant un destrier, avait été poursuivi par Mousour, l'épée à la main, et que ce jouvenceau eût été tué sur l'heure, si le jeune Akritas ne se fût trouvé là.

« Ce jeune homme est certainement mon séducteur, les révélations du vieil Arabe ne me permettent pas d'en douter. Quelle est donc mon infortune et mon malheureux sort ! Brusquement séparée d'un tel trésor, je perds, sans les avoir goûtées, les douceurs de la beauté, desséchée avant le temps comme un arbre nouvellement planté ! »

Lacune.

« . . . . νὰ σ' ἀποδώσω.
Μόνος αὐτὸς ὁ πλάστης μου, ὁ πάροχος ἀνδρείας,
ἀνταποδώσει σοι πολλὴν ἀνταμοιβὴν ἐν κόσμῳ. »
Καὶ πλεῖστα παρεκάλει μοι, φιλοῦσά μου τοὺς πόδας·
« αὐθέντα μου, ὡς ἤκουσα παρὰ τοῦ Ἀραβίτου,
μὴ τυγχάνῃς ὁ Διγενής, ὃν γηραιὸς μοὶ εἶπεν,
ὃς τὸν ἐμὸν ποθούμενον ἔλυσας τοῦ θανάτου;
καί, εἰ ἐκεῖνος ἀληθῶς τυγχάνεις ὁ Ἀκρίτης,
ἀνάγγειλόν μοι, αὐθέντη μου, διὰ τὸν ἀγουρίτζην
ὃν ἐβουλήθη ὁ Μουσοὺρ ἀδίκως θανατῶσαι. »
« Ἐγώ εἰμί, ἀντέφησα, ὁ τοὺς ἀτάκτους κτείνων,
καὶ παρὰ πάντων ἄτρωτος πεφύλαγμαι ἐν μάχῃ·
ἐγώ εἰμὶ ὁ τὸν Μουσοὺρ ἐνδίκως θανατώσας
τὸν ὁδοστάτην τὸν λῃστήν, τὸν τὰς ὁδοὺς κρατοῦντα,
ὡς οὐκ ἐτόλμησε ποτὲ ὁδεῦσαι τίς παράπαν·
ἐγώ εἰμὶ ὁ ἐξ αὐτοῦ θανάτου τε κρατήσας
ὃν ἀγαπᾷς οὐκ οἶδά πως καὶ ἐπὶ μνήμης φέρεις,
φίλτατον τὸν ἀβέβαιον ἐκεῖνον ἐκκαλοῦσα.
Ἀλλ' ἴθι, καὶ πρὸς τὸν αὐτὸν ἐγὼ σὲ ἀπαγάγω,
παρασκευάσω τε αὐτὸν τοῦ γαμετὴν λαβεῖν σε,
εἰ σέβας ὅλως ἀρνισθῇς αἰσχρῶν τῶν Αἰθιόπων. »
Ἡ δὲ τοῦτο ἀκούσασα, χαρᾶς ἐμφορηθεῖσα·
« κύριέ μου, ἀντέφησε, μέγιστε ἀντιλῆπτορ,
καὶ τοῦ λαμπροῦ βαπτίσματος γέγονα ἐν μεθέξει,
πρὶν συναφθῆναι τῷ ἀνδρί, αὐτοῦ μοὶ προσειπόντος·
οὐδὲν γὰρ εἶχε δυνατόν, τῷ πόθῳ δουλωθεῖσα,
τὰ παρ' αὐτοῦ λεγόμενα μὴ ἀγαγεῖν εἰς ἔργον,
δι' [ὃν] γονεῖς καὶ συγγενεῖς οὐδὲν προελογίσθην. »

1775. ἀποδόσω. — 1779. ἀρραβίτου. — 1781. ἔλησας. — 1782. τυγχάνης. — 1783. ἀγουρίτζιν. — 1794. γαμετεῖν. — 1802. Au lieu de ὅν, il y a seulement l'esprit rude et l'accent dans le ms.

« ..... te récompenser. Mon créateur, qui est le seul dispensateur du courage, te donnera en ce monde une riche récompense. »

Et elle me suppliait, en m'embrassant les pieds.

« Selon ce que l'Arabe m'a appris, ô mon maître, ne serais-tu pas Digénis? N'es-tu point celui que le vieillard m'a dit avoir arraché mon bien-aimé à la mort? Et, si tu es vraiment ce fameux Akritas, donne-moi, seigneur, des nouvelles du jeune homme que Mousour voulait tuer injustement. »

« Je suis, lui répondis-je, le tueur d'irréguliers; c'est moi qui, dans les combats, sais me garder des blessures. C'est moi qui ai donné une juste mort à Mousour, ce brigand, ce voleur, qui occupait les grands chemins que personne n'osait plus parcourir; c'est moi qui ai arraché au trépas celui que (je ne sais comment) tu chéris encore, que tu portes dans ton souvenir, ton bien-aimé que tu accuses d'inconstance. Mais, va, je te conduirai moi-même à lui et je le déciderai à te prendre pour épouse, si tu renonces aux honteuses croyances des Éthiopiens. »

Transportée de joie à ces mots, la jouvencelle me répondit : « Seigneur, mon tout-puissant protecteur, conformément aux prescriptions antérieures de mon mari et avant de m'unir à lui, j'ai reçu le baptême; car, asservie par l'amour, il m'était impossible de ne pas exécuter ce que me disait celui pour lequel je n'avais eu aucun souci de mes proches et de mes parents. »

Ταῦτα λοιπὸν ὡς ἤκουσα ἐκ στόματος τῆς κόρης,
φλόγα καθάπερ εἰς ἐμὴν εἰσῆλθε τὴν καρδίαν,
ἐξῆπτέ τε τὸν ἔρωτα παράνομόν τε μίξιν·
καὶ πρῶτον μὲν ἀνέστελλον ἀκάθεκτον τὴν γνώμην,
ὅπως ἂν τύχῃ δυνηθῶ φυγεῖν τὴν ἁμαρτίαν·
ἀλλὰ σαφῶς ἀδύνατον πῦρ παραβῆναι χόρτον. (F. 51.)
Ὡς ταύτην δὲ ἀνήγαγον ἐν τῷ ἰδίῳ ἵππῳ,
καὶ τῆς ὁδοῦ οἰχόμεθα τῆς πρὸς τὴν Χαλκογούρναν,
οὐκ εἶχον ὅστις γένομαι, πῦρ ὅλος ἐφλεγόμην,
τοῦ ἔρωτος ὁλοσχερῶς ἐμοὶ προσαυξυνθέντος,
καὶ πάσας μου καταλαβὼν μέλεσι τὰς αἰσθήσεις·
ἐν κάλλει τε τοὺς ὀφθαλμούς, ἐν τῇ ἀφῇ τὰς χεῖρας,
τὸ στόμα τοῖς φιλήμασι καὶ ἀκοὴ τοῖς λόγοις·
πλὴν ἅπαντα γεγόνασιν ὅσα κακὰ τοῖς ἔργοις,
καὶ ἐμιάνθη ἡ ὁδὸς ἀπὸ τῆς ἀνομίας,
ἐκ συνεργείας τοῦ Σατᾶν, ψυχῆς τε ἀμελείας,
εἰ καὶ πολλὰ ἀνθίστατο ἡ κόρη πρὸς τὸ ἔργον,
καὶ εἰς θεὸν ὁρκίζουσα καὶ εἰς εὐχὰς γονέων·
ἀλλ' οὐ ὁ ἀντικείμενος, ὁ σκότους τε προστάτης,
ἐχθρός τε καὶ πολέμιος τοῦ ἡμετέρου γένους,
αὐτὸν γὰρ παρεσ(κ)εύασε θεὸν ἐπιλαθέσθαι,
καὶ τῆς ἀνταποδόσεως τὴν φοβερὰν ἡμέραν
ἐν ᾗ πάντα τὰ κρύφια πταίσματα φανεροῦνται
ἀγγέλων κατενώπιον καὶ τῶν ἀνθρώπων πάντων.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἔφερε τὴν κόρην τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς.

Εἶτα παραγενόμενος ἐπὶ τὴν Χαλκογούρναν,
ἐκεῖσε τὸν πλανήσαντα εὕρομεν ταύτην παῖδα·

1805. ἐξῆπται. — 1806. ἀνέστελον. — 1807. τύχει. — 1814. κάλει. — 1818. συνεργίας. — 1827. χοχλακοῦραν. — 1828. εὕρωμεν.

Quand j'entendis cela de la bouche de la jouvencelle, il m'entra dans le cœur comme une flamme, qui y alluma avec l'amour le désir d'un criminel commerce. Je chassai d'abord ces pensées d'incontinence, afin de pouvoir peut-être éviter le péché, mais il est évidemment impossible au feu d'épargner l'herbe.

Tandis donc que je conduisais la jeune fille sur mon cheval, faisant route vers Chalcogourna, je ne savais quoi devenir, j'étais tout entier la proie d'un feu ardent ; l'amour ne cessait de croître en moi et se glissait par mes membres dans tous mes sens ; dans mes yeux il pénétrait par la beauté, dans mes mains par le toucher, dans ma bouche par les baisers, dans mes oreilles par les paroles. Enfin, grâce à l'intervention de Satan et à la négligence de mon âme, malgré toute la résistance que m'opposa la jeune fille, en me conjurant au nom de Dieu et par les prières de ses parents, un acte des plus coupables fut consommé et la route fut souillée d'un crime. L'ennemi, le prince des ténèbres, l'adversaire acharné de notre race, me fit oublier Dieu et le terrible jour du jugement, où seront révélés, en présence des anges et de tous les hommes, tous les péchés cachés.

Comment Akritas conduisit la jouvencelle à son époux.

Arrivés ensuite à Chalcogourna, nous y trouvâmes le jeune homme qui avait séduit la jouvencelle. C'était le fils

ἄρα δὲ ἦν τοῦ στρατηγοῦ υἱὸς τοῦ Ἀντιόχου,
πρὸ χρόνων τῶν ἐν τῷ ζυγῷ ὑπὸ Περσῶν σφαγέντος·
ὡς γὰρ αὐτὸν ἀπὸ χειρῶν Μουσοὺρ ἐγὼ ἐρρύσθην,
ἔμπροσθέν μου οὐκ εἴασα τοῦ πορευθῆναι μόνον,
ἀλλ', ὡς γνωστόν, πρὸς τοὺς ἐμοὺς δέδωκα τοῦτον φίλους,
ὡς ἂν διάγῃ μετ' αὐτῶν μέχρι τοῦ ὑποστρέψαι.
Αὐτὸν ἐκεῖσε εὑρηκώς, καὶ πλεῖστα νουθετήσας,
καὶ μετεπηγγειλάμενος μὴ ταύτην ἀθετήσῃ,
ἀλλ' ἔχειν, ὡς ὑπέσχετο, ἐν βίῳ γαμετήν τε.
Διηγησάμην ἅπασι πῶς εὗρόν τε τὴν κόρην,
καὶ πῶς ταύτην ἀφήρπασα ἐκ τῶν Ἀραβιτῶν τε·
τοὺς δὲ μὴ θέμις ἐξειπεῖν παρέτρεχον τὸν λόγον,
ἵνα μὴ σκάνδαλον ὁ παῖς εἰς νοῦν ἐπινοήσῃ·
εἶθ' οὕτως πλοῦτον ἄπειρον αὐτοῖς προχορηγήσας,
ὃν ἐξ οἰκείων ἥρπασεν ἡ κόρη τῶν γονέων,
καὶ ἵππους δύο τῶν αὐτῶν ἀπέπεμπον ἐκεῖθεν,
αὖθις ἐπαγγειλάμενος τὸν νέον δριμυτέρως (F. 52.)
τοῦ μήποτε τί ἄδικον τῇ κόρῃ διαπράξῃ.
Καὶ μετ' ὀλίγον καὶ αὐτὸς ἦλθον εἰς τοὺς οἰκείους,
τοῦ ἀπριλίου τρέχοντος μεσότητα μηνός τε,
τὸ συνειδὸς κατηγορῶν, φέρων τὴν ἁμαρτίαν,
κὰὶ ταλανίζων ἑαυτὸν ἐν τῇ ἀθέσμῳ πράξει·
ἡνίκα τε τὸν ἥλιον ἐμῆς ψυχῆς κατεῖδον
καὶ αἰσχυνόμενος αὐτὴν μεγίστως ἀδικήσας
καὶ τάχιον μετὰ σπουδῆς ἦλθον 'ς τὴν ποθητήν μου·
καὶ μεθ' ἡμέρας ἔπειτα μετοίκησιν ποιήσας,
ὡδεύσαμεν εἰς ἕτερον τόπον ἐκεῖ οἰκοῦντες.

1845. δριμμυτέρως. — 1848. ἀπριλλίου. — 1851. ἐμὴν ψυχήν. — 1854. ἔπιτα.

ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ ΕΚΤΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

d'Antiochus, de ce général jadis massacré par les Perses soumis au joug. Après l'avoir délivré des mains de Mousour, je ne le laissai pas aller seul devant moi, mais, comme on sait, je le confiai à mes amis, afin qu'il vécût avec eux, jusqu'à mon retour. L'ayant donc retrouvé là, je lui donnai force conseils et je l'engageai à ne pas abandonner la jouvencelle, mais à la prendre pour femme, selon sa promesse.

Je racontai ensuite à tous comment j'avais trouvé la jeune fille et comment je l'avais arrachée aux Arabes; mais je passai sous silence ce qu'il ne fallait pas dire, afin que le jeune homme n'y cherchât point une occasion de scandale. Leur ayant ensuite remis la grosse somme d'argent que la jeune fille avait enlevée de la maison paternelle, je leur envoyai leurs deux chevaux, et je fis une morale très-sévère au jeune homme, lui recommandant de ne jamais faire le moindre mal à la jouvencelle.

Peu après, je revins moi-même dans ma famille. On était alors à la mi-avril. Accablé sous le poids de mon péché et la conscience bourrelée de remords, je me blâmais moi-même de ma coupable action.

Lorsque je revis le soleil de mon âme, j'eus honte de m'être souillé d'un si grand crime, et je me hâtai de retourner près de ma bien-aimée. Ensuite, avec le jour, nous levâmes le camp, et nous nous rendîmes dans un autre endroit pour y habiter.

FIN DU SIXIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

ΥΠΟΘΕΣΙΣ ΤΟΥ ΕΒΔΟΜΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

Ἕβδομος λόγος ὁ παρὼν πλείστας ἀνδραγαθίας
διεξιὼν τυγχάνει γε Ἀκρίτου τοῦ γενναίου,
ἃς ὁ αὐτὸς ἐξήγγειλε πρὸς τοὺς οἰκείους φίλους·
τὰς περὶ τὸν Φιλόπαππον μάχας λέγω καὶ νίκας,
πολέμους τε τῆς Μαξιμοῦς, αὐτῆς τῆς Ἀμαζόνος.

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΕΒΔΟΜΟΣ.

Τὸν βασιλέα τῶν μηνῶν τίς βουληθείη λέγειν;
Μάϊος ἐβασίλευσεν εἰς ἅπαντας τοὺς μῆνας,
κόσμος αὐτὸς φαιδρότατος ἁπάσης γῆς τυγχάνει,
πάντων φυτῶν ὁ ὀφθαλμὸς καὶ τῶν ἀνθῶν λαμπρότης,
λειμώνων τε περικαλλῶν τὸ ἄνθος ἐξαστράπτον,
ἔρωτα πνέει θαυμαστόν, πρόξενον Ἀφροδίτης·
γῆν τοῦ μιμεῖσθαι οὐρανὸν αὐτὸς παρασκευάζει
τοῖς ἀγλαοῖς τοῖς ἄνθεσι, καὶ ἴεσι, καὶ ῥόδοις.
Τότε γινώσκεται σαφῶς τοὺς ὑπουργοῦντας ἔρως,
καὶ πᾶς φιλῶν εὐφραίνεται τῆς ἡδονῆς μεγάλως.

1856. ἀνδραγαθείας. — 1857. γεναίου. — 1865. λειμόνων. περικαλῶν. ἐξαστράπτων.

SUJET DU SEPTIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

Le septième et présent livre contient le récit développé des nombreux exploits du vaillant Akritas, tel qu'il le narra lui-même à ses amis intimes. Il y expose ses victoires et ses combats relatifs à Philopappos, ainsi que ceux contre Maximo, la fameuse Amazone.

SEPTIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

Qui voudrait chanter le roi des mois ? De tous les mois mai est le roi ; il est le plus bel ornement de toute la terre ; l'œil de toutes les plantes, l'éclat des fleurs, la fleur étincelante des prés charmants ; et le merveilleux amour qui s'en exhale excite aux plaisirs d'Aphrodite. Par ses fleurs brillantes, ses violettes et ses roses, il fait de la terre la rivale du ciel. Alors l'amour se manifeste à ses servants, et tout ami de la volupté s'abandonne à la joie.

Ἐν τούτῳ δὴ τῷ θαυμαστῷ μηνὶ τῷ γλυκυτάτῳ,
μεταβληθῆναι ἠθέλησα μόνος μετὰ τῆς κόρης,
τῆς θυγατρὸς τοῦ στρατηγοῦ τοῦ Δούκα τῆς ὡραίας,
καὶ διὰ τὴν τερπνότητα τοῦ θαυμαστοῦ μαΐου,
διὰ τῶν φυτῶν τὴν ἔπαρσιν καὶ τὴν χαρὰν ἐκείνην,
καὶ διὰ τὴν μοναξιότητα τῆς καλῆς ποθητῆς μου.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης μετὰ τῆς κόρης, ἤγουν τῆς ποθητῆς αὐτοῦ, ἦλθεν εἰς περιβόλαιον θαυμαστόν, στήσας τὴν ἰδίαν τένταν. (F. 53.)

Πρὸς θαυμαστὸν τινὰ λοιπὸν λειμῶνα προσελθόντες,
ἐκεῖ τὴν τένταν ἔστησα καὶ τὴν ἰδίαν κλίνην,
κύκλωθεν ταύτην ἐμβαλὼν φυτῶν παντοίων εἴδη,
τὸ ἔδαφος τοῖς ἄνθεσι λαμπρῶς πεποικιλμένον,
τὸ δὲ χρῆμα πρὸ ὀφθαλμῶν ἐνήδονον ὑπῆρχεν·
ἄλση ἦσαν δασύτατα καὶ πανηγύρεις δένδρων,
οἱ κλάδοι ἔθαλλον φαιδρῶς, συνήπτοντο ἀλλήλοις·
ἡ εὐωδία τῶν καρπῶν συνέριζεν τοῖς ἄνθοις,
ἀμπέλοις ἐπενδύοντο τὰ πλείονα τῶν δένδρων,
κάλαμοι ἐπεφύοντο εἰς ὕψος ἐπηρμένοι,
καὶ ἄνθη ὡραιότατα ἐπάνω τοῦ ἐδάφους·
νάρκισσος ἔθαλλε φαιδρός, καὶ ῥόδα σὺν τοῖς ἴοις.
Ὕδωρ ψυχρὸν ἀνέβρυεν ἐν μέσῳ τοῦ λειμῶνος,
καὶ πανταχοῦ διέτρεχεν ἐκείνῳ τε τῷ τόπῳ·
χαράδραι δὲ δεξαμεναὶ ἐν τῇ πηγῇ ὑπῆρχον,
ἦν γὰρ τὸ ὕδωρ κάτοπτρον τῶν ἀνθῶν καὶ τῶν δένδρων,
τὸ μὲν γὰρ ἦν ἀληθινόν, τὸ δ' ἕτερον λευκῶδες.
Ὀρνέων γένη ἱκανὰ ἐνέμοντο τῷ ἄλσει,

1876. μοναξιώτητα. — 1883. ἔθαλον. — 1884. συνέριζον.—1888. νάρκισος ἔθαλε. — 1893. δέ.

Dans ce merveilleux et très-doux mois, je voulus changer de campement, seul avec la ravissante fille du général Ducas, à cause du charme de cet admirable mois de mai, de l'éclosion des fleurs, de la joie universelle, et à cause aussi de l'isolement de ma charmante bien-aimée.

Comment Akritas se rendit avec la jouvencelle, c'est-à-dire sa bien-aimée, dans un jardin merveilleux, et y dressa sa tente.

Nous étant donc rendus dans une prairie magnifique, j'y dressai ma tente et mon lit. Autour de ma tente, je semai toutes sortes de plantes, émaillant ainsi le sol de fleurs éclatantes. Le spectacle qui s'offrait à la vue était des plus réjouissants : c'étaient des bosquets très-touffus, d'immenses quantités d'arbres dont les rameaux entrelaçaient leurs frondaisons luxuriantes. Le parfum des fruits rivalisait avec celui des fleurs, les vignes s'enroulaient autour de la plupart des arbres, des roseaux s'élevaient à une grande hauteur. Le sol était diapré de fleurs charmantes ; le beau narcisse y poussait avec les violettes et les roses. Une onde fraîche jaillissait au milieu de la prairie et sillonnait ce lieu dans tous les sens. Il y avait près de la source de profonds réservoirs d'eau, où se miraient les fleurs et les arbres ; dans l'un l'eau était naturelle, et dans l'autre blanchâtre. Le bois était peuplé de plusieurs espèces d'oiseaux, tels que

ταῶνες χειροήθεις τε καὶ ψιττακοὶ καὶ κύκνοι ·
οἱ ψιττακοὶ κρεμάμενοι ἐπὶ τοῖς κλώνοις ἤδη,
οἱ κύκνοι ἐν τοῖς ὕδασι νομὴν προσεποιοῦντο ·
ταῶνες δὲ τὰς πτέρυγας κυκλοῦντες εἰς τὰ ἄνθη,
ἀντέλαμπον ταῖς πτέρυξι ταῖς τῶν ἀνθῶν τε χρόαις ·
αἱ δὲ λοιπαὶ ἐλεύθερον πτερὸν γὰρ κεκτημέναι,
ἔπαιζον ἐποχούμεναι ἐν κλώνοις τε τῶν δένδρων,
καὶ λιγυρῶς ἐπᾴδουσαι ὑπὲρ Σειρήνων μέλη ·
αἱ δὲ ἀγλαϊζόμεναι τῇ τῶν πτερῶν κοσμήσει.
Τὸ κάλλος δὲ τῆς εὐγενοῦς κόρης ὡς ἐξαστράπτον
κρεῖττον ταώνων ἔλαμπε καὶ τῶν φυτῶν ἁπάντων ·
ἡλίου γὰρ τὸ πρόσωπον καὶ χρόαν ἐμιμεῖτο,
καὶ ῥόδον τῆς πανευθαλοῦς πάνυ μεμυρισμένον
τὰς παρείας παρείκαζε στιλβώσας τὸ παράπαν ·
τῶν ὀφθαλμῶν ὡς ῥόδον τε τὴν ὄσφρησιν μεθέλκει,
οὕτως αὐτὴ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἕλκων καὶ ὑποτάσσων,
τοῦ μηδαμῶς ἐξέρχεσθαι τῆς τούτων θεωρίας.
Τὰ χείλη ῥοδινόφυα ὑπεφαίνοντο ἄνθη, (F. 54.)
ἡνίκα τε τοῖς κάλυξιν ἄρχονται ἀναστέλλειν ·
βόστρυχοι ἐποχούμενοι ἕως τὴν γῆν ὑπῆρχον,
κόσμον ἡδύ, χρυσοτερπῆ, ἀκτινοβόλον εἶχε,
καὶ διὰ πάντων ἄρρητος ὑπῆρχεν εὐφροσύνη.
Πέμματα ἐκαπνίζοντο παντοῖά τε καὶ πλεῖστα,
μόσχοι, κασσίαι, καφουραί, ἄμπαρ καὶ ξυλαλόαι,
καὶ ἦν ὁ ἄνεμος ἡδὺς καὶ πλήρης εὐωδίας ·
τοσαύτην ὁ παράδεισος τερπνότητα παρεῖχεν.

1895. ψυτακοί. — 1896. ψυτακοί. κλόνοις. — 1901. κλόνοις. — 1902. λιγηρῶς. σηρήνων. — 1904. ἐξαστράπτων. — 1913. κάλλιξιν. — 1914. βότρυχοι. — 1917. παντία. πεῖστα. — 1918. καὶ φοραί.

paons apprivoisés, perroquets et cygnes ; les perroquets vivaient suspendus aux branches, et les cygnes sur les eaux. Les paons faisaient avec leurs plumes la roue parmi les fleurs, avec lesquelles ils rivalisaient d'éclat. Les autres oiseaux, en possession de leur liberté, se jouaient, perchés sur les branches d'arbres, et faisaient entendre des chants plus harmonieux que ceux des sirènes, d'autres enfin étalaient fièrement les magnificences de leur plumage.

Mais la rayonnante beauté de la noble jouvencelle brillait d'un plus vif éclat que celle des paons et de toutes les fleurs. Son visage resplendissait comme le soleil, et ses joues vermeilles et fleuries étaient pareilles à des roses parfumées. De même que la rose attire l'odorat, ainsi la jouvencelle attirait et captivait les yeux au point que l'on ne pouvait se détacher de sa vue. Ses lèvres ressemblaient à des fleurs aux nuances rosées, lorsque commence à s'entr'ouvrir leur calice. Ses boucles flottantes descendaient jusqu'à terre et lui faisaient une délicieuse parure de rayons dorés ; partout régnait une ineffable allégresse.

De gâteaux aussi nombreux que variés se dégageait un fumet odorant, et la brise était douce et pleine des senteurs embaumées du musc, de la casse, du camphre, de l'ambre et de l'aloès.

Tels étaient les agréments que présentait ce jardin.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἐν τοῖς γόνασι τῆς κόρης εἰς ὕπνον ἐτράπη.

Ἐν ὥρᾳ δὲ μεσημβρινῇ πρὸς ὕπνον μετετράπην,
ῥοδόσταμα τῆς εὐγενοῦς κόρης μὲ ῥαντιζούσης,
τῶν ἀηδόνων καὶ λοιπῶν στρουθίων κελαδούντων.
Ἡ κόρη δὲ διψήσασα πρὸς τὴν πηγὴν ἀπῆλθε·
καί, ὡς ἐκεῖσε ἔβρεχε τοὺς πόδας τερπομένη,
δράκων, μορφώσας ἑαυτὸν εἰς εὐειδῆ παιδίον,
πρὸς ταύτην παρεγένετο, βουλόμενος πλανῆσαι·
ἡ δέ, μὴ ἀγνοήσασα αὐτὸν ὁποῖος εἴη,
ἔφησε ταῦτα σύντομον ἐκεῖνον καταλέγων·
« ἄφες, θηρίον, τὴν βουλήν, ἐγὼ οὐκ ἀπατῶμαι·
ὁ γὰρ φιλῶν με ἠγρύπνησεν, ἀρτίως δὲ κοιμᾶται,
εἰ ἐγερθῇ καὶ εὑρήσει σε, καλὸν μὴ ἐγεννήθης. »
Ὁ δὲ πηδήσας ἀναιδῶς βιάζειν ἐπεχείρει·
εὐθὺς φωνὴν προέπεμψε, φωνοῦσά με ἡ κόρη·
« ἐξύπνησον, αὐθέντη μου, χαόνεις τὴν καλήν σου ! »
Καί, τῆς φωνῆς εἰς τὴν ἐμὴν καρδίαν ἠχησάσης,
τάχιον ἐξεπήδησα καὶ τὸν ὀχλοῦντα εἶδον,
ἄντικρυς γάρ μου ἡ πηγὴ ἦν ἐν ἐπιτηδείῳ,
καὶ ἀναρπάσας τὸ σπαθὶν ἐν τῇ πηγῇ εὑρέθην·
τότε γὰρ εἶχόν μου πτερὰ οἱ πόδες, ὡς ἐδόκουν·
ὁ δράκων δέ μοι φάντασμα ἐδείκνυτο φρικῶδες,
τρεῖς κεφαλὰς ἀντὶ μιᾶς ὅλας τε παμμεγέθεις,
ἐξ ἑκατέρων ἔπεμπον φλόγας ἐξαστραπτούσας·
ἐκ τόπου δὲ κινούμενος ἦχον βροντῆς ἐτέλει,
ὥστε δοκεῖν σαλεύεσθαι τὴν γῆν τε καὶ τὰ δένδρη.

1935. χαώνεις. — 1941. φρυκῶδες. — 1942. παμμέθεις.

Comment Akritas s'endormit sur les genoux de la jouvencelle.

A l'heure de midi, je me laissai aller au sommeil, tandis que la jouvencelle m'aspergeait d'eau de roses et que les rossignols mêlaient leurs chants à ceux des autres oiseaux.

La jeune fille, étant altérée, se rendit à la source et, tandis qu'elle prenait plaisir à s'y baigner les pieds, un dragon, qui avait emprunté les traits d'un bel adolescent, se présenta à elle, voulant la séduire. Mais la jouvencelle, sachant qui il était, lui dit ces paroles : « Renonce à ton dessein, monstre ; je ne me laisse pas séduire. Celui qui m'aime a veillé et il vient de s'endormir, mais, s'il se réveille et te trouve, mieux vaudrait pour toi n'être pas né ! »

Cependant le dragon, ayant cyniquement bondi sur la jeune fille, essayait de lui faire violence, mais elle poussa aussitôt un cri et m'appela : « Réveille-toi, mon maître, tu perds ta belle ! » Sa voix ayant retenti dans mon cœur, je m'élançai promptement et j'aperçus le téméraire, car la source se trouvait vis-à-vis de moi dans un endroit découvert. Je saisis mon épée et je me trouvai à la source. Il me semblait qu'en ce moment mes pieds avaient des ailes. Le dragon m'offrit alors le spectacle terrifiant de trois têtes énormes, au lieu d'une, et vomissant de deux côtés des flammes et des éclairs. Le bruit de tonnerre qu'il faisait en remuant de place était tel que la terre et les arbres sem-

Σῶμα παχὺν τὰς κεφαλὰς εἰς ἓν ἐπισυνάγον,
ὄπισθεν ὀξυνούμενον οὐρὰν προσεπαυξύνον,
πολὺς μὲν ἐξαπλώμενος ἐδείκνυτο φρικώδης,
ἐπάνω μου τὴν ἅπασαν ὅρμην προσεποιεῖτο. (F. 55.)
Ἐγὼ δέ, τὰ ὁρώμενα ἀντ' οὐδενὸς νομίσας,
πρὸς ὕψος ὅλως σὺν θεῷ σπαθίον ἀνατείνας,
πηδήσας κατὰ τοῦ θηρός, τὴν κεφαλὴν ἀπῆρα
τοῦ δεινοτάτου δράκοντος καὶ πολεμίου τότε·
φονεύσας δὲ καταληθῶς, εἰς γαῖαν ἐξηπλώθη·
ἄνω καὶ κάτω τὴν οὐρὰν κινῶν τὴν τελευταίαν.
Καὶ ἀπομάξας τὸ σπαθὶν βάλλω αὐτὸ εἰς θήκην.
Πόρρωθεν ὄντας τοὺς ἐμοὺς προεκαλούμην παῖδας,
οὓς καὶ ἐλθόντας ὥρισα ἀρθῆναι τὸ θηρίον,
καὶ προσριφῆναι πόρρωθεν ἐμῆς σκηνῆς αὐτίκα,
ὡς ὄντως δὲ ἐγένετο ταχέως ὑπὲρ λόγον.
Οἱ παῖδες μὲν ὑπέστρεψαν εἰς τὰς ἰδίας τέντας,
ἐγὼ δὲ ἐπὶ τὴν κλίνην μου πέπτωκα κοιμηθῆναι,
ἡδὺς γὰρ ὃν ἐκάθευδον ὑπῆρχέ μοι ὁ τόπος.
Οὔπω δ' ἡ κόρη προσλαβὼν αὐτοῦ κατηγορίας,
ἀλλ' αὖθις ὡς πρὸς γέλωτα ἄπειρον κινηθεῖσα,
φαντάσματα τοῦ δράκοντος φέρουσα ἐπὶ μνήμης,
καὶ σύντομον τὸν θάνατον ἐκείνου τοῦ μεγέθους,
μετὰ τὸ ἀφυπνῆσαί με ἐξῆλθεν εἰς τὸ δένδρον·
καὶ λέων ἤδη φοβερὸς ἐξῆλθεν ἐκ τοῦ ἕλους,
ὃς πρὸς τὴν κόρην καὶ αὐτὸς ὁρμὴν προσεποιεῖτο·
ἡ δὲ φωνὴν ἐξέπεμψε καλοῦσα βοηθόν με.

1950. νομήσας. — 1956. βάλω. — 1970. ὡς.

blaient ébranlés; réunissant ses têtes sur un corps énorme, la croupe terminée par une queue pointue, il étalait sa masse effroyable et se disposait à fondre sur moi avec toute son impétuosité. Mais, considérant comme rien ce que je voyais, je levai, Dieu aidant, mon épée en l'air, je m'élançai sur le monstre et j'abattis la tête de ce terrible et épouvantable dragon. Il tomba étendu à terre vraiment mort et agita sa queue de haut en bas dans une dernière convulsion. J'essuyai mon épée et je la remis au fourreau. J'appelai mes gens qui étaient éloignés, et aussitôt arrivés, je leur ordonnai d'enlever le monstre et de le jeter loin de ma tente; ce qui fut ponctuellement exécuté sans retard. Mes hommes retournèrent dans leurs tentes, et, moi, je me couchai sur mon lit pour dormir Le lieu où je prenais mon sommeil m'était très-agréable.

Délivrée des obsessions du dragon, et au souvenir de l'apparition et de la prompte mort de ce monstre, la jouvencelle riait d'un rire inextinguible.

A mon réveil, la jeune fille s'étant rendue sous un arbre, un lion terrible sortit du marécage et, lui aussi, se disposait à s'élancer sur elle. Elle poussa un cri et m'appela à son secours.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἀπέκτεινε τὸν λέοντα ἐν τῇ πηγῇ
μετὰ τῆς ῥάβδου.

Ταχὺ πηδῶ τῆς κλίνης μου, λαμβάνω τὸ ῥαβδίν μου,
καὶ τοῦτο φέρων ἐν χερσὶν αὖθις αὐτὸν ἐκπίπτω,
καὶ συναντήσας τε αὐτὸν καὶ μίαν ἐπικρούσας,
τὸ δέρμα εὗρον ὑγιές, ὀστᾶ συντετριμμένα·
καὶ πάλιν προσταξάμενος, ἔρριψαν καὶ ἐκεῖνο
πόρρωθεν τῆς ἐμῆς σκηνῆς οἱ ἐμοὶ ὑπουργοῦντες.
Ἐγὼ δὲ τὴν περίβλεπτον ἐκ τῆς χειρὸς κρατήσας,
ἐπὶ τὴν κλίνην ἡσυχῇ ἤλθομεν βαδιοῦντες·
ἡ δὲ περιλαβοῦσά με ἀπλήστως κατεφίλει,
καὶ παρεκάλει λέγουσα· « νεώτερέ μου κύρκα,
ἵνα χαρῇς τὰ κάλλη σου καὶ τὴν πολλήν σου ἀνδρείαν,
ἣν ὁ θεὸς σοὶ ἔδωκε παρὰ πάντας ἀνθρώπους,
κρότησον τὴν κιθάραν σου καὶ μετεώρισόν μοι, (F. 56.)
ἐγὼ γὰρ ἐρραθύμησα ἐκ τῶν θηρῶν τοῦ φόβου. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἐν τῇ σκηνῇ ἔκρουε τὴν θαμποῦραν
αὐτοῦ, τῆς κόρης ἀειδούσης.

Καὶ τὴν θαμπουράν μου λαβὼν ἐγὼ ἐκ τοῦ πασσάλου,
ἐκείνην μὲν ἐξέκρουον, ἡ κόρη δ' ἐτραγῴδει,
εὐχαριστοῦσα ἔρωτι γλυκὺν διδόντι κύρκαν,
ὅπερ φιλοῦσα ἔλεγε, τινὰ μὴ πτοουμένη.
Ἡ δ' ἀρχὴ τοῦ καταλέγματος ἦτον ὁ λόγος οὗτος·
« ῥόδον μου εὐθαλόφυτον, μῆλόν μου μυρισμένον,
φῶς τών ἐμῶν διανοιῶν, φῶς τῶν ἐμῶν ὀμμάτων,

1975. ὑγιαῖς. — 1980. ἀπλείστως. — 1986. πασάλου. — 1987. ἐτραγώδη.

Comment, d'un coup de massue, Akritas tua le lion près de la source.

Je saute vite de mon lit, je saisis ma massue et, la tenant dans mes mains, je fonds sur la bête, je l'atteins et je lui en assène un coup ; sa peau ne fut pas endommagée, mais je trouvai les os fracassés. Sur un nouvel ordre, mes serviteurs jetèrent le lion loin de ma tente. Quant à moi, prenant par la main l'illustre joùvencelle, je regagnai paisiblement notre couche avec elle. La jeune fille me suppliait et me disait, en me serrant dans ses bras et en me couvrant de baisers : « Mon jeune dindon, jouis de ta beauté et de cette vaillance que Dieu t'a donnée plus grande qu'à tout autre. Joue de ta lyre pour ranimer mon esprit abattu, car la peur des monstres m'a enlevé toute énergie. »

Comment Akritas jouait de la lyre dans sa tente, tandis que la jouvencelle l'accompagnait en chantant.

Et moi, ayant détaché ma lyre de la cheville, j'en tirais des accords et la jouvencelle chantait, rendant grâces à l'Amour de lui avoir donné un charmant dindon. Et elle disait cela en m'embrassant et sans craindre personne Et sa chanson commençait par les paroles que voici : « O ma rose, fleur superbement épanouie, ma pomme parfumée, lumière de mes pensées, lumière de mes yeux, consolation de mon

παρηγορία τε ψυχῆς καὶ σώματος τερπνότης,
εὐχαριστῶ τὸν πλάστην μου, αὐτὸν τὸν πάντων κτίστην,
καὶ προσκυνῶ τὴν χάριν του, ὡς ἀναξία οὖσα,
ὅστις μοὶ ἐδωρήσατο τοιοῦτον ἐν τῷ κόσμῳ
ἄνδρα σε ἀνδρικώτατον καὶ τοὺς πάντας νικοῦντα. »
Ταῦτα καὶ ἄλλα πλείονα ἐκείνη κηλαδοῦσα,
ἐμοῦ κιθάραν κρούοντος τῷ πτερῷ τοῦ ὀρνέου,
καὶ τῆς κιθάρας ἡ φωνὴ καὶ ἡ φωνὴ τῆς κόρης
ἦχον ἀνέπεμπον τερπνόν, ὀρέων ἀντηχούντων.

Περὶ τοῦ πῶς ἦλθον ἀπὸ τοῦ ἕλους τριακόσιοι ἀπελάται κατὰ τοῦ Ἀκρίτου καὶ τῆς κόρης.

Καὶ ἰδοὺ ἀνεφάνησαν ὡραῖοι ἀπελάται,
ἄνδρες ὡς τριακόσιοι ὅλοι ἁρματωμένοι,
κ' ἐκ τοῦ ὄρους ἐρχόμενοι ἤκουσαν τῆς φωνῆς της
καὶ τοῦ κηλαδισμοῦ αὐτῆς κ' ἐκείνης τῆς θαμπούρας,
ἅπαντες ἤρχοντο ταχὺ μετὰ χαρᾶς μεγάλης
καὶ μίλλιν ἓν ἀπέχοντες ἡμῶν, ὡς ἀπεικάζω,
καὶ ταύτης ἀπεκνεύσαντες ἦλθον ἐμοῦ πλησίον.
Ὡς δὲ καὶ μόνον ἔβλεψαν περίβλεπτον τὴν κόρην,
ὡς ἀπὸ βέλους τὰς ψυχὰς ἐτρώθησαν τῷ κάλλει,
καὶ πάντες ἐκινήθησαν εἰς ἔρωτα συντόμως
ἄπειρον ὅτι μέγιστον τῆς ἡδονῆς ἐκείνης·
ὡς σώζοντες τὸν ἀριθμόν, ἵνα σαφῶς ἐξείπω,
ἅπαντες τριακόσιοι ἁρμάτων ἐμπλησμένοι·
ἐμὲ δὲ μόνον βλέποντες ἤλπιζον λόγοις πνῖξαι·
« ἄφες τὴν κόρην, λέγοντες, τὸν ἑαυτόν σου σῶσον,
εἰ δ' οὔ, κερδήσεις θάνατον, ἀπείθειαν ὡς ἔχων. »
Ἀκμὴν γὰρ οὐκ ἐπίσταντο ποῖος ἐγὼ τυγχάνω· (F. 57.)

1998. κοιλαδοῦσα. — Titre. ἕλλους. — 2004. φωνῆς τους. — 2005. κοιλαδισμοῦ. καί. —2007. μῆλιν. — 2017. οὖν κερδήσης.

âme, volupté de mon corps, je remercie mon créateur, le créateur de toutes choses. Et moi, son indigne créature, j'adore sa bonté, à lui qui m'a donné en ce monde un époux rempli de vaillance et qui triomphe de tous. »

Tandis que la jeune fille chantait ceci et beaucoup d'autres choses encore, je frappais ma lyre avec une plume d'oiseau, et les accords de cet instrument formaient avec la voix de la jouvencelle un doux concert, que répétait l'écho des montagnes.

Comment trois cents apélates, sortis du marécage, s'avancèrent contre Akritas et la jouvencelle.

Et voilà que trois cents beaux apélates apparurent, tous armés. Ils descendaient de la montagne, attirés par le son de ma lyre et le chant de la jouvencelle. Ils étaient tous venus rapidement et avec grande joie, et, à la distance de nous d'un mille environ, ils faisaient des signes d'approbation à la jeune fille. Mais, quand ils furent près de moi et qu'ils virent la charmante jouvencelle, leurs âmes furent blessées par sa beauté, comme par un trait, et tous brûlèrent d'un amour aussi grand, aussi immense que peut le comporter cette passion. A eux tous, ils formaient, à parler exactement, une troupe d'environ trois cents hommes, armés jusqu'aux dents; et ils espéraient, me voyant seul, m'accabler de leurs paroles : « Abandonne la jouvencelle, disaient-ils, sauve-toi toi-même, sinon la mort sera le châtiment de ta désobéissance. »

ἡ δὲ ἡλιογέννητος ἄφνω ἰδοῦσα τούτους
ἁρματωμένους ἅπαντας ἐφ' ἵππων καθημένους,
λόγοις αὐτῶν πιστεύσασα, μεγάλως δειλιῶσα,
καὶ τῇ ὀθόνῃ τῇ αὐτῆς καλυψαμένη ὄψιν,
ἐπὶ τὴν τένταν ἔδραμεν, μεγάλως πτοηθεῖσα·
« πρὸ τοῦ, ψυχή μου, ἐξελθεῖν, πρός με φησίν, αὐθέντα,
ἀπὸ τοῦ φόβου τέθνηκεν ἄγαν ἡ λαλιά μου,
ἰδοὺ γὰρ χωριζόμεθα καὶ ἑαυτὴν οὐ φέρω. »
Ἐγὼ δὲ ἔφην πρὸς αὐτήν· « παῦσαι, ψυχή, τοιαῦτα
λογίζεσθαι κατὰ τὸν νοῦν, ἐμὲ ὡς οὐκ εἰδυῖα·
οὓς γὰρ θεὸς ὁ βασιλεύς, ὁ ποιητὴς τῶν πάντων,
ἥνωσεν, οὐ χωρίζουσιν ἀνθρώπων μυριάδες. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἐνίκησεν αὐτοὺς κατὰ κράτος.

Εὐθὺς τὴν ῥάβδον εἴληφα καὶ τὸ χειροσκουτάριν,
ὡς ἀετὸς εἰς πέρδικας ἀφ' ὕψους ἐπετάσθην·
ἐκεῖνοι δὲ ὑπήντησαν καὶ ἤρξαντο τοῦ κρούειν·
ἐκεῖνοι μὲν μοὶ ἔκρουον, ἐξήρχοντο οἱ κτύποι,
ὅσους δὲ ῥάβδος ἡ ἐμὴ ἔφθασεν ἀπελάτας,
ζωῆς ἐν τούτοις λείψανον οὐδόλως ὑπελείφθη.
Πολλοὶ δὲ θέλοντες φυγεῖν, αὐτοὺς ἐγὼ προφθάνων,
(οὐ γὰρ ἐνίκησε ποτὲ ἐμὲ εἰς δρόμον ἵππος,
καὶ οὐ σεμνύνων ἑαυτὸν ταῦτα ἐπαγορεύω,
ἀλλ' ἵνα καταμάθετε τὰς δωρεὰς τοῦ πλάστου·)
τινὲς δ' ἐμὲ λανθάνοντες ἔφευγον εἰς τὰ δάση,
ὅμως ὀλίγῳ ἅπαντας θανάτῳ παρεδόμην·
ἕνα ζωγρήσας ἐξ αὐτῶν παρ' οὗ μαθεῖν ἐζήτων
τίνες ὑπῆρχον οἱ θρασεῖς παράφρονές τε νέοι,
οὓς καὶ μαθὼν ἐκ τῶν αὐτοῦ ὡς ἄγαν ἀριδήλως,

2020. ἀρματομένους. — 2022. ὀθώνη. — 2028. οὐκηδυῖα. — 2035. ἔφθασε τοῦ πυοσταφρη (sic). Je crois ma restitution admissible.

Ils ne savaient pas encore qui je suis ; mais la jouvencelle, radieuse fille du soleil, voyant soudain ces gens armés, tous à cheval, crut à leurs paroles, et, grandement effrayée, elle se couvrit le visage de son voile et courut dans la tente, en proie à une vive terreur ; puis elle me dit : « Mon maître, ô mon âme, je ne puis parler, la peur a complétement paralysé ma voix ; nous allons être séparés, et je ne me soutiens plus moi-même. » Et, moi, je lui dis : « O mon âme, cesse de penser en ton esprit, comme si tu ne me connaissais pas ; car ceux que le divin Roi, le créateur de toutes choses, a unis, des myriades d'hommes ne sauraient les séparer. »

Comment Akritas vainquit complétement les apélates.

Je pris aussitôt ma massue et mon bouclier à main, et, du sommet de la colline, je me ruai sur eux, comme un aigle sur les perdrix. Ils vinrent à ma rencontre et commencèrent à frapper ; les coups qu'ils m'assénaient tombaient drus. Mais tous les apélates qu'atteignit ma massue, il ne leur resta pas un souffle de vie. J'en rejoignis beaucoup qui voulaient fuir (car jamais un cheval ne m'a vaincu à la course, et, si je vous le dis, ce n'est pas pour en tirer vanité, mais afin que vous connaissiez les dons du créateur). Quelques-uns s'échappèrent et s'enfuirent dans les bois, mais je les eus bientôt tous mis à mort. Ayant fait l'un d'eux prisonnier, je cherchai à savoir par lui quels

ἐφόνευσα καὶ τὸν αὐτόν, ἐκ τοῦ θυμοῦ πῦρ πνέων.
Εἶθ' οὕτως ῥίπτω τὸ ῥαβδὶν καὶ τὸ χειροσκουτάριν,
καὶ σείων τὰ μανίκια, ἠρχόμην πρὸς τὴν τένταν.
Ἡ κόρη δέ, ὡς εἶδέ με μόνον περιλειφθέντα,
ἐξῆλθεν εἰς ἀπάντησιν χαρᾶς ἐμπεπλησμένη,
ῥοδόσταμά μοι ἔνιπτεν μετὰ χειρῶν τῶν δύο,
φιλοῦσά μου τὴν δεξιὰν καὶ ζῆν ἐπευχομένη.
Περί.....

* * * * * *

« Καὶ γὰρ εἰς ὃν εἰργάσαντο πεπτώκασίν τε βόθρον. » (F. 58.)
Οἱ δὲ ταῦτα ἀκούσαντες ἀλλήλοις ἐθεώρουν
τοιάδε ψιθυρίζοντες χείλη κινοῦντες μόνον·
« μὴ ἔνι οὗτος ὁ Διγενής, ὃν λέγουσιν Ἀκρίτην;
χρὴ νὰ τὸν δοκιμάσωμεν, νὰ τὸν βεβαιωθῶμεν. »
Καὶ λέγει μοι ὁ πρόκριτος· « πῶς ἔχομεν πιστεῦσαι
ὅτι μόνος καὶ ἄοπλος, πεζός, καθάπερ λέγεις,
σὺ μετ' αὐτῶν ἐτόλμησας μάχην ἐπισυνάψαι;
ἡμεῖς γὰρ οὓς γυρεύομεν, τὸν ἀριθμὸν ὑπῆρχον
ἄνδρες ὡς τριακόσιοι ἅπαντες ἀπελάται,
οὓς εἴχομεν δοκιμαστοὺς ἐν τάξει τοῦ πολέμου·
ἀλλ', εἴπερ λέγεις ἀληθῶς, φάνηθι ἐκ τῶν ἔργων,
ἕνα ἔκλεξον ἀφ' ἡμῶν ὃν βούλει νεανίαν,
καὶ μονομάχησον αὐτὸν καὶ γνώσωμεν εὐθέως. »
ἐγὼ δὲ ἐμειδίασα ταῦτα ἐκείνοις φάσκων·
« ἐγὼ μονογενής εἰμι καὶ μόνος διατρίβω,
ἀφ' ὃ ἠρξάμην πολεμεῖν εἰς ἕνα οὐκ ἀπῆλθον. »

2053. Ici, comme il est facile de le voir, un folio du ms. a été déchiré; il manque donc une trentaine de vers. Au bas du folio 57, *verso*, M. Sabbas Ioannidis a écrit de sa main : λείπει σελίς. Quant à περί, c'est peut-être le premier mot du titre qui se trouvait au commencement du folio disparu. — 2054. εἰργάσαντα. βόθ (le reste est effacé). — 2056. τιάδε. — 2060. παιζός. — 2068. ἐμιδίασα.

étaient ces jeunes gens audacieux et fous. Et, ayant tiré de cet homme des renseignements précis, je le tuai aussi, tant j'étais enflammé de colère. Ensuite je jetai ma massue et mon bouclier à poignée, et, en secouant mes manches, je me rendis dans ma tente.

La jouvencelle, me voyant resté seul, vint à ma rencontre, remplie de joie, et, de ses deux mains, elle m'aspergeait d'eau de roses, m'embrassant la main droite et me souhaitant une longue vie. Sur.....

Lacune.

« Et ils tombèrent dans la fosse creusée par eux. »

En entendant cela, ils se regardaient les uns les autres, remuant les lèvres et murmurant ceci : « Ne serait-ce point Digénis, qu'on appelle Akritas ? Mettons-le donc à l'épreuve, afin de nous en assurer. »

Et le chef me dit : « Comment pouvons-nous croire que, seul, sans armes et à pied, comme tu le dis, tu as osé engager le combat avec eux ? Car ceux que nous cherchons étaient au nombre de trois cents hommes, tous apélates, qui ont fait leurs preuves en bataille rangée. Mais, si tu dis la vérité, prouve-le par tes actes. Prends parmi nous un pallikare à ton choix et bats-toi en duel avec lui. De cette façon, nous saurons promptement à quoi nous en tenir. »

Pour moi, je me mis à sourire et je leur répliquai : « Je suis fils unique et je vis seul, mais, depuis que j'ai commencé à guerroyer, je n'ai encore attaqué personne isolément. »

'Εξήγησις τοῦ Ἀκρίτου περὶ τοῦ Ἀγκύλα.

« Καὶ ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν εἰς ἀνδραγάθημά μου,
φαρὶν ἐκαβαλλίκευσα, ἐξέβην εἰς τὸν κάμπον,
νεώτερον ὑπήντησα ἐν Μεσοποταμίᾳ,
πανεπιτήδειον, εὔνοστον, ἄγαν ἀνδρειωμένον·
φαρὶν αὐτοῦ μὲ ἤρεσεν ὅπως αὐτὸ ἐπάρω,
τὸ βλέμμα εἶχεν εἰς φαρὶν ὁ νέος εἰς ἐμέ γαρ·
ἦν δὲ καὶ μᾶλλον εὔθειος, ἄγαν ἀνδρειωμένος,
ὀλίγον μοὶ ἐπέλαθεν, δέδωκέ μοι ῥαβδέαν,
καὶ μετ' αὐτοῦ τοῦ κρούσματος ἀπῆρε τὸ ῥαβδίν μου,
καὶ γράμματά μοι ἔγραψεν ἄνω αἱματωμένα,
καὶ τῶν γραμμάτων ἡ ἀρχὴ ἦτον ὁ λόγος οὗτος·
« 'Ακρίτα, μὴ τὸ λυπηθῇς, μηδὲ καρδιὰν πονέσῃς,
ἐγὼ γὰρ ὁ ἐκ πόδι σου ὁ λέων ὁ 'Αγκύλας·
ἐγὼ διὰ σὲ ἐλήλυθα, δουλειὰν ἄλλην οὐκ εἶχον,
τὸ ζήτημά μου ἐπλήρωσα καὶ τὴν εὐχήν σου, 'Ακρίτα.
Μᾶλλον καὶ διηγήθητι τοὺς ἀπελάτας ὅλους
ὅτι 'Αγκύλας δέδωκεν ῥαβδέαν με μεγάλην,
καὶ ὅλως οὐκ ἐθανάτωσε τοιοῦτος ἀνδρειωμένος. » (F. 59.)
« Τοῦτο ἐστὶ τὸ σύγγραμμα τοῦ θαυμαστοῦ 'Αγκύλα,
καὶ μέλλω διηγήσασθαι τί ἔπαθεν ἐκεῖνος.
Πηδῶ, ἐκαβαλλίκευσα καὶ τὸ ῥαβδίν μου ἀπῆρα,
ἀπῆλθον εἰς τὴν τέντα μου μετὰ σφοδροῦ τοῦ πόνου,
σκάλα βαλὼν ἐπέζευσα τὸν θαυμαστόν μου γρίβαν,

2071. εἰμὶ μιᾶ. — 2072. ἐκαβαλίκευσα. — 2074. πανεπητήδειον. ἀνδριομένον. — 2078. ῥαβδαίαν. — 2082. λυπηθείς. — 2084. δουλίαν. — 2087. ῥαβδαίαν. — 2088. ἀνδρειομένος.— 2089. σύγγραμα.— 2091. ἐκαβαλίκευσα. Ce verbe est partout écrit avec un seul λ. — 2093. ἐπαίζευσα.

Récit d'Akritas concernant Ankylas.

« Un jour, dans une de mes expéditions, je montai à cheval et me rendis dans la plaine. En Mésopotamie, je fis la rencontre d'un jouvenceau bien dispos, de belle tournure, plein de bravoure, auquel il me plut de prendre son cheval. Ce jeune homme portait alternativement ses regards sur son coursier et sur moi-même. Très-vaillant et très-alerte, il fit un léger écart et m'asséna un coup de sa massue, et de ce coup il m'enleva la mienne, sur laquelle il traça avec du sang des lettres formant une missive qui commençait par ces mots : « Ne te chagrine pas, Akritas, et bannis de ton cœur toute tristesse. Je suis ton serviteur, le lion Ankylas. C'est pour toi que je suis venu, je n'avais pas autre chose à faire ; j'ai accompli mon dessein et ton vœu également, Akritas. Raconte donc à tous les apélates qu'Ankylas t'a donné un grand coup de massue et que ce brave ne t'a pas tout-à-fait tué. »

« Voilà ce que m'écrivit le célèbre Ankylas, et je vais vous raconter le châtiment que je lui infligeai. Je m'élance sur mon cheval, je reprends ma massue, et je retourne dans ma tente, en proie à une violente douleur ; à l'aide des étriers, je descends de mon merveilleux cheval gris, et je

τὰ ἐξ αἱμάτων γράμματα ἀνέγνωσα τῆς ῥάβδου
ἐννοιαζόμην πάντοτε πῶς νὰ τὸν ἀποδώσω.
Χρόνον οὐκοῦν ἐπλήρωσα καὶ εἷλκέ με ὁ πόνος,
καί, μετὰ τὴν συμπλήρωσιν τοῦ ἐναντίου χρόνου,
καθ' ἑαυτὸν ἐνόμισα νὰ τὸν ἀνταποδώσω
τὸ τῆς ῥαβδέας χρέος τε ὡσαύτως καὶ γραμμάτων
Ἀγκύλαν τὸν θαυμάσιον καὶ ἄγαν ἀνδρειωμένον.
Πηδῶ, ἐκαβαλλίκευσα τὸν θαυμαστὸν τὸν μοῦντον,
ὃν ἐπεθάρρουν πάντοτε εἰς τὰς ἀνδραγαθίας·
ἀπῆρα τὸ σκουτάριν μου ὁμοιῶς καὶ τὴν θαμποῦραν,
καὶ τὸ λιτόν μου τὸ ῥαβδίν, καὶ ὑπάγω εἰς τὸν ἀγῶνα,
καί, ὅταν ἐπλησίασα οἶκον τὸν τούτου, τότε
ἔκρουον τὴν θαμποῦράν μου καὶ κηλαδεῖν ἠρξάμην,
ἀηδονικὰ ἐλάλησα, πάντας ὑπερεκπλήττων·
ἀρχὴ τοῦ μελῳδήματος ἦτον ὁ λόγος οὗτος·
« εἰς ταῦτα τὰ λαγκάδια καὶ ταύτας τὰς κλεισούρας,
καὶ εἰς ταῦτα τὰ κατάπετρα καλὰς ῥαβδεὰς ἀνδρείους
χαρίζουσιν οἱ εὐγενεῖς καὶ μᾶλλον ἀνδρειωμένοι·
ἐδάνεισαν κ' ἐμὲ ῥαβδεὰν ἄγαν ἀνδρειωμένην,
κἀγὼ τὸ χρέος δέδοικα πάμπολλα κατ' ἀξίαν
καὶ βούλομαι ἀπόδωσιν ἐργάσασθαι δικαίαν·
ὧδε λοιπὸν ἐλήλυθα τοῦ ἀποδώσειν ταύτην. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης, κρούσας τὸν Ἀγκύλαν μετὰ τῆς ῥάβδου ἐν τῇ κεφαλῇ, ἐθανάτωσεν αὐτόν.

« Ἀγκύλας δέ, ὡς ἤκουσε ταῦτα μὲ προσφωνοῦντα,
καὶ πρὸς τὸ θάρρος τὸ πολὺ τῆς συνηθείας τούτου,

2095. ἀποδόσω. — 2098. ἐνόμησα. ἀνταποδόσω. — 2099. ῥαβδαίας, et toujours ainsi. — 2100. ἀνδριομένον. — 2102. ἐπεθάρουν. ἀνδραγαθείας. — 2104. λυτόν. — 2111. ἀνδρειομένοι. — 2112. καί. ἀνδρειομένην. — 2113. πάμπολα.

lis ce qui était écrit avec du sang sur ma massue. Le souci de ma vengeance m'obsédait continuellement.

« J'attendis donc une année, dévoré par le chagrin, et, après que l'année fut arrivée à sa fin, je résolus à part moi de payer à l'illustre et vaillant Ankylas la dette du coup de massue, ainsi que celle de la lettre.

« Je m'élance sur le dos de mon admirable bai brun, le cheval qui avait toujours ma confiance dans mes prouesses. Je prends mon bouclier, ma lyre et ma massue simple, puis je pars pour la lutte.

« Arrivé près de la demeure d'Ankylas, je frappai sur ma lyre et je me mis à chanter. Je chantai comme un rossignol, remplissant tout le monde d'admiration, et ma chanson débutait par ces paroles : « Dans ces vallons, dans ces défilés, dans ces endroits rocheux, les nobles et vaillants hommes donnent aux braves de bons coups de massue ; l'un d'eux m'a prêté un violent coup de massue ; c'est une dette qui me tourmente beaucoup, et avec justice. Je veux la payer intégralement, et je suis venu ici pour m'en acquitter. »

Comment Akritas frappa de sa massue Ankylas à la tête et le tua.

« Ankylas, ayant entendu mes paroles à son adresse, et rempli, comme à son habitude, d'une excessive confiance

ἐλάλησε τὸ ἱππάριον, ἐπάνω μου κατέβη·
τὸν μοῦντόν μου ἐπηλάλησα, ἠρξάμην τοῦτον κρούειν,
μικρὰν ῥαβδεὰν τὸν ἔδωκα ἐπάνω εἰς τὸ μετῶπιν,
αὐτίκα ηὑρέθη ἄφωνος, πεσὼν ἐκ τοῦ φαρίου·
εὐθὺς δ' ἐγὼ ἐπέζευσα, κρατῶ νὰ τὸν ἐγείρω,
στενάξας δ' ὁ νεώτερος ἐξέπνευσεν εὐθέως. (F. 60.)
« Σὺ δὲ λοιπόν, Φιλόπαππε, οὕτως μὲ συντυγχαίνεις;
ὑπάγετε, πεζεύσατε, δεῦτε οἱ τρεῖς εἰς ἕνα,
εἰ δ' ἴσως καὶ αἰσχύνεσθε, δεῦτε μετὰ τῶν ἵππων,
καὶ ἐκ τῶν ἔργων μάθετε ποῖος ἐγὼ τυγχάνω·
καί, εἰ δοκεῖ, ἀρξώμεθα τῆς μάχης ἀπεντεῦθεν. »
Τοῦτο εἰπὼν καὶ ἀναστάς, λαμβάνω τὸ ῥαβδίον,
καὶ τὸ χειροσκουτάριον, ἐκεῖ γὰρ εἶχον ταῦτα·
καί, πρὸς ὀλίγον ἐξελθών, ἔφην αὐτοῖς μεγάλως·
« ἄρχοντες, ὡς κελεύετε, ἕτοιμος γὰρ τυγχάνω. »
Τούτων ὁ πρῶτος ἔφησεν· « ὡς λέγεις οὐ ποιοῦμεν,
ἡμεῖς τύπον οὐκ ἔχομεν ἐλθεῖν οἱ τρεῖς εἰς ἕνα,
οἳ καὶ θαρροῦντες τοῦ νικᾶν ἕκαστος χιλιάδας·
ἐγὼ γὰρ ὁ Φιλόπαππος εἰμὶ ὅνπερ ἀκούεις,
Ἰωαννίκιος οὗτος δὲ καὶ Κίνναμος ὁ τρίτος·
οὐκοῦν καὶ αἰσχυνόμεθα τοῦ πολεμῆσαι ἕνα,
ἀλλ' ἐπιλέξου ἀφ' ἡμῶν οἷον αὐτὸς κελεύεις,
καὶ ἔκτοτε γνωρίσωμεν ἀλήθειαν τὴν πᾶσαν. »
Κἀγὼ δὲ ἔφην πρὸς αὐτούς· « δεῦτε λοιπὸν ὁ πρῶτος. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Φιλόπαππος ἔκρουσε τὸν Ἀκρίτην σπαθέαν εἰς τὸ σάκκος πεζοὶ ὄντες.

Εὐθὺς δὲ ὁ Φιλόπαππος κατῆλθεν ἐκ τοῦ ἵππου,
καὶ τὸ σπαθὶν ἀράμενος εὐθὺς ὡσὰν ἀσπίδα

2120. μετόπιν. — 2121. πεσόν. — 2124. συντυχένεις. — 2126. αἰσχύνεσθαι. — 2137. ἰωαννάκιος. κίναμος. — Titre. φιλόπαππους. σάκος.

en lui-même, excita son cheval et fondit sur moi. J'excitai pareillement mon bai brun, et je commençai à frapper Ankylas. Je lui assénai un léger coup de massue sur le front, et aussitôt il demeura sans voix et tomba de cheval. Ayant incontinent mis pied à terre, je prends le jouvenceau pour le relever, mais il poussa un soupir et expira sur-le-champ.

« Et c'est toi, Philopappos, qui me parles de la sorte ? Allez, mettez pied à terre, venez trois contre un ; et, à moins peut-être que vous n'ayez honte, venez avec vos chevaux, et vous apprendrez par mes actes qui je suis ; et, si bon vous semble, commençons sur l'heure à combattre. »

Je parlai ainsi, puis je me levai, je pris ma massue, mon bouclier muni d'une poignée, car j'avais là ces armes ; ensuite, m'étant un peu avancé, je leur dis d'une voix forte : « A vos ordres, seigneurs, je suis prêt. »

Le premier d'entre eux me répondit : « Nous n'agirons pas comme tu le dis ; nous n'avons pas pour principe de marcher trois contre un, nous qui avons l'assurance de vaincre chacun des milliers d'hommes. Car, tu as entendu parler de moi, je suis Philopappos ; celui-ci est Joannikios, et le troisième est Cinnamos. Nous aurions honte de combattre un seul adversaire ; mais choisis entre nous celui que tu voudras, et alors nous connaîtrons toute la vérité. »

Et moi, je lui répliquai : « Venez donc le premier. »

Comment, dans un combat à pied, Philopappos donna un coup d'épée sur le bouclier d'Akritas.

Philopappos descendit aussitôt de son cheval, et, l'épée en main, farouche, il s'avança vers moi, comme un aspic.

τρανῶς εἰσῆλθεν εἰς ἐμὲ πτοῆσαί με ἐλπίζων,
ὡς λέων ὠρυόμενος, ὡς δράκων τε συρίζων·
εἶχε καὶ γὰρ ὡς ἀληθῶς ὁρμὴν ἀνδρειοτάτην.
σπαθέαν οὖν μοὶ δέδωκεν καλὴν εἰς τὸ σκουτάριν,
ἐν τῇ χειρὶ τὸ κράτημα μόνον μοὶ ὑπελείφθη.
Οἱ δύο ἐξεφώνησαν ἄντικρυς καθορῶντες·
« καὶ ἄλλην μίαν, Φιλόπαππε, γεροντικὴν ἐπίθες. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίκης ἐνίκησε τὸν Φιλόπαππον μετὰ τῆς ῥάβδου.

Ὁ δὲ αὖθις βουλόμενος σπαθίον ἀνατεῖναι
ἐγὼ ὠπισθαπόδησα μικρὸν ἀναποδήσας
τῇ ῥάβδῳ διακέφαλα τοῦτον ἐγὼ πατάσσω,
καί, εἰ μὴ ταύτην ἔσκεπε διόλου τὸ σκουτάριν,
σῷον οὐκ ἔμενεν ὀστοῦν ἐν ταύτῃ τὸ παράπαν·
ὅμως ὁ γέρων ζαλισθεὶς ἐπὶ πολὺ τρομάξας, (F. 61.)
καὶ μυκησάμενος ὡς βοῦς ἐπὶ τὴν γῆν ἡπλώθη.
Τοῦτον δὲ θεασάμενοι οἱ ἕτεροι, ὡς εἶχον
δυνάμεως, ἐπάνω μου ὥρμησαν μετὰ ἵππων,
καὶ μηδαμῶς αἰδούμενοι ὡς πρώην ἐκαυχῶντο·
τούτων ὡς εἶδον τὴν ὁρμήν, ἁρπάζω τὸ σκουτάριν
ἐκ τῶν χειρῶν τοῦ γέροντος, καὶ πρὸς αὐτοὺς ἐκτρέχω,
καὶ γινομένης συμπλοκῆς, πολέμου τε ἐνστάτου,
οἱ δύο μοι ἐπέπεσον ὡς κύνες ἠνδρειωμένοι,
ὄπισθεν μὲν ὁ Κίνναμος ἔσπευδε τοῦ λαθεῖν με·
εἰς δὲ τὸ κρούειν καὶ δέχεσθαι μάλα λαμπρῶς εἰκότως
Ἰωαννίκιον εὕρισκον τὸν πρῶτον καὶ ἀνδρεῖον,

2145. ὀρυόμενος. — 2148. ὑπελείφθη. — 2150. ἐπίθι. — 2152. ὀπισθαπόδησα. — 2154. εἰμί. — 2157. μηκυσάμενος. — 2161. τοῦτον. — 2164. ἠνδριομένοι. — 2165. κίναμος. — 2167. Ἰωαννάκιον.

dans l'espoir de m'effrayer, rugissant comme un lion, sifflant comme un dragon. Son attaque fut vraiment très-courageuse ; il me porta un bon coup d'épée sur mon bouclier, dont la poignée seule me resta dans la main. Les deux témoins de la lutte s'écrièrent : « Philopappos, ajoutes-y encore le coup du vieillard ! »

Comment Akritas armé de sa massue vainquit Philopappos.

Et, comme il voulait lever de nouveau son épée, je fis un léger mouvement de retraite et je le frappai d'un coup de massue à la tête, dont pas un seul os ne fût demeuré intact s'il ne se l'était entièrement couverte avec son bouclier. Mais le vieillard, étourdi et fort effrayé, et mugissant comme un bœuf, tomba étendu par terre. A cette vue, les autres fondirent sur moi de toutes leurs forces, à cheval, et cela sans en avoir honte, comme ils s'étaient vantés auparavant.

Les voyant s'élancer, je saisis le bouclier des mains du vieillard et je cours sur eux. Un engagement ayant lieu ainsi qu'un combat acharné, ils tombèrent tous deux sur moi comme des chiens courageux.

Cinnamos m'attaqua par derrière afin de m'éviter. Mais à porter les coups et à les parer, je trouve que Joannikios

εἶδον καὶ γὰρ πολεμιστὰς ἐν ἀληθείᾳ δοκίμους ·
τὴν κόρην δὲ ἐφώνησα ταύτην εἰκότως οὕτως ·
« οὗτοι εἰσὶν οἱ θέλοντες κρούειν τε καὶ λαμβάνειν. »
Τὸν Ἰωαννίκιον ἔβλεπον μήπως κρυπτῶς μοὶ δώσῃ,
ἀλλ' οὐδαμῶς οὐκ ἴσχυσεν ἐμοὶ περιγενέσθαι
τίς ἐκ τῶν δύο τῶν λαμπρῶν ἐκείνων τῶν ἀνδρείων ·
καὶ γὰρ ἡνίκα τὴν ἐμὴν ῥάβδον ἐτιναξάμην,
ἔφυγον ὡσεὶ πρόβατα ἀπὸ προσώπου λύκου ·
καὶ αὖθις πάλιν ἤρχοντο, ὡς κύνες ὑλακτοῦντες,
ὡς οὕτως δὲ ἐγένετο ἐφ' ὥραν οὐκ ὀλίγην.
Ἡ κόρη μου κατέλαβεν, πλὴν ἵστατο μακρόθεν,
ἄντικρυς ἐν ἐπίτηδες τοῦ παρ' ἐμοὶ ὁρᾶσθαι ·
ὡς εἶδε δὲ κυκλοῦντάς με τοὺς δύο ὡσὰν κύνας,
λόγον ἐμοὶ ἐπίκουρον ἐτόξευσεν εἰποῦσα ·
« ἀνδρίζου, ὦ παμφίλτατε ». Εὐθὺς δὲ σὺν τῷ λόγῳ
ἰσχὺν ἀναλαβόμενος τὸ ῥῆμα τῆς φιλτάτης,

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἐνίκησε τὸν Ἰωαννίκιον καβαλλάριν.

Τὸν Ἰωαννίκιον ἔκρουσα ἄνωθεν τοῦ ἀγκῶνος
ἐν τῇ χειρὶ τῇ δεξιᾷ μετὰ μικρᾶς ἰσχύος,
ὀστέα συνετρίβησαν, ἡ χεὶρ ὅλη ἡπλώθη ·
ὀλίγον δέ μοι παρελθὼν πέπτωκεν ἐκ τοῦ ἵππου,
καὶ τὸ σπαθίον ἐπὶ γῆς ἔπεσε παραχρῆμα,
ὁ πόνος γὰρ ἐδάμαζε, συνεπιὼν αὐτίκα
ἐκ τῆς χειρὸς τὸν συντριμμόν · ἠκούμβησεν εἰς πέτραν.
Τοῦτον ἰδὼν ὁ Κίνναμος ἔτυψε τὸ φαρίν του, (F. 62.)

2171. ἰωαννάκιον. — 2175. ἔφυγων. — 2176. οἰλακτοῦντες. — Titre. ἰωαννάκιον. καβαλάριν (partout avec un seul λ). — 2184. ἰωαννάκιον. — 2191. κίναμος.

fit preuve d'une valeur hors ligne, et j'ai vu des combattants vraiment habiles.

Je criai ceci à la jouvencelle : « Voici les gens qui veulent en venir aux mains avec moi. »

Je veillais à ce que Joannikios ne me frappât point à la dérobée, mais aucun des deux illustres et vaillants guerriers ne réussit à m'approcher, car, lorsque je brandissais ma massue, ils fuyaient comme des brebis à la vue du loup. Mais ils revinrent encore, comme des chiens aboyants, et cela dura ainsi une grande heure.

La jouvencelle se rendait compte du danger, et se tenait éloignée, mais de façon à voir ce qui se passait autour de moi. Quand elle vit les deux apélates m'entourer comme des chiens, elle me lança cette parole encourageante : « Du courage, mon bien-aimé ! » Ce mot de ma femme chérie me redonna des forces.

Comment Joannikios à cheval fut vaincu par Akritas.

Je frappai légèrement Joannikios au bras droit au-dessus du coude ; les os furent fracassés, et le bras retomba tout entier ; lui-même fut précipité de son cheval à quelques pas devant moi, et son épée roula à terre. Vaincu par la douleur que lui causait la fracture de son bras, il s'appuya sur un rocher. A cette vue, Cinnamos frappa son

καὶ μετὰ πάσης τῆς ὀργῆς ἐπάνω μου κατῆλθε,
τὴν χεῖρα ἐπετίναξεν, ἵνα σπαθεὰν μοὶ δώσῃ.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἐνίκησε τὸν Κίνναμον καβαλλάριν.

Καλὴν ῥαβδέαν ἔδωκα τὴν φάραν 'ς τὸ κεφάλιν,
καὶ μὲ τὸν καβαλλάριν της ἔπεσεν ἔμπροσθέν μου·
καὶ ἐγὼ τὸν ἐλάλησα· « μὴ πίπτῃς, ἀλλ' ἐγείρου·
καὶ γὰρ ἐγὼ οὐ θέλω σε κείμενον κρούειν ὅλως,
ἀλλὰ περισωρεύθητι, ἂν θέλῃς πάλιν ἔρχου. »
Γοργὸν δὲ διεγείρεται, πηδᾷ, καβαλλικεύει,
ἐπῆρε τὸ κοντάρι του, τρανῶς ἐπεγυρίσθη,
σύντομα ἐπηλάλησεν κονταρέα μοι δώσειν·
ἐκράτουν τὸ ῥαβδίτζιν μου, πάλιν ῥαβδεὰν τοῦ κρούω,
καὶ σύσσελλον τὸν ἔρριξα ἀπὸ τὴν φάραν κάτω,
τὸν ἀγκῶνα ἐφήπλωσεν εἰς τὴν γῆν ὡς κοτύλιν.
Ὡς εἶδεν ὁ Φιλόπαππος χαρίσμασι τοιούτοις,
εὖθυς ἐξεῖπε πρὸς ἐμέ· « νεώτερε καλέ μου,
τὸν πόλεμον κατάλειψον καὶ ποίησον ἀγάπην·
μᾶλλον ἂν καταδέχαιο δέξασθαι συμβουλήν μου
καὶ αναδέξαιο ἀρχὴν τῶν ἀπελάτων ὅλων,
ἔνθα κελεύεις ἅπαντας ὡς σοὺς καλοὺς οἰκέτας,
τὰ σὰ γὰρ καὶ πληρούμεθα ταξίδια συντόμως. »
Ὡς ταῦτα οὕτως ἤκουσα, ἠλέησα τοὺς ἑτέρους,
τόν τε Ἰωαννίκιον σὺν τῷ Κιννάμῳ ἅμα,
πραΰνουσι γὰρ τὸν θυμὸν ῥήματα τῆς θωπείας·
καὶ μειδιάσας πρὸς αὐτὸν μετ' εἰρωνείας ἔφην·

2193. ἐπετείναξεν. — Titre. κίναμον. — 2198. θέλεις. — 2200. ἐπεγειρίσθη. — 2203. σύσελον. — 2204. κοτίλην. — 2207. κατάληψον. — 2213. ἰωαννάκιον. κινάμω. — 2215. μηδιάσας. εἰρηναίας.

cheval, et, transporté de colère, il fondit sur moi, brandissant le bras pour me donner un coup d'épée.

Comment Cinnamos à cheval fut vaincu par Akritas.

Je donnai un bon coup de massue sur la tête de sa jument, et elle tomba devant moi avec son cavalier. Et moi, je criai à Cinnamos : « Ne tombe pas, mais relève-toi! Je ne veux pas te frapper gisant à terre. Mais ramasse-toi, et reviens de nouveau, si tu veux. »

Vite il se relève, saute à cheval, prend sa lance, se retourne fièrement, et se met aussitôt au galop pour venir me donner un coup de lance. Je tenais ma petite massue, je lui en assène un coup et je le renverse de sa jument avec la selle, et son bras retomba à terre.

Aussitôt que Philopappos les vit ainsi traités, il me dit : « Mon bon jouvenceau, cesse le combat et fais la paix. Bien plus, si tu veux recevoir un conseil de moi, prends le commandement de tous les apélates. Tous ici se tiennent à tes ordres comme de bons serviteurs. Nous nous empresserons d'exécuter ce qu'il te plaira de nous commander. »

Ayant entendu cela, j'eus pitié des autres, de Joannikios comme de Cinnamos, et je lui dis, avec un sourire ironi-

« Φιλόπαππε, ἐξύπνησας, καὶ ὄνειρά μοι λέγεις·
ἐπεὶ οὖν εἰς κατάνυξιν μετέστρεψε σὸν γῆρας,
ἀνάστα, λάβε τοὺς σὺν σοί, πορεύου ἔνθα βούλει,
οἰκείους ἔχων ὀφθαλμοὺς μάρτυρας τῶν πραχθέντων·
καὶ οὓς ζητεῖτε πίστευσον λέγουσι γὰρ ἀπάρτι
ἐξ ἡμετέρου ἀριθμοῦ κακῶς ἀναιρεθέντας·
ἄρχειν δὲ οὐκ ἐφίεμαι, ἀλλὰ διάγειν μόνος,
ἐπείπερ καὶ μονογενὴς πέφυκα τοῖς γονεῦσιν·
ὑμῖν γὰρ ἄρχειν ἔξεστι, καὶ συνεργεῖν ἀλλήλοις
ἐν οἷς ἔχετε δύναμιν, ποιεῖσθαι καὶ τὰ κούρση·
καὶ εἰ πολλάκις βούλεσθε πάλιν μὲ δοκιμάσαι.... »

* * * * * *

« Καὶ γὰρ πεντηκοστὸν ἐγὼ δεύτερον ἔτος ἄγω, (F. 63.)
πλείστας τε πόλεις ἔδραμον καὶ χώρας οὐκ ὀλίγας,
ἀλλ' ἅπασαι ἡττήθησαν, οἷα χορὸς ἀστέρων,
ἡνίκα τὰς ἀκτῖνας γὰρ ὁ ἥλιος προτείνει·
πόσας γὰρ τὰς περιφανεῖς ἃς πρότερον κατεῖδον,
ἀστέρων ἔχειν αἴγλην τε ταύτας ἐγὼ νομίζω·
ἡλίου δὲ λαμπρότερον ἐμφαίνει τὴν ὡραίαν,
τὴν παρ' ἐλπίδα σήμερον ἐξαίφνης μοι φανεῖσαν·
ἀλλὰ λοιπόν, παγκάλλιστε, θάρσει μεγάλως ἄγαν,
ὡς γαμετὴ τυγχάνει σου ἀπάρτι ἡ ὡραία·
ἀλλ' εἴπερ μοι ἀκούετε καὶ δέχεσθε βουλήν μου,
μὴ τὸ καταδεξώμεθα καὶ λάβῃ τοῦτο ἔθος,
μηδὲ ἀνεκδιήγητον ἐάσωμεν τὴν τόλμην,

2217. ἐπί. — 2221. ἀναιρεθέντες. — 2226. βούλεσθαι. Il y a après ce vers une lacune de deux feuillets au moins. Au bas de la page le mot ἐκ, par lequel commençait la page suivante, aujourd'hui perdue. — 2235. παγκάλιστε. — 2237. δέχεσθαι. — 2238. καταδεξόμεθα.

que : « Tu es éveillé et tu me racontes des songes, Philopappos! Mais, puisque ta vieillesse est venue à résipiscence, lève-toi, prends tes compagnons et va où tu voudras, maintenant que tes yeux ont été témoins de mes actions, et crois ceux qui te diront que les gens que vous cherchez ont été impitoyablement rayés du nombre des vivants. Je ne brigue pas le commandement, mais je veux vivre seul, puisque je suis l'unique fils de mes parents. C'est à vous autres qu'il convient d'exercer l'autorité, et aussi de vous prêter un mutuel secours dans ce qui est de votre domaine, c'est à vous de faire des incursions. Et, si vous voulez me mettre souvent à l'épreuve... »

Lacune.

« Je suis dans ma cinquante-deuxième année, et j'ai parcouru beaucoup de villes et de nombreuses provinces ; mais toutes les femmes sont vaincues [en beauté par l'épouse de Digénis], ainsi qu'une pléiade d'étoiles, quand le soleil darde ses rayons. Toutes celles que j'ai vues auparavant possédaient, je crois, l'éclat des étoiles, mais la belle qui m'est inopinément apparue en ce jour est plus resplendissante que le soleil. Du courage donc, charmant jouvenceau, du courage, dès maintenant la belle est ta femme. Mais si vous m'écoutez et si vous voulez mon avis, ne souffrons point qu'il prenne cette habitude, et ne laissons pas

ἀλλὰ φανοὺς ποιήσωμεν καὶ περισυσταθῶμεν·
ἀνταποδώσωμεν αὐτὸν ἀνταμοιβὴν δικαίαν,
καὶ γὰρ πέποιθα ἐγώ, τέκνα μου, οὐ μὴ πάντας ἀνέλῃ.»

Περὶ τοῦ πῶς οἱ περὶ τὸν Φιλόπαππον ἀπελάται ἀνήψαντες φανοὺς εἰς τὴν ἀκρώρειαν δι' ἀπελάτων.

Ἀνήλθοσαν εἰς τὸ φανόν, τὴν σύναξιν ποιοῦντες·
τῇ δὲ νυκτὶ ἐπὶ πολὺ πυρσοὺς ἐκδᾳδουχοῦντες,
οὐδεὶς ὑπῆρχε θεωρῶν κἀκείνους ἀπελάτης·
ὡσούτως οὖν ἐπὶ τρισὶν νυξί τε κοπιῶντες,
καὶ τὸ παράπαν οὐδὲ εἷς παρῆν τῶν δοκουμένων,
οἱ περὶ τὸν Φιλόπαππον ἄρχονται καταλέγειν·
«τί, γέρον ἀνδρικώτατε, κόπους ἡμῖν παρέχεις;
οὐκ εἴληφας τὸ πάμπιστον ἡμῶν τῆς εὐτολμίας
ἐξ ὧν εἶδας ἀριστειῶν, ἐπάθλων τε μεγίστων,
τῶν τελεσθέντων ἐξ ἡμῶν ἐν ἱκανοῖς πολέμοις;
οὐ γὰρ ἐθαύμασας πολλὰ ἡμῶν ὡς ἀηττήτους,
τὰς παραδόξους καθορῶν ἀεὶ ἀνδραγαθίας,
καὶ παρ' αὐτοῦ ἡττήθημεν ὡς ἄπειροι πολέμου,
περὶ ἐκείνων ἀπιστεῖς μὴ ὑπ' αὐτοῦ κτανθῆναι;
ἀλλ', εἰ κελεύεις, ἄκουσον βουλεύματος σῶν τέκνων,
μὴ καταλείψωμεν πολλοὺς καὶ ἀνηνύτους μόχθους·
ἄπελθε οὖν πρὸς Μαξιμώ, ἡμῶν τὴν συγγενίδα,
καὶ παρακάλεσον αὐτὴν ἡμῶν συμβοηθῆσαι, (F. 64.)
ὅπως αὐτὸν ἐκπέσωμεν ἀνόητα τὴν νύκτα,
καὶ ἴσως νὰ περιφυρθῇ καὶ οὐ μὴ καβαλλικεύσῃ,
καὶ ἀναστείλωμεν αὐτοῦ τὴν πάντολμον ἀνδρείαν·

2241. ἀνταποδάσομεν. — Titre. ἀκρόρειαν. — 2248. τῶν. — 2249. γέρων. — 2254. ἀνδραγαθείας. — 2258. ἀνηνήτους. — 2260. συνβοηθῆσαι.

son audace impunie ; mais allumons des fanaux, réunissons-nous et donnons-lui la récompense qu'il mérite, car je suis persuadé, mes enfants, qu'il ne nous exterminera pas tous. »

Comment les apélates de Philopappos allumèrent des fanaux sur les hauteurs.

Ils montèrent à la vigie afin d'opérer le rassemblement, et tinrent toute la nuit des torches allumées ; mais pas un apélate ne les aperçut, de sorte que, après trois nuits de fatigues, absolument aucun de ceux qu'on attendait n'était présent. Les gens de Philopappos commencèrent alors à murmurer : « Pourquoi, valeureux vieillard, nous avoir imposé une pareille besogne ? Ne t'avons-nous pas prouvé notre vaillance par les exploits que nous avons accomplis sous tes yeux, en tant de combats ? N'as-tu pas été bien étonné que, nous les invincibles dont tu avais coutume de voir les prouesses extraordinaires, nous ayons été vaincus par lui, comme des gens sans expérience des combats? Tu ne croiras rien de ce que nous disons, si nous ne sommes pas tués par lui. Mais, si tu le permets, écoute un conseil de tes enfants. Après tant de fatigues, il nous faut vaincre ; va donc trouver notre parente Maximo, prie-la de nous prêter secours, afin que nous fondions sur Akritas, la nuit, à l'improviste, et que, cerné, il ne puisse monter à cheval. Peut-être paralyserons-nous ainsi son audacieuse

εἰ δ' ἴσως καὶ καθίσειεν εἰς τὸ αὐτοῦ ἱππάριν,
πάλιν νὰ ἀποδράσωμεν καὶ πάντας μὴ ἀνέλῃ. »
Καὶ ἤρεσεν ἡ συμβουλὴ τῷ γέροντι ἀσμένως·
εὐθὺς τῷ ἵππῳ ἐπιβάς, πρὸς Μαξιμὼ ἀπῄει.
Αὕτη δὲ ἦν ἀπόγονον, ὡς ἐδιδάχθην, ὄντως
τῶν Ἀμαζόνων γυναικῶν ἐκείνων τῶν ἀνδρείων,
ἃς βασιλεὺς Ἀλέξανδρος ἤγαγεν ἐκ Βραχμάνων·
εἶχε δὲ τὴν ἐνέργειαν μεγίστην ἐκ προγόνων,
βίον ἀεὶ τὸν πόλεμον ὡσαύτως ἡγουμένη.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Φιλόπαππος ἀπῄει εἰς Μαξιμώ, καὶ ὁμιλεῖ αὐτῆς τὰ συμβάντα.

Πρὸς ταύτην ὁ Φιλόπαππος γενόμενος, ὡς ἔφην,
ἠσπάζετό τε προσηνῶς· « πῶς ἔχεις », ἐπερώτα·
τῆς δὲ εἰπούσης· « ζῶ καλῶς, τῇ τοῦ θεοῦ προνοίᾳ,
σὺ δέ, μοὶ ὦ παγκάλλιστε, πῶς ἔχεις μετὰ τέκνων,
καὶ ὅτου χάριν πρὸς ἡμᾶς τούτων χωρὶς παρῆκες; »
Αὖθις ὁ γέρων ἔφησε τάδε, οὐκ ἀληθεύων·
« οἱ παῖδές μου, κυρία μου, οἱ ἄγαν μοὶ φιλτάτοι
καλῶς ἔχουσι σὺν θεῷ· ἀπῆλθον εἰς τὰς ἄκρας,
σπεύδοντες τοὺς ὁλοσχερῶς ἀτάκτους ἀφανίσαι.
Τῶνδε κἀγὼ ἀπολυθείς, χάριν ἀναπαυθῆναι
καὶ μᾶλλον οἰκονομικῶς θεοῦ συνευδοκοῦντος,
εἰς τοῦ καλοῦ ἀνεύρεσιν καὶ ἀντιμίσθου δῶρον,
ὡς γὰρ οὐκ ἦν μὲ τέλεον πώποτε ἠρεμῆσαι,
μετὰ τὴν ὑποχώρησιν τῶν τέκνων μου φιλτάτων,
μόνος τοῦ ἵππου ἐπιβάς, ἀνέτρεχον τὰς ἄκρας,
τοὺς πόρους τε ἐσκόπευον διὰ τοὺς ἐναντίους·

Titre. ὡμιλεῖ. — 2276. παγκάλιστε. — 2286. καὶ μετά.

vaillance, mais si, par hasard, il est à cheval, nous fuirons de nouveau, afin qu'il ne nous tue pas tous. »

Ces conseils plurent beaucoup au vieillard ; il monta aussitôt à cheval pour aller trouver Maximo. Cette femme descendait, ainsi que je l'ai appris, de ces vaillantes Amazones que le roi Alexandre avait amenées du pays des Brahmanes. Elle possédait la très-grande énergie de sa race et passait sa vie à combattre.

Comment Philopappos se rendit auprès de Maximo et lui raconta ce qui avait eu lieu.

Arrivé auprès de Maximo, Philopappos la salua humblement : « Comment vas-tu ? » lui demanda-t-il. Celle-ci lui répondit : « Je me porte bien, grâce à Dieu. Et toi, mon très-cher, comment te portes-tu, toi et tes enfants? Pour quel motif es-tu venu sans eux auprès de moi ? » Le vieillard lui répondit, en déguisant la vérité : « Ma dame, mes enfants chéris se portent parfaitement, Dieu merci. Ils se sont rendus aux frontières, où ils s'efforcent d'exterminer totalement les irréguliers. Une fois séparé d'eux, et désirant prendre du repos, je me mis à la recherche de quelque bonne aubaine, avec la faveur et la protection de Dieu. Mais, comme il m'était impossible de rester dans une inaction complète, je montai à cheval, après le départ de mes enfants chéris, et je me mis à parcourir seul les frontières, surveillant les passages par crainte des ennemis.

ὡς ἦλθον δὲ ἐν τῇ ὁδῷ τῇ λεγομένῃ Τρώσει,
πρὸς μέρος τὸ εὐώνυμον ἐν τῷ δασεῖ λειμῶνι,
θήραμά τι ἐνέτυχον, χρυσοῦ τιμιωτέραν
κόρην, οἵαν οὐδέποτε εἶδον οἱ ὀφθαλμοί μου.
Εἶχε φαιδρότητα λαμπράν, ἀμήχανον τὸ κάλλος,
ἐξ ὀφθαλμῶν ἀπόρρητον τὴν χάριν κεκτημένην, (F. 65.)
ἔργον καὶ γὰρ ἐνθέατον τὴν ἡλικίαν εἶχεν,
καὶ θέλγει πάντων τὰς ψυχάς, εἰκὼν καθάπερ ἔμπνους·
ἔστι δέ, ὡς ἀνέμαθον, τοῦ Δούκα ἡ θυγάτηρ,
ἣν (λόγου ἠγγυώμεθα διὰ τοῦ σοῦ φιλτάτου
Ἰωαννικίου τοῦ χρυσοῦ καὶ ἄγαν ἀνδρειωμένου,)
ἕτερος δὲ παρέλαβεν, οὐκ οἶδα ποίῳ τρόπῳ,
καὶ μετ' αὐτῆς εὐφραίνεται νυνὶ ἐν τῷ λειμῶνι.
Καί, εἴπερ ὅλως συγγενὴς κήδεσαι τοῦ φιλτάτου,
ὑπὲρ αὐτοῦ κοπίασον, δέξαι καὶ ἀγρυπνίαν,
ἐξ ἔργων τὴν ἀγάπην σου βεβαίωσον, κυρία·
ὁ γὰρ προθύμως κοινωνῶν θλίψεσι τῶν φιλούντων,
ἐκεῖνος φίλος ἀληθὴς καὶ συγγενὴς ὑπάρχει. »
Τοιάδε ὁ Φιλόπαππος θωπευτικὰ φωνήσας,
διὰ παντὸς πειθήνιον τῇ Μαξιμῷ ποιεῖται,
καὶ γὰρ εὖ ἐξηπάτησεν φρόνημα γυναικεῖον.
Ὡς ἤκουσεν ἡ Μαξιμὼ τοῦ Φιλοπάππου λόγους,
αὐτίκα οὖν περιχαρῶς κράζει τὸν Μελεμέντζην,
ὃν εἶχε πρῶτον ἄγουρον, ἔξαρχον ἀπελάτων,
καὶ οὐδαμῶς ἠρώτησε τίς ὁ τὴν κόρην ἔχων,
καὶ μειδιῶσα πρὸς αὐτὸν ἐξεῖπε τερπομένη·
« ἔμαθες ὅτι ὁ θαυμαστὸς Φιλόπαππος ὁ γέρων
κυνῆγιν εὗρεν κάλλιστον ἀρτίως εἰς τὰς ἄκρας,

2291. θήραμα τί est bien la leçon du ms., et non θηράματι: — 2298. ἐγγιώμεθα: — 2299. ἀνδριομένου.

Parvenu à la route appelée Trôsis, j'aperçus sur ma gauche, dans une prairie touffue, une jeune fille plus précieuse que l'or; jamais mes yeux n'avaient vu pareil gibier. Splendidement belle d'une beauté dépourvue d'artifices, une grâce ineffable brillait dans ses yeux, sa taille était un chef-d'œuvre sorti des mains de Dieu, et, comme une vivante image, elle charmait tous les cœurs. J'ai appris qu'elle est fille de Ducas, et (je prends pour garant de mes paroles ton cher Joannikios, cet homme d'or, ce héros) elle a été, j'ignore comment, épousée par l'homme qui se divertit maintenant avec elle dans la prairie. Et, si tu as quelque souci de ta parenté avec ce brave Joannikios, mets-toi pour lui à l'œuvre, ne recule pas même devant les veilles, prouve ton affection par tes actes, ma dame. Car quiconque prend volontiers part aux chagrins de la personne qu'il aime, celui-là est un vrai parent, un vrai ami. »

Philopappos, en adressant à Maximo ces paroles flatteuses, réussit entièrement à la convaincre et n'eut pas de peine à circonvenir la sagesse d'une femme.

Après avoir entendu Philoppapos, Maximo appela aussitôt avec joie Mélémendzis, son premier pallikare, le capitaine de ses apélates.

Elle ne lui demanda pas à qui appartenait la jouvencelle, mais, souriante et gaie, elle lui dit : « Sais-tu que notre ami Philopappos a récemment trouvé aux frontières un gibier magnifique et qu'il nous invite à partir

καὶ κράζει ἡμᾶς τοῦ ἀπελθεῖν ὅπως μεταδληθῶμεν
καὶ τῆς χαρᾶς μεταλαβεῖν καὶ τῆς τρυφῆς ἐντεῦθεν;
ἄπελθε οὖν καὶ σύναξον τοὺς ἀπελάτας ὅλους,
ἐκ τῶν χιλιῶν τοὺς ἑκατὸν ἐπίλεξον ἀνδρείους,
οὕσπερ δοκίμους ἔχομεν εἰς τὰς μεγάλας βίας. »
Ὁ δὲ δεσποίνης πρόσταγμα μηδόλως ἀθετήσας,
ἀλλ' ἐν τῇ βίγλῃ ἀναβάς, ἐκείνῃ τῇ ἑσπέρᾳ,
καὶ ἐπιδείξας τοὺς φανούς, ἅπαντας συναθροίσας,
ἐκ τούτων ἐξεχώρισε τοὺς ἑκατὸν ἀνδρείους,
καὶ τούτους συμπαραλαβὼν εἰς Μαξιμὼ ἀπήει·
ἡ δὲ τὰς χρειὰς ἁπάσας τε καλῶς ἐναρματώσας,
αὐτοὺς λαβοῦσα ἡ Μαξιμὼ ἅμα τῷ Φιλοπάππῳ,
πρὸς μὲ καλῶς ἐξήρχοντο μετὰ τοῦ Μελεμέντζη· (F. 66.)
ἐν δὲ τῷ ἀναστήματι γενόμενοι τοῦ λόφου,
ὁ γηραιὸς τὸ σύνθημα τοῖς φίλοις ἐπιφαίνει,
φανοὺς ἐξάψας τῇ νυκτὶ τοῖς περὶ τῷ Κιννάμῳ,
καὶ μεθ' ἡμέρας καὶ αὐτοὶ ἦλθοσαν μετὰ τούτων,
ἀσμένως παρὰ Μαξιμοῦς λίαν ἀποδεχθέντες·
ἐτίμα γὰρ ὡς ἀγχιστὰς τούτους καὶ ὡς συμμάχους·
ὡς ἤδη πλησιάσαντες τοῦ ποταμοῦ τὴν ὄχθην,
ἄρχεται τοῦ δημηγορεῖν Φιλόπαππος τοιάδε·
« ὁ τόπος μέν, κυρία μου, ἔνθα τὴν κόρην εἶδον,
ὑπάρχει δυσκολώτατος καὶ στενωπὸς διόλου·
πάντες γὰρ ἂν ἀπέλθωμεν, κρότον ποιοῦμεν μέγα
καὶ γνωρισθῶμεν τῷ ἀνδρὶ φυλάσσοντι τὴν κόρην,
καί, πρὶν ἢ πλησιάσωμεν, κρύπτονται ἐν τῷ ἕλει.
Καί, ἀπὸ τότε τοιγαροῦν, ὡς μοὶ δοκεῖ, κυρία,
οὐδόλως ἐξισχύσωμεν τὸ θήραμα θηρεῦσαι,

2318. μεταβαλεῖν.— 2325. ἐξεχώρησε.— 2332. κυνάμω.— 2338. ἴδον.
— 2339. δυσκολότατος. — 2342. πλησιάσωμεν.

afin de partager la joie et les délices qu'il va en retirer? Va donc, rassemble tous les apélates, choisis entre mille les cent plus vaillants parmi ceux qui ont fait leurs preuves dans les affaires les plus difficiles. Ne néglige pas en quoi que ce soit ce que ta maîtresse te commande; monte ce soir même à la vigie, allume les fanaux, réunis nos gens et choisis parmi eux les cent plus braves. »

Après les avoir pris avec lui, Mélémendzis se rendit auprès de Maximo ; celle-ci leur donna des armes, et, accompagnée de Philopappos, de Mélémendzis et des apélates, elle vint vers moi.

Quand ils furent arrivés au sommet de la colline, le vieillard donna le mot d'ordre à ses amis et fit allumer les fanaux durant la nuit, afin de réunir les hommes de Cinnamos, qui, avec le jour, se joignirent aux siens.

Maximo les accueillit avec de grandes démonstrations de joie, car elle les honorait comme parents et comme alliés.

Ils s'avancèrent jusqu'au bord du fleuve, et Philopappos leur tint ce langage : « Ma dame, l'endroit où j'ai vu la jouvencelle est excessivement resserré et d'un accès très-difficile ; si nous nous mettons tous en route, nous allons faire beaucoup de bruit et être reconnus par l'homme qui veille sur la jouvencelle ; et, avant que nous soyons près d'eux, ils vont se cacher dans la forêt, et il me semble, ma dame, qu'il nous sera alors impossible d'atteindre notre gibier,

καὶ γένηται διακενὴς πάντων ἡμῶν ὁ κόπος.
Ἀλλ', εἴπερ βούλει, ὁδεύσωμεν δύο καὶ τρεῖς γὰρ μόνοι,
συντόμως νὰ γυρεύσωμεν ὑπάρχει ποῦ ἡ κόρη,
καὶ οἱ μὲν δύο μείνωμεν ταύτην ἐπιτηροῦντες,
ὁ τρίτος δέ γε πρὸς ὑμᾶς ἐπανελθὼν δηλώσει,
καὶ σὺν αὐτῷ ἐλεύσεσθε μηδόλως ἀστοχοῦντες. »
Πρὸς ταῦτα δὲ ἡ Μαξιμὼ τῷ γηραιῷ ἀντέφη·
« ὡς ἔμπειρον καὶ νουνεχῆ ἄρχειν σε ἐμπιστεύω,
πράττε λοιπὸν ὃ βούλοιο, πάντων σοὶ πειθομένων. »
Ταῦτα εἰπὼν μεθ' ἑαυτοῦ, λαδὼν τὸν Μελεμέντζην,
ὡσαύτως καὶ τὸν Κίνναμον, ἤρχοντο πρὸς μὲ τάχους,
τοῖς ἄλλοις προτεινόμενος προσκαρτερεῖν ἐκεῖσε,
ἄχρις ἂν μηνυθῇ αὐτοῖς ἐκεῖ παραγενέσθαι.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης πεζεύσας ἐκάθητο ἐν τῇ πέτρᾳ, ἐπιτηρῶν αὐτούς.

Ἐγὼ δὲ τότε ἔλαχον διάγειν ἐν τῇ βίγλῃ,
ἵππου κρατῶν τὸν χαλινόν, κάθισθαι ἐν τῇ πέτρᾳ·
καὶ τούτων τε διὰ παντὸς τὴν ἔφοδον ἐτήρουν,
εἶχον γὰρ τοῦτο εἰς τὸν νοῦν πῶς μέλλουσιν ἐλθεῖν μοι,
καὶ ἐμαυτὸν ηὐτρέπισα πρὸς ἀντιπαρατάξεις,
ἵππους δοκίμους ἀγαγὼν καὶ ἅρματα σὺν τούτοις·
ἐνδεδυμένος ἔτυχον ἱμάτιον βαγδάτιν, (F. 67.)
καὶ θαυμαστόν, ὁλόσηρον, ὀξὺν ἀζωσταράκιν·
εἰς ἵππον γρίβαν ἐπιβάς, ἀνῆλθον εἰς τὴν βίγλαν,
καὶ τούτων τε τὴν ἔφοδον ἐτήρουν ἐκ τῆς βίγλης.
Ἰδών με δ' ὁ Φιλόπαππος τὸν Μελεμέντζην λέγει

2355. κίναμον. — 2357. μηνηθῇ. — 2358. ἔλαχεν. — Titre. παιζεύσας. — 2361. μέλουσιν. — 2364. βαγδάτην. — 2365. ὀλόβηρον.

et de cette façon nous nous serons donné une peine inutile. Mais, si tu veux, nous n'irons que deux ou trois ensemble à la recherche de l'endroit où se trouve la jouvencelle ; nous resterons deux pour la surveiller, et le troisième retournera vers vous et vous l'indiquera ; ensuite vous reviendrez avec lui, en prenant beaucoup de précautions. »

Maximo répondit ainsi au vieillard : « Je te confie le commandement comme à un chef habile et prudent ; fais donc ce que tu voudras, tous t'obéiront. »

Puis, après réflexion, il prit avec lui Mélémendzis et Cinnamos, et ils s'avancèrent rapidement vers moi. Il enjoignit aux autres de demeurer là où ils étaient, jusqu'à ce qu'on les avertît de se montrer.

Comment Akritas mit pied à terre, s'assit sur le rocher, et observa les apélates.

Je me trouvais alors par hasard à mon poste d'observation, tenant mon cheval par la bride et assis sur le rocher. J'observais entièrement leur attaque, car je pensais bien qu'ils allaient fondre sur moi ; je me prépare moi-même à la résistance, en amenant des chevaux éprouvés et en apportant des armes. Je portais un vêtement de Bagdad, et un magnifique manteau long en soie violette. Je montai sur un cheval gris, je me rendis à ma vigie, et de là j'observai leur plan d'attaque.

Philopappos m'aperçut et, me montrant de la main, dit

« ὁρᾷς ἐκεῖνον (τῇ χειρὶ κἀμὲ ὑποδεικνύων)
ἐν πέτρᾳ τε καθήμενον τῇ ἀκρωρείᾳ ἄνω;
αὐτὸς ὑπάρχει, γίνωσκε, τὴν κόρην ὁ κατέχων·
μὴ τοίνυν ἐλευσόμεθα ἐκείνου νῦν πλησίον,
ἀλλὰ ἃς ἐρευνήσωμεν ἔνθα τὴν κόρην ἔχει,
ὅπως ἐλθεῖν γνωρίσωμεν, ὡς ἔφημεν εἰπόντες·
εἰ γὰρ καὶ μόνος πέφυκεν, ἀλλὰ καλὸς τυγχάνει,
οἶδα καὶ γὰρ οἷος αὐτὸς ὑπάρχει ἐν ἀνδρείᾳ,
εἰ γὰρ καὶ ἔστι μοναχός, μὴ πλανηθῇς κατάβην. »
Ὡσαύτως καὶ ὁ Κίνναμος ταῦτα προσεβεβαίοι·
« οὕτως τὰ πάντα, ἔφησε, γένοιτο καθὼς εἶπας. »
Ἀλλ' οὐδαμῶς συνέθετο αὐτοῖς ὁ Μελεμέντζης,
καὶ πρὸς αὐτὸν ἐφώνησε μεγάλως, ἐπηρμένως·
« ἐμὲ τοιαῦτα μὴ λαλῇς, Φιλόπαππε ἀνδρεῖε,
καὶ γὰρ ποτέ μου σύμβουλον χιλίους οὐκ ἐθέμην,
καὶ εἰς τὸν ἕνα λέγετε . . . . »

* * * * * *

[Οἱ μὲν γὰρ] ἐκατήρχοντο τοῦ ποταμοῦ τὸ χεῖλος,
οἱ ἕτεροι δ' ἐσκόρπισαν γυρεύοντες τὸν πόρον,
ἔνθεν κἀκεῖθεν δύο τε καὶ Μαξιμὼ ἐν μέσῳ.
Στραφεῖσα δὲ ἡ Μαξιμὼ λέγει τῷ Φιλοπάππῳ·
« λέγε μοι, ὦ Φιλόπαππε, ποῦ ὁ τὴν κόρην ἔχων; »
ὁ δὲ φησίν· « οὗτος ἐστίν », ἐμὲ τὴν χεῖρα δείξας·
ἡ δέ· « καὶ ποῦ εἰσὶν αὐτοῦ, ἤρετο, στρατιῶται;
μὴ οὐ γινώσκει ὡς δι' αὐτὸν ἡμεῖς ἐλθόντες ὧδε,
καὶ διὰ τοῦτο ἀμελεῖ καὶ τὸν λαὸν οὐ φέρει; »
Φησὶ δὲ ὁ Φιλόπαππος· « αὐτὸς λαὸν οὐκ ἔχει,

2372. ἐλευσόμεθα.— 2378. κίναμος. — 2382. λαλεῖς. — 2384. λέγεται. Puis : « λοίπη ἐνταύθα (*sic*). » — 2386. ἐσκόρπησαν. πόρρον. — 2388. φιλοπάππο. — 2389. φιλόπαππες. — 2391. ἐστίν.

à Mélémendzis : « Vois-tu au sommet de cette colline cet homme assis sur un rocher? C'est, sache-le, celui qui possède la jouvencelle. Ne nous en approchons pas maintenant, mais cherchons où se trouve la jeune fille, afin que, comme nous l'avons dit, nous sachions comment avancer. Car il est seul, mais il est brave. Je connais sa vaillance ; et, bien qu'il soit tout seul, ce n'est pas une raison pour t'aventurer à descendre. »

Cinnamos confirma aussi ces paroles et il ajouta : « Que tout se passe comme tu l'as dit! »

Mais Mélémendzis ne se rangea pas à leur avis, et il lui fit cette réponse présomptueuse et hautaine : « Ne me dis pas de ces choses-là, Philopappos ; je n'ai jamais pris conseil de mille hommes, et c'est d'un seul que vous me dites... »

Lacune.

Les uns descendirent sur les bords du fleuve, les autres se dispersèrent, à la recherche d'un gué. Ils marchaient sur deux rangs, et Maximo au milieu d'eux. Et celle-ci se retourna et dit à Philopappos : « Dis-moi, Philopappos, où est le possesseur de la jouvencelle? »

« Le voici, » dit-il, en me désignant de la main.

Et Maximo : « Où sont ses soldats? demanda-t-elle. Ne sait-il pas que c'est pour lui que nous sommes venus ici, qu'il est sans inquiétude et n'a pas amené ses gens? »

« Il n'a pas de soldats, reprit Philopappos ; il erre seul

μόνος καὶ γὰρ περιπατεῖ μετὰ τῆς κόρης ἅμα,
εἰς τὴν ἀνδρείαν τε θαρρῶν καὶ τόλμην τὴν μεγάλην
τὴν ἑαυτοῦ, ἠγνοηκὼς ὅπερ παθῆναι μέλλει·
εἰ οὖν καὶ ἔστι μοναχός, σὺ μόνη μὴ ἀπέλθῃς! »
Ἡ δέ· « ὦ τρισκατάρατε γέρον, ἀνταπεκρίθη,
καὶ διὰ ἕνα κόπους μοι καὶ τῷ λαῷ παρέσχες, (F. 68.)
πρὸς ὃν μόνη περάσασα, θεῷ τε καυχωμένη,
ἄρω αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν καὶ πρὸς ὑμᾶς ἐκφέρω; »
Ταῦτα εἰποῦσα ἐν θυμῷ, ὥρμησε τοῦ περάσαι·
ἐγὼ δὲ λέγω πρὸς αὐτὴν γενναίως μετὰ τόλμης·
« μηδὲν περάσῃς, Μαξιμώ, πρὸς μὲ τοῦ συνοδεῦσαι.
ἀνδράσι μόνον πέφυκε ἔρχεσθαι πρὸς γυναῖκας·
ἔλθω κἀγὼ λοιπὸν πρὸς σέ, ὡς τὸ δίκαιον ἔχει. »
Εὐθὺς λαλῶ τὸ ἱππάριν μου, ἐμβαίνω εἰς τὸ ποτάμιν,
ἦν δὲ πολὺς ὁ ποταμός, ἔπλευσε τὸ φαρίν μου,
ἀντίπερα τοῦ ποταμοῦ ἦτον ὀλίγον ὕδωρ,
κἀκεῖσε δὲ ἡ Μαξιμὼ ἵστατο ὡπλισμένη,
ἣ καὶ ἐτήρει προσβολὴν ἐμὴν ὥσπερ ἀνδρεία.

Περὶ τοῦ πῶς ἡ Μαξιμὼ συνῆψε πόλεμον μετὰ τοῦ Ἀκρίτου
ἔφιπποι ὄντες.

Ἐγὼ δέ, ὅταν ἔγνωκα εἰς γῆν πατεῖν τὸν ἵππον,
εὐθὺς λαλῶ τὸ ἱππάριν μου καὶ παίρνω τὸ σπαθίν μου,
ἐκείνη δὲ ἐσυντόμευσε, κρούει με κονταρέαν·
ἦσαν τὰ ἅρματα ὀχυρά, ἐκλάσθη τὸ κοντάριν·
ὥρμησεν ἵνα γυρισθῇ νὰ σύρῃ τὸ σπαθίον·
τινάξας δ' αὖθις τὸ σπαθὶν ταύτης μὲν ἐφεισάμην.

2397. μέλει. — 2399. γέρων. — 2411. ὁπλισμένη. — 2414. πέρνω.

avec la jouvencelle, confiant dans son courage et sa grande audace, et ignorant ce qui va lui arriver. Bien qu'il soit seul, ne marche pas seule contre lui. »

Et Maximo répondit : « O vieillard trois fois maudit, c'est pour un seul homme que tu nous as mis en besogne, mes gens et moi ? Pour un homme vers lequel j'irai seule, et à qui, pleine de confiance en Dieu, je couperai la tête et vous la rapporterai ? »

Après avoir ainsi parlé avec colère, elle s'élança pour traverser le fleuve ; et moi, je lui dis avec courage et audace : « Ne passe pas, Maximo, pour venir vers moi. C'est aux hommes seulement qu'il convient d'aller vers les femmes ; j'irai donc vers toi, comme la justice l'exige. »

Aussitôt j'anime mon cheval de la voix et j'entre dans le fleuve ; l'eau était profonde, et mon coursier nageait ; mais il y avait peu d'eau sur l'autre rive du fleuve, et Maximo, armée, s'y tenait, observant vaillamment mon attaque.

Comment Akritas et Maximo engagèrent un combat à cheval.

Quand je m'aperçus que mon cheval avait pris terre, je l'excitai aussitôt de la voix et je saisis mon épée. Alors Maximo se rapproche de moi et me frappe d'un coup de lance ; mes armes étaient solides, sa lance vola en éclats. Maximo bondit pour faire volte-face et tirer son épée ; et, moi, brandissant la mienne, j'usais de ménagements envers elle.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἀπεκεφάλισεν τὴν φάραν τῆς Μαξιμοῦς, κρημνίσας αὐτήν.

Τῆς βρόχας δὲ τὴν κεφαλὴν ἀπέτεμον εὐθέως,
καὶ τὸ μὲν πτῶμα χαλεπῶς ἐπὶ τὴν γῆν ἠνέχθη·
ἡ δὲ ἀναποδήσασα, τρόμῳ συνεχομένη,
προσπίπτουσα ἐφθέγγετο· « Ἀκρίτα, μὴ ἀποθάνω! »
Κάλλος δὲ τὸ θαυμάσιον ὃ εἶχεν ἐλεήσας,
ἐκεῖ ταύτην ἀφέμενος, πρὸς τοὺς λοιποὺς ἀπῆλθον.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης πολεμεῖ τοὺς ἑκατὸν ἀπελάτας τῆς Μαξιμοῦς, νικήσας αὐτοὺς κατὰ κράτος.

Ὁ δὲ λαὸς ὡς εἶδέ με ταύτην κρημνίσας οὕτως,
κύκλῳ περιεχύθησαν, ὡς ἀετοὶ εἰς βρῶμα,
μέσον αὐτῶν με ἄγοντες ἔπληττον πανταχόθεν,
οἱ μὲν σπαθεὰς ἐσώχειρας, ἕτεροι κονταρέας·
ὅπως δὲ πάντας ἤσχυνα, αἰσχύνομαι τοῦ λέγειν,
ἵνα μὴ ὡς καυχώμενον λογίσεσθέ μοι, φίλοι,
(ὁ γὰρ ἐκδιηγούμενος ἰδίας ἀριστείας
κενόδοξος λογίζεται ὑπὸ τῶν ἀκουσάντων,
ἐγὼ δὲ οὐ καυχώμενος ταῦτα ὑμᾶς ἐμφαίνω, (F. 69.)
οὐ μὰ τὸν διδόντα ἰσχὺν καὶ γνῶσιν τοῖς φρονίμοις,
ἀμέλει γὰρ λεχθήτωσαν ὡς ἀληθείας οὔσης,
συγγνώμης ὅπως παρ' ὑμῶν τύχω τῶν ἀκουσάντων·)
ἐπείπερ τις ἠδύνατο, τοσούτους προσοπλίτας
καθωπλισμένους ἰσχυρῶς, κατεθωρακισμένους·

Premier titre. κρημνήσας. — 2433. καχώμενος. — 2438. καθοπλισμένους.

Comment Akritas désarçonna Maximo et décapita sa jument.

Mais aussitôt je décapitai sa jument, dont le cadavre s'affaissa péniblement à terre. Maximo recula, saisie de frayeur, et, tombant à mes genoux, elle me dit : « Akritas, ne me tue pas ! » J'eus compassion d'une femme si merveilleusement belle, et, l'ayant laissée là, je me dirigeai vers les autres combattants.

Comment Akritas combattit les cent apélates de Maximo et les défit entièrement.

Ses hommes, voyant que je l'avais ainsi renversée, m'entourèrent, comme des aigles leur proie ; puis, m'ayant poussé au milieu d'eux, ils me frappaient de tous côtés, les uns à coups d'épée avec les deux mains, les autres à coups de lance. Mais je rougis de dire comment je les couvris tous de confusion, de peur que, mes chers amis, vous ne croyiez que je me vante (car l'homme qui raconte ses exploits est considéré comme un vaniteux par ceux qui l'entendent ; mais, moi, ce n'est pas par jactance que je vous raconte ceci ; non, par celui qui donne force et intelligence aux sages, ce que je vais vous dire est la pure vérité ; c'est pourquoi, vous qui m'écoutez, je compte sur votre pardon), oui, je rougis de dire comment je couvris de honte tous ces guerriers armés de pied en cap et revêtus de cuirasses.

καὶ γὰρ ὡς ἦλθον μέσου τε, τούτους ἠρξάμην κρούειν,
πρὶν λάβωσι τὴν πεῖράν μου ἤρχοντο τοῦ μὲ κρούειν·
ὡς πάντας δὲ τοὺς πρὸς ἐμὲ ἐλθόντας ἐπληττόμην
κατερραγμένους ἐπὶ γῆς μεθ' ἵππων τετμημένους,
καὶ εἶδον τούτους ὑπὸ γῆν πεσόντας παραχρῆμα,
ἐκ τῶν αὐτῶν ἐγνώρισαν ὅστις ἐξ ἔργων ἤμην,
φυγῇ μόνον ἐπίστευον τυχεῖν τῆς σωτηρίας·
ἀλλὰ καὶ φεύγειν θέλοντες, ἔφθανον τούτους τάχος,
καί, μὴ δυνάμενοι ποσῶς ἐμοὶ προσαντισθῆναι,
πεζεύοντες τὰ ἄρματα ἔρριπτον ἔμπροσθέν μου,
καὶ εἰς τὰ δάση ἔφευγον ὡς ἀτελῆ στρουθία.
Εἶχον δὲ ἄρματα καλὰ καὶ κατωχυρωμένα,
καὶ σὺν θεῷ πεφύλαγμαι ἄτρωτος ἐν τῇ μάχῃ·
οὐκ εἰς πολὺ δὲ γέγονεν ἐκείνων ἡ θρασύτης,
τὸ παρ' ὀλίγον τόλμημα τῆς ληστρικῆς ἐφόδου,
ἀλλὰ ταχέως ἔσβεσα ὡς πῦρ ἐν τῷ ἀέρι·
θεὸν γὰρ ἔχων βοηθὸν καὶ τοὺς αὐτοῦ ἁγίους,
πικρῶς αὐτοὺς κατέστρεψα νικήσας κατὰ κράτος·
εἰς τούτους γὰρ οὐκ ἔσυρα κοντάριν ἢ ῥαβδίον,
ἀλλὰ σπαθίν μου ἔσυρα, δέδωκα ἔσω χεῖρας,
καὶ ὅσους ἂν κατέτυχον, ἔκοπτον ὡσεὶ χόρτον,
ἡ γῆ τούτους ἐλάμβανεν φωνὴν μὴ κεκτημένους·
ἕτεροι δὲ συνέπιπτον, συνέκρουον ἀλλήλοις,
καὶ συμπατούμενοι δεινῶς τὸ ζῆν ἀπεστεροῦντο.
Ἐν ταύτῃ οὖν τῇ συμπλοκῇ τῇ γενομένῃ τότε,
ὀλίγοι ἐφυλάχθησαν ἄτρωτοι τοῦ πολέμου·
ὁ δὲ πεντάριθμος στρατὸς ἐκείνων τῶν γενναίων,
Φιλόπαππος, ὁ Κίνναμος ἅμα τῷ Ἰωαννίκῃ,

2439. καὶ τούτους. — 2442. κατεραγμένους. — 2444. ἥμιν. — 2448. παιζεύοντες. — 2450. κατωχειρομένα. — 2453. λιστρικῆς. — 2456. κράτως. — 2466. κίναμος.

Lorsqu'ils furent près de moi, je me mis à les accabler de coups ; ils venaient eux-mêmes pour me frapper avant d'avoir éprouvé qui j'étais. Lorsque j'eus blessé tous ceux qui m'attaquaient et que je les eus renversés et pourfendus avec leurs chevaux, les autres, les voyant tomber soudainement à terre, reconnurent alors à mes œuvres qui j'étais et furent convaincus qu'il n'y avait plus pour eux de salut que dans la fuite.

Mais j'avais vite fait d'atteindre ceux qui fuyaient, et ces gens, complétement impuissants à me résister, mettaient pied à terre, jetaient leurs armes devant moi, puis se sauvaient dans les bois, comme de chétifs passereaux.

J'avais de bonnes et solides armes, et, grâce à Dieu, je fus préservé de toute blessure en ce combat ; leur audace n'obtint pas un résultat bien important. J'eus promptement éteint la feinte hardiesse de cette attaque de brigands, ainsi qu'un feu en plein air. Protégé par Dieu et ses saints, je les exterminai sans pitié, après les avoir complétement vaincus. Je ne fis usage contre eux ni de ma lance, ni de ma massue, mais je tirai mon épée et je leur en donnai des coups à deux mains. Ceux que j'atteignais, je les fauchais comme l'herbe ; ils tombaient à terre, privés de voix ; d'autres roulaient sur eux, et ils s'entre-heurtaient et expiraient cruellement écrasés.

Dans l'engagement qui eut lieu alors, peu furent préservés des blessures du combat. Ces cinq vaillants guerriers,

καὶ θαυμαστὸς ὁ Λέανδρος μετὰ τοῦ Μελεμέντζη,
βουλὴν ἐσκέψαντο κακὴν ἐν τῇ ὑποστροφῇ μου,
βουλόμενοι κωλῦσαί μοι τοῦ μὴ περάσαι πέραν, (F. 70.)
ἐλπίζοντες μοὶ ἀνελεῖν μέσον αὐτῶν λαβόντες,
καὶ γὰρ ἐνόμισαν κακῶς οἱ ὄντες πολεμάρχαι,
χαυνότερον γενέσθαι με ὡς ἀπὸ τοῦ πολέμου·
ἐγὼ δὲ τούτους μήκοθεν ἰδὼν εὐτρεπισμένους,
καὶ καρτερῶντας τὴν ἐμὴν ἄφιξιν πρὸς ἐκείνους,
ἐλάλησα τὸ ἱππάριν μου καὶ πρὸς αὐτοὺς ὑπῆγον.

Περὶ τοῦ πῶς οἱ πέντε ἀπελάται ἔσυραν τὰ κοντάρια αὐτῶν κατὰ τοῦ Ἀκρίτου.

Αὐτοὶ δὲ μὲ ὡς εἴδασι σπεύδοντα πρὸς ἐκείνους,
ὥρμησαν τὰ κοντάρια οἱ πέντε στρατιῶται,
καὶ κονταρέας μὲ ἔδωκαν ἐξ ὅλης τῆς ἰσχύος,
ἦσαν τὰ ἄρματα ὀχυρά, ἀνδρεῖος ὁ στρατιώτης·
καὶ ἡ βουλὴ ἠστόχησεν στρατιωτῶν τῶν πέντε,
πάντα γὰρ ἔκοψα ἐγὼ τῷ ξίφει τῆς χειρός μου·
ὁ Λέανδρος, μὴ ὑπολαβὼν πεῖραν ἐμῆς ἀνδρείας,
σύρει σπαθὶν ἐτόλμησεν, ἐπάνω μου κατῆλθεν,
καὶ ὥρμησε τοῦ δοῦναί μοι ἐπάνω εἰς τὸ κεφάλιν
ἐγὼ δὲ ἐσυντόμευσα, ῥαβδέαν τοῦτον κρούω,
καὶ εἰς τὸ ποτάμιν ἔπεσεν ἅμα σὺν τῷ φαρίῳ,
οὐκ οἶδα κἂν ἐπέθανεν, κἂν ζῇ [αὐτὸς] ἀκόμη.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης καταδιώκει αὐτοὺς ἐκνικήσας.

Ὡς εἶδον οὖν οἱ τέσσαρες τοῦτον παθόντα οὕτως,
τροπὴν ἔξω ἐποίησαν φυγόντες κατὰ κράτος,

2471. ἐνόμησαν.—2482. λαίανδρος.—2485. ῥαβδαίαν.—2489. κράτως.

Philopappos, Cinnamos, Joannikios, l'illustre Léandre et Mélémendzis, méditèrent un dessein hostile à mon retour. Ces chefs voulaient m'empêcher de passer sur l'autre rive et espéraient me tuer en m'enveloppant au milieu d'eux, car ils pensaient, mais à tort, que le combat m'avait fatigué. Et moi, qui les avais vus de loin se préparer et attendre mon arrivée, j'excitai mon cheval et me dirigeai sur eux.

Comment les cinq apélates tirèrent leurs lances contre Akritas.

Quand les cinq guerriers me virent hâter le pas de leur côté, ils brandirent leurs lances et m'en portèrent des coups de toute leur force. Mes armes étaient solides, brave était le combattant, et le dessein des cinq guerriers échoua. Je fendais tout de ma main avec mon épée.

Mais Léandre, qui n'avait pas encore l'expérience de ma valeur, osa tirer son épée. Il marcha contre moi et s'élança pour me frapper à la tête ; mais, moi, je me hâtai de lui asséner un coup de massue, et il tomba dans le fleuve avec son cheval. Je ne sais s'il y périt, ou s'il est encore vivant.

Comment Akritas vainquit et poursuivit les apélates.

Les quatre autres, voyant Léandre ainsi traité, tournèrent le dos et s'enfuirent de toutes leurs forces sans oser

μηδόλως ἐπιστρέψαντες πρὸς μὲ τὰς ὄψεις φέρειν·
τότε ἐγὼ ἐφώνησα κράζειν αὐτοῖς τοιάδε·
« ἐκδέξασθε, τί φεύγετε; μικρὸν προσκαρτερεῖτε·
οὐ γὰρ ἐνδέχεται ὑμᾶς φεύγειν γενναίους ὄντας,
ὦ στρατιῶται ἐκλεκτοί, περίφημοι ἐν πᾶσιν,
ἀλλ' ἐπιμεῖναι καρτερῶς τὴν τοῦ πολέμου πεῖραν.
Καὶ σὺ μέν, ὦ Φιλόπαππε, καλῶς ποιεῖς καὶ φεύγεις,
γέρων ὑπάρχων ἀναιδής, δειλὸς ἐν τοῖς πολέμοις·
οὗτοι δὲ νέοι καὶ στερροί, ἔμπειροι ἐν ταῖς μάχαις,
θαυμάζω πῶς ἐκφεύγουσιν συντόμως ὡς παιδία. »

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης μετὰ τῆς ῥάβδου ἐκρήμνισε τὸν Μελεμέντζην ἐκ τοῦ ἵππου. (F. 71.)

Καί, ὡς εἶδον τούτους φεύγοντας μηδόλως στρεφομένους,
τὸν ἵππον ἐπιλάλησα ἵνα τοὺς ἐπιφθάσω·
ὁ Μελεμέντζης ὥρμησε καὶ πρὸς μὲ ἐγυρίσθη,
ῥαβδέαν τοῦτον δέδωκα μέσον τῶν δύο ὤμων,
καὶ σύσσελλος κατέβη τε τῆς φάρας κουρασθείσης.
Οἱ ἄλλοι ἀπεμάκρυναν, οὐκ ἴσχυσα τοῦ φθάσαι,
καὶ λέγω αὐτοῖς τρανότερον ὅσον γὰρ ἐδυνάμην·
« φεύγετε τοίνυν, φεύγετε, καλὰ παλληκαρίτζια,
καὶ μέμνησθε τοῦ μοναχοῦ Ἀκρίτου Βασιλείου! »
Καὶ οὐκ ἐδίωξα αὐτούς, τὴν συμφορὰν οἰκτείρας;
ἔλεον γὰρ ἀείποτε εἶχον πρὸς τοὺς φυγόντας·
νικᾶν καὶ μὴ ὑπερνικᾶν, φιλεῖν τοὺς ἐναντίους.
Ὑπέστρεψα οὖν ὄπισθεν ἐν τῇ σχολῇ βαδίζων,
πλησίον δὲ τῆς Μαξιμοῦς ἐλθών, τοιάδε ἔφην·

2492. ἐκδέξασθαι. — 2496. φιλόπαππες. — 2497. στερρός au lieu de δειλός. — Titre. ἐκρήμνησε. — 2501. ἐπηλάλησα. — 2503. ῥαβδαίαν. μέσων. — 2504. σύσελος. — 2507. παλικαρίτζια.

jeter un regard en arrière. Alors je leur criai ceci : « Attendez un peu, ô guerriers d'élite fameux entre tous, attendez, car à des braves tels que vous il ne sied pas de fuir, mais d'attendre résolûment l'issue du combat. Quant à toi, Philopappos, tu fais bien de fuir, étant un vieillard sans vergogne et un lâche dans les combats ; mais, ces solides jouvenceaux, ces guerriers expérimentés, je m'étonne qu'ils fuient aussi vite que des enfants. »

Comment d'un coup de massue Akritas désarçonna Mélémendzis.

Et, les voyant fuir sans se retourner, j'excitai mon cheval, afin de les atteindre. Mélémendzis s'élança et revint sur moi, mais je lui assénai un coup de massue entre les deux épaules, et il tomba, avec la selle, de dessus sa jument harassée de fatigue.

Les autres s'éloignèrent, sans qu'il me fût possible de les rejoindre, et je leur criai aussi haut que je pus : « Fuyez donc, fuyez, bons petits pallikares, et souvenez-vous du seul Basile Akritas ! »

Je ne les poursuivis pas, par pitié pour leur échec, car j'ai toujours eu compassion des gens qui fuient. Il faut vaincre, mais aimer ses ennemis et ne pas abuser de la victoire. Je revins donc sur mes pas en marchant tranquillement. Arrivé près de Maximo, je lui dis ceci : « Femme

« ἡ καυχωμένη ἄμετρα, θαρροῦσα τοῦ ἰσχύειν,
ἄπελθε, ἐπισύναξον τοὺς δυνηθέντας φεύγειν,
καὶ ἀνδραγάθει σὺν αὐτοῖς ἔνθα καὶ βούλει μόνη·
ἐξ ὧν ἔπαθες μάνθανε καὶ μὴ ἀλαζονεύου,
θεὸς γὰρ ἀντιτάσσεται ὑπερηφάνοις πᾶσιν. »
Ἐκείνη δὲ πρὸς ὑπαντὴν δραμοῦσα ἡμετέραν,
τὰς χεῖράς τε συνέδησεν πρεπόντως τὰς ἰδίας,
καὶ μέχρι γῆς τὴν κεφαλὴν κλίνασα εὐκοσμίως·
« ἁπάντων γενναιότατον, ἔφησεν, εἶναι ἔγνων,
τὴν σὴν ἀνείκαστον ἰσχύν, καὶ τὴν φιλανθρωπίαν,
ἣν ἔσχεν οὐδεὶς πώποτε τῶν πάλαι καὶ ἀνδρείων·
ἀφ' ὃ γὰρ μὲ ἐκρήμνισας, εἶχες καὶ τοῦ φονεῦσαι,
ἀλλ' ἔφησας, ὡς δυνατὸς καὶ μέγας ἐν ἐλέει. »
Εἶτα περιλαβοῦσά μου τὸν πόδα κατεφίλει·
« εὐλογημένος ὁ πατὴρ καὶ μήτηρ οἱ τεκόντες,
κοιλία ἡ βαστάσασα, μασθοὶ οἱ θρέψαντές σε,
τοιοῦτον γὰρ οὐδέποτε ἕτερον εἶδον ἄνδρα.
Πληρῶσαι γὰρ παρακαλῶ σὲ τὸν ἐμὸν δεσπότην
καὶ αἴτησιν ἑτέραν μου, ἐκ ταύτης ὅπως γνώσῃς
ἀκριβεστέραν τὴν ἐμὴν πεῖραν ἐν τοῖς πολέμοις.
Κέλευσόν μοι τοῦ ἀπελθεῖν καὶ ἐπιβῆναι ἵππῳ,
καὶ τὸ πρωῒ ἐλεύσομαι ἐν τῷ παρόντι τόπῳ, (F. 72.)
ὅπως μονομαχήσωμεν οἱ δύο καταμόνας. »
« Μετὰ χαρᾶς, τῇ Μαξιμῷ ἔφην κἀγὼ εὐθέως,
ἄπελθε ἔνθα βούλοιο, κἀμὲ ὧδε εὑρήσεις·
μᾶλλον δὲ φέρε καὶ τοὺς σοὺς ἑτέρους ἀπελάτας,
καὶ δοκιμάσεις ἅπαντας, τοὺς κρείττονας νὰ μάθῃς,
καὶ περὶ τούτου παντελῶς ἔχε ἀμεριμνίαν. »

2514. θαροῦσα. — 2516. βούλη. — 2525. ἐκρήμνησας. — 2532. ἔτησιν. — 2537. γάγώ. — 2538. εὑρήσης. — 2540. δοκιμάσης.

présomptueuse à l'excès, trop confiante en ta force, va-t'en, rassemble ceux qui ont pu fuir, et, seule avec eux, fais des prouesses où tu voudras. Puisse ta défaite t'apprendre à n'être pas vaniteuse, car Dieu est l'ennemi de tous les orgueilleux. »

Mais Maximo, courant à ma rencontre, joignit dignement les mains et, inclinant avec distinction la tête jusqu'à terre : « J'ai appris, dit-elle, que tu es le plus brave de tous ; ta puissance est inconcevable, et jamais preux des anciens jours ne posséda une humanité pareille à la tienne, car, dès que tu m'as eu renversée, tu pouvais me tuer, mais tu m'as épargnée, comme un homme puissant et grand en miséricorde. »

Maximo m'entoura ensuite de ses bras et, me couvrant les pieds de baisers, elle me dit : « Bénis soient le père et la mère qui t'ont engendré, le ventre qui t'a porté, les mamelles qui t'ont nourri, car je n'ai jamais vu d'homme pareil à toi. Je te prie, ô mon maître, de m'octroyer une autre demande, afin que tu connaisses plus exactement mon expérience dans les combats. Laisse-moi partir et monter à cheval, et, au matin, je reviendrai dans le présent endroit, afin de me mesurer avec toi dans un combat singulier. »

« Avec plaisir, dis-je promptement à Maximo, va où tu voudras ; tu me retrouveras ici. Bien plus, amène avec toi tes autres apélates, et tu les éprouveras tous, afin de savoir quels sont les plus braves et d'être à ce sujet complétement tranquille. »

Εἶθ' οὕτως ἕνα συλλαβὼν τῶν ἐπαρθέντων ἵππων
ἤγαγον τοῦτον πρὸς αὐτὴν προστάξας ἐπιβῆναι·
διῆλθον οὖν τὸν ποταμόν, ἡ δὲ πρὸς τὰ οἰκεῖα,
χάριν μοι, ὡς ἐφαίνετο, πολλὴν ὁμολογοῦσα.
Καὶ εἰς τὴν τέντα μου ἐλθὼν ἐξέβαλον τὰ ὅπλα,
ἐνεδυσάμην θαυμαστόν, πτενώτατον μαχλάμιν,
ἔβαλον καὶ σγουρούτζικον, κόκκινον καμηλαῦχιν,
εἰς ἵππον μετεσέλλισα δαγάλλον, ἀστεράτον,
ὃς εἶχε γνώμην κάλλιστον ἐν ταῖς ἀνδραγαθίαις·
σπαθίν, σκουτάριν εἰληφώς, καὶ βένετον κοντάριν,
τὸν ποταμὸν ἐπέρασα, ἤδη ἑσπέρας οὔσης,
διόπερ καὶ κατώκνησα τοῦ ἀπελθεῖν εἰς κόρην,
ἔστειλον δέ γε τοὺς αὐτῆς δύο θαλαμηπόλους.
Εἴχομεν δὲ καὶ ἱκανοὺς ἡμᾶς τοὺς ὑπουργοῦντας,
οἴκησις τούτων μήκοθεν ὑπῆρχεν ἐκ τῆς τέντας,
οὐχὶ δὲ ἅπαντες ὁμοῦ, ἀλλ' ἄνδρες μὲν ἰδίως,
αἱ δὲ γυναῖκες ἄποθεν εἰς μέρος ἐποιοῦντο.
Περάσας οὖν, ὡς εἴρηται, τὸν ποταμὸν Εὐφράτην,
ἐν τῷ λειμῶνι τῷ τερπνῷ εἰσῆλθον παραυτίκα,
τὸν ἵππον τε ἀνάπαυσιν δωρούμενος τὴν νύκτα.
Πρὸς ὄρθρον δὲ ἐπαναστὰς καὶ ἐπιβὰς τῷ ἵππῳ,
πρὸς τὸ πεδίον ἀνελθών, ἱστάμην ἀναμένων.
Τῆς δὲ ἡμέρας ἐν φωτὶ ἀρτίως ἀγαγούσης,
καὶ τοῦ ἡλίου λάμψαντος ἐπὶ τὰς ἀκρωρείας,
ἰδοὺ μόνη ἡ Μαξιμὼ ἐφάνη ἐν τῷ κάμπῳ,
ἵππον ἐκαβαλλίκευεν ἄσπρον ὥσπερ χιόνα·
τὰ τέσσαρα ὀνύχια τοῦ δηλωθέντος ἵππου
μετὰ τοῦ κόκκου ἐτύγχανον ἅπαντα βεβαμμένα.

2547. πτενότατον. — 2549. μετεσέλισα. — 2554. θαλαμιπόλους. — 2557. ἅπαντας. ἄνδρας. — 2569. κόκου.

Prenant ensuite un des chevaux emmenés par moi, je le lui amenai et la fis monter dessus. Après cela, je repassai le fleuve, et Maximo retourna chez elle, pleine de reconnaissance envers moi, à ce qu'il me semblait.

J'entrai dans ma tente, je déposai mes armes, je me revêtis d'une admirable tunique très-légère ; je mis aussi un bonnet rouge, en poil de chameau frisé. Je montai sur un cheval alezan, au front étoilé, et qui déployait dans les prouesses un merveilleux instinct. Je pris mon épée, mon bouclier, ma lance bleue, et, le soir déjà venu, je traversai le fleuve. Cela fit que je ne pus me rendre près de la jouvencelle, mais je lui dépêchai ses deux valets de chambre. Nous avions à notre service quelques personnes qui habitaient loin de notre tente, mais pas toutes en commun ; les hommes étaient à part, et les femmes vivaient séparément de leur côté.

Ayant, comme je l'ai dit, repassé le fleuve Euphrate, je pénétrai aussitôt dans une délicieuse prairie, et je donnai à mon cheval une nuit de repos. Je me levai à l'aube ; je montai à cheval, et je retournai dans la plaine, où je me tins dans l'expectative.

Le jour venait de paraître et le soleil dardait ses rayons sur les sommets, quand Maximo, seule, apparut dans la plaine. Elle montait un cheval blanc comme la neige ; les sabots de ce coursier étaient tous les quatre teints avec la

Λωρίκιον θαυμαστότατον καὶ κατωχυρωμένον,
ἐπάνω εἰς τὸ λωρίκιον ἱμάτιον ἐφόρει,
πολύτιμον καὶ θαυμαστὸν διὰ λιθομαργάρων· (F. 73.)
ἐν τῇ χειρὶ ἐφέρετο πάνυ ὡραιωμένον
κοντάριον ἀραβιτικόν, βένετον, χρυσωμένον,
σπαθίον περὶ τὴν ὀσφύν, ἀρτάχιν εἰς τὴν σέλλαν,
ἀσπίδα ἀργυρῆν κρατῶν γύρωθεν χρυσωμένην,
μέσον δὲ εἶχε λέοντα ὁλόχρυσον ἐκ λίθου,
καὶ διὰ ταύτης ἤρχετο πρὸς τὸ μονομαχῆσαι·
ταύτης κἀγὼ πρὸς ὑπαντὴν ἐκίνησα εὐθέως.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης πολεμεῖ πάλιν μετὰ τῆς Μαξιμοῦς, νικήσας αὐτήν.

Καὶ πλησιάσαντες ὁμοῦ ἠσπάσθημεν ἀλλήλοις,
εἶτα ἀπεχωρίσθημεν λαλήσαντες τοὺς ἵππους,
ἄνω καὶ κάτω πρὸς μικρὰν διαδραμόντες ὥραν,
ἄμφω προσυπαντήθημεν μετὰ τῶν κονταρίων,
καὶ ἐκ τῶν δύο οὐδαμῶς τὶς ἐκρημνίσθη τότε·
καὶ χωρισθέντες παρευθὺς εἱλκύσαμεν τὰς σπάθας,
καὶ κρούοντες ἐνστατικῶς, ἀλλήλοις ἐμπεσόντες·
ταύτην ἐγώ, ὦ βέλτιστοι, παράπαν ἐφειδόμην,
ἀνδρῶν γάρ ἐστι μωμητὸν οὐ μόνον τοῦ φονεῦσαι,
ἀλλ' οὐδὲ ὅλως πόλεμον στῆσαι μετὰ γυναῖκας·
αὕτη δὲ ἦν ὀνομαστὴ τῶν τότε ἐν ἀνδρείᾳ,
τοῦ χάριν καὶ τὸν πόλεμον τὸν πρὸς ἐμὲ συνῆψε.
Χεῖρα δ' αὐτῆς τὴν δεξιὰν πλήσας ἐν τοῖς δακτύλοις,
ἡ σπάθη μὲν ἐπὶ τὴν γῆν πέπτωκεν ἣν κατεῖχεν,

2574. χρυσομένον. — 2575. σέλαν. — Titre. μαξιμώ. — 2593. ἥ, au lieu de ἥν.

cochenille. Elle portait une cuirasse solide et très-merveilleuse, et, par-dessus cette cuirasse, une robe précieuse, admirable, enrichie de perles ; elle avait à la main une lance arabe artistement travaillée, bleue, dorée, une épée pendait à sa ceinture et un yatagan à sa selle. Elle tenait un bouclier d'argent, doré tout autour, avec un lion en or massif et en pierreries au centre. Maximo venait engager le combat singulier. Je m'empressai de me rendre à sa rencontre.

Comment Akritas combattit de nouveau avec Maximo et la vainquit.

Nous étant approchés, nous échangeâmes un salut. Ensuite, excitant nos chevaux, nous nous nous séparâmes ; puis, après une petite heure de courses par monts et par vaux, une rencontre à la lance eut lieu, dans laquelle nous ne fûmes renversés ni l'un ni l'autre. Nous étant aussitôt séparés, nous tirâmes nos épées, et nous fondîmes l'un sur l'autre en frappant avec acharnement. Je ménageais beaucoup cette femme, mes chers amis, car c'est un déshonneur pour un homme non-seulement de tuer les femmes, mais de n'oser engager le combat avec elles. Maximo jouissait alors d'une grande réputation de vaillance, c'est pourquoi elle en vint aux mains avec moi.

L'ayant frappée aux doigts de la main droite, l'épée qu'elle tenait tomba à terre, et, saisie elle-même d'un très-

τρόμος δὲ ταύτην εἴληφε, μεγίστη τε δειλία.
Ἐγὼ δὲ ἐξεφώνησα· « ὦ Μαξιμώ, τί τρέμεις;
οἰκτείρω γάρ σε ὡς γυνὴν καὶ κάλλους πεπλησμένην,
ἀλλ' ἵνα γνώσῃς τίς εἰμι σαφέστερον ἐξ ἔργων,
ἰσχὺν ἐμὴν ἐνδείξω σοι ἐπὶ τῷ σῷ τε ἵππῳ. »
Καὶ σπαθέαν καταβατὴν εἰς τοὺς νεφροὺς εὐθέως
δέδωκα ἐξ ἰσχύος τε οὐ πάσης δέ μου, φίλοι,
καὶ τοὺς νεφροὺς κατήγαγον, ἔκοψα τοῦτο μέσον.
Ἡ δὲ ἀναποδήσασα λίαν τεταραγμένη,
ἐπαρεκάλει πάμπολλα, θερμῶς ἐκδυσωποῦσα·
« οἰκτείρησον, αὐθέντα μου, τὴν σὴν ἀχρείαν δούλην,
τὴν μὴ καλῶς πιστεύσασαν, μηδὲ πεισθεῖσαν ἔργοις,
καὶ ἥνπερ ἔχεις ἐκ θεοῦ ἀνείκαστον ἀνδρείαν·
ἐλέησόν με, κύριε, τὴν ἄγαν πλανηθεῖσαν·
ἀλλὰ καὶ πάλιν ἄκουσον δεήσεως αὐτίκα,
καὶ πλήρωσον τὴν δέησιν τῆς ταπεινῆς ψυχῆς μου. (F. 74.)
Λόγον ἐθέμην ἐξ ἀρχῆς πρὸς τὸν δεσπότην πάντων
μὴ συνελθεῖν ποτὲ ἀνδρί, μὴ παρθενίαν φθεῖραι,
μέχρι ἐάν τις τῶν ἀνδρῶν νικήσῃ κατὰ κράτος,
καὶ πρὸς ἀνδρείαν εὑρεθῇ στερρότερός μου τότε·
καὶ τοῦτο μὲν ἐφύλαξα ἕως ἀρτίως ὧδε,
καὶ τὰς ὀρέξεις ἔφυγον καθαρὰς τῆς σαρκός μου. »
« Οὐκ ἀποθάνῃς, Μαξιμώ, κἀγὼ αὐτὴν ἀντέφην·
ὅπερ δὲ φάσκεις μοι λοιπὸν ἀδύνατον τυγχάνει,
νόμιμον ἔχω γαμετήν, εὐγενικήν, ὡραίαν,
ἧς τὴν ἀγάπην οὐδαμῶς τολμήσας ἀθετῆσαι.
Δεῦρο λοιπὸν πρὸς τὴν σκιὰν ἀπέλθωμεν τῶν δένδρων,
καὶ διδαχθήσῃ ἅπαντα τὰ κατ' ἐμὲ πῶς εἶεν. »
Ἐλθόντες δὲ πρὸς ποταμὸν ἐν δένδροις ὑποκλίνειν,

2603. πάμπολα. — 2617. λοιποί. — 2621. διδαχθείσῃ. — 2622. ὑποκλίνην.

grand effroi, elle se prit à trembler. Et, moi, je lui criai : « Pourquoi trembles-tu, Maximo ? J'ai compassion de ton sexe et de la beauté dont tu es remplie ; mais, afin que tu saches plus certainement par mes actes quel homme je suis, je te donnerai une preuve de ma force sur ton cheval. » Aussitôt, mes amis, je déchargeai un coup d'épée de haut en bas, sans y mettre toute ma force, sur les reins de l'animal, je les lui abattis et le fendis par le milieu du corps.

Maximo, tout épouvantée, bondit en arrière ; puis, m'implorant ardemment, elle m'adressait force supplications : « Aie pitié, mon maître, de ton inutile servante, qui est demeurée incrédule et n'a pas été persuadée par tes actes et l'incroyable valeur que tu tiens de Dieu. Aie pitié, seigneur, de mon grand égarement, écoute ma prière et exauce le vœu de mon humble cœur. Dès le commencement, j'ai juré au maître de toutes choses de ne jamais m'approcher d'un homme, de ne pas souiller ma virginité, avant le jour où l'un d'eux m'aurait complétement vaincue et se serait trouvé supérieur à moi en vaillance. Je suis restée fidèle à mon serment jusqu'à l'heure présente, et j'ai fui les purs désirs de ma chair. »

« Tu ne mourras point, Maximo, lui répondis-je, mais ce que tu me dis est impossible. J'ai une épouse légitime, noble et belle, dont je n'ai jamais osé négliger l'amour. Allons à l'ombre des arbres et, là, je t'apprendrai tout ce qui me concerne. »

Nous allâmes nous étendre sous les arbres, près du

ἡ Μαξιμὼ τὴν ἑαυτῆς ἐκπλύνουσά τε χεῖρα,
καὶ δόκιμον ἐν τῇ πληγῇ βότανον ἐπιθοῦσα,
ὅπερ πληγαῖς εἰώθημεν φέρειν ἐν τοῖς πολέμοις,
ῥίπτει τὸ ἐπιλούρικον, ἦν γὰρ πολὺς ὁ καύσων·
ὁ δὲ χιτὼν τῆς Μαξιμοῦς ὑπῆρχεν ἀραχνώδης,
τὰ μέλη ταύτης ἤστραπτον τὰ πάντα ὡς ἀκτῖνες,
καὶ οἱ μασθοὶ προέκυπτον ὡς εὐθαλῆ τε μῆλα·
ἐτρώθη δέ μου ἡ ψυχή, ὡραία γὰρ ὑπῆρχε,
πάντα καθάπερ ἔσοπτρον ὑπέφαινε τὰ μέλη.
Καὶ ἐκ τοῦ ἵππου κατελθών, ἐφθέγγετο βοῶσα·
« χαίροις, δεσπότης ὁ ἐμός, ἐπάνω μου δραμοῦσα,
δούλη σου ὄντως γέγονα τῇ τοῦ πολέμου τύχῃ. »
Καὶ χεῖρά μου τὴν δεξιὰν ἡδέως κατεφίλει·
ὡς δὲ ἀνήφθη ὁ πυρσὸς ὁ τῆς ἐπιθυμίας,
οὐκ εἶχον ὅστις γένομαι, καθόλου ἐφλεγόμην·
πάντα λοιπὸν ἐσπούδαζα φυγεῖν τὴν ἁμαρτίαν,
καί, ἐμαυτὸν κατηγορῶν, ταῦτα ἐλογιζόμην·
« ὦ δαίμων, διατί ἐρᾷς πάντων τῶν ἀλλοτρίων,
πηγὴν ἔχων ἀθόλωτον, ὅλην μεμερισμένην; »
Ταῦτα διαλεγόμενος καθ' ἑαυτόν, ὦ φίλοι,
ἡ Μαξιμὼ τὸν ἔρωτα ἐξῆπτεν ἔτι μᾶλλον,
τοξεύουσα ταῖς ἀκοαῖς λόγοις παγγλυκυτάτοις,
ἦτον γὰρ νέα καὶ καλή, ὡραία καὶ παρθένος, (F. 75.)
ἡττήθη οὖν ὁ λογισμὸς βεβήλῳ ἐπιθύμει·
αἰσχύνης γὰρ καὶ μίξεως ἁπάσης πληρωθείσης,
εἶτα αὐτὴν καταλιπών, προπέμψας τε ἐκεῖθεν,
λόγον ἐξεῖπον πρὸς αὐτὴν παραμυθίας δῆθεν·
« ὕπαγε, κόρη μου, καλῶς καὶ μὴ μοῦ ἐπιλάθου. »
Καὶ ἐν τῷ ἵππῳ ἐπιβὰς τὸν ποταμὸν διῆλθον·

2623. ἐκπλήνουσα. — 2644. πανγλυκυτάτοις.

fleuve ; Maximo lava sa main et appliqua sur la plaie une plante efficace pour les blessures, et que nous avons l'habitude de porter avec nous dans les combats.

Maximo se débarrassa ensuite du vêtement qu'elle portait sur sa cuirasse, car il faisait une chaleur excessive ; elle avait une robe aussi fine qu'une toile d'araignée, et tous ses membres brillaient au travers comme des rayons ; ses seins, pareils à des pommes, s'arrondissaient magnifiquement.

Mon âme fut blessée, car la jeune fille était belle et, comme un miroir, me laissait entrevoir toutes ses formes. Je descendis de cheval, et, accourant vers moi, elle m'adressa ces paroles : « Réjouis-toi, mon maître, je suis réellement devenue ton esclave par les hasards du combat. » Et elle me baisait tendrement la main droite. Quand le feu de la concupiscence fut allumé en moi, je ne savais quoi devenir, j'étais tout en flammes. Je faisais tous mes efforts pour éviter le péché, et je me disais intérieurement, en m'accusant moi-même : « O démon, pourquoi es-tu amoureux de tout ce qui t'est étranger, puisque tu possèdes une source limpide et cachée? »

Voilà ce que je me disais à moi-même, mes amis, mais Maximo attisait davantage encore mon amour, en me décochant dans les oreilles les plus douces paroles. Elle était jeune et jolie, charmante et vierge, mon esprit succomba à ses criminels désirs. Une honteuse union ayant été consommée, je quittai ensuite Maximo, et, en prenant congé d'elle, je lui adressai comme consolation les paroles suivantes : « Retire-toi en paix, jouvencelle, et ne m'oublie pas. »

Je montai ensuite à cheval et je repassai le fleuve.

ἡ δὲ πρὸς ὕδωρ λούσασα αὐτῆς τὴν παρθενίαν,
ἐμὴν τὴν ὑποχώρησιν ἠνάγκαζε βαρέως.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἀπῆλθε πρὸς τὴν κόρην καὶ κατασπαζόμενος αὐτήν.

Εἶτα παραγενόμενος πρὸς τὴν ἐμὴν φιλτάτην,
κατῆλθον ἐκ τοῦ ἵππου μου, ταύτην φιλῶ ἀπλήστως.
« εἶδες, ψυχή μου, ἔλεγον, ἐκδικητὴν ὃν ἔχεις,
καὶ οἵαν σοι ἀντίληψιν ὁ πλαστουργὸς παρέσχεν; »
Ἡ δὲ τινὰ ἐν τῇ ψυχῇ ζηλοτυπίαν σχοῦσα,
« ἐν ἅπασιν εὐχαριστῶ, ἀντέφη, κύριέ μου,
δάκνει μὲ δὲ τῆς Μαξιμοῦς ἡ πάντολμος βραδύτης·
τὸ τί ἐργάζου μετ' αὐτῆς ἐγὼ γὰρ οὐ γινώσκω·
ἔστι καὶ τοίνυν ὁ θεὸς ὁ τὰ κρυπτὰ γινώσκων,
ὃς συγχωρήσει σοι, καλέ, ταύτην τὴν ἁμαρτίαν·
ἀλλ' ὅρα μή, νεώτερε, πάλιν καὶ τοῦτο πράξῃς,
καὶ ἀποδώσῃ σοι θεὸς ὁ κρίνων δικαιοσύνην·
ἐγὼ δὲ τὰς ἐλπίδας μου εἰς θεὸν ἀνεθέμην,
ὅστις διαφυλάξει σε καὶ σώσει τὴν ψυχήν σου,
καὶ χαίρειν ἀξιώσει με τὰ πάντερπνά σου κάλλη
εἰς χρόνους πλείστους καὶ καλούς, πανεύμνοστέ μου κύρκα. »
Λόγοις δ' ὅμως πειθανικοῖς αὐτὴν παρεκρουόμην,
ἀγγέλλων τε τὸν πόλεμον τῆς Μαξιμοῦς ἀρχῆθεν,
τὴν χεῖρα πῶς ἐπλήγωσα τὴν δεξιὰν ἐκείνης,
προσέθηκα καὶ αἵματος ῥύσιν πολλὴν γενέσθαι,
ἐξ οὗ θανεῖν τῇ Μαξιμῷ παρὰ μικρὸν συνέβη,
θᾶττον εἰ μὴ ἐπέζευον ὕδωρ αὐτὴν ἐκβρέχων,

2664. συγχωρήσεισει. — 2666. ἀποδούσει. — 2670. πανεύμνωστε. — 2671. πιθανικοῖς. — 2672. ἀγγέλων. — 2674. πολήν. — 2676. εἰμί, ἐπαίζευον.

Quant à Maximo, elle lava au bord de l'eau sa virginité, et fut vivement affligée de mon départ.

Comment Akritas se rendit près de la jouvencelle et l'embrassa.

Revenu ensuite près de ma bien-aimée, je descendis de cheval et je la couvris de baisers. « Tu as-vu, lui dis-je, ô mon âme, le vengeur que tu possèdes et quelle protection le créateur t'a accordée! »

Mais la jouvencelle, qui avait au cœur un sentiment de jalousie, me fit cette réponse : « Je te remercie de tout, mon maître ; mais il est une chose qui me ronge, c'est ton audacieux retard près de Maximo, car je ne sais ce que tu as fait avec elle. Il y a un Dieu qui connaît les actions cachées, et qui te pardonnera ce péché, cher époux ; mais garde-toi, jeune homme, de commettre une nouvelle faute et d'encourir le châtiment du Dieu qui sait rendre justice. Quant à moi, j'ai mis en lui mes espérances. Il te protégera et sauvera ton âme, et il daignera m'accorder la jouissance de tes toutes charmantes beautés durant de longues et heureuses années, ô mon très-aimable dindon! »

Cependant je la trompai par des paroles persuasives, en lui narrant, depuis le commencement, comment je m'étais battu avec Maximo et comment je l'avais blessée à la main droite; je dis en outre qu'il s'était produit une abondante hémorrhagie, qui eût peut-être occasionné la mort de Maximo si, ému de compassion pour son sexe et sa faiblesse naturelle, je n'eusse promptement mis pied à terre pour l'arroser d'eau. « J'ai lavé aussi sa blessure,

ταύτην οἰκτείρας ὡς γυνὴν καὶ ἀσθενῆ τῇ φύσει·
τὴν χεῖρά τε κατέδησα, πληγὴν ἐκπλύνας ταύτην,
δι' ὅπερ καὶ ἐβράδυνα, μεμυρισμένον μῆλον,
ἵν' ὥσπερ μὴ ὀνειδισθῶ φονεὺς εἰς τὰς γυναῖκας.
Ταῦτα ὡς ἤκουσεν αὐτή, ἀναψυχὴν μετέσχεν, (F. 76.)
ἀλήθειαν νομίσασα τὰ εἰρημένα πάντα.

ajoutai-je, et je lui ai bandé la main ; voilà pourquoi je suis en retard, ma pomme parfumée, car je ne veux pas qu'on me fasse l'injure de m'appeler assassin de femmes. »

Quand la jouvencelle eut entendu mon récit, elle éprouva du soulagement, car elle considérait comme vrai tout ce que je lui avais dit.

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΟΓΔΟΟΣ.

Ἐπεὶ δὲ κατεπαύσαμεν λέγειν τὰς ἀφηγήσεις
καὶ τὰς ἀνδραγαθίας τε τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου,
ἅστινας διηγήσατο τοῖς φίλοις τοῖς οἰκείοις,
καὶ ταύτας συγγραψάμενοι εἰς μνήμην τοῦ θανάτου,
καὶ ταύτας ἐξηγήσαμεν φίλοθεν πάλιν πᾶσιν,
ἐπὶ τὸ προκείμενον δὴ τῶν ἐπιλοίπων λόγων,
πάλιν ἐπαναστρέψαντες ἔλθωμεν τοῦ Ἀκρίτου.
Βασίλειος ὁ Διγενὴς καὶ θαυμαστὸς Ἀκρίτης,
τῶν Καππαδόκων τὸ τερπνὸν καὶ πανευθαλὲς ῥόδον,
ὁ τῆς ἀνδρείας στέφανος, ἡ κεφαλὴ τῆς τόλμης,
πάντων τῶν νέων ὁ τερπνὸς καὶ πάγκαλος ἀνδρεῖος,
μετὰ τὸ πάσας ἀνδρικῶς τὰς ἄκρας ὑποτάξας,
πλείστας τε πόλεις κατασχὼν καὶ χώρας ἀπειθούντων,
καὶ γέγονε περίφημος εἰς ἅπαντα τὸν κόσμον,
ἐν τῷ Εὐφράτῃ ποταμῷ ἠράσθη κατοικῆσαι·
οὗτος δὲ πάντων ποταμῶν καλλίστατος ὑπάρχει,
καὶ γὰρ τὴν βρύσιν κέκτηται ἀπὸ τοῦ παραδείσου,
ἐκεῖθεν φέρει τὴν τερπνὴν καὶ ξένην εὐωδίαν,
ἔχει δὲ καὶ γλυκύτατον τὴν τῶν ὑδάτων πόσιν.

2683: ἀφιγήσεις. — 2690: διγεννής.

HUITIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

Maintenant que nous avons terminé les récits de Digénis Akritas et raconté les exploits qu'il narra lui-même à ses amis intimes, maintenant que nous les avons mis par écrit en mémoire de sa mort et exposés à tous par amitié, revenons au sujet des autres livres d'Akritas.

L'illustre Basile Digénis Akritas, la rose charmante et bien fleurie de la Cappadoce, la couronne de la vaillance, la plus haute expression de l'audace, le jeune homme beau, ravissant et valeureux entre tous, après avoir soumis avec bravoure toutes les frontières, s'être emparé de beaucoup de villes et de provinces appartenant aux rebelles et être devenu fameux dans le monde entier, se plut à habiter sur le fleuve Euphrate. Il n'est pas de fleuve plus beau que celui-ci ; il prend sa source dans le paradis terrestre, d'où il tire son agréable et merveilleux parfum ; son eau est aussi très-douce à boire.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ποιήσας παράδεισον ἐν τῷ Εὐφράτῃ
καὶ παλάτια θαυμαστά.

Ἐκ τούτου γὰρ τοῦ ποταμοῦ ὕδωρ μετοχετεύσας,
παράδεισον ἐποίησεν κατὰ πολὺ ὡραῖον·
καὶ ἄλσος ἦν πρὸ ὀφθαλμῶν, ὑπῆρχε μετὰ χρῶμα,
περὶ τὸ ἄλσος τεῖχος ἦν εἰς ὕψος ἐπηρμένον,
ἐρηρεισμένον κάλλιστα καὶ καταχυρωμένον,
καὶ στιλϐωμένον πάμπολλα μετὰ πολλοῦ χαλκοῦ τε·
εἶχεν καὶ τέσσαρας πλευρὰς ὁ κάλλιστος ἐκεῖνος
παράδεισος, ὁ θαυμαστός, πάντερπνος καὶ ὡραῖος·
χῶρος οἰκεῖος ἔξωθεν ὑπῆρχεν ἐκ τοῦ τείχους,
ἐντὸς δὲ τούτου θαυμαστὴ πανήγυρις τῶν δένδρων·
οἱ κλάδοι πάντες ἔθαλλον, συνέπιπτον ἀλλήλοις,
τῶν δὲ πετάλων ἐμϐολαὶ καὶ τῶν ἐνδόξων φύλλων, (F. 77.)
καὶ τῶν καρπῶν αἱ συμπλοκαὶ ὄροφον ἐποιοῦντο·
αἱ δὲ πρασίαι τῶν φυτῶν τῶν ὑπὸ δένδρων κάτω
πεφύκασί τε στοιχηδὸν ἁπάντων τῶν ἡδέων,
τὰ μὲν γὰρ ῥόδα ἔφερον, τὰ ἕτερα δὲ μῆλα·
νάρκισσος ἔθαλλε φαιδρός, τῶν ἴων τε καὶ ῥόδων
ἐν μέσῳ δὲ τοῖς ἄνθεσι ὕδωρ συνεπωχεῖτο,
καὶ χάρακες τετράγωνοι ἵσταντο εὐειδεῖς τε·
ὀρνέων πλήθη πάμπολλα ἐνέμοντο τῷ ἄλσει,
τὰ μὲν γὰρ χειροήθεις τε καὶ ψιτταχοὶ καὶ κύκνοι
ἐν κλώνοις τε καὶ ὕδασι νομὴν προσεποιοῦντο·
τὰ δὲ λοιπὰ ἐλεύθερον πτερὸν γὰρ κεκτημένα

2706. ἐρηρισμένον. — 2710. χορός. — 2711. πανηγύρεις. — 2712. ἔθαλον. — 2713. φύλων. — 2715. πρασίαι est ainsi accentué dans le ms. — 2716. στιχηδόν. — 2718. ἔθαλε. — 2719. συνεποχεῖτο. — 2721. πάμπολα. — 2722. ψιτακοί. — 2723. κλόνοι.

Comment Akritas construisit sur le bord de l'Euphrate un jardin et des palais merveilleux.

Akritas détourna le cours des eaux de ce fleuve et fit un jardin d'une beauté ravissante. Un bosquet planté d'arbres verdoyants s'offrait aux regards ; autour de ce bosquet régnait un mur d'une grande hauteur, construit avec solidité et élégance, et couvert de plaques de cuivre qui brillaient du plus vif éclat. Il y avait quatre côtés à ce beau, merveilleux et ravissant jardin. En dehors du mur s'élevait, dans un emplacement réservé, une infinie multitude d'arbres dont les branches mariaient leurs pousses les unes aux autres ; les pétales et les luxuriantes frondaisons formaient une voûte par leurs mutuels enlacements. Sous les arbres, des rangées de plates-bandes étaient couvertes d'une infinité de plantes agréables ; sur les unes s'élevaient des rosiers, des pommiers sur les autres. Le narcisse y étalait ses fleurs charmantes, et, au milieu des violettes et des roses, l'eau coulait avec les fleurs. Des échalas carrés se dressaient magnifiquement. Une foule innombrable d'oiseaux vivaient dans le bois ; les oiseaux domestiques, perroquets et cygnes, cherchaient leur nourriture, les premiers sur les branches, les seconds dans les eaux. Les autres enfin, jouissant de leur liberté, prenaient leurs

ἐνέπαιζον πετόμενα εἰς κορυφὰς τῶν δένδρων,
τὰ μὲν ᾄδοντα λιγυρῶς τὸ τῶν Σειρήνων μέλος,
τὰ δὲ ἀγλαϊζόμενα τῇ τῶν πτερῶν κοσμήσει.
Τοσαύτην ὁ παράδεισος τὴν ἡδονὴν παρεῖχεν,
καὶ τὸν Ἀκρίτην ηὔφρανεν ἅμα τῇ ποθητῇ τε.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης μέσον τοῦ παραδείσου οἶκον ἐποίησεν.

Οἶκον δὲ ἔκτισε λαμπρὸν μέσον τοῦ παραδείσου·
τὸ κάλλος καὶ τὴν σύνθεσιν εἰπεῖν οὐκ ἐξισχύω·
ἅπαντες γὰρ δεδύνηνται παράδοξοι οἱ λίθοι,
ὡς μὴ λοιπὸν ἐκφαίνεσθαι τὴν θεωρίαν τούτων,
ὡς ἀπὸ πέτρας τοιγαροῦν ὑπάρχουσαν καλλίστας,
ἀλλ' ὡς ἡδὺ παρεμφερὲς ἐξηλλαγμένην χρόαις,
πάτους μὲν εἶχεν τέσσαρεις ὁ ἔμπροσθεν οἰκίσκος,
ἅπας χρυσομεσόκτιστος περιηργυρωμένος,
τριόροφος ἐτύγχανεν, ὑψίστατός τε ἄγαν·
ἡ πύλη δὲ ἡ ἔμπροσθεν ὑπῆρχε παμμεγέθης,
τὸ ὕψος μὲν ὡσεὶ πηχῶν εἴκοσι καὶ τεσσάρων,
ὑπερνικῶντες καλλονὴν πολλὴν τοῦ διαχρύσου.
Ἔνδοθεν τούτου ἕτερος κατεσκευάσθη οἶκος,
τὸ ὕψος μὲν ὡσεὶ πηχῶν εἴκοσί τε καὶ δύο,
κεκοσμημένος πάντοθεν ἐν χαλκοτάτῳ εἴδει,
ἐκ λίθων μὲν βασιλικῶν ἐρηρεισμένος ἅπας·
τοσοῦτον δὲ ἐστίλβωσαν τοὺς λίθους οἱ τεχνῖται,
ὥστε δοκεῖν τὴν ἐφ' ἡμῖν πορφυράν τε καὶ βύσσον· (F. 78.)
τὰ ὑπερῷα ἅπαντα χρυσοκατάσκευά τε,
ὄροφος μουσιόκτιστος, ἔργον πολλῶν θαυμάτων,

2725. πετώμενα. — 2726. λιγηρῶς. σηρίνων. — 2730. ἔκτησε. — 2735. ἐξηλαγμένην. — 2736. πάττους. — 2737. περιηργυρωμένας. — 2738. ὑψίτατος. — 2744. εἴδη. — 2749. μουσιώκτιστος. ἔργων.

ébats sur la cime des arbres, ceux-ci doués d'une voix aussi mélodieuse que celle des Sirènes, ceux-là ne se distinguant que par leur brillant plumage.

Tels étaient les agréments de ce jardin, qui faisait les délices d'Akritas et de sa bien-aimée.

Comment Akritas bâtit une maison au milieu du jardin.

Akritas construisit une magnifique maison au milieu du jardin. Je suis impuissant à en décrire la beauté et l'heureuse disposition ; chaque pierre était polie avec un art si merveilleux que la surface ne se pouvait apercevoir. Cette maison était bâtie en très-belles pierres, placées de façon à former, par la variété de leurs nuances, une sorte de bigarrure charmante. Il y avait sur le devant un pavillon à quatre étages dont l'intérieur était tout revêtu d'or et le pourtour argenté; il était surmonté de trois coupoles, qui s'élevaient à une très-grande hauteur.

Les dimensions de la porte de devant étaient des plus vastes; elle avait vingt-quatre coudées d'élévation, et sa beauté surpassait de beaucoup celle de l'or.

A l'intérieur de cette maison en était construite une autre, haute de vingt-deux coudées, entièrement revêtue de bronze et toute ruisselante de royales pierreries. Les ouvriers avaient poli les pierres d'une façon si parfaite qu'elles ressemblaient au lin et à la pourpre de nos vêtements. Toutes les chambres hautes étaient incrustées d'or, et la toiture était un ouvrage de mosaïque des plus mer-

τὰ ἔσω δ' ἦσαν χυμευτὰ μετὰ τιμίων λίθων·
αἱ δὲ θυρίδες ἅπασαι τοῦ πανευφήμου οἴκου
ἀπὸ χρυσίου καθαροῦ πεποικιλμέναι ὑπῆρχον,
καὶ χρυσαμπελοκλάδους τε ἔχουσαι μετὰ βότρυς·
τὰ δὲ κιόνια ἅπαντα χρυσοημφιεσμένα,
ὡς πάντα καταλάμποντα ἀπὸ τῆς λαμπηδόνος,
καὶ τοῖς ὁρῶσι φαίνεσθαι χρύσινα στέγη πάντα·
μᾶλλον δὲ ὅταν ἥλιος ἔλαμπε τὰς ἀκτῖνας,
πυρωδεστάτην τὴν αὐγὴν ἔπεμπε τὸ χρυσίον,
τὰς ὄψεις πάντων τὰς ἐκεῖ ἔτερπε τυγχανόντων·
ταῦτα λοιπὸν ὁ θαυμαστὸς Ἀκρίτης ἐκτελέσας,
καὶ πύργον μέγα τοῖς αὐτοῖς κτίσας ὡραῖον πάντα,
τὸ ὕψος δὲ ἀμήχανον, παράδοξος δ' ἡ κτίσις·
ἀπὸ γὰρ γῆς τετράγωνος τὴν ἄνω βάσιν εἶχε,
συνηρμοσμένος τε καλῶς ἐκ τῶν περισσῶν λίθων·
ἄνωθεν δὲ ὀκτάγωνος μετὰ λαμπρῶν θυρίδων·
τοσαῦτα πάντα ὕψωσεν ὅπως καλῶς ὁρᾶσθαι
χιὼν Συρίαν ἅπασαν τὴν πρὸς τὴν Βαβυλῶνα,
τοὺς δὲ μακρόθεν βλέποντας τὴν δόμησιν τοῦ οἴκου
ὡς ἀπὸ τῆς λευκότητος δοκεῖν χιόνα ἔχειν.
Ἐν τῷ αὐτῷ καὶ τρίκλινον σταυροειδῆ ποιήσας,
ἔνθεν κἀκεῖθεν τῶν μερῶν οὕτως καλῶς εἰργάσθη·
ὁ πύργος οὖν κοχλοειδῆν εἶχε τὸν ἀναβάτην,
ἄνοδον ἔφερε πολλὴν τὴν ἐπὶ τοῦ τρικλίνου·
ἐποίησε καὶ τοὺς πινσοὺς τὸ μῆκος πενταπήχεις,
ἀντὶ κιόνων ἔστησε τούτους ἐν τῷ τρικλίνῳ,
ἔθηκε πλίνθους τέσσαρας ἐφ' ἕκαστον πινσόν τε,
μεγίστους, ἀργυρέους τε, σταθμὸν ταλαντιαίους.

2754. κιώνια. — 2758. πυροδεστάτην. — 2764. περιστῶν. — 2774. πηνσούς. — 2775. κιώνων. — 2776. πηνσόν.

veilleux. L'intérieur de cette habitation magnifique était enrichi de pierres précieuses ; autour des fenêtres, émaillées d'or pur, serpentaient des branches de vigne d'or chargées de grappes. Toutes les colonnes, revêtues d'or, brillaient d'un si vif éclat que les toits semblaient d'or à ceux qui les voyaient. Bien plus, quand brillaient les rayons du soleil, l'or répandait une étincelante clarté qui égayait les visages de toutes les personnes présentes. Le célèbre Akritas, après avoir exécuté ces travaux, bâtit une grande tour fort belle, d'une hauteur extraordinaire et d'une merveilleuse architecture. Carrée à partir de terre, sa base était décorée d'une multitude de pierreries ; par en haut, elle était octogone et percée de belles fenêtres. Elle était si élevée que du sommet on découvrait comme un tapis de neige par toute la Syrie jusqu'à Babylone ; et quand, de loin, on apercevait le dôme de la maison, sa blancheur le faisait aussi supposer couvert de neige.

Dans l'intérieur, Akritas fit une chambre haute en forme de croix et magnifiquement décorée sur chacun de ses côtés. Il y avait dans la tour un escalier en limaçon dont les nombreux degrés conduisaient à cette chambre haute. Akritas construisit aussi des socles hauts de cinq coudées et les plaça dans cette pièce pour supporter les colonnes, et sur chacun d'eux il posa quatre très-grandes plinthes en argent, du poids d'un talent. Il orna

Τὸν ὄροφον ἐκόσμησεν ἐκ λίθων καὶ μαργάρων,
μετὰ χρυσίου καθαροῦ ἅπαντα συσκιάσας·
τὸ ἔδαφος ἐκάλλυνε μετὰ τιμίων λίθων
τοῦ οἴκου γὰρ χυμεύσαντος τὸ κάλλος τοῦ ἐδάφους·
μέσον δὲ λίθον ἔβαλεν μέγιστον, στρογγυλάτον,
κατηύγαζεν ἐν τῇ νυκτὶ φῶς εἰς τὸν κόσμον ὅλον. (F. 79.)
Πυλῶνάς τε ἐκάθηρεν ἠμφίασε χρυσίον,
μετὰ τῶν λίθων χυμευτὰς ἐποίησε θυρίδας,
ἡλιακοὺς ἐποίησεν ἔξωθεν τοῦ τρικλίνου,
χαλκοκεραμοσύνθετον τὴν ὕλην πᾶσαν τούτων
ἐποίησεν ὡς ἄξιον πολλῶν λαμπρῶν ἐπαίνων·
ὄντως φρικῶδες, φοβερὸν ὅλον ὑπῆρχεν ἅπαν,
ὑπῆρχε γὰρ τετράγωνος, ὡς τὸ τοῦ πύργου εἶδος,
μετὰ μουσείων γύρωθεν πλαξὶν ἅπαντα εἶχεν.
Ἐν τούτῳ δὲ ἱστόρησεν τοὺς ἀπ' ἀρχῆς ἀνδρείους,
ἀπὸ Σαμψὼν ἀρχόμενος πρὸς ἀλλοφύλων μάχην,
λέοντος ὅπως ἴσχυσε χερσί τε παραδόξως,
καὶ χιλιάδας κτείναντος μόνον ἐν σιαγόνι,
τῆς Δαλιδᾶς τὸν χωρισμόν, καὶ τύφλωσιν τὴν τούτου,
τῶν δυναστῶν τοὺς ἐμπαιγμούς, κολάσεις ἀλλοφύλων,
καὶ τελευταίαν ἑαυτοῦ κατάλυσιν ἀθρόαν,
ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἑορτῆς ναοῦ προσγινομένην,
καὶ ἑαυτὸν ἀπώλεσεν μετὰ τῶν ἀλλοφύλων.
Μέσον περάτων τὸν Δαβίδ, ὅπλων χειρῶν παντοίων,
μόνον σφενδόνην τῇ χειρὶ κατέχων καὶ βολίδας,
ἐκεῖθεν δὲ τὸν Γολιὰθ μέγαν τῇ ἡλικίᾳ,
καὶ τῇ ἰδέᾳ φοβερόν, πολύν τε ἐν ἰσχύϊ,
περιφραγμένον κεφαλὴν μέχρι ποδῶν σιδήρῳ,

2780. ἐκάλυνε. — 2781. σκάλλους. — 2782. στρογγιλάτον. — 2791. μουσίων. — 2795. κτίναντος. σιαγόνη. — 2801. τοῦ. παντίων. — 2805. διδήρων.

la voûte de pierreries et de perles, et recouvrit tout avec de l'or pur. Il embellit de magnifiques pierres précieuses le parvis de la maison, et il plaça au centre une très-grande pierre ronde dont la lumière éclairait tout le monde durant la nuit. Les portes furent revêtues d'or de chaque côté; il fit des fenêtres émaillées de pierreries; en dehors de la chambre haute, il établit des galeries, où il n'entrait pour matériaux que de l'airain et de la brique, et exécuta ainsi un travail digne des plus magnifiques éloges. Le tout formait un ensemble imposant et sévère. Cette construction était de forme carrée comme la tour, et ornée de mosaïques.

Il peignit là tous les vaillants hommes qui ont existé depuis le commencement du monde.

Il représenta d'abord le combat de Samson contre les Philistins, la façon merveilleuse dont il tua un lion de ses mains et des milliers d'hommes avec une mâchoire; la trahison de Dalila; comment on creva les yeux à Samson, comment il fut la risée des princes; enfin le châtiment qu'il infligea aux Philistins, et la dernière action d'éclat qu'il accomplit dans un temple un jour de fête, en se tuant lui-même avec les Philistins.

On y voyait ensuite David placé entre deux lignes de bataille, entouré d'armes de toute espèce, mais ne tenant à la main qu'une fronde et des projectiles. Là, c'était Goliath, avec sa haute stature, son air farouche, sa force prodigieuse, bardé de fer de la tête aux pieds, tenant à la main un ja-

καὶ τῇ χειρὶ ἀκόντιον φέρων κατὰ Δαβίδ γε,
ὁλοσιδήρῳ φαίνοντα τῇ χρόᾳ μετὰ τέχνης,
στρογγύλον λίθον ἐμβαλὼν τῷ Γολιὰθ συμπίπτει
τὸν μὲν βληθέντα κατὰ γῆν πέπτωκε παραχρῆμα,
τὸν δὲ δραμόντα τάχιον καὶ μάχαιραν λαβόντα,
καὶ τεμόντα τὴν κεφαλὴν καὶ ἄραντα τὸ νῖκος.
Εἶτα τὸν φθόνον τοῦ Σαοὺλ, φυγὴν τοῦ πρᾳοτάτου,
μυρίας τὰς ἐπιβουλάς, θεοῦ τὰς ἐκδικήσεις,
καὶ βασιλείαν τοῦ Δαβίδ, πόλεμον ἀλλοφύλων,
τὰ ἄλλα δὲ ἐξαίσια, βασιλειῶν τὴν βίβλον.
Τοῦ Ἀχιλλέως στέρησιν, τοὺς μύθους καὶ πολέμους,
καὶ τοῦ Ἀλδελαγᾶ φησιν τὴν ὀλεθρίαν πάνυ (F 80.)
Ὀλόπης τε τὴν συμφοράν, νυμφίους τοὺς καθέκτους,
καὶ ὁδηγίαν θαυμαστήν, πρὸς Κίνναμον τὴν τόλμην·
Βελλεροφῶντα κτείνοντα Χίμαιραν τὴν πυρφόραν,
τὴν ἧτταν μὲν Δαρείου τε, τρόπαια δὲ μεγάλα
τοῦ Ἀλεξάνδρου τοῦ στερροῦ καὶ φοβεροῦ δειχθέντος,
Κανδάκην τὴν βασίλισσαν, καὶ τὴν λοιπὴν σοφίαν
κατορθωμάτων τῶν πολλῶν ἄνακτος Ἀλεξάνδρου.
Τὰ τοῦ Μωσέως θαύματα, πληγὰς τῶν Αἰγυπτίων,
τὴν Ἰουδαίων ἔξοδον, κακίστων, ἀγνωμόνων,
θεοῦ τὴν ἀγανάκτησιν, θεράποντος δεήσεις,
καὶ Ἰησοῦ τὰς τοῦ Ναυῆ ἐνδόξους ἀριστείας.
Ταῦτα καὶ ἄλλα πλείονα ἐν τοῖς δυσὶ τρικλίνοις,
τὰ πάντα χρυσιόμουσα ἱστόρησεν Ἀκρίτης,
ὡς τοῖς ὁρῶσιν ἄμετρον τὴν ἡδονὴν παρέχων,
πολὺν ἔχων διάστημα τὸ μῆκος καὶ τὸ πλάτος·
τὸ ἔδαφος ἐσκέπασε μετὰ τιμίων λίθων.

2808. ἐμβαλλών. — 2809. πέπτοκε. — 2812. φυγεῖν. — 2816. ἀχιλέως. — 2817. φησεν. — 2819. κίναμον. — 2820. βελερεφῶντα. χίμεραν. — 2821. δαρίου. — 2822. στεροῦ. — 2832. πολλήν.

velot dirigé contre David, enfin si artistement exécuté qu'il semblait une statue en fer massif.

Puis venait David, lançant à Goliath une pierre ronde, le renversant soudain à terre, courant précipitamment sur lui, lui prenant son épée, lui tranchant la tête et remportant la victoire,

C'était ensuite la jalousie de Saül, la fuite du très-doux David, les mille embûches qu'on lui dresse, la vengeance de Dieu, la royauté de David, sa guerre contre les Philistins, ainsi que les autres événements importants du Livre des Rois.

On voyait ensuite l'inaction d'Achille, les guerres de la fable; les très-cruelles épreuves de deux époux infortunés, Aldelaga et Olopé, leurs merveilleuses aventures, l'audace déployée contre Cinnamos; Bellérophon tuant la Chimère, qui vomit le feu; la défaite de Darius, les grandes victoires du terrible et courageux Alexandre, la reine Candace, enfin tout ce que l'on connaît des exploits du roi Alexandre; les miracles de Moïse, les plaies d'Égypte, la sortie des Juifs, ce peuple méchant et ingrat; la colère de Dieu, les prières de son serviteur, et les glorieux faits d'armes de Josué, fils de Navi.

Telles étaient, et beaucoup d'autres encore, les peintures des deux salles, toutes exécutées en mosaïque et en or par Akritas. Elles faisaient à qui les voyait un plaisir extrême, à cause de leurs vastes dimensions en hauteur et en largeur. Les pierres précieuses dont le parvis était

ἐστιλϐωμένων ἰσχυρῶς, ὥστε θαυμάζειν πάντας,
ὡς ἀπὸ ὁμαλότητος καὶ τοῦ πολλοῦ τοῦ κάλλους,
ὕδωρ ἐμφαίνειν πεπηγὸς καὶ καθαρώτατόν τε.
Ἐκεῖ γὰρ θέρους ἐν καιρῷ τὰς ἀπολαύσεις εἶχε,
μετὰ τῆς κόρης τῆς λαμπρᾶς καὶ πανωραιοτάτης,
τῆς τε τὰ κάλλη γυναικῶν ἐν τάφῳ συνθαψάσης.
Τὸ ὕδωρ δ' ἐπεποίηκεν ἀνωφερὲς διόλου,
ἐκ μηχανῆς τῆς ἑαυτοῦ, ὥστε πολλοὺς θαυμάζειν
ὁρῶντας τούτου τὴν ὁρμὴν ἀνωφερὲς παράπαν.
Τὰ δένδρα τὰ εὐκάρπιμα εἰς μέρη τὰ τοῦ πύργου
ἐφύτευσεν ὁ Διγενὴς καὶ θαυμαστὸς Ἀκρίτης,
καὶ ἀμπελῶνα αἰνετὸν καὶ θαυμαστὸν εἰκότως
ἐποίησεν εὐσύνθετον, ὡραῖον καὶ εὐμήκην,
ἤδη ἀνθῶν παντοδαπῶν τοῦτον ὑπερεκπλήσας
τῶν δὲ ἀνέμων αἱ πνοαί, τῶν δένδρων εὐωδίαι,
ᾠὰ ταώνων καὶ λοιπῶν παντοδαπῶν ὀρνίθων,
τέρψιν ἐποίουν θαυμαστήν, ὑπέρτερον τῷ τόπῳ·
καὶ ἦν ὁ ἄνεμος ἡδύς, εὔοσμος τὸ παράπαν.
Ταῦτα ὁ ἀνδρικώτατος Ἀκρίτης ἐκτελέσας,
ἐν μέσῳ τούτων ἔκτισε περικαλλῆ νεών τε, (F. 81.)
εἰς ὄνομα τοῦ μάρτυρος ἁγίου Θεοδώρου.
Εἶτα ἀργυροτράπεζαν ἠμφιεσμένην πάνυ
σκεύη τε πολυτίμητα διάχρυσα ποιήσας,
ἔχαιρεν εὐφραινόμενος ὥσπερ ἐν παραδείσῳ,
ἄλλον λειμῶνα κρείττονα ἀνθέων τῶν ἐκεῖσε
τῆς κόρης βλέπων τὴν μορφὴν καὶ ξένην ἡλικίαν.
Ἀλλὰ μηδεὶς ἀκροατῶν τοῦ πλούτου θαυμαζέτω,
οἱ μεγιστᾶνες γάρ, φημι, καὶ οἱ σατράπαι πάντες

2836. τεπηγός. καθαρότατον. — 2846. εὐμήκειν. — 2849. ταόνων. — 2853. περικαλῆ. — 2855. ἠμφιεσμένον. — 2858. ἐκεῖσαι. — 2861. φημοι.

constellé jetaient une si vive clarté qu'elles excitaient l'admiration universelle et que, tant elles étaient belles, elles faisaient l'effet d'une onde limpide cristallisée.

Akritas passait agréablement la saison d'été dans cet endroit, en compagnie de sa toute belle jouvencelle, cette créature ravissante qui a emporté avec elle dans la tombe la beauté féminine.

Grâce à une machine de son invention, Akritas faisait jaillir l'eau à une si grande hauteur que tous ceux qui en étaient témoins admiraient la force avec laquelle les jets s'élevaient en l'air.

Dans l'enceinte de la forteresse, l'illustre Digénis Akritas planta des arbres fruitiers ; il y disposa d'une façon merveilleuse et admirable une belle et vaste vigne et la remplit de fleurs de toutes sortes. Le souffle des vents, les senteurs des arbres, la brise douce et chargée de parfums, faisaient de ce lieu merveilleux un séjour de délices.

Après que le très-vaillant Akritas eut exécuté toutes ces choses, il bâtit au centre un temple magnifique, sous le vocable de saint Théodore martyr. Il fit ensuite une table plaquée d'argent et des vases précieux en or massif. Et il coulait d'heureux jours, comme en paradis, contemplant une prairie plus charmante que les fleurs de ses jardins, c'est-à-dire la beauté et la taille admirable de la jouvencelle.

Mais que nul de mes auditeurs ne s'étonne d'une telle richesse, car je dois dire que tous les grands princes et les

φιλοτιμίας ἔστελλον, χαρίσματά τε πλεῖστα·
ὡσαύτως καὶ οἱ ἄρχοντες ὅλης τῆς Ῥωμανίας
ἔστελλον δῶρα θαυμαστὰ καὶ μετ' εὐγνωμοσύνης·
ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς ἔστελλε καθ' ἑκάστην
μεγίστους τοίνυν δωρεὰς τῷ θαυμαστῷ Ἀκρίτῃ.
Ῥωμαίων δέ, Σαρακηνῶν, Περσῶν καὶ τῶν Ταρσίτων,
οἳ τὰς ὁδοὺς διέτριβον ἐκείνας τότε πάσας,
οὐδείς ποτε ἐτόλμησεν ἐκεῖσε πλησιάσαι,
εἰ μὴ αὐτὸς προσέταττεν ὁ θαυμαστὸς τῷ ὄντι·
πᾶς γὰρ ὁ μέλλων τὴν ὁδὸν διέρχεσθαι ἐκείνην,
σφραγῖδα φέρων τὴν αὐτοῦ διέβαινεν ἀφόβως·
ὃς δὲ οὐκ ἐπεφέρετο σφραγῖδά τε τὴν τούτου,
εὐθὺς κακῶς ἀπώλετο ὑπὸ τῶν ἀπελάτων·
καὶ ἀπελάται γάρ, φημι, ὑπέκεισαν ἐκεῖνον,
καὶ φόβον εἶχον ἄπειρον ὑπὸ τὴν χεῖρα τούτου,
ὥσπερ οἰκέται βασιλεῖς καὶ ὡς δεσπόται δοῦλοι.
Ἐν τούτοις ἄγοντος αὐτοῦ, μηδὲν δεινὸν γινώσκων,
τὴν νόσον δὲ τὴν τοῦ πατρὸς ὅμως αὐτὸς ἀκούσας
καὶ ὅτι νόσος δύσκολος τοῦτον ἐπέπεσέ τε,
ἔσπευδε γὰρ καταλαβεῖν τὴν Καππαδόκων χώραν·
πλησίον δὲ γενόμενος τοῦ γονικοῦ τε οἴκου,
ὀδυρομένους ἅπαντας δι' ἐκεῖνον συναντήσας,
καὶ δὴ μαθὼν ὡς ἀληθῶς ὅτι πατὴρ ἐθνήσκει,
ἐσθῆτά τε ἀπέρριψε, κάτω πεσὼν ἐξ ἵππου·
ἔνδοθεν δὲ γενόμενος, περιπλακεὶς τὸ σῶμα,
θρῆνον ἐναπεφώνησεν μετὰ πολλῶν δακρύων·
« ἀνάστα, πάτερ, θέασον τὸ παμφιλές σου τέκνον, (F. 82.)
θέασον τὸν μονογενῆ, φθέγξον φωνὴν ἡδέαν,

2869. ἐκεῖσαι. — 2870. εἰμί. — 2873. ὡς. — 2874. ἀπόλετο. — 2878. ἄγοντες.

satrapes lui faisaient des cadeaux et des dons nombreux; tous les gouverneurs de la Romanie lui témoignaient leur gratitude par de merveilleux présents; l'empereur lui-même envoyait chaque jour à l'illustre Akritas les plus grands cadeaux.

Nul, parmi les Grecs, Sarrasins, Perses et Tarsiotes, qui fréquentaient alors toutes les routes de cette contrée, n'osa jamais s'aventurer par là, que le célèbre Akritas ne lui en eût donné la permission. Celui qui se disposait à parcourir cette route y passait sans crainte, en portant le sceau d'Akritas, mais celui qui ne le portait pas ne tardait point à tomber sous les coups des apélates. Or les apélates obéissaient à Akritas, et, pleins de crainte pour son autorité, ils ressemblaient à des serviteurs rois et à des maîtres esclaves.

Digénis vivait ainsi à l'abri de tout événement fâcheux, lorsqu'il apprit que son père était atteint d'une maladie dangereuse. Il se hâta donc de se rendre en Cappadoce; arrivé près de la maison paternelle, il rencontra tout le monde pleurant son père, et il apprit vraiment qu'il se mourait. Alors, jetant loin de lui son manteau, il saute à bas de son cheval, entre dans la maison, entoure de ses bras le corps et prononce ces paroles désolées : « Lève-toi, mon père, regarde ton fils unique, dis-lui une douce parole; adresse-moi des conseils, ne me dédaigne pas

νουθέτησον βουλήματι, μὴ μὲ σιγῶν παρέλθῃς·
οὐκ ἀποκρίνῃ μοι τὸ σὸν φίλτατον τέκνον, πάτερ;
ἐμοὶ ἐκλείσθη ἡ φωνὴ ἡ πάντων ἡδυτάτη,
τὸ φῶς δὲ ποῦ τῶν ὀφθαλμῶν, ποῦ τῆς μορφῆς τὸ κάλλος;
τίς χεῖρά σου ἐδέσμευσε; τίς τὴν ἰσχὺν ἀφεῖλε;
τίς τῶν ποδῶν ἐνίκησε ταχύτατον τὸν δρόμον;
τίς σὴν ἀγάπην ἄπειρον τὴν πρὸς ἐμέ σου, πάτερ,
χωρίσαι παρεχώρησεν, ὢ τῆς παρανομίας,
ὢ τῆς ἀθρόας συμφορᾶς, ὢ τῆς πικρᾶς ὀδύνης!
Πῶς μετὰ πόνου τὴν ψυχὴν παρέδωκας καὶ λύπης
καλῶν με ἐξ ὀνόματος, ζητῶν με ἄχρι τέλους;
ὦ πάτερ εὐτυχέστατε, παρὰ βραχέαν ὥραν
οὐκ ἠξιώθην βλέψασθαι ζῶντας τοὺς ὀφθαλμούς σου,
πάντως γὰρ ἤκουσα φωνῆς, εὐχῆς σου τελευταίας,
ἐν ταῖς ἀγκάλαις γὰρ ἐμοῦ ἀφῆκες τὴν ψυχήν σου,
καλύψω σου τοὺς ὀφθαλμούς, ὦ πάτερ, μετ' ἰδίας
χεῖράς μου, ὁ πανάθλιος, τὴν σήμερον ἡμέραν,
νυνὶ δὲ ἀθλιώτερος πάντων εἰμὶ ἀνθρώπων,
τὰ σπλάγχνα μου τιτρώσκει σου ἡ ἄπειρος ὀδύνη,
κρειττότερόν μοι τοῦ θανεῖν ἢ κατιδεῖν τοιοῦτον! »
Ταῦτα καὶ ἄλλα πλείονα ὁ Διγενὴς θρηνήσας,
ὡς καὶ τοὺς λίθους θρηνῳδεῖν ἐποίησε τοὺς πάντας,
πολὺς γὰρ ἦν ὁ κοπετός, καὶ μέγιστος ὁ θρῆνος,
ὥστε καὶ πόρρωθεν βοῆς ἀκούσαντες τὸν ὄχλον.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἔθαψε τὸν ἴδιον πατέρα τὸν ἀμηρᾶν.

Λαβὼν δ' αὐτός γε τῇ μητρὶ ἦλθεν ἐν τῷ Εὐφράτῃ
ἅμα τὸ σῶμα τοῦ πατρός, τοῦ πανενδόξου ἐκείνου,

2896. τὴν σήν. — 2907. ἀθλιότερος.

par ton silence. Pourquoi ne réponds-tu pas à ton enfant chéri, ô mon père? Ta voix si douce est muette pour moi! Où est la lumière de tes yeux? Où est ta belle prestance? Qui a enchaîné tes mains? Qui t'a enlevé ta force? Qui a paralysé tes pieds si rapides à la course? Qui a fait évanouir, ô mon père, l'amour infini que tu avais pour moi? O cruelle infortune, ô douleur amère! Dans les souffrances et la tristesse, tu as rendu l'âme, en m'appelant par mon nom et en me demandant jusqu'à la mort. O mon bienheureux père, je n'ai eu que pendant une heure bien courte la joie de voir la vie briller dans tes yeux, d'entendre ta voix et ta suprême prière, car tu as rendu le dernier soupir entre mes bras. Au jour d'aujourd'hui, mon père, je vais te fermer les yeux de mes propres mains, et me voici maintenant le plus malheureux, le plus infortuné de tous les hommes. La douleur infinie de ta mort me blesse les entrailles; mieux vaudrait pour moi être mort que de te voir en un pareil état. »

Telles furent, et beaucoup d'autres encore, les lamentations de Digénis; les pierres elles-mêmes gémirent, et si immense fut la douleur, si grande la lamentation, que l'on entendait de loin le tumulte et les cris.

Comment Akritas ensevelit l'émir son père.

Akritas, accompagné de sa mère, se rendit sur les bords de l'Euphrate, avec le corps du très-glorieux émir son

τὸν ὕμνον δὲ καὶ τὴν ταφὴν κηδεύσαντες ἡδέως,
αὐτοῦ τὸ σῶμα ἔθαψαν μετὰ δορυφορίας,
λαμπρῶς, μεγίστως, ὡς εἰπεῖν, ἐκπλήττεσθαι τοὺς πάντας,
καὶ τοῦτο μὲν κατέθετο ἐν τῷ σεπτῷ ναῷ τε·
ὡς ἄγαν νέος φρόνιμος, φιλόστοργος τῷ ὄντι,
μητέρα δὲ τὴν ἑαυτοῦ τιμῶσαν ὡς εἰκότως
ποσῶς οὐ συνεχώρησε στραφῆναι ἐν τῷ οἴκῳ,
ἀλλ' ἦγε ταύτην μετ' αὐτοῦ ἐν τῷ ἰδίῳ οἴκῳ, (F. 83.)
καὶ λόγοις παρακλητικοῖς ταύτῃ προσομιλήσας,
εὐχαριστίαν ἔπεμπε θεῷ, τῷ ἐπὶ πᾶσιν
δοξαζομένῳ, ὕμνον τε, πολλὰς εὐχαριστίας·
« οἶδε γὰρ ἅπαντα αὐτὸς ὁ κτίστης τῶν ἁπάντων, »
κατέλεγε τῇ ἑαυτοῦ παρηγορῶν μητρί τε.
Εἶχε δὲ πρόσοδον πολὺν τῶν γονικῶν χρημάτων·
θανόντος οὖν τοῦ ἀμηρᾶ πατρὸς τοιούτου, λέγω,
οὐσία τούτου ἅπασα υἱῷ προσαπελείφθη·
ἐξ ὧν συχνῶς ἐκόμιζε χρυσίον καθ' ἑκάστην
καὶ ἴταις τοῦτο ἔδιδεν ὡς ψυχικὸν πατρῷον.
Μητέρα δὲ χηρεύσασαν λυπεῖσθαι οὐκ ἀφῆκεν,
ἀλλ' ὡς φιλόστοργος υἱὸς κηδεύσας τὸν πατέρα,
ἐντίμως τε μετὰ πολλῆς ὄντως τῆς ἀληθείας,
διὰ τὸν πόθον τὸν αὐτοῦ παρέλαβε μητέρα
ἐν οἴκῳ τῷ περιφανεῖ, τῷ περιδόξῳ ἐκείνου,
καὶ ἦν αὐτὴ συγχαίρουσα υἱῷ καὶ σὺν τῇ νύμφῃ,
εὐφραινομένη ἀληθῶς μητέρα μετὰ τέκνων.
Εἶχε δὲ ἄλλην εἴσοδον τὴν ἀπὸ τῶν κτημάτων
τοῦ στρατηγοῦ τοῦ θαυμαστοῦ, ὧν ἔλαβεν εἰς προῖκα·
ἕνδεκα γὰρ ἐλάμβανε χρυσίου χιλιάδας,

2925. εὐχαριστείαν. — 2926. εὐχαριστείας. — 2938. περιφανῆ. — 2942. στρατιγοῦ.

père, et, après le chant des hymnes funèbres et les cérémonies des funérailles, le cadavre fut enseveli avec une pompe magnifique, qui frappa tout le monde d'admiration. Le corps fut déposé dans l'enceinte du temple.

Akritas, agissant en fils sage, plein d'amour et de respect pour sa mère, ne la laissa pas retourner dans sa maison, mais il la conduisit dans sa propre demeure, puis, après lui avoir adressé des paroles de consolation, il remercia Dieu, qui doit être glorifié en toutes choses, et il chanta un hymne d'actions de grâces, « car, disait-il en consolant sa mère, le créateur de toutes choses connaît toutes choses. »

La fortune paternelle était pour Akritas la source d'un revenu considérable; à la mort de l'émir, il hérita de toutes ses richesses, et chaque jour il y puisait de l'or qu'il donnait aux pauvres comme une aumône de la part de son père.

Il ne laissa pas dans le deuil sa mère devenue veuve; mais, après les funérailles de son père, en fils affectueux et plein d'amour pour sa mère, et, à vrai dire, guidé par un sentiment honorable, il la prit avec lui dans son splendide et magnifique palais; elle y vécut heureuse avec son fils et sa bru; c'était vraiment *la mère qui se réjouit de ses enfants.*

Akritas possédait en outre le revenu des biens du célèbre général, biens qui composaient la dot de sa femme et dont il retirait chaque année onze mille livres d'or.

καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν ἐκ τῶν αὐτοῦ κτημάτων,
καὶ ἦν ὑπέρπλουτος λοιπὸν χρυσίῳ καὶ ἀργύρῳ,
ἀνδράποδα καὶ κτήνη τε καὶ τὴν λοιπὴν οὐσίαν,
ὡς ἅπαντας τοὺς ἐπὶ γῆς ἄρχοντας ἐπιβαίνειν,
καὶ ἦν ἀγαλλιώμενος μετὰ καὶ τῆς συζύγου·
ἓν μόνον τοῦτο τὴν ψυχὴν διηνεκῶς ἐλύπει,
ἡ ἀτεκνία ἡ ἄπευκτος, ἡ λίαν δεινοτάτη·
ἴσασι γὰρ οἱ ἅπαντες οἱ οὕτως πειρασθέντες
πόσον κακὸν καθέστηκεν ἡ ἀτεκνία ταύτη·
ἕνεκεν τούτου τὸν θεὸν πάντοτε ἐδυσώπει,
ὁλονυκτίους ἐκπληρῶν ὕμνους καὶ παννυχίους·
ἀλλὰ σαφῶς ἠστόχησεν ἐλπίδος τῆς τοιαύτης,
θεοῦ γὰρ πᾶν τὸ δώρημα τοῦ πάντα δυναμένου,
ἀλλ' ὅμως ἦν εὐχαριστῶν καὶ τὸν θεὸν ἐν τούτῳ,
καὶ τὴν αἰτίαν ἑαυτοῦ προγράφει ἁμαρτίαν.
Οὕτως βιώσας τε καλῶς ὁ Διγενὴς Ἀκρίτης (F. 84.)
τύπος ἀρχόντων γέγονεν, ὑπογραμμὸς ἀνδρείων,
παιδαγωγὸς φρονήσεως καὶ κλέος σωφροσύνης,
τὰς πράξεις γὰρ ἀρχοντικὰς ὡς οὐδεὶς τῶν ἐν βίῳ
ὥσπερ αὐτὸς ἐτίμησε καλλίστως διαπράξας,
πρὸς βασιλεῖς ὑποταγήν, πρὸς πάντας τὴν ἀγάπην,
εἶχε θερμὴν ἀντίληψιν πρὸς τοὺς ὑπὸ τὴν χεῖρα,
οὐ γὰρ ὠργίζετο ποτὲ πρότου μὴ ἐρευνῆσαι·
ἠγάπα δὲ κατὰ πολὺ ἐν ἡσυχίᾳ εἶναι,
καὶ διὰ τοῦτο οὐδαμῶς ἔνθα αὐτὸς κατῴκει
εἴασεν ὑποχείριον του μετ' αὐτοῦ συνεῖναι·
ἀλλ' ἦσαν πόρρωθεν αὐτοὶ ποιοῦντες τὰς δουλείας,
τὰ μὲν ὀπτὰ οἱ μάγειροι ποιοῦντες καθ' ἡμέραν,

2960. ὑπογραμός. — 2962. πράπράξεις (sic). — 2964. βασιλεῖ. — 2966. ὀργίζετο. — 2970. δουλίας.

Il était donc immensément riche en or et en argent, en esclaves, en bétail et en tout le reste. Sa fortune dépassait celle de tous les princes de la terre. Il vivait heureux avec son épouse ; une seule chose lui rendait sans cesse l'âme triste, c'était le manque d'enfants, privation cruelle, comme le savent tous ceux qui ont passé par cette sorte d'épreuve. Pour en obtenir, il ne cessait de supplier Dieu, passant des nuits dans les veilles à chanter des hymnes. Il fut cependant déçu dans ses espérances, mais même de cela il remerciait Dieu, et attribuait cette privation à ses péchés.

Vivant ainsi honorablement, Digénis Akritas devint le type des princes, le modèle des braves, un maître de sagesse, et se rendit illustre par sa modestie. Il fut, plus que personne au monde, plein de déférence pour les actions des princes, soumis vis-à-vis des empereurs, et rempli de charité pour tous. Il était l'ardent défenseur des siens, et il ne se fâchait jamais avant d'avoir pris des informations. Il aimait beaucoup à vivre tranquille, et c'est pour cette raison qu'il ne permit jamais à aucun de ses serviteurs de partager avec lui sa demeure, mais ses gens se tenaient éloignés, faisant leur service respectif, les cuisiniers pré-

φέροντες οἱ δομέστικοι τὰ ἐπὶ τῆς τραπέζης,
ὡσαύτως καὶ οἱ μάγκιπες ἐκόμιζον τοὺς ἄρτους·
ἐκεῖνος δὲ τὴν τράπεζαν ἅπαντα παραθήσας,
κρούων εὐθὺς τὸν κώδωνα, ἅπαντες ὑπεχώρουν,
τῆς δὲ φωνῆς τοῦ κώδωνος ἀκούων οἰνοχόος
οἶνον εὐθὺς ἐκόμιζε καὶ καθυπούργει μόνος,
παιδίον γὰρ σμικρότατον ἐτύγχανεν ἐκεῖνος·
ὁ κώδων δὲ τὴν δήλωσιν ἐσήμαινε τῆς χρείας·
Ἀκρίτης ἤρχετο εὐθὺς καὶ σὺν αὐτῷ ἡ κόρη,
οἵτινες καὶ ἐκάθιζον ταχέως ἐπὶ κλίνης,
μετὰ μικρὸν δὲ ἤρχετο καὶ ἡ καλλίστη μήτηρ
τοῦ Διγενοῦς τοῦ θαυμαστοῦ, ἀνδρείου τοῦ Ἀκρίτου,
καὶ προσεγείροντο αὐτὴν πανευλαβῶς τιμῶντες,
ἥτις καὶ ἐκαθέζετο εἰς θρόνον μονωτάτη.

2985. μονοτάτη.

parant chaque jour le rôti, les domestiques apportant les ustensiles de table, et les boulangers, les pains.

Quand Akritas se mettait à table, il agitait une sonnette, et tout le monde se retirait ; et, au signal de cette sonnette, l'échanson apportait le vin et faisait seul le service ; ce domestique était un tout petit garcon, et un coup de sonnette lui indiquait ce dont il était besoin.

Akritas arrivait aussitôt avec la jouvencelle, et tous deux prenaient place sur le lit ; peu après venait la charmante mère de l'illustre et vaillant Digénis Akritas. Ils se levaient humblement par respect pour elle, et elle s'asseyait seule sur un fauteuil.

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΕΝΝΑΤΟΣ.

Ἐπειδὴ πάντα τὰ τερπνὰ τέλος τοῦ βίου ἔχουν,
καὶ ὡς ὄναρ παρέρχεται πᾶσα ἀνθρώπου δόξα,
θάνατον μνημονεύσωμεν τῆς μητρὸς τοῦ Ἀκρίτου,
καὶ τέλος θῶμεν τῇ γραφῇ τῇ ὑπερτίμῳ ταύτῃ.
Ἀκρίτης οὖν ὁ θαυμαστὸς οἰκήσας ἐν Εὐφράτῃ, (F. 85.)
περικαλλεῖ τῷ ποταμῷ, τῷ πανωραιοτάτῳ,
ἐν τῷ αὐτῷ παράδεισον περικαλλῆ φυτεύσας,
τοῦ παραδείσου πρότερον οἶκον ἐποίησέ τε,
καὶ πύργον μέσον ἔστησεν πλήρης πολλῶν ἐπαίνων,
ἔνδοξον ἔργον, φοβερόν, λίαν ὠχυρωμένον,
καὶ βαλανεῖον ἕτερον ἐπαινετὸν ποιήσας,
ὑπῆρχε χαίρων ἐν αὐτῷ μετὰ τῆς κόρης ἅμα,
τοῦ στρατηγοῦ τῆς θυγατρὸς τῆς πανωραιοτάτης.
Ναὸν λαμπρόν, ἡδύτατον, ποιήσας ἐν τῷ οἴκῳ,
εἰς ὄνομα τοῦτ' ἔθηκεν ἁγίου Θεοδώρου·
ἐκεῖσε θάπτει τὸν αὐτοῦ πανευτυχῆ πατέρα·
κιβώτιον ἀργυρώτατον ἅμα μετὰ χρυσίου
ποιήσας, ἐκατέθηκε τὸν εὐγενῆ πατέρα·

2991. περικαλεῖ.— 2992. περικαλῆ.— 2995. ὀχυρομένον.— 3002. ἀργυρότατον.

NEUVIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

Mais, comme tout ce qui est charmant finit avec la vie et que toute gloire humaine passe comme un songe, il nous faut mentionner la mort de la mère d'Akritas et terminer ce très-honorable récit.

L'illustre Akritas, ayant donc fixé son séjour sur les bords de l'Euphrate, ce fleuve ravissant et magnifique, planta en cet endroit un charmant jardin. Auparavant, il bâtit une maison et au milieu éleva une tour, édifice glorieux, grandiose et puissamment fortifié. Il construisit ensuite un bain splendide. Akritas vivait heureux dans ce palais avec la jouvencelle, la séduisante fille du général. Il bâtit dans sa résidence une charmante et admirable chapelle, et la plaça sous le vocable de saint Théodore ; c'est là qu'il inhuma son bienheureux père, le noble émir, après l'avoir déposé dans un cercueil d'argent enrichi d'or. Et il

μητέρα δὲ τὴν ἑαυτοῦ διαφερόντως ἔχων,
καὶ τιμὴν τὴν προσήκουσαν πρὸς αὐτὴν ἀπονέμει.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἔθαψε τὴν ἰδίαν μητέρα.

Τέλος τοῦ βίου καὶ αὐτὴ εἴληφε μετ' ὀλίγον,
ἣν καὶ πενθήσας πάμπολλα ὁ Διγενὴς Ἀκρίτης,
τὸ ἔνδοξόν τε λείψανον αὐτῆς καταφιλήσας,
ἐν τῷ μνημείῳ τοῦ πατρὸς ἔθαψε καὶ ἐκείνην·
πολλοὶ δὲ παρεγένοντο τῶν συγγενῶν καὶ φίλων,
καὶ μέγα πένθος γέγονεν, ὁρῶντες τὸν Ἀκρίτην
κοπτόμενον καὶ λέγοντα ταῦτα πρὸς τὴν μητέρα·
« τίς ἀπεχώρισεν ἡμᾶς, ὢ γλυκυτάτη μῆτερ;
τίς μοὶ τὴν ῥίζαν ἔκοψεν τοῦδε τοῦ βίου ἄρτι;
τίς φῶς ἐμὸν κατέσβεσεν, ἤδη οὐ θέλω βλέπειν;
ἢ σπλάγχνων τίς ἐχώρισεν τῶν μητρικῶν ἀθρόως;
Δός μοι λόγον γλυκύτατον, ὢ παμφιλτάτη μῆτερ,
ἀνάγγειλόν μοι τάχιον τίς ᾐχμαλώτευσέ σοι,
καὶ δώσω πάμπολλας τιμὰς καὶ ἐξωνήσομαί σοι.
Οὐαί, μῆτερ παμπόθητε, φῶς τῶν ἐμῶν ὀμμάτων,
πότε σου ἴδω πρόσωπον, πότε φωνῆς ἀκούσω;
ὢ τάφε πανδεινότατε, ποῖον καλόν μου κρύπτεις,
ποῖον τοῦ βίου τοῦ ἐμοῦ ἔτεμες ἄνθος, κρῖνον; (F. 86.)
ψυχὴν ἐμὴν ἐζόφωσας, ἠμαύρωσας τὸ φῶς μου,
μητέρα δὲ τὴν θρέψασαν ἀθρόως ἀφαρπάσας. »
Ταῦτα καὶ ἄλλα πλείονα μετὰ πολλῶν δακρύων,
ἄγαν θρηνεῖν ἐποίησε καὶ κόπτεσθαι τοὺς πάντας,
μέχρι τῆς συμπληρώσεως ἡμέρας τῆς ἐννάτης·

3007. πάμπολα.—3016. ἐχώρησεν.— 3018. ἀνάγκειλον.—3019. δόσω πάμπολας.

traitait sa mère avec tout le dévouement et les honneurs dus à son rang.

Comment Akritas ensevelit sa mère.

Au bout de quelque temps, la mère d'Akritas vint aussi à mourir. Après l'avoir beaucoup pleurée et avoir couvert de baisers ses glorieux restes, il l'ensevelit dans le tombeau de son père. Une foule de parents et d'amis assistaient à la cérémonie, et grande fut leur affliction quand ils virent Akritas se lamenter et adresser ces paroles à sa mère :

« Qui nous a séparés, ô ma très-douce mère? Qui vient de trancher la racine de ma vie ? Qui a éteint ma lumière, que je n'y puis plus voir? Qui m'a dépouillé soudainement de l'affection maternelle? Dis-moi une très-douce parole, ô ma mère bien-aimée; hâte-toi de m'apprendre qui t'a fait captive, et je donnerai pour te racheter la plus considérable rançon. Hélas! ma mère toute chérie, lumière de mes yeux, quand reverrai-je ton visage et entendrai-je ta voix? O tombeau très-cruel, quel trésor tu me tiens caché ! Quelle fleur de ma vie tu as moissonnée, dis-moi? Tu as assombri mon âme, tu as obscurci ma lumière, en me ravissant soudain la mère qui m'a nourri. »

Ayant dit ces choses et beaucoup d'autres encore, Akritas, baigné de pleurs, associa tout le monde à ses gémissements et à ses larmes jusqu'à l'accomplissement du neu-

εἶθ᾽ οὕτως τὰ μνημόσυνα αὐτῆς καλῶς τελέσας,
λαμπρῶς αὐτὸς κατηύφρανε τοὺς τότε κεκλημένους,
τοῖς δεομένοις ἄπειρον χρυσίον διανείμας,
πρὸς τὰς οἰκίας τὰς αὐτῶν φιλοτιμῶν ἐκπέμπει.
Καὶ τότε λύπην ὁ λαμπρὸς δευτέραν ἐκλαμβάνει,
τότε ῥομφαία τὴν αὐτοῦ ἐπλήγωσε καρδίαν,
ἀγάπην γὰρ ὑπέρτερον εἶχε πρὸς τὴν μητέραν,
καὶ εἶχε θλίψιν ἄπειρον πάντοτε ὁ Ἀκρίτης,
καὶ ὁ ἀεὶ ἡδόμενος, ἀλύπως τε βιώσας,
περίλυπος καθέστηκεν ἐπὶ πολὺ τῷ τότε.
Ἀλλ᾽ ὅμως ἦν εὐχαριστῶν καὶ τὸν θεὸν ἐν τούτῳ,
καί, μεταστρέψας τὴν ψυχὴν εἰς θυμηδίαν πάλιν,
κόρην ἐκείνην τὴν τερπνὴν ἠγάλλετο προβλέπων,
ἣν τίς οὐκ εἶδε πώποτε ἀπὸ τῶν μεγιστάνων,
οὐ συγγενὴς ἑώρακεν, ἀλλ᾽ οὐδὲ δοῦλος ταύτην,
εἰ μὴ καὶ μόνον τὸ ῥηθὲν ἐν τῷ ὀγδόῳ λόγῳ,
τὸ εὐειδὲς καὶ πάντερπνον ἐκεῖνο καὶ ὡραῖον
παιδίον ὃ ἐκέκτηντο εἰς τὸ οἰνοχοεύειν,
τὴν εἰς τὰ κάλλη ἀσύγκριτον, τὴν εὐγενικωτάτην,
μεθ᾽ ἧς καὶ ἔχαιρε λοιπὸν ὁ Διγενὴς Ἀκρίτης
ὁ ἀπελάτας ἅπαντας ἀνδρείους ὑποτάξας,
φοβερὸς γὰρ γενόμενος εἰς ἅπαντα τὸν κόσμον,
τῶν βασιλέων καύχημα, ἡ δόξα τῶν Ῥωμαίων,
ἀνδρείων τε ὁ ἔπαινος, ὁ τολμηρὸς ἀκρίτης,
φρονήσεως ἀγλάϊσμα, τῶν ἀρετῶν τὸ κλέος,
ὁ παροχεὺς βαθύτατος, εἰρήνη Ῥωμανίας.
Πρὶν γὰρ αὐτοῦ τοῦ θαυμαστοῦ, Ἀγαρηνῶν τὸ γένος
εἰς Ῥωμανίαν ἤρχετο, πολλὴν βλάβην ἐποίει

3034. ἐπλήρωσε. — 3037. ἀλύπτως. — 3042. οἶδε. — 3044. εἰμί. — 3046. παιδίον ἦν ἐκέκτηντο. — 3048. ἥ.

vième jour. Il célébra ensuite un magnifique service funèbre et offrit aux invités un splendide festin, puis il distribua aux indigents une immense quantité d'or et les renvoya chez eux chargés de présents.

Telle fut la seconde douleur qu'éprouva l'illustre Akritas ; alors il eut le cœur blessé d'un glaive, car il avait toujours eu pour sa mère une extrême affection ; et lui, dont la vie n'avait cessé d'être joyeuse et sans chagrin, il fut alors accablé sous le poids de la tristesse.

Cependant, même de cette épreuve, il rendit grâces à Dieu. Puis, ramenant son âme à la gaieté, il prenait plaisir à contempler la charmante jouvencelle. Ni prince, ni parent, ni serviteur, personne, sauf l'échanson d'Akritas, ce beau, gracieux et charmant adolescent dont il a été question dans le huitième livre, ne vit jamais cette noble jouvencelle, incomparablement belle, avec laquelle vécut dans la joie Digénis Akritas, le vainqueur de tous les vaillants apélates, la terreur du monde entier, l'orgueil des empereurs, la gloire des Grecs, l'élite des braves, l'audacieux gardien des frontières, le type de la sagesse, l'honneur des vertus, le généreux distributeur de largesses, le pacificateur de la Romanie.

Avant cet illustre héros, la nation sarrasine faisait des incursions en Romanie et causait de grands dommages

οἰκήσεις τῶν Χαρσιανῶν ἅμα καὶ Ἡρακλέων,
Ἀμόριν καὶ τὸ Ἰκόνιον, μέχρι Καππαδοκίας, (F. 87.)
ὁμοίως καὶ τὴν Ἄγκυραν, καὶ τὴν καλλίστην Σμύρνην,
καὶ τὰ περὶ τὴν θάλατταν μέρη πλησίον ὄντα·
ὧν καὶ ὁ πρῶτος στρατηγὸς ὑπῆρχεν ὁ Χοσρόης,
σχεδὸν γὰρ οὗτος ἅπασαν ἀνατολὴν ἐκτρέψας,
ἦλθεν εἰς τὸ Βυζάντιον θέλων πολιορκῆσαι·
καὶ μετ' ἐκεῖνον ὁ Ἀμβρών, ὁ μέγας ὁ σουλτάνος,
ὁ τοῦ Ἀκρίτου πρόπαππος, ἐκεῖνος ὁ Ταρσίτης,
(καὶ γὰρ αὐτὸς ἐγέννησεν τὴν μάμμην τοῦ Ἀκρίτου,
μητέραν δὲ τοῦ ἀμηρᾶ, Σπαθίαν ὀνομάζουν,
ἐξ ἧς ἐτέχθη ἀμηρᾶς, πατὴρ ὁ τοῦ Ἀκρίτου,
ὁ θαυμαστός, ὁ δόκιμος εἰς τὰς ἀνδραγαθίας,
ὃς ὠνομάζετο Μουσούρ, πρὸ τοῦτον βαπτισθῆναι,
μετὰ δὲ τοῦ βαπτίσματος ἐκλήθη Ἰωάννης·)
οὗτος γὰρ ἦν ὁ δηλωθεὶς ἀνδρεῖος ὁ Ταρσίτης,
βλάβην ἐποίησε πολλὴν κατὰ τῆς Ῥωμανίας,
καὶ μετ' αὐτοῦ οἱ τάλανες στρατάρχαι τοῦ Χοσρόη,
Χαγάνος τε καὶ Σάρβαρος μετὰ τῆς ναυμαχίας
αἰχμαλωσίαν ἤγαγον ἅπασαν εἰς Συρίαν,
καὶ μετὰ τοῦτον ὁ Μουσούρ, υἱὸς ὁ τοῦ Ταρσίτου.
Εἶθ' οὕτως ὁ Καρώης τε, ὁ ἀμηρᾶς ὁ μέγας,
καὶ μέχρι τούτου τὰ δεινὰ ἔστησαν κατὰ κράτος,
ἔπαυσαν γὰρ σφαζόμενοι, πολέμους συγκροτοῦντες,
τῇ τοῦ θεοῦ δυνάμει τε, τοῦ μόνου φιλανθρώπου,
τοῦ ἐλεοῦντος πάντοτε Χριστιανῶν τὸ γένος·
καὶ γὰρ αὐτὸς ὁ ἀμηρᾶς, ὡς ὄπισθεν ἐρρέθη,
πίστιν τηρήσας τὴν αὐτοῦ ἄτρωτον ἕως τέλους,

3063. πολυορκῆσαι. — 3070. ὀνομάζετο. — 3078. κακρώης.
3079. κράτως. — 3084. πίστην.

dans la Charsiane, à Héraclée, à Amorium et à Iconium; elle les étendait jusqu'en Cappadoce, à Ancyre, à la très-belle Smyrne, et aux provinces voisines de la mer. Chosroès fut le premier chef de ces [fils d'Agar]. Ce roi, ayant bouleversé presque tout l'Orient, s'avança jusqu'à Byzance, dans le dessein de s'en rendre maître; avec lui était Ambron, le grand sultan, le Tarsiote, bisaïeul d'Akritas (cet Ambron engendra l'aïeule d'Akritas, la mère de l'émir, qui s'appelait Spathia; de celle-ci naquit le père d'Akritas, le merveilleux émir, si habile dans les combats; l'émir s'appelait Mousour avant d'être baptisé, et, avec le baptême, il reçut le nom de Jean); ce fut ce vaillant Tarsiote qui causa tant de dam à la Romanie et avec lui, dans un combat naval, les infortunés maréchaux de Chosroès, le Khagan et Sarbaros, qui conduisirent des prisonniers dans toute la Syrie. Vint ensuite Mousour, le fils du Tarsiote, et puis Caroès, le grand émir, jusqu'auquel les choses ne cessèrent de se passer de la plus terrible façon. Enfin, par la puissance de Dieu, le seul ami des hommes, qui a toujours eu pitié du peuple chrétien, les meurtres et les guerres eurent un terme. Et, comme il a été dit précédemment, l'émir conserva jusqu'à la mort sa croyance

ᾤκησε γὰρ σὺν γυναικὶ εἰς τὴν Καππαδοκίαν·
οὗτος γεννᾷ τὸν θαυμαστὸν καὶ ἔνδοξον Ἀκρίτην·
ἔκτοτε, χάριτι θεοῦ, καυχᾶται ἡ Ῥωμανία,
ἐχθροὺς καθυποτάσσουσα, τρέπουσα κατὰ κράτος·
Ἀφ' ὃ γὰρ ὁ πανάριστος, γενναῖος ὁ Ἀκρίτης
ἀνδραγαθεῖν ἀπήρξατο μόνος ἐν τῇ Συρίᾳ,
οὐδεὶς ἐτόλμησεν ἐλθεῖν ἔμπροσθεν τούτου νέος,
καὶ ἡ εἰρήνη πανταχοῦ καὶ ἡ ἀνενοχλησία,
ὡς τὸν θεὸν δοξάζεσθαι παρὰ παντὸς ἀνθρώπου. (F. 88.)
Αὐτὸς γὰρ ὁ θαυμάσιος ἅπαντας ὑποτάξας,
φρικώδατος ἐδείκνυτο παρὰ τοὺς ἀπελάτας,
τοὺς τὰς κλεισούρας τὰς δεινὰς κρατοῦντας καὶ τὰς ἄκρας·
εἰ γάρ ποτέ τις ἄτακτον ποιῆσαι ἐβουλήθη,
αὐτὸς οὐχ ὑπελείπετο ἐν τῇ μερίδι ζώντων.
Κατὰ πολὺ δὲ φοβερῶς τὰ ἔθνη ὑποτάξας,
ὥστε καὶ φόρους βασιλεῖ παρέχων ἐτησίους,
καὶ οἱ ποτὲ πολέμιοι γεγόνασιν οἰκέται·
ἢ γὰρ Ἀκρίτου ὄνομα τοῦ Διγενῆ ἠκούσθη,
φρίκη ἐλάμβανεν αὐτοὺς ἀνείκαστός τε τρόμος,
καὶ ἦν εἰρήνη πανταχοῦ καὶ ἀνενοχλησία,
ἕνεκεν τοῦ ὀνόματος ἐνδόξου τοῦ Ἀκρίτου·
οὗ καὶ τὰ κατορθώματα ὁ βασιλεὺς ἀκούων,
ὁ Νικηφόρος ὁ λαμπρός, ὁ μέγας τροπαιοῦχος,
ὁ τὴν Ῥωμαίων τὴν ἀρχὴν καλλίστως διοικήσας,
μεγίστην ἄγαν δωρεάν, πεπλουτισμένην μάλα,
τὸν Διγενὴν ἀπέστειλεν ἡμέραν καθ' ἡμέραν.
Ἀφ' ὃ δὲ ἐτελείωσε πάσας ἀνδραγαθίας,
καὶ δὴ κατετροπώσατο πόλεις ὁμοῦ καὶ χώρας.
καὶ παντελῶς ὑπέταξε πάντας τοὺς ἀπειθοῦντας,

3108. διηκήσας. — 3109. μάλλα.

intacte, et habita en Cappadoce avec son épouse. Il engendra l'illustre et glorieux Akritas, et depuis lors la Romanie se montre fière d'avoir subjugué et complétement défait ses ennemis. Car, du moment où le très-excellent et valeureux Akritas commença à faire seul des prouesses en Syrie, aucun apélate n'osa se présenter devant lui, et partout régnèrent la paix et la tranquillité, de sorte que tout le monde en glorifiait Dieu. Car cet illustre héros avait soumis les apélates qui occupent les redoutables défilés et les frontières, et on le craignait plus qu'eux. Si quelqu'un s'avisait de commettre un acte d'indiscipline, il disparaissait du nombre des vivants Akritas soumit ces bandes d'une si terrible façon qu'il les obligea de payer un tribut annuel à l'empereur, et que, d'ennemies qu'elles étaient, elles devinrent ses vassales.

Là où retentissait le nom de Digénis Akritas, on était saisi d'épouvante et de terreur, et ce nom glorieux faisait régner partout la paix et la tranquillité.

Ayant appris ses exploits, l'illustre empereur Nicéphore, ce grand conquérant qui gouverna l'empire grec avec tant de sagesse, envoyait chaque jour à Digénis un très-grand et très-riche présent. Quand Akritas eut terminé toutes ses prouesses, subjugué villes et provinces, complétement réduit tous les rebelles et qu'il fut devenu

καὶ γέγονε περίφημος εἰς ἅπαντα τὸν κόσμον,
ἐν τῷ Εὐφράτῃ ποταμῷ ποιήσας τὴν οἰκίαν,
ὡς λόγος ὄγδοος λοιπὸν ἐδήλωσε πλησίον,
ἐκεῖσε ἀνεπαύσατο ἡδόμενος παράπαν,
μετὰ τῆς ἄγαν ποθητῆς αὐτοῦ τῆς πανενδόξου,
τιμώμενος παρὰ πολλῶν, ὡς ἔδει κατ' ἀξίαν,
τῶν μεγιστάνων τῶν λαμπρῶν, γειτνιαζόντων τοῦτον.

3115. οἰκείαν. — 3116. λόγως.

ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ ΕΝΝΑΤΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

fameux dans le monde entier, il se bâtit une maison sur le fleuve Euphrate, comme on l'a raconté dans le huitième et précédent livre. Ce fut là qu'il prit son repos, au sein de la joie, en compagnie de sa très-glorieuse bien-aimée, honoré, suivant son mérite, par un grand nombre d'illustres princes, ses voisins.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

ΥΠΟΘΕΣΙΣ ΤΟΥ ΔΕΚΑΤΟΥ ΛΟΓΟΥ ΤΟΥ ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΑΚΡΙΤΟΥ.

Δέκατος λόγος ὁ παρὼν ὑπάρχει τοῦ Ἀκρίτου,
καὶ φέρει μὲν διὰ παντὸς τὴν τούτου τελευτήν τε,
τὸ πῶς αὐτὸς ἀπέθανε μετὰ καὶ τῆς φιλτάτου,
καὶ πῶς αὐτοὺς ἐθρήνησεν λίαν ὁ κόσμος ὅλος·
καὶ τὴν κηδείαν πέπρακεν ἐντίμως καὶ ἀξίως
αὐτοῦ καὶ τῆς συμβίου του τὰ ἔθνη ὅλα ἅμα.

ΔΙΓΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΣ ΔΕΚΑΤΟΣ.

Λόγον εἰπεῖν ἀρξώμεθα Διγενοῦς τελευτῆς τε,
οὗ καὶ τὸ ἑτερόκλητον Ἀκρίτης ὠνομάσθη,
θρήνων μεστὸν ὑπάρχοντα, δακρύων τε καὶ λύπων.
Ἐπεὶ δὲ πάντα τὰ τερπνὰ τοῦ πλάνου κόσμου τούτου
θάνατος παραδέχεται, ᾄδης παραλαμβάνει,
ὡς ὄναρ δὲ παρέρχεται πλοῦτος καὶ δόξα πᾶσα,
κ' ἡ τελευτὴ τοῦ Διγενοῦς κατέλαβεν Ἀκρίτου,
καὶ εἰς βιβλίον δέκατον τούτου τὸ τέλος θῶμεν.
Εἰ γὰρ ἀνδρεῖος γέγονεν 'ς τοὺς ἐν τῷ κόσμῳ πάντας
εἰς γενναιότητα αὐτοῦ καὶ εἰς τὰ ἄλλα πάντα,
νικήσας ὡς ἐνδύναμος, γενναῖος στρατιώτης,
ἀλλ' οὖν εἰσῆλθεν ἐν αὐτῷ τὸ τοῦ θανάτου τέλος,

3125. πέπραχεν. ἀξίος.

SUJET DU DIXIÈME LIVRE DE DIGÉNIS AKRITAS.

Voici le dixième livre d'Akritas ; consacré aux derniers moments de ce héros, il nous raconte son trépas et celui de sa bien-aimée, les pleurs que tout le monde versa sur eux, enfin les dignes et glorieuses funérailles que toutes les nations leur firent, à lui et à son épouse.

DIXIÈME LIVRE DE DIGÉNIS.

Commençons le récit du trépas de Digénis, dont l'autre nom était Akritas, récit fécond en gémissements, en larmes et en tristesse.

Puisque tout ce qu'il y a de charmant en ce monde trompeur devient la proie de la mort et la pâture du tombeau, puisque, richesse et gloire, tout passe comme un songe, survint aussi le trépas de Digénis Akritas. Plaçons donc dans le dixième livre la fin de ce héros ; car, bien qu'il fût plus brave que personne au monde, et fameux pour son courage et toutes ses autres qualités, quoiqu'il eût été un puissant vainqueur et un valeureux guerrier, il tomba victime de la mort, et la nouvelle de son décès sera pour

καὶ λύπην ἄγει τὴν πολλὴν εἰς ἅπαντας ἀνθρώπους,
τοὺς μέλλοντας ἀκούειν τε ἐπιδημίαν τούτου·
ἐπεὶ δὲ τοῦτο ἐξ ἀρχῆς παρὰ θεοῦ ἐδόθη,
οὐ δυνατὸν παραδραμεῖν τοῦ τέλους τοῦ τοιούτου.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἀρρωστῶν προσεκαλέσατο τοὺς ἀρίστους τῶν ἰατρῶν ἰδεῖν αὐτόν.

Νόσῳ γὰρ περιπέπτωκε πάνυ χαλεπωτάτῃ,
καὶ ἐπὶ κλίνης ἔκειτο ὡραίας, χρυσοστρώτου·
καλέσας δὲ τῶν ἰατρῶν πολλοὺς ἐνδοξοτάτους,
καὶ πᾶσαν δοκιμάσαντες πεῖραν τῆς ἐπιστήμης,
οὐκ ὠφελῆσαι ἴσχυσαν τῷ Διγενῆ Ἀκρίτῃ·
ἐν δὲ τῇ τρίτῃ τῇ δεινῇ, τῇ ἄγαν ὀλεθρίᾳ,
ἡμέρᾳ τε, τοῦ ἰατροῦ ἐλθόντος πρὸς ἐκεῖνον,
ἀπηγορεύσατο αὐτόν, τὸν θάνατον μηνύσας·
ἔφησαν δὲ στενάξαντες οἱ ἰατροὶ πρὸς τοῦτον· (F. 90.)
« ὦ πάντερπνε Βασίλειε, θάνατός σου νῦν ἧκε,
καὶ τὸ λοιπὸν ἀπὸ τοῦ νῦν ὅπλα οὐδόλως ἔχεις·
ἀνδρεία ποῦ σου ἄπειρος, ἀνείκαστος ἡ τόλμη;
ποῦ δυναστεία ἡ πολλή, ἡ δόξα ποῦ τοῦ πλούτου;
ἄρτι οὐδεὶς εἰς θάνατον δύναται βοηθῆσαι·
αἱ χεῖρες γὰρ ἐλύθησαν τὰ ἆθλα αἱ ποιοῦσαι,
οἱ πόδες ἐδεσμεύθησαν, οἱ τὰς ὁδοὺς κρατοῦντες,
ὀλίγον δὲ καὶ ἡ ψυχὴ τοῦ σώματος ἐκφεύγει,
καὶ τάφος σὲ τὸν ἰσχυρὸν ἔνδοθεν κλεῖσαι ἔχει. »
Εἶτα προστάξας ἰατροὺς ἅπαντας ἐκβληθῆναι,
καὶ κόρην τὴν ἐρωτικὴν πρὸς ἑαυτὸν καλέσας,
εἰς οἶκον γὰρ τὸν ἔμπροσθεν ὑπῆρχε κεκλεισμένη,

3140. μέλοντας. — Titre. ἀρωστῶν. — 3157. οὐ, au lieu du second αἱ.

tous ceux qui l'apprendront le sujet d'une immense douleur. Puisque telle est l'éternelle volonté de Dieu, une pareille fin était inévitable.

Comment Akritas, étant tombé malade, appela près de lui les plus habiles médecins.

Digénis Akritas fut atteint d'une très-cruelle maladie ; il se coucha sur un lit magnifique, garni de couvertures dorées ; il fit venir beaucoup de médecins des plus illustres, qui essayèrent de tous les remèdes de la science, sans pouvoir lui être de quelque utilité.

Le mardi, jour pernicieux et néfaste, le médecin se rendit près de lui, mais Akritas le renvoya et prédit sa mort. Alors les médecins lui dirent en gémissant : « O tout charmant Basile, voici l'heure de ton trépas. Désormais tu n'as plus d'armes ; où est ton courage infini, ton audace inouïe, ton immense pouvoir et les richesses dont tu étais fier ? Personne ne peut maintenant te secourir contre la mort. Tes mains, qui ont accompli tant d'exploits, sont sans vigueur, tes pieds sont paralysés, eux qui parcouraient les chemins. Un instant encore et ton âme abandonne ton corps, et la tombe va se refermer sur toi, homme puissant ! »

Akritas donna l'ordre de chasser tous les médecins, et il appela près de lui l'amoureuse jouvencelle, car elle se tenait enfermée dans les appartements du devant. Il la fit

ταύτην καθίσας ἄντικρυς, ὡς μηδενὸς παρόντος,
τοιάδε ἤρξατο λαλεῖν μετὰ πολλῶν δακρύων.

Περὶ τοῦ πῶς ὁ Ἀκρίτης ἀρρωστῶν ὡμίλει μετὰ τῆς κόρης.

Ἡ λυπηρὰ διάταξις τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου·
« ἄκουσον, φῶς μου τὸ γλυκύ, φωνῆς μου τελευταίας·
ἀπέναντί μου κάθισον, καὶ χόρτασον μὲ βλέπειν,
ἄλλοτε οὐ θεάσεις με τὸν σὲ πολλὰ ποθοῦντα·
ἐρῶ γάρ σοι τὴν ἀπαρχήν, ἡμῖν γε τὰ συμβάντα
οἶδας, μιμνήσκεσαι, ψυχή, καὶ φῶς μου καὶ καρδία,
ὅταν ἐλήλυθα πρὸς σὲ καὶ ἦρά σε συντόμως
ἀπὸ τῶν οἴκων τῶν λαμπρῶν τοῦ σοῦ πατρός, κυρία ;
Βίγλας οὐκ ἐδειλίασα, ἃς εἶχεν ὁ πατήρ σου,
τοὺς στρατιώτας ἔκτεινα, τοὺς θέλοντας λαβεῖν με,
πάντας εἰς ᾅδην ἔπεμψα καὶ μοναχὸς ὑπῆρχον·
ὕστερον δὲ ἐκρήμνισα τοὺς ἀδελφούς σου, κόρη·
τόνδε τὸν σόν, φιλτάτη μου, πατέρα ἐπαξίως
τιμήσας, συγχωρήσεως ἔτυχον καὶ εὐχῆς του,
πολλὰ δὲ ὑποσχόμενος παράσχει μοι εἰς προῖκα·
οὐκ ὑπεστράφην μετ' αὐτοῦ, ὡς ἔλεγεν, εἰς οἶκον,
ἀλλὰ τὰ πάντα εἴασα, σὲ προσεποιησάμην,
ἧς. . . . . »

* * * * * *

Titre. ἀρωστόν. — 3169. θεάσης. — 3177. ἐκρίμνησα. — 3180. παράσχη.

asseoir vis-à-vis de lui, et, versant d'abondantes larmes, il commença à lui parler ainsi en tête-à-tête.

Comment Akritas, malade, parla à la jouvencelle.

Tristes et suprêmes volontés de Digénis Akritas. « Écoute, ma douce lumière, et rassasie-toi de me regarder, car bientôt tu ne verras plus celui qui t'aime tant. Je vais, en me reportant au commencement, te faire le récit complet de nos aventures. Sais-tu, te souvient-il, ô mon âme, ô ma lumière, ô mon cœur, lorsque je me rendis près de toi, et que je t'enlevai du splendide palais de ton père, ô ma dame? Les sentinelles de ton père ne m'effrayèrent pas ; je tuai les soldats qui voulaient me saisir et je les précipitai dans le tombeau, quoique je fusse seul. Ensuite, jeune fille, je désarçonnai tes frères ; puis, ma bien-aimée, je rendis à ton père les honneurs dus à son rang, et j'obtins son pardon et sa bénédiction. Il me promit et me donna une dot considérable ; je ne retournai pas avec lui dans sa maison, comme il m'y engageait, mais j'abandonnai tout et je te préférai, toi, dont. . . . »

La fin du poëme manque.

ANNOTATIONS

ANNOTATIONS

Avant de commencer nos annotations sur le poëme de Digénis Akritas, nous croyons indispensable de dire ici quelques mots : 1° de la langue dans laquelle il est écrit; 2° de sa versification; 3° de l'époque où il fut composé; 4° de son auteur.

Le présent poëme est sans contredit le plus ancien monument connu de la langue grecque vulgaire. La langue dont s'est servi le poëte n'est cependant ni l'idiome populaire tel qu'il se parle de nos jours, ni tel qu'il se trouve dans les poëmes du seizième siècle ou dans ceux de Théodore Prodrome, qui sont, comme on sait, du douzième. C'est un mélange de grec vulgaire et de grec littéral, ou plutôt de ce grec habituellement désigné sous le nom d'*ecclésiastique* (1).

Jusqu'à ce jour, ce monument est unique en son genre; il représente une phase extrêmement curieuse de la langue grecque. Il est la première manifestation écrite du dialecte populaire, qui vivait depuis longtemps à côté de l'idiome littéral, dont il devait bientôt prendre la place. Le néo-hellénique n'y prédomine pas, il n'y entre guère que pour quatre dixièmes; la syntaxe flotte incertaine entre celle du grec ancien et celle du grec vulgaire, elle participe de l'une et de l'autre; parfois, dans une même phrase, une forme antique coudoie une forme purement moderne. Quelquefois le poëte adopte la conjugaison ro-

(1) Le grec *ecclésiastique* est surtout la langue des *Vies des saints;* c'est aussi celle des prédicateurs, de l'évêque Élie Miniati, par exemple.

maïque, mais il semble que ce soit lorsqu'il y est forcé par les exigences du rhythme ou de la mesure.

Cette langue est moins éloignée de l'ancienne que celle dont se sert Théodore Prodrome dans ses poëmes vulgaires aux Comnènes; elle est aussi plus pure que celle du poëme à Spanéas, poëme dont M. Wagner a donné, dans ses *Carmina græca medii ævi*, une version qu'on peut attribuer au douzième siècle, mais qui n'est cependant qu'une μετάπλασις d'un original beaucoup plus ancien, qui sera publié plus tard dans cette Collection.

— La versification de ce poëme présente une particularité très-curieuse. Contrairement aux règles qui régissent le vers politique, le poëte affecte l'accent sur les syllabes impaires, et principalement sur la troisième. Cette anomalie se répète tant de fois, du commencement à la fin, qu'on ne saurait penser qu'elle soit le résultat d'une négligence de versification. C'est, au contraire, la conséquence évidente d'un système bien arrêté, et dont le but était vraisemblablement de donner une certaine variété à la coupe un peu monotone du vers politique.

Cette innovation, bien justifiable d'ailleurs, ne semble pas avoir eu de succès, car on n'en retrouve pas d'exemple aux siècles suivants.

Bien qu'il suffise d'ouvrir le volume à n'importe quelle page pour trouver des spécimens de ce mode de versification, nous voulons néanmoins en mettre ici quelques-uns sous les yeux du lecteur.

Θλίψιν ἔχω ἀφόρητον ἔνδοθεν τῆς καρδίας (v. 248).
Ἡ δὲ ταῦτα ἀκούσασα ἐτρώθη τῇ καρδίᾳ,
καὶ μεγάλως στενάξασα πρὸς αὐτὸν οὕτως ἔφη (v. 253-254).
Ἐὰν δέῃ μ' ἀποθανεῖν, οὐκ ἀπαρνήσομαί σοι (v. 258).
Οὐ πρὸς θάνατον, φίλτατε, ὁ ἀμηρᾶς ἀντέφη (v. 259).
Καὶ ἀγούρους ἀπέστειλεν μὲ ἵππων ἐπιλέκτων (v. 263).

Nous trouvons dans la ΚΑΛΛΙΟΠΗ ΠΑΛΙΝΟΣΤΟΥΣΑ de Charisios D. Megdan (Vienne en Autriche, 1819) les remarques suivantes sur le vers politique paroxyton de quinze syllabes :

Τῶν δεκαπεντεσυλλάβων τὰ κόμματα, κατὰ δύο διατίθενται τρόπους.

Πρῶτον, καθ' ὃν τὸ πρῶτον ἀπὸ ὀκτὼ συνίσταται συλλαβάς, καὶ ἑπτὰ τὸ δεύτερον, οὕτως·

Εὔχομαι πρῶτον τοὺς θεούς, καὶ τὰς θεάς, καὶ ὅλον.

Τοῦ δὲ τοιούτου οἱ στίχοι γίνονται εὐφωνότατοι ἀνίσως οἱ τόνοι τῶν λέξεων ἤθελε συμπίπτωσιν ἀνὰ πᾶσαν δευτέραν συλλαβήν, ὡς εἰς τὸν παρόντα·

Ῥωτῶ προφήτης εἶναι 'δῶ, καὶ τί ἐστι προφήτης.

Πλὴν τοῦτο εἶναι δύσκολον νὰ φυλαχθῇ εἰς τὰ κατ' ἔκτασιν στιχουργήματα· ὅθεν καὶ ἠμπορεῖ νὰ παρατηρῆται νὰ συμπίπτωσι τοὐλάχιστον εἰς ὅσας δὲν ἤθελε φέρωσι πρόσκομμα εἰς τὴν στιχουργικὴν εὐρυθμίαν, οἷον τὴν α', δ', ς', ι', καὶ ιδ'.

Δεῦρο καὶ σὺ καὶ πήγαινε τὸν ἄνθρωπον καὶ ζήτει.

Ἢ τὴν δ', η', ι', καὶ ιδ', ἢ καὶ εἰς τὴν β', καὶ τὰς λοιπὰς οὕτω·

Θαυμασιώτερος ἐσὺ τῶν ἄλλων ἀνεδείχθης,
καὶ μόνος ἄρχων τῷ λαῷ ἐκ πάντων ἐκηρύχθης.

ἢ εἰς τὴν ς' καὶ ιδ', ἀνίσως ἤθελε συνίσταται ἕκαστον τῶν κομμάτων ἐκ μιᾶς πολυσυνθέτου λέξεως, τοιουτοτρόπως·

Ἀναισχυντοφιλάργυρος, ἀδικαρπαζοκλέπτης,
αἰσχροκερδοκακότροπος καὶ συκοφαντοπλέκτης (1).

On voit par ce qui précède qu'il n'est nullement question de la troisième syllabe, ni de la cinquième du premier hémistiche ; elles ne doivent jamais être affectées d'un accent aigu, mais elles peuvent avoir l'accent grave ou le périspomène, surtout quand, comme cela arrive presque toujours en pareille circonstance, la quatrième et la sixième sont régulièrement accentuées. Les mêmes observations s'appliquent au second hémistiche ; l'accent grave et le circonflexe peuvent figurer sur la troisième et la cinquième syllabe, lorsque les syllabes voulues portent leur accent obligatoire ; mais l'accent aigu doit en être sévèrement banni. Quelques exemples feront mieux comprendre cette règle.

(1) Page 26 de l'ouvrage intitulé **Καλλιόπη παλινοστοῦσα.**

Exemple d'un périspomène sur la cinquième syllabe du premier hémistiche :

Ἀλλ' ἡ ζωὴ τῶν ὀρνιθιῶν εἶναι ὁ θάνατός μου (1).

Ce vers est excellent, car, bien que la cinquième syllabe soit accentuée, la quatrième et la huitième ont leur accent normal. Au contraire, le vers suivant est complétement faux :

Οὐ παρακαλεῖ τὸν θεόν, τὸν ἐν οὐρανοῖς ὄντα.

Voici l'exemple d'un accent grave sur la cinquième syllabe :

Καὶ πάλιν μὲ τὸ στόμα τους μοῦ τό 'παν οἱ γονεῖς μου (2).

Passons maintenant au second hémistiche.

Ὁ λύκος τὴν κύρ' ἀλουποῦ ἐρώτα την νὰ μάθῃ (3).
Καὶ εἶδεν ἡ κύρ' ἀλουποῦ τὸν γάδαρον πῶς κάνει (4).

Ces deux vers sont bons, pour les mêmes raisons données plus haut. Nous devons cependant faire remarquer que, bien que la sixième syllabe seule du second hémistiche ne puisse point se passer d'accent, on n'est pas pour cela libre de mettre des accents sur les syllabes impaires, lorsque les syllabes paires en sont dépourvues. Ainsi ce vers de notre poëme est très-irrégulier, surtout dans son second hémistiche :

Πῶς τοὺς ἄρκους ἀπέκτεινεν ἐν χερσὶ χωρὶς ῥάβδου (5).

Les quelques observations qui précèdent suffiront amplement, croyons-nous, à faire voir quelle a été la façon de procéder de notre poëte, et sur quels points ont principalement porté ses innovations en matière de métrique ou de rhythme.

— Maintenant, à quelle époque fut composé ce poëme? Nous

(1) W. Wagner, *Carmina græca medii ævi,* page 131, vers 240.
(2) *Id., ibid.,* page 131, vers 242.
(3) *Id., ibid.,* page 137, vers 465.
(4) *Id., ibid.,* page 137, vers 451.
(5) Vers 922 de Digénis.

répondrons sans hésiter : Peu de temps après la mort de Digénis, c'est-à-dire dans la seconde moitié du dixième siècle.

Nous avons deux arguments à faire valoir en faveur de cette assertion. Tous deux sont tirés *ex visceribus rei,* c'est-à dire du poëme lui-même, le premier de la langue, le second des trois vers placés à la fin du cinquième livre.

Et d'abord, *de la langue,* Le poëte se sert, comme nous l'avons déjà dit, d'une langue de transition, constituant une sorte de compromis entre l'idiome littéral et l'idiome vulgaire; il n'ose pas trop abandonner le premier, dont il est sûr, pour s'aventurer sur le second, dont il paraît moins maître. Il hésite, il cherche sa route, il tâte le terrain, qu'il craint de voir manquer sous ses pieds. En un mot, la langue de Digénis est en voie de formation, ou, si l'on préfère, en voie de décomposition. Nous ne croyons pas que les langues romanes possèdent un monument analogue à celui-ci.

Au douzième siècle, dans les poëmes vulgaires de Théodore Prodrome, de Michel Glycas, d'Alexis Comnène (à Spanéas), cette langue n'est plus la même, elle a subi une métamorphose complète, elle a pris plus de consistance, ses allures sont devenues plus franches et moins embarrassées. Cette transformation ne s'est certes pas opérée en quelques jours ; il a fallu pour cela le travail des siècles ; et nous croyons que quiconque voudra bien prendre la peine d'examiner sérieusement la différence des deux styles fixera, comme nous, à deux cents ans le laps de temps qui sépare le chantre de Basile Digénis du chantre de Manuel Comnène.

Durant ce laps de temps, il a dû fleurir un très-grand nombre de poëtes qui ont cultivé la langue vulgaire et l'ont peu à peu perfectionnée en composant des œuvres exclusivement destinées au peuple. Ce mouvement littéraire, dont il ne nous reste malheureusement que peu de traces, se produisit, selon toutes les apparences, à la suite de la première croisade.

— Donnons maintenant la traduction des trois vers (1552-1554), qui constituent notre second argument :

Le poëte tient les détails des sixième et septième livres de la bouche même de l'illustre Basile Digénis Akritas.

Cette déclaration est si claire et si précise, elle est si décisive, qu'il nous semble inutile d'y insister longuement. Le poëte a connu Digénis, il était peut-être un des amis du héros, un de ceux à qui il aimait à raconter ses aventures. Cet ami, affligé sans doute de la mort prématurée d'Akritas, conçut le dessein de transmettre à la postérité le récit de ses exploits, et il est probable qu'il ne tarda pas longtemps à mettre à exécution sa pieuse idée.

Ce poëte n'était très-certainement pas un illettré; il cite à plusieurs reprises des passages de l'Écriture; son symbole de la foi est rigoureusement conforme à celui de l'Église grecque (voyez vers 587 et suivants); enfin, on trouve dans son œuvre plusieurs réminiscences des poëtes anciens; ainsi, page 102, le vers 1220 n'est autre que le vers 363 du premier chant de l'Iliade, très-légèrement modifié pour devenir un vers politique:

Ἐξαύδα, μὴ κεῦθε νόῳ, ἵνα εἴδομεν ἄμφω.

Notre poëte a simplement mis:

Ἐξαύδα, μὴ κεῦθε τῷ νῷ, ἵνα εἴδομεν ἄμφω.

Toujours fidèle à son système d'accent sur la troisième syllabe, il a mieux aimé conserver la forme homérique εἴδομεν, que de lui substituer εἰδῶμεν, qui aurait été plus régulier au point de vue du rhythme.

Les vers 1223 et 1225 sont aussi empruntés à deux poëtes anciens; nous les avons vainement cherchés dans les gnomiques.

Et les vers 504, 505 et 506 ne sont-ils pas copiés sur les vers 489 et 490 du deuxième chant de l'Iliade? Qu'on en juge. Voici d'abord Homère :

Οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
φωνὴ δ' ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη.

Voici maintenant notre poëte :

Οὐδ' εἰ καρδίαν ἔχοιτο σιδηρέαν ἐκεῖνος,
οὐδ' εἴπερ δέκα στόματα καὶ δέκα γλώσσας ἔχει,
καὶ τὴν φωνήν του στερεάν, καὶ χάλκεον τὸ ἦτορ.

Pindare lui-même a été mis à contribution. Le vers 1986 de notre poëme,

Καὶ τὴν θαμπουράν μου λαβὼν ἐγὼ ἐκ τοῦ πασσάλου,

n'a-t-il pas été inspiré par ce passage de la première Olympique?

Ἀλλὰ δωρίαν ἀπὸ φόρ-
μιγγα πασσάλου
λάμβαν'.

Il serait facile de multiplier les rapprochements de ce genre, mais ceux-ci suffiront, nous n'en doutons pas, à démontrer que notre poëte était un homme versé dans l'ancienne littérature de son pays.

Pages VIII et IX de l'*Introduction.* — Ces deux fac-simile ont été exécutés dans les ateliers de M. Gillot, à Paris, au moyen de la *photogravure.* Ce procédé nouveau, qui rend avec une parfaite exactitude tous les détails du manuscrit original, est certainement le meilleur et le moins coûteux que l'on puisse employer pour de semblables reproductions.

Page XI, lignes 7 et suivantes. — Constantinople et le reste de la Turquie ne possèdent pas exclusivement le privilége des Syllogues. La Grèce proprement dite n'a, sous ce rapport, rien à envier à l'empire ottoman. Les syllogues pullulent à Athènes et dans les villes de province. La capitale en compte six ou sept fonctionnant d'une façon très-régulière. A leur tête on peut placer le *Parnasse,* qui s'occupe, entre autres choses, de l'éducation gratuite des enfants pauvres. Plusieurs de ses membres sont eux-mêmes les professeurs de ces jeunes et intéressants élèves, et déjà ils ont obtenu des résultats très-satisfaisants.

Les communautés grecques de l'étranger ont aussi fondé des syllogues dans les villes où elles sont établies; c'est ainsi que Marseille et Manchester possèdent le leur depuis plusieurs années.

Il paraît même à Braïla un journal très-curieux, ΟΙ ΣΥΛΛΟΓΟΙ, qui s'occupe à peu près exclusivement de ces sociétés littéraires, dont l'influence sur l'avenir de l'hellénisme ne saurait manquer d'être considérable.

Page XII, lignes 10 et suivantes. — Cette soif d'apprendre a gagné même les villages les plus inconnus. Chaque hameau veut posséder un maître d'école, et, pour en obtenir l'envoi, on s'adresse de toutes parts aux syllogues de Thrace et d'Épire dont le siége est à Constantinople. Ces sociétés répondent de leur mieux aux nombreuses demandes qu'elles reçoivent chaque jour. Puissamment dotées par l'inépuisable générosité des Zographos, des Négrépontis, des Zarifis, des Zafiropoulos, elles ne failliront pas à la lourde tâche qui leur incombe.

Un journal grec de Constantinople, le Νεολόγος, publiait ces jours derniers une lettre aussi naïve que touchante adressée au syllogue de Thrace par les démogérontes du village bulgare de Vélika, à l'effet d'obtenir un maître qui puisse enseigner le grec; car, disent-ils, on a voulu nous envoyer un Bulgare, mais nous l'avons refusé, habitués que nous sommes aux choses helléniques. Nous reproduisons ici le texte intégral de cette lettre; son style et son orthographe diront plus éloquemment que tous les discours combien est nécessaire à ce pauvre peuple l'instruction, après laquelle il soupire avec tant d'ardeur.

Σᾶς ἡδοποιούμεν ἐμὴς ὑποκάτωθεν γεγραμμένει καὶ σᾶς παρεκαλούμεν διὰ μὰς ἐλεηθήτε ἐπιδὴ ἐμὴς τῶ χωριών μας ἤνε πολὶν πτωχὼν καὶ ἔχουμεν ἀνάγγην διὰ τὰ πεδίαν μας διὰ νὰ μὰς στίλετε ἕναν διδάσκαλων κινὸν καὶ ἀκούουμεν ὅτει ὁ σίλογος ὑπερασπίτε τοὺς πτωχοὺς νὰ γένετε ἔτιγη καθὼς γνωρίζετε νὰ μὰς στίλετε διδάσκαλων ἐμὶς οἱ τιρνοβιότες καθεμερινὸς θέλουν νὰ μᾶς στίλουν παπὰ βουριγαρικὸν καὶ διδάσκαλων ἀλὰ ἐμὶς εἰς τὰ ρουμέκα σινιθίσαμε ἀπὸ ἕναν καιρὸν καὶ ἕος τὶν σίμερον καὶ θέλουμε πάλιν τὸ γίδιον νὰ γήμεστεν ταῦτα καὶ μένουμεν ὑπουφενούμεθα.

Βελίκα, τί 27 ὀκτωβρίου 1873.

ΠΑΠΑΝΙΚΌΛΟΣ, σας ἀσπάζομε ἐκ ψιχὶς ἐν Βελίκας (Extrait du numéro 1870 du Νεολόγος, 8 mai 1875).

Page XIII, lignes 10 et suivantes. — Depuis que ceci est écrit,

le Νεολόγος de Constantinople nous a apporté une heureuse nouvelle. Nous lisons, en effet, dans le numéro 1883 (24 mai 1875) de cet intéressant journal que, dans sa séance annuelle, le syllogue littéraire de Constantinople a décerné plusieurs prix importants à divers recueils manuscrits de chansons, myriologues, contes, proverbes et coutumes populaires. Parmi les travaux couronnés, nous aimons à citer celui de M. Valavanis, professeur à l'École grecque de Kérasonde, lequel est intitulé Μνημεῖα τῆς ἐν Πόντῳ ἰδιωτικῆς, et dont nous souhaitons vivement la prochaine publication.

Page xvii, lignes 10 et suivantes. — Il faut avouer, pour être juste, que, si M. Max Büdinger a fait erreur sur le personnage, il a eu du moins l'incontestable mérite de reconnaître dans cette pièce un fragment d'épopée populaire.

Nous ne serions pas éloignés d'admettre que cette chanson faisait peut-être partie intégrante d'un autre poëme consacré aux hauts faits de Basile Digénis. Qui sait même si ce morceau ne se trouvait point dans ce qu'il y a de perdu au commencement de l'épopée que nous publions ici ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, telle qu'elle est, cette curieuse chanson comble une lacune importante de notre poëme, et qu'il y est fait une allusion frappante à l'expédition de l'émir Mousour contre la forteresse d'Andronic Ducas.

Page xvii, note 2. — C'est dans une petite brochure intitulée Πόθεν ἡ κοινὴ λέξις ΤΡΑΓΟΥΔΩ̃ et publiée à Athènes, en 1859, que Zambélios a inséré le texte de cette chanson falsifié par lui. Afin que le lecteur puisse apprécier la façon peu scrupuleuse dont cet éditeur a traité le texte original, nous allons donner ici la fin de cette chanson, fin qui, sauf les deux vers marqués d'un astérisque, est toute de son invention.

*Αὐτὸς ἀπελογήθηκεν ἀπ' τὴν ἀρχὴν καὶ λέγει
ὅτ' ἔν' υἱὸς τ' Ἀνδρόνικου ἀραβοκουρσευμένος,
'ς τὴν φυλακὴν γεννήθηκε, 'ς τὰ σίδερ' ἀνετράφη·
*Ἀνδρόνικος, ποῦ τὸν θωρεῖ, ἐλούσθη τῶν κλαμμάτων,
σηκόνει τον 'ς τὰ χέρια του (1), τοὺς οὐρανοὺς δοξάζει·

(1) Zambélios se trahit lui-même ici; il oublie complétement que ce n'est

« δοξάζω σε, Πανάγαθε, κ' ἁγιάζω τ' ὄνομά σου,
« παντέρημος ἀπέμεινα, σήμερον ξανασαίνω. »
Κ' εὐθὺς φωνάζει τὸν παπᾶ, παράκλησιν σημαίνει
δίδει χαρίσματα πολλὰ, σχαρῆκιν τοῦ φουσσάτου,
βγάλλει τὸ μαῦρο φλάμπουρο, τὸ κόκκινο σηκόνει,
στήνει καὶ τέντα ὁλόχρυση 'ς τὴν Κρήτην κουρσευμένη.

Nous le répétons, sur ces onze vers, deux seulement appartiennent à la copie qui se trouve entre les mains de M. Brunet de Presle.

Page XLVII, *Le Fils d'Andronic.* — Voir sur cette chanson ce que nous avons dit page XVII, en note, et la note précédente.

Page XLIX, supplément à la note 4. — M. Dozon, qui vient de publier un curieux et intéressant recueil de chansons populaires bulgares (1), donne, pages 319-321 de ce livre, la traduction de l'imitation bulgare de la pièce grecque; il l'intitule le *Voyage du Mort.* Avons-nous besoin de dire que la chanson slave est de beaucoup inférieure à l'original grec? Voici, du reste, la version qu'en donne M. Dozon.

LE VOYAGE DU MORT.

UNE *mère avait, elle avait neuf fils qu'elle avait mis au monde, et une fille, Vékia. Vékia grandit, devint grande; pour Vékia il vint des entremetteuses à travers neuf forêts vertes, à travers neuf villages, dans le dixième. Sa mère ne la donnait point, mais son frère Dimitri veut la donner, et il disait à sa mère: « Allons! donnons Vékia à travers (au-delà de) neuf forêts vertes, au-delà de neuf villages, dans le dixième, car nous sommes beaucoup de frères; une fois dans l'année nous irons passer quelque temps chez elle. »*

On donna Vékia, on la donna et la maria, au-delà de neuf forêts

pas d'un enfant qu'il s'agit. On ne lève pas dans ses bras un jeune homme capable de porter « une masse de plomb de trois quintaux ».

(1) CHANSONS POPULAIRES BULGARES INÉDITES, publiées et traduites par AUGUSTE DOZON, traducteur des poésies serbes. Paris, 1875, *Maisonneuve,* 15, quai Voltaire.

vertes, au-delà de neuf villages, dans le dixième. Une nuée sombre s'abattit sur la maison de Dimitri, et fit périr les frères qui vivaient en commun et les neuf brus réunies. Il ne resta que la mère toute seule pour remuer neuf berceaux, pour allumer des cierges sur neuf tombeaux. Elle en allumait et arrosait de vin les tombes; au tombeau de Dimitri elle n'allait pas, et ne l'arrosait point de vin, mais elle le maudissait avec de terribles imprécations : « Dimitri, puisses-tu n'avoir point de tombeau! Tu m'as marié Vékia au loin. »

Dieu s'émut de pitié, Dimitri sortit de sa tombe, il s'en alla chez Vékia. Quand Vékia le vit, elle lui baisa la main, et elle dit à Dimitri : « Mon frère, ô mon frère Dimitri, pourquoi ta main sent-elle le sureau brûlé et la terre rouge? »

Dimitri disait à Vékia : « Nous avons bâti neuf maisons, voilà pourquoi ma main a l'odeur du sureau brûlé et de la terre rouge. Viens, Vékia ma sœur, que je t'emmène en visite, en visite chez nos parents. »

Vékia se mit en chemin, avec son frère Dimitri, pour aller en visite, en visite chez ses parents. Ils cheminèrent ce qu'ils cheminèrent; ils traversèrent une vaste plaine, ils arrivèrent à la verte forêt; au milieu de la forêt (était) un grand arbre, sur l'arbre un petit oiseau sifflait et disait : « Où a-t-on jamais entendu et vu qu'un vivant chemine avec un mort, comme Dimitri avec Vékia? »

Vékia dit à Dimitri : « Frère, ô mon frère Dimitri, que dit donc ce petit oiseau? »

Dimitri disait à Vékia : « Vékia, ma sœur Vékia, la perle des filles, cet oiseau est menteur. »

Quand ils furent proche de la maison, Dimitri disait à Vékia : « Vékia, ma sœur Vékia, va en avant à la maison; je resterai en arrière pour faire boire mon cheval, et puis je te rejoindrai. »

Dimitri s'arrêta, Vékia continua de marcher; Dimitri rentra dans sa tombe, Vékia arriva à la maison, elle frappait à la porte, elle disait à sa mère : « Sors, mère, viens au-devant de moi. »

Quand sa mère sortit et qu'elle vit Vékia, elle disait à Vékia « Vékia, mon enfant, Vékia, qui t'a amenée jusqu'ici? »

Vékia dit à sa mère : « Mère, ma vieille mère, c'est mon frère Dimitri qui m'a amenée. »

Vivantes, elles s'embrassèrent; mortes, leur étreinte cessa.

M. Auguste Dozon a donné, sous forme d'appendice à cette pièce, la traduction de celles qui roulent sur le même sujet, en serbe (Vouk, II, 9), en grec (Passow, DXVII), et en albanais (Jérôme de Rada, I, 17).

Mme Dora d'Istria a donné la traduction de la pièce albanaise (d'après une copie lui appartenant et dont elle a concilié les leçons avec le texte publié par de Rada), dans la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 15 mai 1866. L'article où se trouve insérée cette chanson a pour titre : *Les Albanais des deux côtés de l'Adriatique et la nationalité albanaise d'après les chants populaires.* Il est aujourd'hui à peu près impossible de trouver séparément ce numéro de la *Revue*, mais le prince Louis-Lucien Bonaparte a fait réimprimer à part l'article de Mme Dora d'Istria. En outre, il a été traduit en grec par M. Thérianos et publié dans la Κλειώ de Trieste (numéros 256-282, année 1866); en italien par E. Artom (Cosenza, 1867); et enfin en albanais par M. Démétrius Camarda, sous ce titre : *Fylétia e Arbenoré prèj kanekate Laoshima;* enkethyeme ne shkjipe perèi D. C. (*Livourne,* 1867).

Page CII. — Dans la chanson ὁ Πορφύριος que nous insérons ici, nous avons suivi l'orthographe de M. Sabbas Ioannidis. Seulement, nous tenons à faire observer qu'il serait peut-être plus régulier d'écrire, au second vers par exemple, τραντέλληνον et νύφην au lieu de τραντέλλενον et νύφεν, puisque, de l'aveu de M. Ioannidis lui-même, l'η se prononce, dans le dialecte de Trébizonde, absolument comme notre *ê* français (1). En adoptant cette orthographe, après avoir préalablement prévenu de la prononciation spéciale de l'η, le mot grec présenterait à l'œil une physionomie beaucoup moins barbare. Ainsi, au vers 3, nous écririons γέννησεν et non γέννεσεν; au vers 4, ἐγέννησεν et non ἐγέννεσεν; et plus loin, ἥτονε, ἐξέβην, καυχήθην, ἠγάπησα, Νικηφόρον, *etc.*, ce que M. Sabbas Ioannidis écrit ἕτονε, ἐξέβεν, καυκέθεν, ἐγάπησα, Νικεφόρον.

— Nous serions mal fondés à prétendre que le texte de cette

(1) Les partisans de la méthode érasmienne ne manqueront pas de faire valoir cette prononciation exclusivement locale comme un puissant argument en faveur de leur système.

chanson soit parvenu jusqu'à nous tel qu'il fut composé au dixième siècle ; un examen même superficiel de ce document prouve le contraire ; les mots turcs qui s'y trouvent s'y sont glissés, par la suite des temps, à la place d'équivalents grecs qu'il est très-facile de restituer. Ainsi, par exemple, ligne 6, au lieu de καὶ πάγει 'ς τὸ σεφέριν, il est probable qu'il y avait primitivement καὶ πάγει 'ς τὸ ταξίδιν. Il est vraisemblable aussi que le vers suivant était ainsi conçu :

'ς σὴ μέσην ἔν' ὁ στρατηγόν, 'ς ἄκρας ἔν' τὸ φουσσάτον.

Ligne 18, nous lirions στρατηγέ au lieu de σερασκέρ.

Page CIII, ligne 1. — Le personnage nommé ici *Barytrachilos* est appelé *Pétrotrachilos,* dans la chanson intitulée *le Fils d'Andronic* (voir plus haut, page XLVII), et *Trémantachilos* dans la chanson DXVI du recueil de Passow. Comme l'a fait remarquer avec raison M. Sabbas Ioannidis (*Statistique de Trébizonde*, page 289, en note), ce général n'est nulle part mentionné dans les annales byzantines ; et le silence de l'histoire a d'autant plus droit de nous surprendre que, si l'on ajoute foi au poëte populaire, ce nom dut être porté par une célébrité militaire, puisqu'il est dit qu'il « faisait trembler la terre et le monde ».

Page CIII, lignes 2, 6 et 14. — C'est bien ὁ πολυχρονεμένον, ὁ στρατηγόν, ὁ διάβολον, qu'il faut lire. Ceci est une particularité très-curieuse de la syntaxe du dialecte trébizondien ; lorsque, en effet, un nom de la seconde déclinaison, se déclinant sur λόγος, est précédé de l'article singulier ὁ, comme cela a lieu dans les trois exemples que nous venons de citer, il se met *à l'accusatif.* Ainsi, l'on dira dans le dialecte de Trébizonde : ὁ ἄνθρωπον ὁ καλὸν ἀγαπᾷ τὰ παιδία του.

Page CIII, ligne 3. — La particule 'κί est ce qui reste de la négation οὐκί. Cette forme est très-fréquente dans le dialecte de Trébizonde. Souvent aussi on trouve οὐκ, ainsi ligne 26, mais plus souvent 'κ, ligne 22.

Page CLI, lignes 16 et suivantes. — Passow a publié, sous le numéro LIV, une version défigurée de cette belle chanson. Le texte que nous donnons ici pour la première fois est celui qui se chante encore aujourd'hui par toute la Grèce.

Fauriel avait déjà publié quelques vers de cette chanson, que Passow a, suivant son habitude, amalgamés avec d'autres, en dépit du bon sens.

Page 44, vers 518. — Nous n'avons pas cru devoir traduire ici πῶς ἔχεις par *Comment te portes-tu ?* car il est bien probable que la mère de l'émir n'avait pas attendu si longtemps à lui demander des nouvelles de sa santé.

Page 56, vers 668. — Nous ne sommes pas tout-à-fait sûrs de la signification de ἀπεσύναξαν. Il serait peut-être préférable de traduire le vers de cette façon : *Et là on mit en liberté tous les prisonniers.* Mais on peut se demander de quels prisonniers il s'agit ici, puisque, précédemment, aux vers 136 et 137, il est dit que l'émir avait mis en liberté *tous* ses prisonniers. Une autre objection se présente encore à l'esprit. Ces prisonniers ne pouvaient être que des chrétiens détenus à Bagdad. Or est-il vraisemblable que l'émir Mousour ait pu accomplir un acte de cette nature dans la ville même où résidait le Calife ? Nous n'osons répondre affirmativement.

Page 70, vers 836. — Le poëte se trompe, quand il dit que ce fut Romain qui exila Andronic Ducas. Voyez notre *Introduction,* pages XCIV et XCV.

Page 80, vers 974. — Cette comparaison tirée de la blancheur et de la pureté du cristal est très-fréquente dans les écrivains byzantins. Ainsi Michel Psellus, faisant le portrait de Constantin Monomaque, écrit ceci : Καὶ εἴ τις δὴ ἐκεῖνον ἀκριβῶς ᾐρεῖτο ὁρᾶν, ὁπότε δὴ ἀκμαίως εἶχε καὶ οὔπω αὐτῷ τὰ μέρη παρείθησαν, κάλλεσι μὲν ἂν ἡλίου τὴν κεφαλὴν εἴκασεν, οἷα δή τισιν ἀκτῖσι ταῖς θριξὶ διαλάμπουσαν, κρυστάλλῳ δὲ τὸ λοιπὸν σῶμα καθαρωτάτῳ καὶ διαυγεῖ (MICHEL PSELLUS, *Histoire byzantine*, page 164, édition Sathas).

L'auteur de *Flôrios et Platziaflôra*, dit, en parlant de cette dernière (éd. Wagner, vers 5) :

Ὑπῆρχε γὰρ εὐγενική, τὸ εἶδος κρυσταλλόχροια.

Et dans *Imbérios et Margarôna* (éd. Wagner, vers 62) :

Τὸ πρόσωπόν του ἔκλαμπρον ὁμοίως τοῦ κρυστάλλου.

Page 86, vers 1052. — Les clephtes des guerres de l'Indépendance hellénique avaient, comme les apélates, un porteur d'eau à leur service. Cet homme était chargé, moyennant une faible rétribution, de les approvisionner d'eau dans les endroits où ne jaillissaient pas ces fraîches fontaines tant chantées par les rhapsodes populaires.

Page 93, ligne 12. — Lire *Eudocie*, au lieu de *Eudoxie*.

Page 94, vers 1124-1129. Ces quelques vers n'auraient-ils pas inspiré cette chansonnette, que nous trouvons dans le recueil de Passow, sous le numéro DXXVIII ? Quoi qu'il en soit, c'est la même idée, presque dans les mêmes termes :

Ἐμπᾶτ', ἀγώρια, 'ς τὸ χορό, καὶ πιάστε τὸ τραγοῦδι,
πέστε καὶ τραγουδήσετε πῶς πιάνετ' ἡ ἀγάπη .
Ἀπὸ τὰ μάτια πιάνεται, 'ς τὰ χείλια 'ξεφυτρόνει,
κὴ ἀπὸ τὰ χείλια χύνεται καὶ 'ς τὴν καρδιὰ ῥιζόνει.

Jeunes garçons, entrez dans la danse, et commencez une chanson ; chantez et dites comment prend l'amour. Il prend par les yeux, il germe sur les lèvres, des lèvres il se glisse dans le cœur et il y pousse ses racines.

Page 108, vers 1307. — Le quintal ou *centenarium* vaut cent livres ou *litræ* byzantines. Suivant le calcul de Dureau de la Malle, une livre pèse 326 gr. 33 d'or, et vaudrait environ 1034 francs. Les vingt quintaux dont il est ici question représentent donc une somme de 2,068,000 francs de notre monnaie.

Même page, vers 1308. — Cinq cents livres, c'est-à-dire 517,000 francs.

Page 116, vers 1395. — Les faucons originaires de la province d'Abasgie étaient les meilleurs et les plus estimés par tout l'Orient.

Page 116, vers 1396. — Pour tous renseignements sur « les onces exercés à la chasse », nous nous bornerons à renvoyer le lecteur à l'excellent travail que M. Miller a publié dans l'*Annuaire* des Études grecques pour l'année 1872, sous ce titre : *Description d'une chasse à l'once, par un écrivain byzantin du douzième siècle de notre ère* (Constantin Pantechnès).

Page 150, vers 1921-1960. — Sur le rôle des *dragons* dans la

mythologie néo-hellénique, consultez l'article que M. Politis leur a consacré dans la première partie de sa Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων (Athènes, 1871), pages 154-172.

A la page 161 de ce livre, M. Politis cite une chanson populaire où il est question d'un dragon, *maître des sources*, κύριος τῶν πηγῶν. Une chanson du recueil de M. Sakellarios, intitulée ᾆσμα ἁγίου Γεωργίου, parle aussi d'un dragon qui empêche la pluie de tomber sur la ville,

Καὶ ἒν ἀφίννει τὸ νερὸν 'ς τὴν χώραν γιὰ νὰ πέσῃ.

Le peuple de la Grèce continue à croire que dans les fleuves, les fontaines et les puits habite un génie, qu'ils appellent στοιχεῖο. Cette croyance se retrouve, du reste, chez les Slaves, les Albanais, et même dans certaines provinces de la France, notamment en Provence.

Page 235, ligne 21. — Au lieu de *en or massif*, lire *revêtus d'or*.

Page 244, vers 2943. — Onze mille livres d'or, c'est-à-dire *onze millions trois cent soixante-quatorze mille francs* de notre monnaie.

GLOSSAIRE

GLOSSAIRE [1]

A

ἀγκαλιαστὸς εἶμαι (vers 740), *se tenir embrassé.* Comme le verbe ἀγκαλιάζομαι ou ἀγκαλίζομαι.

ἀγουρίτζης ὁ (vers 936 et *passim*), *jouvenceau, jeune homme.*

ἄγουρος, ὁ (vers 85 et *passim*). Ce mot est toujours, dans ce poëme, le synonyme de παλληκάρι, *garçon, compagnon d'armes, pallikare.*

ἀζωσταράκιν, τό (vers 2365), comme ζωστάριον, que Du Cange définit ainsi : « Vestis militaris succincta et ad genua pertingens, eaque tegens in equitando. »

ἀηδονικά (vers 1249 et 2107), *comme un rossignol, mélodieusement.*

ἀηδουνέω (vers 1377), *chanter comme un rossignol.* Les chansons populaires donnent souvent le composé ἀηδονολαλῶ.

ἀκουστὸν γίνομαι (vers 129), *devenir fameux.*

ἀκουμβέω, ou ἀκουμβάω (vers 2190), *s'appuyer.*

ἀθόλωτος (vers 2641), *non troublé, pur, limpide.*

ἀμηρᾶς, ὁ (vers 39 et *passim*), *émir.* Racine arabe. — Au vers 42, il faudrait peut-être lire πρωταμηρᾶ, en un seul mot. Mais nous avons préféré conserver la leçon du manuscrit.

(1) Nous avons donné place ici à quelques termes très-connus et qui se retrouvent souvent dans des écrivains postérieurs. Notre but a été simplement d'en fixer la date

ἀναλώση (vers 391), comme ἀναλύση.

ἀνασασμός, ὁ (vers 370), *souffle*, respiration, par extension *vie*.

ἀνατέλλω (vers 1199), *faire lever,* en parlant de la lune (τὸ φέγγος).

ἀναχαιτίζω (vers 1378), en parlant d'un fleuve, *suspendre* ou *ralentir son cours.*

ἀνδροβορός (vers 1474), comme ἀνδροβόρος. L'accent a été déplacé à cause du rhythme.

ἀνεκδιήγητος (vers 75 et 2239), *impuni, non vengé.* L'ignorance a fait de ce terme le synonyme de ἀνεκδίκητος.

ἀπειλικῶς (vers 541), *d'une façon menaçante, avec menaces.* Cf. ἀπειλητικῶς.

ἀπελάτης, ὁ (vers 1044 et *passim*), *apélate, banni, brigand.* Racine ἀπελαύνω.

ἀποσφονδυλίζω (vers 908 et *passim*), *asséner un coup de poing.*

ἀπλικεύω (vers 231), *camper.* Racine latine, *applicare.*

ἀπλίκιον, τὸ (vers 460), *campement, cantonnement.*

ἀργυροτράπεζα (vers 2855), *table d'argent,* ou *revêtue d'argent.*

ἀρεσκιά, τὰ (vers 1385), *ce qui plaît, vœux, désirs.*

ἀρίθμητος (vers 1408), *nombreux, innombrable.* Comme ἀναρίθμητος. Ἀρίθμητος n'a jamais ce sens en grec ancien : il signifie au contraire plus souvent *peu nombreux.*

ἀρτάχιν, τὸ (vers 2575), *grand sabre, yatagan.*

ἄσπρος (vers 298), *blanc.* Coray essaye de rattacher ce mot à l'adjectif ἄσπιλος ; mais il vient certainement du latin *asper,* épithète qui s'appliquait surtout, au moyen âge, aux pièces d'argent nouvellement frappées et conservant, par conséquent, tout l'éclat de leur blancheur.

ἀστεράτος (vers 697 et 2549), *qui a une étoile au front.* — C'est ici le cas de citer le passage du beau poëme de M. A. Valaoritis, Ἀθανάσης Διάκος, où il parle de la jument que montait le héros :

Μέτ' 'ς τὰ τριφύλλια τὰ παχειὰ σιδέρικη φοράδα,
μαρμάρα, φίδι φτερωτό, δροσίζεται καὶ βόσκει,
στρωμένη, ἑτοιμοπόλεμη · τὴν εἶχε πάρει ὁ Διάκος
χρονιάρικη 'ς τὰ Γιάννινα, κὴ ἀπὸ τ' ἀστέρι ποῦχε
καταμεσῆς 'ς τὸ μέτωπο τὴν ἔκραζεν ΑΣΤΕΡΩ.

(Page 92.)

Plus loin, page 117, M. Valaoritis, expliquant le mot σιδέρικη, ajoute ceci : ΣΙΔΈΡΙΚΗ, ἡ χροιὰ αὕτη τῆς τριχὸς συνιστᾷ πολὺ παρὰ τῷ λαῷ τὸν ἵππον, καὶ θεωρεῖται ὡς σημεῖον ἀλάνθαστον γενναιότητος, προσαπτομένων εἰς τὸ ζῶον πάντων τῶν χαρακτηριστικῶν τοῦ σιδήρου, ὅθεν καὶ τὸ ἐπίθετον. Καὶ τοῦτο μὲν συντελεῖ εἰς ὑπερτίμησιν, ἥτις ὅμως ἔτι μᾶλλον ἐπαυξάνεται, ὅταν ὁ ἵππος φέρῃ προσέτι ἐπὶ τοῦ μετώπου καὶ λευκὸν ἀστέρα.

ἄστερνος (vers 155), *sans cœur*, *sans affection.*

αὐξύνω (vers 773), comme αὐξάνω, qui est plus usité.

αὐταδέλφη, ἡ (vers 739), comme ἀδελφή.

B

βαγδάτιν ἱμάτιον (vers 2364), *vêtement fabriqué à Bagdad.*

βάδιος (vers 222 et *passim*), *bai.* Comparez l'italien *bajo*, qui a la même signification. L'article du *Thesaurus* relatif à βάδιος est à refaire entièrement.

βάϊα, ἡ, *nourrice, servante* (vers 170 et *passim*). Racine latine *bajula.*

βαΐτζα, ἡ (vers 1133 et *passim*), *nourrice.* Comme βάϊα.

βεστιάρια, τὰ (vers 1308), *vêtements.* Littéralement : ὁ τόπος ἔνθα φυλάσσονται τὰ ἱμάτια. Nous disons de même en français, *la garde-robe.*

βίγλα, ἡ (*passim*). Ce mot se prend dans différentes acceptions. Tantôt il signifie la *sentinelle* elle-même, tantôt la *garde que fait la sentinelle,* tantôt enfin *l'endroit où se fait cette garde.* Racine latine, *vigil, vigilia.*

βρόχα, ἡ (vers 1203 et *passim*), *jument*, *cavale*, en général toute monture. Voyez le *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis* de Du Cange, aux mots βουρίχος et βουριχάλιος, qui sont certainement congénères de βρόχα, et ont peut-être aussi quelque parenté avec le français *bourrique.* Voir aussi le mot *burichus* dans le Glossaire latin de Du Cange.

Γ

γαμπρός, ὁ (vers 93), comme γαμϐρός, *beau-frère.*

γέννημα ἡλίου (vers 68). Ces sortes d'expressions ne sont pas rares dans la poésie vulgaire. Voyez plus loin ἡλιογέννητος.

γήγκλα, ἡ (vers 1204), *sangle*, *sous-ventrière*. C'est le même mot que ἴγγλα, donné par Du Cange (colonne 505). Voici l'article : ἼΓΓΛΑ, *cingulum sub ventre equi,* apud Crusium, pag. 188, pro σίγγλα, *cingulum*, quomodo Galli dicunt *la cengle du cheval,* ital. *cinghia.*

γλυκοφιλῶ (vers 740), *embrasser tendrement.*

γρίϐας, ὁ (vers 2093), *cheval gris.*

γύρωθεν (vers 103). Voir ce que dit sur ce mot M. Miller dans son poëme de Méliténiote, page 14, en note.

Δ

δαγάλλις (vers 222), de δαγάλλιος, *alezan.*

δαγάλλος (vers 697 et 2549), *alezan.*

δέχομαι (vers 648), *être parrain*, *tenir quelqu'un sur les fonts baptismaux.*

δηλόνω (vers 304), comme δηλόω. Ces formes nouvelles viennent des anciennes par épenthèse du ν, et doivent par conséquent s'écrire par ο avant le ν. Cette épenthèse du ν n'est pas particulière aux verbes contractes ; elle se produit, quoique moins fréquemment, dans les barytons ; ainsi φέρνω, δέρνω, ἐπαίρνω, pour φέρω, δέρω, ἐπαίρω.

διά (vers 520 et 521) gouvernant le génitif, et ayant le même sens que s'il régissait l'accusatif. Voyez encore au vers 528, où le doute est impossible à cause de l'accentuation de μιᾶς.

διακέφαλα (vers 2153), *par la tête.*

διάχρυσος (vers 2741), *ce qui est doré,* et, par extension, *or.*

Διγενῆ (vers 3102), génitif vulgaire, pour Διγενοῦς, qui autorise le datif Διγενῆ au lieu de Διγενεῖ, qui se trouve aux vers 1145 et 3147.

δουλίδας (vers 669) de δουλίδα ou peut-être δουλίς, *servante*, *esclave*.

δύνω (vers 1199), à l'actif avec un régime direct (δύνω τὸν ἥλιον).

E

ἐγκρύμματα, τὰ (vers 1149 et 1155), *embûches, piéges, embuscades*. Racines ἐν et κρύπτω.

ἐγνωρίζω (vers 3), comme γνωρίζω.

εἰς (vers 81) gouverne ici le génitif. Nous n'avons pas cru devoir corriger en εἰς Μωαμὲτ τὸν πόθον. Ces écarts de syntaxe ne sont pas rares dans les poëtes romaïques. C'est ainsi que l'on trouve ἐκ construit avec le datif, au vers 447 du Physiologus, édité par M. Legrand.

ἐκ (vers 65), synonyme de ὑπό.

ἐκδαδουχέω (vers 2244), *porter des flambeaux, des torches*.

ἐκπληρόνω (vers 691), comme ἐκπληρόω.

ἐμποδιστής, ὁ (vers 527), *celui qui empêche*. Cf. ἐμποδοστάτης.

ἐμπροσθελίνα, ἡ (vers 1204), *pectoral*, ornement qui couvre le poitrail du cheval.

ἐναρματόω (vers 2327), *arranger, disposer, mettre en ordre*.

ἐνστασιάζω (vers 1766), *poursuivre avec acharnement*, ou simplement *poursuivre*.

ἐνστατικῶς (vers 2586), *avec acharnement, opiniâtrément*.

ἔνστατος (vers 2163), *acharné*. Le grec ancien a ἐνστατικός avec cette signification.

ἐξ (vers 788) a ici la signification de ὑπό avec le génitif.

ἐπιλούρικος (vers 694), *qui se met par-dessus la cuirasse*.

ἐσώχειρας (vers 2428) et ἔσω χεῖρας (vers 2458), *à pleines mains*, ou mieux *à tour de bras;* en tenant *à deux mains* l'instrument avec lequel on frappe.

εὐγενίδα, ἡ (vers 95), *noble*.

εὐγενικόπουλον, τὸ (vers 368), *noble*. Comme εὐγενής.

εὐθαλόφυτος (vers 1991), *qui a de belles feuilles*.

εὐλογοῦμαι (vers 1419), *épouser*. Le verbe ancien a aujourd'hui une signification obscène.

H

ἠλέγχω (vers 541), comme ἐλέγχω.

ἡλικία, ἡ (vers 1764 et *passim*), *taille, stature.*

ἡλιογέννητος (vers 2019), *né du soleil.* Les poëtes grecs modernes affectionnent un mot analogue, ἡλιοστάλακτος, que M. Terzettis a employé dans ses *Noces d'Alexandre* (vers 17) :

Ἔρχονται ἡ ἡλιοστάλακταις ἡ νέαις τῆς Περσίας.

ἠξεύρω (vers 538), *savoir.*

ἦτε (vers 49), forme insolite; peut-être faudrait-il lire : εἶστε ou εἶσθε.

Θ

θαμπούρα, ἡ (vers 1248 et *passim*), *sorte de lyre.* Les Grecs disent aujourd'hui ταμπουρᾶς.

Φέρτε με τὸ λαγοῦτο μου, τό δόλιο ταμπουρᾶ μου (1).
Καὶ φέρτε μου καὶ ταμπουρᾶ, πικρὰ νὰ τὸν βαρέσω (2).

On trouve aussi le pluriel ταμπουράδες dans un distique publié par Passow, sous le numéro 796 :

Ποτέ μου δὲν ἀγάπησα κοπέλα μὲ παράδες,
παρεὶ μὲ τὰ τραγούδια μου καὶ μὲ τζοὺ ταμπουράδες.

La lyre était aussi « la fidèle compagne » des clephtes des guerres de l'Indépendance hellénique. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici les magnifiques vers que M. Valaoritis met dans la bouche de Diakos (page 57) :

Ἀραχνιασμέν' ἡ λύρα,
ποῦ μοὖταν ἀδερφοποιτὴ κὴ ὁποῦ μὲ ἐμὲ 'ς τὴ φτέρη

(1) Passow, numéro CCCXLX, 1.
(2) Passow, variante de la chanson CXLVI. .

ἀγκαλιασμένη ἐπλάγιαζε, τώρα θὰ μείνῃ στεῖρα
καὶ 'ς τ' ἄψυχο κουφάρι της θὰ νὰ βογγάῃ τ' ἀγέρι.

Et M. Valaoritis ajoute en note (page 64) :

ΛΎΡΑ, ἡ πιστὴ ἀκόλουθος τοῦ κλέφτου ῥαψῳδοῦ, ἀπετέλει μέρος τῆς πολεμικῆς αὐτοῦ συσκευῆς, ἦτο δὲ τὸ ὄργανον δι' οὗ ἐτονίζοντο τὰ ἡρωϊκὰ ἡμῶν ᾄσματα.

Du Cange donne le diminutif θαμπούριον (colonne 81 de l'*appendix*), et le traduit faussement par *tambour*. Il cite un passage de Constantin le Secrétaire, lequel aurait cependant dû lui donner à réfléchir : εἰ δέ ἐστι κροῦσμα, dit cet auteur, τῆς ὀκτακόρδου, ἢ τοῦ θαμπουρίου (I, 16). Le tambour n'est pas « un instrument à huit cordes ».

θεώρετρα (vers 1411), comme le grec ancien θεώρητρα.

I

ἰδίωμα, τό (vers 791), *air, mine, physionomie.*

ἴεσι (vers 1868). Ce pluriel suppose une forme ἴος, ἴους, que nous n'avons jamais rencontrée ailleurs.

ἱππηλαλῶ (vers 1166 et *passim*), *exciter le cheval avec la voix.* Racines, ἵππος et λαλῶ.

K

καβαλλικεύω (vers 223 et *passim*), *monter à cheval, chevaucher.* Ce mot est de racine italienne ou latine. On le rencontre de très-bonne heure dans les auteurs grecs.

καΐστορον, τὸ (vers 1399). Voyez καστόριν.

καλίτζα, τὰ (vers 1239), *bottes.* Cf. καλίγια. Du Cange donne seulement κάλτζα. Le vers 1241 nous prouve que les ὑποδήματα sont une chaussure différente des καλίτζα.

καλλίγνωμος (vers 441), *qui a de bons sentiments, de nobles aspirations.*

καλλίστατος (vers 2698), superlatif du superlatif κάλλιστος. Ces curieuses formes du dialecte populaire ne sont pas rares dans le grec du moyen âge. Dans le poëme Ἡ ἍΛΩΣΙΣ ΤΗ͂Σ ΚΩΝΣΤΑΝ-

ΤΙΝΟΥΠΟΛΕΩΣ, publié par Buchon, on trouve, au vers 372, καλλιστότατος; au vers 379, μεγιστότατα; au vers 162, μεγιστάτῳ; au vers 182, μεγιστοτάτας.

καμηλαῦχιν, τὸ (vers 2548), *sorte de bonnet*. Voyez Du Cange *s. v.*

καποῦλιν, τὸ (vers 1012), *croupe*. Vient peut-être de *scapulæ*.

κάστόριν, τὸ (vers 694), *pelisse* ou *manteau en castor*.

κατά (vers 174) gouvernant le génitif avec le même sens que lorsqu'il régit l'accusatif.

καταβατικός (vers 1621), *donné de haut en bas*, en parlant d'un coup d'épée.

καταβατός (vers 2599), comme καταβατικός. Voir ci-dessus.

κατάλεγμα, τὸ (vers 1990), *chanson*. Dans les poëtes vulgaires du moyen âge, καταλόγιν a toujours ce sens. Cf. le lexique de Mavrophrydis, placé à la fin de son Ἐκλογὴ μνημείων τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς γλώσσης.

κατάμαυρος (vers 972), *très-noir*.

καταμαυρόω (vers 242), *obscurcir*, et, par extension, *affaiblir*.

καταξιόνω (vers 94), comme καταξιόω.

κατάπετρα, τὰ (vers 2110), *lieux rocailleux*.

καταψυχίτζιν, τὸ (vers 995), *rafraîchissement*, ou tout ce qui peut servir à cet effet.

κλεισοῦρα, ἡ (vers 404 et *passim*), *défilé*. Vient directement de κλεισωρεία, formé lui-même sur le modèle du latin *clausura*.

κόκκος, ὁ (vers 2569), *baie de cochenille*.

κονταρέα, ἡ (*passim*), *coup de lance*.

κόρδα, ἡ (vers 1244), *corde* d'un instrument de musique. Χορδή est beaucoup plus usité.

κοσμοπαραμυθία, ἡ (vers 36), *consolation dans le monde*.

κουβοῦκλιν, τὸ (vers 245 et *passim*), *chambre* (le plus souvent *chambre à coucher*). Racine latine, *cubiculum*.

κρύσταλλος κρύου, ici κρυοῦ, à cause du rhythme (vers 974). Expression redondante. A la rigueur, κρύσταλλος seul aurait suffi. Mais le poëte a sans doute craint que le lecteur ne fût embarrassé sur la signification du mot. Κρύον est venu ici pour éclaircir le premier terme. C'est donc de *cristal* et non de *glace* qu'il s'agit dans ce passage. Κρύον a toujours la signification de *cristal*, dans les écrivains byzantins. Voyez Du Cange, *sub verbo*.

κυρά, ἡ (*passim*), *maîtresse, dame*. Comme κυρία.

κύρκας, ὁ (vers 1981 et *passim*), *dindon*. On dit aujourd'hui κούρκα. Qui ne connaît le poëme de Rizos Néroulos, intitulé ΚΟΥΡΚΑΣ ΑΡΠΑΓΗ, *l'Enlèvement du dindon?* Ce mot se trouve encore dans le *Recueil de chansons populaires grecques*, de M. Legrand (XI, 4) :

Ἐγίνης κύρκας πέπανος, κ' ἐγίνης διωματάρης.

Le dindon n'est pas chez les Orientaux, comme chez nous, un symbole de sottise et de vanité ridicule.

Λ

λευκοτριβλάττον, τὸ (vers 1399), *tissu triple de soie blanche et pourpre.*

λησταρχεῖον, τὸ (vers 1061), *repaire du chef de brigands.* C'est le λημέρι du πρωτοκλέφτης.

λιβαδιαῖος (vers 1628), *de prairie, qui appartient à un pré.*

λωρίκιον, τὸ (*passim*), *cuirasse*. R. latine, *lorica*.

M

μαγούλιον, τὸ (vers 811). Comme le grec παλληκάριον. R. arabe.

μαῦρος, ὁ (vers 223), *moreau, noir*. C'est le mot favori des chansons populaires pour désigner un cheval, quelle que soit sa couleur.

μαχλάμιν, τὸ (vers 2547), *sorte de vêtement.*

μέ (vers 263), *avec*. N'est pas rare avec le génitif, mais beaucoup plus fréquent avec l'accusatif. Cf. le Glossaire du *Physiologus.*

μέγεθος, τὸ (vers 1967), *monstre*. Cf. les notes sur le *Physiologus,* n° 16 de la Collection néo-hellénique de M. É. Legrand.

μοναξία, ἡ (vers 1352), *solitude, délaissement.*

μοναξιότης, ἡ (vers 1876), *solitude, isolement.*

μονή, ἡ (vers 462), *hôtellerie, khan, caravansérail,* et, par extension, *étape.*

μοῦντος (vers 2101 et *passim*), cheval *bai-brun*. Les Grecs mo-

dernes ont conservé le mot, mais aujourd'hui on l'accentue autrement, μουντός.

μουσιόκτιστος (vers 2749), *bâti en mosaïque.*

μουτάτος (vers 900 et *passim*), se dit d'un faucon *ayant passé par la mue.* Voyez sur ce mot le *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis* de Du Cange, ainsi que son *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, au mot *mutatus.*

N

νεροκάλαμον, τὸ (vers 1047), *lieu humide où il pousse des roseaux, marécage.*

O

ὁλόλουρος (vers 676), *tout équipé.*

ὁλομέταξος (vers 1411), *tout en soie.*

ὁλόσηρος (vers 2365), *tout en soie.* Le grec ancien a ὁλοσηρικός.

ὀξύς (vers 2365), *violet.* Ce mot a toujours cette signification dans les auteurs byzantins.

ὀπισθαποδίζω (vers 1271), *faire reculer, faire battre en retraite.*

ὁρκομωτέω (vers 1597), *faire serment, jurer.*

οὖσοις (vers 1601), forme barbare pour οὖσι (datif pluriel de ὤν).

Π

παγαναία, ἡ (vers 910), *forêt, fourré.* C'est, à proprement parler, *l'endroit où l'on chasse.* Citons ici une note curieuse de M. Valaoritis sur son poëme de *Diakos :* ΠΑΓΆΝΑΙ, συνήθως αἱ ἐκδρομαὶ αἵτινες γίνονται εἰς τὰ δάση πρὸς κυνηγεσίαν. Ἀλλὰ κυρίως ἐμφαίνει τοὺς ἑλιγμοὺς καὶ τὰς περιστροφὰς τοῦ κυνηγοῦ πλανωμένου ἔνθεν κακεῖθεν πρὸς ἀνακάλυψιν τῆς ποθητῆς ἀγρᾶς, ὅθεν καὶ τὸ ῥῆμα π α γ α ν ί ζ ω (page 115). M. Valaoritis aurait pu ajouter ceci : Καὶ π α γ α ν α ί α, παγανηά, λέγεται ὁ τόπος ἔνθα παγανίζουσιν οἱ κυνηγοί.

παγκαλίτζας (vers 1314), *jolies, gentilles;* comme le diminutif καλούτζικος.

παιδίος, ὁ (vers 1926), comme παιδίον. Ce masculin est très-

usité dans le dialecte chypriot. Voyez le Glossaire qui termine le deuxième volume de la *Bibliotheca græca* de M. Sathas, et celui de M. Sakellarios dans le tome troisième de ses Κυπριακά. Seulement, là, ce mot s'écrit παίδιος.

παλληκάριον (vers 329), *garçon, gars, pallikare*. R. πάλληξ.

παλληκαρίτζιν, τὸ (vers 2507), *petit pallikare, bravache*, diminutif de mépris.

πανεπιτήδειος (vers 2074), *bien dispos.*

πανεύγενος (vers 1343), *très-noble.*

πανεύμνοστος (vers 2670), *très-aimable, très-agréable.*

παραβραδύνω (vers 320), *s'attarder.*

παρασύρνω (vers 1355), comme παρασύρω; ici ce verbe signifie *mener un cheval de parade* (συρτόν).

πεντάριθμος (vers 2465), *au nombre de cinq*. Les dictionnaires font précéder ce mot d'un (?), signe de doute. Ce passage vient confirmer l'existence du terme.

πειθανικός (vers 2671), *persuasif.*

περιγυρίζομαι (vers 309), *faire un tour, faire une ronde.*

περίδοξος (vers 2938), *magnifique, merveilleux.*

περιφημίζομαι (vers 1405), *être très-fameux.*

πετεινόν, τὸ (vers 429), *oiseau*. Ne pas confondre avec ὁ πετεινός, qui ne se dit qu'en parlant du *coq* (*l'oiseau par excellence*).

πιττακοφόρος, ὁ (vers 233), *messager*. R. πιττάκιον, *lettre, billet, message,* et φέρω, *porter.*

ποθῶ (vers 1112), *désirer avec ardeur,* ou simplement *aimer d'amour.*

πολυχρόνιος (vers 1371), *vieillard, ancien* (s.-ent. γέρων).

πρασινορρόδινος (vers 1012), *vert et rose.*

προξενῶ (vers 362), avec ses deux régimes *au datif.*

προσαυξύνω (vers 1812), comme προσαυξάνω.

προσεπαυξύνω (vers 1947), comme προσεπαυξάνω.

προσκαρτερῶ (vers 278), *attendre* (surtout *attendre inutilement*); ne se trouve guère avec ce sens dans les auteurs qui ont écrit en grec littéral.

πυρφόρα (vers 2820), féminin vulgaire de πυρφόρος.

Ρ

ῥαϐδέα, ἡ (*passim*), *coup de massue.*

ῥιζιμαῖος (vers 1255), *enraciné,* se dit des rochers énormes à moitié enfoncés dans le sol.

ῥοδεύμνοστος (vers 758), *charmant comme la rose, ravissant.* Racines, ῥόδον et εὔνοστος = εὔμνοστος.

ῥοδινόφυος (vers 1912), *rose, couleur de rose.*

ῥοδόσταμαν, τὸ (vers 727), *eau de roses.* Comme ῥοδόσταγμα.

ῥώγα, ἡ (vers 1503), *solde, salaire.* On écrit aussi ῥόγα.

Ῥωμογενής (vers 1666), *Grec.* C'est l'équivalent de Ῥωμαῖος.

Σ

σγουρούτζικος (vers 2548), *qui a le poil frisé.*

σελλοχάλινον, τὸ (vers 1014), *la selle et la bride.*

σελλοχαλινωμένος (vers 673), *sellé et bridé, enharnaché.*

σκάλα, ἡ (vers 2093 et *passim*), *étrier.*

σπαθέα, ἡ (*passim*), *coup d'épée.*

σπαθίτζιν, τὸ (vers 949 et *passim*), comme σπαθίν et σπάθη.

σπαθοκοπημένη, moissonnée par le glaive (vers 117).

σπαθορραϐδίτζιν, τὸ (vers 1205), *l'épée et la massue.*

στερήσῃς μάς την (vers 43). Ce verbe se trouve rarement construit avec deux accusatifs.

στρατήγισσα, ἡ (vers 157 et *passim*), *femme d'un général, générale.*

στρογγυλάτος (vers 2782), *rond, arrondi.*

στρουθίον, τὸ (*passim*). Ce mot est toujours employé ici dans le sens d'*oiseau,* en général, comme dans le poëme de Méliténiote, dont nous avons parlé dans notre *Introduction.*

συμπεθερία, ἡ (vers 1158), comme συμπενθερία.

συρτόν, τὸ (vers 678 et *passim*), *cheval de parade* que l'on conduisait par la bride, *destrier.*

σύρω (vers 222), *mener un destrier, un cheval de parade.* Voyez le glossaire de Sophoclis, *sub verbo.*

σύσσελλος (vers 2203), *avec la selle*. Μὲ αὐτὴν τὴν σέλλαν ἐφ' ἧς ἐκαθέζετο (note de Wagner, sur *Imbérios*, page 45).

σφονδυλέα, ἡ (vers 1081), *coup de poing*. Cf. le lexique qui termine le second volume de la *Bibliotheca græca medii ævi*, de M. Sathas, *s. v.*

T

ταξιδεύω (vers 202), *faire une expédition contre*. Avec son régime à l'accusatif.

ταξίδιον, ὁ (vers 70 et *passim*). Ce terme ne signifie pas *voyage*, acception qu'il a prise plus tard. Il est partout, dans ce poëme, synonyme du mot turc qui l'a remplacé, σεφέρι, *expédition militaire*.

ταπεινός (vers 21), *malheureux, infortuné*. Cf. l'italien *tapino*.

τέντα, ἡ (vers 100 et *passim*), *tente*. Ce terme est entré de bonne heure dans la langue grecque.

τζούπα, ἡ (vers 1397), *servante, chambrière, suivante*. Ce mot est encore usité en Épire.

τραγῳδῶ (vers 679 et *passim*), *chanter*. Consulter, sur l'origine de ce mot, la dissertation de Zambélios, intitulée Πόθεν ἡ κοινὴ λέξις ΤΡΑΓΟΥΔΩ͂.

τραχηλέα, ἡ (vers 998), *col d'habit*.

τριμηναῖος (vers 1421), comme τριμηνιαῖος.

τρίμηνες, οἱ (vers 1428), *trois mois*.

τριμίλλιον, τὸ (vers 1702), *distance de trois milles*.

τριόροφος (vers 2738), *qui a trois toitures*, ou *trois coupoles*.

τρυχόω (vers 392), comme τρύχω, mais d'un usage moins fréquent.

Υ

ὑπαγαίνω (vers 684), comme ὑπάγω, *aller, s'en aller*.

ὑπαντή, ἡ (vers 2579), *rencontre*.

ὑπόσγουρος (vers 972), *frisé, bouclé*, en parlant des cheveux.

ὑψίστατος (vers 2738), superlatif du superlatif ὕψιστος. Voyez plus haut καλλίστατος.

Φ

φακιόλιν, τὸ (vers 692), *turban.*

φάρα, ἡ (vers 678), *jument, cavale.*

φαρατζίκιν, τὸ (vers 694), *manteau* ou *férédgé.* Racine arabe.

φαρίον (vers 327 et *passim*), *coursier, cheval de luxe.*

φέγγος, τὸ (vers 234 et *passim*), *lune.* C'est le diminutif φεγγάριον, φεγγάρι, qui a prévalu par la suite.

φίλτατε (vers 259), épicène pour φιλτάτη. Ces sortes de licences se rencontrent fréquemment dans les poëtes byzantins du moyen âge. Celle-ci n'est pas amenée par la nécessité de la mesure. La langue vulgaire autorisait le poëte à écrire φίλτατη, comme il l'a fait plus loin, au vers 447.

X

χαλκοκεραμοσύνθετος (vers 2787), *composé d'airain et de brique.*

χαλκότατος (vers 2744), superlatif de l'adjectif vulgaire χαλκός, pour χαλκοῦς.

χαμαιζηλία, ἡ (vers 1661), *action de se mettre à terre.* Καθίσαντες μετὰ χαμαιζηλίας équivaut à καθίσαντες χαμαίζηλοι. *Je m'assieds par terre* se traduirait bien dans ce grec byzantin par καθίζομαι χαμαίζηλος.

χαόνω (vers 1935), comme χαόω.

χαόω, ou peut-être χαόνω (vers 220), *perdre, exterminer, anéantir;* avec son régime direct à l'accusatif et l'indirect avec ἀπὸ suivi du génitif.

χαριντζίρισσα, ἡ (vers 208), *étrangère.* Racine sémitique.

χειροσκουτάριν, τό (vers 2031 et 2047), *bouclier muni d'une poignée.*

χειροσκουτάριον, τὸ (vers 2130). Voir χειροσκουτάριν.

χλημιτρίζω (vers 638), *hennir.*

χρυσαμπελόκλαδος, ὁ (vers 2753), *rameau de vigne d'or.*

χρυσιόβουλλος ou χρυσιόβουλλον (vers 1544), car le mot est ici au génitif. *Bulle d'or, chrysobulle.*

χρυσιόμουσος (vers 2830), *d'or et de mosaïque.*

χρυσοαμφιέννυμι (vers 2754), *revêtir d'or.*
χρυσοκατάσκευος (vers 2748), *fait en or, revêtu d'or.*
χρυσοκλιβανισμένος (vers 676), *revêtu d'une cuirasse dorée.*
χρυσοκόκκινος (vers 1400), *rouge et or.*
χρυσομεσόκτιστος (vers 2737), *revêtu d'or à l'intérieur.*
χρυσοτερπής (vers 1915), *agréable* ou *charmant comme l'or.*

TABLE DES MATIÈRES



PARIS
TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT,
19, RUE DES SAINTS-PÈRES.

16. 5. 52

